S. 701. E. 46.

MÉMOIRES COURONNÉS

ET

AUTRES MÉMOIRES

PUBLIÉS PAR

L'ACADÉMIE ROYALE

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE.

—

COLLECTION IN-8°. — TOME XLIX

BRUXELLES,

HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DES LETTRES
ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE,
rue de Louvain, 112

—

Janvier 1896

LES

NERFS DES POILS

PAR

A. VAN GEHUCHTEN

PROFESSEUR D'ANATOMIE A L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN

(Présenté à la Classe des sciences dans la séance du 7 janvier 1893.)

LES
NERFS DES POILS

Nous avons publié, au mois de mai dernier [1], une communication préliminaire sur le mode d'innervation des poils ordinaires dans le museau de rats et de souris nouveau-nés, en nous basant exclusivement sur les résultats que nous avait fournis la méthode rapide de Golgi. Au sixième Congrès des anatomistes, tenu à Vienne du 7 au 9 juin de la même année, nous sommes revenu sur le même sujet [2] et nous avons démontré une série de préparations [3] montrant clairement que, dans le museau de souris et de rats au moins, la terminaison nerveuse dans le follicule pileux se faisait, pour les poils ordinaires, d'une façon tout autre que celle qui se trouve décrite dans la plupart des traités classiques. Depuis lors, nous avons poursuivi nos recherches; nous avons étudié l'innervation des poils dans la peau du pavillon de l'oreille, dans la peau de la queue et surtout dans la peau du museau de souris blanches et de rats blancs nouveau-nés et âgés de quelques jours. Les résultats de ces nombreuses recherches feront l'objet du présent travail.

A l'exemple de Bonnet [4], nous diviserons les poils en deux groupes : nous traiterons successivement des poils dont le follicule pileux est dépourvu de corps caverneux, *schwellkörperloser Haarbälge* de Bonnet, et des poils dans le follicule desquels on trouve un corps caverneux, *schwellkörperhaltiger Haarbälge*.

[1] Van Gehuchten, *Contributions à l'étude de l'innervation des poils* (Anatomischer Anzeiger, Jahrg. VII, pp. 341-348, 1892).

[2] Idem, *Les terminaisons nerveuses libres intra-épidermiques* (Verhandl. der anatom. Gesellschaft, 7-9. Juni 1892, pp. 64-69).

[3] Idem, *ibid.*, p. 271.

[4] Bonnet, *Studien über die Innervation der Haarbälge der Hausthiere* (Morphologisches Jahrbuch, Bd. IV, p. 332, 1878).

I

POILS ORDINAIRES A FOLLICULE DÉPOURVU DE CORPS CAVERNEUX.

Schöbl [1], le premier, a étudié les nerfs des poils dans l'aile de la chauve-souris. Il admet que les nerfs se terminent dans un corpuscule spécial situé immédiatement en dessous du bulbe. Il considère ce corpuscule comme formé par un amas de cellules de la gaine épithéliale externe. Les fibres nerveuses à myéline, au nombre de quatre à six, arrivent, d'après lui, en dessous du bulbe, s'enroulent autour de l'amas cellulaire dépendant de la gaine externe et donnent ainsi naissance à un corpuscule nerveux terminal qui constitue un appareil du tact.

Dans l'oreille de la souris, que Schöbl [2] considère comme un organe important du tact à cause de sa richesse extraordinaire en fibres nerveuses et en corpuscules terminaux, chaque poil recevrait un faisceau nerveux formé de deux à quatre fibres myéliniques. Arrivé au poil, ce faisceau s'enroule plusieurs fois autour du col et forme ainsi un *anneau nerveux* (Nervenring). De cet anneau, les fibres descendent le long du poil et se terminent en dessous du follicule par un peloton nerveux (*Nervenknäuel*).

Les corpuscules nerveux de l'aile de la chauve-souris et les pelotons nerveux du pavillon de l'oreille de la souris sont, pour Schöbl, les organes terminaux de certains nerfs sensitifs.

Ces observations de Schöbl ont été confirmées en tous points par Boll [3], tandis que Beil [4], dans une dissertation inaugu-

[1] Schöbl, *Die Flughaut der Fledermäuse, namentlich die Endigung ihrer Nerven* (Arch. f. mikr. Anat., Bd. 7, pp. 1-31, 1871).

[2] Idem, *Das äussere Ohr der Mäuse als wichtiges Tastorgan* (Ibid., pp. 260-268).

[3] Boll, *Centralbl. f. medic. Wissenschaften*, p. 532, 1871.

[4] Beil, *Ueber Nervenendigungen in den Haarbälgen einiger Tasthaare* (Inaug.-Dissertation, Göttingen, 1871).

rale, faite sous la direction de W. Krause, est arrivé à des résultats presque tout à fait différents. Pour Beil, le pavillon de l'oreille de la souris n'est pas un organe tactile spécial, puisqu'il n'est pas plus riche en fibres nerveuses que n'importe quelle autre partie de la peau. Les corpuscules terminaux de Schöbl n'existent pas. Les nerfs qui se rendent aux poils sont constitués de fibres nerveuses sans myéline ; celles-ci forment autour du poil un *anneau nerveux*. Il lui a été impossible de reconnaître si les fibres nerveuses se terminent par cet anneau nerveux, ou bien si elles vont encore plus loin : « Wie resp. ob jedoch in denselben (Nervenring) die Nervenfasern endigen, ist nicht zu erkennen, und somit ist die Möglichkeit nicht abzuläugnen, ob nicht eine Anzahl von Nervenfasern diesen Ring bildet, eine andere Zahl dagegen denselben nach stattgehalten Verschlingung wieder verlässt. Auch steigen von diesem Ringe aus einzelne Fasern in die Höhe, eingeschaltete Nervenknäuel bilden dieselben aber nicht [1]. »

Pour l'aile de la chauve-souris, les résultats obtenus par Beil ne sont pas complets. Il a vu, au niveau du col de chaque poil, deux ou trois faisceaux de fibres nerveuses sans myéline s'enfoncer dans le follicule, mais il lui a été impossible de poursuivre leur trajet ultérieur. Une fois seulement, il a vu un corpuscule analogue à ceux décrits par Schöbl, mais il était formé de fibres sans myéline.

Stieda [2] considère les corpuscules terminaux de Schöbl et de Boll comme de simples bourgeons pileux (*Haarkeime*) destinés à produire un nouveau poil. Il admet avec ces auteurs que ces bourgeons sont riches en fibres nerveuses, ce qui ne parle nullement contre sa manière de voir, dit-il, « da der Eintritt von Nervenfasern in die Haarpapille eine unbestrittene Sache ist. »

[1] Beil, *loc. cit.*, p. 14.

[2] Stieda, *Die angeblichen Terminalkörperchen an den Haaren einiger Säugethiere* (Archiv f. mikr. Anat., Bd 8, pp. 274-278, 1872).

Dans l'oreille externe du hérisson, Schöbl [1] confirme la disposition trouvée par lui chez la souris. Chaque poil reçoit soit un faisceau unique et volumineux, soit deux faisceaux plus grêles de fibres nerveuses. Arrivés au poil, ces faisceaux s'enroulent un grand nombre de fois autour de sa portion cylindrique formant un anneau nerveux excessivement large. De la face interne de cet anneau se détachent de nombreuses fibres nerveuses qui se dirigent en bas, en enveloppant toute la surface externe de la partie elliptique du follicule jusqu'à sa pointe. Elles dépassent cette pointe, se recourbent sur elles-mêmes, donnant ainsi naissance à un bouton nerveux (*Nervenknopf*) ou peloton nerveux (*Nervenknäuel*).

En comparant ces résultats à ceux obtenus chez la chauve-souris et la souris, Schöbl trouve partout la même disposition fondamentale : les nerfs entourent le poil en formant l'anneau nerveux; celui-ci, simplement indiqué chez la chauve-souris, constitué de trois ou quatre tours chez la souris ordinaire, atteint son plus grand développement chez le hérisson, où il comprend 60, 80 et même 100 tours et au delà. De cet anneau, les fibres descendent en bas, dépassent l'extrémité inférieure du poil et s'enroulent sur elles-mêmes en produisant un organe appelé indifféremment, par Schöbl, corpuscule terminal (*Terminalkörperchen*), peloton nerveux (*Nervenknäuel*) ou bouton nerveux (*Nervenknopf*).

Chez tous les animaux étudiés par lui, Schöbl trouve encore dans la peau un réseau nerveux terminal sensitif. Aussi considère-t-il l'anneau nerveux du poil, les fibres descendantes qui en partent, le peloton nerveux placé en dessous du poil avec le follicule pileux et avec le poil lui-même comme un appareil terminal tactile spécial, un organe complexe du tact.

Répondant à la critique de Stieda, Schöbl [2] maintient la

[1] Schöbl, *Das äussere Ohr des Igels als Tastorgan* (Archiv f. mikr. Anat., Bd. 8, pp. 295-316, 1872).

[2] Idem, *Nochmals über die angeblichen Terminalkörperchen an den Haaren einiger Säugethiere* (Archiv f. mikr. Anat., Bd. 8, pp. 654-659, 1872).

rectitude de ses premières observations. Il ne les corrige qu'en deux points. L'anneau nerveux existe aussi autour des poils de l'aile de la chauve-souris; cet anneau lui avait échappé dans ses précédentes recherches. Les fibres des poils sont des fibres amyéliniques.

De la polémique engagée entre Schöbl et Stieda, il ressort en toute évidence qu'aux yeux de Schöbl il existe une distinction absolue entre les poils étudiés par lui dans l'aile de la chauve-souris, le pavillon de l'oreille de la souris et du hérisson et les poils de n'importe quelle autre partie du corps, en ce sens que les premiers seuls sont pourvus d'un anneau nerveux et d'un peloton nerveux, et doivent seuls être considérés comme des organes du tact.

Enfin, dans un dernier travail, paru en 1873 [1], il maintient ses observations antérieures pour autant qu'elles se rapportent à la chauve-souris et à la souris. Pour le hérisson, il reconnaît que les fibres descendantes ne sont pas de nature nerveuse, mais qu'elles dépendent de la membrane vitrée, de sorte que, chez le hérisson, « der Nervenring in Verbindung mit den den Wurzelzellkörper umspannenden Bändern den Tastapparat dieser Haare bildet ».

Malgré ces nouvelles observations de Schöbl, Stieda [2] maintient ses critiques antérieures : le corpuscule terminal ou peloton nerveux représente partout un bourgeon pileux (*Haarkeim*); il est en cela d'accord avec Jobert [3].

Jobert n'a retrouvé l'anneau nerveux de Schöbl ni dans les poils de l'aile de la chauve-souris et du museau de quelques animaux [4], ni dans ceux des organes tactiles des rongeurs

[1] Schöbl, *Die Nervenendigungen an den Tasthaaren der Säugethiere, sowie über die feinere Structur derselben* (Archiv f. mikr. Anat., Bd. 9, pp. 197-219, 1873).

[2] Stieda, *Zur Kritik der Untersuchungen Schöbl's über die Haare* (Archiv f. mikr. Anat., Bd. 9, pp. 795-800, 1873).

[3] Jobert (cité d'après Stieda), l'Institut, 1re section, 21 février 1872.

[4] Idem, *Études d'anatomie comparée sur les organes du toucher chez divers mammifères,* etc. (Annales des sc. nat., série V, Zoologie, t. XVI, art. nº 5, 1872).

et des insectivores [1], ni dans les poils de l'homme [2]. D'après lui, les tours de spire décrits par Schöbl n'existent pas. Arrivés à l'extrémité du bulbe, les tubes nerveux se dissocient et viennent de plusieurs côtés se mettre en connexion avec le follicule dans la partie située en dessous des glandes sébacées; là, les tubes nerveux perdent leur myéline, pénètrent jusqu'à la membrane vitrée en rampant autour du follicule, formant ainsi, par leur réunion, une sorte de *collier nerveux*. Il n'a jamais su poursuivre les nerfs au delà de la membrane vitrée. Le corpuscule terminal ou pomme de pin de Schöbl n'existe pas. Il a pris pour tel le bourgeon d'un nouveau poil destiné à remplacer celui que la mue fera disparaître.

Dans la queue des Muridés et des Soricidés, tous les poils doivent être considérés comme des organes tactiles. Voici comment se fait l'innervation : « Des tubes nerveux se détachent du plexus caudal et vont se mettre en connexion avec les follicules pileux en des points toujours déterminés et situés au-dessous des glandes sébacées. En cette région, il existe un anneau dermique où pénètrent les nerfs : les tubes nerveux se divisent, gardant leur myéline qu'ils ne tardent pas à perdre, et les cylindres-axes continuent seuls leur route, se divisant eux-mêmes et affectant des directions d'abord rectilignes, puis sinueuses. » Jobert a pu voir que quelques-uns de ces cylindres-axes se terminaient par un petit renflement.

Chez l'homme, le savant français a étudié le mode d'innervation des cils. Il le décrit dans les termes suivants : « Un seul faisceau, composé de trois ou quatre tubes, mais le plus souvent deux ou trois faisceaux venant de directions différentes, cheminent vers la partie du follicule située immédiatement en dessous des glandes sébacées. Quelques tubes y pénètrent immédiatement, mais le plus souvent les faisceaux

[1] Jobert, *Recherches sur les organes tactiles des rongeurs et des insectivores* (Comptes rendus de Paris, t. LXXVIII, pp. 1058-1060, 1874).

[2] Idem, *Des poils considérés comme agents tactiles chez l'homme* (Gaz. méd. de Paris, p. 74, 1875).

rampent sur la membrane externe du follicule, le contournent, lui faisant un véritable collier; la direction des tubes change alors, elle devient verticale, et ces tubes montent parallèlement dans l'épaisseur du follicule, où, après un certain trajet, ils cessent d'être visibles. »

D'après Jobert, on voit distinctement, en employant l'acide osmique :

1° Que les nerfs perdent leur moelle et qu'ils pénètrent jusqu'à la membrane vitrée sur laquelle ils rampent;

2° Qu'après avoir perdu leur moelle, ils offrent sur leur trajet de petits renflements fusiformes, ils deviennent d'une ténuité telle qu'ils cessent pour ainsi dire d'être mensurables; le trajet des fibres à ce moment est ou rectiligne ou sinueux, et chacune d'elles se termine par un petit renflement hyalin.

Jobert prétend avoir compté jusque vingt-cinq tubes nerveux pénétrant dans le follicule au point indiqué. Et comme il a compté ces tubes sur une coupe, il est loin de les avoir vus tous. Sans exagérer, on peut affirmer, dit-il, que chaque poil doit au moins en avoir de quarante à cinquante.

Il est regrettable que les deux derniers travaux de Jobert ne soient pas accompagnés de figures. Nous avons transcrit textuellement la description qu'il donne du mode d'innervation des poils, mais il est difficile de saisir ce qu'il entend par l'*anneau dermique* et l'*anneau fibreux* que les nerfs traversent pour se rendre au poil, à moins qu'ils ne représentent l'anneau nerveux de Schöbl.

Ces recherches de Schöbl, Beil et Jobert n'avaient pour objet que l'étude du mode d'innervation des poils dans certaines régions déterminées du corps reconnues comme douées d'une sensibilité particulière. Aussi ces auteurs considèrent-ils ces poils ainsi innervés comme des organes du tact. Mais ils ne nous apprennent rien sur le point de savoir si tout poil est ainsi pourvu de fibres nerveuses, et si dans tout poil l'innervation se fait d'une façon identique. Schöbl semble même exclure cette dernière hypothèse. Ainsi qu'il le fait remarquer

dans sa polémique contre Stieda, ses corpuscules nerveux terminaux ne se retrouvent que dans les régions tactiles du corps.

En 1876, Arnstein [1] a étudié les nerfs de la peau et les nerfs des poils, chez la souris blanche, dans les différentes régions du corps. Il est arrivé à ce résultat important que, contrairement à l'opinion de Schöbl, tout poil, quel qu'il soit, est pourvu de fibres nerveuses. L'existence de fibres nerveuses dans les follicules ne constitue donc pas une disposition suffisante pour attribuer aux poils qui y sont contenus une fonction tactile spéciale.

Nous insisterons un peu longuement sur les descriptions données par Arnstein, parce que nos recherches personnelles ont porté principalement sur les poils de la souris blanche, animal qui a fait également l'objet des études d'Arnstein.

Dans la queue de la souris blanche, chaque poil reçoit deux faisceaux nerveux formés chacun de deux à quatre fibres myéliniques. « Sie entspringen entweder gesondert aus den nächsten Strängen oder gemeinschaftlich aus einem Strange, in letzterem Falle theilt sich das gemeinsame Stämmchen in zwei Zweige, die gesondert von verschiedenen Seiten an den Haarbalg treten und an ihm entlang verlaufen. In der Höhe der Einmündung der Talgdrüsen sieht man die Nerven halbe Cirkeltouren beschreiben, gewöhnlich schneiden sie aber an der verengten Partie der Haartasche scharf ab, sie verlieren hier ihre Myelinscheide und sind nicht weiter zu verfolgen [2]. »

La disposition est à peu près la même pour les poils du pavillon de l'oreille : « Jedes Haar wird von mehreren Nervenfasern (5-6 und mehr) versorgt, die von verschiedenen Seiten her, entweder gesondert oder 2-3 zu dünnen Stämmchen vereinigt, an den Haarbalg treten... Bis an den Hals des Haarbalgs

[1] Arnstein, *Die Nerven der behaarten Haut* (Sitzungsber. d. mathem.-naturw. Cl. d. k. Akad. d. Wiss., Wien, Bd. 123, III. Abth., pp. 203-230, 1876).

[2] Idem, *ibid.*, p. 209.

sind sie sehr leicht zu verfolgen. Hier angekommen schneiden sie aber gewöhnlich scharf ab... Von einem Nervenring und einem Nervenknäuel (Schöbl) ist keine Spur zu sehen [1]. »

En traitant la peau d'une façon spéciale, de manière à écarter les poils et les glandes sébacées et à ne conserver que les follicules pileux, Arnstein a pu se convaincre que l'endroit où les fibres nerveuses semblent s'arrêter brusquement est précisément l'endroit où elles perdent leur gaîne de myéline, de sorte que chaque fibre nerveuse, à partir de ce moment, est réduite à son cylindre-axe. Ces préparations lui ont permis d'étudier la véritable terminaison des nerfs du poil. Avec de forts grossissements, on peut se convaincre, dit-il, « dass die Glashaut einen nach oben und unten offenen Trichter bildet, in dessen Wandung dünne schwarze Fäden verlaufen. Diese Fäden gehen am Halse des Haarbalgs in dessen bindegewebige Grundlage über, wo sie mehr oder weniger geschlängelt oder bogenförmig verlaufen; manchmal sieht man sie auch geradlinig den Haarbalg durchsetzen, um sich hier z. Th. zu vereinigen und als Axencylinder in die nächstgelegenen myelinhaltigen Nervenfasern überzugehen. Mit anderen Worten die Axencylinder theilen sich gewöhnlich vielfach dort, wo sie ihre Myelinscheide verlieren, durchsetzen den Haarbalg und strahlen in die Glashaut aus [2]. »

En dehors de ces terminaisons nerveuses dans la membrane vitrée, Arnstein décrit encore un réseau nerveux terminal dans la gaine épithéliale. Il pense que ce sont là deux appareils nerveux terminaux différents, l'un un appareil spécifique du tact, l'autre un appareil pour la sensibilité générale : « Ich deute die an der Glashaut frei endigenden Nervenfäden als specifische Tastnerven, und bringe die in der Wurzelscheide und in den Talgdrüsen gelegenen Nervenendnetze mit denen des Rete Malpighii unter einen Gesichtspunkt; ich fasse sie als das Gemeingefühl vermittelnde Nerven auf [3]. »

[1] Arnstein, *loc. cit.*, pp. 111 et 112.
[2] Idem, *loc. cit.*, p. 214.
[3] Idem, *loc. cit.*, p. 217.

Dans un appendice à son travail, Arnstein consigne les résultats de ses recherches sur les nerfs des poils chez l'homme, les oiseaux et la chauve-souris. Comme pour la souris blanche, il admet que chez l'homme tout poil est pourvu de fibres nerveuses. Il en est de même pour le follicule des plumes chez les oiseaux. Chez la chauve-souris, ses recherches ont été moins complètes, faute de matériaux. Il nie l'existence du peloton nerveux de Schöbl et de l'anneau nerveux décrit par Schöbl, Beil et Boll. Les fibres nerveuses arrivées en dessous des glandes sébacées s'enfoncent dans le follicule et n'ont pu être poursuivies plus loin. Aux endroits dépourvus de poils, il a trouvé des corpuscules terminaux (*Endkolben*).

Comme conclusion de ses recherches, Arnstein admet que tous les poils doivent être considérés comme des organes tactiles et comme les équivalents physiologiques des corpuscules du tact : « ... So kommt man zur Ueberzeugung, dass Endkolben, resp. Tastkörperchen und Tasthaare, physiologisch gleichwerthige Gebilde sind und sich in ihrer Function gegenseitig ersetzen können [1]. »

Bonnet a publié, en 1878, sur le mode d'innervation des poils, un travail remarquable [2], dont les conclusions ont été reproduites depuis dans presque tous les traités classiques allemands. Les nerfs des poils ordinaires ont été étudiés spécialement par lui chez le rat, dans la peau des membres immédiatement au-dessus des pattes, ensuite dans les follicules pileux de la queue de la souris, du pavillon de l'oreille du rat et de la souris, dans les vibrisses du cheval, les cils du cheval et dans le museau d'un grand nombre d'animaux.

Sur des préparations traitées au chlorure d'or, on voit, d'après Bonnet, dans la peau prise au-dessus des pattes chez le rat, des faisceaux de trois à six fibres nerveuses se diriger vers le follicule pileux et s'y enfoncer un peu en dessous de l'em-

[1] Arnstein, *loc. cit.*, p. 228.

[2] Bonnet, *Studien über die Innervation der Haarbälge der Hausthiere* (Morphologisches Jahrbuch, Bd. IV, pp. 329-398, 1878).

bouchure des glandes sébacées, à un endroit où le follicule présente un étranglement circulaire. Arrivées dans les couches externes, les fibres nerveuses se séparent les unes des autres. Une partie de ces fibres, encore recouvertes de myéline, décrivent autour du poil des tours circulaires dont le nombre varie de un à quatre. Dans ce trajet, ces fibres s'épaississent par place, s'amincissent ailleurs et finalement se terminent par des filaments plus grêles, dont le trajet ultérieur reste inconnu. Ces fibres circulaires forment l'anneau nerveux. Une autre partie des fibres nerveuses, arrivées dans les couches externes du follicule, ne prennent aucune part à la formation de l'anneau nerveux; elles gagnent la membrane vitrée, se dirigent un peu en haut, perdent brusquement leur myéline au niveau de l'étranglement du follicule et se résolvent en un grand nombre de fins filaments noirs, cylindres-axes nus, qui tous ont la même longueur, prennent la même direction longitudinale et se terminent brusquement au même niveau, en formant autour du poil « ein Mantel paralleler lanzettförmig verdickter Terminalfasern ». Ce manteau de fibres terminales droites est placé en dedans du manteau de fibres terminales circulaires.

La même disposition existe dans les follicules pileux de la queue de la souris.

Le pavillon de l'oreille du rat et de la souris est plus riche en fibres nerveuses. Avec Arnstein, Bonnet a pu constater que tous les poils sont innervés d'une façon identique; mais, contrairement à cet auteur, il a partout retrouvé un anneau nerveux dont l'existence avait été niée par Arnstein. L'appareil nerveux terminal est constitué comme dans les poils des pattes du rat, mais les fibres circulaires terminales sont beaucoup plus nombreuses. « Dieselben liegen ausserhalb des geraden Terminalfasermantels und umkreisen ihn wie die Reife eines Fasses, dessen Dauben, als ein aus circa 6 und mehr blassen feinen Fasern bestehender Ring. »

Chez le cheval, l'appareil nerveux terminal se retrouve sur toutes les vibrisses et sur tous les cils. Dans le follicule des

cils, il est surtout très développé. L'anneau nerveux est formé, ici comme ailleurs, par des fibres à myéline et des fibres sans myéline, mais les fibres myéliniques décrivent au moins vingt tours circulaires. Au-dessus de ce large anneau de fibres à myéline on trouve encore un anneau épais de fibres pâles entourant le manteau interne formé par les fibres verticales, très nombreuses. Dans un certain nombre de coupes, il a pu compter, dans une moitié seulement du follicule, de quatorze à vingt-cinq de ces fibres terminales droites.

Dans le museau du chien, du chat, de la vache, du cheval, du rat et du cochon, l'appareil nerveux terminal présente la même structure. Le nombre des fibres terminales droites formant le manteau interne de l'appareil nerveux varie de trente-deux à cinquante, d'après la grosseur du poil que l'on considère. Il en est de même des fibres terminales circulaires pâles formant le manteau externe de l'appareil nerveux. Leur nombre dépend de la grosseur du poil et varie de dix à trente.

De toutes ces recherches, Bonnet tire les conclusions suivantes :

I. « Alle schwellkörperlosen Haarbälge der untersuchten Thiere besitzen einen nervösen Terminalapparat, der bei allen Haaren an derselben Stelle und nach dem gleichen Princip angeordnet ist. »

Cet appareil nerveux est constitué :

« 1° Aus einem Abschnitt markhaltiger Fasern, der entweder aus längsverlaufenden Schlingen oder Cirkeltouren um den Balg, oder aus einer Combination beider besteht.

2° Aus den marklosen Ausläufern beider, die als nackte Achsencylinder

a) den in Glashautlängsfalten gelegenen geraden Terminalfasermantel bilden, der aus parallelen, lanzettförmig sich verbreiternden nackten Achsencylindern besteht, deren Länge abhängig ist von der Länge des Glashauttrichters, an dessen peripheren Ende sie alle in so ziemlich einem Niveau enden. Ferner aus

b) einem Ring circulärer nackter Achsencylinder, die den

Mantel der geraden Terminalfasern umspinnend nach aussen von ihnen in den Querfältchen der Glashaut liegen und deren Ende nicht zweifellos zu ermitteln war. »

II. La papille du poil est toujours dépourvue de fibres nerveuses.

Ces conclusions de Bonnet confirment donc en grande partie les observations de Jobert et d'Arnstein. L'anneau nerveux existe, comme l'a constaté Schöbl. Les fibres, d'abord myéliniques, perdent leur gaine et se résolvent en un grand nombre de fibrilles terminales situées dans des plis de la membrane vitrée, ainsi que l'ont dit Jobert et Arnstein. Ce que Bonnet a observé de particulier, c'est que les fibres qui arrivent dans le follicule se comportent de deux façons : les unes, après la perte de la myéline, se résolvent en fibres pâles circulaires, tandis que les autres, dépourvues de leur gaine, se résolvent en un grand nombre de fibres pâles verticales. Ces fibres sont placées sur deux plans : les verticales forment autour du poil un manteau nerveux interne, les circulaires, un manteau nerveux externe. De plus, avant de se résoudre en fibres terminales, les fibres externes peuvent former, dans le follicule, un anneau nerveux myélinique de fibres circulaires placé en dessous de l'anneau circulaire produit par les fibres pâles.

Dans son grand travail sur la terminaison des nerfs sensibles dans la peau des vertébrés, Merkel [1] consacre un chapitre à l'étude des nerfs des poils. Dans les poils ordinaires de la lèvre du chat traités par le chlorure d'or, il a trouvé l'appareil nerveux terminal constitué, comme Bonnet l'a décrit, d'un manteau externe de fibres circulaires et d'un manteau interne de fibres longitudinales.

Le manteau externe de fibres circulaires correspond à l'anneau nerveux de Schöbl, Boll, Beil et Bonnet et à l'anneau

[1] Merkel, *Ueber die Endigungen der sensiblen Nerven in der Haut der Wirbelthiere*. Rostock, 1880, pp. 147-156. (C'est grâce à l'extrême obligeance de mon collègue M. Van Bambeke que j'ai pu prendre connaissance de ce travail de Merkel, que je ne connaissais que par des comptes rendus.)

fibreux ou dermique de Jobert. Pour Merkel cependant, toutes les fibres circulaires de cet anneau ne doivent pas être considérées comme de nature nerveuse. Une bonne partie d'entre elles ne seraient que des fibres conjonctives, soit des bandes circulaires entourant le follicule pileux, comme on en voit encore un peu au-dessus de la papille où il y a absence totale de fibres nerveuses, soit des gaines conjonctives dans lesquelles sont enfermées les fibres nerveuses. C'est là un fait dont on peut aisément se convaincre, dit Merkel, sur des coupes transversales de l'anneau nerveux chez le chat et le hérisson. Sur ces mêmes coupes, Merkel trouve, au niveau de l'anneau nerveux, des noyaux se colorant diversement par le carmin. Les uns prennent une coloration foncée et appartiennent à des cellules relativement petites. Les autres restent pâles et appartiennent « an grösseren, hellen, blasig aussehenden Elementen ». Cet aspect clair et vésiculeux et ce noyau peu avide de matières colorantes ont été reconnus par Merkel comme des caractères particuliers des cellules du tact (*Tastzellen* de Merkel). « Besieht man Tangentialschnitte des Nervenringes, dit-il, dann ist man in der That nicht im Zweifel, dass ein Theil der von der Fläche noch besser zu überblickenden Zellen wirkliche Tastzellen sind. »

Sur des préparations traitées au chlorure d'or, il a vu ces cellules colorées en noir émettre un prolongement qui va se continuer avec les fibres nerveuses de l'anneau nerveux.

Nous avons vu plus haut que Bonnet n'avait pu établir la terminaison des fibres circulaires. Pour Merkel, elles se terminent dans des cellules du tact. « So ist denn erwiesen, dass die ringförmigen Nerven der gewöhnlichen Haare, wenigstens zum Theil in Tastzellen endigen, welche sich nur darin von denjenigen der Sinushaare unterscheiden, dass sie nicht innerhalb der Glashaut im Epithel, sondern ausserhalb derselben in der Cutis gelegen sind. »

Le manteau interne de fibres verticales est formé de fibres amyéliniques conformément aux descriptions d'Arnstein et de Bonnet. Ces fibres ne sont pas en relation avec des cellules

spéciales. Elles reposent dans des replis de la membrane vitrée, ont une épaisseur uniforme et se terminent par un petit épaississement pyriforme ou par un petit bouton.

Contrairement aux observations d'Arnstein et de Bonnet, Merkel n'a pas retrouvé cet appareil nerveux sur tous les poils. « Einige wenige scheinen ganz nervenlos zu sein, dit-il, andere wieder lassen zwar einen stark ausgebildeten Ring erkennen, in welchem jedoch keine Nerven nachgewiesen werden können. »

Les époux Hoggan [1] admettent que tout poil, quel qu'il soit, est en relation, par des fibres nerveuses, avec le système nerveux central. L'appareil terminal qu'ils décrivent aux vibrisses du chat et du cheval est assez complexe. Il se trouverait constitué de fibres myéliniques qui, arrivées dans le follicule, se terminent :

1° Dans des cellules ganglionnaires ramifiées, situées dans la couche superficielle de la gaine épithéliale;

2° Par des fibrilles parallèles bifurquées en fourche, dont le nombre varie d'une à cinq pour chaque fibre nerveuse, et qui sont placées parallèlement à l'axe du poil;

3° Dans un anneau de fibres amyéliniques entourant les fibres terminées en fourche et situé immédiatement en dessous de l'embouchure des glandes sébacées.

Enfin, ils admettent l'existence de fibres amyéliniques interépithéliales, se ramifiant entre les cellules de la gaine épithéliale.

Le nombre des fibres myéliniques est variable. Dans les poils ordinaires, il peut être réduit à deux ou même à une seule fibre nerveuse. Généralement assez nombreuses, elles arrivent au poil suivant des directions opposées. Dans son voisinage immédiat, elles se divisent et se subdivisent en deux ou plusieurs branches indépendantes; celles-ci traversent la membrane

[1] G. et F. E. Hoggan, *On some cutaneous nerve-terminations in mammals* (extracted from the Linnean Society's Journal, Zoology, vol. XVI, 1882).

basale du follicule, perdent la gaine de myéline et se résolvent brusquement en deux, trois, quatre ou cinq branches grêles à direction parallèle à l'axe du poil, rampant entre la membrane basale et la gaine épithéliale externe. C'est ce qu'ils désignent sous le nom de terminaisons nerveuses en fourche (*forked nerve-terminations*).

Ces terminaisons en fourche correspondent, sans aucun doute, au manteau de fibres terminales décrites par Arnstein, Bonnet et Merkel.

Ces fibres constituent, pour les auteurs anglais, les fibres tactiles.

Dans la gaine épithéliale externe des poils pourvus d'un corps caverneux, certains auteurs admettent l'existence de cellules tactiles, ainsi que nous le verrons dans la seconde partie de ce travail. Dans les poils ordinaires, Merkel décrit des cellules tactiles en dessous de la membrane vitrée. Les époux Hoggan défendent l'existence de cellules nerveuses dans la gaine épithéliale externe. Ces cellules seraient en connexion immédiate avec les fibres myéliniques; aussi les considèrent-ils comme constituant un centre nerveux ganglionnaire périphérique. Mais ces cellules ne forment pas un organe *terminal*. Elles sont en connexion les unes avec les autres, de manière à former autour du poil un cercle nerveux. Des ramifications qu'elles présentent, les unes prennent une direction verticale et se comportent comme les fibres terminées en fourche, les autres deviennent circulaires et entrent dans la constitution de l'anneau nerveux externe, quelques-unes pénètrent plus profondément dans le follicule et se terminent librement entre les cellules épithéliales.

Ces cellules ne sont pas davantage des organes *tactiles*. Elles forment plutôt un organe spécial, destiné à recueillir les impressions de température.

Outre les terminaisons en fourche et les cellules nerveuses avec leurs ramifications interépithéliales, les Hoggan admettent encore, autour de chaque poil, l'existence de l'anneau nerveux décrit par Schöbl, Boll, Beil, Bonnet et Merkel. Cet anneau est situé en dehors des terminaisons en fourche; il est formé

de fibres circulaires amyéliniques provenant en partie des cellules ganglionnaires, en partie des fibres myéliniques externes. Cet anneau nerveux représente pour le poil le plexus nerveux amyélinique sous-épidermique.

Schwalbe [1], dans son *Lehrbuch der Anatomie der Sinnesorgane,* se rallie à la manière de voir de Bonnet. Les fibres destinées au poil se terminent dans l'épaisseur de la membrane vitrée. Elles forment un anneau externe de fibres circulaires et un manteau interne de fibres longitudinales. La terminaison des fibres circulaires n'est pas connue. « Möglichenfalls, dit Schwalbe, biegen sie schliesslich in die longitudinale Richtung um und werden zu den longitudinalen Terminalfäserchen. »

La description donnée par Ranvier [2] est conforme à celle de Bonnet : « On voit de petits troncs nerveux ou même, le plus souvent, des fibres à myéline isolées atteindre les follicules pileux au-dessous de l'embouchure des glandes sébacées, perdre leur gaine médullaire et se diviser pour donner naissance à des fibres annulaires et longitudinales. Les fibres longitudinales, qui sont toujours en dedans des fibres annulaires, montent vers la surface de la peau dans des plis de la membrane vitrée et se terminent toutes à peu près au même niveau par des extrémités élargies et aplaties. »

Enfin, Kölliker, dans la dernière édition de son *Handbuch der Gewebelehre des Menschen,* Band I, Leipzig, 1889, pages 238 et 239, décrit l'appareil nerveux des poils en se basant sur les observations de Bonnet.

De ce résumé assez étendu des principaux travaux publiés sur le mode d'innervation des poils ordinaires chez les mammifères, nous pouvons tirer les conclusions suivantes :

1° La papille du poil est toujours dépourvue d'éléments nerveux, quoi qu'en aient dit Schöbl et Stieda.

[1] Schwalbe, *Lehrbuch der Anatomie der Sinnesorgane,* p. 30. Erlangen, 1883.

[2] Ranvier, *Traité technique d'histologie,* p. 704. Paris, 1889.

2° Depuis les recherches de Schöbl, tous les auteurs sont unanimes pour reconnaître que, dans les poils ordinaires, l'appareil nerveux terminal se trouve dans le follicule, un peu en dessous de l'embouchure des glandes sébacées, à un endroit où le follicule présente un étranglement annulaire.

3° Les appareils spéciaux décrits par Schöbl et Boll, au niveau de la papille du poil, sous les noms de *corpuscule terminal, peloton nerveux* et *bouton nerveux*, n'existent pas. Il en est de même des fibres descendantes unissant ces corpuscules aux fibres annulaires qui se trouvent au niveau de l'étranglement du follicule.

4° Au niveau de cet étranglement, la membrane vitrée paraît plissée dans le sens longitudinal et dans le sens transversal.

5° Les replis transversaux de la membrane vitrée correspondent probablement à l'*anneau fibreux* ou *anneau dermique* dont parle Jobert.

6° Tous les auteurs acceptent, à l'exception d'Arnstein et de Jobert, que dans les plis circulaires de la membrane vitrée, il existe des fibres nerveuses amyéliniques formant autour du poil un anneau plus ou moins complexe. C'est là l'*anneau nerveux* découvert par Schöbl et retrouvé par Boll, Beil, Bonnet, Merkel, Hoggan, Schwalbe, Ranvier et Kölliker.

Tandis que Schöbl, Boll, Beil, Bonnet, Hoggan, Schwalbe, Ranvier et Kölliker considèrent tous les plis circulaires de cet anneau comme dus à des fibres nerveuses, Jobert le trouve constitué principalement d'éléments conjonctifs; de là, les noms d'*anneau fibreux* et d'*anneau dermique* employés par ce savant. La manière de voir de Merkel tient le milieu entre ces deux opinions extrêmes; l'anneau est à la fois formé d'éléments conjonctifs et d'éléments nerveux.

Arnstein seul nie d'une façon absolue l'existence d'un anneau nerveux aux poils des mammifères.

7° L'anneau nerveux est formé de fibres circulaires amyéliniques.

Beil, Bonnet, Hoggan, Ranvier et Kölliker n'ont pu établir

la terminaison de ces fibres circulaires. Merkel pense qu'une partie au moins de ces fibres se terminent dans des cellules tactiles situées en dehors de la membrane vitrée. Les époux Hoggan les mettent en rapport, au moins en partie, avec les cellules ganglionnaires qu'ils décrivent dans la gaine épithéliale externe. Schwalbe pense que ces fibres circulaires finissent par se recourber et par devenir des fibres longitudinales.

8° Les replis longitudinaux de la membrane vitrée renferment des fibres nerveuses longitudinales signalées pour la première fois par Jobert et étudiées d'une façon spéciale par Arnstein, Bonnet, Merkel et les époux Hoggan.

Ces fibres nerveuses amyéliniques forment autour du poil, en dedans de l'anneau des fibres circulaires, un manteau de fines fibrilles, se terminant librement dans l'épaisseur de la membrane vitrée, soit par une petite partie effilée, soit par un petit bouton.

9° Tous les auteurs sont unanimes pour reconnaître que l'appareil nerveux terminal ne franchit jamais les limites de la membrane vitrée. Les époux Hoggan seuls admettent l'existence de cellules nerveuses et de fibres nerveuses en dedans de la membrane vitrée, dans l'épaisseur de la gaine épithéliale externe.

10° L'appareil nerveux terminal des poils est considéré par tous les auteurs comme un organe du tact. Les époux Hoggan seuls lui attribuent une fonction double : les fibres longitudinales seraient des fibres tactiles, tandis que les cellules nerveuses ganglionnaires avec une partie des fibres circulaires et avec les fibres intra-épithéliales serviraient à recueillir les impressions des variations de température.

11° Enfin, en dehors de l'appareil nerveux terminal qui constitue un organe spécifique du tact, Arnstein admet l'existence d'un réseau nerveux terminal dans la gaine épithéliale, réseau nerveux qu'il met en rapport avec la sensibilité générale.

Méthodes.

Les auteurs qui se sont occupés de l'étude de l'innervation des poils ont eu recours, pour mettre en évidence les fibres nerveuses, à l'emploi de l'acide osmique et du chlorure d'or. Le premier de ces réactifs jouissant de la propriété de colorer en noir la myéline est un excellent adjuvant pour nous éclairer sur le trajet des fibres lorsque celles-ci sont entourées de leur gaine protectrice. Malheureusement les fibres nerveuses perdent leur myéline et se réduisent au seul cylindre-axe à quelque distance de leur terminaison. Les résultats fournis par l'acide osmique sont alors complétés par ceux que donne le chlorure d'or. Celui-ci colore, en effet, en rouge le cylindre-axe des fibres nerveuses. Mais il ne colore pas seulement que les cylindres-axes. Introduit par Cohnheim dans la technique microscopique, il a joui pendant longtemps de la réputation d'être un colorant électif de tout élément nerveux, au point que, pour décider si un élément quelconque était de nature nerveuse ou non, on s'appuyait exclusivement sur la façon dont il se comportait vis-à-vis du chlorure d'or. L'expérience cependant a bientôt appris que le chlorure d'or colore encore autre chose que les éléments nerveux. Nous ne citerons comme exemple que les cellules étoilées de l'épiderme sur lesquelles Langerhans, le premier, a appelé l'attention, et qu'il considérait, de même que beaucoup d'autres auteurs, comme des cellules nerveuses uniquement parce qu'elles se coloraient en rouge sous l'action du chlorure d'or. Il a fallu les recherches de Merkel, Arnstein, Bonnet et Ranvier pour prouver que ces cellules de Langerhans n'étaient que des cellules migratrices, opinion à laquelle s'est rallié Langerhans lui-même, à la suite de l'examen des préparations au chlorure d'or de Ranvier.

Quoi qu'il en soit de la valeur de l'acide osmique et du chlorure d'or employés dans l'étude de l'innervation des poils, une chose est certaine : c'est qu'entre les mains expérimentées d'Arnstein, Bonnet, Merkel et Ranvier, ces réactifs ont donné

tous les résultats qu'on pouvait leur demander. Pour reprendre l'étude des nerfs des poils avec quelque espoir de succès, il fallait donc avoir recours à un autre procédé. C'est pour ce motif que, dans nos recherches, nous nous sommes servi de la méthode rapide de Golgi qui a conduit, dans ces cinq dernières années, à des découvertes si importantes dans le domaine du système nerveux, et qui, appliquée sur des animaux à une époque où les fibres nerveuses sont encore dépourvues de leur gaine de myéline, jouit de la propriété encore inexpliquée de colorer en noir les cylindres-axes sur toute leur étendue.

Comme objet d'étude, nous avons eu recours à des souris blanches et à des rats blancs nouveau-nés ou âgés d'un à six jours, et nous avons étudié les nerfs des poils dans la peau du museau, la peau de la queue et la peau du pavillon de l'oreille.

Observations personnelles.

Nous avons reproduit dans les dessins de la figure 1 quelques poils du museau de rats blancs et de souris blanches, où l'innervation s'observe dans sa forme la plus commune et la plus typique.

Chaque poil reçoit une seule fibre nerveuse. Celle-ci atteint le follicule au niveau de sa partie étranglée ou de son col, un peu en dessous de l'embouchure des glandes sébacées, conformément à l'observation faite pour la première fois par Schöbl. Arrivée au follicule, cette fibre unique se bifurque en deux branches dont l'une passe devant et l'autre derrière le poil; ces branches se rencontrent et s'entre-croisent plus ou moins loin du côté opposé. Elles forment ainsi autour du poil, dans la paroi même du follicule, un véritable *anneau nerveux*. De cet anneau part un nombre variable de fines ramilles nerveuses qui se dirigent verticalement en haut et se terminent toutes librement à quelque distance des branches horizontales. Ces fibrilles nerveuses sont irrégulières et noueuses; elles se terminent presque toujours par un petit épaississement. Elles

entourent le poil d'un véritable manteau nerveux formé, dans certains cas, de la juxtaposition de plus de quarante fibrilles nerveuses.

Quelquefois, toutes ces ramilles naissent directement des deux branches horizontales provenant de la bifurcation de la fibre primitive (fig. 1). D'autres fois, on voit partir de l'anneau nerveux des branches courtes et épaisses qui se subdivisent alors elles-mêmes en deux, trois, quatre ou cinq fibrilles terminales. Ce sont probablement de pareilles divisions que les époux Hoggan ont colorées par le chlorure d'or et qu'ils ont représentées dans les figures qui accompagnent leur travail. Ils ont désigné ces bifurcations sous le nom de *divisions en fourche,* mais ils n'ont pas vu la branche horizontale d'où proviennent ces fibres terminales. Nous avons représenté dans la figure 2 quelques poils offrant cette particularité.

Ce manteau de fibrilles nerveuses longitudinales a, dans son ensemble, une forme d'entonnoir à base dirigée en bas (fig. 1 et 2). Il reproduit, en somme, la forme du follicule et surtout la forme de la membrane vitrée dont le diamètre va en se rétrécissant jusqu'au niveau du col.

Les deux branches de bifurcation peuvent être d'égale longueur et se rencontrer ou s'entre-croiser du côté opposé du poil. Dans ce cas, l'anneau nerveux est complet.

Elles peuvent être aussi de longueur inégale. Dans ces conditions, l'anneau nerveux peut encore être complet, car il arrive très souvent que l'une des branches est beaucoup plus longue que l'autre, comme dans la figure 1, *a, c, d.*

Dans un grand nombre de cas, les branches horizontales sont trop courtes pour entourer complètement le poil ; elles forment alors une anse nerveuse plus ou moins ouverte, comme dans la figure 3.

Quelle que soit la longueur des branches horizontales, une chose est certaine, c'est qu'elles ne s'anastomosent jamais. Quel que soit le nombre des ramilles verticales qui en partent, elles restent toujours indépendantes les unes des autres et se terminent toujours librement.

Dans tous les poils, la disposition n'est pas aussi régulière que celle que nous venons de décrire. Les branches qui partent de l'anneau nerveux ne sont pas toujours toutes ascendantes ; on en trouve aussi, de temps en temps, quelques-unes qui sont descendantes, comme dans les figures 2, *a*, et 4.

Quelquefois même, le manteau nerveux a perdu complètement sa régularité typique : les fibrilles terminales, au lieu d'être verticales et parallèles entre elles, se dirigent dans tous les sens dans l'épaisseur du follicule, ainsi que nous en avons reproduit un exemple dans la figure 5.

La fibre nerveuse unique qui, par ses ramifications terminales, va constituer l'appareil spécial d'innervation d'un poil, est rarement une fibre indépendante (fig. 4) ; elle n'est, dans l'immense majorité des cas, qu'une branche collatérale d'une fibre nerveuse destinée à innerver, par ses ramifications terminales, une étendue plus ou moins considérable de la peau. Les poils n'ont donc pas une innervation spéciale, ainsi que nous l'avons déjà signalé dans notre communication préliminaire ; mais la sensibilité du poil et la sensibilité cutanée se trouvent sous la dépendance des mêmes nerfs périphériques. Ce qui montre bien que telle est la valeur réelle des fibres d'innervation des follicules pileux, c'est que bien souvent les deux bras de bifurcation, qui vont constituer l'anneau nerveux, ne viennent pas d'un tronc unique, mais naissent séparément de la fibre nerveuse qui passe dans le voisinage du poil pour se rendre à l'épiderme voisin, comme dans la figure 2, *b*. D'autres fois même, la fibre nerveuse destinée à la peau, en passant tout près d'un poil, lui envoie une branche volumineuse qui, entourant le follicule, forme les deux tiers de l'anneau nerveux, tandis que les autres ramilles terminales qui complètent l'anneau naissent directement de la fibre nerveuse elle-même (fig. 1, *c*).

La branche collatérale destinée au follicule pileux se détache le plus souvent de la fibre nerveuse un peu en dessous de l'épiderme ; elle descend alors dans les couches du derme pour gagner le col du follicule auquel elle est destinée. Quel-

quefois cependant, elle sort d'un faisceau nerveux au milieu des masses musculaires profondes et remonte alors vers le follicule.

On trouve sous ce rapport toutes les dispositions possibles. Une chose est constante, c'est qu'une fibre nerveuse arrive au follicule pileux au niveau du col, s'y divise et s'y subdivise, de façon à entourer ce col d'un véritable manteau nerveux plus ou moins complet.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des follicules pileux qui ne reçoivent qu'une seule fibre nerveuse, parce que c'est là la disposition la plus commune et la plus typique. Mais en parcourant un grand nombre de préparations, on se convainc rapidement que ce n'est pas là une règle absolue, car on tombe de temps en temps sur un follicule dont l'anneau nerveux et le manteau ou la couronne de fibrilles parallèles sont formés par la juxtaposition des ramilles terminales de deux ou même de trois fibres distinctes. Ces fibres arrivent au follicule suivant des directions opposées. Tantôt elles ne sont elles-mêmes que les branches de bifurcation d'une fibre plus grosse, située à une certaine distance du poil (fig. 6); tantôt elles proviennent réellement de deux fibres indépendantes (fig. 7). Arrivée dans le follicule, chacune de ces fibres se bifurque encore une fois, embrasse le poil en décrivant autour de lui la moitié d'un anneau et en émettant des fibrilles verticales qui achèvent l'appareil terminal.

Les branches de bifurcation provenant ainsi de deux fibres distinctes et entrant dans la constitution du même anneau nerveux, restent cependant toujours indépendantes les unes des autres.

Les branches horizontales s'entre-croisent quelquefois sur une longueur assez considérable, de telle sorte qu'à certains endroits l'anneau nerveux paraît formé de deux fibres circulaires (fig. 8).

Cet appareil nerveux terminal que nous venons de décrire pour les follicules pileux du museau de rats et de souris, se retrouve avec les mêmes caractères pour les poils de la queue

et pour les poils du pavillon de l'oreille, ainsi que le montrent les dessins de la figure 9.

Où se trouvent maintenant, dans le follicule pileux, les branches horizontales et les branches verticales de cet appareil terminal? Le meilleur moyen de résoudre cette question, c'est d'examiner les poils sur des coupes transversales. Dans ces conditions, on voit manifestement que les fibres terminales ne dépassent jamais une ligne nette et régulière qui représente la coupe de la membrane vitrée (fig. 10). L'anneau nerveux avec ses fibrilles verticales a donc son siège exclusivement en dehors de la membrane vitrée, dans la couche conjonctive qui enveloppe le follicule. Cette conclusion est d'ailleurs conforme à celle à laquelle sont arrivés la plupart des auteurs qui ont étudié les nerfs des poils avec l'acide osmique et le chlorure d'or.

Dans aucune de nos préparations, nous n'avons vu des fibres nerveuses pénétrer dans la papille du bulbe; de même nous n'avons jamais observé la moindre réduction dans la gaine épithéliale externe, bien que notre attention eût été attirée spécialement sur ce point par les observations d'Arnstein et des époux Hoggan, qui prétendent y avoir observé des fibres nerveuses. Nous croyons pouvoir en conclure qu'en dehors de l'appareil nerveux situé au niveau du col, tout le reste du follicule pileux est privé d'éléments nerveux.

Dans aucune de nos préparations, nous ne sommes parvenu à mettre en évidence, par le chromate d'argent, ni les cellules nerveuses admises par Merkel dans la couche conjonctive qui recouvre la membrane vitrée au niveau de l'anneau nerveux, ni les cellules ganglionnaires signalées par les époux Hoggan dans la couche superficielle de la gaine épithéliale.

Si nous comparons maintenant la description que nous avons donnée de l'appareil nerveux des follicules pileux, tel que nous le montre la méthode rapide de Golgi, avec les résultats obtenus par les auteurs au moyen de l'acide osmique et du chlorure d'or, nous trouvons que l'accord existe sur un point très important.

Tous les auteurs sont unanimes pour reconnaître qu'il existe dans le follicule pileux, au niveau du col, une couronne de fibrilles parallèles, qui sont toutes indépendantes les unes des autres et qui se terminent toutes librement dans l'épaisseur de la membrane vitrée (Jobert, Arnstein, Bonnet, Merkel, Hoggan, Kölliker, Schwalbe, Ranvier).

Et ce qui prouve clairement que les fibrilles longitudinales mises en évidence par le chromate d'argent sont les mêmes fibrilles qu'Arnstein, Bonnet, Merkel et les époux Hoggan ont colorées par le chlorure d'or, c'est la ressemblance frappante qui existe entre les figures 6, 7, 8 et 9 d'Arnstein, la figure 5 de Bonnet et quelques-uns des dessins de notre figure 10.

Mais tandis que ces fibres verticales sont, pour la plupart des auteurs, les terminaisons *directes* d'un *grand nombre* de fibres nerveuses, nous avons vu que, chez le rat et la souris au moins, ces ramilles verticales proviennent de branches horizontales, lesquelles naissent le plus souvent de la bifurcation d'*une seule* fibre d'origine. Ce n'est que dans quelques cas exceptionnels que l'on trouve dans un follicule pileux les ramifications terminales de deux ou de trois fibres nerveuses.

Un point encore soumis à discussion, c'est celui de l'existence d'un anneau nerveux.

L'anneau nerveux a d'abord été décrit par Schöbl. D'après cet auteur, il serait constitué, dans l'oreille de la souris, d'un faisceau nerveux formé de deux à quatre fibres décrivant autour du poil trois à quatre tours. D'après les observations de Bonnet, les poils du pavillon de l'oreille du rat et de la souris sont entourés d'un anneau nerveux formé d'au moins six fibres fines et pâles. Cet anneau a été observé aussi par les époux Hoggan; ils le décrivent comme constitué de fibres amyéliniques circulaires, provenant en partie des cellules ganglionnaires, en partie des fibres externes.

D'après les résultats fournis par la méthode de Golgi, cet anneau nerveux n'est formé que d'une seule fibre horizontale incomplète. Ce qui prouve que l'anneau nerveux que nous avons décrit est quelque chose d'essentiellement différent de

ce que Bonnet, les époux Hoggan, Merkel et Ranvier ont observé et figuré, c'est que notre anneau est placé *sur un même plan* que les fibres verticales, *en dessous* des fibres verticales, et ne constitue qu'un rameau d'origine pour ces dernières fibres, tandis que l'anneau nerveux de Bonnet, Merkel, Hoggan et Ranvier est *indépendant* des fibres verticales, se trouve *en dehors* des fibres verticales, à la même hauteur que ces dernières. Pour expliquer ces divergences, nous n'avons que deux alternatives : ou bien la méthode au chromate d'argent n'a coloré qu'une partie des éléments nerveux, ou bien le chlorure d'or a coloré des éléments étrangers. N'ayant pas fait de recherches personnelles avec la méthode au chlorure d'or, il nous est difficile de trancher la question. Nous voulons cependant formuler les quelques considérations suivantes, qui nous font incliner fortement vers la seconde alternative :

1° D'abord un argument négatif : nous avons eu sous les yeux au moins une centaine de poils montrant l'appareil nerveux terminal tel que nous l'avons décrit, et jamais nous n'avons obtenu en noir les fibres circulaires indépendantes.

2° Jobert et Arnstein ont travaillé avec le chlorure d'or. Ils ont vu tous les deux très distinctement les fibres verticales. Arnstein nie d'une façon catégorique l'existence des fibres circulaires formant l'anneau nerveux, et Jobert signale l'existence, au niveau du col du follicule, d'un anneau spécial formé d'éléments conjonctifs et qu'il désigne sous les noms d'*anneau fibreux* et d'*anneau dermique*. Indépendamment de cet anneau fibreux, Jobert parle alors d'un *collier nerveux* formé de véritables fibres nerveuses. Ces observations de Jobert et d'Arnstein peuvent, à la rigueur, être considérées comme des arguments négatifs. La coloration par le chlorure d'or étant inconstante, ces arguments négatifs n'ont de valeur que pour autant qu'ils n'ont pas été controuvés par une observation positive.

3° Ce qui prouve le mieux que le chlorure d'or colore, au niveau du col des follicules pileux, autre chose que des éléments nerveux, c'est l'observation faite par Merkel.

D'après cet auteur, un certain nombre des fibres circulaires

qui entrent dans la constitution de l'anneau nerveux, sont des fibres conjonctives dépendant soit de la membrane vitrée, soit des gaines conjonctives qui enveloppent les fibres nerveuses. Voici comment il s'exprime : « Doch möchte ich glauben, dass der genannte Forscher (Bonnet) zu viele der kreisförmig verlaufenden Couturen für Nerven hält. Jedenfalls hat Jobert mit seinem Anneau dermique in soweit recht, als mit den Nerven sehr viele Bindegewebselemente den Haarbalg umkreisen... An Präparaten, welche erst mit Essig, dann mit Osmiumsäure behandelt sind, können sie sowohl im Querschnitt wie auch in der Flächenansicht deutlich als um den Balg gelegte Bänder erkennt werden. In dem Bereich des Nervenrings sind jedoch bei weitern nicht alle herumgelegten nicht nervösen Streifen Bindegewebsfasern, der grössere Theil gehört vielmehr derben Scheiben an, in welche die Nerven eingeschlossen sind. »

Ces faits nous semblent indiquer qu'au niveau du col du follicule pileux, le chlorure d'or colore en rouge ou en violet des éléments qui ne sont pas de nature nerveuse. Ces éléments sont précisément les fibres circulaires que nous n'avons jamais pu mettre en évidence avec la méthode au chromate d'argent.

CONCLUSIONS.

I. L'appareil nerveux terminal, dans les follicules des poils ordinaires du rat blanc et de la souris blanche, est formé communément par les ramifications terminales d'une seule fibre nerveuse. Exceptionnellement cependant, deux ou trois fibres peuvent prendre part à sa constitution.

II. Cet appareil est formé, dans tous les follicules des poils ordinaires, d'une branche nerveuse circulaire plus ou moins complète, ou d'un anneau nerveux d'où partent de nombreuses fibrilles verticales généralement ascendantes. Celles-ci forment autour du poil, dans l'épaisseur du follicule, une véritable couronne de fibrilles nerveuses.

III. Ces fibrilles verticales se terminent librement dans l'épaisseur de la membrane vitrée.

II

POILS TACTILES OU POILS A FOLLICULE POURVU DE CORPS CAVERNEUX.

Les premières observations positives sur les nerfs des poils tactiles, poils à sinus ou poils à corps caverneux (*Tasthaaren, Spürhaaren, Sinushaaren, schwellkörperhaltiger Haarbälge*) datent de 1851 et sont dues à Gegenbaur [1]. Il trouva que les nerfs myéliniques arrivent sur les faces latérales du follicule, et qu'après avoir traversé les couches conjonctives, ils se divisent en plusieurs branches. Celles-ci se ramifient à leur tour et, par l'entrelacement de leurs fibres, elles produisent un réseau nerveux superficiel, s'étendant régulièrement tout autour de la gaine épithéliale externe, et un réseau profond plus fin et plus délicat, en contact immédiat avec la membrane vitrée. Ces fibres primitives deviennent de plus en plus grêles et de plus en plus pâles, jusqu'à ce qu'à la fin elles disparaissent complètement sans qu'on puisse constater quelque chose de certain concernant leur sort ultérieur : « ohne dass über ihr weiteres Schicksal etwas bestimmtes zu ermitteln wäre ».

Leydig [2] a vu aussi les fibres myéliniques arriver sur les faces latérales du follicule, traverser le corps caverneux et se terminer en réseau autour du poil, tout près de la gaine épithéliale externe, au niveau du sinus circulaire. Chez la souris, ces fibres formaient une espèce de couronne que l'on pouvait poursuivre jusqu'à la gaine épithéliale externe. Chez le chien, Leydig décrit dans cette gaine des corps d'une nature particulière, probablement nerveuse; mais il n'a pu établir leur connexion avec les fibres nerveuses.

[1] Gegenbaur, *Untersuchungen über die Tasthaare einiger Säugethiere* (Zeitschr. f. wiss. Zool., Bd. 3, 1851).

[2] Leydig, *Ueber die äusseren Bedeckungen der Säugethiere* (Archiv f. Anat. u. Phys., 1859).

Odenius [1] fournit les premières indications sur la terminaison des fibres nerveuses. Conformément à la description de Leydig, les faisceaux nerveux traversent le corps caverneux et arrivent dans la couche compacte interne. Là, ils se ramifient et s'étalent de façon à entourer complètement le follicule pileux vers la partie inférieure du sinus circulaire. A ce niveau, ils s'anastomosent les uns avec les autres et forment les deux plexus signalés par Gegenbaur. Les fibres continuent leur marche ascendante, elles augmentent en nombre à la suite de divisions répétées, prennent une direction parallèle, de sorte que, arrivées vers la partie inférieure de ce qu'il appelle le *corps conique,* elles se trouvent toutes sur un même plan entourant complètement la gaine épithéliale externe. Pendant ce trajet, les fibres ont diminué de volume, mais elles ont conservé leur gaine de myéline. A leur entrée dans le corps conique, les fibres nerveuses forment donc une couronne complète de fibres parallèles. Elles perdent alors leur myéline, se continuent par des fibres pâles et grêles, qu'Odenius appelle *fibres terminales* (Terminalfasern). Celles ci sont situées tout près de la membrane vitrée, dans la couche transparente du corps conique. Après un court trajet, elles disparaissent sans qu'on puisse voir leur terminaison. Odenius croit cependant avoir pu constater, chez le chat, le rat et le lapin, que ces fibres terminales finissent « in eine längliche, abgerundete Anschwellung », qui constitue pour lui un *renflement terminal* (Terminalanschwellung). Odenius n'a pas vu, chez le chien, les corps particuliers décrits par Leydig. Il ne croit cependant pas que ces corps puissent représenter des organes terminaux, parce que Leydig les signale au niveau du corps caverneux, tandis que, d'après ses recherches, les terminaisons des fibres nerveuses doivent se trouver plus haut.

Pour Burkardt [2], les fibres nerveuses se terminent par un

[1] Odenius, *Beitrag zur Kenntniss des anatomischen Baues der Tasthaare* (Archiv f. mikr. Anat., Bd. 2, pp. 456-463, 1866).

[2] Burkardt, *Ueber Nervenendigungen in den Tasthaaren der Säugethiere* (Centralbl. f. d. med. Wiss., n° 33, p. 514, 1870).

réseau formé de fibres grêles et pâles dans le *bourrelet annulaire* (Ringwulst). Ce réseau nerveux serait en rapport avec les noyaux des cellules de ce bourrelet.

Dietl [1] a fait de nombreuses recherches sur les nerfs des poils tactiles. Il a d'abord décrit la terminaison des nerfs dans le bourrelet annulaire, mais il a corrigé cette manière de voir dans deux travaux ultérieurs. De l'ensemble de ses recherches, il résulte que les fibres nerveuses rampent dans la couche conjonctive externe jusque près de sa partie supérieure. Là, elles entourent en cercle la gaine épithéliale externe, elles se recourbent en dedans, perdent leur myéline, traversent la membrane homogène ou membrane vitrée et se terminent par de petits renflements oblongs entre les trois premières rangées de cellules de la gaine épithéliale externe. Dietl ne se prononce pas sur le point de savoir si ces corps oblongs sont de véritables organes terminaux. Tout ce qu'il affirme, c'est que ces renflements ne sont pas identiques avec les corps signalés par Leydig. En résumé donc, toutes les fibres nerveuses des poils tactiles se terminent, d'après Dietl, dans le tiers supérieur de la gaine épithéliale externe, entre la première et la troisième rangée de cellules.

Dans les poils tactiles de la lèvre du cheval, Dietl signale l'existence des cellules ramifiées de Langerhans entre les cellules les plus superficielles de la gaine épithéliale externe.

Sertoli [2] décrit le trajet des gros faisceaux nerveux d'une façon analogue à la description faite par Gegenbaur et Leydig. Il admet avec Dietl que, arrivées dans le tiers supérieur de la couche conjonctive interne du corps caverneux, les fibres se recourbent en dedans et traversent la membrane vitrée, soit isolément, soit réunies en petits faisceaux. Ces fibres se divisent dans l'épaisseur de la membrane vitrée, perdent leur myéline

[1] Dietl, *Untersuchungen über Tasthaare* (Wiener Sitzungsber., Bd. 64, 1871). — *Das Verhalten der Nerven* (Ibid., Bd. 66, 1872). — *Beiträge zur vergleichenden Anatomie* (Ibid., Bd. 67, 1873).

[2] Sertoli, *Sulla terminazione de nervi nei peli tattili* (Gazetta medico-veterinar. 1872). (Cité d'après Merkel et Bonnet.)

et leur membrane de Schwann, et finalement se mettent en rapport avec des corpuscules terminaux dans la couche la plus superficielle de la gaine épithéliale externe. Ces corps terminaux ont une forme étoilée et semblent pourvus d'un noyau. Ils sont surtout abondants au niveau du corps conique. Ils s'anastomosent par leurs prolongements les uns avec les autres et forment ainsi un réseau nerveux. Quelques prolongements pénètrent aussi dans les couches profondes de la gaine externe, soit pour s'y terminer librement, soit pour revenir vers le réseau nerveux.

Les corpuscules étoilés terminaux décrits par Sertoli ne sont pas identiques aux cellules étoilées de Langerhans, puisque celles-ci existent indépendamment dans la gaine épithéliale.

Jobert, dans un travail publié en 1872 [1], divise déjà les poils en deux groupes : des *poils à sinus* et des *poils sans sinus*. Cette division a été reprise plus tard par Bonnet et Merkel.

Pour les nerfs des *poils à sinus,* Jobert accepte la description donnée par Odenius : les nerfs se terminent dans le corps conique sous la forme de petits noyaux renflés. Mais il la complète en ce sens que chez la taupe et le porc, outre les fibres ascendantes qui viennent de l'extrémité inférieure du bulbe, il décrit d'autres fibres « qui, suivant parallèlement la face externe du derme, viennent se mettre en connexion avec le follicule à sa partie supérieure, y pénètrent de plusieurs côtés et viennent, en décrivant des trajets sinueux, se perdre dans la région située en dessous des glandes sébacées ». Il existe donc dans le follicule une région parfaitement déterminée, vers laquelle se dirigent les tubes nerveux qui montent de la partie inférieure du follicule et qui descendent des couches superficielles. Dans cette région, le poil est étroitement entouré par l'enveloppe épaissie; le moindre mouvement du poil ne peut donc avoir lieu sans être immédiatement perçu.

[1] JOBERT, *Études d'anatomie comparée sur les organes du toucher chez divers mammifères, oiseaux, poissons et insectes* (ANNALES DES SCIENCES NATURELLES, série V, Zoologie, 1872).

Redtel [1] combat la manière de voir de Dietl et Sertoli : les fibres nerveuses ne se terminent pas dans la gaine épithéliale externe et ne traversent pas la membrane vitrée. Il décrit, dans la paroi interne du corps caverneux, au niveau du col du follicule, de nombreux corps pâles, arrondis ou légèrement ovalaires, entourés d'une auréole claire et présentant un prolongement déchiqueté à leur extrémité inférieure. Il leur attribue la nature nerveuse tout en n'ayant pu établir leur connexion avec les fibres nerveuses.

Pour Mojsisovics [2], les fibres se terminent dans la gaine épithéliale externe par de petits renflements coniques.

Merkel [3] admet avec Dietl et Sertoli que les nerfs des poils tactiles traversent la membrane vitrée et pénètrent jusque dans l'épithélium de la gaine externe; mais, à son avis, ces auteurs n'ont pas reconnu la véritable terminaison de ces fibres nerveuses. Les boutons terminaux de Dietl sont des cellules appelées par Merkel *cellules du tact* (Tastzellen). Elles sont situées dans la couche profonde de la gaine épithéliale externe, représentent des cellules ganglionnaires terminales et sont tellement nombreuses qu'elles forment une ceinture autour du poil.

Loewe [4] a étudié les nerfs des poils tactiles du museau chez des lapins de quelques mois. Il a pu poursuivre les nerfs, appliqués intimement sur la face externe de la membrane vitrée, jusque vers le milieu du bourrelet annulaire, où ils s'arrêtaient brusquement. A ce niveau, la gaine épithéliale externe épaissie lui paraît formée de deux parties distinctes : une partie externe foncée et une partie interne plus pâle. Les cellules de la partie externe ne présentent rien de particulier,

[1] Redtel, *Der Nasenaufsatz des Rhinolophus Hippocrepis* (Zeitschr. f. wiss. Zool., Bd. 23, p. 254, 1873).

[2] Mojsisovics, *Ueber die Nervenendigung in der Epidermis der Säuger* (Sitzungsb. de Vienne, III. Abth., pp. 242-247, 1875).

[3] Merkel, *Tastzellen und Tastkörperchen bei den Hausthieren und beim Menschen* (Archiv f. mikr. Anat., Bd. II, pp. 636-652, 1875).

[4] Loewe, *Bemerkungen zur Anatomie der Tasthaare* (Archiv f. mikr. Anat., Bd. 15, pp. 41-48, 1878).

si ce n'est leur couleur plus foncée et leur accumulation à cet endroit. Il n'a jamais vu les fibres nerveuses traverser la membrane vitrée. Il est cependant porté à admettre que les nerfs traversent cette membrane et se terminent dans les cellules externes foncées de la gaine épithéliale et à considérer la partie externe épaissie de cette gaine comme un organe spécifique du tact. « Der Ringwulst wäre sonach als ein bindegewebiges Tast-Kissen zu betrachten, auf dem ein Epithel aufsitzt, das zwar in der Hauptsache ebenso beschaffen ist, wie an den übrigen Punkten der Haarwurzelscheiden, das aber erstens durch seine Mächtigkeit und zweitens durch eine eigenthümliche Modification der untersten Zellenlagen, in denen mit Wahrscheinlichkeit die Nervenendigung zu suchen ist, ausgezeichnet ist. »

D'après Bonnet [1], les fibres nerveuses réunies en petits faisceaux atteignent le follicule pileux de plusieurs côtés à la fois. Près du pôle inférieur du follicule, dans l'étendue de son tiers inférieur, ces faisceaux traversent la couche conjonctive externe. Ils se divisent alors en plusieurs branches qui courent dans les travées conjonctives du corps caverneux pour atteindre la couche conjonctive interne. Là, ils s'écartent les uns des autres et forment autour du follicule jusqu'au niveau du corps conique un treillis caliciforme de fibres parallèles. Vers le milieu de la couche conjonctive interne, les faisceaux parallèles s'anastomosent entre eux, formant le plexus à mailles effilées sans cellules ganglionnaires, décrit par Gegenbaur. Au fur et à mesure que l'on s'approche du corps conique, les mailles deviennent plus nombreuses et plus serrées. A la partie inférieure de ce corps, les divisions cessent et les fibres montent verticalement, formant dans le corps conique un manteau de fibres terminales. Bonnet désigne l'ensemble de ce réseau sous le nom de *couche superficielle du plexus intrafolliculaire.*

De la face profonde de cette couche et sur toute la longueur du follicule, depuis la racine du poil jusqu'à l'extrémité inférieure

[1] Bonnet, *loc. cit.*, pp. 362-398.

du corps conique, partent de fines fibres nerveuses qui pénètrent profondément dans la couche conjonctive interne, s'anastomosant entre elles et formant la *couche profonde du plexus intrafolliculaire*. Arrivées au corps conique, les fibres nerveuses de ce plexus deviennent longitudinales et pénètrent dans le corps avec les fibres du plexus superficiel.

Toutes ces fibres sont encore pourvues de leur gaine de myéline.

Cette description de Bonnet concorde en tous points avec celles données par Gegenbaur, Leydig, Odenius, Dietl, Sertoli, Jobert et Redtel.

Arrivées à la partie supérieure du corps conique, appliquées intimement sur la face externe de la membrane vitrée, qui recouvre à ce niveau un renflement de la gaine épithéliale externe (*Wurzelscheidenanschwellung*), les fibres traversent la membrane vitrée en conservant leur myéline, se débarrassent alors de leur gaine et se terminent dans des éléments spéciaux, situés en couche continue sur la face interne de la membrane vitrée, éléments auxquels Bonnet donne le nom de *corpuscules terminaux* (Terminalkörperchen ou Endkolben).

Les fibres nerveuses traversent la membrane vitrée, non seulement au niveau de la partie gonflée de la gaine épithéliale, comme Dietl l'admet exclusivement, mais encore plus bas, sur toute la longueur du follicule : les premières proviennent du plexus superficiel, les autres du plexus profond. Une fois au delà de la membrane vitrée, les fibres ne se divisent plus : elles se terminent directement par un épaississement pâle, ovalaire ou sphérique, et finement granuleux à l'intérieur de vésicules claires situées dans la première rangée cellulaire de la gaine épithéliale externe. Ce sont là les corpuscules terminaux.

Ces corpuscules terminaux de Bonnet sont, d'après l'auteur, identiques aux corpuscules terminaux de Dietl, aux cellules étoilées et anastomosées de Sertoli et aux *cellules du tact* de Merkel. Il ne les considère cependant pas comme des éléments cellulaires. Voici l'idée qu'il se fait de leur structure et de leur

relation avec les fibres nerveuses : « Die Nervenfaser verliert in nächster Nähe des Terminalkörpers ihr Mark und spitzt sich zu, ihre Schwann'sche Scheide bildet die scharf contourirte Hülle dieses Körperchens, sie selbst endet mit einer kugeligen, sehr vergänglichen blassen Anschwellung in einer die Kapsel erfüllenden, sich in Osmium nicht färbenden (flüssigen?) Substanz. Diese Endknospen sind die Terminalapparate aller sensiblen, die schwellkörperhaltigen Haarbälge versorgenden Nerven [1]. »

Dans les poils ordinaires, la plupart des auteurs admettent l'existence d'un anneau nerveux formé de fibres circulaires. Quelques-uns ont décrit cet anneau dans les poils tactiles. Bonnet n'a pu le retrouver chez le cheval, le mouton, la vache et le porc. Chez les rats et les souris, il existe un anneau nerveux très développé, mais il ne provient pas des fibres du plexus intrafolliculaire; il est formé de fibres circulaires provenant du plexus sous-cutané. Comme cet anneau nerveux des poils tactiles n'a été décrit que chez des animaux nocturnes : la taupe (Jobert), le hérisson (Schöbl), la chauve-souris (Redtel et Schöbl), et les rats et les souris (Leydig, Dielt et Bonnet), Bonnet émet l'hypothèse « dass dieser Apparat eine wesentliche Verfeinerung des Perceptionsvermögens erleichternd vorwiegend den nächtlichen Thieren zukomme [2] ».

Merkel [3], dans son grand travail sur les terminaisons des nerfs sensibles, maintient ses observations antérieures : les fibres nerveuses traversent la membrane vitrée en perdant leur gaine de myéline. Les corpuscules terminaux de Bonnet sont de véritables cellules nerveuses identiques à celles que Merkel a décrites dans les couches profondes de l'épiderme. Ce sont des cellules ganglionnaires terminales, destinées spécialement à recueillir les impressions du tact : des *cellules tactiles*.

[1] Bonnet, *loc. cit.*, p. 389.

[2] Idem, *loc. cit.*, p. 368.

[3] Merkel, *Ueber die Endigungen der sensiblen Nerven in der Haut der Wirbelthiere*. Rostock, 1880, pp. 152-154.

D'après Ranvier [1], il n'existe pas de cellules nerveuses spéciales dans les bouchons épidermiques du groin du cochon, cellules spéciales dans lesquelles les nerfs du tact viendraient se terminer. Mais les nerfs, après avoir pénétré dans l'épithélium, se divisent, se subdivisent et forment, à la surface des cellules de Merkel, des ménisques identiques à ceux qu'il a décrits dans les corpuscules du tact du bec et de la langue des palmipèdes, et qu'il a désignés sous le nom de *disques tactiles*. Le même mode de terminaison nerveuse se retrouverait dans les poils à sinus sanguin. Voici comment il s'exprime : « La terminaison des nerfs par des ménisques tactiles est encore plus accusée dans les poils à sinus sanguin qui forment la moustache de la plupart des mammifères. Chacun des nombreux tubes nerveux qui atteignent la membrane vitrée, dans la région bien connue, traverse cette membrane, gagne la gaine épithéliale externe, où il se divise en donnant plusieurs fibres pâles qui s'écartent les unes des autres. Ces fibres dépassent la première rangée des cellules de la gaine externe de la racine, puis elles décrivent une courbe dont la convexité regarde l'axe du poil, et reviennent vers la membrane vitrée, à la surface interne de laquelle elles donnent naissance à des ménisques tactiles. Ces ménisques sont très nombreux, ils sont concaves-convexes. Tous ont la même orientation, leur concavité regarde en bas. Sur une coupe tangentielle du poil, comprenant la gaine épithéliale externe de la racine, ils forment un ensemble élégant, qui rappelle une bande d'oiseaux dans le ciel. Ils sont appendus en grand nombre aux ramifications d'un tube nerveux afférent, et concourent à former avec elles une arborisation terminale d'une certaine étendue. »

Les époux Hoggan admettent pour les poils à sinus sanguin le même mode d'innervation que pour les poils ordinaires. L'appareil nerveux terminal se compose :

1° De cellules ganglionnaires ramifiées situées dans les couches superficielles de la gaine épithéliale externe;

[1] Ranvier, *Nouvelles recherches sur les organes du tact* (Comptes rendus de Paris, pp. 1087-1089, 1880).

2° D'une couronne de fibrilles parallèles provenant de la division en fourche des nombreuses fibres à myéline qui pénètrent dans le follicule ;

3° D'un anneau nerveux de fibres amyéliniques circulaires entourant les fibres parallèles. Enfin,

4° De fibres nerveuses intra-épithéliales provenant des cellules nerveuses et se ramifiant entre les cellules de la gaine épithéliale externe.

C'est surtout dans les follicules à corps caverneux que les époux Hoggan prétendent avoir observé la connexion intime qui existe entre les fibres nerveuses à myéline et les cellules nerveuses. Celles-ci sont de véritables cellules ramifiées et non de simples disques appliqués contre des cellules spéciales, comme le pense Ranvier. Ces cellules ne sont pas des organes terminaux, puisqu'elles donnent encore naissance à des fibres nerveuses intra-épithéliales. Ce ne sont pas non plus des organes du tact, mais des organes destinés à recueillir les variations de la température.

Richiardi [1] a étudié la distribution des nerfs dans le follicule des poils tactiles chez le bœuf. D'après ses observations, les fibres nerveuses à myéline traversent la membrane vitrée sur toute la longueur de la moitié supérieure du follicule jusqu'au niveau des glandes sébacées. « Les fibres nerveuses à myéline, quand elles ont atteint la gaine épithéliale externe, quelquefois sans s'être divisées, mais plus généralement après s'être décomposées en deux ou trois fibrilles très courtes, finissent, entre les cellules épithéliales superficielles, en corpuscules nerveux de forme étoilée, généralement un peu irrégulière ; ceux-ci donnent naissance à deux ordres de prolongements : les uns, en allant d'un corpuscule à l'autre, les réunissent tous en un très beau réseau qui embrasse la moitié supérieure de la gaine épithéliale externe ; les autres se résolvent en fibrilles sans myéline, qui se dirigent au con-

[1] Richiardi, *Sur la distribution des nerfs dans le follicule des poils tactiles* (Archives italiennes de biologie, t. IV, pp. 280-282, 1883).

traire à travers les couches de cellules de cette gaine, et qui, en retournant ensuite vers la superficie, se mettent en rapport avec d'autres corpuscules nerveux, en formant ainsi des anses qui s'étendent jusque dans les couches épithéliales centrales. »

Toutes les fibres qui sont entrées dans le follicule ne se terminent pas ainsi dans la gaine épithéliale externe. Un certain nombre se dirigent en haut, le long des parois du col du follicule, « traversent la membrane vitrée dans toute sa longueur, et, entre les éléments les plus superficiels de l'épiderme, elles forment des corpuscules fusiformes, qui sont aussi en relation entre eux au moyen de fibrilles sans myéline ».

Richiardi considère comme terminaisons nerveuses sensitives les anses qui se montrent entre les éléments de la gaine épithéliale externe et non pas les corpuscules ou ce qu'on appelle des ménisques superficiels.

Dans une communication faite à la Société de morphologie et de physiologie de Munich, Bonnet [1] est revenu sur ses observations antérieures. Ses nouvelles recherches le conduisent aux conclusions suivantes :

1° Les éléments considérés par lui comme des corpuscules terminaux sont de véritables *cellules*.

2° Les fibres nerveuses se terminent par des ménisques tactiles *à l'intérieur* de ces cellules, entre le noyau et la membrane cellulaire, et ne sont pas seulement appliquées par leurs ménisques contre ces cellules, comme l'admet Ranvier.

3° Ces ménisques tactiles sont indépendants les uns des autres et indépendants aussi des fibres nerveuses intra-épidermiques.

Schwalbe et Kölliker partagent la manière de voir de Bonnet.

Dans son *Traité technique d'histologie* [2], Ranvier décrit les

[1] Bonnet, *Ueber die Merkel'schen Tastzellen in der Haut* (Mittheil. der Gesellschaft für Morphologie und Physiologie zu München, 11 novembre 1884).

[2] Ranvier, *Traité technique d'histologie*, p. 703. Paris, 1889.

fibres nerveuses en dedans de la membrane vitrée. Elles se divisent en plusieurs fibrilles qui se terminent par des ménisques tactiles, comme il l'a décrit dans sa note préliminaire en 1880. Mais toutes les fibres nerveuses qui arrivent dans le follicule ne traversent pas la membrane vitrée; « on en remarque, dit-il, qui s'arrêtent à sa surface externe et qui, s'aplatissant contre elle, se terminent par des bourgeons en forme de spatule ». Même parmi les fibres qui traversent la membrane vitrée, il y en a qui ne se mettent pas en rapport avec des cellules tactiles, mais, « après s'être avancées plus ou moins loin dans la gaine épithéliale externe, elles décrivent une courbe, se divisent encore et reviennent vers la face interne de la membrane vitrée, où elles se terminent librement entre les cellules épithéliales ».

De cette courte analyse des principaux travaux publiés sur le mode d'innervation des follicules pileux pourvus d'un corps caverneux ou d'un sinus sanguin, nous pouvons tirer les conclusions suivantes :

1° Les fibres réunies en faisceaux plus ou moins volumineux arrivent au follicule un peu au-dessus de son extrémité inférieure; elles traversent la couche conjonctive externe, accompagnent les travées du corps caverneux et gagnent ainsi la couche conjonctive interne. Pendant ce trajet, elles se divisent et se subdivisent, s'écartent considérablement les unes des autres, de telle façon que, arrivées dans la couche conjonctive interne, elles enveloppent complètement le follicule. Elles montent alors le long de ce follicule, se divisant, se subdivisant, s'anastomosant les unes avec les autres de manière à former autour du poil, dans l'épaisseur de la couche interne du corps caverneux, un plexus superficiel et un plexus profond. Arrivées au niveau du corps conique, les fibres nerveuses vont se terminer.

Cette description, donnée pour la première fois par Gegenbaur en 1851, a été confirmée dans ses traits essentiels par presque tous les auteurs qui se sont occupés de l'étude de l'innervation des poils à sinus.

2° Les résultats positifs de Gegenbaur, Leydig, Odenius, Dietl, Sertoli, Jobert, Redtel, Merkel, Bonnet, Ranvier, Hoggan et Richiardi, qui tous ont pu poursuivre les fibres nerveuses jusqu'au niveau du corps conique, écartent définitivement l'opinion de Burkardt, d'après laquelle les fibres nerveuses se termineraient dans le bourrelet annulaire, et détruisent l'hypothèse de Loewe, d'après laquelle le bourrelet annulaire serait une espèce de coussinet tactile.

3° Les discordances qui existent entre les différents auteurs se rapportent toutes soit à l'*endroit* précis où se fait la terminaison des fibres nerveuses, soit au *mode* suivant lequel cette terminaison s'opère.

4° Quant à l'*endroit* où se terminent les fibres au niveau du corps conique :

Gegenbaur n'a rien constaté de certain.

Pour Leydig, Odenius, Jobert et Redtel, les fibres nerveuses restent toujours en dehors de la membrane vitrée.

Dietl, Sertoli, Mojsisovics, Merkel, Bonnet, Hoggan et Richiardi prétendent avoir observé que toutes les fibres nerveuses traversent la membrane vitrée pour se terminer dans la gaine épithéliale externe.

Ranvier professe une opinion mixte : quelques fibres se terminent dans l'épaisseur de la membrane vitrée, tandis que d'autres s'étendent jusque dans la gaine épithéliale externe.

5° Les opinions sont encore plus variées au sujet du *mode* spécial suivant lequel se fait la terminaison.

a) Quand les fibres ne traversent pas la membrane vitrée, elles se terminent par un petit renflement (Odenius), par de petits noyaux renflés (Jobert), ou dans des corps pâles, arrondis ou légèrement ovalaires, entourés d'une auréole claire (Redtel).

b) Pour ceux qui admettent que les fibres nerveuses traversent la membrane vitrée et pénètrent dans la gaine épithéliale externe, la terminaison se ferait :

Par de petits renflements oblongs entre les trois premières rangées cellulaires de la gaine épithéliale externe (Dietl) ;

Par des corpuscules nerveux ramifiés et anastomosés, formant un réseau nerveux dans la couche la plus superficielle de la gaine externe (Sertoli);

Par de petits renflements coniques (Mojsisovics);

Par des cellules spéciales indépendantes les unes des autres et analogues, par leur structure, à des cellules placées dans les couches profondes de l'épiderme ou *cellules tactiles* (Merkel);

Par des corpuscules terminaux auxquels Bonnet avait d'abord refusé la nature cellulaire et que plus tard il a reconnus comme étant de véritables cellules. D'après Bonnet, ces cellules terminales seraient différentes des cellules tactiles (Merkel) de l'épiderme;

En partie par des ménisques tactiles et en partie librement entre les cellules épithéliales (Ranvier);

Par des cellules ganglionnaires ramifiées et par des terminaisons libres (Hoggan);

Enfin, d'après Richiardi, par des corpuscules nerveux de forme étoilée, un peu irrégulière, qui émettent des prolongements décrivant, dans la profondeur de la gaine, des anses à convexité interne pour retourner aux corpuscules dont ils proviennent. Ces anses constitueraient les véritables terminaisons nerveuses sensitives.

6° Tandis que la plupart des auteurs admettent que les fibres nerveuses se terminent exclusivement au niveau du corps conique, Bonnet, Ranvier et Richiardi décrivent des terminaisons nerveuses sur presque toute l'étendue du follicule pileux.

7° Tandis que la plupart des auteurs admettent que toutes les fibres d'innervation arrivent au follicule par son extrémité inférieure et sont par conséquent des fibres ascendantes, Jobert décrit, chez la taupe et le porc, des fibres descendantes venant du plexus sous-cutané; et Bonnet admet l'existence chez les rats et les souris, au niveau du col du follicule, d'un anneau nerveux de fibres circulaires provenant également du plexus sous-cutané.

8° Enfin, d'après Richiardi, toutes les fibres du plexus intra-folliculaire ne se terminent pas dans le follicule lui-même : une partie de ces fibres longent le col et se terminent dans l'épiderme.

Observations personnelles.

Nous avons fait des recherches sur le mode d'innervation des poils à sinus sanguin dans la lèvre supérieure et la lèvre inférieure de souris blanches et de rats blancs nouveau-nés et âgés de un à six jours, en appliquant la méthode rapide de Golgi, et nous avons obtenu des résultats qui diffèrent assez bien de ceux auxquels l'emploi de l'acide osmique et du chlorure d'or a conduit nos devanciers.

Nous avons représenté dans la figure 11 la coupe longitudinale d'un poil à sinus du rat blanc, dessiné à un très faible grossissement, montrant le trajet général des fibres nerveuses.

Conformément à la description donnée par tous les auteurs, cette figure montre que les fibres nerveuses, réunies en un faisceau assez volumineux, arrivent au poil dans le voisinage immédiat de son extrémité inférieure. Ces fibres traversent plus ou moins obliquement la couche conjonctive externe et le corps caverneux pour gagner la couche conjonctive interne. Pendant ce trajet, les fibres se séparent les unes des autres en contournant le poil de manière à l'envelopper complètement d'un véritable manteau nerveux. Les fibres nerveuses montent ensuite le long du follicule et peuvent être poursuivies jusqu'au niveau du col.

Dans la couche conjonctive interne, ces fibres nerveuses se bifurquent assez fréquemment, mais elles ne s'anastomosent jamais les unes avec les autres. Elles ne forment donc pas de réseau nerveux. On ne distingue pas non plus, dans l'épaisseur de cette couche conjonctive, un plexus nerveux superficiel et un plexus nerveux profond. Mais toutes ces fibres se terminent par des arborisations très complexes à tous les niveaux du follicule, depuis l'entrée du faisceau nerveux dans

la couche conjonctive externe jusqu'au niveau du col. Les ramifications de ces arborisations terminales s'enchevêtrent les unes dans les autres, produisant dans la profondeur de la couche conjonctive un plexus inextricable.

Les quelques dessins de la figure 12 représentent différents poils de souris et de rat dessinés à un grossissement assez faible et montrant ces arborisations terminales aux différents niveaux du follicule. Il en est de même de la figure 13, qui est encore intéressante sous un autre point de vue : elle montre l'épaississement circulaire de la couche conjonctive interne qui fait saillie dans le sinus sanguin et que l'on désigne sous le nom de *bourrelet annulaire* (Ringwulst). Des arborisations terminales ont été réduites vers la partie moyenne du follicule et au niveau du bourrelet annulaire. Au-dessus du sinus sanguin, vers la partie interne du corps conique, les fibres nerveuses se terminent par des branches horizontales.

Examinées à un grossissement plus considérable, ces arborisations terminales offrent les aspects les plus variés : tantôt la fibre nerveuse qui leur donne naissance se divise et se subdivise un grand nombre de fois à des distances très rapprochées, produisant une arborisation assez serrée de fines fibrilles nerveuses, irrégulières et noueuses, et dont les branches terminales finissent par un petit épaississement; tantôt la fibre, après s'être bifurquée une ou deux fois, présente un épaississement triangulaire d'où part une touffe de fibrilles terminales tortueuses et variqueuses; ou bien encore, les branches de bifurcation s'écartent les unes des autres, prennent un trajet transversal par rapport à l'axe du poil et émettent sur toute leur longueur et à des distances très rapprochées des fibrilles terminales, couvertes de nodosités. Nous avons reproduit dans les trois dessins de la figure 14 quelques-unes de ces arborisations. Ils montreront mieux que de longues descriptions l'immense variété de ces ramifications nerveuses.

Un bel exemple de ramification terminale a été reproduit dans la figure 15, *a*. Dans la figure de gauche, nous avons dessiné le poil à un grossissement assez faible, pour montrer le niveau exact où se fait la terminaison complexe que nous avons

représentée dans la figure 15, *b*, dessinée à la chambre claire, à un grossissement de 400 diamètres.

Dans les nombreuses préparations que nous avons étudiées avec le plus grand soin, nous avons toujours retrouvé ces ramifications terminales libres.

Dans aucune de nos préparations, nous n'avons trouvé la moindre trace de cellules nerveuses, ni dans la gaine épithéliale externe, ni dans la couche conjonctive interne.

Pour déterminer le point exact où se terminent ces fibrilles nerveuses, nous avons eu recours à des coupes longitudinales et surtout à des coupes transversales. Sur ces coupes, on trouve toujours les grosses fibres nerveuses dans l'épaisseur même de la conjonctive interne ; les fines fibrilles terminales s'appliquent intimement contre la membrane vitrée, mais dans aucune de nos préparations nous n'avons rencontré de ramifications nerveuses dans la gaine épithéliale externe (fig. 16).

En nous basant sur les résultats fournis par la méthode de Golgi, nous pouvons donc conclure que, chez la souris blanche et le rat blanc, les fibres nerveuses des poils à sinus sanguin se terminent par des arborisations complexes librement sur la face externe de la membrane vitrée.

Toutes les fibres nerveuses ne se terminent pas toujours par des arborisations aussi complexes. On rencontre assez souvent, dans des follicules qui ne sont pas trop volumineux, des fibres nerveuses qui montent le long du follicule, appliquées sur la face externe de la membrane vitrée. Arrivées au niveau du corps conique, ces fibres ne se résolvent pas en ramifications terminales, mais sur une certaine étendue elles émettent, de chaque côté, des branches horizontales, tortueuses, généralement assez courtes et présentant sur leur trajet un épaississement ovalaire (fig. 17). Ces épaississements ont une certaine ressemblance avec les ménisques tactiles de Ranvier, tels qu'il les a représentés dans la figure 333 de son *Traité technique ;* dans toutes nos préparations, ces épaississements ovalaires étaient situés en dehors de la membrane vitrée.

Nous avons dit plus haut que, chez la taupe et le porc,

Jobert décrit, dans le folliculè pileux, des fibres nerveuses venant du plexus sous-cutané pour se terminer dans la région située en dessous des glandes sébacées.

Chez le rat et la souris, Bonnet décrit un anneau nerveux très développé de fibres circulaires provenant également du plexus sous-cutané. Nous avons trouvé, dans quelques-unes de nos préparations, des poils à sinus du rat blanc, des fibres nerveuses provenant du plexus sous-cutané et se ramifiant autour du poil, dans la partie supérieure du follicule, ainsi que nous l'avons représenté dans les deux dessins de la figure 18, mais nos observations sur ce point ont été très incomplètes et nous n'avons pu établir le mode de terminaison.

CONCLUSIONS.

De nos recherches sur le mode d'innervation des poils à sinus sanguin chez le rat blanc et la souris blanche, nous pouvons donc tirer les conclusions suivantes :

I. Chaque follicule pileux reçoit un nombre considérable de fibres nerveuses. Celles-ci, réunies dans un faisceau volumineux, arrivent au follicule dans le voisinage immédiat de son extrémité inférieure, traversent la couche conjonctive externe, le corps caverneux, et s'épanouissent dans l'épaisseur de la couche conjonctive interne, où on peut les poursuivre jusqu'au niveau du col.

II. Dans toute l'étendue de la couche conjonctive interne, les fibres nerveuses se terminent par des arborisations complexes.

III. Les fibres nerveuses ne pénètrent jamais dans la gaine épithéliale externe, mais se terminent toujours sur la face externe de la membrane vitrée.

IV. Il n'existe pas de cellules nerveuses terminales, ni dans la gaine épithéliale externe, ni dans la couche conjonctive interne.

V. La terminaison des fibrilles nerveuses se fait par bouts libres, généralement un peu épaissis.

III

COMPARAISON ENTRE LES POILS A SINUS ET LES POILS SANS SINUS.

Les poils à sinus et les poils sans sinus semblent former deux groupes nettement distincts, caractérisés :

1° Par l'existence ou la non-existence d'un corps caverneux dans l'épaisseur de l'enveloppe conjonctive;

2° Par le mode spécial de leur innervation.

Dans les poils ordinaires, chaque follicule ne reçoit généralement qu'une seule fibre nerveuse, quelquefois deux, rarement trois ou quatre; tandis que pour les poils à sinus le nombre des fibres nerveuses est toujours considérable.

Dans les poils ordinaires, la fibre nerveuse pénètre dans le follicule au niveau même où elle présente son appareil terminal, et bien souvent, avant d'arriver au follicule, elle suit, dans les couches du derme, un trajet *descendant*. Pour les poils à sinus, les fibres nerveuses, toujours *ascendantes*, pénètrent dans le follicule tout près de son extrémité inférieure et traversent toute la longueur du follicule pour s'épanouir sur la face externe de la membrane vitrée.

Une seule chose est constante dans les deux espèces de poils : c'est la terminaison libre des fibrilles nerveuses.

Cette distinction entre poils à sinus et poils sans sinus n'est cependant pas si tranchée qu'elle le paraît au premier abord.

Pour ce qui concerne l'existence ou la non-existence d'un corps caverneux, Schöbl a montré depuis longtemps qu'entre un poil à sinus et un poil sans sinus on trouve toutes les formes intermédiaires. Cette observation de Schöbl a été confirmée par Bonnet et Merkel.

Il en est de même pour ce qui concerne le mode d'innervation. Schöbl admet que tout poil tactile, quel qu'il soit, est pourvu d'un anneau nerveux; mais pour les poils sans sinus l'anneau nerveux est formé par des fibres descendantes, venant

du plexus sous-cutané, tandis que pour les poils à sinus l'anneau nerveux est formé par des fibres ascendantes, venant des couches profondes. Entre ces deux modes d'innervation on trouve, d'après Schöbl, des formes intermédiaires, c'est-à-dire des poils sans sinus qui reçoivent à la fois des fibres descendantes et des fibres ascendantes.

Merkel fait remarquer que, chez l'homme, où il n'existe pas de poils à sinus, on trouve, dans les lèvres, un grand nombre de poils ordinaires pourvus de fibres nerveuses ascendantes.

Ces formes intermédiaires ne sont pas rares dans la lèvre inférieure du rat blanc et de la souris blanche. On y trouve un assez grand nombre de poils dépourvus de corps caverneux dont le follicule est entouré par une couche conjonctive assez épaisse, et chez lesquels l'innervation se fait, comme pour les poils à sinus, par de nombreuses fibres ascendantes qui se terminent par des arborisations libres sur la face externe de la membrane vitrée (fig. 19).

La seule particularité que présente cet appareil nerveux, c'est que très souvent les fibrilles terminales prennent une direction verticale et sont parallèles les unes aux autres comme dans les poils ordinaires (fig. 20), tandis que dans les poils à sinus les fibres terminales offrent une disposition plus irrégulière.

Fig. 1 a.

Fig. 1 b.

Fig. 1 c.

Fig. 2 c.

Fig. 6.

Fig. 12 a.

Fig. 2 a.

Fig. 2 b

Fig. 1 d.

Fig. 7 a.

c.c.ex.

c.c.int.

corp cavernien.

membr. vitrée.

gl.s.

DI.

Fig. 3 a.

Fig. 3 b.

Fig. 7 b.

derr.

dev.

Fig. 4.

Fig. 3 c.

Fig. 11.

sinus circal.

bour.

ann.

D.II.

Fig. 12 b.

Fig. 14 c.

Fig. 8 b.

Fig. 9 a.

Fig. 9 b.

Fig. 14 a.

Fig. 5.

Fig. 7 c.

Fig. 13.

Fig. 10 a.

Fig. 10 b.

BRITISH MUSEUM
NATURAL HIST

Poil

Membrane vitrée.

Fig. 12 c.

Fig. 14 b.

D.IV

Fig. 16 a.

Fig. 15 b.

Fig. 19 a.

Poil

Membrane vitrée

Fig. 16 b.

Poil.

Membrane vitrée.

Fig. 19 b.

Fig. 17.

Fig. 15 a.

Fig. 18 b.

Epiderme

Epiderme

Fig. 18 a.

Coupe transversale

Fig. 20 b.

Fig. 20 a.

BRITISH MUSEUM
NATURAL HIST

APPENDICE.

Ce travail était achevé et prêt à être envoyé à l'Académie des sciences, lorsque nous avons reçu, par une gracieuse attention de l'auteur, le 25 décembre 1892, le dernier volume publié par Retzius : *Biologische Untersuchungen,* neue Folge, Band IV, 1892, dans lequel notre savant collègue de Stockholm consacre un chapitre à l'étude des nerfs des poils chez la souris blanche.

Ainsi que Retzius le remarque lui-même, c'est seulement après avoir pris connaissance de notre communication préliminaire publiée dans l'*Anatomischer Anzeiger,* et avoir contrôlé la rectitude de nos observations par l'examen des préparations que nous avons montrées au congrès de Vienne, que Retzius a entrepris des recherches sur les nerfs des poils. Comme nous, il a pris comme objet d'étude les poils de la souris blanche.

Nous avons été heureux de constater que les observations de Retzius ne font que confirmer à la lettre nos observations personnelles.

Après avoir traduit textuellement le mode d'innervation des poils tel que nous l'avons décrit dans notre communication préliminaire, Retzius ajoute : « Ich habe die Darstellung Van Gehuchten's so ausführlich wiedergegeben, weil seine Untersuchungen mit derselben Methode, der Golgi'schen, und hauptsächlich bei demselben Thiere, der Maus, wie meine eigenen, ausgeführt worden sind. Es ist deshalb natürlich, dass meine Befunde die seinigen in dieser Beziehung grösstentheils bestätigen, weshalb ich mich kurz ausdrücken und zum Theil auf seine Darstellung verweisen kann. » Et plus loin : « Viele meiner Bilder, ja sogar die meisten, stimmen mehr oder weniger vollständig mit denen Van Gehuchten's überein. Dieser Forscher hat ja selbst betont, dass von der typischen Anordnung bedeutende Abweichungen vorkommen, sowie dass er nur die kleineren, sinusfreien Haaren untersucht hat. »

Les quelques différences qui existent entre les descriptions de Retzius et celles que nous avons données dans notre communication préliminaire, disparaissent entièrement à la suite des observations qui ont fait l'objet de ce travail.

Dans notre communication préliminaire, nous avons dit que chaque poil ne recevait qu'une seule fibre nerveuse. Cela est vrai d'une façon presque absolue pour les poils sans sinus du museau, mais depuis lors nous avons examiné les poils du

pavillon de l'oreille, et là nous avons rencontré des follicules innervés par les ramifications terminales de deux et de trois fibres nerveuses.

Il y a cependant un point sur lequel nous ne sommes pas d'accord avec Retzius. Nous avons dit, dans notre communication préliminaire, que la fibre nerveuse qui se rend au follicule d'un poil ordinaire, n'est qu'une branche collatérale d'une fibre nerveuse voisine destinée à innerver, par ses ramifications terminales, une étendue considérable de l'épiderme. Dans les observations qui ont fait l'objet du travail qui précède, nous avons maintenu cette façon de voir pour le plus grand nombre de poils, tout en admettant que la fibre d'innervation d'un poil peut aussi être une fibre terminale, et nous en avons donné un exemple dans la figure 4. Retzius est d'un avis contraire. Il lui a toujours semblé que les fibres nerveuses des poils étaient indépendantes des fibres cutanées. Voici comment il s'exprime : « Van Gehuchten hebt hervor, dass die an die Haare herantretenden Nervenfasern nicht nur zusammen mit den Epidermis-Nervenfasern verlaufen, sondern sich auch von ihnen abzweigen. Diese Angabe habe ich nicht constatiren können, und ich glaube in der That dass dies schwierig ist. Es scheint mir vielmehr die Regel zu sein, dass die für die Haare bestimmten feinen Nervenfasern nur *zusammen* mit den Epidermisfasern in denselben Nervenzweigen verlaufen, um sich früher oder später von ihnen abzutrennen. »

Devant cette objection de Retzius, nous avons soumis nos préparations à un nouvel examen qui confirme pleinement la manière de voir que nous avons exprimée dans notre communication préliminaire. Nos figures 1, *a, c, d;* 2, *b, c;* 3, *a, b;* 5, 7, *a, b,* et 9 prouvent suffisamment la rectitude de nos observations. Les figures 1, *c,* 2, *b* et 5 sont particulièrement instructives sous ce rapport.

Retzius a fait aussi quelques observations sur les nerfs des poils à sinus. Il n'a nulle part trouvé de cellules terminales ou d'organes terminaux, mais partout des terminaisons libres sur la face externe de la membrane vitrée. Ses observations, de loin aussi complètes que les nôtres, confirment donc les principales de nos conclusions. Une seule fois il a vu une fibre nerveuse pénétrer dans la gaine épithéliale externe, mais il considère ce fait comme une exception.

RECHERCHES

SUR

LA COMPOSITION DE L'ATMOSPHÈRE

PAR

A. PETERMANN,

Directeur

ET

J. GRAFTIAU,

Chef des travaux chimiques
de la Station agronomique de l'État à Gembloux.

SECONDE PARTIE.

Combinaisons azotées contenues dans les eaux météoriques.

(Présenté à la Classe des sciences dans la séance du 9 mai 1893.)

RECHERCHES

SUR

LA COMPOSITION DE L'ATMOSPHÈRE

La première partie des *Recherches sur la composition de l'atmosphère,* que nous poursuivons depuis plusieurs années, traitait de l'*acide carbonique contenu dans l'atmosphère* [1].

Aujourd'hui, nous avons l'honneur de présenter à l'Académie la seconde partie de notre étude, ayant pour objet *les combinaisons azotées dans les eaux météoriques.*

Nous n'avons pas à insister sur l'intérêt que présente un pareil travail. La détermination de la composition des eaux de pluie et de neige n'est pas seulement un problème de météorologie; elle ne forme pas seulement un facteur important dans la statique agronomique de l'azote; elle est d'un intérêt général pour la physique et la chimie du globe. Nous avons d'autant plus volontiers consacré trois années de travail à cette recherche que jamais, à notre connaissance, des analyses suivies d'eaux météoriques n'ont été entreprises en Belgique et que les déterminations effectuées sur divers points du globe accusent des écarts considérables.

Emplacement du pluviomètre collecteur. — Le pluviomètre collecteur, en cuivre rouge nickelé, de 82 centimètres de diamètre, est placé au centre d'une grande pelouse avec les autres appareils de l'observatoire météorologique et près de la prise d'air ayant servi aux dosages d'acide carbonique.

Il résulte de la description détaillée que nous avons donnée

[1] *Mémoires couronnés et autres mémoires* publiés par l'Académie royale de Belgique, t. XLVII, 1892.

dans le premier mémoire (p. 9), que cet emplacement peut être désigné comme « champêtre ».

La douille du collecteur débouche dans un grand flacon en verre. On a introduit un peu de bichlorure de mercure dans le flacon, afin d'empêcher que les végétations cryptogamiques n'altèrent la composition primitive des eaux en combinaisons azotées.

Méthode d'analyse. — Pour le dosage de l'ammoniaque nous nous sommes servis de la méthode connue de Fleck, basée sur l'emploi du réactif Nessler. Les titrations ont toujours eu lieu sur le produit de la distillation des eaux météoriques en présence de quelques gouttes d'une lessive de potasse. Celle-ci a été préparée en ajoutant à une solution saturée de potasse caustique son volume d'eau distillée; la solution potassique étendue a été maintenue longtemps à l'ébullition, afin de la débarrasser des traces d'ammoniaque que la potasse retient avec beaucoup d'énergie.

L'habitude nécessaire une fois acquise, la méthode Fleck accuse avec facilité $\frac{1}{10.000.000}$ d'azote ammoniacal dans l'eau. Pour le dosage de l'azote nitrique et nitreux, nous avons employé le procédé de Warington, en adoptant comme pile de réduction le couple zinc-cuivre préparé conformément aux détails que nous avons publiés antérieurement [1].

La réduction est complète au bout de deux jours lorsqu'on a affaire à des liqueurs très diluées (1 à 2 milligrammes d'azote par litre), comme c'est le cas pour les eaux de pluie.

On doit prolonger le contact jusqu'à cinq et six jours pour l'analyse des eaux de neige, de puits, de drainage, à moins de les diluer.

La liqueur réduite est distillée en présence de la potasse, titrée d'après Fleck, et ce second dosage fournit l'azote total (ammoniacal + nitreux + nitrique).

[1] *Contribution à la question de l'azote* (MÉMOIRES COURONNÉS ET AUTRES MÉMOIRES publiés par l'Académie royale de Belgique, t. XLVII, 1892, p. 8).

Essais de contrôle.

I. — 1 gr. nitrate sodique dans un litre d'eau distillée; 10 c^3 portés à un litre = 10 milligrammes de nitrate sodique = $1^{mgr},647$ d'azote nitrique.

Trouvé après deux jours de contact avec la pile cuivre-zinc :

a. 50 c^3 = 4,1 c^3 de solution-type Fleck = 0,082 = $1^{mgr},64$ d'azote nitrique par litre.
b. — = 4,2 — — = 0.084 = 1,68 — —
c. — = 4,1 — — = 0,082 = 1,64 — —
d. — = 4,1 — — = 0,082 = 1,64 — —
e. 100 c^3 = 8,3 — — = 0,166 = 1,66 — —
f. — = 8,2 — — = 0,164 = 1,64 — —

Réduction complète dans tous les cas après deux jours.

II. — Solution arbitraire de nitrate ammonique.

Trouvé *après deux jours* de contact avec la pile cuivre-zinc :

g. 50 c^3 = 5,1 c^3 de solution-type Fleck = 0,102 = $2^{mgr},04$ d'azote total par litre (1).

Après trois jours :

h. 50 c^3 = 9,2 c^3 — — = 0,184 = 3,68 — — (2.

Après quatre jours :

i. 50 c^3 = 10,3 c^3 — — = 0,206 = 4,12 — — (3).

Après cinq jours :

k. 50 c^3 = 10,2 c^3 — — = 0,204 = 4,08 — — (4).

Après six jours :

l. 100 c^3 = 20,5 c^3 — — = 0,410 = 4,10 — — (5).

(1 et 2) Réduction incomplète après deux ou trois jours.
(3, 4 et 5) Réduction complète après quatre jours.

Durée des essais. — Les eaux météoriques (pluie, neige, givre) ont été recueillies sans aucune interruption du 1er janvier 1889 au 31 décembre 1891 et analysées immédiatement, chaque fois qu'elles étaient assez abondantes. Dans le cas contraire, les dosages correspondent à des périodes d'une durée variable, mais indiquées pour chacune d'elles. Nous disposons de 142 dosages d'azote ammoniacal et du même nombre de dosages d'azote nitrique et nitreux.

Groupement et discussion des résultats.

Les résultats bruts de notre étude sont inscrits dans les tableaux I à VI, qui contiennent également la hauteur de pluie et la quantité d'azote combiné que les précipitations météoriques ont apportée à l'hectare.

Afin d'éviter une trop grande complication des tableaux, nous nous sommes bornés à inscrire dans les remarques quelques annotations météorologiques sommaires. On peut consulter, en cas de besoin, la publication plus complète des observations faites à la station agronomique paraissant dans le *Bulletin de l'agriculture*.

Le tableau VII permet la comparaison de la composition des eaux météoriques des douze mois d'une *même année*, et les tableaux VIII et IX celle des mêmes mois de trois *années différentes*.

Les moyennes mensuelles et annuelles de la richesse en azote par litre ont été établies en divisant le poids total d'azote par la quantité totale d'eau tombée par hectare.

1° *Richesse moyenne des eaux météoriques en azote combiné.*

ANNÉES.	Par hectare.				Moyenne par litre.		
	Eau tomb'e.	Azote ammoniacal	Azote nitrique.	Azote total.	Azote ammoniacal.	Azote nitrique.	Azote total.
	Litres.	Grs.	Grs.	Grs.	Mgs.	Mgs.	Mgs.
1889	7415000	8698.690	1703.040	10401.730	1.17	0.23	1.40
1890	6945000	7095.960	1751.110	8847.070	1 02	0.25	1.27
1891	6419000	7966.770	3725.750	11692.520	1.24	0.58	1.82
	20779000	23761.420	7179.900	30941.320	1.14	0.35	1.49

En groupant comme ci-dessus les chiffres récapitulatifs de nos tableaux, on constate tout d'abord que la richesse moyenne de l'eau météorique recueillie à Gembloux est de

$1^{mgr},49$ D'AZOTE COMBINÉ PAR LITRE.

Pour une hauteur de pluie de 692 millimètres (moyenne de 1889 à 1892), le chiffre de $1^{mgr},49$ constaté correspond à un apport de

$10^{kil},31$ D'AZOTE COMBINÉ PAR HECTARE ET PAR ANNÉE.

Cette quantité est inférieure à la moyenne constatée à Montsouris-Paris [1] ($14^{kil},28$) et à celle obtenue par les stations agronomiques allemandes et italiennes [2] ($11^{kil},30$). Mais elle est supérieure au poids d'azote renseigné pour Rothamsted (Angleterre), lequel ne monte qu'à $7^{kil},36$.

La composition des eaux météoriques est donc des plus variables quant à l'azote combiné *total* qu'elles entraînent. Elle l'est aussi quant à la proportion relative entre l'azote *ammoniacal* et *nitrique*, non seulement de pluie à pluie, de mois à mois, mais aussi d'une année à l'autre.

Toutefois, chose remarquable, lorsqu'on compare les moyennes obtenues par des recherches continuées plusieurs années, cette proportion relative devient d'une très grande constance entre les divers pays pour lesquels on possède des données exactes.

Sur 100 d'azote total, il y a :

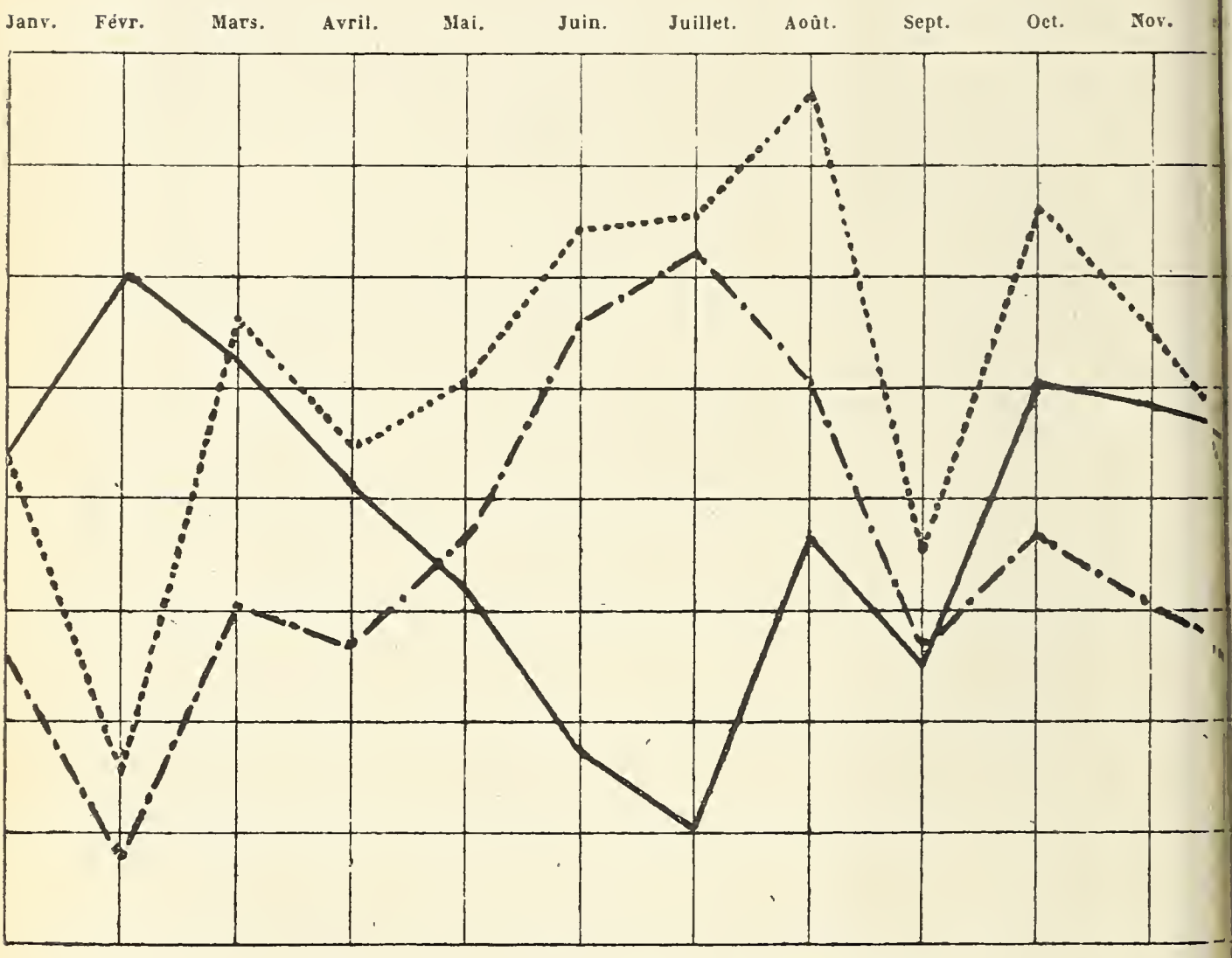
	Azote ammoniacal.	Azote nitrique et nitreux.
	—	—
Gembloux	76	24
Rothamsted.	75	25
Montsouris	73	27
Stations allemandes et italiennes . .	73	27

[1] *Annuaire de l'Observatoire de Montsouris*, 1892-1893, p. 325.

[2] *Ibidem*, p. 323.

Le rapport entre les deux formes de l'azote dans le nitrate ammonique étant 1 : 1, la proportion relative entre l'azote nitrique et l'azote ammoniacal renseignée par le tableau précédent nous prouve que dans les combinaisons azotées de l'atmosphère dissoutes par les eaux météoriques, le poids de l'azote à l'état de carbonate ammonique l'emporte sur celui de l'azote à l'état de nitrate et de nitrite ammoniques.

2° *La richesse en azote combiné des eaux météoriques est plus élevée en hiver qu'en été. Influence du givre et de la neige, influence de l'abondance des précipitations aqueuses.*



Bien que la teneur des eaux météoriques en combinaisons

azotées subisse de grandes variations, l'examen du tableau-diagramme qui précède montre qu'elle obéit à une loi assez constante. A partir du mois d'avril, la richesse des eaux s'abaisse; elle atteint son minimum en juin et juillet, pour remonter ensuite d'une façon assez régulière et atteindre son point culminant pendant le mois de février.

La ligne figurant l'abondance des pluies suit une marche inverse. Ainsi, tandis que la richesse des eaux atteint son *maximum* en février et son *minimum* en juin et juillet, la quantité d'eau tombée arrive respectivement dans ces périodes au *minimum* et au *maximum*.

Plus que toute autre circonstance, l'abondance des précipitations aqueuses influe donc sur leur richesse. Le produit des deux facteurs *abondance* et *richesse* des eaux pluviales donne les quantités de combinaisons azotées apportées à l'unité de surface. Les valeurs de ce produit sont représentées dans nos diagrammes par la ligne pointillée dont l'allure fait parfaitement ressortir l'influence respective des deux facteurs indiqués ci-dessus.

On remarque que cette ligne suit généralement une marche parallèle à celle qui représente la quantité d'eau tombée.

C'est donc ce dernier facteur qui l'emporte, quelle que soit la richesse des eaux, dans le produit représentant l'apport des combinaisons azotées fait à l'hectare. Comme Boussingault l'avait déjà constaté dans quelques analyses, les précipitations aqueuses lentes ou celles solidifiées par le froid sont plus riches en azote combiné que les pluies ordinaires.

Nos analyses permettent d'attribuer à cette cause la marche descendante du diagramme de l'hiver vers l'été.

Nous avons du reste, en dehors des observations courantes, procédé à une série de déterminations d'azote combiné dans le brouillard, le givre et la neige, afin d'être édifiés sur ce point. On remarque leur richesse réellement extraordinaire en se rappelant que la moyenne générale de tous nos essais est de $1^{mgr},49$ par litre.

Brouillard.

Du 11 mars 1889 :

200 c^{m3} = 26.0 c^{m3} de réactif-type = $0^{mgr},520$ = $2^{mgr},60$ d'azote combiné par litre.

Du 14 novembre 1890 :

50 c^{m3} = 14.1 c^{m3} de réactif-type = $0^{mgr},282$ = $5^{mgr},64$ — —

Du 22 novembre 1891 :

100 c^{m3} = 25.0 c^{m3} de réactif-type = $0^{mgr},500$ = $5^{mgr},00$ — —

MOYENNE. . . . $4^{mgr},41$

Givre.

Du 1er mars 1889 :

100 c^{m3} = 29.3 c^{m3} de réactif-type = $0^{mgr},586$ = $5^{mgr},86$ d'azote combiné par litre.

Du 2 janvier 1890 :

100 c^{m3} = 38.5 c^{m3} de réactif-type = $0^{mgr},770$ = $7^{mgr},70$ — —

Du 31 décembre 1890 [1] :

100 c^{m3} = 45.0 c^{m3} de réactif-type = $0^{mgr},900$ = $9^{mgr},00$ — —

Du 31 décembre 1890 [2] :

100 c^{m3} = 40.0 c^{m3} de réactif-type = $0^{mgr},800$ = $8^{mgr},00$ — —

Du 31 décembre 1890 [3] :

100 c^{m3} = 35.1 c^{m3} de réactif-type = $0^{mgr},702$ = $7^{mgr},02$ — —

MOYENNE. . . . $7^{mgr},52$

Neige.

Du 13 décembre 1889 [4] :

100 c^{m3} = 31.2 c^{m3} de réactif-type = $0^{mgr},624$ = $6^{mgr},24$ d'azote combiné par litre.

Du 5 février 1890 [5] :

50 c^{m3} = 24.9 c^{m3} de réactif-type = $0^{mgr},498$ = $9^{mgr},96$ — —

Du 1er au 24 février 1890 [6] :

100 c^{m3} = 40.7 c^{m3} de réactif-type = $0^{mgr},814$ = $8^{mgr},14$ — —

Du 15 mars 1891 [7] :

50 c^{m3} = 19.2 c^{m3} de réactif-type = $0^{mgr},384$ = $7^{mgr},68$ — —

Du 11 au 26 mars 1891 [8] :

100 c^{m3} = 25.0 c^{m3} de réactif-type = $0^{mgr},500$ = $5^{mgr},00$ — —

MOYENNE. . . . $7^{mgr},40$ — —

[1] Recueilli sur les massifs de l'Institut agricole.
[2] Recueilli sur le treillis du jardin d'expériences.
[3] Recueilli sur les ormes de la route de Gembloux à Namur.
[4] Recueillie sur la pelouse du jardin d'expériences.
[5] Recueillie sur la pelouse du jardin d'expériences.
[6] Pluviomètre collecteur.
[7] En pleine campagne.
[8] Pluviomètre collecteur.

La richesse vraiment remarquable du givre mérite d'arrêter un moment l'attention, car elle nous montre l'un des points les plus intéressants du mécanisme compliqué de la circulation et de la répartition de l'azote à travers le monde.

Le givre qui s'attache aux branches présente à l'air qui le baigne de toutes parts et se renouvelle sans cesse, une grande surface d'absorption pour les corps solubles qu'il charrie. Et les arbres isolés, les plantations, les forêts apparaissent comme d'immenses filtres purifiant l'air qui circule à travers leurs branchages, le dépouillant de ses combinaisons azotées, lesquelles, ramenées au sol par le dégel, serviront à nouveau d'aliment aux espèces végétales et rentreront ainsi dans le cycle vital.

Lorsqu'on voit les arbres ployer sous le poids du givre, lorsque celui-ci s'accumule au point de provoquer le bris de grosses branches, on doit reconnaître qu'il représente un facteur appréciable du stock des matières azotées accumulées dans les forêts.

Le taux élevé en azote des eaux météoriques pendant la saison d'hiver porte à la fois sur l'azote ammoniacal et sur l'azote nitrique. *A priori*, on serait tenté d'admettre que les décharges électriques, plus nombreuses en été qu'en hiver, peuvent amener un changement dans la proportion relative de l'azote ammoniacal et de l'azote nitrique, mais la composition centésimale des eaux ne permet de découvrir aucune règle à cet égard. S'il est vrai que le maximum absolu (1^{mgr},44) d'azote oxydé a été constaté du 1er au 11 mai 1891 pendant une période orageuse, il est à remarquer que des chiffres presque aussi élevés sont renseignés pour un temps sans décharge électrique apparente. De plus, les moyennes générales des trois années d'essai ne sont pas en rapport avec la fréquence des orages.

On constate la même absence de règles fixes lorsqu'on

détermine la quantité totale d'azote nitrique apportée à l'hectare.

	Journées d'éclairs et d'orages observées à Gembloux.	Azote nitrique par litre.	Azote nitrique apporté à l'hectare.
	—	—	—
1889	32	0.23mgr	1703 grammes.
1890	32	0.25 —	1751 —
1891	34	0.58 —	3726 —

Du reste, la tension électrique agissant toujours, les annotations météorologiques tenant compte seulement des décharges visibles sont un moyen d'investigation insuffisant pour établir une relation entre les phénomènes électriques et la richesse en azote nitrique des eaux de pluie.

Les quelques analyses de Boussingault ne permettent de tirer aucune conclusion sous ce rapport.

Les recherches les plus complètes que l'on possède, celles de Montsouris, ne touchent pas la question de l'influence des orages; elle paraît cependant négative, car le poids moyen d'azote nitrique par mètre carré a été sensiblement le même en hiver qu'en été.

CONCLUSIONS.

Les eaux météoriques recueillies à Gembloux contiennent en moyenne 1^{mgr},49 d'azote combiné par litre, ce qui, pour une hauteur de pluie de 692 millimètres, correspond à un apport de 10^{kil},31 par année et par hectare.

Sur 100 d'azote total il y a 76 d'azote à l'état ammoniacal et 24 d'azote à l'état nitrique et nitreux.

Le poids de l'azote à l'état de carbonate ammonique l'emporte donc sur celui de l'azote à l'état de nitrate et de nitrite ammoniques.

Les eaux météoriques sont de composition assez variable de pluie à pluie, de mois à mois, d'année à année.

Leur richesse dépend surtout de l'abondance des précipitations aqueuses. C'est ce dernier facteur qui l'emporte dans le produit résultant de l'abondance et de la richesse des eaux, produit qui représente l'apport des combinaisons azotées fait à la terre.

Le diagramme de la richesse moyenne des eaux s'abaisse à partir du mois d'avril, atteint son minimum en juin et juillet, pour remonter jusqu'en février, ce qui s'explique par la circonstance que les précipitations lentes (brouillard), les précipitations sous forme de givre et de neige sont beaucoup plus riches que la pluie, atteignant parfois le quintuple de la moyenne générale.

Les annotations météorologiques tenant compte seulement des phénomènes orageux visibles, sont insuffisantes pour établir une relation entre l'état électrique de l'atmosphère et la richesse en azote oxydé des eaux de pluie.

N° d'ordre.	DATE. — 1889.	UN LITRE D'EAU CONTIENT		
		Azote ammoniacal. Mgs.	Azote nitrique. Mgs.	Somme Mgs.
1	Du 1er au 10 janvier . .	1.90	0.40	2.30
2	Du 10 au 26 — . .	1 75	0.24	1.99
3	Du 26 au 30 — . .	0.80	0.11	0 91
4	Du 30 au 1er février . .	0.58	0.08	0.66
	TOTAUX. . .	. . . .	. . . .	. . .
5	Du 1er au 7 février . .	1.30	0.07	1.37
6	Du 7 au 11 — . .	0.50	0.12	0 62
7	Du 11 au 15 — . .	1.00	0 10	1.10
8	Du 15 au 22 — . .	1.20	0.27	1.47
9	Du 22 au 1er mars. . .	1.80	0.38	2 18
	TOTAUX. . .	. . . .	. . . .	. . .
10	Du 1er au 12 mars . . .	1.10	0.16	1.26
11	Du 12 au 20 — . . .	2.00	0 24	2.24
12	Du 20 au 22 — . . .	1.24	0.20	1.44
13	Du 22 au 27 — . . .	0 90	0 12	1 02
14	Du 27 au 1er avril . . .	1.40	0 35	1.75
	TOTAUX. . .	. . . .	. . . .	. . .
15	Du 1er au 4 avril . . .	1.00	0.14	1.14
16	Du 4 au 6 — . . .	1.60	0.08	1.68
17	Du 6 au 8 — . . .	1.30	0.07	1.37
18	Du 8 au 16 — . . .	2 20	0.11	2.31
19	Du 16 au 1er mai . . .	1.80	0 08	1.88
	TOTAUX. . .	. . . .	. . . .	. . .
20	Du 1er au 7 mai . . .	0.81	0.24	1.05
21	Du 7 au 11 — . . .	0.30	0 12	0.42
22	Du 11 au 16 — . . .	1.10	0.17	1 27
23	Du 16 au 20 — . . .	0.70	0 12	0.82
24	Du 20 au 22 — . . .	1.10	0.13	1.23
25	Du 22 au 1er juin . . .	0.72	0 16	0 88
	TOTAUX. . .	. . . .	. . . .	. . .
26	Du 1er au 3 juin . . .	1.10	0.10	1 20
27	Du 3 au 8 — . . .	0.50	0 15	0 65
28	Du 8 au 10 — . . .	0.72	0.12	0.84
29	Du 10 au 14 — . . .	1.00	0.18	1.18
30	Du 14 au 16 — . . .	0.86	0.05	0.91
31	Du 16 au 1er juillet . .	1.53	0.21	1.74
	TOTAUX. . .	. . . .	. . . .	. . .

EAU TOMBÉE.		PAR HECTARE.			Remarques.
sseur.	Volume par hectare	Azote ammoniacal	Azote nitrique.	Somme.	
m.	Litres.	Grs.	Grs	Grs.	
.6	16.000	30.400	6.400	36 800	Givre le 3, le 4.
6.2	62.000	108.500	14.880	123.380	
.6	76.000	60.800	8 360	69.160	
.0	70.000	40.600	5 600	46.200	
. .	224.000	240 300	35.240	275.540	
0.0	100.000	130.000	7.000	137.000	
0.0	90.000	45.000	10 800	55.800	
3.5	35.000	35.000	3.500	38.500	
.5	15.000	18.000	4.050	22.050	
4.5	45.000	81.000	17.100	98.100	Neige du 22 au 28.
. .	285.000	309.000	42.450	351.450	
3.0	130.000	143 000	20 800	163.800	
7.9	79.000	158 000	18.960	176.960	Neige du 11 au 15.
3.9	89.000	110.360	17.800	128.160	
4.0	140.000	126.000	16.800	142.800	
4 8	48.000	67.200	16.800	84.000	
. .	486.000	604.560	91.160	695 720	
9.1	91.000	91.000	12.740	103.740	
8.4	84.000	134 400	6.720	141.120	
7.5	75.000	97.500	5.250	102.750	
5.2	52.000	114.400	5.720	120.120	Orage le 8 et grêle le 11.
7.0	70.000	126.000	5.600	131 600	
. .	372.000	563.300	36.030	599.330	
2.3	23.000	18.630	5.520	24 150	
9.1	191.000	57.300	22.920	80 220	
2.6	126.000	138.600	21.420	160.020	
8.9	89.000	62 300	10.680	72 980	
1.0	110.000	121.000	14.300	135.300	
3.8	138.000	99.360	22.080	121.440	
. .	677 000	497 190	96.920	594.110	
2.7	127.000	139 700	12.700	152.400	
6.0	60.000	30.000	9.000	39.000	
9.0	690.000	496.800	82.800	579.600	
4 5	145.000	145.000	26.100	171.100	
4.2	42.000	36.120	2 100	38.220	
5.4	254.000	388.620	53 340	441.960	Orages avec grêle.
. .	1318 000	1236.240	186.040	1422.280	

N° d'ordre.	DATE. — 1889.	UN LITRE D'EAU CONTIENT		
		Azote ammoniacal Mgs.	Azote nitrique. Mgs	Somm Mgs.
32	Du 1er au 9 juillet . .	1.42	0.19	1.61
33	Du 9 au 13 — . .	0.45	0.06	0.51
34	Du 13 au 15 — . .	0.87	0.12	0.99
35	Du 15 au 17 — . .	0.20	0.03	0.23
36	Du 17 au 22 — . .	0.95	0.13	1.08
37	Du 22 au 24 — . .	0.88	0.12	1.00
38	Du 24 au 27 — . .	0.77	0.11	0.88
39	Du 27 au 1er août . . .	0.64	0.09	0.73
	TOTAUX . .	. . . . .	. . . . .	. . . .
40	Du 1er au 10 août . . .	1.00	0.14	1.14
41	Du 10 au 12 — . . .	0.85	0.12	0.97
42	Du 12 au 13 — . . .	0.63	0.09	0.72
43	Du 13 au 20 — . . .	1.94	0.60	2.54
44	Du 20 au 22 — . . .	0.84	0.12	0.96
45	Du 22 au 1er septembre .	1.50	0.30	1.80
	TOTAUX. . .	. . . . .	. . . . .	. . . .
46	Du 1er au 26 septembre .	0.80	0.20	1.00
47	Du 26 au 30 — .	0.90	0.35	1.25
48	Du 30 au 1er octobre . .	1.00	0.40	1.40
	TOTAUX. . .	. . . . .	. . . . .	. . . .
49	Du 1er au 11 octobre . .	1.70	0.70	2.40
50	Du 11 au 23 — . .	3.80	0 20	4.00
51	Du 23 au 1er novembre .	2.25	0.20	2.45
	TOTAUX. . .	. . . . .	. . . . .	. . . .
52	Du 1er au 4 novembre .	3.24	0.75	3.99
53	Du 4 au 11 — .	4.81	0.28	5 09
54	Du 11 au 1er décembre .	2.41	1.11	3.52
	TOTAUX. . .	. . . . .	. . . . .	. . . .
55	Du 1er au 11 décembre .	2.24	0 35	2.59
56	Du 11 au 23 — .	0.97	0.60	1.57
57	Du 23 au 1er janvier 1890.	1.39	0.59	1 98
	TOTAUX. . .	. . . . .	. . . . .	. . .

AU TOMBÉE.		PAR HECTARE.			Remarques.
seur	Volume. par hectare.	Azote ammoniacal.	Azote nitrique.	Somme.	
.	Litres.	Grs.	Grs.	Grs.	
5	125.000	177.500	23.750	201.250	
0	180.000	81.000	10.800	91.800	
0	150.000	130.500	18.000	148.500	
0	240.000	48.000	7.200	55.200	
9	89.000	84.550	11.570	96.120	
6	96.000	84.480	11.520	96.000	
5	115.000	88.550	12.650	101.200	
3	173.000	110.720	15.570	126.290	
. .	1168.000	805 300	111.060	916.360	
2	102.000	102.000	14.280	116.280	
5	155.000	131.750	18.600	150.350	
0	190.000	119.700	17.100	136.800	
9	209.000	405.460	125.400	530.860	
3	273.000	229.320	32.760	262.080	
8	158.000	237.000	47.400	284.400	
. .	1087.000	1225.230	255.540	1480.770	
1	191.000	152.800	38.200	191.000	
5	295.000	265.500	103.250	368.750	
0	100.000	100.000	40.000	140.000	
. .	586.000	518.300	181.450	699.750	
9	339.000	576.300	237.300	813.600	Fréquents brouillards en octobre.
7	177.000	672.600	35.400	708.000	
4	94.000	211.500	18.800	230.300	
. .	610.000	1460.400	291.500	1751.900	
7	87.000	281.880	65.250	347.130	Fréquents brouillards.
5	35.000	168.350	9.800	178.150	
3	93.000	224.130	103.230	327.360	Givre et neige du 21 au 29.
. .	215.000	674.360	178.280	852.640	
8	138.000	309.120	48.300	357.420	Givre et neige, du 2 au 9 et du 21 au 31.
6	216.000	209.520	129.600	339.120	
3	33.000	45.870	19.470	65.340	
. .	387.000	564.510	197.370	761.880	

N° d'ordre.	DATE. — 1890.	UN LITRE D'EAU CONTIENT		
		Azote ammoniacal. Mgs.	Azote nitrique. Mgs.	Somm Mgs
58	Du 1er au 10 janvier . .	1.21	0.08	1.2
59	Du 10 au 19 — . .	1.78	0.08	1.8
60	Du 19 au 21 — . .	0.78	0.35	1.1
61	Du 21 au 23 — . .	0.59	0.44	1.0
62	Du 23 au 25 — . .	1.07	0.69	1.7
63	Du 25 au 28 — . .	0.74	0.77	1.0
64	Du 28 au 30 — . .	1.22	0.55	1.7
65	Du 30 au 1er février . .	1.36	0.83	2.1
	TOTAUX. . .	. . . . .	. . . . .	. . .
66	Du 1er au 24 février . .	7.88	0.26	8.1
67	Du 24 au 1er mars . . .	1.53	0.28	1.8
	TOTAUX. . .	. . . . .	. . . . .	. . .
68	Du 1er au 6 mars . . .	1.00	0.60	1.6
69	Du 6 au 8 — . . .	1.28	0.47	1.7
70	Du 8 au 11 — . . .	0.93	0.23	1.1
71	Du 11 au 20 — . . .	0.48	0.26	0.7
72	Du 20 au 26 — . . .	1.29	0.09	1.3
73	Du 26 au 1er avril . . .	2.13	0.00	2.1
	TOTAUX. . .	. . . . .	. . . . .	. . .
74	Du 1er au 9 avril . . .	0.75	0.06	0.8
75	Du 9 au 13 — . . .	1.28	0.66	1.9
76	Du 13 au 20 — . . .	1.83	0.41	2.2
77	Du 20 au 24 — . . .	0.93	0.35	1.2
78	Du 24 au 25 — . . .	0.69	0.24	0.9
79	Du 25 au 1er mai . . .	0.78	0.52	1.3
	TOTAUX. . .	. . . . .	. . . . .	. . .
80	Du 1er au 16 mai . . .	1.14	0.03	1.1
81	Du 16 au 19 — . . .	0.54	0.11	0.6
82	Du 19 au 1er juin . . .	2.04	0.18	2.2
	TOTAUX. . .	. . . . .	. . . .	. . .
83	Du 1er au 9 juin . . .	0.77	0.60	1.3
84	Du 9 au 14 — . . .	0.63	0.32	0.9
85	Du 14 au 1er juillet . .	1.33	0.09	1.4
	TOTAUX. . .	. . . . .	. . . . .	. . .

AU TOMBÉE.		PAR HECTARE.			Remarques.
eur.	Volume par hectare. Litres.	Azote ammoniacal. Grs.	Azote nitrique. Grs.	Somme. Grs.	
6	76.000	91.960	6.080	98.040	
0	80.000	142.400	6.400	148.800	
0	60.000	46.800	21.000	67.800	
0	150.000	88.500	66.000	154.500	
8	78.000	83.460	53.820	137.280	
8	98.000	72.520	26.460	98.980	
0	150.000	183.000	82.500	265.500	Neige du 28 au 30.
0	40.000	54.400	33.200	87.600	
.	632.000	763.040	295.460	1058.500	
0	20.000	157.600	5.200	162.800	Givre et neige durant le mois de février.
0	30.000	45.900	8.400	54.300	
.	50.000	203.500	13.600	217.100	
6	56.000	56.000	33.600	89.600	
5	25.000	32.000	11.750	43.750	
7	57.000	53.010	13.110	66.120	
6	196.000	94.080	50.960	145.040	
9	89.000	114.810	8.010	122.820	
2	2.000	4.260	—	4.260	
.	425 000	354.160	117.430	471.590	
2	132.000	99.000	7.920	106.920	
6	56.000	71.680	36.960	108.640	
1	141.000	258.030	57 810	315.840	Brouillard le 19.
9	119.000	110.670	41.650	151.320	
6	116.000	80.040	27.840	107.880	
9	79.000	61.620	41.080	102.700	
. .	643.000	681.040	213.260	893.300	
4	94.000	107.160	2.820	109.980	
0	130.000	70.200	14.300	84.500	
6	66.000	134.640	11.880	146.520	
.	290.000	312.000	29.000	341.000	
7	87.000	66.990	52.200	119.190	
9	119.000	74.970	38.080	113.050	
1	221.000	293.930	19.890	313.820	
. .	427.000	435.890	110.470	546.060	

N° d'ordre.	DATE. — 1890.	UN LITRE D'EAU CONTIENT		
		Azote ammoniacal. Mgs.	Azote nitrique. Mgs.	Somı Mg
86	Du 1er au 4 juillet . .	0.93	0.05	0.9
87	Du 4 au 6 — . .	0.96	0.00	0.9
88	Du 6 au 10 — . .	0.48	0.03	0.5
89	Du 10 au 12 — . .	1 08	0.38	1.4
90	Du 12 au 19 — . .	0.61	0.13	0.7
91	Du 19 au 1er août . . .	0.86	0·16	1.(
	TOTAUX. . .	. . . . .	. . . .	. . . .
92	Du 1er au 4 août . . .	1.34	0.28	1.(
93	Du 4 au 16 — . . .	1.51	0.41	1.9
94	Du 16 au 28 — . . .	1.30	0.20	1.5
95	Du 28 au 1er septembre .	1.10	0.84	1.9
	TOTAUX. . .	. . . . .	. . . . .	. . . .
96	Du 1er au 22 septembre .	1.19	0.16	1.3
97	Du 22 au 24 — .	0.83	0.06	0.8
98	Du 24 au 1er octobre . .	1.62	0.16	1.7
	TOTAUX. . .	. . . . .	. . . . .	. .
99	Du 1er au 16 octobre . .	1.35	0.05	1.4
100	Du 16 au 19 — . .	0.65	0.05	0.7
101	Du 19 au 27 — . .	0.72	0.49	1.2
102	Du 27 au 1er novembre .	0.80	0.25	1.0
	TOTAUX. . .	. . . . .	. . . . .	. . . .
103	Du 1er au 6 novembre .	0.65	0.40	1.0
104	Du 6 au 18 — .	1.15	0.21	1.3
105	Du 18 au 24 — .	0.99	0 13	1.1
106	Du 24 au 1er décembre .	0.71	0.09	0.8
	TOTAUX. . .	. . . . .	. . . . .	. . . .
107	Du 1er déc. au 1er janv. 1891	2.49	0.03	2.5

U TOMBÉE.		PAR HECTARE.			Remarques.
eur.	Volume par hectare. Litres.	Azote ammoniacal. Grs.	Azote nitrique. Grs.	Somme. Grs.	
7	97.000	90.210	4.850	95.060	
12	162.000	155.520	—	155.520	
26	206.000	98.880	6.180	105.060	
17	147.000	158.760	55.860	214.620	
15	185.000	112.850	24.050	136.900	
25	255.000	219.300	40.800	260.100	
.	1052.000	835.520	131.740	967.260	
21	281.000	376.540	78.680	455.220	
18	188.000	283.880	77.080	360.960	
39	349.000	453.700	69.800	523.500	
19	179.000	196.900	150.360	347.260	
. .	997.000	1311.020	375.920	1686.940	
29	219.000	260.610	35.040	295.650	
08	58.000	48.140	3.480	51.620	
16	6.000	9.720	0.960	10.680	
. .	283.000	318.470	39.480	357.950	
19	129.000	174.150	6.450	180.600	
33	343.000	222.950	17.150	240.100	
28	288.000	207.360	141.120	348.480	
16	136.000	108.800	34.000	142.800	
. .	896.000	713.260	198.720	911.980	
25	275.000	178.750	110.000	288.750	
26	216.000	248.400	45.360	293.760	
42	422.000	417.780	54.860	472.640	
10	150.000	106.500	13.500	120.000	
. .	1063.000	951.430	223.720	1175.150	
7	87.000	216.630	2.610	219.240	Givre durant tout le mois.

N° d'ordre.	DATE. — 1891.	UN LITRE D'EAU CONTIENT		
		Azote ammoniacal. Mgs.	Azote nitrique Mgs.	Somı Mg
108	Du 1er au 17 janvier . .	1.65	0.73	2.3
109	Du 17 au 23 — . .	2.00	0.33	2.3
110	Du 23 au 1er février . .	1.83	0.84	2.6
	TOTAUX. . .	. . . . .	. . . . .	. .
111	Du 1er février au 1er mars.	3.90	0.57	4.4
112	Du 1er au 11 mars . . .	1.72	0.23	1.9
113	Du 11 au 26 — . . .	4.20	0.80	5.(
114	Du 26 au 1er avril . . .	2.50	0.50	3.(
	TOTAUX. . .	. . . . .	. . . . .	. . .
115	Du 1er au 8 avril . . .	1.00	0.70	1.7
116	Du 8 au 20 — . . .	2.10	1.10	3.9
117	Du 20 au 1er mai . . .	1.40	0.60	2.(
	TOTAUX. . .	. . . . .	. . . . .	. . .
118	Du 1er au 11 mai . . .	1.46	1.44	2.9
119	Du 11 au 20 — . . .	0.80	1.04	1.8
120	Du 20 au 26 — . . .	0.70	0.40	1.
121	Du 26 au 30 — . . .	1.04	1.18	2.2
122	Du 30 au 1er juin . . .	0.80	1.04	1.8
	TOTAUX. . .	. . . .	. . . . .	. . .
123	Du 1er au 10 juin . . .	0.98	0.56	1..
124	Du 10 au 1er juillet . .	0.46	0.38	0..
	TOTAUX. . .	. . . . .	. . . . .	. . .

U TOMBÉE.	PAR HECTARE.			Remarques.
eur. Volume par hectare Litres.	Azote ammoniacal. Grs.	Azote nitrique. Grs.	Somme. Grs.	
135.000	222.750	98.550	321.300	Givre et neige durant le mois.
80.000	160.000	26.400	186.400	
134.000	245.220	112.560	357.780	
349.000	627.970	237.510	865.480	
45.000	175.500	25.650	201.150	Idem.
351.000	603.720	80.730	684.450	
101.000	424.200	80.800	505.000	Neige du 11 au 26.
155.000	387.500	77.500	465.000	— 26 au 31.
607.000	1415.420	239.030	1654.450	
240.000	240.000	168.000	408.000	
79.000	165.900	86.900	252.800	Neige le 12 et le 17.
34.000	47.600	20.400	68.000	
353.000	453.500	275.300	728.800	
156.000	227.760	224.640	452.400	Orages les 9, 10 et 11.
211.000	168.800	219.440	388.240	
123.000	86.100	49.200	135.300	
147.000	152.880	173.460	326.340	
165.000	132.000	171.600	303.600	
802.000	767.540	838.340	1605.880	
535.000	524.300	299.600	823.900	
508.000	233.680	193.040	426.720	
1043.000	757.980	492.640	1250.620	

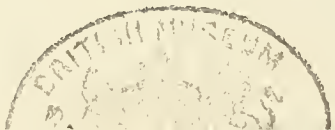
N° d'ordre.	DATE. — 1891.	UN LITRE D'EAU CONTIENT		
		Azote ammoniacal. Mgs.	Azote nitrique. Mgs.	Som M
125	Du 1er au 11 juillet . .	0.80	0.62	1.
126	Du 11 au 20 — . .	0.82	0.74	1.
127	Du 20 au 1er août . . .	1.00	0.78	1.
	TOTAUX. . .	. . . . .	. . . . .	. .
128	Du 1er au 5 août . . .	0.80	0 64	1.
129	Du 5 au 19 — . . .	0.80	0.82	1.
130	Du 19 au 1er septembre .	0.82	0.68	1.
	TOTAUX. . .	. . . .	. . . . .	. . .
131	Du 1er au 4 septembre .	0.56	0.40	0.
132	Du 4 au 15 — .	1.02	0.54	1.
133	Du 15 au 26 — .	1.08	1.24	2.
134	Du 26 au 1er octobre . .	1.72	0.60	2.
	TOTAUX. . .	. . . .	. . . . .	. . .
135	Du 1er au 20 octobre . .	1.00	0.60	1.
136	Du 20 au 1er novembre .	2.60	0.40	3.
	TOTAUX. . .	. . . . .	. . . .	. . .
137	Du 1er au 24 novembre .	2.56	0.24	2.
138	Du 24 au 1er décembre .	2.20	0.20	2.
	TOTAUX. . .	. . . .	. . . . .	. . .
139	Du 1er au 11 décembre .	1.60	0.24	1.
140	Du 11 au 16 — .	1.20	0.16	1.
141	Du 16 au 31 — .	1.36	0.08	1.
142	Du 31 au 1er janv. 1892 .	1.04	0.16	1.
	TOTAUX. . .	. . . .	. . . .	. .

U TOMBÉE.		PAR HECTARE.			Remarques.
eur.	Volume par hectare. Litres.	Azote ammoniacal. Grs.	Azote nitrique. Grs.	Somme. Grs.	
3 2	302.000	241.600	187.240	428.840	
2 3	278.000	227.960	205.720	433.680	
3 5	306.000	306.000	238.680	544.680	
. .	886.000	775.560	631.640	1407.200	
1 0	100.000	80.000	64.000	144.000	
2 3	236.000	188.800	193.520	382.320	
1 7	127.000	104.140	86.360	190.500	
. .	463.000	372.940	343.880	716.820	
2 0	280.000	156.800	112.000	268.800	
0	40.000	40.800	21.600	62.400	
2	82.000	88.560	101.680	190.240	
1	71.000	122.120	42.600	164.720	
. .	473.000	408.280	277.880	686.160	
2 9	239.000	239 000	143.400	382.400	
1 1	101.000	262.600	40.400	303 000	Nombreux brouillards.
. .	340.000	501.600	183.800	685 400	
1 3	183.000	468.480	43.920	512.400	Idem.
4	84.000	184.800	16.800	201.600	Brouillard, neige.
.	267.000	653.280	60.720	714.000	
1 2	182.000	291.200	43.680	334.880	
2 5	285.000	342.000	45 600	387.600	
2 2	272.000	369.920	21.760	391.680	
2	52.000	54.080	8.320	62.400	
. .	791.000	1057.200	119.360	1176.560	

	PAR HECTARE.				MOYENNE PAR LITRE.		
	Eau tombée. Litres.	Azote ammoniacal. Grs.	Azote nitrique. Grs.	Azote total. Grs.	Azote ammoniacal Mgs.	Azote nitrique. Mgs.	M
1889.							
Janvier. .	224.000	240.300	35.240	275.540	1.07	0.16	1.
Février. .	285.000	309.000	42.450	351.450	1.08	0.15	1.
Mars. . .	486.000	604.560	91.160	695.720	1.24	0.19	1.
Avril . .	372.000	563.300	36.030	599.330	1.51	0.10	1.
Mai . . .	677.000	497.190	96.920	594.110	0.73	0.15	0.
Juin. . .	1318.000	1236.240	186.040	1422.280	0.94	0.14	1.
Juillet . .	1168.000	805.300	111.060	916.360	0.69	0.09	0.
Août. . .	1087.000	1225.230	255.540	1480.770	1.13	0.23	1.
Septembre.	586.000	518.300	181.450	699.750	0.88	0.31	1.
Octobre. .	610.000	1460.400	291.500	1751.900	2.39	0.48	2.
Novembre.	215.000	674.360	178.280	852.640	3.14	0.83	3
Décembre.	387.000	564.510	197.370	761.880	1.46	0.51	1.
	7415.000	8698.690	1703.040	10401.730	1.17	0.23	1
1890.							
Janvier. .	732.000	763.040	295.460	1058.500	1.04	0.41	1.
Février. .	50.000	203.500	13.600	217.100	4.07	0.27	4.
Mars. . .	425.000	354.160	117.430	471.590	0.83	0.28	1.
Avril . .	643.000	681.040	213.260	894.300	1.06	0.33	1.
Mai . . .	290.000	312.000	29.000	341.000	1.08	0.10	1.
Juin. . .	427.000	435.890	110.170	546.060	1.02	0.26	1.
Juillet . .	1052.000	835.520	131.740	967.260	0.79	0.13	0.
Août. . .	997.000	1311.020	375.920	1686.940	1.31	0.38	1.
Septembre.	283.000	318.470	39.480	357.950	1.13	0.13	1.
Octobre .	896.000	713.260	198.720	911.980	0.80	0.22	1.
Novembre.	1063.000	951.430	223.720	1175.150	0.90	0.21	1.
Décembre.	87.000	216.630	2.610	219.240	2.49	0.03	2.
	6945.000	7095.960	1751.110	8847.070	1.02	0.25	1.
1891.							
Janvier. .	349.000	627.970	237.510	865.480	1.80	0.68	2.
Février. .	45.000	175.500	25.650	201.150	3.90	0.57	4.
Mars . .	607.000	1415.420	239.030	1654.450	2.33	0.40	2.
Avril . .	353.000	453.500	275.300	728 800	1 30	0.76	2.
Mai . . .	802.000	767.540	838.340	1605.880	0.96	1.04	2.
Juin. . .	1043.000	757.980	492.640	1250.620	0.73	0.47	1.
Juillet . .	886.000	775.560	631.640	1407.200	0.88	0.71	1.
Août. . .	463.000	372.940	343.880	716.820	0.81	0.74	1.
Septembre.	473.000	408.280	277.880	686.160	0.86	0.59	1.
Octobre .	340.000	501.600	183.800	685.400	1.48	0.54	2.
Novembre.	267.000	653.280	60.720	714.000	2.45	0.22	2.
Décembre.	791.000	1057.200	119.360	1176.560	1.34	0.15	1.
	6419 000	7966.770	3725.750	11692.520	1.24	0.58	1.

	PAR HECTARE.				MOYENNE PAR LITRE.		
	Eau tombée. Litres.	Azote ammoniacal. Grs.	Azote nitrique Grs.	Azote total. Grs.	Azote ammoniacal. Mgs.	Azote nitrique. Mgs.	Azote total. Mgs.
J. 1889.	224.000	240.300	35.240	275.540	1.07	0.16	1.23
1890.	732 000	763.040	295.460	1058.500	1.04	0.41	1.45
1891.	349.000	627.970	237.510	865.480	1.80	0.68	2 48
	1305.000	1631.310	568 210	2199.520	1.25	0.44	1.69
F. 1889.	285.000	309.000	42.450	351.450	1 08	0.15	1.23
1890.	50.000	203.500	13.600	217.100	4 07	0.27	4.34
1891.	45.000	175.500	25.650	201.150	3.90	0.57	4.47
	380.000	688.000	81.700	769.700	1.80	0.23	2.03
M. 1889.	486.000	604.560	91.160	695.720	1.24	0.19	1.43
1890.	425.000	354.160	117.430	471.590	0.83	0.28	1.11
1891.	607.000	1415.420	239.030	1654.450	2.33	0.40	2.73
	1518.000	2374.140	447 620	2821.760	1.57	0.29	1.86
A. 1889.	372.000	563.300	36.030	599.330	1.51	0.10	1.61
1890.	643.000	681.040	213 260	894.300	1.06	0.33	1.39
1891.	353.000	453.500	275.300	728 800	1.30	0.76	2.06
	1368.000	1697.840	524.590	2222.430	1.24	0.38	1.62
M. 1889.	677.000	497.190	96.920	594.110	0.73	0.15	0.88
1890.	290.000	312.000	29.000	341.000	1.08	0.10	1.18
1891.	802.000	767.540	838.340	1605.880	0.96	1.04	2.00
	1769.000	1576.730	964.260	2540.990	0 89	0.55	1.44
J. 1889.	1318.000	1236.240	186.040	1422.280	0.94	0.14	1.08
1890.	427.000	435.890	110 170	546.060	1.02	0.26	1.28
1891.	1043.000	757.980	492.640	1250.620	0 73	0.47	1.20
	2788.000	2430.110	788 850	3218.960	0.87	0.28	1.15

	PAR HECTARE.				MOYENNE PAR LITRE.		
	Eau tombée. Litres.	Azote ammoniacal. Grs.	Azote nitrique. Grs.	Azote total. Grs.	Azote ammoniacal. Mgs.	Azote nitrique. Mgs.	Azote total. Mg
Juill. 1889.	1168.000	805.300	111.060	916.360	0.69	0.09	0.7
— 1890.	1052.000	835.520	131.740	967.260	0.79	0.13	0.9
— 1891.	886.000	775.560	631.640	1407.200	0.88	0.71	1.5
	3106.000	2416.380	874.440	3290.820	0.78	0.28	1.0
Août 1889.	1087.000	1225.230	255.540	1480.770	1.13	0.23	1.
— 1890.	997.000	1311.020	375.920	1686.940	1.31	0.38	1.
— 1891.	463.000	372.940	343.880	716.820	0.81	0.74	1.
	2547.000	2909.190	975.340	3884.530	1.14	0.39	1.
Sept. 1889.	586.000	518.300	181.450	699.750	0.88	0.31	1.
— 1890.	283.000	318.470	39.480	357.950	1.13	0.13	1.
— 1891.	473.000	408.280	277.880	686.160	0.86	0.59	1.
	1342.000	1245.050	498.810	1743.860	0.93	0.37	1.
Oct. 1889.	610.000	1460.400	291.500	1751.900	2.39	0.48	2.
— 1890.	896.000	713.260	198.720	911.980	0.80	0.22	1.
— 1891.	340.000	501.600	183.800	685.400	1.48	0.54	2.
	1846.000	2675.260	674.020	3349.280	1.45	0.36	1.
Nov. 1889.	215.000	674.360	178.280	852.640	3.14	0.83	3
— 1890.	1063.000	951.430	223.720	1175.150	0.90	0.21	1
— 1891.	267.000	653.280	60.720	714.000	2.45	0.22	2
	1545.000	2279.070	462.720	2741.790	1.48	0.29	1
Déc. 1889.	387.000	564.510	197.370	761.880	1.46	0.51	1
— 1890.	87.000	216.630	2.610	219.240	2.49	0.03	2
— 1891.	791.000	1057.200	119.360	1176.560	1.34	0.15	1
	1265.000	1838.340	319.340	2157.680	1.45	0.26	1



SUR

LES IMAGINAIRES EN GÉOMÉTRIE

APPLICATIONS

A LA THÉORIE DES CUBIQUES GAUCHES

PAR

Cl. SERVAIS

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE GAND.

(Présenté à la Classe des sciences dans les séances du 6 août 1892 et du 1er juillet 1893.)

SUR

LES IMAGINAIRES EN GÉOMÉTRIE

C'est à von Staudt que l'on doit la théorie des éléments imaginaires, établie d'une manière purement géométrique (*). Le présent mémoire est une contribution au travail remarquable du géomètre allemand. La représentation d'un point imaginaire situé sur une conique, nous a conduit à une exposition peut-être moins abstraite, des propriétés des éléments imaginaires, dans les formes projectives réelles. Nous utilisons ces propriétés, pour l'étude des éléments imaginaires dans les courbes gauches du troisième ordre.

Nous avons cru utile de résumer les conventions de von Staudt, nécessaires pour l'intelligence de notre travail (**).

(*) *Beiträge zur Geometrie der Lage.* Nürnberg.

(**) La théorie de von Staudt a été exposée et développée dans les travaux suivants :

Luröth, *Das Imaginaire in der Geometrie und das Rechnen mit Würfen* (Mathem. Annalen, t. VIII, p. 145, et t. XI, p. 84).

August, *Untersuchungen über das Imaginaire in der Geometrie* (Programm-Abhandlung. Berlin, 1892).

Pfaff, *Neuere Geometrie.* Erlangen, 1867.

Kötter, *Grundzüge einer rein geometrischen Theorie der algebraischen ebenen Curven* (Mémoire couronné par l'Académie de Berlin en 1887).

Dans un important mémoire *Zur Interpretation der complexen Elemente in der Geometrie* (Göttinger Nachrichten, Jahrg. 1872, p. 373), Klein définit un élément imaginaire, par un groupe cyclo-projectif ordinaire, associé à l'ordre de succession de ses éléments. La seconde partie du mémoire de Luröth, est consacrée à l'étude des cycles projectifs, et de cette représentation des éléments imaginaires.

Voir aussi Ameseder, *Theorie der cyclischen Projectivitäten* (Sitzungsb. d. kaiserl. Akad. d. Wissensch. Wien, Bd. XCVIII, 2. Abth., p. 290).

§ 1.

Éléments imaginaires.

1. Une involution elliptique représente deux éléments imaginaires conjugués, ayant pour support celui de l'involution. Cette involution étant déterminée par deux couples d'éléments correspondants, ces deux couples AA_1, BB_1 pourront représenter les deux éléments imaginaires. Von Staudt a distingué les deux éléments imaginaires, en associant à la forme ABA_1B_1 le sens déterminé de succession ABA_1 ou A_1BA, des éléments qu'elle renferme. Ainsi la forme (ABA_1B_1), à laquelle nous associons le sens ABA_1, représente un élément imaginaire, et la forme (A_1BAB_1), avec le sens A_1BA, représente son conjugué. (ABA_1B_1) et (A_1BAB_1) sont les groupes représentatifs des deux éléments imaginaires. Il résulte de ce qui précède, qu'un élément imaginaire a une infinité de groupes représentatifs; deux de ces groupes définissent la même involution, et le sens de succession de leurs éléments est le même.

Tout élément A du support d'un élément imaginaire, est l'origine d'un seul groupe représentatif harmonique de cet élément. Car soit A_1 son correspondant dans l'involution. Cette dernière étant elliptique, aura toujours un couple commun et un seul, avec l'involution hyperbolique (AA, A_1A_1). Soit CC_1 ce couple, (ACA_1C_1) sera le groupe représentatif harmonique issu de A, si le sens a été convenablement choisi.

2. On dit que deux éléments d'espèces différentes sont situés l'un sur l'autre, lorsque deux de leurs groupes représentatifs sont perspectifs et concordants. Ainsi le point imaginaire (ABA_1B_1) est situé sur la droite imaginaire $S(ABA_1B_1)$. Il résulte de là que si un élément imaginaire se trouve sur un autre élément imaginaire, le conjugué du premier sera sur le conjugué du second. D'après cette convention, mener une droite par deux points imaginaires non conjugués, signifie

trouver une involution de rayons perspective et concordante à chacune des involutions, qui déterminent les points imaginaires considérés.

Solution. On détermine les groupes représentatifs harmoniques (STS_1T_1) et (SVS_2V_2), issus du point de rencontre S des deux supports. Les droites TV, T_1V_2 se coupent en un point O tel que la droite imaginaire $O(STS_1T_1)$ passe par les deux points imaginaires donnés. La droite imaginaire qui passe par les points imaginaires (STS_1T_1) et (S_2VSV_2), est $O_1(STS_1T_1)$, si O_1 est le point commun aux droites TV_2 et T_1V.

Conséquence. Le triangle diagonal d'un quadrangle, formé par deux couples de points imaginaires conjugués est réel.

On traite de la même manière le problème suivant : Trouver le point d'intersection de deux droites imaginaires non conjuguées.

3. Représentations spéciales. Considérons le groupe représentatif harmonique (ABCD), dont l'élément D est à l'infini. Les deux éléments A et C suffisent pour déterminer ce groupe, et le sens de succession des éléments A, B, C, D, est précisément celui du segment AC. Les deux couples (AC), (CA) représentent deux points imaginaires conjugués. (Mouchot, *Nouvelles bases de la géométrie supérieure,* Paris, 1892.)

Si l'on prend au contraire les deux points B et C pour déterminer le groupe, on a la représentation de M. Tarry. Le point B est la composante origine, et le point C la composante terme. (Tarry, *Géométrie générale* [Association française pour l'avancement des sciences, 1889.])

Faisons tourner le côté BC, autour du point B, d'un angle égal à $\frac{\pi}{2}$, dans le sens adopté pour la génération des angles positifs; le point C viendra en C'. Ce point C' est la composante isotrope positive du point imaginaire. On obtient la composante isotrope négative C'' en faisant tourner le segment BC d'un angle égal à $-\frac{\pi}{2}$. La représentation du point imaginaire par le couple (C'C''), est due à Laguerre. Tarry en a fait un heureux usage, dans la théorie du rapport anharmonique

d'un quaterne de points imaginaires (*). Ce qui prouve que ces représentations spéciales ont leur utilité. Mais leur emploi systématique supprime, selon nous, les avantages de la multiplicité et de la projectivité des représentations de von Staudt et de Klein.

M. Tarry définit la droite imaginaire de la manière suivante : « Considérons deux figures inversement semblables, F et F′ de la géométrie ordinaire et soient A, A′ ; B, B′ ; C, C′ ;..... des couples de points propres homologues dans ces deux figures. Le lieu géométrique des points (AA′), (BB′), (CC′) désignés par leurs composantes isotropes, est une ligne droite de la géométrie générale. Cette définition est une propriété de la droite imaginaire de première espèce, définie par von Staudt.

Une circonférence quelconque passant par le point réel O de la droite imaginaire, rencontre le couple de droites conjuguées rectangulaires de l'involution, au point S et S′. Si K est le point d'intersection de la droite SS′, avec le rayon conjugué de celui qui est parallèle à SS′, (SKS′∞) sera un groupe représentatif d'un point de la droite imaginaire. Les composantes isotropes positive et négative de ce point, seront les points d'intersection A et A′ du cercle, avec la perpendiculaire élevée au point K sur la droite SS′. Soient B et B′ les points de rencontre des droites OS, OS′ avec la droite AA′ ; H le pied de la perpendiculaire abaissée du point K sur OS′. On a

$$\operatorname{tg} B'OK \,.\, \operatorname{tg} B'KH = c^{te} ;$$

car les angles B′OK et B′KH sont égaux aux angles, que deux rayons conjugués font avec OS′. Cette égalité donne aisément la suivante :

$$\frac{B'H}{OH} = c^{te} \qquad \text{ou} \qquad \frac{B'K}{BK} = c^{te}.$$

(*) *Géométrie des figures imaginaires* (Association française pour l'avancement des sciences, 1887).

La division harmonique (AA′BB′), reste donc constamment semblable à elle-même, ce qui montre que le rapport $\frac{AB'}{A'B'}$ ou son égal $\frac{OA}{OA'}$ est constant. Les rayons OA, OA′ sont d'ailleurs également inclinés sur OS′, ce qui démontre la propriété.

L'identité des deux définitions étant établie, un grand nombre des résultats obtenus par M. Tarry, se présentent plus naturellement et sans difficulté.

Nous allons maintenant rechercher la propriété dont jouissent les couples de points AA′, BB′, ... qui représentent dans le système de M. Mouchot, des points de la droite définie par von Staudt.

Soient K et H les milieux des segments AA′, BB′. Les droites AB, AB′, KH, AA′, BB′ sont tangentes à une même parabole, et les deux involutions (AA′, K∞) (BB′, H∞), situées sur les tangentes AA′, BB′, sont projetées du point O suivant la même involution. Donc, si du point C pris sur la droite AB, on mène une tangente à cette parabole, elle coupe les droites HK et A′B′ en deux points L et C′, tels que (CLC′∞) est un groupe représentatif d'un point de la droite imaginaire, et (CC′) est la représentation de ce point dans le système de M. Mouchot. Par conséquent, *si un point* A *du couple* AA′ *décrit une droite, le point* A′ *décrit aussi une droite, et les deux ponctuelles sont semblables.*

Si l'une de ces droites est le rayon OA, l'autre est le rayon conjugué dans l'involution, et la droite AA′ reste parallèle à elle-même. Par conséquent :

Les figures décrites par les points A *et* A′, *se correspondent dans deux systèmes plans projectifs superposés, dans lesquels le point* O *et la droite de l'infini sont les éléments doubles. Les points correspondants décrivent sur la droite de l'infini, deux ponctuelles involutives.*

Ces considérations montrent l'intérêt que l'on a à s'inspirer des idées de von Staudt, dans les recherches sur les imaginaires.

§ II.

Éléments imaginaires correspondants dans les formes projectives.

1. Soient A, B, C, D quatre éléments d'une forme fondamentale de première espèce, tels que (ABCD) soit un groupe représentatif d'un élément imaginaire.

Dans une forme projective à la première, aux éléments A, B, C, D correspondent quatre éléments A_1, B_1, C_1, D_1 et $(A_1B_1C_1D_1)$ sera le groupe représentatif d'un élément imaginaire. Car si un élément décrit une forme dans un certain sens, une forme projective à celle-ci sera décrite par l'élément correspondant, dans un sens déterminé. Les deux éléments imaginaires (ABCD) et $(A_1B_1C_1D_1)$ sont dits correspondants dans les deux formes projectives.

2. L'élément imaginaire (ABCD) a d'autres groupes représentatifs, par exemple (MNPQ); M_1, N_1, P_1, Q_1 étant les éléments correspondants de M, N, P, Q, $(M_1N_1P_1Q_1)$ sera un groupe représentatif de $(A_1B_1C_1D_1)$.

En effet, les couples AC, BD, MP, NQ appartiennent à la même involution, et les sens ABC, MNP sont identiques; donc, en vertu du caractère projectif de l'involution, et du théorème sur le sens de deux formes projectives, les couples A_1C_1, B_1D_1, M_1P_1, N_1Q_1 appartiennent à la même involution, et le sens $A_1B_1C_1$ sera le même que le sens $M_1N_1P_1$.

Par conséquent, $(A_1B_1C_1D_1)$ et $(M_1N_1P_1Q_1)$ sont les groupes représentatifs du même élément imaginaire.

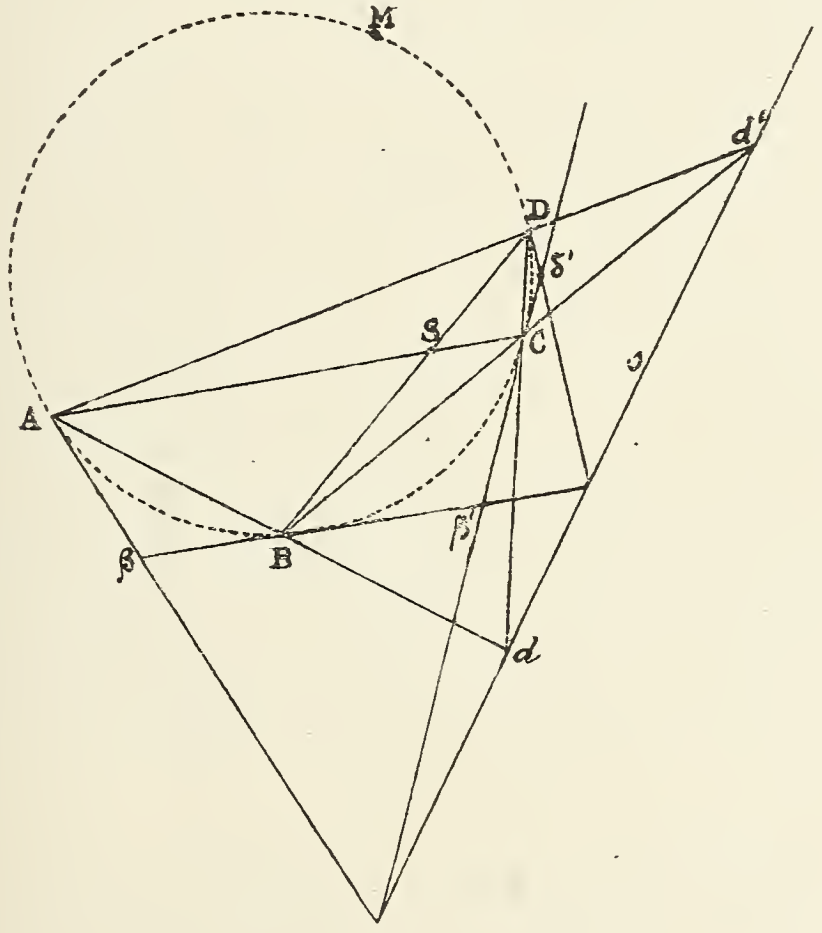
3. Si les deux groupes (ABCD) et $(A_1B_1C_1D_1)$ représentent le même élément imaginaire, cet élément est un élément double imaginaire des deux formes projectives; il en est de même de son conjugué, car les groupes (ADCB) et $(A_1D_1C_1B_1)$ représentent le même élément imaginaire. On voit aussi que si deux éléments imaginaires sont correspondants, leurs conjugués jouissent de la même propriété.

§ III.

Elémens imaginaires d'une section conique.

1. Si AC, BD sont des couples de points en involution sur une conique, les droites AB et CD, AD et BC se coupent sur une droite fixe *s*, et les droites AC, BD passent par un point fixe S. Nous appelons ce point S et cette droite *s* le pôle et la polaire de l'involution.

Soit une droite quelconque *s* ne rencontrant pas la conique. Cette droite peut être considérée comme la polaire d'une involution ayant pour pôle un point S. Prenons deux points A et C



de la conique en ligne droite avec S, comme sommets de deux faisceaux projectifs, engendrant la conique. Ces deux faisceaux déterminent sur la droite *s*, deux ponctuelles invo-

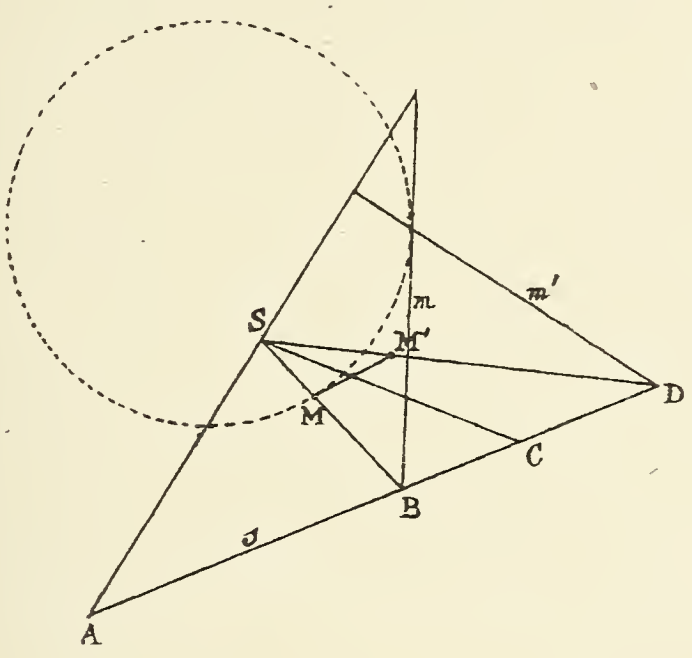
lutives. En effet, soient B et D deux points conjugués de l'involution sur la conique, les droites AD, CD déterminent sur la droite *s* les deux points *d* et *d'* correspondants dans les ponctuelles projectives ; mais AB et CB passent respectivement par les points *d'* et *d*, donc ces points se correspondent doublement. L'involution obtenue sur la droite *s*, est d'ailleurs indépendante du couple A et C choisi, car elle est formée par des couples de points conjugués par rapport à la conique. La construction de la polaire du point *d* montre en effet que cette droite passe par *d'*. Par définition, *les points imaginaires conjugués déterminés par cette involution, sont les points de rencontre de la droite* s *et de la conique.*

2. L'involution ayant pour support la droite *s*, peut s'obtenir comme section des faisceaux involutifs, qui projettent d'un point M de la conique l'involution (AC, BD); les deux points imaginaires représentés par cette involution seront donc respectivement sur les droites imaginaires M (ABCD) et M (ADCB). Les sens que l'on associe à l'involution sur *s* pour distinguer les points imaginaires seront donc déterminés par les sens de succession des éléments A, B, C, D sur la conique. Par conséquent, (ABCD) détermine complètement un point imaginaire de la courbe; on obtient ainsi des groupes représentatifs formés par les éléments de l'involution sur la conique.

Corollaire. Si les faisceaux qui projettent de deux points de la conique, une involution située sur la droite σ, déterminent sur la courbe la même involution, l'involution située sur la droite σ, est formée de points conjugués par rapport à la conique.

3. Les tangentes aux points A et C sont coupées par les autres tangentes, suivant deux ponctuelles projectives projetées du point S, suivant une involution formée par des couples de droites conjuguées par rapport à la conique. Par définition, *les droites imaginaires conjuguées représentées par cette involution, sont les tangentes menées du point* S *à la conique.*

4. Problème. Déterminer les points d'intersection d'une droite imaginaire S (ABCD), avec une conique (*). Cela revient à déterminer une involution de points conjugués, perspective à l'involution S (AC, BD). Supposons les points A, B, C, D sur la polaire *s* du point S, et les deux droites SA et SC conjuguées par rapport à la conique. Les supports des points cherchés passeront par le point A ou par le point C, sinon ils ne rencontreraient pas les deux droites SA et SC, suivant deux



points conjugués par rapport à la courbe. Cela étant, à tout point M de la droite BS, correspond un point conjugué M′ sur la droite DS, et les deux faisceaux décrits par les droites AM, AM′ sont projectifs. Ils sont d'ailleurs involutifs, car les rayons AS et AB se correspondent doublement. De même les rayons CM et CM′ décrivent une involution. Ces deux involutions sont d'espèces différentes ; car prenons un point sur le

(*) von Staudt, *loc. cit.*, p. 108. — Lurôth, *loc. cit.*, p. 181. — Smith, *Sur quelques problèmes cubiques et biquadratiques* (Annali di Matematica, 2e série, t. III, p. 124). — Retali, *Ricerche sopra l'immaginario in geometria* (Acad. delle scienze dell' Istituto di Bologna, 4e série, t. IX, p. 262). — L'auteur y fait un élégant usage des propriétés des coniques conjuguées. Ces propriétés sont exposées dans son travail *Sulle coniche conjugate*, t. IV, même recueil.

segment BS, son conjugué sur DS sera situé sur le segment DS ou sur ses prolongements; dans les deux cas, les involutions (A) et (C) sont d'espèces différentes. Les rayons doubles de celle qui est hyperbolique, seront les supports des points demandés. On voit que ces supports sont séparés harmoniquement par le point S et sa polaire.

Corollaire. Une tangente imaginaire ne rencontre la conique qu'en un seul point, dont le support est la polaire du point réel, appartenant à la tangente imaginaire. Ce point imaginaire est le point de contact de la tangente imaginaire.

5. Problème. Par le point imaginaire (ABCD), mener des tangentes à la conique. Supposons les points A et C conjugués par rapport à la conique, et soit S le pôle de AB. A chaque droite *m* issue du point B, correspond une droite conjuguée *m'* passant par le point D. Ces couples de droites déterminent sur chacune des droites SA et SC une involution. L'une de ces involutions est elliptique et l'autre hyperbolique. Les points doubles de cette dernière, sont les supports des tangentes imaginaires cherchées. Ils sont séparés harmoniquement par le point S et sa polaire.

Corollaire. Par un point imaginaire de la conique, passe une seule tangente à la courbe.

6. *Éléments imaginaires correspondants dans les formes projectives, ayant pour support une conique.* Soient AA_1, BB_1, CC_1, DD_1 (*) quatre couples de points correspondants dans les deux formes projectives, les deux points imaginaires (ABCD) et $(A_1B_1C_1D_1)$ seront correspondants. Si l'on projette d'un point M de la courbe, les couples AA_1, BB_1..., on obtient deux faisceaux projectifs; les rayons qui projettent les points imaginaires correspondants, sont correspondants dans ces deux faisceaux, car ces rayons ont pour groupes représentatifs M(ABCD) et $M(A_1B_1C_1D_1)$.

(*) On suppose que AC empiète sur BD.

7. *Cône.* Les éléments imaginaires d'un cône s'obtiennent en projetant ceux d'une conique, d'un point extérieur au plan de cette courbe.

8. *Hyperboloïde.* Une droite u est le support d'une involution de points conjugués, par rapport à la surface; si l'involution est elliptique, elle représente deux points imaginaires conjugués appartenant à la surface. La droite v, polaire réciproque de u, est le support d'une involution de plans conjugués, perspective et concordante à l'involution située sur u. Cette involution représente les plans tangents à la surface aux points imaginaires situés sur la droite u.

§ IV.

Involution.

1. Soient (ABCD) et ($A_1B_1C_1D_1$) deux points imaginaires correspondants dans une involution sur une conique; les droites AA_1, BB_1, CC_1, DD_1 concourent au pôle S de cette involution, et les deux figures ABCD et $A_1B_1C_1D_1$ seront correspondantes dans l'homologie harmonique, ayant pour centre et pour axe le point S et sa polaire s. Donc les pôles P et P_1 et les polaires p et p_1 des involutions (AC, BD), (A_1C_1, B_1D_1), seront des couples d'éléments correspondants dans cette homologie. Si les deux points (ABCD) et ($A_1B_1C_1D_1$) sont imaginaires conjugués, les points P, P_1 sont confondus et P est un point double de l'homologie. Ce point étant à l'intersection des droites AC et BD, ne peut être le point S; il sera donc situé sur l'axe s, et sa polaire p, qui est le support des points (ABCD) et ($A_1B_1C_1D_1$), passe par le point S. Dans le cas contraire, projetons ABCD, $A_1B_1C_1D_1$, respectivement des points H et H_1 de la conique en ligne droite avec S, sur les droites p et p_1; nous obtiendrons deux groupes représentatifs ($abcd$) et ($a_1b_1c_1d_1$), des points imaginaires considérés. Mais les droites HA et H_1A_1 se

correspondent dans l'homologie (S, s); donc les points a et a_1 sont en ligne droite avec S, et, par conséquent, la droite imaginaire S ($abcd$) passe par les deux points (ABCD) et ($A_1B_1C_1D_1$).

2. Réciproquement, deux points imaginaires de la conique, en ligne droite avec un point réel S, sont correspondants dans l'involution ayant pour pôle le point S. Prenons d'abord le cas où ces points sont imaginaires conjugués; leur support p passe par S, et la droite s coupe la courbe en deux points réels R et R_1, qui sont les points doubles de l'involution (S). Soit P le pôle de p, T et T_1 les points d'intersection de la droite PS avec la conique, (RTR_1T_1) et (RT_1R_1T) sont des groupes représentatifs des points imaginaires donnés, et ils montrent que ces points se correspondent dans l'involution (S). Dans le cas où les points ne sont pas imaginaires conjugués, leurs supports sont séparés harmoniquement par le point S et sa polaire s (n° 4, § III); ils sont donc correspondants dans l'homologie (S, s). Soient ($abcd$) et ($a_1b_1c_1d_1$) deux groupes représentatifs perspectifs de ces points imaginaires, H et H_1 deux points réels conjugués dans l'involution (S); projetons ($abcd$) et ($a_1b_1c_1d_1$) sur la conique, respectivement des points H et H_1; on obtient les groupes représentatifs (ABCD) et ($A_1B_1C_1D_1$). Mais les droites AA_1, BB_1,... concourent au point S; par conséquent, les deux points imaginaires (ABCD) et ($A_1B_1C_1D_1$) sont correspondants dans l'involution (S).

3. Dans l'involution ayant pour pôle le point S, s'il existe un point imaginaire double, son support sera une droite double de l'homologie (S, s); il doit donc passer par le point S, ou coïncider avec la polaire de ce point. Dans le premier cas, le support rencontre la conique, en deux points imaginaires conjugués correspondants dans l'involution; ce support ne sera donc pas celui d'un point double. Dans le second, la polaire devra rencontrer la courbe en deux points imaginaires conjugués, et l'involution sera elliptique. Chacun de ces points imaginaires est un élément double de l'involution; car au point (ABA_1B_1) correspond (A_1B_1AB) ou (ABA_1B_1). Donc :

Une involution possède deux éléments doubles réels ou imaginaires conjugués. Si l'involution est sur une conique, les éléments doubles sont situés sur la polaire de l'involution, et les tangentes en ces points passent par le pôle de l'involution.

5. Les tangentes aux points imaginaires correspondants (ABCD) et ($A_1B_1C_1D_1$) se coupent sur la polaire *s* de l'involution ; si ces points sont imaginaires conjugués, leurs tangentes ont pour support le pôle P de l'involution (AC, BD). Mais la polaire *p* de cette involution passe par le point S ; le point P est donc sur la droite *s*. Dans le cas contraire, ces tangentes ont pour groupes représentatifs P(*abcd*) et $P_1(a_1b_1c_1d_1)$. Mais les droites P*a* et Pa_1 se coupent sur *s* ; donc cette droite est le support du point commun aux tangentes P(*abcd*) et P_1 ($a_1b_1c_1d_1$).

6. Réciproquement, les points de contact des tangentes imaginaires menées des points d'une droite *s*, font partie de l'involution ayant cette droite pour polaire. Car si le point d'où l'on mène les tangentes est réel, la corde des contacts passe par S ; s'il est imaginaire, les supports P et P_1 des tangentes sont correspondants dans l'homologie (S, *s*), ainsi que leurs polaires *p* et p_1. Soit (XYZU) le groupe représentatif du point imaginaire considéré sur *s*, PX et P_1X sont deux droites homologues et rencontrent respectivement les droites *p* et p_1, en deux points *a* et a_1 alignés sur S ; donc les points de contact des tangentes sont en ligne droite avec S, et ils se correspondent dans l'involution (S). On peut donc dire d'une manière générale : *Les droites issues d'un point réel* S, *déterminent sur une conique des couples de points en involution. Les points de contact des tangentes menées des points d'une droite réelle* s, *forment une involution.*

7. Une involution orthogonale représente deux droites imaginaires conjuguées, auxquelles on a donné le nom de *droites isotropes*. Les involutions orthogonales ayant pour support les différents points du plan, déterminent sur la droite de l'infini

la même involution. Les droites isotropes passent donc par deux points fixes imaginaires situés à l'infini. Ce sont les *points cycliques* du plan. D'après le n° 1 du § III, ces points sont communs à tous les cercles du plan. Les droites isotropes passant par le point P, sont les tangentes menées de ce point, à tous les cercles décrits du point P comme centre.

§ V.

Séries projectives sur une conique.

1. Lorsqu'on a deux séries (ABC...) et ($A_1B_1C_1$...) projectives ayant pour support une conique, les droites AB_1 et A_1B, AC_1 et A_1C se coupent sur une droite fixe σ. Considérons deux points imaginaires correspondants (ABCD) et ($A_1B_1C_1D_1$), et deux points réels correspondants S et S_1; la propriété que nous venons d'énoncer, montre que la droite σ est le support du point imaginaire commun aux droites imaginaires S_1(ABCD) et S($A_1B_1C_1D_1$). Donc :

On peut rapporter projectivement et d'une seule manière, deux formes fondamentales de première espèce, de telle sorte qu'à un élément réel corresponde un élément réel, et à un élément imaginaire un autre élément imaginaire.

2. Si les deux séries ont un élément imaginaire double, le support de cet élément coïncidera avec la droite σ; les deux séries ne peuvent donc avoir aucun élément double réel. Montrons que dans le cas où σ est extérieure à la conique, les points imaginaires de cette courbe situés sur σ, sont des points doubles des deux séries projectives. Soit (A'B'C'D') le groupe représentatif d'un de ces points; les droites S_1A', S_1B', S_1C', S_1D' coupent σ aux points a', b', c', d'; les droites Sa', Sb', Sc', Sd' rencontrent la conique en A_1', B_1', C_1', D_1' et ($A_1'B_1'C_1'D_1'$) est le groupe représentatif de l'élément imaginaire, correspondant à (A'B'C'D') dans les deux séries projectives. Mais si on projette

le groupe $(a'b'c'd')$ des différents points de la conique, on obtient sur cette courbe, des groupes représentatifs du même point imaginaire; donc (A'B'C D') est un élément double. Par conséquent : *Deux formes projectives superposées ont deux éléments doubles réels ou imaginaires conjugués.*

3. *Si deux séries projectives sont telles que deux éléments imaginaires se correspondent doublement, elles sont en involution.*

En effet, les droites S $(A_1B_1C_1D_1)$ et S_1 (ABCD) se coupent sur la droite fixe σ ainsi que les droites S (ABCD) et S_1 $(A_1B_1C_1D_1)$, si les points imaginaires (ABCD) et $(A_1B_1C_1D_1)$ se correspondent doublement. On peut donc échanger les points S et S_1 dans les conditions, qui fixent la projectivité entre les deux séries.

4. *Deux séries projectives sont en involution, s'il existe deux points imaginaires conjugués, correspondants dans les deux séries.*

Car si deux points imaginaires sont correspondants, leurs conjugués le sont aussi; donc, si au point (ABCD) correspond le point (ADCB), à ce dernier, considéré comme appartenant à la première série, correspondra le point (ABCD); les deux points (ABCD) et (ADCB) se correspondent donc doublement, et les deux séries sont involutives.

5. *Deux faisceaux directement égaux ont pour rayons doubles, les droites isotropes du plan passant par leur sommet.*

Soit $(abcd)$ un groupe représentatif d'une droite isotrope, $(a_1b_1c_1d_1)$ celui de la droite correspondante; on passe du premier groupe au second, en le faisant tourner d'un angle égal à celui de deux rayons réels correspondants; ces deux groupes représentent donc la même droite imaginaire.

6. *Si deux faisceaux projectifs ont une droite isotrope pour élément double, ils sont directement égaux.*

Soient a et a_1 deux rayons réels correspondants; la projec-

tivité entre les deux faisceaux est déterminée par ce couple de rayons, et par la droite isotrope prise comme rayon double. Or, si l'on fait tourner l'angle (a, a_1) autour de son sommet, on obtient deux faisceaux satisfaisant à ces conditions; donc le théorème est démontré.

Corollaire. Considérons deux ponctuelles projectives ayant un élément double imaginaire, et soient P et P_1 les supports des droites isotropes qui passent par ce point imaginaire. Les faisceaux qui projettent de l'un des points P, P_1 les deux ponctuelles, sont directement égaux.

7 Si AA′, BB′ sont deux couples d'éléments réels correspondants, les droites AB′, A′B se coupent sur la droite σ; donc (n° 4 § IV) les couples AB′, A′B, EF sont en involution, E, F étant les points doubles réels ou imaginaires conjugués des deux séries. Cette propriété subsiste si A et A′ sont deux points imaginaires correspondants, et B et B′ leurs conjugués. En effet, les deux involutions (A) et (A′) qui déterminent les points imaginaires A et A′, ont un couple d'éléments conjugués commun, que nous représenterons par $\alpha\gamma$ pour la première et par $\delta'\beta'$ pour la seconde. Soient α' et γ' les points correspondants des points α et γ de la première série, β et δ ceux des points β' et δ' de la deuxième série. Les droites $\alpha\gamma$, $\alpha'\beta$, $\gamma'\delta$ concourent en un point z de la droite σ, qui joint les points doubles des deux séries. Dans l'involution ayant pour pôle le point z, au point imaginaire A ou $(\alpha\beta\gamma\delta)$ correspond le point $(\beta\,\alpha'\delta'\gamma')$ ou $(\alpha'\delta'\gamma'\beta')$, c'est-à-dire le point B′. Donc les couples AB′, A′B, EF sont en involution.

8. Les faisceaux qui projettent de deux points S et T de la conique, les autres points de la courbe, déterminent sur une droite σ deux séries projectives, ayant pour éléments doubles les points d'intersection de la droite σ avec la conique. Considérons le cas où la droite σ est extérieure à la courbe, et soit (ABCD) un groupe représentatif sur la conique, d'un point commun à cette courbe et à la droite σ. Les deux faisceaux

S (ABCD) et T (ABCD) déterminent sur σ les groupes représentatifs $(A_1B_1C_1D_1)$ et $(A_2B_2C_2D_2)$ de deux points imaginaires correspondants dans les deux séries. Mais ces groupes représentent le même point imaginaire (n° 2, § III) ; par conséquent (ABCD) est un point double des deux séries.

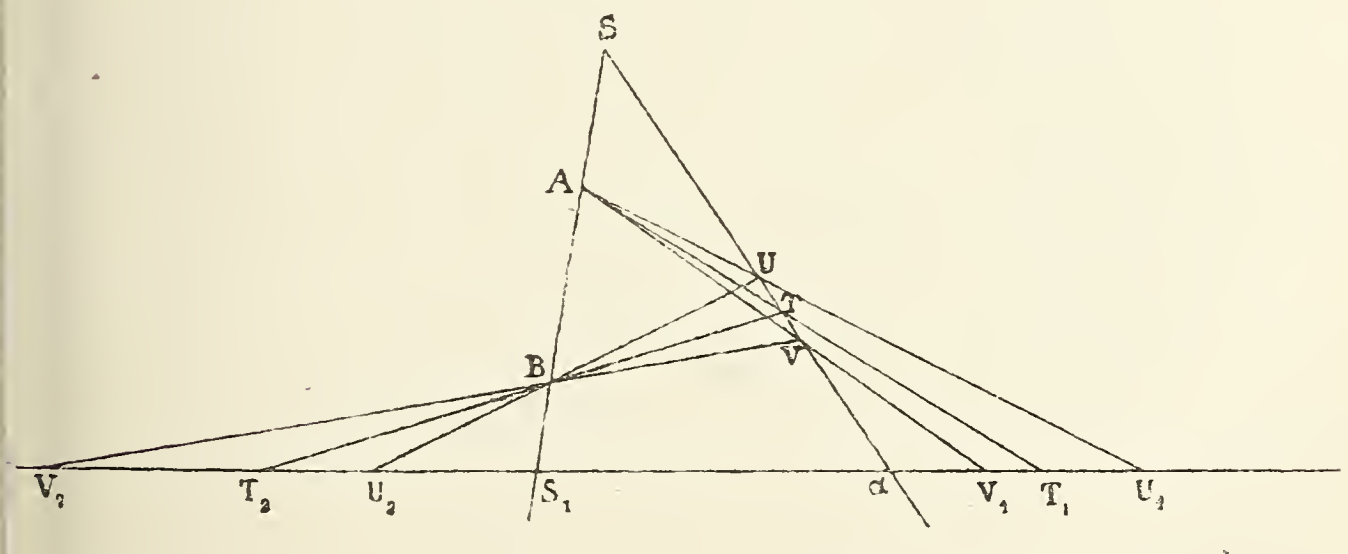
§ VI.

Propriété involutive du quadrilatère.

1. *Les trois couples de côtés opposés d'un quadrilatère complet, déterminent sur une sécante, trois couples de points en involution.*

Considérons un quadrilatère formé par deux points réels A et B, et par deux points imaginaires conjugués (SUTV), (SVTU); nous avons représenté par S le point d'intersection de la droite AB, avec le support des points imaginaires, et par T son conjugué dans l'involution qui détermine ces points. La sécante rencontre le couple de côtés réels aux points S_1 et α, et les couples de côtés imaginaires aux points

$(S_1V_1T_1U_1)$ et $(S_1V_2T_2U_2)$, $(S_1U_1T_1V_1)$ et $(S_1U_2T_2V_2)$.



Les points S_1 et α sont les points doubles de la projectivité, déterminée par les trois couples de points U_1U_2, V_1V_2, T_1T_2;

car les couples $S_1\alpha$, V_1T_2, V_2T_1 sont en involution, et on a

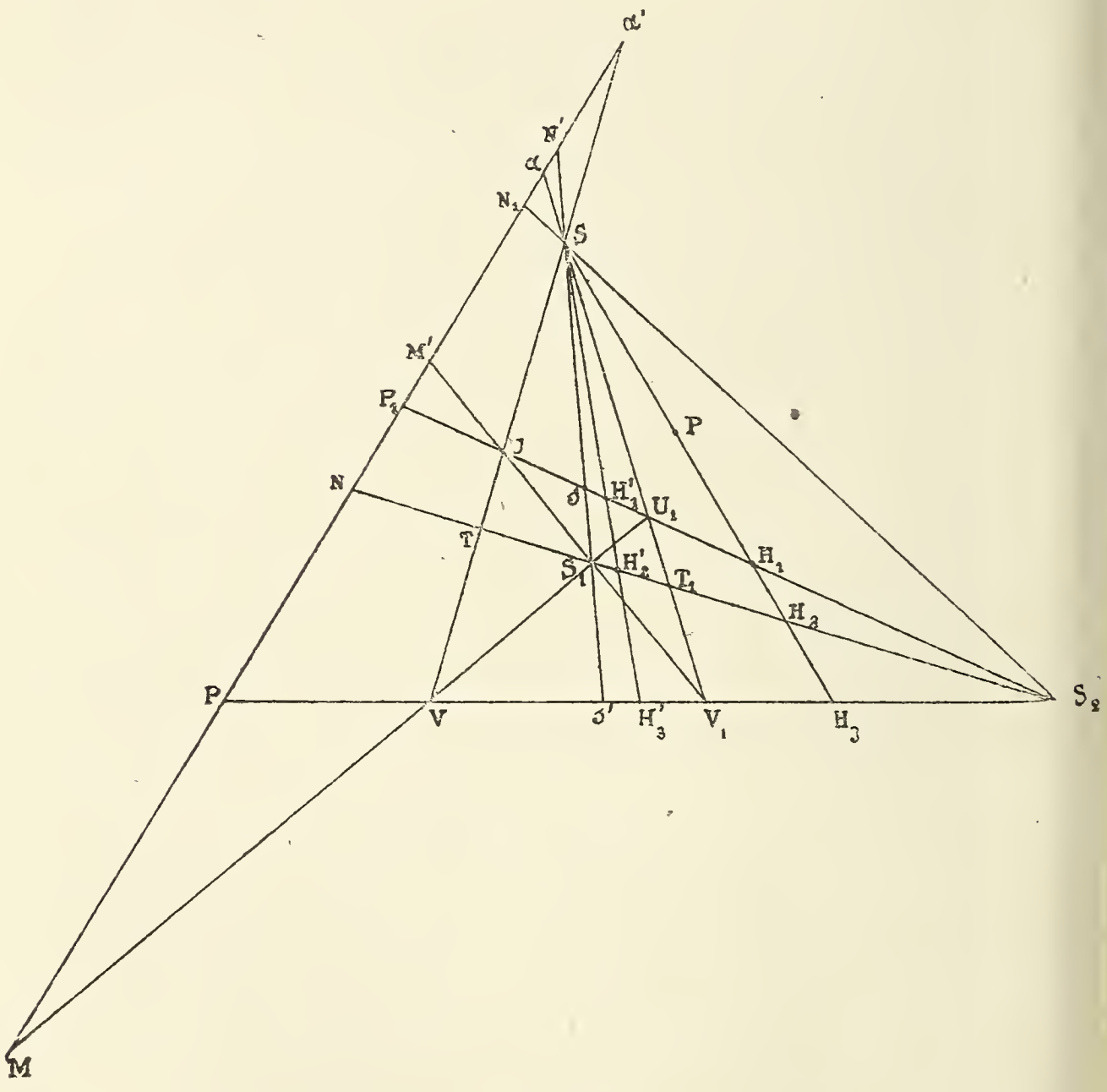
$$(SUTV) = (S_1U_1T_1V_1) = (S_1U_2T_2V_2),$$

Par conséquent (n° 7, § V), les couples de points (S_1, α)

$$[(S_1U_1T_1V_1),\quad (S_1U_2T_2V_2)],\qquad [(S_1V_1T_1U_1),\quad (S_1V_2T_2U_2)]$$

sont en involution.

2. Considérons maintenant un quadrilatère formé par deux



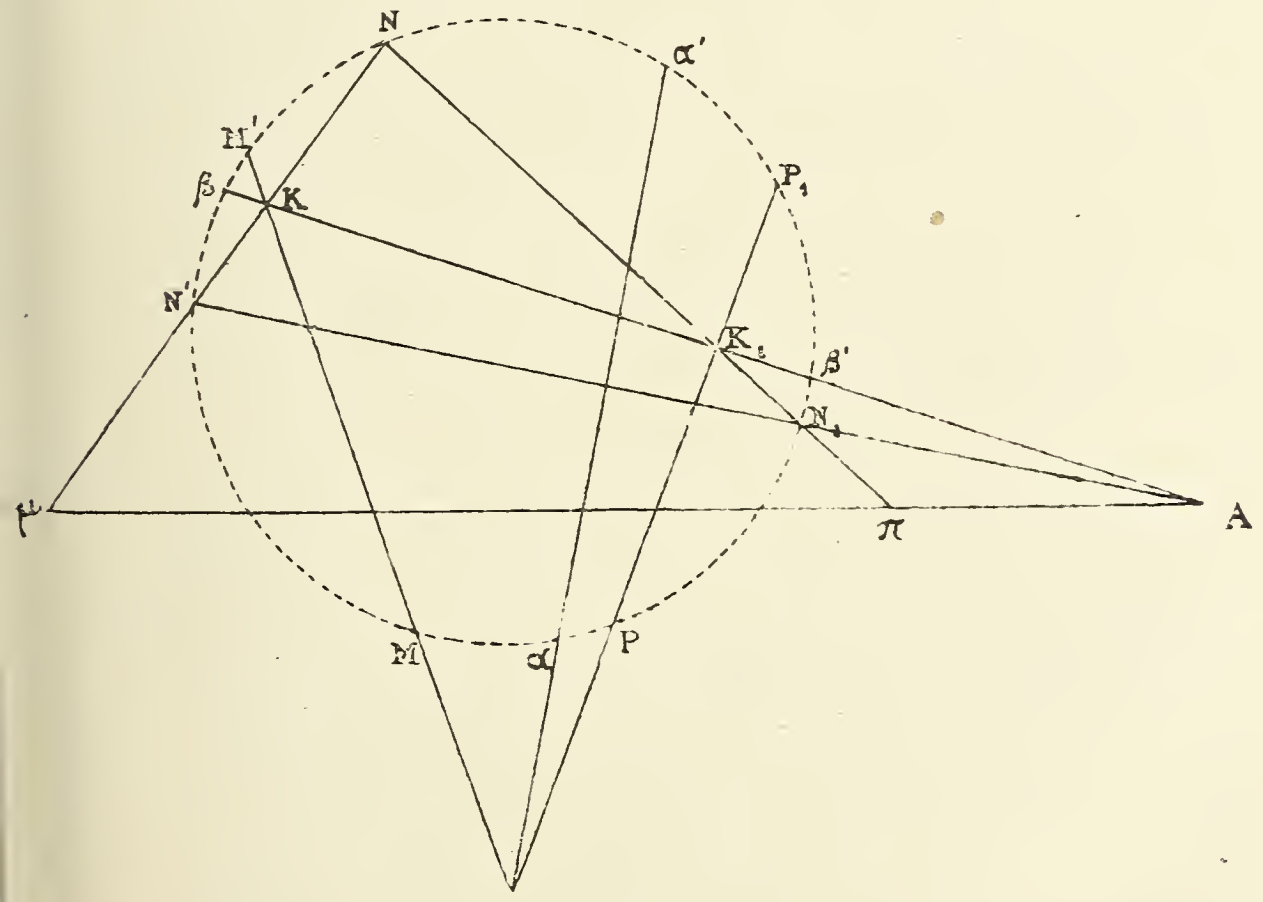
couples de points imaginaires conjugués. Soit S le point de

rencontre des supports de ces points imaginaires, (SUTV) et ($SU_1T_1V_1$) deux groupes représentatifs harmoniques; les droites U_1V et UV_1, UU_1 et VV_1 se coupent aux points S_2 et S_1, qui, avec le point S, sont les sommets du triangle diagonal (n° 2, § I). La sécante rencontre les côtés qui passent par le point S aux points α et α', ceux qui passent par le point S_1, aux points imaginaires (N_1P_1NP) et (N_1PNP_1), et ceux qui passent par S_2 aux points ($N'M'NM$) et ($N'MNM'$).

Le quadrilatère UU_1VV_1 détermine sur la sécante, l'involution (PP_1, MM', $\alpha\alpha'$); de plus, on a

$$(\alpha\alpha' N' N_1) = -1.$$

Rapportons sur une conique la ponctuelle située sur la sécante, par un faisceau qui la projette d'un point quelconque de cette conique. Nous conserverons les mêmes notations et



nous appellerons K et K_1 les pôles des involutions (NN', MM'), (NN_1, PP_1), μ et π les pôles des droites MM' et PP_1.

Les égalités

$$(MM'NN') = -1, \quad (PP_1NN_1) = -1$$

montrent que les droites NN′ et NN_1, passent respectivement par les points μ et π, ce qui entraîne les relations

$$(NN'K\mu) = -1 = (NN_1K_1\pi);$$

donc les droites KK_1, $N'N_1$, $\mu\pi$ sont concourantes. Mais les droites N_1N' et $\mu\pi$ passent par le pôle A de la droite $\alpha\alpha'$, car

$$(\alpha\alpha'N'N_1) = -1$$

et les couples $\alpha\alpha'$, PP_1, MM′ sont en involution ; donc la sécante KK_1 passe par le pôle de $\alpha\alpha'$, et si $\beta\beta'$ sont les points d'intersection de KK_1 avec la conique, on a

$$(\beta\beta'\alpha\alpha') = -1.$$

Mais $\beta\beta'$ est le couple commun aux deux involutions (MM′, NN′) et (PP_1, NN_1) ; par conséquent, les couples

$$\alpha\alpha', [(MNM'N'), \quad (MN'M'N)], \qquad [(PNP_1N_1), \quad (PN_1P_1N)]$$

sont en involution.

§ VII.

Faisceau de coniques.

Un faisceau de coniques est l'ensemble des coniques passant par deux couples de points ; les points qui composent chaque couple, sont réels ou imaginaires conjugués. Nous supposerons d'abord les deux couples imaginaires.

1. *Les polaires d'un point réel* P *par rapport à un faisceau de coniques passent toutes par un même point.*

Nous conservons les notations du paragraphe précédent.

Joignons SP, et menons la droite conjuguée harmonique de SP, par rapport au couple de droites UV, U_1V_1. Soient H_1, H_2, H_3 et H'_1, H'_2, H'_3 les points d'intersection de SP et de sa conjuguée, respectivement avec les droites S_2U, S_2T, S_2V ; s et s' les points communs aux droites SS_1 et UU_1, SS_1 et VV_1. Les polaires des points U, s, U_1 par rapport à une conique quelconque du faisceau, rencontrent la droite VV_1 aux points V, S_2, V_1 ; donc celle du point H'_1 coupe VV_1 en un point X tel que

$$(VV_1XS_2) = (UU_1H'_1s) = (VV_1H'_3s');$$

donc

$$X \equiv H_3,$$

car S_2 et s' étant conjugués par rapport au couple VV_1, il doit en être de même des points X et H'_3.

Les points H'_1 et H_3 sont donc réciproques par rapport à cette conique arbitrairement choisie; il en est de même des points H_1 et H'_3. Pour avoir le conjugué de P sur la droite SH'_1, par rapport à cette conique, il suffit donc de chercher le correspondant P′ du point P, dans les ponctuelles projectives $(SH_1H_3\ldots)$ et $(H'_2, H'_3, H'_1\ldots)$. Ce point P′ sera indépendant de la conique.

Corollaire. Le lieu des pôles d'une droite, par rapport aux coniques du faisceau, est une conique circonscrite au triangle SS_1S_2.

2. Si l'on projette du point S_2, les ponctuelles projectives qui servent à déterminer le point P′, on obtient deux faisceaux involutifs, ayant pour rayons doubles les côtés du quadrilatère passant par le point S_2 ; donc S_2P' est la polaire du point P par rapport à ce couple de côtés, et on a le théorème :

Les polaires d'un point réel, par rapport aux trois couples de cotés opposés d'un quadrilatère, formé par deux couples de points imaginaires conjugués, passent par un même point.

3. Sur une droite quelconque, les trois couples de côtés opposés du quadrilatère, décrivent une involution ; les points

doubles réels de cette involution, sont conjugués par rapport à toutes les coniques du faisceau; donc :

Toutes les coniques passant par deux couples de points imaginaires conjugués, décrivent sur une droite une involution.

4. Soit (XYZU) le groupe représentatif d'un point imaginaire; les points X', Y', Z', U' conjugués respectifs des points X, Y, Z, U par rapport au faisceau, seront sur une conique déterminée, et (X'Y'Z'U') sera le groupe représentatif d'un point imaginaire de cette conique. Les deux points (XYZU) et (X'Y'Z'U') seront réciproques, par rapport à toutes les coniques du faisceau. En effet, les polaires des points X, Y, Z, U forment par définition, le groupe représentatif de la polaire du point imaginaire (XYZU). Comme le centre de ce groupe est sur la conique lieu des pôles, ce groupe représente une droite imaginaire passant par le point (X'Y'Z'U'). Le théorème de Lamé est donc vrai pour un point imaginaire.

6. Le théorème relatif au quadrilatère, énoncé au n° 2 de ce paragraphe, est encore vrai si le point P est imaginaire. En effet, considérons les deux points réciproques (XYZU) et (X'Y'Z'U'); les couples de droites S_2X et S_2X', S_2Y et S_2Y', S_2Z et S_2Z', S_2U et S_2U' font partie de l'involution ayant pour éléments doubles, les côtés du quadrilatère passant par S_2; donc les droites S_2 (XYZU) et S_2 (X'Y'Z'U'), sont correspondantes dans cette involution. Mais le point S_2 est sur la conique lieu des pôles de la droite XY; donc la droite S_2 (X'Y'Z'U') passe par le point (X'Y Z'U').

7. Examinons maintenant le cas, où un couple de sommets du quadrilatère est réel. Une conique du faisceau coupe une sécante, en deux points réels ou imaginaires conjugués α et α', correspondants dans l'involution, déterminée sur la sécante par les côtés opposés du quadrilatère. En effet, des sommets réels A et B, projetons tous les points de la conique; nous obtenons deux faisceaux projectifs, coupés par la sécante suivant deux

ponctuelles projectives, ayant pour points doubles α et α (n° 8, § V), et pour points correspondants les points I et J, I′ et J′ déterminés sur la sécante, par les rayons correspondants dans ces faisceaux, A(SUTV) et B(SUTV), A(SVTU) et B(SVTU); mais les points I et I′ sont imaginaires conjugués, ainsi que J et J′; par conséquent (n° 7, § V), les couples $\alpha\alpha'$, IJ′ et I′J sont en involution. Mais IJ′ et I′J sont deux couples de l'involution déterminée par le quadrilatère; le théorème de Desargues est donc démontré dans le cas qui nous occupe. Les démonstrations des théorèmes de Sturm et de Lamé, sont les mêmes que dans le cas du quadrilatère complètement réel. On verrait d'ailleurs, comme dans le n° 4 de ce paragraphe, que le théorème de Lamé est vrai pour un point imaginaire.

§ VIII.

Droites imaginaires de seconde espèce.

1. Dans un système involutif gauche, les points correspondants décrivent sur chaque directrice, une involution. Toutes ces involutions sont projetées d'une directrice quelconque, suivant la même involution de plans conjugués, dans le système involutif gauche. Toutes ces involutions sont donc de même espèce. Si elles sont hyperboliques, les points doubles sont situés sur deux droites réelles (*). Si elles sont elliptiques, les points doubles, alors imaginaires, sont projetés d'une directrice r, suivant deux plans imaginaires conjugués, et partagés ainsi en deux groupes, tels que chacun d'eux est situé dans un plan imaginaire, passant par une directrice quelconque s du système.

Soit $(PP_1P'P'_1)$ un groupe représentatif d'un point double imaginaire sur la directrice p; le faisceau $r\,(PP_1P'P'_1)$ détermine sur une directrice q, le groupe représentatif $(QQ_1Q'Q'_1)$ d'un

(*) *Mathesis*, t. X, p. 132.

point double imaginaire. Les deux points $(QQ_1Q'Q'_1)$ et $(PP_1P'P'_1)$, font partie d'un même groupe.

En effet, ces deux points seront dans un plan imaginaire ayant pour support une directrice quelconque s, si les groupes $s\,(PP_1P'P'_1)$ et $s\,(QQ_1Q'Q'_1)$ sont concordants, car ils définissent la même involution. L'hypothèse de la non concordance de ces groupes, entraîne la réalité des éléments doubles des deux séries projectives, que l'on obtient en coupant les deux faisceaux $s\,(PP_1P'P'_1)$ et $r\,(PP_1P'P'_1)$ par la droite q. Cette droite est donc coupée par deux rayons du système réglé (*rps*) en deux points M et M_1. Ces rayons et la droite q étant des directrices du système involutif gauche, M et M_1 seraient des points doubles réels de ce système; ce qui est impossible.

On a donné à chacun de ces groupes, le nom de *droite imaginaire de seconde espèce;* chaque point de l'une a son conjugué sur l'autre; de là le nom de droites imaginaires conjuguées donné à ces deux droites. Donc :

Un système involutif gauche elliptique représente deux droites imaginaires conjuguées de seconde espèce. On distingue ces deux droites, par le sens de succession des éléments de la ponctuelle ou de faisceau, ayant pour support ou pour axe une directrice.

Une droite imaginaire de seconde espèce ne possède aucun point réel, et n'est située dans aucun plan réel. Elle diffère en cela de la droite imaginaire définie au § I, et que l'on appelle droite imaginaire de première espèce.

2. *Deux points imaginaires dont les supports* σ *et* σ_1 *ne sont pas dans un même plan, déterminent un système involutif gauche. Les directrices de ce système sont les supports des plans imaginaires, qui passent par les deux points donnés.*

Par un point quelconque P de l'espace, menons la droite qui s'appuie sur les supports σ et σ_1, en des points A et A_1. Ces points sont les origines de deux groupes représentatifs harmoniques $(ABA'B')$ et $(A_1B_1A'_1B'_1)$, des points imaginaires donnés. Les droites AA_1, BB_1, $A'A'_1$, $B'B'_1$ font partie d'un système réglé dont une directrice σ_2 passe par le point P. Cette directrice

coupe la génératrice $A'A'_1$ en un point P', que nous faisons correspondre au point P. La construction montre que la correspondance est réversible, et que les couples de points correspondants décrivent sur la droite σ_2 une involution. Cette involution est la section faite par la droite σ_2, dans les faisceaux qui projettent de σ (ou de σ_1), l'involution située sur la droite σ_1 (ou sur la droite σ). Nous aurons démontré que les points P, P' se correspondent dans un système involutif gauche, si nous parvenons à établir que les points K d'un plan π, ont leurs correspondants K' dans un même plan. Soient A et A_1 les points d'intersection du plan π, avec les droites σ et σ_1 ; ce plan π contient une directrice σ_2 du système réglé AA_1, BB_1, $A'A'_1$, $B'B'_1$ construit comme précédemment. Le plan $(\sigma_2, A'A'_1)$ est le correspondant du plan π. En effet, un plan quelconque mené par la droite KK', coupe le système réglé suivant une conique, et les involutions de plans $\sigma(A_1A'_1, B_1B'_1)$, $\sigma_1(AA', BB')$, $\sigma_2(AA', BB')$, suivant trois involutions de rayons, ayant leurs centres S, S_1, S_2 sur la conique. Ces involutions déterminent sur cette courbe la même involution, qui est formée par les couples de points dans lesquels le plan rencontre les couples de génératrices AA_1 et $A'A'_1$, BB_1 et $B'B'_1$. Mais les deux involutions ayant pour centres S et S_1, déterminent sur la droite KK' la même involution ; les couples KK' sont donc conjugués par rapport à la conique et, par conséquent, la troisième involution, qui a pour centre le point S_2, sera perspective à l'involution formée par les couples KK', sur la droite KK'. Le point K', conjugué du point K, sera donc situé dans le plan $(\sigma_2, A'A'_1)$, qui correspond au plan σ_2, AK), dans l'involution $\sigma_2(AA', BB')$. Donc les points P, P' se correspondent dans un système involutif gauche, dont les directrices PP' sont les supports des plans imaginaires PP'(ABA'B'), qui passent par les points imaginaires donnés. On voit aisément, que la droite PP' est le support d'un point imaginaire, commun aux deux points imaginaires $\sigma(A_1B_1A'_1B'_1)$ et $\sigma_1(ABA'B')$.

Donc : *Deux plans imaginaires dont les supports ne sont pas dans un même plan, déterminent un système involutif gauche,*

dont les directrices sont les supports des points communs aux deux plans imaginaires.

Corollaires. I. Une droite imaginaire de seconde espèce est déterminée par deux points imaginaires, dont les supports ne sont pas dans un même plan.

II. Une droite imaginaire de seconde espèce est l'intersection de deux plans imaginaires, dont les supports ne sont pas dans un même plan.

3. Deux points K et K′ conjugués dans le système involutif gauche, sont conjugués par rapport à l'hyperboloïde ayant pour génératrices, trois directrices σ, σ_1, σ_2 du système involutif. Les points doubles de ce système sont donc situés sur l'hyperboloïde, et l'on peut dire que les droites imaginaires conjuguées, dont le système involutif est le système représentatif, sont des génératrices imaginaires de la surface réglée. Chacune de ces génératrices rencontre les génératrices de même système que les droites σ, et n'a aucun point commun avec les génératrices de l'autre système. On dit que ces génératrices imaginaires appartiennent à ce dernier système.

4. *L'ensemble des directrices d'un système involutif gauche, est réciproque à lui-même par rapport à un hyperboloïde, déterminé par trois directrices σ, σ_1, σ_2 de ce système.*

En effet, si u est une directrice, les faisceaux involutifs qui projettent de σ et σ_1 l'involution ayant pour support σ_2, déterminent sur la droite u la même involution ; par conséquent, si v est la droite conjuguée de u par rapport à l'hyperboloïde, les deux involutions situées sur les droites σ et σ_1, seront projetées de v, suivant la même involution de plans ; v est donc une directrice du système involutif gauche.

5. *Par un point imaginaire d'un hyperboloïde, passent deux génératrices de systèmes différents de cette surface ; elles déterminent le plan tangent au point considéré.*

Nous supposerons d'abord que son support u ne soit pas

une génératrice de l'hyperboloïde. Soient σ, σ_1, σ_2 trois génératrices de même système ; projetons de la droite σ_2, un groupe représentatif ($KK_1K'K'_1$) du point imaginaire donné ; le faisceau obtenu détermine sur les droites σ, σ_1 deux groupes représentatifs ($RR_1R'R'_1$) et ($TT_1T'T'_1$) de deux points imaginaires. La droite qui les joint, est une génératrice imaginaire de l'hyperboloïde appartenant au système de génératrices, dont σ est une directrice. Cette droite imaginaire passe par le point ($KK_1K'K'_1$). En effet, un plan mené par le support u, coupe la surface suivant une conique, et les faisceaux en involution σ (TT', $T_1T'_1$), σ_1 (RR', $R_1R'_1$), σ_2 (RR', $R_1R'_1$) suivant trois involutions de rayons ayant leurs centres S, S_1, S_2 sur la courbe. Ces dernières involutions déterminent sur la conique la même involution. Mais celle qui a pour centre le point S_2, détermine sur la droite u, une involution de points conjugués par rapport à la conique ; il en sera donc de même des deux autres. La droite KK' est donc une directrice du système involutif, déterminé par les points imaginaires ($RR_1R'R'_1$) et ($TT_1T'T'_1$).

On trouverait de même une génératrice imaginaire de l'hyperboloïde passant par le point ($KK_1K'K'_1$), et appartenant à l'autre système de génératrices. Ces deux génératrices imaginaires coupent la droite v, réciproque de la droite u par rapport à l'hyperboloïde. Elles sont donc situées dans le plan imaginaire v ($KK_1K'K'_1$), qui est le plan tangent à la surface au point imaginaire ($KK_1K'K'_1$) (n° 8, § II).

Si le support u est une génératrice σ_2, la génératrice imaginaire passant par le point imaginaire ($KK_1K'K'_1$), est l'intersection des plans imaginaires σ ($KK_1K'K'_1$) et σ_1 ($KK_1K'K'_1$). Soit ($RR_1R'R'_1$) le point de cette droite situé sur la droite σ ; le plan u ($RR_1R'R'_1$) est le plan tangent au point ($KK_1K'K'_1$), et il contient les deux génératrices passant par ce point.

6. *Dans un hyperboloïde, deux génératrices imaginaires de systèmes différents, ont toujours un point commun.*

Considérons deux génératrices réelles de la surface, se coupant au point M. Chacune de ces génératrices est le support

d'un point imaginaire, appartenant à l'une ou à l'autre des génératrices imaginaires considérées. Soient (MNPQ) et (MRST) les groupes représentatifs harmoniques de ces points imaginaires, ayant le point M pour origine. La seconde génératrice passant par le point T, est coupée aux points U, V, W, respectivement par les plans tangents à l'hyperboloïde aux points N, P, Q. La génératrice QW est rencontrée par les plans tangents aux points R et S, en des points Y et X, et les génératrices imaginaires sont déterminées par les couples de points imaginaires (MNPQ) et (TUVW), (MRST) et (QYXW). Les deux divisions harmoniques MNPQ et QYXW, ont un point commun ; donc les droites MW, NX, PY passent par un même point I ; ce point est aussi le point de concours des droites MW, RV, SU, car les génératrices PV et RY étant dans un même plan, les droites PY et RV coupent la droite MW au même point. Soient J et J_1 les points d'intersection des ternes de droites MY, NX, PW et MU, RV, WS ; les deux droites QJ et TJ_1 couperont la droite MW au conjugué harmonique du point I, par rapport aux points M et W. Cela étant, le plan imaginaire JJ_1 (MNPQ) détermine sur les droites TW, MT, QW les points imaginaires (UVWT), (MRST), (YXWQ) ; par conséquent, JJ_1 est le support d'un point imaginaire, commun aux deux génératrices imaginaires considérées.

ÉLÉMENTS IMAGINAIRES DANS LES COURBES GAUCHES DU TROISIÈME ORDRE.

§ I.

Point imaginaire.

1. Considérons deux faisceaux de plans en involution, ayant pour axe une sécante AB de la cubique ; les plans conjugués de cette involution, rencontreront la courbe en des couples de points MM′, NN′, PP′... ; nous dirons que ces couples de points forment une involution sur la cubique. Ces couples de

points jouissent de la propriété d'être projetés d'une sécante CD, suivant deux faisceaux involutifs. Car, par hypothèse, les faisceaux

$$AB(MM'NP\ldots) \quad \text{et} \quad AB(M'MN'P'\ldots)$$

sont projectifs entre eux ; ils sont aussi projectifs respectivement aux faisceaux (*)

$$CD(MM'NP\ldots) \quad \text{et} \quad CD(M'MN'P'\ldots).$$

Ces deux derniers sont donc involutifs.

La définition de l'involution montre que deux couples de points de la cubique, définissent une involution sur cette courbe.

2. Soient A, B, C, D quatre points d'une cubique gauche, tels que les deux couples A et C, B et D définissent une involution elliptique. Si S est un point de la courbe, S(ABCD) sera le groupe représentatif d'une génératrice imaginaire du cône (S), perspectif à la cubique (**). Pour obtenir la représentation ordinaire de cette génératrice, menons par le point S, une droite g s'appuyant sur les sécantes AC et BD ; le plan polaire de cette droite g par rapport au cône (S), sera le support de la génératrice imaginaire S(ABCD). Si S_1 est un point quelconque de la courbe, ce plan polaire coupera le faisceau de plans SS_1(ABCD), suivant le groupe représentatif cherché. On trouvera de même la représentation de la génératrice S_1(ABCD) du cône (S_1). Ces deux génératrices contenues dans le plan imaginaire SS_1(ABCD), ont un point imaginaire commun, dont le support est l'intersection des plans polaires des droites g et g_1, respectivement par rapport aux cônes (S) et (S_1). Ce support coupe le faisceau de plans SS_1 (ABCD), suivant le groupe représentatif ($A_1B_1C_1D_1$) du point imaginaire trouvé. Nous

(*) Chasles, *C. R.*, t. XLV, p. 191, n° 9.

(**) Idem, *loc. cit.*, p. 189.

allons faire voir, que ce point se trouve sur tous les cônes du second ordre, perspectifs à la courbe. Notre raisonnement est basé sur la remarque suivante : Si l'on projette de deux génératrices d'un cône (S_2), l'involution (A_1C_1, B_1D_1), on obtient sur le cône la même involution; par conséquent (n° 2, § III), l'involution (A_1C_1, B_1D_1) est formée de couples de points conjugués, par rapport à la surface conique. Soit S_2 un point de la courbe; l'involution déterminée sur le cône (S_2), par les faisceaux involutifs $SS_2(A_1C_1, B_1D_1)$, se confond avec l'involution qui projette du point S_2, celle qui est située sur la courbe. Il en est de même des faisceaux involutifs $S_1S_2(A_1C_1, B_1D_1)$; donc le point $(A_1B_1C_1D_1)$ est situé sur le cône (S_2). Nous dirons que *le point imaginaire* $(A_1B_1C_1D_1)$ *est un point imaginaire de la cubique gauche*. Son support rencontre la courbe en deux points imaginaires conjugués $(A_1B_1C_1D_1)$ et $(A_1D_1C_1B_1)$; on l'appelle une *sécante idéale* de la courbe.

3. Soient A, B, C, D quatre points de la cubique, tels que (ABCD) soit le groupe représentatif d'un point imaginaire de la courbe; si A_1, B_1, C_1, D_1 sont les points correspondants des quatre points donnés dans une involution, on dit que les points (ABCD) et $(A_1B_1C_1D_1)$, sont correspondants dans cette involution.

Si ces deux groupes représentent le même point, ce dernier est un élément double de l'involution considérée. On voit aisément que si l'on projette une involution d'une sécante réelle de la courbe, les points imaginaires correspondants sont projetés suivant des plans imaginaires correspondants.

D'après cela, les points imaginaires conjugués (ABCD) et (ADCB) sont les points doubles de l'involution (AC, BD) si cette dernière est elliptique.

Corollaire. *Soient* AC, BD *et* S *deux sécantes fixes et un point variable d'une cubique gauche; le plan polaire par rapport au cône* (S), *de l'intersection des plans* SAC, SBD *passe par une sécante fixe de la courbe. Cette droite joint les points doubles de l'involution* (AC, BD).

4. Tout plan réel rencontre la cubique au moins en un point réel, que nous désignerons par S. Dans le cas où il n'y a qu'un seul point réel de la courbe situé dans le plan, celui-ci contient une sécante idéale. En effet, le rayon polaire g du plan par rapport au cône (S), sera intérieur à cette surface ; un plan mobile autour de g, détermine donc sur la cubique, une involution ayant pour éléments doubles, deux points imaginaires conjugués, dont le support est dans le plan considéré.

Tout plan imaginaire ayant pour support une semi-sécante, rencontre la cubique en deux points imaginaires. Soit S le point d'appui de la semi-sécante avec la cubique. Le plan imaginaire donné coupe le cône (S), suivant deux génératrices imaginaires, ayant pour supports deux plans π et π_1. Chacun de ces plans contient deux points imaginaires conjugués de la cubique, et l'un de ces points sera sur la génératrice imaginaire située dans le plan. Les deux points imaginaires ainsi déterminés, sont dans le plan imaginaire donné.

Un plan imaginaire ayant pour support une sécante réelle s, contient un point imaginaire de la courbe.

Soit $(abcd)$ un groupe représentatif de ce plan; les plans a, b, c, d déterminent sur la cubique, le groupe (ABCD) d'un point imaginaire de cette courbe. Si l est le support de ce point, on obtient un groupe représentatif, en projetant d'une sécante réelle le groupe (ABCD) sur la droite l; donc le groupe s (ABCD) ou $(abcd)$, est perspectif et concordant à un groupe représentatif du point imaginaire trouvé. Ce dernier est donc dans le plan imaginaire $(abcd)$.

5. *Les sécantes réelles, idéales ou imaginaires passant par deux points correspondants d'une involution, engendrent un système réglé* (*).

Soit S un point réel de la courbe ; si l'on joint ce point aux couples de points correspondants de l'involution, on a sur le cône (S) perspectif à la courbe, une involution de génératrices.

(*) Chasles, *loc. cit.*, p. 192, n° 21.

Deux génératrices correspondantes seront dans un plan réel ou imaginaire, passant par un rayon fixe g de la gerbe S. Les sécantes qui joignent les points correspondants, couperont donc la droite g et toutes ses analogues, et formeront un système réglé.

6. *Les plans réels ou imaginaires menés par une semi-sécante* g *réelle, déterminent sur la cubique des couples de points en involution.* Soit S le point de la cubique situé sur g; les plans menés par g déterminent sur le cône S, une involution de génératrices; donc si l'on projette d'une sécante SS_1 les couples de points considérés, on a une involution. Ces couples forment donc sur la cubique une involution.

Corollaire. *Les sécantes réelles, idéales ou imaginaires qui s'appuyent sur une semi-sécante fixe, forment un système réglé* (*).

7. Cet hyperboloïde est aussi engendré par les faisceaux, qui projettent de deux de ces sécantes réelles ou idéales, tous les points de la cubique.

Donc : *Le faisceau qui projette d'une sécante idéale, tous les points réels de la courbe, est projectif au faisceau analogue pour une sécante réelle.* Une sécante idéale peut donc remplacer une sécante réelle, dans la génération de la courbe, ainsi que dans la définition de l'involution sur la cubique.

8. Un point imaginaire (ABCD) de la cubique est situé sur l'hyperboloïde considéré, car la droite qui le joint à son correspondant dans l'involution, est une génératrice de cette surface.

Soient s et s_1 deux sécantes, l'une réelle, l'autre idéale, mais toutes deux génératrices de l'hyperboloïde; les deux faisceaux s(ABCD) et s_1(ABCD) déterminent sur le support a du point imaginaire (ABCD), deux séries projectives ayant pour points

(*) Chasles, *loc. cit.*, p. 191, n° 11.

doubles, les points d'intersection de a avec l'hyperboloïde. (ABCD) est donc un point double et, par conséquent, les deux faisceaux s(ABCD) et s_1(ABCD), déterminent sur a, deux groupes représentatifs du point imaginaire (ABCD).

Donc pour obtenir un groupe représentatif d'un point imaginaire de la cubique, sur le support de ce point, on peut faire usage indifféremment d'une sécante réelle ou idéale.

Corollaire. Un plan imaginaire ayant pour support une sécante idéale, contient un point imaginaire de la cubique. (Voir n° 4.)

9. Soient a_1, a_2, a_3 trois sécantes réelles ou idéales de la cubique; ces droites seront les axes de trois faisceaux projectifs, dont trois plans correspondants déterminent par leur intersection, un point de la cubique (*). Si (ABCD) est un point imaginaire de la courbe, les plans imaginaires a_1(ABCD), a_2(ABCD), a_3(ABCD) seront correspondants dans les faisceaux projectifs (a_1), (a_2), (a_3). Un point imaginaire est donc déterminé de la même manière qu'un point réel.

10. Soit H un hyperboloïde sur lequel est situé la cubique gauche; un plan tangent à cette surface en un point R n'appartenant pas à la courbe, renferme deux génératrices g_r et l_r de la surface réglée, et trois points de la courbe. Si ces trois points sont réels, un sera, par exemple, sur g_r et les deux autres sur l_r. Dans le cas où un seul de ces points est réel, j'appelle g_r la génératrice qui passe par le point. Un plan mené par la droite g_r et un point réel B de la courbe, détermine sur l'hyperboloïde une génératrice l, et sur la cubique deux points réels B et C. Ces points appartenant à l'hyperboloïde H, la sécante BC coïncide avec la génératrice l. L'hyperboloïde H renferme donc toutes les sécantes réelles, s'appuyant sur la semi-sécante g_r; mais toutes les sécantes réelles, idéales ou imaginaires s'appuyant sur g_r font partie d'un même système

(*) Chasles, *loc. cit.*, p. 193, n° 27.

réglé ; donc : *Si la cubique gauche est située sur un hyperboloïde, l'un des systèmes réglés de cette surface, est composé de sécantes réelles, idéales ou imaginaires. Elles déterminent sur la cubique une involution* (*).

Corollaire. Un point imaginaire de la cubique, est situé sur tous les hyperboloïdes passant par la courbe.

11. Nous allons montrer qu'une génératrice réelle ou imaginaire du système g, est une semi-sécante. Une telle génératrice est dans un plan réel ou imaginaire, passant par une sécante réelle, génératrice du système l ; ce plan contient un point réel ou imaginaire de la cubique. Ce point appartenant à l'hyperboloïde, sera nécessairement situé sur la génératrice du système g, que l'on a considérée.

12. Soit P un point quelconque de l'espace non situé sur la cubique. Menons par ce point une semi-sécante g ; par le point P passera un rayon du système réglé, formé par les sécantes s'appuyant sur la droite g. Ce rayon sera la sécante réelle ou idéale passant par le point P (**).

Supposons que le point donné soit un point imaginaire (MNPQ), dont le support MN soit une droite quelconque. Menons par le support un plan réel, rencontrant la cubique en trois points S, S_1, S_2 ; les points S_1, S_2 peuvent être imaginaires conjugués. Les cinq points S, S_1, S_2, (MNPQ), (MQPN) déterminent une conique (C) ; par deux points réels de cette conique, passent deux sécantes réelles ou idéales de la cubique, et ces deux sécantes déterminent un hyperboloïde, sur lequel est située la cubique. Cet hyperboloïde contiendra la conique (C), par conséquent, (MNPQ) est un point de cette surface.

La sécante passant par le point (MNPQ), est l'une des génératrices de la surface, qui se coupent au point (MNPQ). Par ce point et la cubique, on ne peut d'ailleurs faire passer qu'un seul hyperboloïde ; cette sécante est donc unique.

(*) Salmon, *The Cambridge and Dublin Mathematical Journal*, vol. V. Cambridge, 1850.

(**) Cayley, *Journal de Liouville*, 1845, p. 249.

Si le support du point (MNPQ) est une semi-sécante g, ce point est sur l'hyperboloïde engendré par les sécantes s'appuyant sur g; par ce point passe une génératrice de système contraire à celui de g. Cette génératrice est la sécante cherchée.

§ II.

Droites associées réelles.

1. Soient S et S′ deux points de la cubique; les faisceaux qui projettent des tangentes en S et S′, les points de la cubique, engendrent un hyperboloïde. Les plans tangents à cette surface aux points S et S′ sont osculateurs à la cubique en ces points, et renferment deux génératrices g et g' qui sont des semi-sécantes de la courbe.

Crémona appelle ces droites : droites associées par rapport à la cubique (*). Toute sécante réelle, idéale ou imaginaire s'appuyant sur la droite g est une génératrice de l'hyperboloïde; elle rencontrera donc aussi la droite g'.

2. *Si la sécante est réelle ou idéale, ses points d'appui sur les droites* g *et* g′, *sont conjugués par rapport à la cubique* (**).

Car les points S et S′ sont conjugués dans l'involution, dont les points doubles sont sur la sécante réelle ou idéale; ils sont donc projetés sur cette sécante, de la tangente en S prise comme axe, suivant deux points conjugués par rapport à la cubique.

La cubique se correspond donc à elle-même, dans une infinité de systèmes involutifs gauches hyperboliques.

Corollaire. Les droites associées dont les points d'appui sur la cubique, forment une involution, coupent la sécante réelle ou idéale, qui joint les points doubles de l'involution.

(*) Cremona, *Mémoire de géométrie pure sur les cubiques gauches* (Nouvelles Annales de Mathématiques, 1862). — Cet important travail contient des renseignements bibliographiques, qui nous ont été très utiles.

(**) Idem, *loc. cit.*, p. 299.

§ III.

Séries projectives.

1. Deux faisceaux projectifs de plans, ayant pour axe une sécante a de la cubique, déterminent sur celle-ci deux séries de points (M, N, P,...) et (M_1, N_1, P_1,...); nous dirons que ces deux séries sont projectives.

Les couples de points correspondants sont projetés d'une sécante quelconque b, suivant deux faisceaux de plans projectifs entre eux. En effet, les faisceaux de plans

$$a(\mathrm{MNP}\ldots) \quad \text{et} \quad b(\mathrm{MNP}\ldots),$$

sont projectifs ainsi que les faisceaux

$$a(\mathrm{M_1N_1P_1}\ldots) \quad \text{et} \quad b(\mathrm{M_1N_1P_1}\ldots);$$

par conséquent, les faisceaux

$$b(\mathrm{MNP}\ldots) \quad \text{et} \quad b(\mathrm{M_1N_1P_1}\ldots)$$

sont projectifs.

Soient A, B, C, D quatre points de la cubique, tels que (ABCD) soit le groupe représentatif d'un point imaginaire. Si A_1, B_1, C_1, D_1 sont les points correspondants des quatre points donnés dans les deux séries projectives, nous dirons que les points imaginaires (ABCD) et ($A_1B_1C_1D_1$) sont correspondants. Si ces deux groupes représentent le même point imaginaire, ce dernier est un élément double des deux séries projectives. On voit aisément que deux points imaginaires correspondants, sont projetés de la sécante b, suivant deux plans imaginaires correspondants, dans les faisceaux projectifs b (MNP...) et b ($M_1N_1P_1$...). On pourra donc appliquer aux séries projectives sur une cubique, les propriétés vues au § V.

2. La projectivité entre deux séries de points, est déterminée par trois couples de points correspondants AA_1, BB_1, CC_1. Soient E et F les éléments doubles réels ou imaginaires conjugués des deux séries ; les couples de points AB_1, A_1B, EF sont en involution (n° 7, § V) ; donc, si S est un point de la cubique, l'intersection des plans SAB_1 et SA_1B s'appuie sur la sécante EF. Par conséquent :

Si un hexagone $(AB_1CA_1BC_1)$ *est inscrit dans une courbe gauche du troisième ordre, les droites menées d'un point quelconque* S *de la courbe, et s'appuyant sur les couples de côtés opposés, rencontrent une sécante fixe de la courbe* (*). *Cette sécante joint les points doubles des séries projectives* AA_1, BB_1, CC_1.

Nous appelons cette sécante, la pascale de l'hexagone.

3. Les points A, B, C définissent une projectivité cyclique, qui correspond, dans les séries projectives (AA_1, BB_1, CC_1), à la projectivité cyclique définie par le terme $A_1B_1C_1$. Soient $\alpha\alpha'$, $\beta\beta'$ les points doubles imaginaires conjugués de ces deux projectivités. Si A'B' sont les conjugués des points A et B, respectivement par rapport aux couples BC et AC, les groupes représentatifs des points α et α' seront (ABA'B') et (AB'A'B). De même, les points β et β' sont représentés par $(A_1B_1A_1'B_1')$ et $(A_1B_1'A_1'B_1)$.

Mais les points A' et A_1', B' et B_1' sont correspondants dans les séries projectives (AA_1, BB_1, CC_1) ; donc α et β, α' et β' sont aussi correspondants dans ces deux séries. Si EF sont les points doubles, les couples EF, $\alpha\beta'$, $\alpha'\beta$ sont en involution ; donc la droite EF est une génératrice de l'hyperboloïde $H_{\alpha\beta'}$, ayant pour génératrice imaginaire la sécante $\alpha\beta'$, et passant par la cubique.

Si l'on fait une permutation circulaire des points A_1, B_1, C_1, on obtient l'hexagone $(AC_1CB_1BA_1)$; si E_1F_1 sont les points

(*) Cremona, *Journal de Crelle*, t. LVIII, p. 145. — *Sur quelques propriétés des lignes gauches de troisième ordre et de troisième classe*, § IV, n° 12.

doubles des séries projectives (AB_1, BC_1, CA_1), la droite E_1F_1 sera la pascale de l'hexagone ($AC_1CB_1BA_1$). Dans ces deux séries projectives, au point α ou (ABA'B') correspond le point imaginaire ($B_1C_1B'_1C'_1$), si B'_1 et C'_1 sont les conjugués des points B_1 et C_1, respectivement par rapport aux couples A_1C_1 et A_1B_1. Mais le sens $B_1C_1B'_1$ est identique au sens $B_1C_1A_1$ ou $A_1B_1C_1$; le point ($B_1C_1B'_1C'_1$) est donc le point β, et l'on voit comme précédemment que les couples E_1F_1, $\alpha\beta'$, $\alpha'\beta$ sont en involution. La droite E_1F_1 est donc une génératrice de l'hyperboloïde $H_{\alpha\beta'}$, et la pascale de l'hexagone ($AA_1CC_1BB_1$) jouit de la même propriété.

On démontre de même que les pascales des hexagones ($AC_1CA_1BB_1$), ($AB_1CC_1BA_1$), ($AA_1CB_1BC_1$) sont sur un hyperboloïde $H_{\alpha\beta}$, ayant pour génératrice la droite $\alpha\beta$ et passant par la cubique. Les deux hyperboloïdes $H_{\alpha\beta'}$ et $H_{\alpha\beta}$ ont une génératrice commune; elle joint les points communs aux involutions ($\alpha\beta$, $\alpha'\beta'$), ($\alpha\beta'$, $\alpha'\beta$). Ces points sont donc les points doubles de l'involution ($\alpha\alpha'$, $\beta\beta'$); ils sont réels. Donc :

Les pascales des hexagones ($AB_1CA_1BC_1$), ($AC_1CB_1BA_1$), ($AA_1CC_1BB_1$) *inscrits dans une courbe gauche du troisième ordre, sont situées sur un hyperboloïde passant par la courbe. Il en est de même des pascales des hexagones* ($AC_1CA_1BB_1$), ($AB_1CC_1BA_1$), ($AA_1CB_1BC_1$).

Les deux hyperboloïdes ont une génératrice commune, qui joint les points doubles de l'involution ($\alpha\alpha'$, $\beta\beta'$), *si* $\alpha\alpha'$, $\beta\beta'$ *sont les points doubles des projectivités cycliques* (AB,BC,CA), (A_1B_1, B_1C_1, C_1A_1).

Si P est un point quelconque de la courbe, les génératrices semi-sécantes des hyperboloïdes $H_{\alpha\beta'}$ et $H_{\alpha\beta}$, passant par ce point, sont les supports des plans imaginaires ($P\alpha\beta'$) ($P\alpha\beta$). Ces droites et l'intersection des plans ($P\beta\beta$), ($P\alpha\alpha'$) sont les arêtes du trièdre diagonal de l'angle tétraèdre P($\alpha\alpha'\beta\beta'$). Ce trièdre est donc conjugué par rapport au cône (P) perspectif à la cubique. Donc : *Si d'un point P de la courbe, on mène les génératrices semi-sécantes des deux hyperboloïdes* $H_{\alpha\beta'}$, $H_{\alpha\beta}$, *ces deux droites et l'intersection des plans* ($P\alpha\alpha'$), ($P\beta\beta'$), *forment un trièdre conjugué par rapport au cône* (P) *perspectif à la cubique.*

§ IV.

Plan osculateur imaginaire.

1. Soient AC, BD deux couples de points sur la cubique, définissant une involution elliptique. Une tangente quelconque à une conique (σ) inscrite dans la développable osculatrice (*), étant l'intersection de deux plans osculateurs, les plans osculateurs aux couples de points AC, BD,... décriront sur cette tangente, des couples de points conjugués dans une même involution. Mais les traces de ces plans sur le plan osculateur σ, sont tangentes à la conique (σ); leurs points de contact décrivent donc une involution elliptique sur cette courbe. Nous représenterons par P le pôle de cette involution, et par A_2, B_2, C_2, D_2 les points d'intersection des plans osculateurs aux points A, B, C, D avec la droite $(\sigma\sigma_1)$, σ_1 étant un plan osculateur à la cubique. P $(A_2B_2C_2D_2)$ est un groupe représentatif d'une tangente imaginaire, menée du point P à la conique (σ). Si P_1 est le pôle de l'involution analogue sur le plan σ_1, P_1 $(A_2B_2C_2D_2)$ est le groupe représentatif d'une tangente menée du point P_1 à la conique (σ_1). Ces deux tangentes sont dans le plan imaginaire PP_1 $(A_2B_2C_2D_2)$, lequel sera coupé par un plan osculateur quelconque σ_2, suivant une tangente imaginaire à la conique (σ_2). En effet, du point P_2, intersection de la droite PP_1 avec le plan σ_2, on projette les involutions situées sur les droites $(\sigma\sigma_2)$ et $(\sigma_1\sigma_2)$, suivant la même involution de rayons; le point P_2 est donc le pôle de l'involution sur la conique (σ_2), et par conséquent, le plan imaginaire PP_1 $(A_2B_2C_2D_2)$ coupe le plan σ_2, suivant une tangente à la conique (σ_2). Nous dirons que le plan PP_1 $(A_2B_2C_2D_2)$ est un *plan imaginaire osculateur* à la cubique. Par la droite PP_1, on peut donc mener deux plans osculateurs imaginaires conjugués.

(*) Möbius, *Barycentrische Calcul*, p. 121.

2. Soient S et S_1 deux points de la cubique conjugués dans l'involution (AC, BD), t_s et t_{s_1} les tangentes à la courbe en ces points. Dans le plan osculateur σ, les points S et (t_s, σ) sont en ligne droite avec le pôle P de l'involution; dans le plan osculateur σ_1, les points S_1, P_1, (t_s, σ_1) sont collinéaires. Les deux droites PS et P_1S_1 sont les deux droites associées, qui s'appuient en S et en S_1 sur la cubique; donc les plans PP_1S et PP_1S_1 coupent la droite qui joint les points doubles de l'involution (AC, BD), en deux points conjugués par rapport à ces points (n° 2, § II). Mais ces deux plans sont conjugués dans l'involution, qui représente les plans osculateurs imaginaires ayant pour support la droite PP_1; donc ces plans passent par les points doubles de l'involution (AC, BD). Nous appellerons ces points imaginaires, *les points de contact des points osculateurs imaginaires.*

Les développements qui précèdent, démontrent les théorèmes suivants :

Les couples de droites associées, dont les points d'appui sur la cubique forment une involution, rencontrent deux droites fixes; l'une joint les points doubles de cette involution; l'autre est l'intersection des plans osculateurs aux mêmes points.

Soient α, β, γ, δ *quatre plans osculateurs fixes,* σ *un plan osculateur variable,* (σ) *la conique inscrite dans la développable osculatrice à la cubique et située dans le plan* σ; *le pôle, par rapport à cette conique, de la droite qui unit les points* $(\alpha\gamma\sigma)$, $(\beta\delta\sigma)$, *décrit une droite, intersection de deux plans osculateurs.*

3. Soient A, B, C trois points réels de la courbe, E, F les points doubles imaginaires conjugués de la projectivité cyclique (AB, BC, CA). Le point B est un point double de l'involution définie par les deux couples de points AC, EF (n° 7, § V); donc la semi-sécante du plan osculateur au point B, qui rencontre la sécante AC, doit couper la droite EF. Le plan osculateur au point B passe donc par le point d'intersection O, de la droite EF avec le plan ABC. Par conséquent :

Les points osculateurs en trois points réels A, B, C *d'une courbe*

gauche du troisième ordre, se coupent en un point du plan ABC (*). *La sécante qui passe par ce point, joint les plans doubles de la projectivité cyclique déterminée par le terne* ABC. *Cette sécante est donc idéale.*

4. Soient A_1, B_1, C_1 les conjugués des points A, B, C respectivement par rapport aux couples de points BC, CA, AB. Les plans osculateurs aux points A_1, B_1, C_1 se coupent en un point O_1, situé sur la sécante EF, car $A_1B_1C_1$ est un terne de la projectivité cyclique ayant pour points doubles E, F. Les couples AA_1, BB_1, CC_1 faisant partie de l'involution (EE, FF), les couples de droites associées AO et A_1O_1, BO et B_1O_1, CO et C_1O_1 sont coupés par deux droites (n° 2, § IV); l'une de ces droites est la sécante EF, et l'autre est l'intersection des plans osculateurs aux points E et F. Cette dernière droite est donc l'intersection des deux plans ABC, $A_1B_1C_1$. Par conséquent : *Un plan rencontrant la cubique en trois points réels* A, B, C *renferme le support de deux plans osculateurs imaginaires conjugués. Les points de contact sont les points doubles de la projectivité cyclique, définie par le terne* ABC.

5. Soit φ le support de deux plans osculateurs imaginaires conjugués, dont E et F sont les points de contact. Un plan quelconque π mené par la droite φ, rencontre la courbe au moins en un point réel A. Ce point définit un terne ABC de la projectivité cyclique, ayant pour points doubles les points E et F. On a vu au numéro précédent que la droite φ devait se trouver dans le plan ABC; ce plan est donc le plan π et on peut dire : *Tout plan mené par le support de deux plans osculateurs imaginaires conjugués, rencontre la courbe en trois points réels* (**), *formant un terne de la projectivité cyclique, ayant pour points doubles les points de contact des plans osculateurs considérés.* Un

(*) Chasles, *loc. cit.*, p. 195, n° 41.

(**) Jòachimsthal, *Journal de Crelle*, t. LVI, p. 45. — Cremona, *Annali di Matematica*, gennaio-febbraio 1859.

plan ne peut contenir qu'une seule intersection de deux plans osculateurs imaginaires conjugués. Cela résulte de la propriété géométrique de cette droite, relativement aux trois points de la courbe situés dans ce plan.

6. Soit π un plan rencontrant la courbe en un point réel A et en deux points imaginaires conjugués B et C. Désignons par A_1 le conjugué du point A par rapport au couple BC. Le point A_1 définit un terne A_1EF de la projectivité cyclique, ayant pour éléments doubles les points B et C.

Nous avons vu que les plans osculateurs aux points A_1, E, F se coupent au point d'intersection α de la sécante BC avec le plan A_1EF. Soit O le point où la sécante EF coupe le plan ABC. La droite $A_1\alpha$ située dans le plan osculateur au point A_1, et rencontrant les sécantes BC et EF, a pour associée une droite passant par le conjugué A du point A_1 par rapport au couple BC, et s'appuyant sur les mêmes droites. Cette droite associée à la droite $A_1\alpha$ est donc AO. Mais l'intersection des plans osculateurs β et γ aux points B et C, est située dans le plan $A_1EF\alpha$ (n° 4, § IV); cette droite coupe donc la droite $A_1\alpha$ et aussi son associée AO; elle passe donc par le point d'intersection du plan $A_1EF\alpha$ avec la droite AO, c'est-à-dire par le point O. Les plans osculateurs aux points A, B, C passent donc par un point O du plan ABC, et la sécante issue de ce point est réelle. Les points A et A_1 sont conjugués dans l'involution (EE, FF); donc l'intersection φ des plans osculateurs aux points E et F rencontre les droites AO et $A_1\alpha$; mais cette droite φ passe par le point α; elle est donc tout entière dans le plan ABC; par conséquent :

Si un plan π *rencontre la cubique en un point réel* A *et en deux points imaginaires conjugués* B *et* C, *les plans osculateurs à la courbe en ces points se coupent en un point* O, *situé dans le plan* ABC. *La sécante issue de ce point, rencontre la courbe en deux points réels* E *et* F, *et les plans osculateurs en ces points se coupent dans le plan* ABC. *Si* A_1 *est le conjugué du point* A *par rapport au couple* BC, *le terne* A_1EF *fait partie de la projectivité cyclique, ayant pour éléments doubles les points* B *et* C.

7. Soit φ le support de deux plans osculateurs réels, dont E et F sont les points de contact ; un plan π mené par la droite φ, rencontre la courbe au moins en un point réel, que nous désignerons par A. Soit A_1 le conjugué du point A par rapport au couple EF ; BC les points doubles de la projectivité cyclique (EF, FA_1, A_1E); le plan ABC passera par la droite φ et sera identique au plan π. Donc :

Tout plan passant par le support de deux plans osculateurs réels, ayant pour points de contact les points E *et* F, *rencontre la cubique en un point réel* A *et en deux points imaginaires conjugués* B *et* C (*). *Les deux points* E *et* F *font partie du même terne dans la projectivité cyclique, ayant pour éléments doubles les points* B *et* C.

Corollaire. Un plan ne peut renfermer qu'une seule droite, qui soit l'intersection de deux plans osculateurs réels (**). Des nos 5 et 7 on conclut qu'il ne peut contenir deux droites, telles que l'une soit l'intersection de deux plans osculateurs réels, et l'autre l'intersection de deux plans osculateurs imaginaires conjugués.

8. Soit O un point situé sur une sécante idéale EF ; menons le plan π passant par le point O et l'intersection φ des plans osculateurs à la cubique aux points E et F. Ce plan rencontre la cubique en trois points réels A, B, C et les plans osculateurs α, β, γ en ces points, passant par le point O. Ce point ne peut plus être situé dans un plan osculateur réel δ, sinon les droites $(\alpha\beta)$, $(\gamma\delta)$ seraient dans un même plan. Si δ était imaginaire, son conjugué δ' passerait aussi par le point O et les droites $(\alpha\beta)$, $(\delta\delta')$ seraient dans un même plan.

Par conséquent : *Par un point situé sur une sécante idéale, on peut mener trois plans osculateurs réels à la courbe ; leurs points de contact sont situés dans un plan passant par le point considéré.*

(*) Joachimsthal, *loc. cit.* — Cremona, *Annali di Matematica*, gennaio-febbraio, 1859.

(**) Schroeter, *Journal de Crelle*, t. LVI, p. 33.

9. Si le point O est sur une sécante réelle EF, on mène le plan (O, φ), φ étant l'intersection des plans osculateurs aux points E et F. Ce plan rencontre la courbe en un point réel A et en deux points imaginaires conjugués B et C. Les seuls plans osculateurs passant par le point O, sont ceux qui ont pour points de contact les points A, B, C.

Donc : *Par un point situé sur une sécante réelle, on peut mener trois plans osculateurs à la courbe, un réel et deux imaginaires conjugués. Leurs points de contact sont dans un plan passant par le point donné.*

Corollaire. Les courbes gauches du troisième ordre sont aussi de troisième classe (*).

9. *Une sécante de la cubique gauche contient une infinité de points conjugués deux à deux. Chaque couple de points conjugués donne six plans osculateurs, dont les points de contact sont en involution; les involutions correspondant à tous ces couples, constituent une involution unique, ayant pour éléments doubles les points de la cubique situés sur la sécante* (**).

Si la sécante est idéale, ce théorème résulte de ce qui a été dit au n° 4 de ce paragraphe. Si la sécante EF est réelle, en reprenant les notations du n° 6, le conjugué O_1 du point O sera situé sur la droite $A_1\alpha$ associée de AO, et les points de contact B_1 et C_1 des plans osculateurs imaginaires passant par O_1, sont les point doubles de la projectivité cyclique (AE, EF, FA); car

$$(AA_1EF) = -1.$$

Dans l'involution ayant pour points doubles E, F, à la projectivité cyclique (EF, FA_1, A_1E) correspond la projectivité cyclique (EF, FA, AE); donc les deux points imaginaires B et C ont pour correspondants dans cette involution les deux points imaginaires B_1 et C_1. Supposons B et B_1 correspondants ainsi que C et C_1; nous voyons que les couples AA_1, BB_1, CC_1 appartiennent à une involution, ayant pour éléments doubles les points E et F.

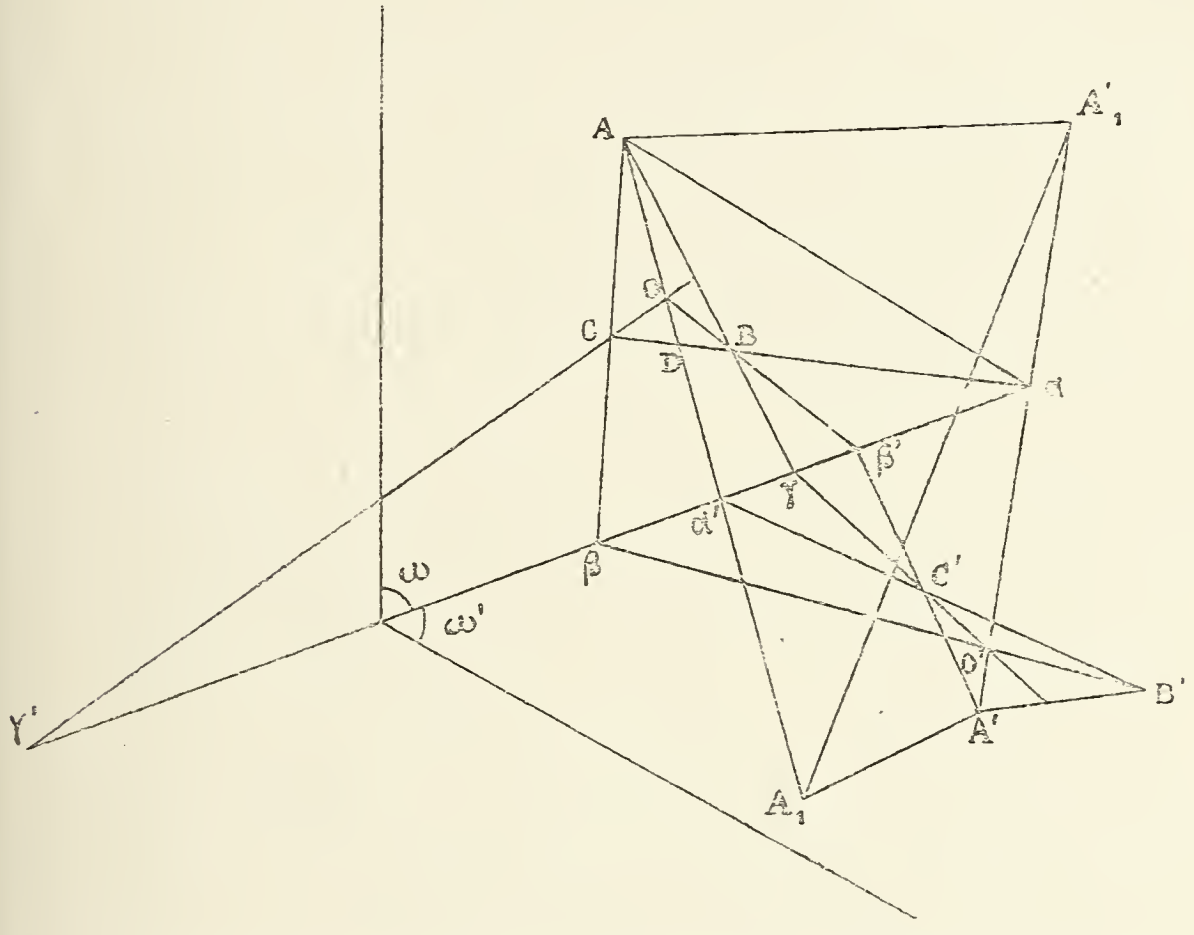
(*) Schroeter, *Journal de Crelle*, p. 36.

(**) Cremona, *Nouvelles Annales de Mathématiques*, 2e série, t. I, p. 301.

§ V.

Plans conjugués.

1. Les plans osculateurs en deux points réels ou imaginaires conjugués E et F, se coupent suivant une droite φ et sont les éléments doubles de deux faisceaux involutifs. Deux plans ω



et ω' correspondants dans ces faisceaux, sont dits conjugués par rapport à la cubique gauche. Deux plans conjugués ω et ω' déterminent sur la sécante EF, deux points conjugués par rapport à la cubique. Ces points O et O′ sont les foyers des plans considérés. Il résulte de là, que les plans ω et ω' déterminent sur la cubique six points A, B, C, A′, B′, C′ qui peuvent être accouplés involutivement, et l'involution (AA′, BB′, CC′) ainsi obtenue, a pour éléments doubles E et F (*).

2. Supposons les points E et F imaginaires conjugués ; les

(*) Cremona, *Nouvelles Annales de Mathématiques*, 2e série, t. I, p. 301.

six points A, B, C, A′, B′, C′ sont réels et les côtés CB, AC, BA, C′B′, A′C′, B′A′ des deux triangles ABC, A′B′C′ déterminent sur la droite (ωω′) les six points α, β, γ, α′, β′, γ′. La sécante BC rencontre les deux droites associées AO et A′O′; cette dernière passera donc par le point α, et le faisceau qui projette de la tangente au point A les quatre points A, A′, B, C, est harmonique; donc si D est le point commun aux droites AO et BC, la section (BCDα), faite dans ce faisceau par la droite BC, sera aussi harmonique. Le point α appartient donc à la polaire harmonique du point O, par rapport au triangle ABC. Il en sera de même des points β et γ. Donc : *Dans un plan rencontrant la courbe en trois points réels* A, B, C, *est située l'intersection* (ω,ω′) *de deux plans osculateurs imaginaires conjugués. Le point de rencontre* O *des plans osculateurs aux points* A, B, C *est le pôle de la droite* (ωω′), *par rapport au triangle* ABC (*).

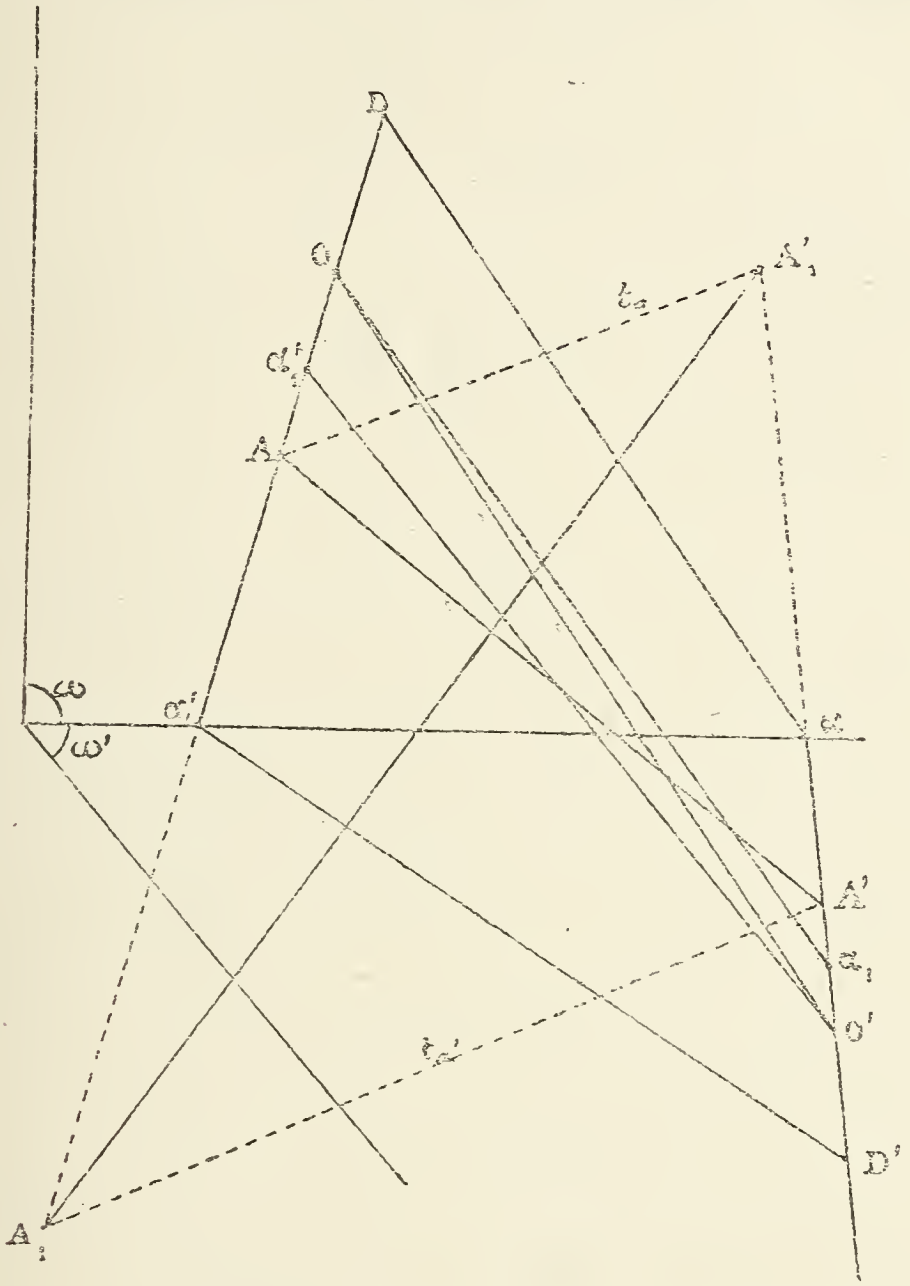
3. Lorsque l'on construit la polaire du point O par rapport au triangle ABC, on peut le faire sans s'appuyer sur la réalité des points B et C. La droite AO coupe le support des points B et C en un point D; le point α′, déterminé par l'égalité

$$(ADO\alpha') = -2,$$

est un point de la polaire harmonique cherchée. Un second point de cette droite, est le correspondant α du point D dans l'involution, qui a pour éléments doubles les points B et C. Cela étant, nous allons montrer que la droite (ωω′) est encore la polaire harmonique du point O, par rapport au triangle ABC, dans le cas où les points B et C sont imaginaires conjugués. Soit A′ le conjugué harmonique du point A par rapport au couple BC, et O′ le point où se coupent les plans osculateurs, aux points de la courbe situés dans le plan [A′(ω, ω′)]. La droite OO′ sera la corde des contacts EF des plans osculateurs réels, qui passent par la droite (ω, ω′). La droite A′O′ coupe la tangente au point A en un point A_1' et la sécante BC au point α, situé sur la droite (ω, ω′). La sécante idéale B′C′

(*) Cremona, *Nouvelles Annales de Mathématiques*, 2e série, t. I, p. 296.

située dans le plan [A′(ω, ω′)], rencontre la droite AO, en un point α de la droite (ω, ω′). Par le point α passent les plans osculateurs aux points E, F, A′ (n° 6, § IV); le plan αEFA′ renferme donc le support des plans osculateurs, dont les points de contact sont les points B et C. Ce support passe donc



par le point O, et si α_1 est son point d'intersection avec la droite A′O′, on aura l'égalité

$$(A'O'x\alpha_1) = -2$$

ou

$$(A'\alpha_1O'x) = \frac{3}{2} \quad . \quad . \quad . \quad . \quad . \quad . \quad . \quad (a)$$

De même si α'_1 est le point commun à la droite AO et à la polaire harmonique du point α', par rapport au triangle EFA, on a

$$(AO\alpha'\alpha'_1) = -2.$$

Mais les droites t_a, $O\alpha_1$, (ω, ω'), $O'\alpha'_1$ sont hyperboloïdiques; donc

$$(AO\alpha'\alpha'_1) = (A'_1\alpha_1\alpha O');$$

ou

$$(\alpha_1 A'_1 O'\alpha) = -2. \quad . \quad . \quad . \quad . \quad . \quad . \quad . \quad (b)$$

Des égalités (a) et (b) on déduit

$$(A'A'_1O'\alpha) = -3.$$

On aurait de même

$$(AA_1O\alpha') = -3.$$

Les quatre droites t_a, $t_{a'}$, OO', αD, faisant partie d'un même système réglé, on a

$$(A'A'_1O'\alpha) = (A_1AOD) = -3,$$

ou

$$(AOA_1D) = \frac{4}{3}.$$

Or

$$(AO\alpha'A_1) = \frac{1}{4},$$

par conséquent,

$$(ADO\alpha') = -2.$$

La polaire du point O par rapport au triangle ABC passera donc par le point α'; le point α appartient d'ailleurs à cette droite; donc la droite (ω, ω') est la polaire du point O, par rapport au triangle ABC.

3. Soit Q le point où la polaire du point O, par rapport à la conique située dans le plan osculateur au point A, coupe la droite AO. On a

$$(AA_1O\alpha') = -3, \quad (AA_1OQ) = -1$$

par conséquent,

$$(AQO\alpha') = -1.$$

Donc : *Soit* A *le point de contact d'un plan osculateur réel mené du point* O *de la sécante* EF, Q *le conjugué sur la droite* AO, *du point* O *par rapport à la conique située dans ce plan. La droite* (ω, ω') *coupe la droite* AO *en un point* α', *tel que*

$$(AQO\alpha') = -1.$$

Cette égalité montre que les points A et Q se correspondent dans un système involutif gauche, ayant pour axes les droites EF et (ω, ω'). On déduit de là que *le point* Q *décrit dans l'espace, une courbe gauche du troisième ordre.*

4. Nous avons trouvé l'égalité

$$(AA_1O\alpha') = -3;$$

elle montre que les points A et A_1, sont correspondants dans l'homologie, ayant pour centre et pour axe le point O et la droite (ω, ω'), et dont le coefficient est égal à -3. Donc : *Si les plans osculateurs aux points réels* A, B, C *passent par le point* O, *il existe trois tangentes à la cubique, rencontrant respectivement les droites* AO, BO, CO *aux points* A_1, B_1, C_1. *Les deux triangles* ABC, $A_1B_1C_1$ *sont correspondants dans une homologie, dont le coefficient est égal à* -3. *L'axe d'homologie est le support de deux plans osculateurs imaginaires conjugués* (*).

5. Les points réels ou imaginaires conjugués E et F sont les points doubles d'une involution (AA′, BB′,...); les droites qui joignent les points correspondants engendrent un hyperboloïde H_1; les intersections des plans osculateurs aux mêmes points engendrent un second hyperboloïde H_2, inscrit dans la développable osculatrice à la cubique. Ces deux surfaces se correspondent dans deux systèmes collinéaires intéressants à

(*) Cremona, *Nouvelles Annales de Mathématiques*, 2e série, t. I, p. 304.

signaler. La droite qui joint deux points correspondants M et M′, s'appuie en m et m' sur les deux axes fixes EF et $(\omega\omega')$, et on a la relation

$$(MM'mm') = -5.$$

Les égalités

$$(AA_1O\alpha') = -3, \qquad (A'A_1'O'\alpha) = -3,$$

montrent en effet, que dans ces deux systèmes collinéaires, à la génératrice AA′ de l'hyperboloïde H_1, correspond la génératrice A_1A_1', de l'hyperboloïde H_2.

Le point A_1 est un point de la courbe des contacts de l'hyperboloïde H_2, avec la développable osculatrice à la courbe gauche. Mais le point A_1 a pour correspondant le point A dans les systèmes collinéaires considérés; le point A_1 décrit donc une courbe gauche du troisième ordre. Par conséquent : *Si un hyperboloïde est inscrit dans la développable osculatrice à une cubique gauche, la courbe des contacts est une courbe gauche du troisième ordre.*

6. Les couples de points $\alpha\alpha'$, $\beta\beta'$, $\gamma\gamma'$ sont conjugués par rapport aux deux hyperboloïdes H_1 et H_2. En effet, le plan polaire du point α par rapport à l'hyperboloïde H_1, passe par le point D; il passe aussi par le point A, car le plan $A'AA_1'$, tangent à cette surface au point A, contient le point α. Pour démontrer que les points α et α' sont conjugués par rapport à l'hyperboloïde H_2, on remarque que le plan ω' est le plan polaire du point O par rapport à cette surface, et que le point A_1 est le point de contact de l'hyperboloïde H_2, avec le plan $\alpha A'A_1$.

Les couples de points O, O′ conjugués par rapport à la cubique, le sont aussi par rapport aux surfaces H_1 et H_2; les droites EF et (ω, ω') sont réciproques par rapport aux mêmes surfaces.

7. On a

$$(BCD\alpha) = (\beta'\gamma'\alpha'\alpha) = -1$$

donc le point α' est le conjugué du point α par rapport au couple $\beta'\gamma'$. On déduit de là que les points doubles de l'involution $(\alpha\alpha', \beta\beta', \gamma\gamma')$ sont les points doubles de la projectivité cyclique $(\alpha\beta, \beta\gamma, \gamma\alpha)$. La surface H_2 détermine sur le plan ω, la conique locale des pôles du plan ω'; on peut donc dire : *Les côtés du triangle* ABC *déterminent sur la droite* (ω,ω') *un terne de la projectivité cyclique, ayant pour éléments doubles les points de la droite* (ω,ω'), *situés sur la conique locale des pôles du plan* ω' (*).

§ VI.

Tangente imaginaire.

1. Si l'on a une involution elliptique sur une cubique gauche, les droites AA′, BB′, qui joignent les points correspondants, engendrent un système réglé H_1, dont nous représenterons les directrices par g. Les droites intersections des plans osculateurs aux mêmes points, engendrent un second système réglé H_2, ayant pour directrices des droites p. Soient E et F les points doubles imaginaires conjugués de cette involution, φ l'intersection des plans osculateurs aux points E et F. Les deux droites EF et φ sont conjuguées par rapport aux deux hyperboloïdes H_1 et H_2, et chacune d'elles est le support d'une involution, dont les couples de points correspondants sont conjugués par rapport aux deux surfaces. Ces deux involutions déterminent deux systèmes involutifs gauches, parmi lesquels nous distinguerons celui qui admet la droite AA′ comme directrice. Menons les deux droites associées s'appuyant en A et A′ sur la cubique; elles coupent la sécante EF en deux points O et O′, et la droite φ aux points α' et α. Le système involutif gauche admettant AA′ comme directrice, est caractérisé par les sens OO′ et $\alpha'\alpha$, qu'on associe aux involutions considérées. Les droites associées AO et A′O′ coupent respectivement les tangentes à la courbe aux points A′ et A, en deux points A_1 et A_1', tels que A_1A_1' est une génératrice de la

(*) Cremona, *Nouvelles Annales de Mathématiques*, 2e série, t. I, p. 446.

surface H_2. La droite A_1A_1' est l'axe de deux faisceaux involutifs, perspectifs et concordants aux involutions considérées, avec leurs sens OO' et $\alpha'\alpha$; elle est donc une directrice du système involutif gauche considéré. On conclut de là que le second système involutif gauche admet comme directrices, les systèmes de droites g et p. Il représentera donc deux génératrices imaginaires conjuguées, communes aux deux surfaces H_1 et H_2, et de même système que les génératrices AA' et A_1A_1'. Ces deux droites imaginaires sont, par définition, *les tangentes à la cubique aux points* E et F.

Il résulte de là que : *Si un hyperboloïde passe par la cubique gauche, ou s'il est inscrit dans la développable osculatrice à cette courbe, il existe deux génératrices réelles ou imaginaires conjuguées, tangentes à la cubique* (*).

2. Occupons-nous seulement de la tangente au point imaginaire E. La droite φ étant une droite directrice du système involutif gauche, qui représente cette tangente, le plan (φE) contiendra la tangente à la cubique au point E. Donc : *La tangente en un point imaginaire, est située dans le plan osculateur au même point.*

Le plan (φE) est tangent aux deux hyperboloïdes H_1 et H_2 au point E; par conséquent : *Si un hyperboloïde passe par la cubique ou s'il est inscrit dans la développable, il existe deux génératrices tangentes aux points* E *et* F *à la courbe. Les plans tangents en ces points à la surface réglée, sont osculateurs à la cubique.*

3. Par un point S de la courbe, passe une directrice g du système réglé H_1. Cette droite est le support du plan tangent imaginaire (gE) au cône (S), le long de la génératrice SE ; mais g est une directrice du système involutif gauche; elle coupe donc la tangente au point E, et cette dernière droite est située dans le plan (gE). Par conséquent : *La tangente en un point imaginaire de la cubique, est tangente à tous les cônes perspectifs à la courbe.*

(*) Chasles, *loc. cit.*, p. 193, n° 23.

4. Un plan osculateur σ renferme une directrice p du système réglé H_2. Cette droite est le support d'un point, commun au plan σ et à la tangente au point E. Ce point imaginaire est aussi l'intersection du plan osculateur (φE), avec la droite p; il appartient donc à la conique (σ) inscrite dans la développable osculatrice, et située dans le plan σ. Donc : *Les tangentes imaginaires d'une cubique gauche, déterminent sur un plan osculateur σ, des points de la conique (σ) inscrite dans la développable osculatrice à la courbe.*

Ou bien : *Les tangentes imaginaires sont des génératrices de la développable osculatrice à la cubique.*

§ VII.

Droites associées imaginaires.

1. Les deux involutions ayant pour supports les droites EF et φ, déterminent un système involutif gauche elliptique, si l'on associe à ces involutions respectivement les sens OO′ et $\alpha\alpha'$. Ce système involutif gauche représente deux droites imaginaires conjuguées de seconde espèce, passant respectivement par les points E et F, et situées dans les plans osculateurs en ces points. Ces deux droites sont des génératrices communes aux deux hyperboloïdes H_1 et H_2, et sont rencontrées par les génératrices de l'autre système des deux surfaces. Ces génératrices sont, pour l'hyperboloïde H_1, des sécantes de la courbe, et pour l'hyperboloïde H_2, des droites intersection de plans osculateurs. Ces deux semi-sécantes imaginaires jouissent donc des propriétés de deux droites associées réelles ; nous les appellerons *droites associées imaginaires conjuguées.*

Corollaire. *Une cubique gauche se correspond à elle-même, dans une infinité de systèmes involutifs gauches elliptiques.*

§ VIII.

Conique centrale.

1. Les centres des coniques inscrites dans la développable osculatrice à une cubique gauche, sont sur une conique située

dans un plan, dont le conjugué est à l'infini (*). Cette conique et son plan portent respectivement le nom de conique centrale et de plan central. Dans le cas de l'ellipse et de l'hyperbole gauches, le plan de l'infini renferme une droite φ, qui est l'intersection de deux plans osculateurs réels ou imaginaires conjugués (n° 4, § IV). Les points de contact de ces plans sont les points doubles d'une involution hyperbolique ou elliptique (**). L'intersection des plans osculateurs en deux points conjugués A et A′ de cette involution, engendre un hyperboloïde sur lequel est situé la courbe centrale, et les mêmes plans osculateurs décrivent sur la droite φ, une involution de points conjugués par rapport à cette conique. Cette involution est hyperbolique dans le cas de l'ellipse gauche, elliptique dans le cas de l'hyperbole gauche.

Donc :

La conique centrale de l'hyperbole gauche est une ellipse, celle de l'ellipse gauche est une hyperbole (***).

2. Par les deux points conjugués AA′, menons deux plans parallèles au plan central ; ces deux plans conjugués rencontrent la focale centrale en leurs foyers O et O′. Soient A_1 et A'_1 les points où les tangentes à la cubique aux points A′ et A coupent respectivement les droites associées AO et A′O′ ; K et K′ les milieux des segments AA_1 et $A'A'_1$. Les droites A'_1K et A_1K' coupent le plan central en deux points μ_a et $\mu_{a'}$, qui sont les centres des coniques inscrites dans la développable, et situées dans les plans osculateurs aux points A et A′. Soient α' et α les points d'intersection des droites AO et A′O′ avec la droite φ ; on a (n° 3, § V)

$$(AA_1O\alpha') = -3, \qquad (A'A'_1O'\alpha) = -3,$$

ou

$$AO = -3A_1O, \qquad A'O' = -3A'_1O';$$

(*) Cremona, *Annali di Matematica*, t. I, § 27, 1858. — *Nouvelles Annales de Mathématiques*, 2e série, t. I, p. 369.

(**) Nous l'appelons l'*involution centrale.*

(***) Cremona, *Nouvelles Annales de Mathématiques*, 2e sér., t. I, p. 371.

donc les points O et O′ sont les milieux des segments A_1K et $A'K'$, et d'après la propriété du quadrilatère gauche, les droites $\mu_a\mu_{a1}$ et OO′ sont dans un même plan. Mais la sécante OO′ passe par le centre de la conique centrale; par conséquent, les points μ_a et μ_a' sont diamétralement opposés sur cette courbe.

La droite A_1A_1', intersection des plans osculateurs aux points A et A′, rencontre le plan central en un point μ, situé sur la conique centrale; donc :

Les extrémités d'un diamètre de la conique centrale, sont les centres de deux coniques inscrites dans la développable; les plans de ces deux courbes, sont osculateurs à la cubique, en deux points conjugués de l'involution centrale. Ces plans osculateurs rencontrent de nouveau la conique centrale au même point (*).

3. Soit μ' le point d'intersection du plan central, avec la droite KK′; les deux points μ et μ' et le centre C de la conique centrale, seront sur une même droite et on aura

$$\mu C = C\mu',$$

le point μ' appartient donc à la conique : Par conséquent. *Sur les droites associées passant par les points* A *et* A′, *on détermine les points* K *et* K′ *tels que*

$$AK = 2KO, \qquad A'K' = 2K'O';$$

(les points O et O′ sont sur la focale centrale) *la droite KK′ s'appuie sur la conique centrale en un point* μ', *tel que le point* μ, *qui lui est diamétralement opposé sur cette courbe, est sur l'intersection des plans osculateurs aux points* A *et* A′.

4. Soient M et M′ les points de contact des plans osculateurs, que l'on peut encore mener du point μ_a à la cubique, N et N′ ceux des plans osculateurs issus de $\mu_{a'}$. Les premiers déterminent sur le plan osculateur au point A, les asymptotes de la conique située dans ce plan; ces plans coupent donc la droite A_1A_1', en deux points M_1 et M_1' ayant pour milieu le point A_1. De

(*) Cremona, *Nouvelles Annales de Mathématiques*, p. 441.

même les plans osculateurs aux points N et N′, coupent la même droite en deux points N_1 et N'_1, ayant pour milieu le point A'_1. Mais les couples AA′, MM′, NN′ sont en involution; donc les couples $A_1A'_1$, $M_1M'_1$, $N_1N'_1$, le seront aussi, et puisque les points A_1 et A'_1 sont les milieux des segments $M_1M'_1$, $N_1N'_1$, les quatre points M_1, M'_1, N_1, N'_1 forment une division harmonique. Donc : *Les points de contact des couples de plans osculateurs, menés par les extrémités d'un diamètre de la conique centrale, forment une division harmonique.*

5. *Les centres des coniques inscrites dans la développable, et situées dans les plans osculateurs, aux points* M, M′, N, N′ *sont les extrémités de deux diamètres conjugués de la conique centrale* (*).

En se reportant aux notations du n° 3, les droites $\mu\mu_a$, $\mu\mu_a'$ sont respectivement parallèles aux deux droites associées AO et A′O′; donc si μ_m, μ_m', μ_n, μ_n' sont les centres des coniques situées dans les plans osculateurs aux points M, M′, N, N′, les droites $\mu_a\mu_m$, $\mu_a\mu_m'$, $\mu_a\mu_n$, $\mu_a\mu_n'$ sont respectivement parallèles aux plans, qui projettent de la focale centrale, les points M, M′, N, N′. Mais ces plans forment un faisceau harmonique, par conséquent, les points μ_n, μ_n' sont conjugués harmoniques par rapport au couple $\mu_m\mu_m'$; donc les diamètres $\mu_m\mu_m'$, $\mu_n\mu_n'$ de la conique centrale sont conjugués.

6. Dans le quadrilatère gauche $AA'A'_1A_1$, la droite KK′ rencontre la droite joignant les milieux μ et μ' des côtés $A_1A'_1$ et AA′. Le point μ' sera donc le symétrique du point μ, par rapport au point μ_1 ou bien :

$$C\mu' = 3C\mu_1;$$

donc : *L'hyperboloïde engendré par les droites analogues à* AA′, *est coupé par le plan central, suivant une conique concentrique et semblable à la conique centrale; le rapport de similitude est égal à* 3.

(*) Ce théorème ne s'applique pas à l'ellipse gauche.

Si BB′ est le couple de l'involution (AA′, MM′, NN′) conjugué harmonique au couple AA′, les plans osculateurs en ces points passent par le point μ_1; donc la droite BB′ passe par le symétrique de ce point par rapport au point μ. Donc :

Si deux couples AA′, BB′ *de l'involution centrale sont conjugués harmoniques, les droites* AA′, BB′ *rencontrent le plan central, en deux points symétriques par rapport au centre de la conique centrale.*

7 (*). Soient A et A′ deux points conjugués dans l'involution centrale, μ_a et $\mu_{a'}$ les centres des coniques inscrites dans la développable osculatrice de la cubique gauche, et situées respectivement dans les plans osculateurs α et α' aux points A et A′. Par chacun des points μ_a et $\mu_{a'}$ on peut encore mener deux plans osculateurs à la courbe; soient M et M′, N et N′ leurs points de contact. Nous avons démontré que les plans osculateurs aux points M et M′, N et N′ déterminent sur l'intersection des plans osculateurs α et α', des couples de points M_1 et M'_1, N_1 et N'_1 dont les milieux A_1 et A'_1 sont situés respectivement sur les tangentes à la cubique aux points A′ et A. On conclut de là que

Le conjugué harmonique du point A′ *par rapport au couple* MM′, *est identique au conjugué du point* A *par rapport au couple* NN′.

8. Nous représentons par Q ce point, dont nous allons faire connaître quelques propriétés.

Sur la droite $A_1A'_1$ le conjugué du point A_1 par rapport au couple $M_1M'_1$, est à l'infini; mais ce point appartient au plan osculateur au point Q, par conséquent :

Le plan osculateur au point Q, *est parallèle à l'intersection des plans osculateurs aux points* A *et* A′.

Ou bien

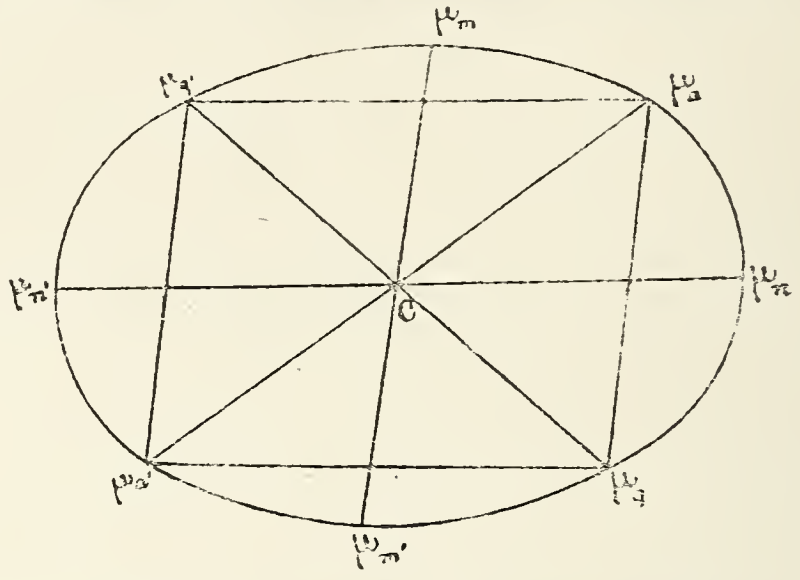
Les tangentes à la courbe aux points A′ *et* Q, *déterminent sur le plan osculateur au point* A, *deux points diamétralement opposés sur la conique inscrite dans la développable osculatrice.*

(*) Les nos 7 à 15 constituent la Note *Sur les cubiques gauches*, présentée à la Classe des sciences le 1er juillet 1893.

9. Le pôle du plan AA′Q étant à l'infini, ce plan est un plan diamétral; il est donc parallèle à la focale centrale. De là cette autre détermination du point Q :

Le point Q *est situé dans le plan mené par la sécante* AA′, *parallèlement à la focale centrale.*

10. Soient $\mu_m, \mu_{m'}, \mu_n, \mu_{n'}, \mu_q$ les centres des coniques inscrites



dans la développable osculatrice et situées respectivement dans les plans osculateurs à la cubique aux points M, M′, N, N′, Q. De l'égalité

$$(AQNN') = -1$$

on déduit

$$(\mu_a\mu_q\mu_n\mu_{n'}) = -1.$$

Mais les diamètres $\mu_m\mu_{m'}$, $\mu_n\mu_{n'}$ de la conique centrale sont conjugués, par conséquent la droite $\mu_a\mu_q$ est parallèle au diamètre $\mu_m\mu_{m'}$. Donc :

Le centre μ_q *de la conique inscrite dans la développable osculatrice, et située dans le plan osculateur à la cubique au point* Q, *est tel que la droite* $\mu_a\mu_q$ *est parallèle au diamètre* $\mu_m\mu_{m'}$ *de la conique centrale.*

De même $\mu_{a'}\mu_q$ est parallèle au diamètre $\mu_n\mu_{n'}$.

11. Les intersections des plans osculateurs aux points conjugués de l'involution centrale, engendrent un système réglé H passant par la conique centrale. Le plan osculateur à la courbe au point Q, tangent à la surface H, est parallèle à la génératrice A_1A_1' de cette surface; il contient donc une directrice du

système réglé, parallèle à la génératrice $A_1A'_1$. Ces deux droites parallèles déterminant un plan asymptote de l'hyperboloïde H, leurs points d'appui sur la conique centrale sont les extrémités d'un diamètre. Par conséquent :

Le centre μ_q de la conique inscrite dans la développable osculatrice, et située dans le plan osculateur au point Q, *est diamétralement opposé au point, où les plans osculateurs aux points* A *et* A', *se coupent sur la conique centrale.*

12. Nous désignerons par $\mu_{q'}$ le point de la conique centrale, appartenant à l'intersection des plans osculateurs aux points A et A'. La droite $\mu_a\mu_q$ étant parallèle au diamètre $\mu_m\mu_{m'}$, la corde $\mu_a\mu_{q'}$ sera conjuguée à ce diamètre. Donc :

Les plans osculateurs aux points A *et* A' *se coupent en un point de la conique centrale, qui est le conjugué harmonique du point μ_a par rapport au couple $\mu_m\mu_{m'}$.*

Ou bien :

Les plans osculateurs aux points A *et* A', *sont respectivement parallèles aux diamètres conjugués $\mu_n\mu_{n'}$ et $\mu_m\mu_{m'}$ de la conique centrale.*

13. Soit Q' le point de contact du troisième plan osculateur, que l'on peut mener du point $\mu_{q'}$ à la courbe gauche; le point $\mu_{q'}$ sera le centre de la conique inscrite dans la développable osculatrice, et située dans le plan osculateur au point Q'.

De l'égalité

$$(\mu_a\mu_{q'}\mu_m\mu_{m'}) = -1$$

on déduit

$$(AQ'MM') = -1.$$

Donc :

Les plans osculateurs aux points A *et* A' *rencontrent la conique centrale, au centre de la conique inscrite dans la développable osculatrice, et située dans le plan osculateur au point conjugué du point* A, *par rapport au couple* MM'.

14. Les sécantes AA' et MM' rencontrent le plan central en des points T_1 et T_2, situés respectivement sur les droites $C\mu_{q'}$ et $C\mu_a$ et tels que

$$CT_1 = -3C\mu_{q'}, \quad CT_2 = -3C\mu_a.$$

De là résulte le parallélisme des droites $\mu_n\mu_{n'}$ et T_1T_2. Donc :

La droite qui joint les traces des sécantes MM′ *et* AA′ *sur le plan central, est parallèle au diamètre* $\mu_n\mu_{n'}$.

15. Si l'on fait correspondre sur la conique centrale, le point μ_a au couple $\mu_m\mu_{m'}$, on obtient deux séries (*ein zweideutig Gebilde*) qui ont pour éléments unis, les points W_1, W_2, W_3 où les asymptotes de la cubique rencontrent la conique centrale. Soient W_1', W_2', W_3' les points de la conique centrale diamétralement opposés aux points W_1, W_2, W_3. Les deux faisceaux $W_1'(\mu_a, \ldots)$, $W_1(\mu_m\mu_{m'}, \ldots)$ ont un rayon commun, donc le couple $W_1\mu_m$, $W_1\mu_{m'}$ est rencontré par le rayon $W_1'\mu_a$, en des points situés sur une conique (W). Cette conique passe par les points W_1, W_2, W_3 et est tangente à la conique centrale au point W_1; ses asymptotes sont parallèles aux droites W_1W_2' et W_1W_3'. Cette conique permet de déterminer le point de la conique centrale, où se coupent les plans osculateurs aux points conjugués MM′ de l'involution centrale, connaissant les centres μ_m et $\mu_{m'}$, des coniques inscrites dans la développable et situées dans les plans osculateurs en ces points. La droite $W_1\mu_m$ rencontre la conique (W) en un point V, la droite $W_1'V$ coupe la conique centrale au point demandé.

16. Soit ABC un triangle inscrit dans l'hyperbole gauche, et dont le plan soit parallèle au plan central, et le point O son foyer. Les droites BC et AO déterminent sur la droite de l'infini, deux points conjugués par rapport à la conique centrale; elles sont donc parallèles à deux diamètres conjugués de cette courbe. Donc, dans un tel triangle, l'angle aigu formé par une médiane et le côté correspondant a une limite inférieure. Si le triangle ABC est isocèle, la droite AO est perpendiculaire à BC; donc les diamètres parallèles sont les axes de l'ellipse centrale. Pour obtenir un tel triangle, on mène donc par la focale centrale et l'un des axes, un plan coupant la cubique en un point réel A. Le plan mené par ce point, parallèlement au plan central, coupe la cubique en deux autres points B et C, équidistants du point A. Soit A′B′C′ le triangle inscrit situé dans le plan conjugué du plan ABC, O′ son foyer; les droites A′O et

et B'C' étant respectivement parallèles aux droites BC et AO, le triangle A'B'C' sera aussi isocèle. Donc :

Parmi les triangles inscrits dans une hyperbole gauche, et dont les plans sont parallèles au plan central, il existe deux triangles isocèles. Les bases de ces triangles sont parallèles aux axes de la conique centrale, et leurs plans sont conjugués par rapport à la cubique.

17. Parmi les triangles considérés, existe-t-il un triangle rectangle? Les diamètres parallèles aux côtés d'un des triangles forment un terne de la projectivité cyclique, ayant pour éléments doubles les asymptotes de la conique centrale. Cette projectivité de rayons détermine sur la tangente, à une extrémité S du petit axe b, une projectivité cyclique de points. Si P est un point du petit axe distant de la tangente, d'une longueur égale au grand axe a, la projectivité sur la tangente sera aussi déterminée, par les côtés d'un angle de 60° mobile autour de son sommet P. Soit RR_1R_2 un terne de cette projectivité; ce terne correspondra à un triangle rectangle inscrit si, par exemple, les diamètres CR, CR_1 sont perpendiculaires. Cela entraîne la relation

$$RS \cdot SR_1 = b^2.$$

Soient α et α' les angles RPS, SPR_1; on aura

$$\operatorname{tg}\alpha \cdot \operatorname{tg}\alpha' = \frac{RS \cdot SR_1}{a_2} = \frac{b^2}{a^2}$$

$$\operatorname{tg}(\alpha + \alpha') = \operatorname{tg} 60^\circ = \sqrt{3}$$

$$\operatorname{tg}\alpha + \operatorname{tg}\alpha' = \sqrt{3}\,\frac{a^2 - b^2}{a^2};$$

l'équation ayant pour racines $\operatorname{tg}\alpha$ et $\operatorname{tg}\alpha'$ est donc :

$$Z^2 - \sqrt{3}\,\frac{a^2 - b^2}{a^2} Z + \frac{b^2}{a^2} = 0.$$

La condition de réalité des racines est

$$3(a^2 - b^2)^2 > 4a^2b^2,$$

ou

$$\frac{2ab}{a^2 - b^2} < \sqrt{3},$$

ou

$$a > b\sqrt{3}.$$

Il existera donc deux triangles rectangles inscrits, dont les plans sont parallèles au plan central, si l'angle aigu des diamètres conjugués égaux dans la conique centrale est inférieur à 60° (*).

Soient D et D_1 les sommets des angles droits de ces triangles ; le plan central coupe le cône (D), perspectif à la cubique, suivant une hyperbole équilatère. Cette courbe passera donc par le point de rencontre des hauteurs du triangle inscrit à la courbe, et situé dans le plan central ; DD_1 est donc la sécante issue de ce point, et $a > b\sqrt{3}$ est la condition pour que cette sécante soit réelle.

18. Si $a = b$, les points P et C sont symétriques par rapport à la tangente au point S à la conique centrale ; donc, si RR_1R_2 est un terne, les droites CR et CR_1, CR_1 et CR_2, CR_2 et CR feront entre elles un angle de 60° ; les triangles seront donc équilatéraux. Donc :

Si la conique centrale est un cercle, tout plan parallèle au plan central, rencontre la cubique en trois points formant un triangle équilatéral.

(*) L'égalité $\operatorname{tg}\alpha \cdot \operatorname{tg}\alpha' = \frac{b^2}{a^2}$, montre que les droites PR, PR_1 sont parallèles à deux diamètres conjugués de la conique centrale : on peut déduire aisément la propriété, de cette remarque.

BRITISH MUSEUM NATURAL HISTORY

SUR

LA POSITION DES COMTES

DANS LE ROYAUME FRANC,

DEPUIS CLOVIS JUSQU'AU TRAITÉ DE VERDUN.

L'impunité du crime est préférable
au sacrifice de l'innocence.

PAR

Louis TIERENTEYN,

Avocat près la cour d'appel de Gand.

(Mémoire couronné par la Classe des lettres dans sa séance du 9 mai 1892.)

PRÉFACE.

La monarchie franque, unissant deux civilisations qui différaient profondément, suivit la politique de centralisation des empereurs romains, sans entourer de garanties suffisantes les anciennes libertés germaniques. De chef élu d'une peuplade, le roi devint le souverain d'un vaste État et, en fait, son pouvoir dépassa souvent les limites du droit et du juste.

Le même changement s'opéra dans tout le système gouvernemental.

Le chef de la centaine choisi par les hommes libres fit place au comte désigné par la couronne, et investi d'attributions qui, principalement dans les contrées romanes, participaient de la puissance royale.

Il fut aisé à ce fonctionnaire d'abuser de son autorité au détriment du pouvoir central, surtout quand celui-ci était faible et impuissant. Ces abus, Charlemagne les combattit avec une rare énergie; mais cette opposition ne fut qu'éphémère. Bientôt les comtes s'emparèrent de la souveraineté dans leurs provinces respectives et s'arrachèrent les lambeaux du manteau impérial qu'ils avaient eux-mêmes déchiré. Les guerres

intestines du milieu du IX^e^ siècle facilitèrent singulièrement ces usurpations. Charles le Chauve, en consacrant implicitement par l'édit de Kiersy l'hérédité des comtés, signa l'abdication de la royauté en faveur de ces fonctionnaires. Après de vives compétitions, le trône échut au comte de Paris, Eudes, de la famille des Capétiens. Un descendant de celui-ci, Philippe le Bon, devait être le fondateur de notre unité nationale.

L'histoire des comtes offre de l'intérêt à d'autres points de vue.

Ces officiers étaient les magistrats ordinaires de la monarchie franque, et la circonscription à laquelle ils se trouvaient préposés formait, en réalité, la seule division administrative et officielle du territoire. De plus, le principe de la séparation des pouvoirs était totalement inconnu au moyen âge.

Il résulte de là que l'activité de ces auxiliaires indispensables embrassait à la fois l'administration, la justice, la milice et les finances. Seuls, ces dignitaires possédaient une autorité capable de contre-balancer l'influence toujours grandissante du clergé.

Mais l'étude de leur pouvoir judiciaire mérite particulièrement d'être approfondie. Elle permet d'établir les origines de nos juridictions, et de poursuivre les différentes phases par lesquelles a passé la répression des crimes, pour aboutir à l'action publique exercée par le représentant de la société. Elle laisse entrevoir l'idée première de l'échevinat et du jury modernes, et nous initie aux arcanes de la procédure franque, naïve mais non sans grandeur.

Le présent mémoire répond à la question posée par l'Académie en ces termes : *Exposer, d'après l'ensemble des textes,*

quelle était la position des comtes dans le royaume franc, depuis Clovis jusqu'au traité de Verdun ; établir leurs rapports avec le roi, avec le clergé et avec la population germanique et gallo-romane.

Nous avons divisé notre ouvrage en quatre chapitres, respectant ainsi l'ordre logique tracé par la question. Toutes les opinions que nous avons émises sont basées sur des textes. Si nous avons cité maintes fois les travaux les plus récents, nous l'avons uniquement fait afin de montrer l'état actuel de la science relativement à certains points délicats et douteux. Ces citations peuvent être retranchées sans que notre travail soit en rien modifié.

Nous avons cru qu'à l'occasion de tant de matières à juste titre controversées, il était loisible d'indiquer l'opinion de sommités, telles que : Sohm, Waitz, Brunner, Siegel, Fahlbeck, Glasson, Fustel de Coulanges, Beauchet, Viollet, Beaudouin, Thonissen, etc., et au besoin de la combattre au moyen des textes.

N'oublions pas non plus l'excellent ouvrage de M. Vanderkindere, qui a largement inspiré notre travail et dont notre étude peut être considérée comme une monographie détachée, une page d'un livre.

Enfin, nous nous plaisons à rendre un hommage public de reconnaissance à notre sympathique et éminent confrère, M^tre^ Vandenheuvel, ainsi qu'au savant professeur M. Pirenne, qui nous ont éclairé de leurs lumières, et mis à notre disposition leurs riches bibliothèques.

SOURCES.

I. LEGES BARBARORUM.

a) Loi salique.

Éditions : Pardessus : Loi salique. Paris, 1843. Waitz : Das Alte Recht der Salischen Franken. Kiel, 1846. Merkel : Lex salica. Berlin, 1850. Hubé : La loi salique, 1867. Behrend : Lex salica nebst den capitularien zür lex salica. Berlin, 1874. Hessels : Lex salica the ten texts with the glosses and the lex emendata. London, 1880. A. Holder : Lex salica. Leipzig, 1879-1880 (publication complète des différents manuscrits).

Kern : Die glosen in der lex salica. La Haye, 1869.

Voir la date ci-après : *Notions préliminaires.*

b) Loi ripuaire.

Édition : Sohm : Monum. germ. leges, t. V, pp. 185 et suiv.

Le texte primitif paraît dater de la fin du VI^e^ siècle (avant 596); mais la rédaction qui nous est parvenue ne remonte qu'à la fin du VIII^e^ siècle.

c) Loi *dite* des Francs-Chamaves.

Édition : Sohm : Monum. germ. leges, t. V, pp. 269 et suiv.

Sa rédaction date de Charlemagne.

Quant aux autres lois barbares, si elles ne se rapportent pas immédiatement à notre question, nous avons néanmoins eu l'occasion de les invoquer, non comme preuve directe, mais à titre d'argument de droit comparé. Ainsi, après avoir établi, au moyen des textes francs, qu'à l'époque mérovingienne l'unité judiciaire était la centaine, nous avons montré que la loi Alamane décide la chose *in terminis*. Ces différentes lois s'expliquent les unes les autres. Outre quelques fragments de la législation visigothe, publiés dans

la nouvelle revue historique de droit français et étranger, 1886, p. 525, on possède les lois suivantes :

d) Loi des Bourguignons.

Éditions : Du Tillet. Paris, 1579, in-16. Bluhme (Pertz, t. III, p. 525).

Elle date du roi Gondebaud et non de son fils Sigismond; elle est donc antérieure à l'année 517. Elle offre peu d'intérêt.

e) Loi des Alamans.

Éditions : Merkel : Monum. germ. leges, t. III, voir pp. 1 et suiv. Lehmann : Monum. germ. leges, sect. I, t. V, pars I. Hannoveræ, 1888, in-4°.

D'après Merkel, elle remonte à Clotaire II ; d'après Lehmann, au duc de Lantfried.

f) Loi des Frisons.

Édition : V. Richthofen : Monum. germ. leges, t. III, voir pp. 634 et suiv.

Sa rédaction date de l'époque carolingienne.

g) Lex Angliorum et Werinorum, hoc est Thuringorum.

Éditions : Richthofen : Monum. leges, t. V, p. 103. Merkel. Berlin, 1850, in-8°.

Elle date probablement du commencement du IXe siècle.

h) Loi des Saxons.

Édition : Richthofen : Leges, t. V, pp. 1 et suiv.

Elle appartient au commencement du IXe siècle.

i) Lex Bajuvorum.

Édition : Merkel : Leges, t. III, pp. 188 et suiv.

Sa rédaction date de Théodoric I, mais elle a été maintes fois revisée.

j) Lex Lombarda.

Édition : Bluhme : Leges, t. IV.

Elle a le caractère d'une œuvre due à un particulier, et est sans doute postérieure à la fin de la domination des Lombards.

II. AUTEURS.

Gaii Sallii Apollinari Sidonii episcopi († c. 480) epistulae et carmina rec. Chr. Lüttjohann (Mon. Auct. antiq., t. VIII. Berolini, 1887, in-4°).

Salvianus († 484) de gubernatione Dei libri VIII (édit. Car. Halm). Auct., t. I, pp. 1 à 108.

Grégoire de Tours († 595). (Script. rerum merovingicarum, t. I. Hannoverae, 1885, in-4°) :

Édit. W. Arndt : Historia Francorum.

Édit. B. Krusch : Libri octo miraculorum; liber in gloria martyrum; liber de passione et virtutibus S. Juliani martyris; lib. IV de virtutibus S. Martini episcopi; liber vitae patrum; liber in gloria confessorum.

Venanti Honori Clementiani Fortunati episcopi Pictavensis († 609) opera poetica rec. Fred. Leo (Auct. antiq., t. IV, p. 1. Berolini, 1881, in-4°, surtout les carmina, pp. 1 à 279).

Chronique attribuée a Frédégaire et ses compléments (VII^e et VIII^e siècles).

Monum. germ., in-4°, 1884, édit. de B. Krusch. Liber Historiae Francorum, jusqu'à 727 (même édit.).

Annales Laureshamenses (703-803, Pertz scriptores, t. I, pp. 30 et suiv.).

— Einhardi (741-829; ibid., t. I, pp. 134 et suiv.).

— Mettenses (687-930; ibid., t. I, pp. 316 et suiv.).

— Fuldenses (680-901; ibid., t. I, pp. 343 et suiv.).

— Bertiniani (741-882; ibid., t. I, pp. 423 et suiv.).

— Hincmari († 882) Remensis archiepiscopi opera, édit. Sirmond. Paris, 1645, 2 vol. in-folio, et son « de ordine palatii » (édit. Prou, 58 fasc., Bibl. de l'école des hautes études).

Vita Karoli d'Eginhard († 844; Pertz script., t. II, p. 443), et surtout l'excellente édition de Waitz (mon. ad usum schol.).

Notkeri monachi sangallensis de gestis Karoli Magni, lib. II (ibid., t. II, pp. 726 à 763).

Vita Hludowici imperatoris, anonyme (788-840, ibid., t. II, pp. 607 et suiv.).

Nithardus († 858) Historiarum, libri IV (814-843, ibid., t. II, pp. 651 et suiv.).

III. CAPITULARIA.

(Edicta, decreta, praeceptiones, constitutiones; depuis 779, capitularia).

Nous nous bornons à renvoyer à l'analyse complète donnée par M. Vanderkindere, Introduction à l'histoire des institutions de la Belgique, pp. 142 et suiv.

La plupart de ces capitulaires offrent de l'intérêt pour notre sujet. L'activité des comtes embrassait, d'une façon générale, toutes les matières; le plus souvent d'ailleurs, un seul capitulaire traitait des objets les plus divers.

Éditions : Nous renvoyons de préférence à la récente édition de Boretius : Mon. germ. Leges, in-4°, t. 1, 1883; t. II, 1re partie, 1890.

Pertz : Mon. germ. Leges, t. I-II. Hannoverae, 1826.

Baluze : Capitularia regum Francorum, 2 vol. in-folio. Paris, 1780.

IV. DIPLOMES, FORMULES, CHARTES.

De Brequigny : Diplomata, chartae et instrumenta aetatis Merovingicae. Paris, édition augmentée de Pardessus, 2 vol., 1841, 1849.

Karel Pertz : Diplomata imperii. Hannoverae, 1872 (fol. mon. germ.).

Th. Sickel : Acta Regum et imperatorum Karolinorum, 2. B. Wien, 1867.

Mabillon : De re diplomatica, 2e édit. Paris, 1709 (fol.).

Dronke : Codex diplomaticus Fuldensis. Cassel, 1850, 1 vol. in-4°.

Boehmer : Regesta chronologico-diplomatica Karolorum; nouvelle édit., de Muhlbacher. Innsbruck, 1880 et suiv.

De Courson : Cartulaire de l'Abbaye de Redon en Bretagne. Paris, 1863, in-4°.

Guérard : Cartulaire de l'Abbaye de Saint-Victor de Marseille. Paris, 2 vol. in-4°.

E. de Rozière : Recueil général des formules usitées dans l'empire des Francs, du Ve au Xe siècle, 3 vol. Paris, 1859-1871.

Zeumer : (Mon. germ.). Formulae, 1 fasc., 1882; 2 fasc., 1886. C'est cette édition que nous citons de préférence comme la plus complète et la plus exacte.

Les principales formules indiquées par Zeumer sont : 1°) *Celles d'Angers;* les nos 1 à 36 datent, selon Zeumer, de 514 ou 515; d'après l'opinion générale, leur date varie entre 530 et 537; les nos 37 à 57 sont

postérieurs à l'année 578; les nos 57 à 60, à l'année 676. 2°) *Formules d'Auvergne*, sont un peu postérieures à 532. 3°) *Formules de Marculfe;* d'après Zeumer, elles appartiennent au commencement du VIIIe siècle; suivant l'opinion générale, elles ont été composées vers 650. 4°) *Annexes au formulaire de Marculfe* (époque carolingienne). 5°) *Formules de Tours* ou de Sirmond; selon Zeumer, elles datent de la fin de la période mérovingienne; d'après Rozière, elles remontent à la fin du VIe siècle. (Recueil, t. I, p. 498, n° *a*.) Conf. l'intéressant travail de Pfister (Rev. Hist., a. 1892. 6°) *Formules de Bourges*, les nos 1 à 16 sont postérieurs à 766, le n° 7 est d'une date incertaine, les nos 8 à 19 sont du commencement du IXe siècle. 7°) *Formules de Sens*, les plus anciennes ont été faites entre 768 et 775, les plus récentes sont postérieures à 817. 8°) *Formules bignoniennes*, sont postérieures à l'avènement de Charlemagne. 9°) *Formules de Merkel*, époque carolingienne. 10°) *Formules de Lindenbrog*, rédigées avant 800. 11°) *Formules impériales* (entre 828 et 840). 12°) *Formules Alsatiques*. α) de Morbach (774 et 791). β) de Strasbourg (IXe siècle). 13°) *Formulae augienses* (entre 800 et 840). 14°) *Formules de Saint-Gall* (deuxième moitié du IXe siècle). 15°) *Formules de Salzbourg* (commencement du IXe siècle).

Enfin, notons encore la collection Haviniacencis et les fragments des formulaires de Saint-Emmeran et de Pithœus que nous avons eu l'occasion de citer dans cette étude.

V. ACTES DES CONCILES.

Plusieurs de ces actes méritent de fixer notre attention, surtout ceux qui règlent les rapports des comtes avec le clergé.

Recueils : Mansi : Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio. Florence, 1759-1789, 31 vol., fol.

Labbe : Sacrosancta concilia ad regiam editionem exacta. Lutetiae, 1671, 8 vol., fol.

Sirmond : Concilia antiqua Galliae, 1629.

VI. VITAE.

Recueils : Bolland : Acta Sanctorum quotquot tota orbe coluntur. Anvers, 1643, et Bruxelles, 1867, 59 vol., in 8°.

Ghesquière : Acta Sanctorum Belgii. Bruxelles, 1783, 6 vol.

Mabillon : Acta Sanctorum S. Benedicti. Paris, 1668-1701, 9 vol., in-f°.

En général, ces biographies, souvent fort courtes, sont peu intéres-

santes; parfois, néanmoins, elles donnent des détails qui jettent de la lumière sur certaines difficultés. Citons :

Adrevaldi miracul. S. Bened. A. S. Mars, t. III, p. 308; Mabillon, t. II, p. 373.

Vita Aigulfi (675-681). A. S., 3 septembre, t. I, pp. 743, 747; Mabillon saec., t. II, pp. 666-667.

Vita Amandi († 679). A. S., février, t. I, p. 859, par Baudemond, contemporain.

Vita Amantii episcopi Rutensis (Mon. germ. Auct., t. IV, pars II. Berlin, 1885, pp. 55 à 64).

Vita Arnulfi episcopi Mettensis († c. 640). Mon. germ. scriptor. meroving., t. II, édit. Krusch, 1888, pp. 426 à 446.

Vita Bonifatii Archiepiscopi († 755). Auct. Willibaldo (Pertz. script., t. II, pp. 331-353).

Vita Consortiae (VIe siècle). Act. S., 22 juin, t. IV, pp. 250-254; Mabillon, t. I, pp. 248-252.

Vita Desiderii († 550). Act. S., 8 mai, t. II, pp. 303-305.

Vita Desiderii ep. Cadurcensis (630-655). Mon. germ. épist., t. III. Berolini, 1891, édit. W. Arndt, pp. 154-190.

Miracula S. Dionysii ep. Parisiensis. (Mabillon, saec., t. III, 2, pp. 343-346).

Vita Eligii († 659). A. S. Belgii, t. III, p. 194, vie par Audoen.

Vita Eparchii (fin du VIe siècle). A. S., 1er juillet, t. I, pp. 112-115; Mabillon, saec., t. I, pp. 704-707.

Vita S. Galli († c. 630). Pertz. script., t. II, pp. 1 à 21.

Vita Gaugerici episcopi cameracensis († 619). A. S., 11 août, t. II, pp. 675-693; A. S. Belgii, t. II, p. 273; Bouquet, t. III, p. 487.

Vita Germani episcopi Parisiensis († 576). Mon. germ. 4°, Auct., t. IV, pars II. Berolini, 1885, pp. 11 à 27.

Vita Hermelandi († 720). A. S., 25 mars, t. III, pp. 576-586; Mabillon, t. III, I, pp. 383-408.

Vita Lamberti († 708). A. S., septembre, t. V, p. 518; Mabillon, t. III, pp. 69-76 (première moitié du VIIe siècle).

Vita Licini († c. 516). A. S., 13 février, t. II, pp. 678-682; Bouquet, t. III, p. 486.

Ex miraculis S. Martialis († 614). Bouquet, t. III, pp. 506-580.

Vita Salvii († 686). A. S., 11 janvier, t. I, pp. 704, 707; Bouquet, t. III, Recueil, p. 620.

Vita Sulpicii episcopus Bituricencis (anonyme, vie du milieu du VII^e siècle). Act. S., 17 janvier, t. II, pp. 167-174; Mabillon, saec., t. II, pp. 168 à 187.

Vita S. Walarici abbatis Leuconensis († 619). A. S., 1 Avril, t. I, pp. 16-23; Mabillon, t. II, pp. 77-90.

Willibrord (vie d'Alcuin, avant 800); Mabillon, saec., t. III, pp. 1-601.

Nous avons également emprunté des documents à d'autres ouvrages dont les principaux suivent :

Achery (d') : Spicilegium sive collectio veterum aliquot scriptorum. Paris, 1723, 3 vol. in-folio.

Baluze : Marca Hispanica sive limes hispanicus. Paris, 1668, in-folio.

Besly : Histoire des comtes de Poitou. Paris, 1647, in-4°.

Bouquet : Recueil des historiens des Gaules et de la France. Paris, 1738 et suiv., 21 vol.

Flodoard : Historia Remensis, 1617, 1 vol. in-8°.

Goldast : Collectio consuetudinum et legum imp., 1613.

Historiae patriae monumenta. Augustae Taurin, 1836, in-folio.

Jaffé : Bibliotheca rerum germanicarum. Berlin, 1864, 5 vol. in-8°.

Muratori : Antiquitates Italiae medii aevi. Milan, 1738, 6 vol. in-folio,

Pérard : Recueil de plusieurs pièces servant à l'histoire de Bourgogne. Paris, 1664. in-folio.

Tardif : Monuments historiques, cartons du roi. Paris, 1866, 1 vol. in-4°.

Thévenin : Textes relatifs aux institutions ect., t. I. Paris, 1887.

Vaissette : Histoire générale du Languedoc. Toulouse, 1840.

Walter : Corpus juris germanici antiqui. Berlin, 1824, 3 vol. in-8°.

Enfin, nous avons cru pouvoir reproduire certains documents fournis par les écrivains qui se sont occupés des institutions franques. Nous avons donné en note l'indication précise de l'ouvrage ou de l'article de revue où ces textes figurent.

Principaux ouvrages généraux cités.

Beauchet : Histoire de l'organisation judiciaire en France. Paris, 1886.

Beaudouin : La participation des hommes libres au jugement dans le droit franc. (Nouv. Revue hist. de droit français et étranger, a. 1887, t. XI, p. 450-577, a. 1888, t. XII, p. 122).

Bethmann-Hollweg : Der Civilprocess des gemeinen Rechts in geschichtlicher Entwickelung. Bonn, t. IV (1868), t. V (1871).

Brewer : Geschichte der französischen Gerichtsverfassung. Düsseldorf, 1835, 2 vol. in-8°.

Brunner : Deutsche Rechtsgeschichte, t. I (1887), t. II (1892). Zeugen und Inquisitionsbeweis im deutschen gerichtsverfahren karolingischer Zeit. Vienne, 1865.

Eichhorn : Deutsche Staats- und Rechtsgeschichte, 4 B. Göttingen, 1844 (5e édit.).

Esmein : Manuel d'histoire du droit Français. Paris, 1893.

Fahlbeck : La royauté et le droit royal francs. Lund, 1883.

Fournier : Essai sur l'histoire du droit d'appel. Paris, 1881, in-8°.

Fustel de Coulanges : Recherches sur quelques problèmes d'histoire. Paris, 1885, 1 vol. in-8°. Histoire des institutions politiques de l'ancienne France, 1 vol. in-8°, 1re édit. (1875), 2e édit. (1877). La monarchie franque. Paris, 1888. Les transformations de la royauté pendant l'époque carolingienne, 1892.

Glasson : Histoire du droit et des institutions de la France, t. II, III. Paris, 1888-1889.

Grimm : Deutsche Rechtsalterthümer, 2e édit. Göttingue, 1854, in-8°.

Guizot : Essais sur l'histoire de France.

Hélie (F.) : Traité de l'instruction criminelle, t. I. Paris, 1866, in-8°.

Laferrière : Histoire du droit français. Paris, 1852.

Lehuërou : Histoire des institutions mérovingiennes. Paris, 1842, in-8°. Histoire des institutions carolingiennes. Paris, 1843, in-8°.

Lézardière : Théorie des lois politiques de la monarchie française. Paris, 1844, 4 vol. in-8°.

Longnon : Atlas historique de la France. Paris ...

Lönig : Geschichte der deutschen Kirchenrechts. Strasbourg, 1878, 2 vol. in-8°.

Maurer : Geschichte der altgermanischen Gerichtsverfahrens. Heidelberg, 1824, in-4°.

Pardessus : Loi salique. Paris, in-4°.

Pernice : Graf. dans l'Allg. Encycl. der Wissensch. de Ersch et Gruber, sect. I, p. 78. Leipzig, 1864, in-4°.

Savigny : Geschichte des Römischenrechts. Traduction française de Guénoux. Paris, 1839, 3 vol. in-8°.

Schaeffner : Geschichte der Rechtsverfassung Frankreichs, 2e édit. Francfort, 1859, 3 vol. in-8°.

Schroeder : Die Franken und ihr Recht. Weimar, 1881.

Schulte : Lehrbuch der deutschen Reichs und Rechtsgeschichte, 2e édit. Stuttgard, 1870, in-8°. Traduction française par Fournier. Paris, 1882, 2°.

Siegel : Deutsche Rechtsgeschichte, 2e édit. Berlin, 1889.

Sohm : Die Fränkische Reichs und Gerichtsverfassung. Weimar, 1871, in-8°.

Spruner : Historischer Handatlas, in-folio, mit Karten, 1865-1879.

Tardif : Institutions mérovingiennes. Paris, 1883, 1 vol. in-8°.

Thonissen : L'organisation judiciaire de la loi salique. Bruxelles, 2e édit., 1888.

Vanderkindere : Introduction à l'histoire des institutions de la Belgique au Moyen âge. Bruxelles, 1890, in-8°.

Viollet : Histoire des institutions politiques et administratives de la France, t. I. Paris, 1890.

Waitz : Deutsche Verfassungsgeschichte. Berlin, t. II, III, IV, 1882 à 1885.

Walter : Deutsche Rechtsgeschichte, 2e édit., 1857.

Warnkönig : Französiche Staats- und Rechtsgeschichte, 2e édit. Berlin, 1875, 2 vol. in-8°.

N. B. — Une étude approfondie des sources a été faite par Brunner, t I, cité; par Glasson, cité, t. II et III; par P. Viollet : Précis de l'histoire du droit français. Sources. Paris, 1886; par Monod : Étude critique sur les sources de l'histoire mérovingienne. Paris, 1872. Nous renvoyons également aux chapitres III et IV, t. I, des Récits des temps mérovingiens d'Aug. Thierry

NOTIONS GÉNÉRALES ET PRÉLIMINAIRES.

La recherche de l'étymologie des mots « grafio, graphio, garafio, gerefa », dont se servent les textes [1] pour désigner certains fonctionnaires francs, offre de sérieuses difficultés [2].

Il paraît impossible de rattacher ces termes à une racine, soit grecque, soit celtique, « γραφ, graph », écrire. Telle n'était pas la mission de ces officiers.

On n'est pas fondé davantage à faire dériver ces expressions d'un verbe gothique « grefan », ordonner. L'ancienne forme n'est pas « gerefa », mais « garafio, garaben », qui se

[1] *Lex salica* (édit. Hessels), t. XXXII, 5 (cod. 6 ect.), t. XLV, 2*b*; t. L, 3 et 4; t. LI, rub. 1 et 2 (cod. *B* porte *grafiuio*), 2 (cod. 2 ect.); t. LIII, 2, 4 et 6 (cod. 6 ect.); t. LIV, rub. 1, 2 et 4; t. LVI (t. LXVIII); t. LXXXVIII, 7; t. XCII, sept. *C*; t. VI, 6; t. VII, 4; t. VII, 2, recap. *B*, 30; t. LXXII, 1; t. LXXIV, 1; *grafio loci*, t. L, 3. — *Lex ribuaria* (édit. Sohm), 51 r, 53 r, 53, 1 n (*B*), 80, 84 r, 84. — *Formules* (édit. Zeumer), 231, 20; 307, 20. Nous aurons l'occasion de citer d'autres exemples dans le cours de cette étude.

[2] Voir sur cette délicate question, notamment : Waitz, t. I, p. 248; Sohm, p. 19; Grimm, *Rechts Alterthumer*, p. 752; Gengler, *Rechts Denkmalerglossarium*, p. 286; H. Paul, *Grundriss der german. Philol.*, t. II, 2e p., p. 105; Fustel de Coulanges, p. 203; Alfred Pernice, *Allgemeine Encyklopädie de Ersch et Gruber*, vol. 78, verbo : graf. c. 132; Brunner (*Deutsche Rechtsg.*, t. II, p. 161, n° 2), rattache le mot « graf » à « rova = numerus ». Le « graf » était placé à la tête du numerus, comme le centenier était le chef de la centaine.

rencontre dans une formule [1] et dans deux manuscrits de la loi salique [2].

L'étymologie la plus conforme aux textes donne au mot « grafio » la signification de compagnon, suivant, et le rattache à la particule « ga, ge » et à la racine « rafo ». Telle semble être également l'explication fournie par la glose : « crafo vel kasind, comes, princeps militiae » [3].

Comme synonyme de « grafio », différents documents emploient le nom latin « comes ». Ces deux expressions, dont le sens se confond au point de vue étymologique [4], s'appliquent au même magistrat.

Un ancien capitulaire ajouté à la loi salique use des deux termes, l'un à côté de l'autre et comme équivalents [5].

Le titre 56 de la loi salique s'occupe du meurtre du « grafio ». Le chapitre 53 correspondant de la loi ripuaire porte également comme intitulé « De eo qui grafionem interfecerit », et dans

[1] *Form. Bign.*, n° 9 (Zeumer, p. 231 ; Rozière, n° 469).

[2] *Lex sal.* (édit. Hessels), t. XXXII, cod. 6, n° 5, col. 194; *lex emendata* (même édit.), t. XXXIV, n° 5, col. 197.

[3] Kern, *Die Glossen in der lex salica*, p. 18; Graff, *Althochdeutscher Sprachschatz*, t. VI, p. 233.

[4] Le mot « comes » signifie avant tout compagnon (Cicéron, *ad Atticum*, t. VIII, 1 : « Misi hominem de comitibus meis. » Juvénal, t. VIII, 127; Digeste, t. L, 5, 12). Sous l'empire, il s'applique spécialement aux compagnons du prince (Tacite, *Hist.*, t. II, 65; Suétone, *Tibère*, 46; *Corpus inscriptionum latinarum*, t. L, X, 1695, 1696, 1700 et passim). Au Ve siècle, on voit des « comites » envoyés pour gouverner les provinces. *Cod. Just.*, t. I, 40, 3 : « Comites per provincias constituti. » A l'époque carolingienne, les textes emploient de moins en moins le mot germanique « grafio ». La femme s'appelle « comitissa » (Mabillon, *Acta Sanct. ordinis S. Benedicti*, t. IV, I, p. 73; Vaissette, *Hist. du Languedoc*, t. I, p. 37, 117). On la nomme aussi « matrona per nobilis » (Mir. S. Walp., t. III, 5; Mabillon, *cité*, t. III, 2e p., p. 301). Conf. Einhard, *Vita Karoli*, c. 18 (Pertz, *Scriptores*, t. II, p. 453) : « Praecipuae nobilitatis feminae. »

[5] *Lex salic.* (édit. Behrend, p. 90; Hessels, t. 71, p. 407) : « Judici, hoc est comiti aut grafioni. Idem. (*ib.*, p. 91; *ib.*, t. 73, p. 408 : « Judex, hoc est, comis aut grafio. »

le corps du texte apparaît la dénomination « comes », preuve certaine que, dans le langage de l'époque, il s'agit d'un seul et même officier [1]. On peut tirer un argument analogue de la combinaison des titres 51 et 84 [2].

D'autres documents d'une authenticité incontestable appellent un personnage indifféremment des noms de « comes » et « grafio » [3].

On ne conçoit pas, si ces deux appellations ne se valent point, pourquoi des diplômes énumérant les diverses dignités de la monarchie franque, passent sous silence tantôt les « comites », tantôt les « grafiones », alors surtout que les personnages désignés sous ces deux dénominations occupent toujours le même rang [4]. On ne comprend pas davantage comment Grégoire de

[1] T. 53 (édit. Sohm, p. 239) : « Si quis judicem fiscalem quem comitem vocant interfecerit. Cod. *B*. De eo qui grafionem interfecerit. Si quis judicem fiscalem quem comitem vocant.... »

[2] T. 51, cod. *B*, 53 (édit. Sohm, p. 238) : « De eo qui grafionem ad res alienas invitat. Si quis judicem fiscalem ad res alienas tollendas invitare praesumpserit. » 84 : « Si quis grafiones ad res alienas injuste tollendas invitaverit. »

[3] *Form. Bign.*, n° 9 (édit. Zeumer, p. 231; Rozière, n° 469) : « Cum resedisset inluster vir ille comes in mallo... Postea apud ipsum garafionem qui in ipso mallo residebat... » Vita Eligii. (*Acta Sanct. Belgii*. Ghesquière, t. III, p. 194) II, 47, 52, 54.

[4] Un diplôme de Clotaire III (a. 659) est adressé à des « grafions » qui sont indiqués avant les sénéchaux (*Arch. nat*, k. 22; Tardif, n° 17; Pertz, dipl. n° 37, p. 34; Pardessus, n° 334. Un diplôme de Clovis III montre présents à un « placitum » de 692, 4 évêques, 2 « grafions », 2 sénéchaux (Pertz, n° 64, p. 57; Pardess., n° 429, t. II, p. 227; Tardif, n° 32). Dans ces deux textes, il n'y a pas trace du « comes », car il importe de ne pas confondre celui-ci avec le « comes palatii ».

Au contraire, dans un « placitum » de 697 (Pertz, n° 70, p. 62; Pardessus, n° 440, t. II, p. 241), on ne voit pas de « grafions »; et les 3 « comites » qui y siègent sont nommés avant les sénéchaux et après les optimates. Un « praeceptum » de 675 (Pertz, n° 44, p. 41; Pardessus, n° 377, t. II, p. 167) porte : « Dagobertus rex Francorum, viris illustribus ducibus, comitibus, domesticis, vel omnibus agentibus... » Un autre du 3 mars 721 (Pertz, n° 91, p. 80; Pardessus, n° 515, t. II, p. 327) : « Theodoricus, rex Francorum viris inlustribus, gravionibus seu et omnibus agentibus. »

Tours [1], le formulaire de Marculfe et le recueil de Sens [2] n'ont jamais été amenés à parler du « grafio », si celui-ci exerce des fonctions autres que celles du « comes », seul nom qu'ils emploient.

Est-ce à dire qu'il ne faille faire aucune distinction entre les deux expressions? A notre avis, les textes s'opposent à cette identification absolue.

Le titre 88 de la loi ripuaire [3] ainsi qu'un diplôme de Clovis III [4] établissent une différence certaine entre les deux magistrats, tout en leur attribuant la même position élevée. D'autres documents paraissent non moins décisifs [5].

La distinction cependant est délicate à établir.

Il est presque certain que la qualification ne dépend pas de la nationalité du dignitaire. Dans un « placitum » de 693, un Germain (son nom, Adalric, prouve son origine) est nommé « comes », tandis qu'un Romain, Aurilianus, est intitulé « grafio » [6]. D'après l'ensemble des textes, il est probable que

[1] *Lexica et grammatica*, de l'édit. Arndt et Krusch : verbo « comes »; le mot « grafio » manque.

[2] Voir l'index des formules de Zeumer (mon. german.).

[3] « Nullus majordomus, domesticus, comes, grafio, cancellarius... »

[4] « Placitum » du 28 février 693 (Pertz, dipl. n° 66, p. 58; Tardif, n° 33; Pardessus, n° 431). Ce diplôme mentionne au plaid du roi huit comtes et huit « grafions ».

[5] Charte de Pepin du 1er janvier 743 (Pertz, p. 103; Pardessus, n° 600, t. II, p. 418) : « Pippinus, majordomus, omnibus episcopis, abbatibus, ducibus, comitibus, domesticis, grafionibus, vigariis... » Confirmation d'une immunité par Charlemagne pour Saint-Martin de Tours (a. 782). Sickel, *Acta*, k. 90 : « Omnibus ducibus comitibus domesticis gravionibus ». — *Lex ribuar.*, t. L, 1 : « comites grafiones ». — V. Tigriae (Bouquet, t. III, p. 466)... « grafiones qui cum comitibus ». Comp. « Praeceptum » de 496, 497 (Bouquet, t. IV, p. 615; Brequigny, dip. n° 2), puis Bouquet, t. IV, pp. 616, 716; t. V, pp. 699, 733, 747, 763; t. VI, p. 506; t. VIII, pp. 473, 474. Comp Waitz, t. II, n° 2, p. 25.

[6] Pertz, dipl. n° 66, p. 58; Pardessus, t. II, p. 229 : « ... Chlodovius, rex Francorum vir inluster. Cum nos, in Dei nomene, Valencianis ..., una cum Angliberchto, Ogmireectherio, Chillone, Adrebertho, Adalrico,

les mêmes officiers portent des titres différents, suivant que les provinces auxquelles ils sont préposés se composent en majorité de Romains ou de Francs.

En résumé, le fonctionnaire appelé « grafio » chez les Germains est nommé « comes » chez les Gallo-Romains.

Une question non moins délicate concerne l'origine de la dignité de comte. Faut-il rapporter celle-ci aux anciennes institutions de la Germanie ou à celles de Rome?

En présence des documents, on ne peut guère soutenir que Clovis, et même ses successeurs, prenant pour modèle une magistrature romaine, se soient bornés à achever une réforme administrative commencée par les empereurs, et aient placé dans chaque cité un comte, représentant du pouvoir central [1]. La loi salique, dont la rédaction remonte au moins à Clovis, montre d'une façon irrécusable l'antique existence des « grafions » germains. Le prologue dévoile même une rédaction plus primitive, quoique totalement refondue, qui peut dater de Clodion ou être plus ancienne encore [2]. Il est du reste à remarquer que le mot « comes » ne se rencontre pas une fois dans le texte le plus ancien de la loi salique, qui fait seulement usage du terme « grafio ».

En sens inverse, il semble difficile d'admettre qu'avant les invasions barbares, le comte, chef de la cité, ait été inconnu des Romains.

Ghislemaro, Jonatham, Modeghiselo, comitebus; Chrodmundo, Godino, Sigofrido, Ghiboino, Ermenteo, Madulfo, Arigio, Auriliano, grafionibus... resederemus. »

[1] Fustel de Coulanges, *Monarchie franque*, p. 198.

[2] « ... Gens Francorum ... dum adhuc teneretur barbara (païenne) dictaverunt salica lege per proceris ipsius gentis qui tunc tempore ejusdem aderant rectores. At ubi ... rex Francorum Chlodeveus ... primus recepit catholicam baptisma et quod minus in pactum habebatur idoneo fuit lucidius emendatam » (Hessels, p. 422; Pardessus, p. 344).

Quelques manuscrits du capitulaire de Childebert Ier, cap. 4, montrent aussi que la loi salique a été faite avant que les Francs fussent convertis

Une lettre de Sidoine Apollinaire [1] prouve positivement l'existence de cet officier à cette époque. Elle parle d'un jeune homme qui s'établit à Marseille et fait la connaissance du « comes civitatis ». C'est une conjecture gratuite de supposer que l'auteur, se servant d'une expression impropre, ait voulu écrire « defensor civitatis ». Sans plus de fondement, on affirmerait que le passage invoqué fait allusion à une magistrature gothique. La lettre de Sidoine Apollinaire a été écrite avant l'année 473, date du siège de Clermont par les Visigoths. D'ailleurs, l'organisation de l'antique ville phocéenne resta romaine après que Clermont eut ouvert ses portes aux barbares [2].

au christianisme : « Quando illi (Franci) legem composuerunt non erant christiani » (HESSELS, p. 413, c. 11; PERTZ, *Leges*, II, p. 6).

Fustel de Coulanges (*Hist. des inst. polit.*, p. 216) ne rencontre pas cet argument de texte irréfragable. A la page 15, il combat mollement la thèse que la loi salique remonte au moins à Clovis; il ne propose d'ailleurs aucune date.

Il paraît douteux que la dignité de comte dérive, du moins immédiatement, du compagnonnage dont parle Tacite (*Germ.*, 13, 14). Les textes décisifs sur les transformations successives de cette magistrature avant Clovis font défaut. Il ne rentre d'ailleurs pas dans le cadre de notre étude d'en parler d'une façon approfondie.

Deux textes, se rapportant aux institutions de l'ancienne Germanie, font connaître l'existence de chefs élus (« principes ») qui étaient investis, entre autres, de pouvoirs judiciaires. Mais ils ne visent pas les comtes.

TACITE, *Germ.*, 12 : « Eliguntur in iisdem conciliis et principes qui jura per pagos vicosque reddunt. Centeni singulis ex plebe comites (le groupe des hommes libres), consilium simul et auctoritas, adsunt. »

CAESAR, *De bello gallico*, VI, 23 : « In pace ... principes regionum atque pagorum inter suos jus dicunt controversiasque minuunt. » Contrairement à ce qu'enseigne P. Viollet (*Hist. des inst. politiques*, t. I, p. 309), nous croyons qu'il faut ici traduire « principes » par « chefs » et non par « notables ». Tout doute est levé par le texte de Tacite.

[1] Lettres VII, 2 (mon. german., *Auctores*, VIII, p. 103, édit. CHRISTIANUS LÜTTJOHANN; édit. BARET, VII, 6, « ad Graecum »).

[2] Il paraît difficile d'invoquer en faveur de notre théorie les formules de Cassiodore (VI, 12, 21; V, 14; VII, 1). Elles se rapportent aux institutions des Ostrogoths. Cassiodore fut en effet ministre de

Pour conclure, il est préférable de croire que, vers les derniers temps de l'empire romain, il existait, dans certaines localités importantes, des « comites civitatum », représentants du pouvoir central au même titre que les gouverneurs de province, mais dont l'autorité ne s'étendait que sur le territoire d'une cité. Après les invasions germaines, les Romains donnèrent le nom de « comes » à l'officier franc qui présentait le plus d'analogie avec le chef de la cité. Il se fit une fusion des deux magistratures. Elle eut pour effet d'agrandir et de compléter l'action du « graf » que la loi salique avait placé, comme fonctionnaire royal, à la tête de l'administration civile et surtout militaire du « pagus », mais auquel elle n'avait réservé qu'une compétence restreinte en matière judiciaire [1].

Théodoric, et les cinq premiers livres sont même écrits au nom de ce roi.

Un passage de Salvien (*De gubernatione dei*, III, 9; Mon. germ., édit. Carolus Halm, p. 33) semble moins concluant encore. Il porte : « Templa atque altaria Dei minoris reverentiæ quidam habent quam cujuslibet minimi ac municipalis judicis domum. Si quidem intra januas, non modo inlustrium potestatem sed etiam præsidum aut præpositorum non omnes passim intrare præsumant nisi quos judex vocaverit. »

Il est au moins téméraire de voir dans les « præsidum aut præpositorum » les comtes. Ces mots, peu clairs, désignent, d'une façon vague, les chefs inférieurs en général. Cf. Esmein, *Sur quelques lettres de Sidoine Apollinaire*, in-8° Paris, 1885 (extr. de la *Revue générale de droit*).

[1] Le « graf » n'intervenait que dans les cas où les parties devaient faire appel à l'autorité, notamment pour pratiquer des saisies (t. LI), expulser l'« homo migrans » (t. XLV, 2). Voir ci-après, chap. I, sect. I, § 5. Cf. Brunner, *Deutsche Rechtsgeschichte*, t. II, p. 164.

CHAPITRE I.

POSITION DES COMTES DANS LE ROYAUME FRANC, EXPOSÉE D'APRÈS L'ENSEMBLE DES TEXTES, DEPUIS CLOVIS JUSQU'AU TRAITÉ DE VERDUN.

A partir de Clovis, qui inaugure une monarchie puissante, la dignité de comte revêt un caractère à la fois militaire, administratif et judiciaire. Cet officier devient le représentant direct du roi dans le comté. Il acquiert une position supérieure à celle des chefs populaires de la centaine, lesquels il éclipse complètement.

Depuis l'époque mérovingienne, le comte a l'administration générale, le commandement militaire, la haute direction de la justice et des finances dans son « pagus ». Son pouvoir s'exprime par le terme « comitatus » [1] qui, dans la suite [2], se transporte au territoire même dans lequel cette autorité s'exerce [3].

[1] *Vita Desiderii Cadurcens.*, 1 (Mon. germ., ep. III, édit. ARNDT, p. 191; BOUQUET, III, p. 527) : « Comitatus dignitatem apud Albigem gessit »; *Fred. chronic.*, 13 (Mon. germ. scrip. rer. mer., II, édit. KRUSCH, p. 127); GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist.*, IV, 13, 35, 40, 42; ID., *Vit. Patrum*, IV, 3, VII, 1 (ED. ARNDT et KRUSCH, pp. 676, 687) : « Civitatis comitatum ambivit »; *Carta de comitatu*, MARC, I, 8; ZEUMER, p. 47; ROZIÈRE, VII. On dit aussi « ministerium » (Cap. 808, c. 4; BORETIUS, I, 137).

[2] Le plus ancien exemple du mot « comitatus » au sens de « circonscription administrée par un comte » appartient à l'année 783 (LONGNON, *Atlas histor.*, 2 livr., p. 90, n° 2).

[3] « In comitatu vel pago Tornacenci », « in pago et in comitatu Austrobannensi » (ERN. MABILLE, *Introd. aux chroniques des comtes d'Anjou*, p. XCIX). *Cap. leg.*, add. 818, 819, c. 10 (BORET., I, p. 283) : « Testes aliunde quaeruntur nisi de ipso comitatu in quo res ... positae sunt. » *Ann. Einh.* a. 826 (PERTZ, *Script.*, I, 214) : « comitatus qui Hriustri vocatur ». On dit aussi « provincia », *Dronke codex diplom.*, pp. 253, 257 : « provincia Salogouwensium ». *Cap. Aquisg.*, 802, c. 1 (BOR., I, 92) : « cum comitibus provincialibus ». On dit également « grafia », *Cart. senonica*, n° 31 (ZEUMER, p. 199) : « in pago illo, in grafia illa ».

En principe, le comte ne gouverne qu'un seul « pagus » [1], mais son action s'étend indistinctement sur tous les habitants de ce canton [2]. On voit exceptionnellement ce fonctionnaire placé à la tête de deux ou même de plus de deux comtés [3].

Le « pagus » (gau allemand) est le canton officiel, principale circonscription administrative du territoire des Francs.

Sa grandeur est variable, mais il comprend en général de trois à huit centaines [4]. La terminologie n'est pas toujours d'une netteté absolue. Tantôt les textes entendent par le mot « pagus » le canton officiel, le ressort du comte [5], tantôt ils se servent de ce terme dans le sens vague de région [6], ou bien encore ils indiquent par cette dénomination un district de moindre importance [7].

En France, les « pagi » correspondent assez exactement aux anciennes « civitates » [8]. La ville est le centre de l'activité du

[1] *Mon. Sang.*, I, c. 13 (Pertz, *Script.*, II, p. 736) : « ... Karolus nulli comitum nisi his qui in confinio vel in termino barbari constituti erant plus quam unum comitatum aliquando concessit. »

[2] « Omnis pagensis vestros tam Francos, Romanos vel reliqua natione degentibus », Marc, I, 40 (Zeumer, 38, p. 68; Rozière, I). « Comes Sogiontinsis cum pagensibus suis », *Fredeg. Chron.*, c. 87 (édit. Krusch, p. 165). « Omnis populus ibidem commanentes tam Franci, Romani, Burgundiones vel reliquas nationes sub tuo regimine et gubernatione degant », Marc, I, 8 (Zeumer, p. 48; Roz., VII).

[3] *Cap.*, 808, c. 4 (Bor., I, 137) : « Ut quanta ministeria unus quisque comes habuerit. »

[4] Voir Vanderkindere, *Hist. des inst. de la Belg.*, p. 162, pour ce qui concerne la prétendue distinction en « pagi majores » et « pagi minores ».

[5] « Actionem comitatus ... in pago illo quem antecessor tuus ille usque nunc visus est egisse, tibi ad agendum regendumque commissimus », Marc, I, 8 (Zeumer, p. 47; Rozière, VII). « In cujuslibet judicis pago », *Childeb. decret.*, c. 4 (Bor., I, 15; Pertz, *Leges*, I, 9).

[6] Grégoire de Tours, *Hist.*, V, 14; VIII, 18. — Pardessus, dipl. n° 204, cf. n^{os} 103, 117, 135, 177, 256, 257, 273.

[7] Grégoire de Tours nomme un « pagus » aussi « vicus » (*Hist.*, VI, 12). Idem *De Gloria confessorum*, 39 (édit. Arndt et Krusch, p. 772).

[8] Le mot « civitas » devient synonyme de « pagus ». Pardessus, dipl. n° 247, II, p. 5 : « neque intra civitatem Parisius neque ad foras in ipso

« comes », qui y a sa résidence, et les textes désignent le pouvoir de ce magistrat comme s'il ne s'attache qu'à une ville, alors qu'en définitive il embrasse tout un canton [1].

Le comte est le fonctionnaire-type, le magistrat principal et ordinaire de la monarchie franque. La loi salique et la loi ripuaire le représentent comme l'officier du rang le plus élevé [2].

Parfois au-dessus de lui et sous le roi se trouve placé un duc. Mais le duché ne forme pas une division régulière du territoire [3]. L'étendue de sa circonscription est variable, et le plus souvent il comprend plusieurs comtés. Dans ce cas, le duc réside ordinairement dans la ville principale d'un de ces comtés, ce qui n'empêche pas cette cité d'avoir son comte, comme les autres villes du duché [4].

pago ». *Form. Senon.*, 16 (ZEUMER, p. 191; ROZIÈRE, 340, § 2) : « tam infra civitatem quam et a foris et in ipso pago ». *Fred. Chronic.*, 24 (édit. KRUSCH, p. 130) : « Bertoaldum per pagos et civitates fiscum inquirendum dirigunt. » Voir BRUNNER, *Deutsche Rechtsgesch.*, II, pp. 144 et suivantes.

Mais là où les Francs dominent, le « pagus » n'est qu'une fraction de la cité (LONGNON, *Atlas historique de la France*, 2 livr., p. 89). Telle est notamment la situation pour les « pagi » de la Belgique.

[1] GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist.*, IV, 30 : « comes illius urbis », il y demeure. *De Glor. mart.*, I, 53 (édit. ARNDT et KRUSCH, p. 525) : « hujus urbis comes ». *Hist.*, IV, 35 : « qui in hac civitate comitum potitus fuerat ». Voir S. GAUGERICI, ep. *Cameracensis*, 11 août, A. S. B., II, 273 : « Waddonem, urbis ipsius (Cambrai) comitem. » On nomme même le comté par le nom de la ville. GRÉGOIRE DE TOURS, *De Virt. S. Martini*, I, 24 (édit. ARNDT et KRUSCH, p. 601) : « comes Turonicae civitatis ». *Hist.*, VI, 31 : « Rodhomagensis comes »; VIII, 13 : « Aurelianensis comes ». On emploie aussi le mot « vicus », *Form. Avernenses*, n° 6 (ZEUMER, p. 31) : « in pago Avernico, in vico illo »; *Form. Bituricenses*, n° 7 (ZEUMER, 171; ROZ., 404); *Idem*, n° 15 (ZEUMER, p. 174; ROZ., 221).

[2] *Lex Salica*, t. LXXIII. *Lex Rib.*, t. LIII.

[3] *Fred. Chron.*, c. 78 (édit. KRUSCH, p. 160) : « Comitibus plurimis qui ducem super se non habebant. »

[4] GRÉGOIRE DE TOURS, V, 50 : « Ad civitatem vero Turonicam Berulfus dux cum Eunomio comite fabulam fingit, quod Guntchramus rex capere vellet Turonicam civitatem. »

Si le duc est avant tout un commandant militaire, plusieurs textes montrent que ses attributions sont identiques à celles du comte [1]. En réalité, l'un exerce un droit de surveillance et l'autre garde en fait l'administration intérieure de son « pagus ».

Le duc cependant occupe une position plus élevée que le comte [2]. Dans les diplômes [3], il est nommé avant ce dernier. C'est une faveur d'être promu des fonctions de comte à la dignité ducale [4], et on voit les chefs des « pagi » la briguer [5].

[1] Formule d'investiture de ces deux fonctionnaires : « Carta de Ducatu et Patriciatu vel Comitatu » (Marc, I, 8; Zeumer, p. 47; Rozière, n° 7). Le duc rendait la justice : « Si quis testes ad mallum ante centenarium vel comitem, seu ante ducem, patricium vel regem necesse habuerit » (*Lex Rib.*, 4); « Servo Campo et quaelibet res ad unum ducem vel judicem pertinentes » (Child. II decretio, 29 février 596; Bor., I, p. 15; Pertz, *Leges*, I, 9).

[2] *Fortunat. carmina*, VII, 25 mon. germ. auct., IV; édit. Fredericus Leo, p. 177) : « Vive comes cui sint jura regenda ducis. » *Ibidem*, X, XVI (Idem, p. 249) : « Rex crescens, te crescere cogat; qui modo dat comitis, det tibi dona ducis. »

[3] « Dagobertus rex Francorum, vir inluster, apostolicis patribus nostris, domnis episcopis et illustribus viris ducibus, itemque magnifico Chanulfo comiti, vel omnibus agentibus » (Pardessus, II, 33) « Chlodovius rex Francorum vir inluster, Vuandalberto duci et Ebrulfo grafioni ... » (Idem, II, 63). « Hildericus rex Francorum viris inlustribus Gondoino duci et Odoni domestico » (Idem, II, 145). « Childerichus ... Chadicho duce, Rodeberto comite » (Idem, II, 158).

[4] « Ennodium ex comitatu ad regis praesentiam perduxerunt. Quo exsilio damnato, facultates ejus fisco subdiderunt. Sed post annum et patriae et facultatibus redditus est » (Grégoire de Tours, *Hist.*, V, 25). « Turonicis vero atque Pictavis Ennodius dux datus est » (Idem, VIII, 45). Cfr. idem, III, 17, 45. *Fortun. carm.*, VII, 25 (édit. citée, p. 177); X, 16 (idem, p. 249); X, 19 (idem, p. 251) : « Debet et ipse potens, ut adhuc crescere possis, praestet ut arma ducis, qui tibi restat apex. »

[5] Grégoire de Tours, *Hist.*, VIII, 45 : « Austrovaldus (comes) audiens Desiderium mortuum, de via regressus, ad regem perrexit, qui mox in ejus locum dux statuitur. »

Cette supériorité donne naturellement lieu à des rivalités vives et haineuses [1].

Charlemagne, supprimant la charge de duc, se borne à placer sur les frontières des gouverneurs militaires (« comes marchae, markgraf »), dont l'action s'étend sur plusieurs comtés [2]. D'ailleurs, il arrive que sur les confins de l'empire plusieurs comtes possèdent en commun l'autorité du « markgraf » [3].

Sur la même ligne que le chef du « pagus » on peut, dans l'organisation franque, placer l'évêque [4].

A une position inférieure et subordonnée vient le centenier ou vicaire, qui remplit une mission à la fois judiciaire et administrative. Sa nomination semble, en fait, avoir été réservée au comte par suite d'une délégation royale [5].

Le comte (« comes » ou « grafio ») porte souvent le nom des attributions dont il est investi. Comme sa fonction principale est celle de juger, il s'appelle « judex ». A ce mot s'ajoutent communément les qualificatifs « fiscalis, publicus » [6], syno-

[1] Grégoire de Tours, *Hist.*, IX, 7 : « Ennodius cum ducatum urbium Turonicae atque Pictavae administraret, adhuc et vici Juliensis atque Benarnae urbium principatum accipit. Sed euntibus comitibus Turonicae atque Pictavae urbis ad regem Childebertum, obtinuerunt eum a se removeri. »

[2] *Annales Laures.*, a. 799 (Pertz, *Script.*, I, p. 186) : « Wido comes qui in marca Britannia praesidebat una cum sociis comitibus. »

[3] *Ann. Einhardi*, a. 793 (Pertz, *Script.*, I, p. 179) : « illius limitis (Hispaniae) custodibus atque comitibus. »

[4] Voir ci-après chapitre III.

[5] *Diplôme de Clotaire Ier*, a. 539 (Pardessus, I, n° 136; Pertz, *Diplomat. spuria*, p. 125). Walafrid Strabon (Walter, *Form. Alsat.*, 3; *Corpus jur.*, t. III, p. 527). Argument tiré du *Guntchramni regis edict.*, 20 novembre 585 (Bor., I, p. 12; Pertz, *Leges*, I, 5). Capitulaire de 809, cap. 11 (Bor., I, 148; Pertz, I, p. 156). Cfr. *Bibl. Patr. Lugd.*, t. XIV, p. 283 Il en était de même de la révocation du centenier (*Formul. sal. merk.*, n° 51; Zeumer, p. 259). Voir sur ces différents points, Sohm, *Frank. Reichs- und Gerichtsverfassung*, p. 242.

[6] *Cap. add.*, c. 9 (Hessels, t. 73, p. 408; Behrend, p. 91) : « Judex

nymes de « regius », qui indiquent le fonctionnaire royal par excellence, protégé par un triple « wergeld » [1].

Envisagé comme membre de la hiérarchie administrative, le comte se nomme « agens » [2]. Parfois encore il porte les noms de « praeses [3], consul [4], praefectus » [5]. Toutes ces dénomina-

hoc est comis aut grafio », c. 7 (Hessels, t. 71, p. 407) : « Judice hoc est comite aut grafione. » Grégoire de Tours, *Hist.*, IV, § 47, VI, § 8. § 46, VII, § 2; Idem., *Vitæ patrum* (édit. Krusch, pp. 693, 698), VIII, 5, 9. Édit de Gontran (10 novembre 585) (Bor., I, 11; Pertz, *Leges*, I, 3). Décret de Childebert, 29 févr. 596, chap. 9 (Bor., I, 17; Pertz, I, 10). *Lex Rib* , t. LIII (Sohm, p. 238) : « Si quis judicem fiscalem quem comitem vocant... » Id,, XXXII, LI, LXXXIV : « Si quis judicem fiscalem... » Pardessus, dipl. nos 229, 258 : « Nullus ex publicis judicibus. »

[1] *Lex salica*, LIII (Hessels, c. 343) : « Si quis grafionem occiderit, solidos 600 culpabilis judicetur. » La loi ajoute que le sacebaron a droit à la même somme, et pourtant il se trouve dans une position inférieure à celle du comte; c'est donc bien parce que ce dernier est dans le « truste » du roi qu'il jouit de ce privilège. *Lex Ribuaria*, LIII (Sohm, p. 238) : « Si quis judicem fiscalem quem comitem vocant, interfecerit ter ducenis solidis multetur; si regius puer vel ex tabulario ad eum gradum ascenderit, 300 solidis multetur. »

[2] Rozière, no 158; Zeumer, p. 65, no 35; Grégoire de Tours, *Hist.*, VI, § 19; Pardessus, dipl. II, nos 258, 264, 270, 279, 281, 285, 294, 377, 397, 428, 463, 482.

[3] *Vita Sulpicii bit.* (A. S., 17 janvier, II, 167), c. 24. *Vit. Amantii Fortun. op.* (édit. Luchi, II, p. 97). *V. Walarici Leucon* (A. S. S., 1 avril, I, 16). *Vit. Galli* (Pertz, *Scrip.*, II, p. 18). *V. Lantberti* (A. S. Sep., V, 518. Mabillon, *Acta*, III, 1), c. 2.

[4] *Vita Wilhelmi*, c 3 (Mab., I, IV, p. 73) : « Magno consule Theodorico .. »; la femme de ce magistrat s'appelle « comitissa ».

[5] *Willibaldi Vita bonifatii*, c. 2, § 3 (Pertz, *Script,*, II, p. 351) : « Ejusdemque urbis præfecti »; Id., § 40 (Pertz, *loc. cit* , p. 353) : « Qui officium præfecturæ secundum indictum Peppini regis super pagum locumque illum gerebat » Ep. no 70 (Jaffé, *Bibl. rer. germ.*, *p.* 208) : « præfectorum vel comitum »; id., ep. 90. Les passages de Grégoire de Tours qu'invoque Sohm (*Hist.*, VI, 35, VII, 15), paraissent douteux. On ne saurait affirmer, avec une certitude absolue, s'ils visent les comtes ou d'autres magistrats. En Lombardie, le comte est aussi appelé « dux ». *Cap. Tic.*, a 801, c. 7. (Bor , I, p. 204; Pertz, *Leges*, t. I, p. 84) : « Ducis aut comis. »

tions sont habituellement accompagnées de titres honorifiques, tels que « illuster, magnificus » [1]. Le chef du canton est intitulé excellence, grandeur, magnificence [2], et à l'époque carolingienne il regarde sa dignité comme émanant de Dieu [3].

La formule de nomination du comte (« carta, praeceptum » [4]) trace les devoirs de l'officier en ces termes [5] : « La clémence royale est parfaite et mérite particulièrement d'être

[1] *Formul. Andecavenses*, n° 32 (Zeumer, p. 14; Roz., 407) : « Illuster vir ille comes »; n° 50 (Zeumer, 22; Roz., n° 493) : « Ante viro illustri illo comite »; *Turon*, n° 26 (Zeumer, p. 149; Roz., n° 302) : « convenit inter inlustrem virum illum et illum »; *Form. Bign.*, n° 7 (Zeumer, p. 230; Roz., 460) : « Cum resedisset ille vigarius inluster vir illo comite »; n° 13 (Zeumer, p. 232; Roz., 502) : « Veniens homo alicus ante vicario illuster vir illo comite ». Les mots « vir inluster » ne peuvent pas se rapporter, dans ces textes, aux vicaires qui n'avaient jamais ce qualificatif honorifique. Les documents dans lesquels on parle de ces magistrats seuls le prouvent clairement (édit. Guntr., 10 nov. 587; Boret., I, 12); (cap. 801; Baluze, I, p. 354, « deest » dans Boretius.) Un texte paraît d'ailleurs décisif. C'est un diplôme d'une authenticité incontestable (Pardessus, n° 340; Pertz, 4). Il se rapporte à une donation d'une terre située dans le pagus de Laon, et est adressé au comte et au vicaire de celui-ci : « Viro inlustri Bertuino comiti et Bertolando vicario. » Le diplôme suivant de Pardessus (n° 341) dit également : « inlustribus viris comitibus ». De même Marculfe, I, 2 (Zeumer, p. 41) : « Rex inlustribus viris illi comiti » : I, 28 (Zeumer, p. 60) : « Ille rex viro inlustri illi comiti ».

[2] Voici comment un évêque écrivit à un comte : « Dominis inlustribus cunctaque magnificis, omni desiderio complectendis, serventibus dominorum. Fortunat, *opera*, X, 3 (édit. Fredericus Leo, p. 231) : « Dagobertus rex Francorum ... magnifico Chanulfo comiti » (Pardessus, dipl. II, 33 .

[3] *Bibl. de l'école des Chartes*, II, p. 179 : « Willelmus, gratia Dei comes. » — Tardif, p. 74 : « Stephanis humilis Christi gratia comes. »

[4] « Carta ... de comitatu » (Zeumer, p. 47). — Grégoire de Tours, *Hist.*, VIII, 18 : « Theodulfus comes ... iterum praeceptum accipiens, comitatum illius urbis rexit. »

[5] Marculfe, I, 8 (Zeumer, p. 47; Rozière, n° 7) : « Praespicuae regalis in hoc perfecte conlaudatur clementia, ut inter cuncto populo bonitas et vigilantia requeratur personarum, nec facile cuilibet judiciaria convenit committere dignitatem nisi prius fides seo strinuetas videatur esse pro

louée, lorsqu'elle recherche les hommes honnêtes et actifs, et ne confère pas facilement à quelqu'un le pouvoir de juge, à moins qu'elle n'ait acquis des preuves de la fidélité et de l'habileté de cette personne. C'est pourquoi, ayant éprouvé ta foi et ta capacité, nous te conférons dans ce canton le pouvoir et l'autorité de comte, comme les a eus ton prédécesseur jusqu'à ce jour, à cette fin que tu gardes une fidélité inaltérable envers notre dignité royale, que toute la population de ce pays, Francs, Romains, Burgondes et hommes d'autres races vivent en paix sous ton gouvernement, que tu les conduises dans la voie droite suivant leurs lois et coutumes, que tu sois le défenseur des veuves et des orphelins, que tu punisses avec sévérité les larrons et les malfaiteurs, que le peuple se tienne en ordre et en joie sous ton commandement, et enfin que tout ce qui est dû au fisc dans ta circonscription nous soit apporté chaque année par tes propres mains et déposé dans notre trésor. »

En résumé, cette formule investit le comte des droits de justice et de police. Cet officier doit maintenir l'ordre et la paix publics, défendre la veuve, l'orphelin et le faible, assurer la levée des impôts. Cependant il est à remarquer que la charte n'énumère pas toutes les attributions du chef du « pagus » ; elle passe sous silence le pouvoir militaire important qui est confié à ce magistrat.

bata. Ergo dum et fidem et utilitatem tuam videmur habere conpertam ideo tibi accionem comitiae (comitatus) in pago illo, quem antecessor tuus illi usque nunc visus est egisse, tibi ad agendum regendumque commissemus, ita ut semper erga regimine nostro fidem inlibata custodias, et omnis populus ibi commanentes, tam Franci, Romani, Burgundionis vel reliquas nationis, sub tuo regimini et gubernatione degant et moderentur et eas recto tramite secundum lege et consuetudine eorum regas viduis et pupillis maximus defensor appareas, latronum et malefactorum scelera a te severissime repremantur ut populi bene viventes sub tuo regimine gaudentes debeant consistere quieti, et quicquid de ipsa actione in fisci dictionibus speratur, pervosmetipsos annis singulis nostris aerariis inferatur. »

SECTION I.

Le comte chef de la justice.

La mission essentielle du comte est de rendre la justice, et son activité judiciaire s'exprime parfaitement par les locutions latines : « publicas actiones agere, causarum actionem agere [1], ad dirimendas resedere actiones » [2].

Depuis l'époque mérovingienne, il apparaît comme le président de l'assemblée judiciaire. Il devient le juge régulier et ordinaire [3]. Le « thunginus » ou centenier de la loi salique

[1] Grégoire de Tours, *Hist.*, VIII, 18. *Virt. Sancti Jul.*, chap. 16 (édit. Arndt et Krusch, p. 571).

[2] *Vita Amandi de Baudemundus* (A. S. Febr., I, p. 861) : « Comes ... congregata non minima multitudine Francorum in urbe Tornaco ... ad dirimendas actiones resederat. Cfr. *Conc. Aurel.*, IV, c. 13. Mansi, *Coll. des conciles*, IX, p. 115 : « Si quis judicum clericos ... publicis actionibus applicare praesumpserit. »

[3] *Lex sal.*, t. 71 (Hessels, 407; Pertz, II, 4) : « in mallo publico hoc est comite aut grafione. » *Édit de Chilpéric*, a. 561-584 (Bor., I, 9; Pertz, II, 10; Hessels, t. 78, § 7) : « ... tunc in proximo mallo ante rachimburgiis sedentes et dicentes quod ipsi illum ante audierit sic invitetur graphio. » *Form. Andec.*, 12 (Zeumer, p. 9) : « ... per judicio inluster illo comite. » *Idem*, 50 (Ibid., p. 22) : « ... ante vero inluster illo comite vel reliquis. » Marc, I, 8 (Zeumer, p. 14; Roz., n° 7); n° 28 (Zeumer, p. 60; Roz., 435). Cfr. n° 39 (Zeumer, p. 68; Roz., 79); n° 40 (Zeumer, p. 68; Roz., n° 1). *Form. Sirmond.*, 40 (Zeumer, 150; Roz., 484, § 2). *Décret de Childebert II*, c. 6 (Bor., I, p. 6). Grégoire de Tours, *Hist.*, V, 48; *Vitae Patrum*, VIII, 3, 5 (édit. Arndt et Krusch, p. 693); *De Gloria confessorum*, 99 (id., p. 811). *Vita Sancti Eparchii* (VI^e siècle) (*Act. S. Jul.*, I, 112; Mabillon, *Acta*, I, p. 268). *Vita Amandi* (VII^e siècle) (*Act Sanct. Febr.*, I, p. 861). *Fortunat. carmina*, VII, 5 (*Monum. germanic.*, édit. Fredericus Leo, p. 156), Éloge du comte Bodegisil : « Justitiam pauper numquam te judice perdit »; *Idem*, VII, 7 (même édit., p. 159), Éloge du comte Lupus : « Justitia florente favent, te judice, leges causarum que aequo pondere libra manes. » Comp. encore *Form. And.*, 32 (Zeumer, p. 14); 50^a id., p. 21).

descend au rang de subordonné du « graf » ; c'est le délégué qui le remplace à la présidence du tribunal [1]. A moins de cas très exceptionnels qui résultent du contexte, le magistrat désigné par le titre « judex » est le comte [2]. C'est également cet officier qu'il faut voir dans le « judex loci » [3], dénomination

[1] Au point de vue des textes, il n'est pas établi que le centenier conservât un droit de juridiction propre. Peu de documents postérieurs à la loi salique parlent du centenier comme juge, et encore peut-on voir dans celui-ci le délégué du comte : *Childebert II decretio*, c. 9 (24 février 596) (Boretius, I, 17 ; Pertz, I, 10) : « Si quis centenario aut cuilibet judice noluerit ad malefactorem .. adjuvare. »

Lex Alamanorum, XXXVI, 1 (Pertz, III, 100 ; édit. Lehmann, p. 95) : « Conventus fiat in omni centena coram comite aut misso et coram centenario » ; *idem*, 2 : « Ipsum placitum fiat de sabatto in sabattum aut quali die comes aut centenarius voluerit. » *Lex Ribuaria*, L (Sohm, p. 238) : « Si quis testes ad mallum ante centenarium vel comite ... » A propos de ce texte, il est à remarquer que la loi ripuaire (LXXXVIII), à l'endroit où elle énumère les fonctionnaires qui exercent en propre nom la mission de juge, ne mentionne pas le centenier : « Ut nullus optimatum, major domus, domesticus, comes, grafio, cancellarius vel quibuslibet gradibus sublimatus, in provincia ripuaria in judicio residens munera ad judicium pervertendum non recipiat. » Et dût-on admettre, malgré la généralité des termes de l'en-tête : « ut nemo munera in judicio accipiat », qu'il ne s'agisse dans le titre 88 que des officiers royaux, ou que l'en-tête ne corresponde pas au texte, encore faudrait-il démontrer que, dans le titre 50, le « centenarius » ne siège pas comme délégué du comte.

Quant aux documents qui parlent d'un « judex loci », on ne saurait les invoquer : ce « judex loci » semble être non le centenier, mais bien plutôt le comte lui-même (Cfr. Sohm, *Franck. Reichs- und Gerichtsverf.*, pp. 227, 228).

[2] Voir, entre autres, *Chloth. I const.*, a. 560 (Boret , I, 8 ; Pertz, I, 2). *Gunt ed.*, 10 nov. 585 (Bor., I, 11 ; Pertz, I, 3). *Pactus pro tenore pacis*, c. 3 (Bor , I, 5 ; Pertz, I, 7). *Décret de Child.*, 29 févr. 596, c. 4, 7, 8 (Bor., I, 15 ; Pertz, I, 19). Grég. de Tours, *Hist.*, IV, 47 ; VI, 8 ; VII, 42. Les textes cités par Sohm, pp. 146-147.

[3] Grég. de Tours, *Hist.*, IV, 47 ; V, 21. *Guntchramni ed.* (10 nov. 585). Bor., I, 11 ; Pertz, I, 4 : « judices locorum ». *Form. Tur.*, n° 28 ; Zeumer, p. 151 : « princeps loci », tandis qu'un autre passage porte : « comitibus illius terrae ». Sohm (p. 229) croit cependant que certains passages de Grégoire en disant « judex loci » visent des fonctionnaires de la centaine.

que les textes emploient comme synonyme de « grafio loci, comes loci » [1].

Sous la dynastie des Carolingiens, les fonctions judiciaires du chef du « pagus » s'affermissent et se développent. Mais il est à observer que les documents de cette époque n'appellent en général du nom de « judices » que les subordonnés du comte (« vicarius ou centenarius, vicecomes ou missus comitis »), à moins que ces documents ne reproduisent, en le confirmant, un texte de la période mérovingienne [2]. Une remarque qui atténue la portée de cette observation, c'est que, dans le langage de ce temps, le terme « judex » signifie pour le moins autant administrateur que juge. La « judiciaria potestas » désigne parfois d'une manière générale l'autorité des fonctionnaires [3].

[1] Ce serait à tort qu'on établirait une différence entre le « comes » et le « grafio », en soutenant que des textes parlent d'un « grafio loci », chef d'une très petite localité, par opposition au « comes pagi », chef d'une grande circonscription territoriale. Il y a, en effet, des documents qui emploient les mots « comes loci », et le terme « locus » désigne tout le comté (Grég. de Tours, VII, 29; IV, 47). Un diplôme (Tardif, n° 44; Pardessus, n° 479; Pertz, 70) dit à quelques lignes de distance indifféremment « comes pagi Parisiaci », « comes loci Parisiaci ».

[2] *Cap. Harist.* de 779, c. 19 (Bor., I, 51). *Cap. Mant.*, 787, c. 4 (Bor., I, 196; Pertz, I, 112). *Admonitio generalis* de 789, c. 62 (Bor., I, 58; Pertz, I, 63) : « Ut pax sit inter episcopos, abbates, comites, judices. » *Cap. Ital*, 801-810, c. 12 (Bor., I, 210). *Cap. missor.*, 802, c. 29 (Bor, I, 149; Pertz, I, 156). *Cap. miss. spec.*, 802, c. 48 (Bor., 104; Pertz, 101). *Adm.* de 801-812 (Bor., I, 240; Pertz, I, 102). *Cap miss. Aquisg.*, 809, c. 7 (Bor., I, 149; Pertz, p. 156) : « Ut nullus quilibet missus noster, neque comes, neque judex, neque scabineus, cujuslibet justitiam dilatare praesumat. » *Cap. Bajuv.*, a. 803, c. 6 (Bor., I, 159; Pertz, I, 127). *Cap. ingel.*, a. 807, c. 6 (Bor., I, 206; Pertz, I, 151). *Cap. de exped. exerc.*, a. 811, c. 3 (Bor, I, 166; Pert, I, 163). *Concil. Arelat.*, VI, a. 813, c. 13. Mansi, *Coll. des conciles,* XIV, p. 16. *Conc. Mogunt.*, a. 813, c. 7. Mansi, XIV, p. 67. *Conc. Turon*, III, a. 813, c. 34. *Ibid.*, XIV, p. 88. *Diplôme de Louis le Débon.*, a 814-840. Sickel, *Acta*, L, p. 392.

[3] *Dipl. de Louis le Débon.*, a. 814; Sickel, *Acta*,, L, 38 : « Et nullus judex publicus vel quilibet exactor judiciariae potestatis aut telonearius... teloneum exactare praesumat. »

Le comte personnifie le tribunal de droit commun [1]. Les autres magistrats qui remplissent des fonctions judiciaires semblent s'effacer devant lui. Agir en justice, « ad placitum venire », veut dire se présenter devant le tribunal du comte [2].

Le ban judiciaire est le ban du comte [3]. C'est à cet officier que les rois ordonnent de tenir les audiences avec régularité [4].

[1] *Cap. de Pepin*, 754 ou 755, c. 7 (Bor., I, 32) : « ad illum comitem... in mallo. » *Cap. Aquisg.*, 818-819, c. 3 (id., I, 281) : « In mallum ante comitem »; cap. 10 : « in mallo publico, ad praesentiam comitis veniant »; cap. 14 : « a comite in loco ubi mallum tenere debet »; cap. 15 : « in mallo ad praesentiam comitis ». Cap., 819 (vel paulo post), *Legi salicae add.*, c. 1 (Bor., 1, 292) : « Mallum comitis »; cap. 5 : « a comite ad mallum suum adducatur ». *Formules de Sens* (768-775), n° 10 (Zeumer, p. 189; Rozière, n° 456) : « In mallo publico ante vir ille comite. » *Formules de Bignon* (post. à l'avèn. au trône de Charlemagne), n° 9 (Zeumer, 231; Roz., 469) : « Cum resedisset inluster vir ille comes in mallo publico ad universorum causas audiendas vel recta judicia terminanda. » Cfr. les nos 8, 29, 27. *Form. Merkel* (début des Carolingiens), n° 16 (Zeumer, p. 247; Rozière, 252) : « In mallo ante illum comitem. » *Formul. de Lindenbrog*, n° 21 (Zeumer, p. 282; Roz., 483) : « Dum resederet autem comis ille in mallo suo publico » (800 environ). *Form. sen. rec.* (post. 817), nos 6, 1 (Zeumer, pp. 214, 210; Roz., 477, 498).

[2] *Dipl. de Louis le Débonnaire*, de 815 (Sickel, L, 41) : « Ad placitum venire jussus, ad comitis sui mallum omnibus venire non recusent. »

[3] *Cap. Hludow. Pii*, a. 816, c. 3 (Bor., I, p. 270; Pertz, I, 196) : « Per districtionem comitis ad mallum veniant. » *Cap. aq.*, a. 817, *leg. add.*, c. 12 (Bor., I, p. 284; Pertz, I, p. 212) : « Per comitem banniatur » *Cap. leg. sal. add.*, a. 819, c. 5 (Bor., I, p. 293; Pertz, I, p. 226) : « A comite ad mallum suum adducatur. » *Cap. Hloth. I Olonn. comitibus data* (Bor., I, 318; Pertz, I, 234) : « Volumus ut comites nostri licentiam habeant inquisitionem facere. » *Dipl. de Louis le Débonnaire*, de 814-825 (Sickel, L, 225) : « Comes loci illius per veram inquisitionem faciat ... veritatem dicere. » *Resp. misso cuid. data*, a. 819, c 5 (Bor., I, 196; Pertz, I, 227) : « Volumus ut comes potestatem habeat in placito suo facere quae debet, nemine contradicente. »

[4] *Cap. de causis diversis*, a. 807 (?), c. 1 (Bor., I, 135) : « Ut comites nostri propter venationem et alia joca placita sua non dimittant. » *Cap. legi add*, 818 ou 819, cap. 14 (Bor., I, 284).

Les capitulaires, quand ils déterminent les lieux dans lesquels doit siéger le plaid, s'adressent au « graf » [1]. Celui-ci convoque les assesseurs (« scabini »). En un mot, le tribunal, le « mall », c'est lui; c'est son tribunal [2], ce sont ses assesseurs [3].

Une question difficile consiste à déterminer le rôle précis du chef du « pagus » en matière judiciaire. Ce fonctionnaire a-t-il le droit de juger seul ou bien doit-il s'entourer d'assesseurs? Dans ce dernier cas, prend-il part à la confection du jugement, ou se borne-t-il à diriger la procédure et à veiller à l'exécution de la sentence?

§ 1. — *Droit de police du comte, son pouvoir de juger seul et de poursuivre d'office.*

A notre avis, le comte n'a qu'exceptionnellement, et à titre

[1] *Cap. leg. add.*, a. 818-819, c. 4 (Bor., I, 284) : « Mallus tamen in ecclesia, neque in atrio ejus habetur ... Minora vero placita comes ... ubi impetrare potuerit habeat. »

[2] *Cap.* 819, *leg. sal. add.*, c. 5 (Bor , I, 293; Pertz, I, 226) : « A comite ad mallum suum adducatur. » *Form. de Lindenbrog*, n° 21 (Zeumer, 282; Rozière, n° 483) : « Dum resederet ... comis ... in mallo suo. » *Diplôme de Louis le Débonnaire*, 815 (Sickel, L, 41) : « comitis sui mallum. » *Dipl.* de 819 (Sickel, L, 145) : « In mallo legitimo comitis. »

[3] *Cap. miss.*, 821, c. 25 (Bor., I, p. 301) : « Volumus ut comites qui ad maritimam custodiam deputati sunt ... de justitia facienda se non excuset propter illam custodiam, sed ibi secum suos scabinos habuerit, ibi placitum teneat » *Cap. miss.*, a 825, c. 4 (Pertz, 274; Bor., I, 308) : « Scabini sui (comitis). » *Cap. inc. anni* (789-814) (Bor., I, p. 185), c. 1 : « Ut non sint comites nostri tardi causas nostras ad judicandum nec eorum scabini.» *Historiae patriae monum. Augustae Taurin*, 1836, I, 34 : « A. et L. Gr. scavinis Bosonis comitis » De Courson, *Cartulaire de l'abbaye de Redon en Bretagne*, n° 191 : « Scabini Fr. Comitis. » Fumagalli, *Codice diplomatico S. Ambrosiano*, n° 59, a. 839 : « Signum manus Ambrosiano scavino domini comitis. »

de procédure extraordinaire, le droit de juger seul [1]. Les textes qui supposent que cet officier peut exercer ce droit, n'ont trait qu'à des crimes commis par des particuliers, découverts et punis par le chef du « pagus ». Ils se rapportent à des flagrants délits qui exigent une prompte répression, surtout dans une organisation rudimentaire, et qui rendent inutile la procédure destinée à fixer l'ordre et le mode de preuve. Mais jamais ces textes ne parlent d'affaires civiles ou même d'actions criminelles poursuivies par les particuliers et sujettes à composition. Le coupable, au lieu d'être assigné comme défendeur par la

[1] *Contra :* FUSTEL DE COULANGES (*Mon. franque,* pp. 304 et suivantes, 350 et suivantes; *Transform.*, pp. 495 et suivantes). D'après cet éminent écrivain, le comte était seul à juger, ou du moins avait le droit strict de juger seul. Mais une règle qui s'imposait moralement au magistrat était d'avoir sur son tribunal des assesseurs. L'historien fonde son opinion sur le sens du mot « judex ». Nous rencontrerons l'argument au § 3. Il s'appuie aussi sur les textes.

A notre avis, la préface de la loi burgonde laisse la question entière. Elle oblige non les comites, mais d'une façon générale « omnes administrantes judicia », à juger selon les lois. Le précepte de Clothaire (§ 7, BORETIUS, 19) qui détermine les autorités chargées de punir le comte quand il condamne injustement, n'est pas plus probant. L'injustice peut résulter précisément de ce que le comte s'est passé d'assesseurs; ou, ce qui paraît plus certain, le document fait allusion aux procès que par exception l'officier a qualité pour trancher seul. On pourrait écarter de même l'édit de Gontran (IBID., 12). Mais il se borne à dire, en termes vagues, que tous les juges, « cuncti judices », doivent s'appliquer à rendre de justes sentences, car s'ils jugent mal, l'arrêt du roi les condamnera. Cette disposition a en vue les assesseurs bien plutôt que les comtes. En effet, le capitulaire de Pepin qui traite de l'appel indique clairement, nous le verrons, que les rachimbourgs répondent, devant le roi, du jugement *a quo*. Quant à l'édit de Childebert, il ne vise que les flagrants délits de vol et de rapt, tandis que les passages de Grégoire et des *Vitae* invoqués se réfèrent à des pratiques abusives suivies par le comes sur le territoire romain, où le pouvoir répressif du magistrat n'était, en fait, guère limité. Il semble donc que Fustel de Coulanges fasse de l'exception la règle et inversement. Les abus et les flagrants délits, qui constituent des exceptions, ne sauraient servir de base à une règle

victime, est pris sur le fait par le comte ou ses agents [1]. C'est ce magistrat qui instruit et juge l'affaire; il applique une peine sociale mais n'alloue point une réparation civile du dommage causé.

Pour bien comprendre ces principes, il sera utile de décrire rapidement l'évolution que fit, chez les Francs, la poursuite d'office.

Chez les Germains, déjà du temps de Tacite, un crime

générale, à savoir le droit du comte de juger seul. Cela est d'autant plus évident que pour toutes les autres affaires, civiles et criminelles, les textes indiquent, formellement et toujours, comme compétent le plaid des « boni viri ». Aussi le nombre des cas que Fustel de Coulanges réserve au « mall » est beaucoup plus considérable que celui des procès dont il attribue la connaissance au magistrat seul (p. 355). On oppose sans fondement qu'aucune disposition législative n'oblige le comte à s'entourer d'assesseurs. Pour ainsi dire, tous les capitulaires parlent du plaid des rachimbourgs ou des scabins, et non du droit du comte de juger seul. Les lois salique et ripuaire décrivent en détail le rôle de cette assemblée. Mais ces lois générales, vrais pactes constitutionnels, ne montrent nulle part un magistrat siégeant comme juge unique. Preuve certaine que le « mall » des « boni homines » est bien la juridiction franque par excellence. Et il a fallu une loi spéciale, l'édit de Childebert, pour armer, dans certains cas exceptionnels, le comte d'un pouvoir dérogeant au droit commun et fondamental.

Au point de vue historique, on aboutit à la même conclusion. Sous l'empire de la loi salique, le graf n'est qu'un agent d'exécution : il pratique les saisies, perçoit le « fredum », expulse l' « homo migrans », simples actes d'exécution quoi qu'en dise notre contradicteur (p. 317). Le plaid des « homines » présidé par le centenier est la seule juridiction régulière. Un capitulaire additionnel donne cette présidence au chef du « pagus »; nulle part il ne fait voir cet officier investi du pouvoir de juger seul. Bien plus, en matière de flagrants délits, il oblige le comte à assigner le coupable devant le plaid. Le 29 février 596 seulement, Childebert, dans le but de rendre le châtiment plus prompt, met le chef du « pagus » en possession du droit de punir seul les auteurs de rapts et de vols manifestes. (Voir les différents textes §§ 1-3.)

[1] Ou même par tout autre citoyen : « Si quis ingenuum ligaverit et ei culpam cum sex testibus in haraho non adprobaverit... » (*Lex Rib.*, XLI.)

entraîne une réparation civile au profit de la victime, et une peine pécuniaire destinée à apaiser le trouble apporté à la cité [1]. Avec la loi salique apparaissent les châtiments corporels, et notamment la peine de mort [2]. Mais à cette époque, c'est l'offensé qui met l'action publique en mouvement et qui, par la « mannitio », ajourne le coupable devant le tribunal [3].

Bientôt le comte acquiert, dans certaines hypothèses, le droit de saisir directement la justice, sans devoir attendre la citation de la victime. Dans la suite, il obtient le pouvoir de juger et de condamner seul, sans l'assistance d'un tribunal.

Un capitulaire additionnel à la loi salique, qui date des premiers rois mérovingiens, prévoit le cas d'un homicide commis sur une route ou à proximité d'elle. Il ordonne au chef du « pagus » de sonner du cor et d'assigner les voisins au plaid prochain, en devançant la plainte des parents de la victime [4].

[1] Tacite, *Germ.*, 12 : « Equorum pecorumque numero multantur, pars multae regi et civitati, pars ipsi vindicatur vel propinquis ejus exsolvitur. »

[2] *Loi salique*, 40, § 5 (Hessels, p. 235) : « Si vero majore crimine servus compraehenditur id est unde ingenuus XLV solidos possit culpabilis judicari.... capitali sententia feriatur. »

[3] La « mannitio » doit se faire devant témoins (*Lex sal.*, t. I, 3). La loi ripuaire, qui a été faite d'après la loi salique et dont le texte primitif date d'avant l'année 596, connaît incontestablement la « bannitio » du comte.

[4] *Cap.*, 9, Pertz, t. II, p. 4; Hessels, p. 408, titre 73 : « Sicut adsolet homo juxta villa aut inter duas villas fuerit interfectus, ut homicidia non appareat, sic debet judex, hoc est comes aut grafio, ad locum accedere et ibi cornu sonare.... Et debet judex dicere : Homo iste in vestro agro vel vestibulo est occissus. Contestor et de homicidio isto vos admallo, ut in mallo proximo veniatis et vobis de lege dicatur quid observare debeatis. » Pour l'intelligence de ce passage, il convient de faire observer qu'à l'époque où ce texte a été écrit, les membres de la communauté cultivaient les champs appartenant à celle-ci, d'après un plan uniforme. Ces divers champs n'avaient qu'une seule voie d'accès. C'est sur cette voie que le crime est supposé commis. Au cas où l'auteur n'est pas connu, les voisins sont responsables.

Jusqu'ici il ne s'agit que de la mise en mouvement de l'action publique. Le décret de Childebert II, du 29 février 596, confère au comte la mission, non seulement de rechercher et de dénoncer les coupables, mais aussi de les condamner.

Aux termes du § 4 de ce décret, le comte qui entend qu'un crime a été perpétré dans son canton, doit, sans attendre la citation de l'offensé, saisir l'auteur et le condamner à mort : « Qui verum edictum nostrum (relatif au rapt) ausus fuerit contempnere, incujuslibet judicis pago primitus admissum fuerit, ille judex collectum solatium (garde) ipsum raptorem occidat et jaceat forbatus. »

Le chapitre VII oblige le chef du « pagus », sous peine de mort, d'arrêter et de tenir enfermés les voleurs [1].

Mais la disposition la plus caractéristique est celle du chapitre VIII. Le texte porte : « Ita bannivimus ut unusquisque judex criminosum latronem ut audierit ad casam suam ambulet, et ipsum ligare faciat, ita ut si francus fuerit ad nostra presentia dirigatur et si debilioris personnas fuerit, in loco pendatur ».

En d'autres termes, si un comte apprend qu'une personne nominativement désignée est convaincue de vol, il doit se rendre à la maison du voleur, le lier et l'envoyer au tribunal du roi, s'il s'agit d'un Franc [2], ou bien, si le coupable est un moindre personnage, le pendre sur les lieux. On croirait à tort que ce passage ne vise que le centenier. Il a en vue, avant tout, le chef du « pagus », et si le § 11 parle expressément du « centenarius », c'est qu'il se rapporte spécialement à ce qui se passe dans la centaine. Il en est de même du chapitre IX du décret de Childebert, qui attribue au comte et à ses subordonnés

[1] *Childeberti II décret.* (Bor., I, pp. 15 et suiv.). Confer. *Lex Rib.*, LXXVII. « Si quis judex comprehensum latronem convictus fuerit relaxasse, vitam suam ammittat, et disciplina in populum modis omnibus observetur. »

[2] Il est probable que « Francus » signifie personne de rang élevé.

le droit de requérir main-forte et commine une amende contre ceux qui refusent de prêter assistance [1].

Grégoire de Tours dépeint la procédure extraordinaire qui nous occupe, sous les traits nets qui suivent. Un vol est commis au préjudice d'un prêtre. Celui-ci, sans saisir le tribunal par une « mannitio », instruit du fait le comte, qui ordonne d'arrêter le malfaiteur. Le voleur avoue. Le magistrat le met en prison ; il va lui ravir la vie lorsque, se laissant fléchir par les prières du prêtre, il commue la peine de mort en un emprisonnement [2].

On peut résumer comme suit les droits de police du comte à l'époque mérovingienne. Cet officier a le devoir de rechercher les coupables, de les arrêter et de les mettre dans l'impossibilité de nuire, en les liant et en les privant de leur liberté [3]. Les prisons sont placées sous sa surveillance. Il a le droit de requérir main-forte pour l'arrestation. Il peut, si le délit est flagrant ou le cas manifeste, condamner le malfaiteur à une peine sociale. C'est lui aussi qui ordonne à ses gardes d'exécuter la sentence [4].

[1] « Si quis centenario aut cuilibet judice noluerit ad malefactorem adjuvare sexaginta solidos condempnetur. »

[2] *Gloria Martyrum*, I, 72 (édit. Arndt et Krusch, 356) : « In hac urbe, unus ex latronibus equum presbyteri furtim abstulerit. Inventus a presbytero, judici manifestatur, nec mora apprehensus et in vincula conpactus supplicio subditur. Opus suum ore proprio indicans patibulo dijudicatur. Sed presbyter... judicem deprecatur ut, concessa illa vita, hic culpa ect ... »

[3] Il peut aussi bannir quelqu'un, Jonas, chap. 31-37 (Mabillon, *Acta*, II, 5). Le comte défend à Columban l'entrée dans la ville.

[4] Grégoire de Tours, *Hist.*, VI, 35. V. Salvii (Bouquet, III, p. 467; *Act. S. B.*, 11 janv., I, 740). V. Amandi, 12 (Bouquet, III, p. 533. *A. B.*, fév. I, 863). On les appelle « lictores ». Il y avait en outre des « custodes carceris » (Grégoire de Tours, *Virt. S. Martini*, II, 35, IV, 35; édit. Arndt et Krusch, 622, 658). Le comte avait également une « trustis », espèce de gendarmerie locale chargée de poursuivre les malfaiteurs. Charlemagne la supprima, sans doute pour affaiblir la force armée dont les comtes n'avaient que trop abusé (*Cap. Har.*, 779, mars, *Cap.*, 14, Bor., I, 50; Pertz, I, 37).

Cependant, il convient de remarquer que sur le territoire romain le pouvoir de police du chef de la cité n'a pour ainsi dire pas de bornes. En fait, l'intervention du tribunal populaire dans les affaires répressives semble être méconnue [1].

A mesure que la société devient plus régulière, le besoin d'ordre et de paix se fait sentir plus impérieusement. Aussi, sous les Carolingiens, l'action publique s'étend rapidement au détriment de la répression des délits par les parties lésées.

Le comte a pour devoir essentiel la recherche et la poursuite des crimes. Affranchi de l'obligation de la plainte, il peut agir d'office. Il a mission de purger son « pagus » des malfaiteurs et des voleurs qui l'infestent, d'en faire justice lui-même ou de les réserver aux « missi » [2]. La poursuite des homicides lui est également confiée [3]. Dès la fin du VIII[e] siècle (a. 782-786), un capitulaire de Pepin, pour l'Italie, accorde au magistrat qui nous occupe la faculté de faire choix, dans son canton, d'hommes honorables et de leur faire dénoncer, sous serment, les homicides, les vols, les adultères, les unions illicites dont ils ont connaissance [4]. A notre avis, cette mesure ne se restreint pas à l'Italie, mais s'applique d'une manière générale à

[1] Voir ci-après, chapitre IV, « initio ».

[2] « De latronibus qui ante missi nostri minime venerunt, ut comites eos perquirant et ipsos aut per fidejussores aut sub custodia serventur, donec missi ibi revertent » (*Cap. Mant.*, 781, c. 10; Bor., I, 191). « Sed et hoc volumus, ut comites plenam justiciam de latronibus faciant per eorum minesteria et ut malefactores et fures non patiantur quietos residere, sed semper eos in quantum valent, infestent » (*Cap. Pipp. it.*, 801-810; Bor., I, 210).

[3] « Ut homicidia ... non fiant, et ubicumque inventa fuerint, a judicis nostris secundum legem ex nostro mandato vindicentur » (*Ad. gener.*, 789, c. 69; Bor., I, 59).

[4] Bor., I, 192, chap. 8 : « Judex unusquisque per civitatem faciat jurare ad Dei judicia homines credentes, juxta quantos previderit, seu foris per curtes vel vicoras ibi mansuros, ut, cui ex ipsis cognitum fuerit, id est homicidia, furta, adulteria et de inclitas conjunctiones, ut nemo eas cancelet. »

tout l'empire franc [1]. D'ailleurs, les subordonnés du comte ont pour devoir de s'enquérir de toutes les infractions graves aux lois civiles et religieuses, et de les dénoncer à cet officier ou au « missus » pour que ceux-ci châtient les coupables [2].

A l'époque carolingienne, le droit du comte de juger seul les cas de flagrant délit est rendu, sans doute, moins arbitraire, mais il ne disparaît pas. Divers capitulaires, il est vrai, dénient compétence au plaid inférieur présidé par le centenier pour connaître de certains crimes graves, et les renvoient devant le « mall » général du chef du « pagus » [3]. Nous estimons cependant que ces dispositions n'enlèvent pas au comte, d'une façon absolue, au profit de son plaid, le pouvoir d'infliger une peine sociale en matière de crimes, surtout flagrants et peu graves.

En effet, si le plaid eût été toujours compétent dans ces cas,

[1] *Cap. Worm.*, a. 829 (Pertz, I, 351; Boretius, II, 15), c. 3 : « Ut in omni comitatu hi qui meliores et veratiores inveniri possunt eligantur a missis nostris ad inquisitiones faciendas et rei veritatem dicendam et ut adjutores comitum sint ad justitias faciendas. » Cette question est néanmoins controversée. En toute autre matière, le comte ne peut pas procéder par enquête et sous serment. Il peut, par exception, faire des enquêtes dans les causes fiscales ou sur ordre du roi. Il a encore le droit de recourir à ce mode de preuve, sans prestation de serment, dans les affaires intéressant des pauvres et des impotents. « Ut pagenses per sacramenta aliorum hominum non inquirantur nisi tantum dominicas. Adtamen comes ille si alicujus pauperis aut inpotentis personnae causa fuerit, tunc comes ille diligentur, et tamen sint sacramenta per veriores et meliores pagenses inquirat. » *Cap.* 819, *l. sal. add.*, c. 1 (Pertz, I, 227; Bor., I, 292).

[2] *Cap. miss.*, a. 802, c. 25 (Bor., I, 96) : « Ut comites et centenarii ad omnem justitiam faciendum compellent et juniores tales in ministeriis suis habeant, in quibus securi confident, qui legem adque justitiam fideliter observent, pauperes nequaquam opprimant, fures latronesque et homicidias, adulteros, maleficos adque incantatores vel auguriatrices, omnesque sacrilegos nulla adulatione vel praemium nulloque sub tegmine celare audeat, sed magis prodere et emendantur et castigentur secundum legem ut Deo largiente omnia haec mala a christiano populo auferatur. »

[3] Voir ci-après, même chapitre, § 2.

on ne s'expliquerait pas que, parmi tant de formules, de chartes et de diplômes relatifs à des assemblées judiciaires, il ne soit jamais question d'un procès criminel proprement dit, aboutissant à une peine criminelle.

A notre connaissance, il n'y a guère qu'un document qui puisse jeter quelque lumière sur la difficulté, et encore semble-t-il trancher celle-ci en faveur de notre système. C'est la formule de Lindenbrog, n° 19 (éd. Zeumer, p. 280, Rozière, n° 467) [1].

Il s'agit d'un assassinat. L'acte ne dit pas qu'il y ait « mannitio » de la part des intéressés ; il est probable que le plaid est saisi de l'affaire par la « bannitio » du magistrat, acte de procédure qui remplace la citation du demandeur [2]. L'assassin

[1] *Carta securitatem* : « Securitas pro homicidio facto si se pacificaverint. » Conf. *Marc.*, II, 18 (Zeumer, p. 88; Roz., n° 511); *form. andecav.* (Zeumer, pp. 6 et suiv.), 6, 26, 39, 42 (Roz., n^os^ 507, 509, 506, 505, 508); *form. Tur.*, 38 (Zeumer, p. 156; Roz., n° 510). « Dum et a plerisque vel omnibus non habetur incognitum, qualiter homo aliquis nomini illo hominem illius episcopo sive abbatis nomine illo, instigante diabolo, ... mallo ordine interfecit, inde vite periculum incurrere debuit. Sed postquam venit hisdem homicidia coram ipso pontifice, vel coram illo comite, seu quam plures magnificis viris quorum nomina vel signacula subter tenenter inserta, percunctati sunt ab eo utrumque illo hoc quando diu perpetratum haberet, an non... Hac igitur de causa judicatus est ei ab ipso comite, vel ab ipsis scabinis pagenses silicet loci illius, ut illam leudem, quod sunt solidos tantos... componere deberit; quod ita et fecit. — Postea vero necesse fuit... ut talem epistolam securitatis per manus eorum firmatam ab ipso pontifice, vel ab ipso comite, seu et ab aliis illius loci pagensibus accipere deberet. Complacuit itaque tam ipso pontifici quam ipso comite seu aliis quam plures magnificis viris, ut talem securitatem ipso homine fecissent. »

[2] A l'origine, les Francs, saliens et ripuaires, n'avaient guère admis la « mannitio » qu'en matière de délit (*Loi salique*, t. I et LVI. Hessels, pp. 1, 352; Pardessus, 3 et 31). Bientôt, la loi ripuaire le prouve, ce mode d'assignation s'étendit généralement à toute espèce d'affaires, et à côté de la « mannitio » vint se placer la « bannitio » du comte (voir ci-dessus, même §, p. 37). Afin de lever tout doute, Louis le Débonnaire (cap. de 816, cap. 3; Pertz, I, 196; Boret. I, 170; cap. de 817, cap. 12;

avoue. Les « scabins » condamnent, non en appliquant une peine publique, mais en ordonnant le payement d'une composition.

§ 2. — *Le comte chef du tribunal ordinaire du royaume franc.*

La procédure ordinaire se déroule devant l'assemblée des hommes libres présidée par le comte. Tandis que le droit de juger seul est l'exception, le plaid populaire, sous la présidence du chef du « pagus » ou de son délégué, constitue le tribunal judiciaire, régulier et de droit commun de l'organisation franque. Cette assemblée revêt le caractère d'une juridiction à la fois gracieuse et contentieuse [1]. C'est dans le « placitum » ou « mallum » du comte que se rend la justice et se traitent les affaires importantes de la vie civile et celles d'intérêt général.

Dans les documents, c'est toujours l'audience de cet officier qu'on oppose comme juridiction ordinaire au tribunal du roi, à la justice ecclésiastique et à celle des immunistes [2]. L'appel à

Boretius, I, 233; Pertz, I, 212) décida qu'on devait agir par voie de « mannitio » dans les procès « de ingenuitate vel de haereditate »; dans tous les autres cas, le défendeur était ajourné par la « bannitio » du comte. La « mannitio » devait-elle être précédée d'un ordre du chef du « pagus » sommant déjà le défendeur de comparaître ? Waitz l'a soutenu avec talent (*Das alte Recht der Salischen Franken*, p. 255) en se fondant sur le titre I de la loi salique « si quis ad mallum legibus dominicis mannitus fuerit ». Cette « lex dominica » serait, d'après cet auteur, un véritable permis d'assigner. Un doute est néanmoins possible, surtout quand on compare le texte de la loi salique à celui de la loi ripuaire (t. XXXIV, lx, § 3) qui semble donner la signification de légal à « dominica ». Ne serait-on pas tenté de traduire le passage invoqué de la manière suivante : Si quelqu'un a été assigné devant le « mall » conformément aux prescriptions légales ?

[1] Pernice : article cité, p. 136, col. 2, litt. B. Guizot, *Inst. polit. de la France*, p. 256.

[2] Voir ci-après chapitre III, in fine.

la cour du roi n'est ouvert, en principe, que si la cause a été soumise à la juridiction de droit commun, le tribunal du chef de la cité [1].

C'est ce dernier qui est en conflit avec la justice ecclésiastique, ou lui prête assistance [2]. C'est encore à la juridiction exceptionnelle du « missus » qu'on oppose le plaid du comte [3]. Quand les capitulaires chargent les « missi » de réformer les abus qui se révèlent dans l'administration de la justice, l'assemblée judiciaire qui peut le plus fréquemment donner naissance à ces abus, est celle présidée par le chef du « pagus » [4]. L'obligation imposée par les Capitulaires aux vassaux du roi ainsi qu'aux évêques et aux abbés, est celle de faire justice devant le comte [5]. C'est au tribunal de cet officier que les

[1] *Cap. Pipp.*, a. 754-755, c. 7 (Bor., I, p. 32; Pertz, I, p. 31) : « Et si aliquis homo ad palatium venerit pro causa sua, et antea ad illum comitem non innotuerit in mallo ante rachimburgiis ... »

[2] *Cap. cum episc. circa,* a. 780-790, c. 8 (Bor., I, p. 189; Pertz, I, 137) : « De homicidiis ... sacris canones esse videtur, ut hoc pleniter per vestram monitionem et per judicium comitis emendatum fiat ». *Cap. Olonn. eccles.*, I, a. 825, c. 1 (Bor., I, 326) : « Placuit nobis ... ut etiam excommunicatione episcopali pro contemptu dignus habeatur comitem suum episcopus sibi consociet. » *Diplôme de Charlemagne* de 807 (Sickel, *Acta k.*, 209). Voir ci-après chapitre III, et Sohm : *Die geistliche Gerichtsbarkeit in frankischen Reich (Zeitschrift für Kirchenrecht,* IX).

[3] *Cap. de just. fac.*, a. 811-813, c. 8 (Bor., I, 177; Pertz, I, 174, lui assigne l'année 812) : « Volumus ut quatuor tantum mensibus in anno missi nostri legationes suas exerceant ... caeteris vero mensibus unusquisque comitum placitum suum habeat. »

[4] *Commemor. miss. data,* a. 825, c. 2 (Bor., I, 308) : « ... omnis populus sciat ad hoc eos (missos) esse constitutos, ut quicumque per neglegentiam aut incuriam, vel impossibilatem comitis... » Cfr. *Cap. de part. Sax.*, c. 34 (Bor., I, 70; Pertz, I, 50).

[5] *Cap. Mant.*, a. 781, c. 13 (Bor., I, 191; Pertz, I, 41) : « De vassis regalis, de justitiis illorum, ut ante comitem suum recipiant et reddant ». *Cap. Hlothar. Olonn.*, a. 822-823, c. 7 (Bor., I, 319) : « Volumus ut episcopi, abbates, abbatissae eorum advocatos habeant et pleniter justitias faciant ante comitem suum. » Comp. *Cap. Pipp.*, a. 782-786, c. 6 (Bor., I, 192; Pertz, I, 43, a. 782-792). *Cap. Pipp.*, a. 801-810, c. 10 (Pertz, I, 104, Bor., I, 210).

immunistes doivent présenter le voleur qui s'est réfugié dans l'immunité [1].

Avant tout, il importe d'établir une distinction entre les différents plaids tenus par le comte. Il y a les assemblées ordinaires, non spécialement convoquées, que préside le chef du « pagus » (echte dinge, malli legitimi, placita legitima generalia), et les assemblées dans lesquelles le centenier remplace le comte, et pour lesquelles une convocation spéciale est faite (gebotene dinge, placita minora). L'expression « echtes ding » se traduit aussi par « mallum », et, dans ce cas, on lui oppose le mot « placitum », qui prend le sens particulier de « gebotenes ding » [2].

Les plaids peuvent se tenir soit dans un local [3], soit en plein air [4], devant les villes et sur les places publiques [5].

[1] *Cap. Harist.*, a. 779, c. 9 (Bor., I, 48; Pertz, I, 36) : « Ut latrones de infra emunitate illos judices et advocati ad comitum placitum praesentetur. » Cfr. *Cap. in lege salic.*, a. 803, c. 2 (Pertz, I, 113; Bor., I, 113).

[2] *Cap.* de 769, c. 12 (Bor., I, 46) : « Ut ad mallum venire nemo tardet, primum circa aestatem, secundo circa autumnum. Ad alia vero placita, si necessitas fuerit vel denuntiatio regis urgeat, vocatus venire nemo tardet. » *Cap.* 818-819, c. 14 (Bor., I, 284) : « Ubi antiquitus consuetudo fuit de libertate sacramenta adhramire vel jurare ibi mallum habeatur, et ibi sacramenta jurentur... Minora vero placita comes sive intra suam potestatem, vel ubi impetrare potuerit habeat. » Il est cependant à remarquer que le « placitum generale » désigne surtout le plaid du roi. Voici néanmoins deux textes qui, par ces mots, indiquent le plaid du comte. *Cap. miss.* 819, c. 14 (Bor., I, 290) : « in anno tria placita generalia observent. » *Cap.* de 829, *prolege hab.*, c. 5 (Boretius, II, p. 19; Pertz, I, 354).

[3] *Cap. miss. aquisg.*, a. 809, c. 25 (Bor., 151) : « Ut loca ubi placita esse debent bene restaurata faciant sicut ore proprio diximus (quo in hiberno et in aestate ad placita observanda usus esse possit). *Cap.* de 819, c. 14 (Bor., I, 284; Bal., I, 603, c. 24) : « Volumus utique ut domus a comite in loco ubi mallum tenere debet construatur, ut propter calorem solis et pluviam publica utilitas non remaneat. »

[4] *Praec. pro Trutmanno comite,* a. 789 (Baluze, I, p. 249, *deest Boretius*) : « in curte ad campos in mallo publico ad universorum causas audiendas. »

[5] *Charte* de 802, citée par Maurer : *Geschichte der Altgermanischen*

Avec le temps, il est défendu de rendre la justice dans les églises [1]. Pour la tenue des plaids généraux, il y a un lieu consacré par l'usage; le comte fixe l'endroit pour les autres [2]. Les audiences sont publiques. Un bouclier suspendu annonce le pouvoir judiciaire. Le comte est assis sur un siège élevé [3]; il est assisté d'un greffier [4] et de serviteurs qui sont à ses ordres. Les assesseurs occupent trois bancs placés de manière à former un carré, au moyen d'un quatrième banc réservé aux parties [5].

Le délai dans lequel se tiennent les assemblées judiciaires, semble être une semaine pour le plaid ordinaire, et six semaines pour le plaid général [6].

Il est difficile d'établir avec précision ce qu'il faut entendre par les « rachimburgii, boni homines » qui entourent à l'audience le chef du « pagus ». Il paraît vraisemblable que, par

Gerichtsverfahrens (Heidelberg, 1824, in-4°), p. 79, n° 69 : « Actum est hoc in loco publico Frinsiga in mallo publico. »

[1] *Cap. Mant.* a. 787, II, c. 4 (Bor., I, 196; Pertz, I, 110) : « Ut placita publica vel secularia neque a comite nec a ullo ministro suo vel judice nec in tectis ecclesiae circumjacentibus vel cohaerentibus nullatenus teneatur. »

[2] *Cap. leg. add.*, a. 818-819, c. 14 (Bor., I, p. 284). *Cap. aquisg.*, a. 809, c. 3 (Bor., I, p. 149). *Cap. missis*, a. 853, c. 7 (Pertz., I, 419; Baluze, II, p. 55).

[3] Voir *Amantii, Fortunati oper.*, éd. Lucchi, II, p. 97 : « Igitur cum in praedictae urbis foro consedisset praeses altiori caeteris sede sublimior. »

[4] *Lex rib.*, LIX, 2-5 (éd. Sohm., p. 248). *Cap. Mant.*, c. 3 (Bor., I, p. 190). Theod, 805, c. 3 (Bor., I, 121 N, codex) : « Ut unusquisque ... comes suum notarium habeat (scriptor comitis). » *Cap.* de 803, c. 3 (Bor., I, 115). Sa nomination était réservée au comte et aux habitants.

[5] *Lex sal., Septem causas* (Hessels, p. 424) : « Si quis franco inter quatuor solia occiderit ... ». Voir pour l'explication de ce passage : Vanderkindere, cité p. 267.

[6] *Cap. leg. Rib. add.*, 803, 6 (Boret., I, 117, Pertz, I, 117). *Conf. Waitz*, t. II[3], 2, p. 140, contra Sohm, p. 393 et suivantes. Voir encore *Lex salica*, XL, 4-5. *Cap. add.*, II, c. 8 (Behrend, p. 96).

cette dénomination, les textes désignent non pas l'ensemble des hommes libres, mais plutôt le petit groupe de ceux auxquels est confiée la mission de préparer le jugement, et de le proposer au jury populaire [1]. On voit ainsi dans les rachimbourgs les précurseurs des scabins de l'époque carolingienne. Mais ceux-ci remplissent leurs fonctions d'une manière permanente et sont destinés à alléger la tâche que l'exercice du droit de justice fait peser lourdement sur les hommes libres [2].

Absorbés par des services divers, les comtes se reposent sur les « missi comitum » et surtout sur les centeniers ou vicaires, du soin de présider les assemblées judiciaires. Charlemagne, afin d'empêcher que le droit de juger ne tombe trop fréquemment entre les mains des officiers subalternes, croit nécessaire de limiter nettement la faculté accordée au comte de se faire représenter dans l'administration de la justice.

Le centenier [3] est déclaré incompétent pour *juger au fond* les crimes punis de mort [4]. Cette incompétence s'étend, d'une

[1] Telle est la manière de voir de VANDERKINDERE, p. 182 Cette opinion est d'ailleurs conforme à l'étymologie du mot « rachimburgii »; on y découvre la racine « rath », conseil; « rachimburgii = rathgeber », conseiller. Voir à ce sujet ci-après (même chapitre, § 3, initio) notamment le texte de la formule de Tours, n° 32 (ZEUMER, p. 154; ROZIÈRE, 465). On peut consulter sur cette question BEAUDOUIN, *Nouvelle revue historique,* a. 1887, pp. 579 et suivantes, qui analyse les différentes opinions soutenues par les auteurs, ainsi que FUSTEL DE COULANGES, *Mon. franque,* p. 314, et GLASSON, t. III, pp. 304 et suivantes.

[2] Voir ci-après chapitre IV, vers la fin.

[3] Mais à partir de Charlemagne, le centenier préside régulièrement les plaids inférieurs. *Cap. Aquisgr.,* a. 813, c. 8 (BOR., I, 171; PERTZ, I,188) : « Placitum comitis vel vicarii ». *Cap. Hludov. Pii de causis mon. S. Crucis Piet.,* a. 822-824, c. 5 (BOR., I, 302; WALTER : corpus II, p. 354) : « Ante comitem vel vicarios ejus justitiam reddant et accipiant. *Form. sen. rec.,* 10. (ZEUMER, p. 216; ROZIÈRE, 390) : « Admallare ante vicarios, comites, missos dominicos. » *Cap.,* 818-819 (BOR., I, 280; PERTZ, I, 211) : « Omnis controversia coram centenario definiri potest, excepto ect... »

[4] C'est bien en ce sens qu'il faut restreindre l'incompétence du centenier. Les documents parlent nettement de « terminare, diffinire ». Établissant des incompétences, ils doivent être interprétés restrictive-

façon générale, à toutes les causes criminelles, appelées « causæ majores », telles que les homicides, les vols, les incendies, les incestes, les brigandages, les rapts et les sacrilèges [1]. Le centenier n'a pas davantage qualité pour trancher

ment. Le centenier pourra donc instruire le procès, et même rendre des jugements avant-dire droit. Voir ci-après le *Cap.* de 810 et *Cap. long.*, a. 802, c. 14 (Bor., I, p. 210, Pertz, I, 104). Comparez Vaissette, *Hist. du Languedoc,* II, nº 21, p 35).

[1] *Cap. de just. fac.*, a. 811-813, c. 4 (Boretius, t. I, p. 176; Pertz, *Leges*, I, p. 174) : « Ut nullus homo in placito centenarii neque ad mortem, neque ad libertatem suam amittendam aut ad res reddendas vel mancipia judicetur, sed ista aut in praesentia comitis vel missorum nostrorum judicentur. »

Le *Capitulaire de Pepin* (801-810), c. 14 (Bor., I, p. 210; Pertz, I, p. 104), est plus précis et énumère les causes qui ne peuvent pas être jugées devant le centenier : « Ut ante vicarios nulla criminalis actio diffiniatur, nisi tantum leviores causas quae facile possunt dijudicari, et nullus in eorum judicio aliquis in servitio hominem conquirat, sed per fidejussores remittatur usque in praesentiam comitis. »

Que faut-il entendre par les « causae majores » et les « causae minores »? Une constitution de Louis le Débonnaire définit comme suit les « causae majores » (Boret., p. 262), c. 2 et 3 : « Ipsi vero pro majoribus causis, sicut sunt homicidia raptus, incendia, depraedationes, membrorum amputationes, furta latrocinia. alienarum rerum invasiones et undecumque a vicino suo aut criminaliter aut civiliter fuerit accusatus et ad placitum venire jussus ad comitis sui mallum omnimodis venire non recusent. Ceteras vero minores causas more suo sicut hactenus fecisse noscuntur inter se mutuo definire non prohibeantur... Caetera vero judicia, id est criminales actiones, ad examen comitis reservantur. »

D'autres documents, qui se rapportent plus spécialement à notre sujet, permettent d'établir quelques cas particuliers dont la connaissance est réservée au comte. Tels sont les jugements des brigands, des homicides, des parjures, des sacrilèges, des faux témoignages, des vols, des incestes.

Cap. aq., 801-813, c. 13 (Boret., I, 171; Pertz, I, p. 188) : « Ut vicarii munera nec accipiant pro *illos latrones* qui ante comite judicati fuerint ad mortem. » *Cap. cum episc. long. debit.* (a. 780-790) (Boret., I, 189; Pertz, I, p. 237) : « De homicidiis et perjuriis, sacrilegis et falsis testimoniis... per vestram monitionem et per judicium comitis emendatum fiat. » *Cap. aq.*, a. 818-819, c. 15 (Bor., I, 284; Pertz, I, 213) : « Si liber homo de furto accusatus fuerit, et res proprias habuerit, in mallo ad praesentiam comitis se adhramiat. »

les procès relatifs à des questions de liberté et de propriété, du moins d'immeubles et d'esclaves [1]. Enfin, certaines affaires sont soustraites à la connaissance de ce magistrat, à raison de la qualité des parties; c'est spécialement le cas pour les vassaux du roi [2].

Toutes ces causes doivent être débattues devant le chef du « pagus ». Néanmoins, des documents montrent que, contrairement à ces dispositions, des procès de cette nature se sont

[1] *Cap. aquisg. miss.*, a. 810, c. 3 (Boretius, I, 153; Pertz, I, 162) : « Ut ante vicarium et centenarium de proprietate aut libertate judicium non terminetur aut adquiratur nisi semper in praesentia missorum imperalium aut in praesentia comitum. »

Ce texte parle d'une façon vague de « proprietas », et le *Cap. de just. fac.*, a. 811-813, c. 4 (Boretius, I, p. 176; Pertz, p. 174), ne s'énonce pas plus clairement en employant l'expression «res reddere», qu'il rapproche du mot « mancipia » (serfs) désignant des immeubles par destination, si on peut s'exprimer ainsi. On conclurait à tort de là que tous les procès réels, même mobiliers, sont réservés au comte. A notre avis, « res » et « proprietas » veulent dire « choses et propriétés *immobilières* ». Tel est aussi le sens restrictif donné par le capitulaire, que Boretius qualifie d'incertain (I, 315, c. 3), et auquel Pertz assigne l'année 817 (I, 215, c. 11) : « Omnia controversia ... excepto redditione terrae et mancipiorum. »

Le *Cap. leg. add.*, 818-819, c. 10 (Bor., I, 282; Pertz, I, 212), expose un procès qui doit se dérouler devant le comte, et non devant le centenier. Il admet la déposition des témoins de la situation de la « res », donc de l'immeuble.

D'ailleurs, le sens usuel chez les Francs du terme « res » est certainement « immeuble ». *Cap. Wormat.*, a. 829 (Bor., II, 13, c. 8; Pertz, I. 351, c. 10) : « Ut de rebus ecclesiarum quae ab eis per triginta annorum spatium sine ulla interpellatione possessae sunt.... »

[2] *Cap Mantuan.*, a. 781, c. 13 (Bor., I, 191; Pertz, I, p. 141) : « De Vassis regalis de justitiis illorum, ut ante comitem suum recipiant et reddant. » *Cap* , a. 801-806?-810, c. 10 (Boretius, I, 210; Pertz, I, 104) : « Ut vassi et austaldi nostri in vestris ministēriis, sicut decet, honorem et plenam justitiam habeant, et si praesentes esse non possunt suos advocatos habeant qui eorum res ante comitem defendere possint. » *Cap. Olonn.*, Maio 825 (Boretius, I, 326; Pertz, I, p. 248) : « Si autem vassallus noster in hac culpa lapsus fuerit, sicut supra per comitem distringuatur. »

déroulés devant le centenier. Il serait hardi d'en conclure que la prohibition n'est pas générale; qu'elle s'applique aux centeniers ou vicaires, non quand ils président à titre de délégués du comte, mais seulement lorsqu'ils siègent comme juges propres et indépendants de la centaine [1].

[1] C'est la conclusion de BEAUCHET, pp. 212 et 213, qui invoque à l'appui de sa théorie les textes suivants. *Cartulaire de l'Abbaye de Saint-Victor de Marseille*, par GUÉRARD, n° 26 (a. 845), I : « In mallo publico ante R. Vicarium de viro inlustri A. comite. » VAISSETTE, II, nos 21 et 42 (a. 898 et 918). Il s'agit de deux actions immobilières débattues devant le vicaire d'Alzonne. MURATORI, *Antiquitates italicae medii aevi*, p. 507 (a. 856) : instance immobilière dont le jugement se rend devant le centenier. *Miracula S. Dion*, II, 33 (MABILLON, *Acta*, III, 2, p. 358) : « Comes (d'Angers) in aliis occupatus cuidam vicario nomine Giramno, alii quoque suorum satellitum, vocabulo Adulfo audiendam finiendamque causam quarta decima die delegavit. » *Form. Bign.*, 7 (ZEUMER, p. 230; ROZIÈRE, n° 460) : « Cum resedisset ille vigarius inluster vir illo comite in mallo publico una... » (procès de liberté). *Idem*, n° 13 (ZEUMER, p. 232; ROZIÈRE, n° 562) : « Veniens homo alicus nomen ille ante vigario inluster in illo comite » (procès en revendication d'une terre).

Form. de Merkel, 29 (ZEUMER, p. 462; ROZIÈRE, 462) : « Ante illum vicarium vel reliquos bonos homines » (revendication d'un esclave). *Idem*, 30 (ZEUMER, p. 252; ROZIÈRE, n° 499) : « Veniens... ante illum vicarium vel reliquis homines racineburgis... » (revendication d'un esclave).

Parmi ces textes, il y en a qui sont antérieurs à la publication des capitulaires portant obligation pour le comte de présider en personne (800 à 813). C'est d'abord l'extrait de Mabillon (fin du VIIIe siècle), qui d'ailleurs n'indique pas d'une façon suffisante le rôle du vicaire. Ce sont ensuite les formules qui datent plutôt du commencement du règne de Charlemagne.

Le texte fourni par Muratori se rapporte spécialement à l'Italie, tandis que dans le document du cartulaire de Saint-Victor, il s'agit d'une affaire de douane bien plutôt que d'une action immobilière. Il n'y a de vraiment importants que les deux procès immobiliers débattus devant le vicaire d'Alzonne (VAISSETTE, *loc. cit.*). Ces deux textes permettent-ils d'établir tout un système? Ne sont-ce pas plutôt deux cas abusifs, chose d'autant plus probable qu'ils ne se présentent qu'un siècle environ après la publication des capitulaires de Charlemagne ?

A notre avis, les textes indiquent que c'est dans le plaid général, dont la présidence appartient au chef du « pagus », que doivent être vidés les affaires criminelles, les procès de liberté et les causes immobilières [1]. Le plaid ordinaire, même tenu par cet officier, est incompétent en la matière.

Le capitulaire de 818-819 confirme cette manière de voir en ce qui concerne les procès de liberté. Il veut que ces différends soient jugés au lieu consacré; or, c'est seulement pour la tenue du plaid général que le lieu consacré est requis [2]. Les capitulaires de 818-819 et de 819 [3] supposent une action immobilière, et se servent des mots « in mallo publico ad præsentiam comitis, ad mallum suum (comitis) », termes propres usités dans le langage franc pour désigner le plaid général. Non moins décisif paraît être le premier document pour ce qui regarde les causes criminelles [4]. Le texte du capitulaire de 801-810 appuie d'ailleurs cette interprétation, en ordonnant

[1] Cfr. *Lex Ribuaria*, LVII, 18 (Sohm, p. 246; Walter, *Corpus juris*, I, p. 182) : « Quod si ingenua Ripuaria servum Ripuarium secuta fuerit, et parentes ejus contradicere voluerint, offeratur ei a rege seu a comite spata... » *Lex Alam.*, t. XVIII, c. 4 (Pertz, *Leg.*, III, 51; Walter, I, 250) : « De Ancilla libera dimissa si postea servo se conjunxerit et de alamana quae servo nupserit... Et parentes ejus non exadoniaverunt eam ut libera fuisset, nec ante ducem, nec ante comitem, nec in mallo publico. » Cette même loi, XXXVIII, 4 (Pertz, *ibid.*, 57; Walter, *ibid.*, 211), parlant d'un procès criminel, dit : « coactus et convictus coram comite ».

[2] 14 (Bor., I, 284; Pertz, 212) : « Ubi sacramenta juranda sint. Ubi antiquitatus consuetudo fuit de libertate sacramenta adhramire, vel jurare ubi mallum habeatur. »

[3] *Cap.*, 818-819, c. 10 (Bor., I, 283; Pertz, 212) : « Si autem de hujuscemodi pacificatione inter eos (rectores ecclesiarum) convenire non possit, advocati eorum, in mallo publico ad praesentiam comitis veniant... » *Cap. leg. sal., add.* 819 vel paullo post, c. 5 (Bor., I, 293; Pertz, I, 226) : « Si infans infra duodecim annos res alterius injuste sibi usurpaverit... a comite ad mallum suum adducatur. »

[4] C. 15 (Bor., I, 284; Pertz, I, 213) : « Si liber homo de furto accusatus fuerit, et res proprias habuerit, in mallo ad praesentiam comitis se adhramiat. »

au centenier de surseoir au jugement des affaires criminelles jusqu'à la tenue du plaid général [1].

§ 3. — *Mission du comte au sein du plaid.*

Quel est le rôle précis que joue le comte à l'assemblée judiciaire?

Il y a un principe qui domine toute la matière, à savoir que les Germains établissent une séparation nette entre le droit de justice et celui de participer au jugement.

Déjà, sous l'empire de la loi salique, le « thunginus » préside. Il dirige les débats, invite les juges à délibérer et à voter, et prononce la sentence. Mais ce sont les rachimbourgs qui « legem salicam dicunt [2] », et qui peuvent se rendre coupables de déni de justice [3].

Quand le comte hérite des pouvoirs du « thunginus », quoique dépositaire du droit de justice, il ne l'exerce pas lui-même. Il ne participe pas à la confection du jugement; rarement [4] même les questions et les recherches pour établir les faits émanent de lui, car le mode de preuve constitue dans le droit franc la partie essentielle de la sentence [5].

[1] *Cap. Long. Pip.* (Bor., I, 210; Pertz, I, p. 104) : « Ut ante vicarios nulla criminalis actio... sed per fidejussores remittatur usque in praesentiam comitis. »

[2] *Lex salica emendat* , LX, 1 (Hessels, p. 368).

[3] *Lex sal.*, LVII (Hessels, p. 361) : « Si qui rachineburgii in mallobergo sedentes dum causam inter duos discutiunt et legem dicere noluerint... » *Idem*, LVI : « Si quis ad mallum venire contempserit aut quod ei a rachineburgiis fuerit judicatum adimplere distulerit... tres jurare debent quod ibi fuissent die quando rachineburgii judicaverunt ut aut per hineo aut per compositione se deducerit. »

[4] Voir entre autres : *Formule de Tours*, n° 41 (Zeumer, p. 157; Rozière, n° 478); *Formule de Sens*, n° 20 (Zeumer, p. 195; Rozière, n° 459); *Form. sen. recent.*, n° 6 (Zeumer, p. 214; Rozière, n° 477).

[5] Fustel de Coulanges, contrairement à l'opinion universellement admise, avait soutenu d'abord (*Inst. polit.*, 2e édit., pp. 507 et suiv., et *Recherches sur quelques problèmes d'histoire*, pp. 357 et suiv.) que le comte était toujours le seul juge; les rachimbourgs n'étant que des

Les documents qui datent de l'époque mérovingienne et du commencement du règne de Charlemagne, prouvent clairement ces différents points.

C'est devant le comte que se déroule le débat judiciaire. C'est cet officier qui conduit la procédure, et c'est lui qui est désigné comme président [1]. Mais, en définitive, sa mission se borne à cette présidence.

experts, des arbitres, ne participaient jamais à la confection de la sentence. Nous verrons qu'il n'a pas maintenu ce système, que les textes condamnent d'ailleurs.

[1] *Form. d'Anjou* (entre a. 515 et 678), nº 50 (Zeumer, p. 22; Rozière, nº 493) : « Andecavis civitate ante vero illuster illo comite vel reliquis rachimburgiis » (procès d'homicide). Cette formule est postérieure à l'année 578. *Form. de Tours* ou de *Sirmond* (d'après Zeumer fin de l'époque mérovingienne; d'après Rozière, I, 498, note *a* : VIe siècle), nº 29 (Zeumer, p. 152; Rozière, nº 440) : « Ante inlustri viro illo (comite) vel reliquis viris »; nº 30 (Zeumer, p. 153; Rozière, 491, § 1) : « Ille judex (comes) veniens in loco nuncupante illo sub die illo una cum bonis hominibus » (affaire de meurtre); nº 31 (Zeumer, p. 154; Rozière, 491, § 2), on voit le serment prêté devant le comte dans une affaire de meurtre : « Sub praesentia illius judicis (comitis) »; nº 32 (Zeumer, p. 154; Rozière, nº 463) : « Ante illum comitem » (jugement d'un rapt); nº 41 (Zeumer, p. 157; Rozière, nº 478) : « Ante illum judicem » (revendication d'un immeuble). *Formules de Sens* (entre 768 et 775), nº 11 (Zeumer, p. 189; Rozière, 470) : « Inluster ille comis ad multorum causas audiendas vel recta judicia terminandum una cum plures personnis... »; nº 20 (Zeumer, p. 194; Rozière, 459) : « In mallo publico, ante vir illo comite vel reliquis quam plures bonis hominibus... »; nº 22 (Zeumer, p. 194; Rozière, 494), texte d'une portée analogue. *Form. de Bignon* (début de Charlemagne), nº 7 (Zeumer, p. 230; Rozière, 460) : « Cum resedisset ille vigarius inluster vir illo comite » (une abbaye réclame une femme comme tenue de capitation, le vicaire siège comme délégué du comte); nº 8 (Zeumer, p. 230; Roz., 468), procès de meurtre : « Ante inluster vir illo comite »; nº 9 (Zeumer, 230; Rozière, nº 469) : « Cum resedisset inluster vir ille comes in mallo publico »; nº 13 (Zeumer, p. 232; Rozière, 502); nº 27 (Zeumer, p. 237; Roz., 464) : « Ante illum comitem interpellare fecisti » (vol). *Form. de Merkel* (début des Carolingiens), nº 18 (Zeumer, p. 248; Rozière, nº 113) : « In mallo ante illum comitem vel reliquis bonis hominibus » (répudiation faite par le mari); nº 28 (Zeumer, p. 252; Roz., 481) : « Vir ille comis in mallo una cum pluris bonis ominibus »

La formule 31 [1] du *Recueil de Tours* montre une personne accusée de meurtre. L'inculpé se présente au « mallus » présidé par le comte. Il est obligé, par jugement des « boni viri » (per judicium bonorum virorum), à se purger par serment et par cojureurs. Le comte n'intervient en rien dans la sentence.

La formule 32 [2] est plus convaincante encore. Un rapt est commis par deux individus. Le fait est porté devant le chef du « pagus » et les hommes libres. Ces derniers sont seuls indiqués comme rendant le jugement (ipsi viri qui aderant talem dederunt judicium). Chose digne de remarque, le texte mentionne en commençant le comte, et, quand il nomme les auteurs de l'arrêt, il ne parle plus de ce magistrat [3].

Passons aux formules de Sens. Le numéro 11 décrit une affaire de meurtre. Il termine par ces mots : « sic ab ipsis viris fuit judicatum ut illa leodem (composition), cum lex erat, solvere deberet [4] ».

(revendication d'esclave). Cfr. n° 29 (ZEUMER, p. 252; ROZ., 462), n° 30 (ID., 252; ID., n° 499). *Capitulaire de Pepin* de 754 ou 755 (BOR., I, p. 32; PERTZ, I, 31) : « Si aliquis homo ad palacium venerit pro causa sua et antea illum (illius) comitem non innotuerit in mallo... » GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist.*, V, 48 : « Si (comes Leudastes) in judicio resedisset... » Voir ci-dessus les textes, même chapitre, sect. I, p. 30, n° 3. Un document nous semble surtout intéressant, c'est la *Vita S. Walarici* (A. S. S., Avril, I, 19) qui porte : « ... Comes, nomine Sigobardus, *juxta morem seculi, concioni praesidebat, quod rustici mallum vocant.* »

[1] ZEUMER, p. 154; ROZIÈRE, n° 491, § 2.

[2] ZEUMER, p. 154; ROZIÈRE, n° 465 : « Ante illum (comitem) vel eos qui subter tenentur inserti. — Tunc ipsi viri qui ibidem aderant talem dederunt judicium ut secundum legem romanam pro hac culpa ambo pariter vitae periculum incurissent. . Sed, intervenientibus bonis hominibus, taliter eis convenit ut jam dicti homines pro redemptione vitae eorum... solidos tantos dare deberent. » Comme on l'a sans doute remarqué, ce texte distingue nettement le rôle des hommes libres et celui des « boni homines ».

[3] Cfr. le n° 41 (ZEUMER, p. 157; ROZIÈRE, n° 478); il s'agit d'une revendication immobilière; l'interrogatoire est l'œuvre des « ipsis viris ».

[4] ZEUMER, p. 189; ROZIÈRE, n° 470. A notre avis, la formule 50ª d'Anjou (ZEUMER, 22; ROZIÈRE, 493, fin du VI[e] siècle) doit être entendue dans

Le numéro 20 a trait à la revendication d'un colon. Le chef du « pagus » reste étranger à la sentence [1].

Une affaire de meurtre est jugée par les « boni homines » (n° 51 [2]) : « Exinde taliter ad ipsos bonis hominibus fuit judicatum ».

Observation analogue à faire au sujet de la revendication immobilière rapportée dans le formulaire de Bignon (n° 13) [3]. La formule 8 est des plus remarquables. Un procès de meurtre est introduit devant le comte : « Ante inluster vir illo comite ». Nulle mention d'une assistance. Quand on arrive au jugement, il n'est plus question du comte; le pluriel est brusquement employé : « Taliter ei judicaverunt [4] ».

Le numéro 14 concerne une contestation relative à la responsabilité naissant du dépôt. L'action s'instruit et se juge devant les « boni homines ». Le texte ne porte aucune trace de la présence du chef de comté ou de son délégué [5].

A propos d'un vol avec effraction, la formule 27 porte : « Sic ab ipsis racinburgiis fuit judicatum [6] ».

le sens de la non-participation du comte à la confection de la sentence. Elle commence par indiquer la composition du tribunal : « ante... comite vel reliquis raciniburdis qui cum eo aderant ». Le jugement porte : « Visum est ad ipsis personnas. »

[1] Zeumer, p. 192; Rozière, n° 459 : « In mallo publico, ante vir illo comite vel reliquis quam pluris bonis hominibus qui subter firmaverunt. Interrogatum fuit ab ipsis viris... Sic ab ipsis viris fuit judicatum. »

[2] Zeumer, p. 107; Rozière, n° 446. L'entête ne parle pas du comte : « Venientes in loco illo ante bonis hominibus. »

[3] Zeumer, p. 232; Rozière, n° 502 : « Taliter ei fuit judicatum in ipso placito ante ipso vigario vel ante ipsos pagenses... Tunc taliter ei (pagenses) judicaverunt. »

[4] Zeumer, p. 230; Rozière, n° 468.

[5] Zeumer, p. 233; Rozière, 463 : « Veniens in placita ante quam bonis vel quam pluris bonis hominibus.... Taliter ei fuit judicatum, ut tale caucione... »

[6] Zeumer, p. 237; Rozière, n° 464 : « Dum et vos et advocatus vester exinde ante illum comitem interpellare fecisti, et ego hanc causam nullatenus potui denegare, sic ab ipsis racinburgiis fuit judicatum. »

Le titre 55 de la loi ripuaire [1] punit le déni de justice. Il frappe d'une amende de 15 sous les rachimbourgs qui se refusent à « legem dicere ». Il inflige également une peine à ceux qui ne se soumettent pas à leurs décisions. Il n'est pas parlé du chef du « pagus ».

Le capitulaire de Pépin de 754 ou 755 fournit en faveur de notre théorie un argument des plus précieux. Il exige, comme condition de la recevabilité d'une action en appel devant le tribunal du roi, que la cause ait été jugée en première instance en audience du comte. En termes formels, il décide que ce sont les rachimbourgs, et non cet officier, qui ont mission de formuler le jugement. Il porte [2] : Si les parties n'ont pas saisi le tribunal du comte et des rachimbourgs, ou bien si elles l'ont fait, mais que l'une d'elles, craignant de perdre son procès, n'ait pas laissé juger les rachimbourgs, comme c'est la loi, l'appel au tribunal du palais ne sera pas recevable. Lorsqu'au contraire la partie succombante prétend que les rachimbourgs ont rendu un faux jugement, elle a droit d'appeler au roi. Si elle peut convaincre les rachimbourgs d'avoir rendu un faux jugement, elle exigera d'eux une réparation légale. Que si le comte ou les rachimbourgs prouvent que la sentence est bien fondée, c'est la partie qui devra la réparation.

[1] Éd. de Sohm, p. 240 : « Si quis causam suam prosequitur et ragimburgii inter eos secundum legem Ribuariam dicere noluerint, tunc illi, in quem sententiam contrarium dixerit, dicat : Ego vos tangano, ut mihi legem dicatis. Quod si dicere noluerint, et postea convicti fuerint unusquisque eorum ter quinos solidos multetur. Similiter et illi, qui raginburgiis recte dicentibus non adquieverit. »

[2] Boretius, I, p. 32; Pertz, I, 37 : « Si aliquis homo ad palacium venerit pro causa sua, et antea ad illum (illius) comitem innotuerit in mallo ante racemburgiis, et hoc sustinere noluerit quod ipsi ei legitime judicaverint, si pro ipsis causis ad palacium venerit, vapuletur .. Et si reclamaverit quod legem ei non judicassent, tunc licentiam habeat ad palacium venire pro ipsa causa. Et si ipsos convincere potuerit quod legem ei non judicassent, secundum legem contra ipsum emendare faciat. Et si comes vel racemburgii eum convincere potuerint quod legem ei judicassent, et ipse hoc recipere noluerit, hoc contra ipsos emendare faciat. »

Les historiens ne sont pas moins décisifs que les formules et les documents législatifs.

Grégoire de Tours décrivant la procédure suivie relativement à un crime, rapporte que ce sont les « primores » qui, par jugement, ordonnent aux accusés de « se sacramento purgare : Quidam vicinos suos quodam pro crimine impetebat. Quos cum plerumque verbis procacibus lacesseret ac judicio publico provocaret, decretum est, *sententia primorum urbis*, ut se ab hac noxa qui impetebantur sacramento purgarent [1]. »

Un passage célèbre du même auteur [2] nous fait assister à une guerre privée que se livrent Sichaire et Austrighysile, à la suite d'un meurtre d'esclave commis par ce dernier le jour de Noël de l'an 585. Après la lutte, les deux antagonistes sont cités devant les « cives » qui condamnent Austrighysile parce qu'il s'est emparé, sans décision judiciaire, d'objets appartenant à son adversaire.

Cependant Sichaire ayant appris le nom du receleur, se rend avec ses gens chez ce dernier, tue la famille et met la maison du complice au pillage. Nouvelle assemblée judiciaire. Sichaire doit payer une composition, mais il ne dispose pas de ressources suffisantes pour la solder.

Désirant mettre fin au carnage, l'évêque qui préside le plaid avec le comte offre d'acquitter la somme à la place du condamné. La famille d'Austrighysile n'accepte pas la transaction. Un membre pénètre dans le domaine de Sichaire, saccage et massacre tout.

L'affaire est reportée devant la justice, et les « cives », par jugement définitif « inventum est a judicibus [3] », réduisent de moitié la composition due par Sichaire.

[1] *Gloria Martyrum*, I, 38 (éd. Arndt et Krusch, p. 508).

[2] *Hist. Franc.*, VII, 47. Ce passage a fait l'objet d'études fort intéressantes. Voir notamment Fustel de Coulanges : *Histoire des institutions*, p. 510, n. 1; *Recherches*, pp. 497 à 499; *Revue des questions historiques*, a. 1887, I, pp. 5 et suiv., 549 et suiv.; Monod : *Revue historique*, 1886, II, pp. 259 et suiv.; *Revue des questions historiques*, l. c., pp. 540 et suiv.

[3] C'est bien ce sens restreint qu'il convient de donner au terme

A notre avis, ces textes prouvent qu'à l'époque mérovingienne le comte ne participe pas, en principe, à la confection de la sentence [1].

D'autres documents paraissent moins formels. Ils montrent cet officier, entouré de « boni homines », rendant la justice, mais sans déterminer avec netteté leurs rôles respectifs. Ainsi, de nos jours, on parle parfois d'une condamnation prononcée par la cour d'assises, sans préciser la mission propre au jury,

« judicibus ». L'opposition frappante entre le singulier de la phrase « partes a *judice* (comite) ad civitatem deductae », qui indique le commencement de la procédure, et le pluriel de la phrase « inventum a judicibus », qui y met fin, est décisive (Cfr. BEAUDOUIN, ci-après p. 620, et les auteurs cités à la note précédente). Que faut-il entendre par le mot « inventum »? S'agit-il d'un simple arbitrage fait par les « cives » ou bien d'un jugement véritable? Appliquant une règle générale qu'il posait, mais qu'il a abandonnée dans ses écrits postérieurs, FUSTEL DE COULANGES se prononça, dans ses *Recherches*, pour l'arbitrage sans force exécutoire. L'éminent écrivain modifia complètement sa manière de voir, dix ans après, au point d'écrire (*Revue des questions historiques*, a. 1887, I, p. 26) : « Cette action n'a rien d'un arbitrage... il ne semble pas que la composition ait pu être refusée par le demandeur, car c'était un véritable jugement. » Cette interprétation est évidemment la bonne.

[1] Contra : FUSTEL DE COULANGES, *Mon. franque*, pp. 369 et suiv.; BEAUDOUIN, *Nouvelle revue historique de droit*, a. 1887. Cette dernière étude, fort complète, servira de base à notre discussion. Tout en admettant notre théorie en ce qui concerne le « thunginus », notre savant contradicteur la rejette pour le comte mérovingien. Tout d'abord, il paraît inexplicable qu'aucune loi n'ait décrété expressément cette transformation essentielle dans l'organisation judiciaire franque. Bien plus, rien ne la fait supposer dans les textes. Les historiens disent positivement que les rachimbourgs jugent sans faire mention du comte. Beaudouin (p. 620) ne le conteste pas; il se borne à objecter (p. 585) que leur langage n'a pas toujours une précision rigoureuse. Il interprète (p. 622) comme nous la loi ripuaire, et semble être (p. 613) du même avis au sujet du capitulaire de Pepin. Mais, à la page 622, il soutient que la phrase « ipsi ei legem judicaverint » prouve que le comte et les rachimbourgs ont jugé ensemble. Au point de vue du contexte, cette explication nous paraît inadmissible. Le doute est levé par le titre 57, § 3, de la loi salique qui, réglant l'appel comme notre capitulaire, décide « in terminis » que les

et distincte cependant de celle des magistrats. D'ailleurs, ces documents sont en petit nombre. A notre connaissance, il n'y a guère que les numéros 9 du *Formulaire de Bignon* [1] et 28 du

rachimbourgs jugent seuls. Restent les formules. De rares parmi elles font participer le comte à un acte se passant au plaid. Beaudouin s'appuie à tort sur ces dernières; elles ont pour objet non des jugements, mais des actes de juridiction gracieuse. D'un autre côté, on ne saurait contester que notre thèse ne soit consacrée par les autres formules, en grand nombre. Le rôle du comte y est tellement secondaire que parfois les documents ne parlent même pas de cet officier (*Sen.*, 51; *Bign.*, 14). Et s'ils le citent en commençant, il n'est plus question de lui quand il s'agit de la sentence. Aussi Beaudouin reconnaît (p. 600) que « dans toutes ces formules, quand une sentence est prononcée, elle l'est par les « boni homines »; il est même fait mention d'*eux seuls* comme auteurs du jugement ». Pour expliquer son système, il suppose gratuitement que « le comte est sous-entendu ».

Nous rencontrerons dans ce chapitre l'argument tiré de la signification du mot « judex ». Ajoutons que celui-ci n'a pas le sens restreint de l'expression française « juge » (Beaudouin, p. 621, n 2; Fustel de Coulanges, p. 370, n. 4). Nous verrons aussi que la responsabilité qui pèse sur le comte s'explique fort bien dans notre théorie, à telles enseignes que Beaudouin consent à sacrifier l'objection (p. 624). Enfin, on comprend difficilement que Fustel de Coulanges (p. 373) puisse regarder le comte comme un rachimbourg. La phrase des formules « In mallo ante comite vel aliis bonis hominibus » veut dire littéralement « devant le comte et d'autres personnes, rachimbourgs ». Ce sens résulte, du reste, du rapprochement de cette phrase avec d'autres formules (entre autres Merkel, n° 28). On est d'autant plus étonné de voir cet écrivain faire cette assimilation, qu'il s'est toujours plu à distinguer le comte de ses assesseurs, au point de donner tout le pouvoir judiciaire à l'un, et de considérer les autres comme de simples arbitres. (En notre sens : Savigny, *Hist. du droit romain*, trad., I, 173 à 175; Guizot, *Inst. pol. de la France*, p. 256; Pardessus, *Loi salique*, p. 574; Beauchet, pp. 37 à 43; Glasson, t. III, pp. 297 et suiv.; Brunner, t. II, p 225. D'après ce dernier auteur, le comte aurait néanmoins le devoir de ne pas accepter le jugement des assesseurs, si celui-ci lui semblait inique.)

[1] Zeumer, p. 131; Rozière, n° 469 : « Cum resedisset inluster vir ille comes in mallo publico ad universorum causas audiendas vel recta judicia terminanda .. Apud ipso grafione vel apud ipsos bonos hominibus qui in ipsum mallum resedebant ei fuit judicatum. » (Procès de meurtre.)

Recueil de Merkel[1], et encore ne remontent-ils probablement pas plus haut que Charlemagne.

Bien plus, certains textes supposent la participation du comte à un fait juridique qui se passe au plaid, mais il est à remarquer qu'alors il ne s'agit point d'un jugement proprement dit, rendu à la suite d'un débat contradictoire, mais d'un acte de juridiction gracieuse, qu'accomplit l'officier au sein de l'assemblée des hommes libres. Le magistrat, en sa qualité de président, et ceux qui l'assistent se bornent à délivrer des titres.

La formule 12 d'Anjou est relative au défaut du défendeur[2]. Le demandeur attend jusqu'à la soirée, conclut au profit, et demande un certificat constatant le défaut, « solsadia », que le comte et son entourage décident de remettre, sauf homologation de la pièce par les « boni homines ». La formule 32 montre l'évêque, le comte et les notables octroyant à une personne une charte destinée à remplacer un titre perdu, « apennis[3] ». Hypothèse analogue prévue par la formule de Sens, 38[4].

Sous Charlemagne et ses successeurs[5], le rôle du comte se résume à présider, à diriger et à surveiller les débats[6]. Ce

[1] Zeumer, p. 252; Rozière, n° 481 : « Cum resedisset inlustris vir ille comis in mallo una cum pluris bonis omnibus racineburgis qui ibidem aderant ... Proinde oportunum fuit ipsi illo ut alio judicio bonorum hominum vel ipsius comitis manus firmatas exinde accipere deberet. » (Le demandeur réclame un homme comme esclave.)

[2] Zeumer, p. 9; Rozière, 457 : « Per judicio inluster illo comite vel auditores suis ... propterea necesse fuit predictis hominibus ut hanc notitia bonorum hominum manibus roboratas prosequere deberent... »

[3] Zeumer, p. 14; Rozière, n° 407 : « Si (sic) suprascriptus pontifex et ipse comes vel qui cum eo aderant (venerabiles atque magnifici rei publicae viri) denonciaverunt ... »

[4] Zeumer, p. 17; Rozière, n° 470 : « Sic superdictus ille comis vel reliquis Francis personnis ... cartola relatione que dicitur apennis ei dare decreverunt. »

[5] Voir ci-dessus, p. 32 et 33.

[6] *Cap. omnibus cognita facienda*, 801-814, c. 4 (Bor., I, 144) : « Ut comites et vicarii eorum legem sciant, ut ante eos injuste neminem quis

magistrat peut interroger les témoins, recevoir leurs serments [1] et ordonner les mesures d'instruction qu'il juge convenables [2]. Les débats terminés, il invite les scabins à formuler la sentence [3]. Mais, comme sous la dynastie mérovingienne [4], il ne participe pas au jugement même.

Les textes sont formels sur ce point.

judicare possit vel ipsam legem mutare. » C'est sans fondement qu'on conclut de ce capitulaire qu'à la fin des débats le comte résume les points de fait et de droit, comme le fait en France (non en Belgique), le président de la Cour d'assises.

[1] *Diplôme de 802* (*Monumenta boïca*, t. IX, p. 16) : « Tunc praedicti... atque Orendil judex ipsos homines qui hoc testificaverunt, in medium vocaverunt et per sacramentum... *Formules de Goldast*, c. 99 : « Tunc praedictus comes convocatis illa testimonia qui de ipso pago erant, interrogavit eos per ipsam fidem et sacramentum, quam nostro domno datam haberent, quicquid exinde scirent veritatem dicerent. At illi dixerunt per ipsum sacramentum. » Cfr. : VAISSETTE, I, nº 88, p. 113.

[2] GOLDAST, *loc. cit.* : « Tunc praedictus comes jussit ut ipsa testimonia supra irent et ipsos terminos firmaverunt qui inter illa dua mansa cernebant. » *Plaid de 852*, VAISSETTE, I, nº 76, p. 99 : le comte ordonne une visite de lieux.

[3] « Interrogavit ipse comes illos scabinos quid illi de hac causa judicare voluissent. At illi dixerunt : Secundum istorum hominum testimonium et secundum vestram inquisitionem judicamus » (*Glossarium F. Pithoei*, BALUZE, II, p. 743).

[4] Contra : FUSTEL DE COULANGES (*Les transformations, etc.*, pp. 495 et suiv.); BEAUDOUIN (*loc. cit.*, an. 1888). L'argument principal de l'époque précédente se tourne contre l'opinion de ces auteurs. Le comte ne s'appelle plus « judex », ce sont les échevins qui portent souvent ce nom (BEAUDOUIN, p. 125, n. 2, pp. 139 et 193). Aussi Fustel de Coulanges reconnaît (p. 497) que « le comte n'a, la plupart du temps, qu'à prononcer l'arrêt que les scabins lui ont dicté ».

Quant aux formules, à l'exception de deux qui n'ont pas pour objet des jugements, toutes ne mentionnent que les échevins comme auteurs de la sentence. Si elles omettent le comte, ce n'est évidemment pas par abréviation, comme le soutient, sans preuves, Beaudouin (p. 195).

Les capitulaires que nous citons sont absolument décisifs. Beaudouin n'essaye pas de les renverser; mais il en oppose d'autres qui, à notre avis, ou bien confirment notre théorie ou bien ne l'infirment en rien. Le capitulaire de 802 (BOR., p. 96) : « Ut judices... juste judicent », vise les

Le capitulaire de 803 [1] prouve à l'évidence que les scabins jugent à l'exclusion du chef du « pagus » : « Si quis causam judicatam repetere in mallo præsumpserit, ibique testibus convictus fuerit, aut quindecim solidos conponat, aut quindecim ictus ad scabinis qui causam prius judicaverunt ».

On peut s'autoriser d'autres lois non moins explicites.

Resp. miss. cuid. dat. a. 801-814 [2] : « A scabineis sententia accepta. » Cap. Theod., a, 805 [3] : « De clamatoribus qui nec juditium scabinorum adquiescere nec blasphemare volunt. » Cap. aquisg., a. 809 [4] : « Nec inter scabinos legem judicandam locum non teneat... Si post judicium scabinorum. » Cap. aquisgr. a. 801-813 [5] : « Postquam scabini eum dijudicaverint. » Cap. Worm. a. 829 [6], c. 2 : « Et cum electi fuerint scabini jurare faciant ut scienter injuste judicare non debeant »; c. 4 :

scabins et non les comtes. A la rigueur, Beaudouin veut bien l'admettre (p. 194). Le capitulaire de 801-814, c. 4 (IB., p. 144), qui exige des comtes la connaissance des lois « ut ante eos, injuste neminem quis judicare possit vel legem mutare », prouve non pas que le comte juge, mais le contraire, puisque c'est *devant lui* qu'on juge. Le capitulaire de 819, c. 21 (IB., p. 291), qui défend aux chefs des « pagi » de recevoir des présents « propter justitiam pervertendam », et l'« admonitio » de 801-812 (IB., 294), qui porte « duces, comites et judices... justitiam faciat populos... pro pecunia non mutet aequitates, per odia non damnent innocentes », sont bien trop généraux dans leurs termes pour qu'on puisse en conclure que le comte juge avec les scabins. Ne s'agit-il pas dans ces textes du pouvoir exceptionnel qu'a le comte de juger seul? Et s'il est question du plaid, n'est-il pas probable que les documents ont en vue les abus que le magistrat peut commettre en sa qualité de président de l'assemblée judiciaire? (En notre sens : BRUNNER, *Deutsche Rechtsg.*, t. II, p. 225; SAVIGNY, I, 173 à 175; LEHUEROU, *Inst. carol.*, p. 385; WAITZ, IV, p. 402; BEAUCHET, pp. 274 à 278; GLASSON, t. III, pp. 354 et suiv. Contra : BETHMAN-HOLLWEG, V, 25; SICKEL, *Savigny-Stiftung*, t. VI, pp. 68 à 70.)

[1] C. 10 (BORETIUS, I, p. 114; PERTZ, I, 114).
[2] C. 17 (ID. , I, p. 145; ID. , I, 122).
[3] C. 8 (ID. , I, p. 123; ID. , I, 133).
[4] C. 1 (ID. , I, p. 148; ID. , I, 155).
[5] C. 13 (ID. , I, p. 172; ID. , I, 188).
[6] BORETIUS. II, 15; PERTZ, I, 351.

« Quicumque de scabinis deprehensus fuerit injuste judicasse. »

Les formules fournissent également des arguments très solides. Cependant une remarque préliminaire est ici indispensable. Plusieurs documents persistent à se servir du terme « rachimburgii, boni homines », au lieu du mot « scabini ». Cette inexactitude de langage doit être imputée à la routine. On se contente de copier, en changeant les noms et les dates, les actes relatant des précédents, sans tenir compte des notions nouvelles qui se sont introduites.

Formulæ senonenses recentiores (contemporaines de Louis le Pieux ou le Germanique et postérieures à 817), n° 6 [1] : « Ante inluster viro illo comite et apostolico viro illo vel presente quam plures viris venerabilibus racinburgis (= scabinis) qui ibidem ad universorum causas audiendum vel recta in Dei nomine judicia terminandum resedebant vel adstabant... Sic ipsi viri ipsius interrogaverunt... Sic ipsi viri tale decreverunt juditio. » Idem, n° 3 [2] : « In mallo publico... vel alii plures magnificis viris (scabini) qui ibidem resedebant... Per juditium ad ipsas personnas... » Ibid., n° 5 [3] : « In mallo publico... vel ante quam plures personis qui ibidem aderant... Sic ab ipsis personis taliter fuit judicatum ».

Les formules de Saint-Émmeran qui, dans leur ensemble, remontent à l'époque carolingienne, quoique la date précise soit difficile à fixer, conduisent à une conclusion identique.

Le document I, 1 (Zeumer, p. 463) est conçu : « Ante ipso vicario vel reliquis viris (scabinis)... Sic ab ipsis viris fuit judicatum... » Même remarque à faire au sujet de la formule suivante (I, 2, Zeumer, p. 463). Le document n° 9 (Zeumer, p. 465) s'exprime : « Cum resedisset vir inluster ille comis in illa civitate, in mallo publico, una cum rachimburgiis et reliquis quam plures bonis hominibus qui ibidem aderant ad

[1] Zeumer, p. 214; Rozière, n° 477.
[2] Id., p. 212; Id., n° 472.
[3] Id., p. 213; Id., n° 480.

universorum causas audiendum vel recta judicia in Dei domine terminandum. »

Mais, à notre sens, la formule la plus remarquable est le nº 21 [1] de Lindenbrog, qui date d'environ 800. Elle suppose qu'une église revendique un homme comme étant son esclave. La demanderesse soutient que les parents du défendeur ont été esclaves. Intervient un jugement interlocutoire formulé, non par le comte, mais par les scabins, et qui oblige le défendeur à s'adjoindre, dans le délai de quarante nuits, douze Francs de sa famille pour jurer que l'intéressé est libre d'origine : « Sed ipsi scabini qui tunc ibidem aderant taliter ei visi fuerunt judicare ut supra noctes 40 cum 12 Francos, sex de paterna et sex de materna, in ecclesia illa jurare debuisset ut de parte paterna aut de materna secundum legem salicam ingenuus esse videretur. » Le défendeur n'ayant pas pu administrer la preuve ordonnée, est déclaré esclave, et adjugé à l'évêque par les scabins.

L'exécution de la sentence est confiée au comte : « Et ipsi scabini qui hanc causam definierunt taliter ei visi fuerunt judicasse ut ipse comis vel missus ipsius episcopi de ipso homine in præsenti revestire debuisset ».

Nous terminerons cette énumération par l'examen des principales chartes qui sont de nature à éclaircir la difficulté soulevée dans ce chapitre.

Un document qui se place entre 832-840 [2] relate une revendication d'un pré devant le « missus » du comte de Bretagne, et porte : « Et judicaverunt scavini ». Un texte datant de 840-846 [3] rapporte une action relative à une hérédité, qui se déroule devant le même officier. Arrivant au jugement, il s'exprime : « secundum judicium scabinorum ».

Même observation à faire pour ce qui concerne un plaid

[1] Zeumer, p. 282; Rozière, nº 483.
[2] De Courson, *Cartulaire de Redon*, p. 94.
[3] Id., *Ibid.*, p. 139.

tenu entre l'année 826-840 [1] : « In mallo publico... judicaverunt illi scavini... secundum judicium scabinorum. »

Quelques rares documents semblent indiquer, du moins à première vue, une certaine collaboration du comte au jugement. Mais, en vérité, ils font allusion au rôle de ce magistrat dans la procédure plutôt qu'à une participation réelle à la confection de la sentence [2]. Cet officier doit, en effet, voir que tout se passe en règle, et conformément au droit [3].

Pour prouver cette participation, on s'appuie vainement, à notre avis, sur les nombreux documents mérovingiens qui donnent au comte le titre de « judex ». Ils ne prouvent nullement que le chef du « pagus » collabore, nécessairement et toujours, à la rédaction du jugement. Cette participation n'a pas lieu au « mallus », où cet officier n'est que président. Il n'en peut être question que pour la procédure extraordinaire, et notamment dans les cas de flagrant délit ; en ces matières, le comte

[1] De Courson, *Cartulaire de Redon*, pp. 148, 149. Confer. *Trad. Blidenst.*, a. 814 : « Scabini... viva voce judicaverunt. » *Trad. Fuld* (Dronke : *Codex diplomaticus*, p. 222) : « Praecipiente comite et scabinis judicantibus. » Cette phrase dépeint d'une façon saisissante les rôles respectifs du comte et des scabins. *Form. Pithoei fragmenta* (Zeumer, p. 598), Cap. 75 : « Cautio de infracturis... sic ab ipsis racinburgiis fuit judicatum ut per wadium... *Historiae patriae monumenta*, I, p. 36 : Dum ipsi scavinis haec omnia taliter audissent vel cognovissent, rectum appariut eorum esse... et judicaverunt. »

[2] *Form. Lindenbrog*, n° 19 (Zeumer, p. 280 ; Rozière, 467) : « Hac igitur de causa judicatus est ei ab ipso comite vel ab ipsis scabinis. » *Form. recent*, I (Zeumer, I ; Rozière, 498) : « Et dum hac causa apud ipso comite vel ipsis rachimburgiis.... legibus fuit definitum. » Quant au magistrat dont parle Théodulf dans sa *Paranesis ad judices*, il est possible que l'officier prenne part au jugement, mais rien ne prouve que ce soit un comte. Un document (Vaissette, II, p. 400) un peu postérieur au traité de Verdun (873), parle, en termes assez vagues, d'une « notitia » délivrée aux parties, et dit : « per voluntatem ipsius comitis et arbitrium judicum ». Nous renvoyons aux explications données ci-dessus, pp. 59-60,

[3] *Cap. omnib. cogn.*, a. 801-814, c. 4 (Boretius, I, p. 144) : « Ante los (comites) injuste neminem quis judicare potest vel ipsam legem mutare. »

remplit essentiellement le rôle de juge, et même de juge unique. Cette procédure explique également, en grande partie, la responsabilité que certaines dispositions législatives font peser sur ce fonctionnaire [1].

Du reste, dans le système que nous combattons, on ne se rend pas compte du nombre minimum de sept rachimbourgs ou échevins [2], dont doit s'entourer le chef du « pagus ». Si ce magistrat avait jugé avec eux, on les aurait probablement limités à un nombre pair, afin d'obtenir par l'adjonction du président un chiffre impair, et d'éviter ainsi les partages de voix.

§ 4. — *Ressort et compétence du tribunal du comte.*

Il reste à élucider une question intéressante, mais fort obscure, relative au pouvoir judiciaire qu'exerce le comte.

Quel est le ressort du tribunal de cet officier? Quelle est sa compétence? Embrassent-ils le « pagus » ou la centaine?

Des textes qui tranchent la difficulté d'une façon directe et nette, il n'en existe pas à notre connaissance.

Mais si l'on poursuit les évolutions successives des attributions du comte, on est amené à dire qu'à l'époque mérovingienne il n'y a pas de plaid de comté. Comme sous le régime de la loi salique, l'unité judiciaire est la centaine[3]. Le chef du

[1] Voir notamment ci-après, mêmes chapitre et section, § 7.

[2] *Lex salica* (Hessels, LX, 3, p. 316) : « Tune grafio collegat secum septem rachineburgiis. » Cfr. LVII, 1. Cap. de 803, c. 20 (Bor., I, p. 116; Pertz, I, p. 115) : « Exceptis scabineis septem qui ad omnia placita praeesse debent » Cfr. cap. de 805, c. 8; cap. 801-814, c. 7; cap. de 809, c. 1, et cap. 801-813, c. 13 (Boretius, I, pp. 114, 123, 145, 148, 172). Capit. de 829, c. 2 (Bor., II, 15; Pertz, I, 351). *Formul. de Lindenbrog*, n° 21 (Zeumer, p. 282; Rozière, n° 483).

[3] En notre sens : Waitz, II, 2, pp. 138 et 139; Beauchet, pp. 13 et 14; Bethman-Hollweg, IV, 421.

Sohm (*Altdeutsche Reichs- und Gerichtsverfassung*, §§ 10-11), tout en admettant que le ressort est la centaine, ajoute qu'il n'en est plus de même pour ce qui concerne la compétence, qui embrasserait tout le comté. Au point de vue des principes, il semble qu'il y ait là contradiction. On

« pagus » passe d'une centaine à l'autre, son tribunal est ambulatoire [1]. Les parties ont à se retrouver au siège du mall, mais les hommes libres formant l'assistance ne sortent pas de cette circonscription territoriale.

Dans la loi salique [2], le justicier, le « centenarius » ou « thunginus », est l'élu et le représentant du peuple. Il a la centaine comme base de son ressort et de sa compétence judiciaires.

A l'époque mérovingienne, le comte, agent du roi, devient le chef du tribunal et prend, à l'assemblée des hommes libres, la place du centenier.

Le premier document indiquant cette transformation est un capitulaire additionnel à la loi salique, et qui remonte si pas aux premiers rois mérovingiens, du moins sûrement à Clovis.

Le chapitre 7 s'occupe du cas de la veuve qui convole en secondes noces. Le nouvel époux est tenu de faire la presta-

peut objecter, il est vrai, que parfois on se trompe en transportant nos idées modernes dans des institutions d'un autre âge. Mais en tout cas, les faits historiques que nous invoquons condamnent, à notre avis, l'opinion de Sohm.

Quant à Glasson (III, p. 294), il admet l'existence de deux tribunaux : celui du centenier ayant la centaine pour base de son ressort et de sa compétence, et le plaid du comte dont le ressort et la compétence embrasseraient le « pagus ». Le savant écrivain reconnaît qu'aucun texte ne consacre sa théorie.

[1] Grégoire de Tours, *Hist. franc.*, VIII, 18 : « Causarum accionem agere coepit. Exinde dum pagum urbis in hoc officio circuiret ».

[2] Tit. 44 (Hessels, p. 271) : « Qui eam (viduam) voluerit accipere, antequam sibi copulet, ante thunginum aut centenario hoc est ut thunginus aut centenarius mallo indicant ».

Tit. 46, § 1 (Hessels, p. 289) : « Ut thunginus aut centenarius mallo indicant » ; § 2 : « In mallo publico, hoc est in mallobergo ante teoda ante thunginum ».

Tit. 49, § 2 (Hessels, p. 316) : « Debet (creditor) ad mallum manire et sic mallare debet : Rogo te, thungine... Tunc thunginus dicere debet ».

Tit. 60, § 1 (Hessels, p. 379) : « In mallo ante thunginum ambulare (Francus) debet ».

tion appelée « reipus [1] ». Cette cérémonie doit s'accomplir, au vœu du capitulaire, « in mallo judici, hoc est comite aut grafione ».

Le titre 44 de la loi salique avait dit que cet acte se passait « ante thunginum aut centenarium ». Il résulte de là que c'est bien dans la centaine que le comte exerce sa juridiction [2]. Le graf du capitulaire est le juge du mall au même titre que le « thunginus » de la loi salique, et son tribunal a le même ressort et la même compétence. On objecterait vainement que les hypothèses visées par les documents législatifs ne sont pas tout à fait identiques [3]. Il importe fort peu que dans la loi salique il soit question seulement du « reipus » (somme due par le *nouvel époux* aux parents du premier mari), tandis que dans le capitulaire il s'agit et du « reipus » et de l'« achasius » [4] (somme due par *la femme* aux parents du premier mari [5]). Ce ne sont que les deux faces d'un seul et même acte, le second mariage, qui ne peuvent en rien influer ni sur le ressort, ni sur la compétence de la juridiction saisie du fait juridique.

Le chapitre 9 du même capitulaire, combiné avec la loi salique, permet de faire une induction analogue. Il traite du meurtre, et attribue au comte compétence pour connaître du crime : « De hominem inter duas villas occisum... Debet judex, hoc est comis aut grafio ad locum accedere... » Sous le régime

[1] *Chlodovechi regis capitula pacto legis salicae addita* (Hessels, t. LXXI, p. 407; Pertz, *Leges*, II, p. 4; Behrend, p. 90; Pardessus, p. 331). Le « reipus » fut supprimé par le capitulaire de 819 (?), *Legi salicae addita* (Boret., I, 292).

[2] D'ailleurs c'était le cas chez les Allemands. *Lex Alam*, XXXVI, I, 2 (Pertz, *Leg.*, III, p. 36; *Mon. germ. legum*, sect. I. t. V, I, p. 94, édit. Lehemann) : « Ut conventus secundum consuetudinem antiquam fiat in omne *Centina* coram comite aut suo misso et coram centenario ».

[3] Paul Viollet, *Institutions politiques*, I, 300.

[4] *Lex salica*, t. XLIV, t. LXXII (Hessels, pp. 271-407; Behrend, pp. 57, 59, 50).

[5] Voir à ce propos Vanderkindere, pp. 250 et suiv.

de la loi salique, c'était le « thunginus », à l'exclusion du « graf », qui avait cette mission.

Le chapitre 8 de l'édit de Chilpéric (561-584) ainsi que certaines formules d'Anjou, datant du commencement de la période mérovingienne, autorisent également à conclure que l'unité judiciaire est la centaine [1].

La même solution doit-elle être adoptée pour l'époque carolingienne? Ce n'est pas sans hésitation que nous répondons négativement à cette délicate question.

Il semble qu'à côté des tribunaux de centaine, il se soit tenu des plaids également ambulatoires[2], mais dont le ressort et la compétence embrassèrent tout le comté [3].

Il importe de faire un examen minutieux des textes.

Commençons par ceux qu'on oppose à cette thèse [4].

[1] Boretius, I, p. 9 : « Tunc in proximo ante rachyburgiis... sic invitetur graphio »; formule 50 (Zeumer, p. 22; Rozière, 493) : « Ante vero inluster illo comite vel reliquis racimburgiis »; formule 12 (Zeumer, p. 9; Rozière, 457). Sous l'empire de la loi salique, c'était le « centenarius » qui présidait les rachimbourgs à l'assemblée de la centaine (t. XLIV cité; t. LXI, I, LII, Hessels, pp. 361, 368). Dans les textes de date postérieure, c'est le comte qui préside en remplacement du magistrat de la centaine.

[2] Le plaid du comte ne se tient pas seulement dans la « civitas », mais aussi dans les «vici» et «villae» du «pagus». Ainsi, dans le comté d'Autun, on voit, dans un procès de liberté, un plaid du comte tenu « in villa Cronnaco », un autre « in Luptiaco villa in mallo publico » (Pérard, *Recueil de pièces curieuses servant à l'histoire de Bourgogne*, p. 33, n° 12; n° 34; n° 14, a. 818; n° 15, a. 819; p. 35, n° 17, a. 821).

[3] Au point de vue des textes, l'appel du tribunal de la centaine à celui du comté n'est nullement établi. On ne doit pas songer, du reste, à assimiler l'organisation judiciaire des Francs à la nôtre, et établir en conséquence une hiérarchie identique entre les deux tribunaux francs, d'un côté, et la justice de paix et le tribunal d'arrondissement modernes, d'un autre. On n'est pas même fondé, en présence des documents, à affirmer que le plaid général ait été toujours une réunion du comté.

[4] En notre sens : Waitz, IV, 375-376, et surtout p. 526 (Anmerkung); Glasson, III, 320 et suiv.; Beauchet, pp. 122 à 134. Sohm, pp. 278 et suiv., soutient la même opinion qu'il a défendue pour l'époque mérovin-

Charlemagne, dans une instruction de 786 ou 792, ordonne à ses « missi » de dresser des procès-verbaux de tous les hommes libres qui ont prêté serment dans le placitum, et recommande de faire ces actes « de singulis centenis », c'est-à-dire pour chaque centaine séparément [1].

Un capitulaire de 829 [2] renouvelle ces prescriptions, et enjoint en outre de confectionner les listes des citoyens aptes au service, et ce, par centaine.

A notre avis, il ne résulte pas nécessairement de ces textes que la prestation de serment et la revue des troupes aient lieu dans une réunion de centaine. Ils prouvent seulement que les tableaux des citoyens qui ont prêté serment ou sont propres au service, doivent être dressés par centaine. Comme disent les capitulaires, cette mesure est prise pour éviter les erreurs.

Du reste, à supposer que la prestation de serment et la revue des troupes s'accomplissent dans des réunions de centaine, il n'en découlerait point qu'il n'existât pas d'assemblées de comté pour l'administration de la justice et le règlement des questions politiques ou d'intérêt général. Cette observation a d'autant plus de poids que les Carolingiens eurent toujours

gienne. En d'autres termes, le plaid de centaine aurait compétence pour le « pagus » entier, mais n'exigerait que la présence des hommes de la centaine. C'est cette opinion que nous rencontrons principalement dans ce paragraphe.

[1] *Cap. miss.*, c. 4 (Boretius, I, p. 67) : « ... atque cuncta generalitas populi... qui ad placita venissent... omnes jurent et nomina vel numerum de ipsis qui juraverunt ipsi missi in brebem secum adportent et comites similiter de singulis centenis semoti, tam de illos qui infra pago nati sunt pagensales fuerint quamque et de illis qui aliunde in bassalatico commendati sunt. »

[2] *Cap. missis data*, c. 7 (Boret., II, p. 19; Pertz, I, 354, c. 5) : « Volumus atque jubemus ut missi nostri diligenter inquirant, quanti homines liberi in singulis comitatibus maneant... et haec ratio examinetur per singulas centenas, ut veraciter sciant atque describant qui in exercitalem ire possunt expeditionem... Et qui necdum nobis fidelitatem promiserunt, cum sacramento nobis fidelitatem promittere faciant. »

un soin jaloux de séparer les réunions militaires des assemblées judiciaires [1].

La décentralisation au profit des centaines, en matière de milice, se concevrait d'ailleurs parfaitement : elle aurait eu pour but et de faciliter les opérations, et d'épargner aux habitants des déplacements trop considérables.

On pourrait écarter par des arguments analogues le capitulaire de Charles le Chauve (année 861), relatif à la publication de l'édit de Quierzy. Mais, à notre avis, il laisse la question entière, sans la trancher, puisqu'il se borne à dire que l'acte sera proclamé : « in civitatibus et in mallis atque in placitis seu in mercatis [2] ».

Il reste à examiner les textes qui, pour nous, établissent l'existence des deux assemblées.

Tout d'abord, s'il n'y a pas de capitulaire portant, d'une manière formelle, création de réunions embrassant tout le comté, ce silence peut s'expliquer par la considération qu'elles ont été tenues en fait à la fin de l'époque mérovingienne [3].

En pratique, il devait être matériellement impossible à un

[1] Il fut interdit même de se rendre armé au plaid du comte : *Cap. per missos cognita,* fac. 803-804, c. 1 (Boretius, I, p. 156) : « Ut nullus ad mallum vel ad placitum arma id est scutum et lanceam non portet. » *Mem. Olonn. comitibus,* data 822-823, c. 5 (Boretius, I, p. 318) : « Volumus ut cum collecta vel scutis in placito comitis nullus venire praesumat, et si praesumpserit bannum componat ».

[2] « Hanc autem nostram de praesenti tempore constitutionem... et in palatio nostro et in civitatibus, et in mallis atque in placitis seu in mercatis, relegi, ad cognitari et observari mandamus. » (Pertz, t. I, p. 447.)

[3] A l'époque carolingienne, les mots « conventus publicus, consilium publicum », indiquant des assemblées qui paraissent plus considérables que celles de la centaine, sont souvent employés. (Voir les textes cités par Waitz, t. IV, p. 370, note 1.) L'assemblée dont parle un manuscrit (Boret., cap. I, p. 112) semble aussi plus nombreuse qu'une réunion de centaine : elle se tient à Paris et on y voit figurer « omnes scabinei, episcopus, abbas, comes ».

comte, placé à la tête de deux ou même de plus de deux comtés, de présider annuellement trois plaids généraux dans chaque centaine, dont le nombre dans un « pagus » s'élevait souvent à huit. Cette impossibilité ressort surtout du capitulaire de 864, qui suppose qu'une telle assemblée se tient dans la semaine qui suit Pâques [1].

Un capitulaire de 813, s'occupant de la convocation au plaid du comté, s'exprime : « Ingenuus si per comitum aut per missum suum bannitus fuerit infra comitatum de maxima causa super noctes quatuordecim ad placitum veniat... si in alio comitatu est super noctes quadraginta duas [2] ». Si la centaine eût été la seule circonscription judiciaire, les délais auraient été réglés d'après la résidence dans la centaine ou en dehors d'elle, et non en considération de la résidence dans le comté ou en dehors de lui.

Le capitulaire de Louis le Débonnaire de l'année 819 [3] ainsi que celui « de justitiis faciendis » (811-813) [4], visent évidemment les plaids de comté par opposition à ceux qui n'embrassent que la centaine. Le premier document fournit une autre preuve bien concluante encore.

Il s'agit de procès dont la compétence est réservée au comte (questions de liberté ou de propriété immobilière [5]), et il est

[1] Ch. 32. PERTZ, I, p. 496.

[2] BALUZE, I, p. 512, c. 41 et 42, « deest » dans BORETIUS.

[3] *Capitulare missorum*, c. 14 (BORETIUS, I, 290) : « De placitis siquidem quos liberi homines observare debent, constitutio genitoris nostri penitus observanda atque tenenda est, ut videlicet in anno tria solummodo generalia placita observent et nullus eos amplius placita observare compellere... Ad cœtera vero quae centenarii tenent non alius venire jubeatur. »

[4] C. 8 (BORET., I, p. 177) : « Caeteris vero mensibus unusquisque comitum placitum suum habeat et justitias faciat »; au chapitre 4 on oppose à ce plaid le « placitum centenarii ».

[5] *Cap. leg. add.*, a. 818-819, c. 10 (BORETIUS, I, 283) : « Testes vero de qualibet causa non aliunde quaerantur nisi de ipso comitatu in quo res (immeubles) unde causa agitur positae sunt; quia non est credibile ut vel de statu hominis, vel de possessione cujuslibet per alios melius rei veritas cognosci valeat quam per illos qui viciniores sunt. »

dit qu'on doit prendre pour témoins seulement les personnes habitant le comté. Il est clair que si la centaine avait été le seul ressort judiciaire, les témoins auraient dû être choisis dans le ressort de la centaine, non dans celui du « pagus ».

Mais l'argument le plus décisif en faveur de notre théorie résulte d'un diplôme de 825, qui parle formellement d'assemblées de tout le comté : « Factus est publicus conventus Papponis comitis et totius comitatus ejus in terminis villæ G. [1] ».

Qu'on n'objecte pas[2] que les hommes libres ne soient ici entendus que comme simples témoins. Le diplôme décide « in terminis » qu'ils rendent un véritable jugement. Appelés (requisitum) à donner leur avis, ils tranchent un procès relatif aux limites d'un monastère : « Quisquis in placito repertus fuerat aliquid sibi... injuste retinere... Hoc secundum legem ipsorum coram comite et omni conventu restituit. » Au surplus, nous l'avons vu [3], le comte eût été incompétent pour faire dans l'espèce cette procédure inquisitoriale.

Enfin, un capitulaire de Charles le Chauve (année 857) [4], voulant réprimer le brigandage, décrète l'application de peines

[1] Dronke, *Codex diplomaticus Fuldensis,* n° 456.

[2] Sohm, *loc. cit.*

[3] Voir ci-dessus, § 1, p. 41, n° 1.

[4] *Capitul. apud caris,* c. 2 (Pertz, I, p. 452) : « Decrevimus ut... episcopi quique in suis parochiis,... comitesque in *eorum comitatibus*, pariter placita teneant, quo... omnesque quicumque vel quorumcumque homines in eisdem parochiis vel *comitatibus commanent*, sine ulla personarum exceptione .. » Non moins décisif est le texte, Karoli II et Hlotharii II *Conventus apud sanctum Quintinum* (1 mars 857) (Pertz, I, p. 456) qui s'exprime : « Volumus... ut per omne regnum nostrum episcopi... ac comites in singulis parochiis ac comitatibus placita teneant et ad illa placita omnis homo qui placitum custodire debet et in illis comitatibus commanet... » Contrairement à ce qu'enseigne Sohm, il nous paraît certain qu'il s'agit dans les deux documents du plaid du comte auquel devaient assister les hommes libres, non seulement de la centaine, mais de tout le comté. Tout ce que l'on peut supposer, c'est que les comtes pouvaient tenir les assemblées, tantôt dans une localité, tantôt dans une autre « circumire comitatum »; mais quel que fût le siège de ces assises,

sévères. Il ordonne en conséquence aux comtes de tenir, dans leurs cantons, des plaids auxquels doivent assister tous les hommes libres résidant dans le comté.

§ 5. — *Rôle du comte en matière d'exécution judiciaire.*

En principe, le comte seul [1] peut procéder à l'exécution des jugements, qu'ils aient pour objet une peine publique [2] ou une prestation civile.

Aux termes de la loi salique, le « graf » est chargé de veiller à ce que le fisc ne soit pas privé de la part de la composition attribuée au roi (fredus), et qui représente le dommage causé à la société [3].

Le titre 89 de la loi ripuaire lui confie le même rôle.

elles exigeaient la présence des habitants du « pagus » entier. D'un autre côté, il est à remarquer que la compétence territoriale se détermine soit par le domicile du défendeur *dans le comté*, soit par la situation de l'immeuble *dans le comté* (Cfr. VAISSETTE, *Histoire du Languedoc*, II, n° 42, année 918; BESLY, *Hist des comtes de Poictou*, p. 118 (année 926); PÉRARD, *Recueil de pièces curieuses pour l'hist. de la Bourgogne*, p. 147-149 (a. 867-870). Un procès de liberté intenté contre une personne habitant la villa Patriciatus, dans le comté d'Autun, est successivement jugé, en l'année 818 ou 819, à Cronat et dans la ville d'Autun (PÉRARD, p. 33, n° 15, 16). Si la *centaine* avait été l'unité judiciaire, elle aurait dû aussi, d'après les règles de la procédure, déterminer la compétence.

[1] Il est évident que le comte peut être remplacé par ses subordonnés, « centenier, vicaire, missus », dans l'exécution des jugements civils ou criminels, mais c'est lui qui est censé la faire (Cfr. *Cap. aquisg.*, a. 801-803, c. 13-15, BOR., I, p. 172; PERTZ, I, 188). *Form. rec.*, n° 1; ZEUMER, p. 211; ROZ., 498; *Cap. aq.*, a. 817, *leg. add.*, c. 11 (BOR., I, 283; PERTZ, I, 212).

[2] C'est lui aussi qui a la garde des prisons. GRÉG. DE TOURS, *Virt. S. Martini*, IV, 16, 39, II, 35 (Ed. ARNDT et KRUSCH, pp. 654, 659, 622). *Cap. aquisg*, a. 801-813, c. 11 (BOR., I, p. 171; PERTZ, I, 188).

[3] Tit. LIII, 2-4 (HESSELS, p. 334) : L'accusé veut se racheter de l'épreuve de l'eau bouillante Si la victime se contente d'un « faidus » (réparation civile) peu élevé, il n'y a pas lieu pour le comte de percevoir le « fredus ». On présume l'innocence. Si la somme est forte, le comte doit exiger la peine publique.

C'est à ce magistrat encore qu'il appartient d'expulser « l'homo migrans » quand un des habitants de la « villa » s'oppose à ce que l'étranger s'y établisse [1].

Le chef du « pagus » est en outre tenu de prêter son concours à l'exécution des sentences. La partie qui obtient gain de cause, a le droit de mettre le « graf » en demeure de lui assurer le bénéfice du jugement.

Le titre 50 de la loi salique trace nettement la mission de ce fonctionnaire.

Un créancier a assigné devant le mall un débiteur qui n'a pas rempli ses engagements. Il obtient un jugement de condamnation. Le débiteur refuse de payer. Le texte explique la procédure que le comte doit suivre pour faire la saisie des biens de ce débiteur : « Si quis (débiteur) placitum legitimum fidem factam noluerit solvere, tunc ille cui fides facta est (le créancier) ambulet ad grafionem loci illius in cujus pago manet, et apprehendat fistucam, et dicat verbum : Tu grafio homo ille mihi fidem fecit quem legitime habeo jactivo aut admallatum in hoc quod lex Salega continet. Ego super me et furtuna mea pono quod tu securus mitte in furtuna sua manum. Et dicat de qua causa et quantum ei fecerat. Tunc grafio collegat secum septem rachineburgius idoneos, et sic cum eos ad casa illius qui fidem fecit ambulet et dicat. Qui ad præsens es, voluntatem tuam solve homine isto quod ei fidem fecisti, et elege tu duos quos volueris, cum rachineburgis istos de quo solvere debeas adpreciare debeant haec quæ debes secundum istum prætium satisfacias. Quod si audire noluerit...

[1] *Lex sal.*, XLV (Hessels, pp 280-288). Pour que l' « homo migrans » puisse s'établir dans une « villa », il doit avoir le consentement de tous les habitants. S'il y a un opposant, l' « homo migrans » peut être expulsé. La procédure employée contre celui-ci commence par trois commandements faits en présence de témoins, et chacun suivi d'un délai de dix nuits. Après l'expiration des trente nuits, le demandeur a le droit d'inviter le « grafio » à expulser l' « homo migrans »; le « grafio » doit faire droit à cette requête.

tunc rachineburgii præcium quantum valuerit debitum quod debet, hoc de fortuna sua illi tollant [1]. »

En d'autres termes, à la demande du créancier, le comte doit exercer la saisie sous la responsabilité personnelle du requérant. Si ce magistrat refuse, il se rend coupable du crime de déni de justice, et est passible de la peine de mort qu'il peut racheter au moyen d'une somme de six cents sous [2]. En sommant le chef du « pagus » de procéder à la saisie, le créancier est tenu d'indiquer la cause et le montant de la dette.

Alors, l'officier réunit sept experts (rachimbourgs), se rend au domicile du débiteur et le met en demeure de payer. Si le débiteur ne paye pas ou s'il est absent, les rachimbourgs désignent les meubles que le comte doit saisir. Il est fait trois lots de ces objets. Les deux premiers sont alloués à la partie saisissante, le troisième est pris par le magistrat, à titre de « fredus », au profit du fisc : « ... et de ipsa (fortuna) secundum legem quæ debet duas partes ille cujus causa est ad se revocet, tercia parte grafio freto ad se recolligat, si tamen fretus jam ante de ipsa causa non fuerit solutus. »

L'officier instrumentant encourt une grave responsabilité en matière de saisie-exécution. S'il saisit au delà de ce qui est dû ou de ce que la loi autorise, il est punissable et doit racheter sa vie au moyen d'une composition de six cents sous [3].

Quand le comte hérita du « thunginus », la présidence du « mallus », il conserva son rôle en ce qui concernait l'exécution des jugements. Il réunit ainsi en ses mains et une partie du pouvoir judiciaire, et une partie de l'autorité exécutive.

Les textes sont formels sur ce point.

L'édit de Chilpéric (années 561-584) [4] suppose un maître actionné à raison d'un vol commis par son esclave.

[1] *Lex salica*, Hessels, p. 325.

[2] *Lex salica*, Id., t. LX, 4, p. 325.

[3] *Lex salica*, t. 51, 2 (Hessels, p. 325) : « Si graphio invitatus supra legem aut debitum aliquid amplius tollere praesumpserit, aut se redimat aut de vita componat. »

[4] Boretius, I, p 9; Pertz, *Leges*, II, 11 : « Quod convenit modo ut si

Le maître est ajourné devant le tribunal, dans le délai de dix nuits, aux fins de produire l'esclave qui doit être soumis à l'épreuve judiciaire. S'il fait défaut, il est assigné une seconde fois dans le délai de quarante-deux nuits ; une troisième remise lui est accordée, pourvu qu'il fasse valoir un « sunnis [1] ». Lorsqu'il ne présente pas l'esclave la deuxième fois, ou bien la troisième fois en cas d'excuse légale, un jugement déclare sa culpabilité, et fixe en même temps le montant de sa dette. Le demandeur (le volé) doit alors attendre quarante-deux nuits. Si le défendeur n'exécute pas, dans ce délai, le dispositif de la sentence, il intervient un arrêt prononçant l'exécution. Le demandeur somme ensuite le défendeur de payer dans les quarante nuits, et en cas de non-payement, il lui fait une nouvelle sommation suivie d'un délai de sept nuits. Si le payement n'est pas encore effectué, le comte, au prochain tribunal, est invité à agir par voie de saisie : « Tunc in promixo mallo ante rachymburgiis sedentes et dicentes quod ipsi illum ante audierit, sic invitetur graphio [2], cum fistuca mittat super se [3],

servum sors nunciata fuerit de furtum, tunc dominus servi inter decem noctes mittat servum ad sortem. Si ibi illum in illas decem noctes non miserit in praesente, tunc in 42 noctis eum mittat, et eum (tum) ibi servus ad sortem venire debet (épreuve judiciaire, ordalie) et illi qui furtem pertulit jussit eum sex videre (le demandeur doit jurer avec six cojureurs). Et si ad 42 noctis non venerit nec sunnia adnuntiaverit, tunc servus culpabilis judicetur, et causa super domino magis non ascendat nisi quantum de servo lex est, aut ipsi (ipse) servus decidat aut dominus pro servo componat hoc est solidos 12 et capitalem et dilaturam. Et si in 42 noctis legis sunnia nuntiaverit, in 84 noctis postea placitum intendatur. Et si ibi se non eduxerit, sicut supra scriptum est, culpabilis judicetur Nam ad 42 noctes sunnia adnuntiaverit lectus (jectus) 15 sol. componat. Et si inter ipsas 42 noctes nec fidem facere nec componere voluerit Tunc rogat ille qui consecutus est, ut de legem inter 40 noctes solvat quod antea dictum est. Et si adhuc inter ipsas 14 (40) noctes noluerit solvere rogit inter septem noctis. »

[1] « Sunnis », cause légale d'excuse (*Cap.*, 803, c. 7; Boretius, I, 118; Pertz, I, p. 118). *Loi salique*, t. LX, 4 (Hessels, p. 325).

[2] Le comte est invité à saisir pour la somme à laquelle il sait que le maître a été condamné.

[3] C'est le signe d'une affirmation solennelle.

ad res suas ambulet et prendat quantum rachymburgii antea odierint [1]. Et graphio cum septem rachymburgiis antrustionis [2] bonis evedentibus [3] aut quis sciant accionis [4] a casa illius ambulent et praetium faciant et quod graphio tollere debet. Et si graphio ante rachymburgiis sedentes non fuerit invitatus, non ibi præsumat ambulare. Et si invitatus fuerit et ibidem noluerit ambulare, de vita sit culpabilis. Et si graphio super praetium aut extra legem aliquid tollere præsumpserit, noverit se vite suæ periretis (perire) dispendium. »

La procédure de la loi salique est donc restée en vigueur. Le demandeur met solennellement le comte en demeure d'exécuter le jugement. Celui-ci doit obtempérer à cette demande, sous peine de mort. Les rachimbourgs font l'estimation des biens à saisir, mais c'est le chef du « pagus » qui pratique la saisie.

Si le saisi fait opposition à l'exécution, le « graf » ajourne les deux parties devant le tribunal du roi dans le délai de quarante-deux nuits. Là, le magistrat expose que l'ordre de saisir lui a été donné par le demandeur. Si celui-ci ne justifie pas la régularité de sa demande, le « graf » et le saisissant doivent rendre les objets saisis. Le dernier est en outre condamné à une amende [5].

[1] Le comte ne doit obtempérer à l'invitation du demandeur que lorsque les rachimbourgs témoignent qu'ils savent le montant de la condamnation.

[2] Voisins (= vicinis).

[3] Solvables.

[4] Au courant de l'affaire.

[5] *Édit de Chilpéric* cité, c. 7 : « Et si dixerit illi (ille) cui res tolluntur, quod male eum destruat et contra legem et justitia, tunc maniat graphio eum inter noctes 42, et ille (illo), et suo contractorem qui eum invitavit similiter maneat. Et si non negaverit ille qui invitavit, adducat, rachymburgiis ferrebannitus qui antea audissent causam illam, nobis praesentibus erit. Et si septem venire non possint, tunc veniant tres de ipsis qui praeside (per fide) sua dicant et pro paris suos sunia nuntiat. Et si rachymburgiis nec septem nec tres dare potuerit nec dat, graphio et ille

La loi ripuaire, dans ses titres 32 et 51 [1], montre, non moins indubitablement, que le comte a conservé ses attributions en matière d'exécution.

Le titre 32, § 2 et § 3, déclare que si le défendeur ne comparaît pas, le demandeur doit assigner celui-ci six fois de suite. Le défaillant encourt à chaque défaut une peine de quinze sous. Si le septième ajournement est resté infructueux, le demandeur se présente devant le comte assisté de sept rachimbourgs, jure qu'il a assigné régulièrement, et demande, en conséquence, l'exécution du débiteur selon la loi : « strudis legitima ». Le comte se rend avec les sept rachimbourgs au domicile du défaillant et opère la saisie des meubles. Il prend 45 sous qu'il remet au demandeur, et 15 qu'il distribue à chaque rachimbourg : « Quod si ad septimo mallo non venerit, tunc illi qui eum mannit, ante comite cum septem reginburgiis in haraho jurare debit, quod eum ad strude legitima admallatum habet, et sic judex fiscalis (comes) ad domum illius accedere debet et legitima strude exinde auferre, et ei tribuere qui eum interpellavit, hoc est ad septem raginburgiis unicuique 15 solidos et ei qui causam sequitur 45. »

A l'époque carolingienne, le droit qu'ont les parties de s'adresser au comte pour qu'il procède à l'exécution des biens du condamné, reste intact [2]. Ainsi, un diplôme de Charlemagne

qui accepit res illius, quem contra legem et justitiam extruderit et ille qui male invitavit, solvit cui res fuerunt. »

Il résulte de là que l'opposition pouvait être verbale. Aux termes de la loi ripuaire, chap. 32, § 4, celui qui interdit l'entrée de sa maison au comte, l'épée à la main, fait opposition. Un autre passage de la loi ripuaire (LVIII, 18) nous montre un acte de procédure non moins curieux : Si une femme libre suit un esclave, et que les parents veuillent s'y opposer, le roi ou le comte lui offrira une épée et une quenouille : si elle prend l'épée, qu'elle tue l'esclave; si c'est la quenouille, la femme est esclave.

[1] *Lex Rib.*, t. LI, 1 (Sohm, p. 238) : « Si quis judicem fiscalem ad res alienas injuste tollendas (saisir) invitare praesumpserit... »

[2] *Cap. leg. add.*, 816, c. 5 (Bor., I, p. 268); *Form. Lind.*, n° 21 (Zeumer, p. 282; Rozière, n° 483). Voir les textes cités ci-après.

contient un ordre exécutoire adressé à un comte contre un contumax envoyé sous caution devant le roi, afin que l'officier mette l'adversaire du défaillant en possession de ce qu'il réclame [1]. Mais un capitulaire, dérogeant à la loi salique, ordonne de passer outre à la saisie toutes les fois que le défendeur fait défaut après la seconde citation du chef du « pagus », à moins qu'il ne s'agisse de procès de liberté et d'hérédité [2].

Lorsque le fait qui a motivé la condamnation est un délit donnant naissance à une composition, c'est le même magistrat qui doit en assurer le payement à la victime ou à sa famille : « Si quis aliqua necessitate cogente (cas de force majeure) homicidium commisit, comes in cujus ministerio res perpetrata est, et compositionem solvere et faidam per sacramentum pacificari faciat [3]. »

En résumé, on peut conclure, d'après l'ensemble des textes, que le comte est compétent pour procéder à la saisie des biens, chaque fois que la partie succombante, opposant de la mauvaise volonté, refuse d'exécuter le jugement, ou qu'elle est absente [4].

[1] Mabillon, *De re dipl.*, p. 512; Bouquet, V, p. 776, n° 98 (deest Pertz et Pardessus) : « Caroli magni Imperatoris adversus Tingultum qui post noctes indictas non comparuerat : Memoratus Tingultus nec a decto placito vinit, nec nullum direxit ad vicem suam qui pro aeo sonia nunciasset, et jactivus exinde apparuit : propterea jubemus ut, dum ac causa sic acta vel perpetrata esse cognovimus ut memoratus Tingultus in contra saepe dicto Salacono (adversaire) de illos jactus, *sicut lex locis vestrae de talibus edocuerit*, omnino componeat vel emendare studeat. »

[2] *Cap. leg. add.*, 816, c. 4 (Boretius, I, 268) : « Ut de statu suo, id est de libertate vel heredidate, compellandus juxta legis constitutionem manniatur. De ceteris vero causis unde quis rationem est redditurus, si post secundum comitis admonitionem aliquis ad malum venire noluerit, rebus ejus in bannum missis venire et justitiam facere compellatur. »

[3] *Cap. leg. add.*, 818-819, c. 13 (Boret., I, p. 284).

[4] *Cap. leg. add.*, 818-819, c. 11, 12 (Boret., I, p. 283); *Capitul. Olon. mund.* (mai 825), c. 2 et 3 (Boret., I, 330) : « Per ipsas res a comite distringatur ».

Quant à la saisie immobilière, inconnue sous l'empire de la loi salique, elle apparaît sûrement à partir de Charlemagne. Au vœu du capitulaire de 818-819, le comte est appelé à la pratiquer ; il a le droit de saisir les immeubles en cas d'insuffisance du mobilier [1].

L'exécution des peines corporelles est également confiée à ce magistrat. C'est lui qui doit exécuter la sentence prononcée contre les malfaiteurs et les mettre à mort [2].

Sa responsabilité est à couvert s'il agit en vertu d'un arrêt de condamnation, lors même que celle-ci est injuste [3].

Il fait enchaîner et jeter en prison les coupables [4]. Il envoie les condamnés en exil [5]. Si ceux-ci interjettent appel, pour faux jugement, au tribunal du roi, ils ne sont pas par le fait même mis en liberté; il faut qu'ils baillent caution [6], et le

[1] *Cap.*, 818-819, c. 11 (Bor., I, 283; Pertz, I, 212) : « Debitum vero quod is cujus ea fuit, solvere debuit, per comitem ac ministros ejus juxta aestimationem damni, de rebus mobilibus quae in eadem proprietate inventa fuerint, his quibus idem debitor fuit exsolvatur. Quod si rerum mobilium ibidem inventarum quantitas non sufficerit de immobilibus suppleatur. » Cfr. *Cap.*, 816 (Bor., I, p. 267); *Cap.*, 785, c. 27 (Bor., I, 70; Pertz, I, 50); *Cap.*, 803, c. 3 (Bor., I, 117; Pertz, I, 117); *Cap.*, 811, c. 3 (Bor., I, 160; Pertz, I, 169).

[2] *Décret de Childebert II*, a. 596, §§ 4 et 8 (Bor., I, p. 15); Grégoire de Tours, *Hist.*, VI, 3; *Vita Amandi*, c. 12 (*Act. B. fev.*, I, 863).

[3] *Cap. Harist.*, mars 779, c. 11 (Bor., I, p. 49; Pertz, I, 36) : « De vindicta et judicio justo in latrones factum testimonium episcoporum absque peccato comitis esse dicunt. Et si per odium... nisi per justitiam faciendam hominem diffecerit, honorem suum perdat... et secundum penam quam intulit emendetur. »

[4] *Cap. Wormat. pro lege hab.*, a. 829, c. 3 (Boretius, II, p. 18).

[5] *Mem. Olonn.*, a. 822-823, c. 4 (Bor., I, 318) : « Volumus de obligationibus ut nullus homo per sacramentum nec per aliam obligationem adunationem faciat, et si hoc facere praesumpserit... ab exilio ab ipso comite in Corsica mittatur. Cfr. Jonas, ch. 31-37 (Mabillon, *Acta*, II, 5).

[6] *Cap. miss.*, a. 803, c. 4 (Bor., I, 115) : « De illis qui legem servare contempserint ut per fidejussores ad praesentiam regis deducantur. » *Cap. Worm.*, a. 829, c. 10 (Bor., II, p. 14) : « Et si quis contemptor aut comitis aut missorum extiterit per fidejussores ad palatium venire com-

comte est chargé d'assurer leur comparution devant la justice suprême [1].

Le pouvoir d'exécution sur les biens et la personne des condamnés n'est pas illimité ni arbitraire. Le chef du « pagus » n'a le droit d'agir qu'en vertu et dans les limites du jugement [2]. Il ne peut ni augmenter ni restreindre la portée de la sentence, et notamment il n'a pas la faculté de gracier les coupables jugés par un tribunal régulier [3].

pellatur. » Cette mise en liberté s'applique aussi au cas où le comte veut mettre en prison une personne consentant à donner caution, sans qu'il y ait jugement frappé d'appel.

Charles le Chauve, dans un discours, montre que depuis une haute antiquité ses prédécesseurs ont observé la règle d'après laquelle le comte peut mettre quelqu'un en liberté moyennant caution : « Comiti et misso meo praecepi ut quosdam homines qui de infedilitate reputantur... *secundum legem Francorum et antiquam consuetudinem praedecessorum meorum*... per fidejussores mitteret donec ad rationem legaliter venirent.» *Actes du concile de Douai*, 1re partie, c. 6, suppl. de Sirmond (*Anc. conciles de la Gaule*, p. 207). Cfr. *Cap. missor. Worm.*, a. 829, c. 4, 6 (Bor , II, p. 15).

[1] *Cap. missorum Theod.*, II. 805, c. 8 (Bor., I, p. 123).

[2] *Cap.*, a. 789, c. 7 (Bor., I, 59) : « Et non occidatur homo nisi lege jubente. » *Cap.*, 803, c. 9 (Bor., I, 146) : « Ut nullus praesumat alium sine lege opprimere, vel aliquid mali agere. » *Cap.* 808, c. 2 (Bor., I. 139) : « Et ut nullus hominem pendere praesumat nisi per judicium. » *Cap. Harist.*, mars 779, c. 11 (Bor., I, 49; Pertz, I, 36).

[3] *Cap. Aquisgr.*, a. 801-813 (Bor., I, p. 171; Pertz, I, 187) : « Ut vicarii munera nec accipiant pro illos latrones, qui ante comite judicati fuerint ad mortem, quod si hoc perpetraverint, tale judicium sustineant sicut et latro judicatus fuit; quia postquam scabini eum dijudicaverint, non est licentia comitis vel vicarii ei vitam concedere. » Sohm, *ouv. cité*, p. 167. est d'avis que le comte n'a le droit de gracier un coupable ni en totalité ni en partie. Waitz (2e édit.), t. IV, p. 503, soutient que cette incompétence doit être restreinte au « latro ». Nous partageons l'opinion de Sohm. D'abord, il n'existe pas de texte qui attribue au chef du « pagus » le droit de grâce. Ensuite, cette prérogative constitue une restriction apportée au droit de juger des hommes libres (représentés par les scabins). Il faut donc juridiquement se prononcer en faveur de ce dernier droit. Cette conclusion est d'autant plus évidente que le comte ne participe pas au jugement et se borne, comme nous l'avons vu, à présider les

§ 6. — *Le droit du ban et le décret du forban.*

Le droit du ban consistait en une obligation imposée à un particulier, sous la menace d'une peine en cas d'inexécution. Il s'appliquait spécialement aux affaires judiciaires, mais il pouvait avoir pour objet des matières administratives. C'était un droit essentiellement régalien que le comte, dans certaines circonstances, avait qualité pour exercer comme délégué du prince. Mais le taux du ban royal différait de celui du chef du « pagus ».

Le premier était de 60 sous, tandis que l'inexécution du ban du comte entraînait une composition variable suivant la loi d'après laquelle vivait chaque officier. Cette différence résulte clairement du capitulaire de 802 dont le chapitre 57 s'exprime ainsi [1] : « Banni quos comites et judices faciant secundum legem uniuscujusque componantur. » Le chapitre 48 explique nettement le dernier membre de phrase : « Ut comites et judices confiteantur qua lege vivere debeant et secundum ipsum judicant. »

Le ban ordinaire du chef du « pagus » s'élevait à 15 sous et pouvait être porté à 30 sous [2]. En Saxe, il était de 15 ou de

débats. Lui accorder le droit de faire grâce, en tout ou en partie, ce serait lui permettre de modifier complètement la sentence des « scabini » et, en définitive, paralyser l'action de ceux-ci (Cfr. BRUNNER, *Deutsche Rechtsgeschichte*, t. II, p. 165).

En pays romain, le comte a, en fait, sans doute, souvent exercé le droit de grâce. Nous trouvons néanmoins dans GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist.*, VI, 8, un fait qui prouve que, même dans cette contrée, le comte, dans certaines circonstances, devait respecter la sentence des hommes libres. Un pieux solitaire, rapporte l'historien, demanda au comte d'une province la grâce d'un homme condamné au supplice par arrêt légal. La demande ne fut pas accueillie parce que le peuple s'y serait opposé.

[1] *Cap. miss. it. speciale*, c. 57 (BOR., I, p. 102; PERTZ, I, 99).

[2] *Capitul. leg. add.*, a. 803, c. 2 (BOR., I, p. 113; PERTZ, I, p. 113) : « Si quis ... quodlibet crimen foris committens infra emunitatem fugerit, mandet comes vel episcopo vel abbati ... ut reddat ei reum. Si ille contradixerit et eum reddere noluerit, in prima contradictione solidis XV culpabilis judicetur, si ad secundam inquisitionem eum reddere noluerit XXX solidis culpabilis judicetur. »

60 sous, selon qu'il s'agissait d'une « causa minor » ou d'une « causa major » ou du « faidus [1] ».

A l'époque mérovingienne, on voit, dans des cas peu nombreux, le comte mis en possession du ban royal. Au moyen de celui-ci, il enjoint au peuple de prêter serment au roi, fait l'inauguration du souverain dans les différentes cités [2] et oblige les citoyens à prendre part à une expédition militaire [3].

Le décret de Childebert II du 29 février 596 [4] lui accorde aussi le ban pour la poursuite des malfaiteurs : « Si quis centenario aut cuilibet judice (comiti) noluerit adjuvare sexaginta solidis omnis modis condempnetur. »

Mais dès la fin du VIII[e] siècle, le comte est investi fréquemment du ban royal. Un diplôme de Charlemagne [5] le lui concède pour faire comparoir certains coupables devant le tribunal du roi. Un capitulaire du même souverain le lui octroie pour la poursuite des criminels [6], et le capitulaire *de part. Sax.* [7] sou-

[1] *Cap. de part. Sax.*, de 775-790, c. 31 (Bor., I, 70; Pertz, I, 50) : « Dedimus potestatem comitibus bannum mittere infra suo ministerio de faida vel majoribus causis in solidos LX; de minoribus vero causis comitis bannum in solidos XV constituimus. »

[2] Marc., I, 40 (Zeumer, p. 68; Rozière, n° 1) : « Jubemus ut omnes pagensis vestros tam Francos, Romanos vel reliqua natione degentibus bannire faciatis. » Grég. de Tours, *Hist.*, VII, 12 : « Igitur Guntchramus rex comites suos ad compraehendendas civitates ... direxit, ut exegentes sacramenta suis eas ditionibus subjugarent. »

[3] Voir ci-après, même chap., section IV.

[4] C. 9 (Bor., I, p. 17; Pertz, I, 10).

[5] « Sic quis vero contra praecepta ... facere ... voluerit, tunc missus noster vel comitis super noctes 21 ante nos per bannum nostrum venire faciat in rationes. » Diplôme de Charlemagne, a. 775, pour St-Denis, Sickel, *Acta*, k. 38.

[6] *Cap. Haristalle,* mars 779, c. 9 (Boret., I, 48; Pertz, I, 36) : « Ut latrones de infra emunitatem illi judicis ad comitum placita praesentetur; et qui hoc non fecerit beneficium et honorem perdat ... et qui beneficium non habuerit bannum solvat. »

[7] *Cap. de part. Sax.*, a. 775-790, c. 14 (Bor., I, 70; Pertz, I, 49, assigne l'année 785; Waitz, t. III, p. 216, a. 782-797) : « De latronibus et male-

met au ban celui qui cache pendant sept nuits les malfaiteurs qui se réfugient d'un comté dans un autre. Le ban royal est de même conféré au chef du « pagus » pour le recouvrement des impôts royaux [1] et l'exécution des travaux publics [2]. C'est sous la même sanction que sont contraintes les personnes qui empêchent les parties de faire valoir leurs droits en justice, soit devant le tribunal du roi, soit devant celui du comte, et qui refusent d'obéir aux ordres du président du tribunal [3]. Enfin, les capitulaires donnent le ban au comte quand cet officier se fait l'auxiliaire de l'autorité ecclésiastique. C'est de cette façon que le chef du « pagus » force un clerc à comparaître devant la juridiction synodale de l'évêque [4], ou qu'il assure l'obéissance due aux ordres et aux excommunications de ce dignitaire [5].

factoribus qui de uno comitatu ad alium confugium fecerint, si quis eos receperit in suam potestate et septem noctibus secum detenuerit nisi ad praesentandum nostrum bannum solvat. »

[1] *Cap. aquisg.*, a. 801-813 (Bor., I, p. 171; Pertz, I, p. 188) : « Similiter volumus ut banni nostri de illis unde censa exigunt, ut ipsa censa ad nostrum opus vel ubi nos jubemus veniant. »

[2] Voir ci-après, même chap., section II.

[3] *Capit. de just. fac. circ.*, a. 820, c. 4 (Bor., I, p. 295; Pertz, I, p. 227) : « Si homini cuilibet causam suam in placito aut coram comiti palatio alius fuerit impedimento et causam ejus injuste disputando impedierit, tunc volumus ut sive comes palatii seu comes ipse in comitatu suo jubeat exire foras. Et si noluerit oboedire, tunc solvat bannum dominicum, id est 60 solidos. »

[4] *Pip. regis. cap* , 754-755, c. 3 (Bor., I, p. 31; Pertz, I, 11, qui le dit « incerti anni. » Comparez avec *Cap. Pipp. comp.*, a. 757, c. 4 (Pertz, I, 29) que Bor., I, 456, identifie, à raison, avec le passage du *Cap.* que Pertz qualifie d'incertain) : « De presbyteris et clericis sic ordinamus ut archidiaconus episcopi eos ad synodum commoneat una cum comite. Et si quis contempserit comes eum distinguere faciat, ut ipse presbyter aut defensor suus 60 solidos componat et ad synodum eat. »

[5] *Cap. Olonn. eccl. primum mense Maio*, c. 1 (Boretius, I, 326; Pertz, I, p. 248) : « Placuit nobis ut si pro quibuslibet culpis atque criminibus quaecumque persona totiens fuerit correpta, ut etiam excommunicatione episcopali pro contemptu dignus habeatur, comitem suum

Un droit qui offre de l'analogie avec le ban, est celui de prononcer le décret de forban contre le contumax. Le forbannissement était la mise hors la loi du contumax. Il emportait la confiscation des biens et la défense pour tous de donner asile au coupable [1].

A l'époque mérovingienne, le roi seul pouvait prononcer le décret. Grégoire de Tours montre le mauvais comte Leudaste forbanni par le souverain [2].

Sous la dynastie carolingienne, plusieurs textes attribuent au comte le pouvoir de la mise au forban [3]. C'était une conséquence de l'extension toujours croissante du droit de police de cet officier. Une peine sévère sanctionnait la décision du magistrat. L'homme libre qui recueillait un voleur mis hors du ban par le comte, était passible d'une composition de 15 sous, l'esclave était frappé de cent vingt coups de bâton. Le « graf » qui prononçait le décret de forban, était tenu d'avertir

episcopus sibi consociet et per amborum consensum hujusce modi distringatur ut jussionibus episcopi sui obediens existat. Si vero assensum non dederit, bannum nostrum nobis persolvat. »

[1] La loi salique (t. LIX, Hessels, p. 379) et l'édit de Chilpéric (561-584), c. 10 (Boretius, I, p. 10; Pertz, II, 10), montrent les effets du forban et prouvent que le roi seul pouvait le prononcer : « Ille qui admallatur ad nullum placitum venerit, tunc rex ad quem mannitus est, extra sermonem ponet, et ita ille culpabilis, et res suae erunt in fisco, aut ejus cui fiscus dare voluerit; et quicumque ei aut panem dederit aut in hospitalitatem collegerit ... solidos XV culpabilis judicetur. » « Et ipsum mittemus foras sermone nostro, ut quicumque eum invenerit, quomodo sic ante pavido interficiat. »

[2] *Hist.*, V, 50 : « Cum audivisset edictum regis ut a nullo colligeretur... »

[3] *Cap. aquisg.*, a. 809, c. 3, c. 4 (Bor., I, 148; Pertz, I, 155-156) : « De latrone forbannito ut liber homo qui eum susceperit 15 solidos componat, et servus 120 percussionibus vapuletur. ... Ut comes qui latronem in forbanno miserit, vicinis suis comitibus notum faciat, eundem latronem a se esse forbanitum, ut illi non recipiant. » *Cap. aq.*, a. 801-813, c. 13 (Bor., I, 171; Pertz, I, 188) : « Sed si bannus ei (latroni) judicatus fuerit et banno peracto, stet in eo interim, usquedum comiti et eo qui clamorem vel causam ad eum habuit, et tunc sit foris banno. »

les comtes du voisinage, pour qu'ils ne reçussent point le coupable et lui appliquassent la même peine.

§ 7. — *Conditions de moralité et de capacité requises chez le comte.*

Diverses conditions de capacité et de moralité étaient requises chez les comtes. Ils devaient être d'une vertu à toute épreuve [1] et connaître la loi [2]. Des peines très sévères étaient édictées contre les abus de pouvoir [3]. Il était défendu à ces officiers,

[1] Formule d'investiture. Marc., I, 8 (Zeumer, p. 47; Rozière, n° 7). Voir ci-après, ch. IV.

[2] *Cap. omn. cog.*, a. 801-814, c. 4 (Bor., I, 144) : « Ut comites et vicarii eorum legem sciant, ut ante eos injuste neminem quis judicare possit, vel ipsam legem mutare. Cfr. c. 21 (Id., I, 147) : « Comites quoque centenarii et ceteri nobiles viri legem suam pleniter discant, sicut in alio loco decretum est. » Quant au *Cap. miss.* de 802, c. 26 (Bor., I, 96) : « Ut judices secundum scriptam legem juste judicent, non secundum suum arbitrium », on ne saurait, à notre avis, l'invoquer. Il vise non les comtes, mais les scabins.

[3] *Lex salica*, t. L (LI), 2 (Hessels, p. 325) : « Si gravio invitatus ad alterius caussam, supra legem aut debitum aliquid praesumpserit, aut weregeldum suum redimat, aut de vita sua componat. » *Lex rib.*, LI, 2 (Sohm, p. 239; Walter, *Corpus*, I, p. 178) : « Si quis judex fiscalis amplius quam lex ripuaria continet tulerit quinquaginta solidis multetur. » *Chlotarii II praec.*, c. 1 (Bor., I, p. 18) : « Per hanc generalem auctoritatem praecipientes jubemus ut in omnibus causis antiqui juris norma servetur, et nulla sententia a quolibet judicum vim firmatatis obtineat quae modum legis atque aequitatis excedit »; c. 2 : « In parentum subcessionibus quicquid legebus discernentur, obseventur omnibus contra inpetrandi aliquid licentia derogata : quae si quolibet ordine impetrata fuerit vel obtenta a judicebus repudiata inanis habeatur et vacua. » Cfr. c. 6 (Ibid., p. 16) : « Si judex (le comte) aliquem contra legem injuste... » et c. 7, *Guntchramni ed.*, a. 585 (Bor., I, 12) : « Cuncti itaque judices justa, sicut Deo placet, studeant dare judicia; nam non dubium est quod acrius illos condemnabit sententia nostri judicii a quibus non tenetur aequitas judicandi. »

sous peine de révocation, d'accepter des présents ou dons dans l'exercice de leurs pouvoirs judiciaires [1]. Leurs décisions ne pouvaient être inspirées ni par la haine ni par la faveur, mais devaient être conformes à la loi. La peine de mort frappait le « graf » qui enfreignait les décrets royaux [2], laissait échapper les voleurs ou favorisait les violences faites pour soustraire les coupables au juste châtiment [3]. Nulle condamnation sans que l'accusé eût été préalablement entendu; exception néanmoins était faite en ce qui concernait le voleur [4]. Les comtes, au vœu des capitulaires, devaient tenir leurs plaids à jeun [5] et ne pouvaient remettre ces assemblées pour se livrer à la chasse ou à d'autres plaisirs [6].

[1] *Cap. miss.*, a. 819, c. 21 (Bor., I, 291) : « Ut comites et vicarii et centenarii ... propter justitiam perventendam munera non accipiant. » *Missi admonitio*, 801 à 812 (Bor., I. 240) : « Duces, comites et judices justitiam faciant populos .. pro pecunia non mutet aequitatis, per odia non damnent innocentes. »

[2] *Pact. Child. et Clot.*, c. 18 (Boretius, I, p. 7) : « Et quae in Dei nomine pro pacis tenore constituimus, in perpetuum volumus custodire. hoc statuentes ut si quis ex judicibus hunc decretum violare praesumpserit, vitae periculum se subjacere cognoscat. »

[3] *Child. II decr.*, a. 596, c. 6 (Bor., I, 15) : « De farfaliis ita convenit ut quicumque in mallo praesumpserit farfalium minare, procul dubio suum weregildum componat, nihilominus farfalius reprimatur. Et si forsitan, ut adsolet, judex consenserit et fortasse acquiescit, istum farfalium custodire, vitae periculum per omnia sustineat. »

[4] *Cloth. II praec.*, c. 3 (Boretius, I, 18) : « Si quis in aliquo crimine fuerit accusatus non comdemnetur penetus inauditus. Sed in crimine accusatur et habeta discussione fuerit fortasse convictus, pro modum criminis, sententiam quo meretur excipiat ultionis. »

Cloth. II ed., a. 614, c. 22 (Bor., I, 23) : « Neque ingenuos neque servus qui cum furto deprehenditur ad judicibus aut ad quemcumque interfici non debeat inauditus. »

[5] *Cap.*, a. 813, c. 22 (Bor., I, 174) : « Neque comes placitum habeat nisi sejunus. » *Cap.*, 805, c. 11 (Bor., I, 124).

[6] *Cap.*, a. 789, c. 17 (Boretius, I, 63) : « Ut comites ... in venationem non vadant illo die quando placitum debent custodire nec ad pastum. »

Cap. de caus. dir., a. 807 (Bor., I, 135) : « Volumus atque jubemus, ut

SECTION II.

Le comte chef de l'administration du « pagus ».

Le comte, chef de la justice, avait aussi l'administration et la direction du « pagus » au point de vue économique. Il était chargé de l'exécution des travaux publics à faire dans le comté.

L'auteur de la *Vie de Charlemagne* [1] enseigne que c'était la coutume que les comtes fissent exécuter par leurs vicaires et leurs officiers les travaux de moindre importance, les réparations aux ponts, navires, passages, égouts, pavés et les aplanissements de chemins. Quant aux grands travaux ou ouvrages de construction nouvelle, les comtes ne pouvaient en aucune façon s'y soustraire. L'historien relate, à titre d'exemple, le grand pont de bois construit par ces magistrats sur le Rhin à Mayence et qui devint la proie des flammes en l'an 813.

Sur l'ordre de ces fonctionnaires, les particuliers étaient tenus, sous peine d'amende, d'aider aux travaux à faire aux ponts et aux écluses [2]; les ecclésiastiques n'étaient pas exempts

comites nostri propter venationem et alia joca placita sua non dimittant nec ea minuta faciant, sed ad exemplum quod nos cum illis placitare solemus sic et illi cum suis subjectis placitent et justitias faciant. » Voir pour le serment et d'autres détails, ci-après, chapitre II.

[1] *Mon. Sangall.*, I, 30 (Pertz, *Scriptores*, II, p. 745) : « Fuit consuetudo in illis temporibus, ut, ubicumque aliquod opus ex imperali praecepto faciendum esset, siquidem pontes vel naves aut trajecti sive purgatio seu stramentum vel impletio cœnosorum itinerum, ea comitis per vicarios et officiales suos exquerentur in minoribus dumtaxat laboribus, a majoribus autem et maxime noviter extruendis nullus ducum vel comitum, nullus episcoporum vel abbatum excusaretur aliquo modo. Cujus rei testes adhuc sunt arcae pontis Magontiacensis, quem tota Europa communi quidem set ordinatissimae participationis opere perfecit. »

[2] *Lex Cham.*, 39 (Pertz, *Leg.*, V, 269) : « Si quis ad pontem publicum bannitus fuerit, et ibi non venerit, in fredo sol. 4 componat »; 37 : « Si quis sclusam dimiserit, quando suus comes ei commendat facere, in fredus sol. 4 componere faciat. »

de ces corvées [1]. Les chefs des « pagi » avaient le droit de stipuler un délai dans lequel les ouvrages devaient être terminés, et, passé ce délai, de prendre un gage en rapport avec le travail resté inachevé. La surveillance et l'exécution des travaux incombaient à ces officiers, sous leur responsabilité personnelle. En cas de négligence, ils pouvaient être attraits devant le tribunal du roi ou de son « missus [2] ».

Le capitulaire de 818-819 [3] enjoignait aux « missi » de choisir, d'accord avec les comtes et les évêques, des personnes chargées de réparer et d'améliorer les ponts, et recommandait spécialement ce service à la vigilance de ces dignitaires.

Le roi avait naturellement la faculté d'imposer (bannire) certains travaux aux habitants du « pagus ». Par son ban, il pouvait ordonner, d'une manière générale, que dans le cours de l'année, tous les ponts fussent réparés [4]. Les sujets qui osaient se soustraire à cet ordre, étaient obligés de comparaître devant le tribunal du souverain. Le « graf » était responsable

[1] *Pipp. Cap. It.*, c. 4 (Bor., I, 192; Pertz, I, 40) : « Ut de restauratione ecclesiarum vel pontes faciendum aut stratas restaurandum omnino generaliter faciant, sicut antiqua fuit consuetudo, et anteponatur emunitas, nec pro hac re ulla occasio proveniat. »

[2] *Cap. Mant sec. gener.*, c. 7 (Boretius, I, 197) : « De pontibus vero vel reliquis similibus operibus que ecclesiastici per justitiam et antiquam consuetudinem cum reliquo populo facere debent hoc praecipimus, ut rector ecclesiae interpelletur, et ei secundum quod possibilitas fuerit sua portio deputetur, et per alium exactorem ecclesiastici homines ad opera non compellentur. Si vero opus suum constituto die completum non habuerit, liceat comiti pro pena prepositum operis pignerare juxta aestimationem vel quantitatem imperfecti operis, quo usque perficiatur. Comis autem, si neglexerit, a rege vel misso regis judicandus. »

[3] Boretius, I, 288 : « Volumus ut missi nostri per singulas civitates una cum episcopo et comite missos vel nostros homines ibidem commanentes eligant, quorum curae sit pontes per diversa loca emendare et eos qui illos emendare debent ex nostra jussione admonere, ut unusquisque juxta suam possibilitatem et quantitatem eos emendare studeat. »

[4] *Capit. missorum*, a 819, c. 17 (Boretius, I, 290) : « Ut pontes publici, qui per bannum fieri solebant, anno praesente in omni loco restaurentur. »

de ses « pagenses » et devait rendre compte au roi des motifs pour lesquels il n'avait pas forcé les récalcitrants à travailler ou avait négligé de les dénoncer [1].

Commerce. — A l'époque qui nous occupe, le commerce n'avait guère pris d'extension. Charlemagne crut cependant nécessaire de réglementer les marchés et de fixer un prix maximum des denrées [2]. Dans quelques provinces occidentales, des évêques et des comtes, mus par le désir de faire des acquisitions et des extorsions illicites, s'arrogèrent le même droit, quoique celui-ci eût dû appartenir exclusivement au pouvoir central. Cette conduite provoqua l'indignation générale, et le concile de Paris se fit l'écho des plaintes auprès de l'autorité supérieure [3].

[1] *Cap. miss. Worm.*, a. 829, c. 11 (Boretius, II, p. 16) : « De pontibus publicis destructis placuit nobis ut hi qui jussionem nostram in reparandis pontibus contempserint volumus ac jubemus, ut homines nostri in nostram praesentiam veniant rationes reddere, cur nostram jussionem ausi sunt contempnere. Comites autem reddant rationem de eorum pagensibus, cur eos non constrinxerint, ut hoc facerent, aut nobis nuntiare neglexerunt. »

[2] *Capitulare*, a. 805, c. 5 (Boretius, I, 140); *Cap. aquisg* , c. 12 et 24 (Bor., I, 49 et s.). *Cap. Missor. Niumagae datum*, 806, c. 17 (Id., p. 132). *Synodus Francofurtensis*, 794, c. 4 (Ib., I, 74). *Capitula cum primis const.*, 808, c. 5 (Ibid., p. 48). Cfr. Vanderkindere, p. 294.

[3] *Concile de Paris*, c. 52. *Mansi Sac. conc. collectio*, t. XIV, p. 570 : « Comperimus, quod in quibusdam occidentalibus provinciis suadente avaritia episcopi et comites et ceteri praelati pauperibus sibi subjectis soleant edictum imponere, ut nullus illorum tempore messis modium frumenti nec tempore vindemiae modium vini majori pretio, nisi quod ab eis constituitur, vendere praesumat ; quod si quispiam illorum facere praesumpserit, et paupertati suae magnam jacturam patitur, insuper etiam acribus verberibus flagellatur. Unde fit, ut cum aliis modius frumenti 12 denariis et modius vini 20 denariis venundari possit, hujuscemodi seniores modium frumenti ad 4 et modium vini ad 6 sibi extorqueant denarios. Quae res quia impietatis injustitiaeque plena est, necesse est, ut piissimi principis auctoritate inhibeatur. »

Paupérisme. — Charlemagne, voulant combattre le paupérisme qui sévissait avec intensité au VIII[e] siècle, dicta aux comtes, aux évêques et aux abbés divers devoirs à l'égard des classes pauvres. Ces dignitaires reçurent ordre d'empêcher que personne ne mourût de faim en temps de disette. De plus, il leur fut prescrit de faire des aumônes pour soulager la misère [1].

SECTION III.

Le comte chef des finances du « pagus ».

Une attribution de nature à donner un caractère administratif au pouvoir du comte, était celle de prélever les impôts.

La formule d'investiture de ce fonctionnaire lui imposait l'obligation de verser annuellement au trésor royal le produit des impositions de son canton [2]. Il était responsable de leur montant envers le prince et devait, par conséquent, mettre en œuvre tous les moyens propres à en assurer la

[1] *Cap. per episcop.*, 805-808, c. 1 (Boretius, I, p. 141) : « Ut indigentibus adjuvare studeant de annona ita ut famis periculum non pereant. » *Cap. aquisg.*, a. 809, c. 24 (Boretius, I, 151) : « Ut unusquisque presenti anno sive liberum sive servum suum de famis inopia adjutorium prebeat. » *Capit. Theod.*, 805, c. 4 (Boretius, I, 132) : « Et in praesenti anno de famis inopia ut suos quisque adjuvet prout potest et suam anonam non nimis care vendat, et ne foris imperium nostrum vendatur aliquid alimoniae. » *Cap. episc.*, 780? (Boretius, I. 52) : « Et unusquisque episcopus et abbates ... libram et argento in Elemosinam donet, mediocres vero mediam libram, minores sol. 5... Comites vero fortiores libram unam de argento aut valentem, mediocres mediam libram ... » *Cap. e canonibus excerpta*, a. 813, c. 11 (Boretius, I, 174). Les mêmes devoirs étaient donc imposés aux seigneurs.

[2] Marculfe, I, 8 (Zeumer, p. 47; Rozière, n° 7) : « Quidquid de ipsa actione in fisci ditionibus speratur, pervos metipsos annis singulis nostris aerariis inferatur. » Grégoire de Tours, *Hist* , VI, 22 : « Novos comites ordinat et cuncta jubet sibi urbium tributa differri. » Conf. *ibid.*, X, 21. *Vita Germani* (Mabillon, *Acta*, I, p. 238). Cette vie se trouve également dans les *Acta Sanct. Boll.*, 28 mai, VI, p. 782.

perception [1]. Il pouvait aussi affermer la levée des impôts, et Grégoire de Tours cite un contrat de cette nature [2].

Si cette mission faisait peser sur le chef du « pagus » une lourde responsabilité, d'un autre côté, elle était pour lui une source de grands bénéfices. Cet officier pouvait garder une partie des contributions [3], faveur qui venait s'ajouter à d'autres avantages encore. Il jouissait notamment du droit de gîte chez l'habitant et était autorisé à se faire délivrer des fournitures (paratæ) pour lui, sa suite et ses chevaux [4].

Le comte, par l'intermédiaire des « sacebarones », avait à percevoir le « fredum », la peine pécuniaire dérivant du ban, et celle découlant de l'hériban, du moins sous les Mérovingiens [5]. En un mot, il touchait d'une façon générale toutes les amendes. Il prélevait certaines redevances dues en matière d'héritage [6], recueillait la succession des étrangers, des affranchis morts sans héritiers, ainsi que des individus sans famille [7]. Il percevait également le « reipus [8] » et l'« acha-

[1] Grégoire de Tours, *Hist.*, V, § 26. Chilpéric, en confiant au comte de Bretagne Waroch l'administration de Vannes, le chargea de verser chaque année les tributs et tout ce qui était dû, sans devoir recevoir d'ordre de qui que ce fût : « Ut tributa vel omnia quae exinde debebantur, annis singulis, nullo admonente dissolveret ».

[2] *Hist.*, X, § 7. Ces contrats, parfois onéreux pour le comte, furent souvent, comme nous le verrons, l'origine d'exactions et de pressions iniques commises par les chefs des cités sur leurs administrés.

[3] La partie que le comte devait remettre au roi s'appelait « regio pars ». Cf. ci-après, p. 97, n° 1.

[4] Marculfe, I, 3, I, 4 (Zeumer, pp. 43, 44; Rozière, nos 16, 20).

[5] Voir ci-après, même chapitre, section IV.

[6] Marculfe, I, 39 (Zeumer, p. 56; Rozière, n° 127). *Édit de Chlot. II*, a. 614, c. 6 (Boretius, I, 20; Pertz, I, 14). Le comte doit laisser, aux termes de cet édit, l'héritage au plus proche parent, quand le « de cujus » est mort intestat.

[7] *Lex Ribuaria*, LVII, § 1, LXI, § 1 (Sohm, p. 241-252). Grégoire de Tours, *Hist.*, VI, 22 : « Res ejus (comitis Nonnichii) quia absque liberis erat, diversis a rege concessa sunt. »

[8] « In fisco reipus vel causa quae inde orta fuerit colligatur » (*Lex Salica*, éd. Hessels, éd. Merkel, t. XLIV; Pardessus, p. 686).

sius [1] » qui étaient dévolus au trésor à défaut de proches parents intéressés. Il portait le soin du recouvrement des impôts indirects, des droits de douane (telonea), des péages et autres taxes de même nature [2]. Il recevait sans doute aussi l'impôt direct qui exista chez les Francs, du moins dans les régions romanes. C'était au chef du « pagus » que s'adressaient les personnes munies d'un diplôme appelé « tractoria », qui accordait le privilège du logement gratuit. Ce magistrat était chargé de veiller à ce que les habitants fournissent la nourriture et l'entretien (mansiones, paratæ, pastus) ainsi que les animaux nécessaires au transport (angariæ, veredi, parangariæ, paraveredi [3]).

La perception de toutes ces contributions rendait indispensable un personnel assez nombreux. Sous les ordres du comte, se trouvaient placés des agents (sacebarones, exactores, teleonarii) qui étaient responsables envers lui, comme cet officier lui-même répondait au fisc de leur gestion [4].

[1] « Si quis mulier viduâ ... ad alterum marito se dare voluerit ... si non fuerint (parentes proximi), tunc in mallo judici, hoc est comite aut grafione ... achasium quem parentibus mortui debuerant, parti fisci adquirat. » (Hessels, p. 407; Pertz, II, p. 3.)

[2] Conf. *Form. de Lindenbrog,* n° 12 (Zeumer, p. 111; Rozière, n° 32) et la formule 32[bis] de Rozière (Zeumer, p. 107). *Chlot. edict.*, a. 614 (Boretius, I, 22; Pertz, II, I, 15). *Dipl. de Thierri III,* a. 681 (Pertz, *dipl.,* I. p. 23; Pardessus, II, 187) : « Teleonum ... quod ad portum Vetraria. super fluvius Tannuco Ittaque et porto illo qui dicitur Sellis, immoque et vogatio super fluvio Ligeris (Loire, non pas Lys ou Lézère) quod judices vel agentes nostri ad portos ipsos, tam quod navalis evectio conferebat, aut undique negotiantium commertia in teleono aut quolibet ripatico ex ipsos portus superius nominatos in fisco solebant recipere. »

[3] Marculfe, I, 11, I, 3, II, 1 (Zeumer, pp. 49, 43, 70; Rozière, n[os] 703, 16, 571).

[4] De même, le centenier ou vicaire, comme subordonné du comte, est chargé par les capitulaires du recouvrement de certaines redevances dues au trésor royal. *Cap. Worm.*, a. 829, c. 13 (Boretius, II, 20; Pertz, I, 352) : « Quicumque vicarii vel alii ministri comitum tributum quod inferenda vocatus majoris pretii a populo exigere praesumpserit quam... constitutum fuit. »

Si le « comes » recueillait dans son « pagus » toutes les redevances dues au roi en sa qualité de souverain, le « domesticus » était préposé à l'administration des biens et des revenus privés du prince [1].

Telle était la mission confiée aux comtes en matière d'impôts. Ces magistrats abusèrent maintes fois de leur autorité, surtout dans les contrées romanes. Les exactions commises par eux s'expliquent en partie par la considération qu'ils étaient parfois obligés de faire l'avance des sommes dues au trésor, alors qu'ils ne réussissaient pas à faire rentrer régulièrement les impôts. Ils recouraient dans ce cas à l'emprunt [2] et tâchaient de rejeter sur les habitants les effets onéreux de l'opération. Grégoire de Tours montre les prisons regorgeant de contribuables qui, n'ayant pas payé leurs cotes, croupissaient dans les cachots jusqu'à ce qu'il plût au souverain d'élargir ces infortunés à l'occasion d'un événement heureux [3].

Charlemagne et son successeur s'efforcèrent de mettre une borne aux exactions que faisaient subir aux hommes libres les comtes et leurs subordonnés. Ils protégèrent la population contre les réquisitions vexatoires de corvées et d'autres prestations [4]. Ils réglementèrent avec soin les obligations de

[1] Marc., I, 39 (Zeumer, p. 68 ; Rozière, n° 79) : « Jubemus ut per omnes villas nostras, que in vestra vel in cuncto regno aliorum domesticorum sunt actionibus... » *Vit. S. Eligii* (*Act. S. Belg.* de Ghesquière, III, 194) I, 17 : « Duces mei et domestici spatiosas subripiunt villas. » *Vit. S. Arnulfi* (Mabillon, *Acta,* II, p. 150 ; *Act. SS.*, 18 jul., IV, 435) cap. 4. Voir à ce sujet Tardif, *Institutions,* I, pp. 117 et 118.

[2] Grégoire de Tours, *Hist.*, VII, 23, cite le cas, qui se présenta en 584, d'un prêt fait à un comte de Tours dont les agents assassinèrent les prêteurs, en guise de paiement.

[3] *Hist.*, VI, 23. Chilpéric, à l'occasion de la naissance d'un fils, fait mettre en liberté toutes les personnes emprisonnées pour dettes envers le fisc.

[4] *Cap.*, 801-814, c. 2 (Boretius, I, 144) : « Ut liberi homines nullum obsequium comitibus faciant nec vicariis, neque in prato neque in messe neque in aratura aut vinea, et conjectum ullum vel residuum eis resolvant (ne solvant) ; excepto servitio quod ad regem pertinet et ad heri-

logement et de nourriture imposées aux habitants [1], et ordonnèrent, par capitulaire, de rechercher si le comte avait le droit d'user de ces privilèges à l'égard de ses « pagenses [2]. » Le pouvoir de requérir des fournitures, accordé à cet officier quand il était envoyé en mission, fut limité et déterminé avec précision. Le magistrat ne pouvait plus l'exercer que quand il se trouvait éloigné du territoire de son canton [3].

bannitores vel his qui legationem ducunt. » *Cap. Mant.*, c. 6 (Boretius, I, 197) : « Audivimus etiam quod juniores comitum vel aliqui ministri rei publice sive etiam nonulli fortiores vassi comitum aliquas redibutiones vel collectiones, quidam per pastum, quidam etiam sine pastum, quasi deprecando exigere solent, similiter quoque operas, collectiones frugum arare, sementare, runcare, caricare, secare vel cetera his similia, a populo per easdem machinationes exigere consueverunt, non tantum ab aecclesiasticis set etiam a reliquo populo : que omnia nobis et ab omni populo juste amovenda videntur. »

[1] *Lettre de Charles à Pepin* (806-810), Boretius, I, 211 : « Pervenit ad aures clementiae nostrae quod aliqui duces (= comites) et eorum juniores ... mansionaticos et paravedos accipiant, non solum super liberos homines, sed etiam in ecclesias Dei ... et si verum est quod ita factum sit, deinceps omnimodis emendare et corrigere studeas. » *Const. pro Hispanis* (1 janv. 815), c. 5. Boretius, I, 262 : « Comites ... neque eos sibi vel hominibus suis aut mansionaticos parare aut veredos dare ... cogant. » Conf. *Cap. de Villis*, c. 11 (Boretius, I, 84).

[2] *Resp. misses data* 826, c. 10 (Boretius, I, 315) : « De querela Hildebranti comitis quod pagenses ejus paravereda dare recusant, volumus, ut hoc missi nostri ab his hominibus qui in eodem comitatu manent et ea dare non debent necnon et a vicinis comitibus inquirant, et si invenerint quod ipsi ea dandi debitores sint, ex nostra jussione dare praecipiant. »

[3] *Cap.*, 818-819, c. 26 (Boretius, I, 291) : « Ut missi nostri qui vel episcopi vel abbates vel comites sunt, quamdiu prope suum benificium fuerint, nihil de aliorum conjecto accipiant; postquam vero inde large recesserint... tunc accipiant... » *Ansegis*, IV, 70 (Boretius, I, 445) : Les aliments, auxquels le comte avait journellement droit, étaient minutieusement détaillés, à savoir : 30 pains, 2 marcassins, 1 porc, 3 poulets, 15 œufs, 2 tonneaux de boisson et 3 boisseaux de grains. *Tractoria de conjectu missis dando*, 829 initio (Boretius, II, 11; Pertz (a. 828), I, 328). Le comte était souvent « missus ».

Le chef du « pagus » continua à prélever une quote-part sur le montant des impôts, à titre de rémunération d'un service rendu. Notamment en ce qui concernait le « fredus », il avait droit au tiers. Un capitulaire décida que le comte ne toucherait plus cette part, s'il n'avait point fait d'actes de diligence pour l'instruction de l'affaire sujette à composition [1].

A l'époque carolingienne, les comtes furent mis dans l'impossibilité de lever des contributions à leur profit personnel. Ainsi, le comte de Paris s'était cru autorisé à exiger un droit des commerçants qui se rendaient au marché de Saint-Denis [2], mais le roi Pepin, sur la plainte du couvent de l'endroit, abolit cette taxe comme illégale [3].

Néanmoins, il convient de faire remarquer ici qu'à partir du IX^e^ siècle, les chefs des « pagi », comme possesseurs de bénéfices, non comme fonctionnaires royaux, acquirent de plus en plus le pouvoir de recueillir les revenus de leurs provinces.

Monnaie. — Le droit de battre monnaie était en principe un droit régalien. Cependant les monnayeurs l'exercèrent à leur gré, se transportant, suivant les besoins, d'un endroit à un autre.

[1] *Cap.*, 818-819, c. 11 (Boretius, I, 283). *Cap.*, 816, c. 15 (Boretius, I, 269). Guérard, *Cartulaire de Saint Victor*, I, p. 34; Vaissette, *l. cit.*, I, 128; *Diplôme de Pepin,* cité par Waitz, IV, p. 169, note 5 : « quidquid fiscus nostris in partibus aut comiti ipsius pagi commoranti sperare potuerit. »

[2] Voir ci-dessus p. 93. *Cap. de Pepin,* circa 790, c. 5 (Boretius, I, 201) : « De composionibus quae ad palatium pertinent. Si comites ipsas commoverint ad requirendum illam tertiam partem ad eorum recipiant opus, duas vero ad palatium. Et si per suam neglegentiam remanserit et missus dominicus ipsas causas coeperit requirere, tunc volumus, ut ipsi comites illam tertiam partem non habeant, sed cum integritate ad palatium veniant. »

[3] *Diplôme de Pepin* (Bouquet, V, p. 700) : « ad illos necniantes vel mercadantes per deprecationem unumquemque hominem ingenuum din. 4 dare fecissent ... si servus esset, tunc conjurare debeat, quod servus fuisset, et ipsi homines, quando ipso jurabant, 5 dinarios pro hoc donabant. »

Les Carolingiens travaillèrent à remédier aux abus naissant de l'abondance des ateliers monétaires. Louis le Débonnaire publia, vers 820, un capitulaire « de moneta [1] » qui plaça sous la surveillance des comtes les « monetarii », et leur défendit de pratiquer leur art ailleurs que dans les villes autorisées. Un autre capitulaire de 825, émané du même souverain, eut pour but principal de simplifier le système monétaire, et chargea les chefs des « pagi » de l'exécution de la plupart des mesures qui en résultaient. A l'expiration d'un délai déterminé par la loi, toutes les anciennes monnaies devaient être retirées de la circulation pour faire place à une nouvelle, qui aurait seule cours. Les comtes, dans leurs cantons respectifs, étaient tenus d'y avoir la main, et chargés d'opérer la confiscation des pièces prohibées [2].

SECTION IV.

Le comte chef militaire.

Les Mérovingiens n'avaient point d'armée régulière et permanente. Quand une guerre éclatait, le roi dépêchait ses envoyés aux comtes et aux ducs, avec ordre de lever les

[1] Ce capitulaire ne nous est parvenu que mutilé. PERTZ, I, 159, le place, mais sans en faire la preuve, en l'année 809. BORETIUS, I, p. 299, admet avec plus de fondement, l'année 820, c. 1 : « Ut civitatis illius moneta publice sub custodia comitis fiat. » C. 2 : « Ut monestarii ipse publice, nec loco alio nec infra nec extra illam civitatem nisi constituto (...) eis loco, monet (am facere) praesumat. » Confer, *Cap.*, 808, c. 7 (BORETIUS, I, 140).

[2] *Cap. aquisgr.*, c. 20 (BORETIUS, I, 306) : « De moneta vero unde jam per tres annos et ammonitiam fecimus et tempus quando una teneretur et aliae omnes cessarent constituimus, hoc et omnibus notum esse volumus, quoniam, ut absque ulla excusatione cito possit emendare spatium usque ad missam S. Martini dare decrevimus, ut unusquisque comitum in suis ministeriis de hoc jussionem nostram tunc possit habere adinpletam; quatenus ab illa die non alia sed illa sola per totum regnum nostrum ab omnibus habeatur, juxta illam constitutionem, sicut in capitulis quae de hac re illis comitibus dedimus in quorum ministeriis moneta

troupes [1]. La « bannitio » était, au nom du roi, transmise par les comtes aux habitants des « pagi ».

Quiconque refusait d'obtempérer à cette injonction, était frappé d'une peine de 60 sous [2]. Grégoire de Tours montre, après une campagne, un chef de cité infligeant une amende à tous ceux qui n'avaient pas pris part à l'expédition militaire [3].

Les termes dont se servaient les chroniqueurs pour caractériser cette mobilisation, étaient « præcipere [4], jubere [5], bannire [6] » et surtout « commovere [7] ». Le comte, ayant sous lui

percutitur constitutum est... Ut autem jussio nostra in hac re citius impleatur volumus, ut quicumque ab illa die alium denarium negotiandi causa protulerit, a comite et ministerio ejus auferatur ab eo. »

[1] Grégoire de Tours, *Hist.*, VI, 19 : « Cumque hoc regi Chilperico nuntiatum fuisset, misit nuntios comitibus ducibusque vel reliquis agentibus ut collecto exercitu in regnum Germani inruerent. »

[2] *Lex Ribuaria*, LXV, § 1 (Sohm, p. 254) : « Si quis legibus in utilitatem regis, sive in hoste seu in reliquam utilitatem bannitus fuerit et minime adimpleverit, si aegritudo eum non detenuerit, LX solidis multetur. »

« Ante os annus, quando genetur noster Theudoricus quondam rex, partibus Auster hostileter visus fuit ambolasse homo nemene Ibbo quondam, nullatenus ibidem ambolasset et ob hoc solidos sexcentus fidem ficisset. » (Brequig., *dipl.*, éd. Pardessus, II, p. 223.)

[3] Grégoire de Tours, *Hist.*, VI, 42 : « Post haec, edictum a judicibus datum est ut qui in hac expeditione tardi fuerant, damnarentur. Biturigum comes misit pueros suos ut in domo B. Martini quae in hoc termino sita est hujusmodi homines spoliare deberent... Dixerunt : Pretia solvetis pro eo quod regis imperium neglexistis ». *Id.*, V, 26 : « Chilpericus rex de pauperibus et junioribus ecclesiae vel basilicae bannos jussit exigi, pro eo quod in exercitatu non ambulassent. »

[4] Id., *Hist.*, VIII, 30; *Fredeg. Chron.*, c. 38, 73 (édit. Krusch, pp. 133, 157).

[5] Id., *Hist.*, III, 14; IX, 18; X, 9. *Fredeg. Chron.*, c. 56, 68, 78 (édition citée, pp. 148, 154, 159).

[6] *Fredeg. Chron.*, c. 73 (éd. Krusch, p. 157) : « Exercitum in auxilium Sisemundi de toto regno Bergundiae bannire praecepit. » C. 87 (éd. cit., p. 164) : « contra Thuringos ... jussu Sigiberti omnes leudes Austrasiorum in exercitu gradiendum banniti ... sunt. »

[7] Grégoire de Tours, *Hist.*, II, 27; III, 14; IV, 30, 45, 50; V, 14, 27;

ses centeniers, se mettait à la tête des hommes de son « pagus », et allait se placer sous le commandement du général en chef. Le magistrat qui en temps de paix jugeait et gouvernait les habitants de son canton, devenait en temps de guerre leur commandant militaire.

Il menait au combat ses « pagenses [1] », et veillait à leur approvisionnement. Il les conduisait aussi à la revue annuelle. Le contingent comprenait indifféremment des Francs et des Gallo-Romains [2]. On désignait les soldats, sans distinction de nationalité [3], par le nom du « pagus » qu'ils habitaient : « Pictavi, Turonici » ; mais lorsqu'il s'agissait de milices exclusivement franques, une dénomination expresse et spéciale leur était attribuée [4].

Il était rare que le roi mît un chef franc à la tête des hommes dont le comte était romain [5]. Parfois il confiait à un comte le pouvoir suprême et la direction générale des opérations militaires [6]. Si l'expédition ne présentait que peu d'importance, et notamment lorsqu'une seule province était

VI, 12, 12; VII, 12, 13, 24, 30; VIII, 28; IX, 18; X, 3, 9; XI, 78. *Fredeg. Chron.*, c. 97, 100, 107, 130, 132 (éd. Krusch, pp. 170, 171, 174, 189, 190).

[1] *Fredeg. Chron.*, c. 87 (éd. citée, p. 164) : « Arnovalus comes Sagiontensis cum pagensibus ... ad pugnandum porrexerunt. » Grégoire de Tours, IV, 30 : « Sigibertus Avernos commovere praecipit; erat tunc Firminus, comes urbis illius, qui cum ipsis in capite abiit... » *Fredeg. Chron.*, c. 74 (éd. citée, p. 158) : « Anno X regni Dagoberti, cum ei nuntiatum fuisset exercitum Winidorum Thoringiam fuisse ingressum, cum exercitu de regno Austrasiorum de Mettis urbe promovens transita Ardenna, Magontiam magno cum exercitu aggreditur, disponens Rhenum transire, scaram de electis viris fortibus de Neuster et Burgundia cum ducibus et grafionibus secum habens. »

[2] Il comprenait aussi les demi-libres, voir ci-après chap. IV, « initio ».

[3] Confér. Grégoire de Tours, *Hist.*, IV, 15; VII, 12; VIII, 26, 30; V, 27.

[4] Grégoire de Tours, *Hist.*, X, 27. On disait : les Francs de tel « pagus ».

[5] Id., *Ibid.*

[6] Id., *Hist.*, II, § 37; III, § 3; IV, §§ 46, 51; VI, § 12; X, §§ 3, 9. *Fredeg. Chron.*, §§ 2, 78 (éd. Krusch, pp. 124, 159).

attaquée, le comte de l'endroit devait réunir les guerriers de son territoire, et tâcher de tenir, seul, l'ennemi en échec. Dans ce cas, il était possible que l'armée levée par ce magistrat se composât de milices, uniquement, soit franques, soit romaines [1]. Si le chef militaire du « pagus » se trouvait impuissant à repousser l'attaque, il pouvait appeler à son aide les troupes des cantons voisins [2]. Enfin, quand la paix intérieure l'exigeait, cet officier avait le devoir de faire des patrouilles pour réprimer les désordres [3].

Le service militaire était une charge lourde et écrasante pour les hommes libres, qui ne touchaient ni solde, ni indemnité d'équipement. Les comtes abusaient indignement du droit de lever des troupes, et s'enrichissaient en ruinant les sujets par de fréquents appels aux armes. Ils accordaient, moyennant finance, des dispenses et des exemptions illégales.

Charlemagne s'occupa d'améliorer la situation. Les capitulaires de 807 et de 808, sans inaugurer un système nouveau de recrutement, et tout en s'appliquant à des circonstances spéciales, répartirent avec équité les charges militaires [4].

Celui qui était tenu au service et ne prenait pas part à l'expédition était condamné à payer le « bannum » ou « heri-

[1] Grégoire de Tours, *Hist.*, IV, § 30; VI, § 26; X, § 27.

[2] Id., *Ibid.*, V, § 27; *Fredeg. Chron.*, §§ 73, 78 (éd. Krusch, pp. 157, 159).

[3] Id., *Hist.*, VII, §§ 21, 29. C'est ainsi que le comte de Tours leva trois cents hommes aux fins de cerner le meurtrier du frère du roi Gontran.

[4] *Cap.*, 807 (Boretius, I, 134; Pertz, I, 149). *Cap.*, 808 (Boretius, I, 137; Pertz, I, 119). Les hommes libres, possesseurs de trois manses (ou de quatre, d'après le capitulaire de 808), devaient servir; pour ceux dont le domaine était moindre, l'obligation militaire était fractionnée; ils s'adjoignaient d'autres possesseurs, de manière à atteindre le chiffre de manses indiqué, et fournissaient ensemble un soldat, c'est-à-dire que le partant était équipé par ceux qui restaient au logis. Le capitulaire de 808 réglait avec soin le service militaire des évêques et des abbés. Il déterminait l'équipement et les vivres avec lesquels les soldats devaient se présenter devant le comte.

bannum », qui continuait à s'élever à 60 sous [1]. Le chef du « pagus » ou son délégué qui octroyait des dispenses indues, était passible d'une amende pour chaque exemption illégale [2].

Les « missi », parfois sous le nom d' « heribannatores », étaient chargés, à l'exclusion des comtes, de la mobilisation générale de l'armée [3]. Ils percevaient les peines pécuniaires, dont un tiers était remis aux chefs des « pagi [4] ».

Ces mesures ne produisirent guère de résultats efficaces; les

[1] *Cap. Aquis.*, a. 810, c. 11 (Boretius, I, 153) : « De heribanno ut diligenter inquirant missi. Qui hostem facere potuit et non fecit, ipsum bannum componat, si habet unde componere possit. Et si non habuerit unde componere valeat, rewadiatum fiat et inbreviatum, et nihil pro hoc exhactatum fiat, usque dum ad notitiam d. imperatis veniat. » *Cap. Bonon.*, 811, c. 1 (Boretius, I, 166) : « Quicumque liber homo in hostem bannitus fuerit et venire contempserit, plenum heribannum, id est sol. 60 persolvat, aut si non habuerit unde illam summam persolvat, semetipsum pro wadio in servitium principis tradat, donec per tempora ipse bannus ab eo fiat persolutus; et tunc iterum ad statum libertatis suae revertatur. Et si ille homo qui se propter heribannum in servitium tradidit in illo servitio defunctus fuerit, heredes ejus hereditatem quae ad ejus pertinent non perdant nec libertatem, nec de ipso heribanno obnoxii fiant. »

[2] *Cap. Bon.*, a. 811, c. 9 (Boret., I, 167) : « Si senior vel comis illius eum domi dimiserit, ipse pro eo eundem bannum persolvat; et tot heribanni ab eo exigantur, quot homines domi dimisit. » *Cap. de exerc. prom.*, a 808, c. 3 (Boretius, I, 137) : « Quod si forte talis homo inventus fuerit qui dicat, quod jussione comitis vel vicarii aut centenarii sui hoc quo ipse semetipsum praeparare debeat eidem comiti vel vicario aut centenario vel quibuslibet hominibus eorum dedisset, et propter illud demisisset iter, is per cujus, jussionem ille remansit bannum nostrum rewardiet atque persolvat, sive sit comes sive vicarius sive advocatus episcopi atque abbatis.

[3] *Cap.*, 803, 807 (Boret., I, 148, 206; Pertz, I, 121, 151).

[4] *Cap. Bon.*, octobre 811, c. 2 (Bor., I, 166; Pertz, I, 173) : « Ut non per aliquam occasionem, nec de wacta nec de scara nec de warda nec pro heribergare neque pro alio banno heribannum comis exactare praesumat, nisi missus noster prius heribannum ad partem nostram recipiat et ei suam tertiam partem exinde per jussionem nostram donet. »

documents de la fin du règne de Charlemagne sont là pour le témoigner. Les hommes libres refusaient de remplir leurs devoirs militaires. Pour expliquer l'inexécution des bans impériaux, les comtes prétextaient la compétence restreinte qui leur était réservée en matière de milice; ils disaient ne plus exercer d'action sur le peuple parce qu'il croyait n'avoir désormais affaire qu'aux « heribannatores [1] ». Les habitants, au contraire, reprochaient aux chefs des comtés d'exonérer les riches, et d'opprimer les pauvres pour que, ruinés, ceux-ci se missent sous la dépendance de ces magistrats [2]. Et effectivement, beaucoup d'hommes libres, pressés par la nécessité, se placèrent sous la protection des grands qui leur offraient une aide efficace contre les oppressions des comtes.

Désormais ce furent ces protecteurs, les « seniores », et non plus les comtes et leurs centeniers comme tels, qui conduisirent à la guerre les hommes libres et dépendants [3]. Les évêques et les abbés eux-mêmes remplacèrent les fonction-

[1] *Cap. de reb. exerc.*, 811, c. 6 (Boretius, I, 165) : « Dicunt ipsi comites, quod alii eorum pagenses non illis obediant nec bannum d. imperatoris adimplere volunt, dicentes, quod contra missos d. imperatoris pro heribanno debeant rationem reddere, nam non contra comitem; etiam etsi comes suam domum illi in bannum miserit, nullam exinde habeat reverentiam, nisi intret in domum suam et faciat quaecumque ei libitum fuerit. »

[2] *Cap. reb. ex.*, 811, c. 5 et 3 (Boretius, I, p. 164) : « De causis propter quas homines exercitalem obœdientiam dimittere solent; ... Dicunt etiam alii, quod illos pauperiores constringant et in hostem ire faciant et illos qui habent quod dare possint ad propria dimittunt ... Dicunt etiam quod quicumque proprium suum episcopo, abbati vel comiti aut judici vel centenario dare noluerit, occasiones quaerunt super illum pauperem, quomodo eum condempnare possint, et illum semper in hostem faciant ire, usque dum pauper factus volens nolens suum proprium tradat aut vendat; alii vero qui traditum habent absque illius inquietudine domi resideant. »

[3] *Cap. de 811*, c. 9, et *Capit. de 811*, c. 8 (cité par Boretius : *Beiträge zur Capitularenkritik*, pp. 159, 161).

naires royaux, et se mirent à la tête des gens qui relevaient de l'Église [1].

Pour terminer l'énumération des attributions militaires du comte, il reste à parler des services administratifs qui se rattachent à la milice.

Ce magistrat avait, dans l'étendue de son comté, à faire face aux besoins de l'armée en campagne. Il devait soigner le fourrage et les autres prestations, fournir les ponts, les bateaux et les navires nécessaires aux troupes pour le passage des fleuves et des rivières [2]. A cette fin, il avait le droit d'imposer des corvées à ses administrés.

CHAPITRE II.

RAPPORTS DES COMTES AVEC LE ROI.

Le comte est le représentant direct et régulier du roi dans le comté. Il n'a pas la « plenitudo potestatis », car il ne peut exercer les droits royaux que dans les limites tracées par la loi. Il n'est pas souverain dans son territoire, mais seulement agent du roi, « agens, præfectus ». Il représente celui-ci dans toutes les sphères de son activité, dans la justice comme dans l'administration et la milice. C'est au nom du roi qu'il perçoit les contributions exige des corvées des habitants. Il doit se montrer fidèle au souverain et s'étudier à lui être utile sous tous les rapports [3]. C'est lui aussi qui, lors d'un avènement au

[1] *Cap. de Pepin*, 744, c. 3 (Boret., I, p. 29). Voir la convocation de Charlemagne à l'abbé de Saint-Quentin (802-810) (*Epist. Carol.*, 24; Jaffé, *Monum. Carol.*, p. 387).

[2] *Cap. Aquisgr.*, 801-813, c. 10 (Boretius, I, 171) : « Et unusquisque comis duas partes de herba in suo comitatu defendat ad opus illius hostis ... et habeat pontes bonos, naves bonas.

[3] Grégoire de Tours, *Hist*, X, 9. Dans ce passage, le comte de Bretagne s'engage à ne jamais aller à l'encontre de l'utilité de Gontran. Cfr. *Lex Ribuaria*, LXV, 1, 3 (Sohm, p. 255). Marculfe, I, 8 (Zeumer, p. 47; Rozière, n° 7). *Fortunati carmina*, X, 12 : « Sollicitus studiis, utilitate comes. »

trône, fait reconnaître l'autorité du prince en convoquant les sujets pour qu'ils prêtent le serment de fidélité [1]. La violation de ce serment entraîne la peine de mort et la confiscation [2].

Comme fonctionnaire royal, le comte a droit à un triple « wergeld », et il doit ce privilège, non à sa naissance, ni même à sa position, mais parce qu'il est placé sous la dépendance personnelle du souverain [3].

La désignation du « graf » n'est pas abandonnée, comme celle des anciens chefs populaires « thunginus ou centenarius », au choix des hommes libres. Le comte est nommé par le roi [4], qui l'impose souvent contre la volonté du peuple [5].

[1] Grégoire de Tours, *Hist.*, VII, 12 : « Igitur Guntchramnus rex comites suos ad comprehendendas civitates direxit, ut exegentes sacramenta suis eas ditionibus subjugarent. » Marc., I, 40 (Zeumer, p. 68; Rozière, n° 1) : « Ut leude samio promittantur regi. Ille rex, ille comis. Dum et nos una cum consensu procerum nostrorum in regno nostro illo glorioso filio illo regnare praecepimus, ideo jubemus ut omnis pagensis vestros, tam Francos, Romanos, vel reliqua natione degentibus, bannire et locis congruis per civitates, vicos et castella, congregare faciatis, quatenus presente misso nostro, inlustris viro illo quem ex nostro latere illuc pro hoc direximus, fidelitatem praecelso filio nostro vel nobis et leode et samio per loca sanctorum vel pignora quas illuc per eodem direximus debeant promittere et conjurare. » Cfr. *Cap. de 786*, c. 6. *Cap. aq.*, c. 13 (Boret., I, p. 253; Pertz, I, 51, 175). *Cap. miss.*, a. 802, c. 2, 9 (Boret., I, 91).

[2] *Lex Rib.*, t. LXIX (Sohm, p. 258 . Afin que personne n'échappât au serment de fidélité, les comtes devaient être instruits que tant ceux qui étaient nés et habitaient dans le canton que ceux qui étaient originaires d'ailleurs, avaient été recommandés... Si des hommes fuyaient de comté en comté pour éviter le serment et s'y refusaient, les comtes devaient les envoyer sous caution vers le roi; à défaut de caution, des gardes leur étaient donnés (*Cap. de Pepin d'Italie,* art. XXXVI. Baluze, I, p. 541, « deest » dans Boretius).

[3] *Lex salic.*, LIII (Hessels, p. 343). *Lex Ribuar.*, LIII (Sohm, p. 239). Voir ci-dessus, p. 27.

[4] Grégoire de Tours, *Hist.*, IV, 40 : « Palladius comitatum in urbe Gabalitana, Sigiberto rege impertiente, promeruit. » — Id , IV, 42 : « Mummolus a rege Guntchramno ... comitatum patris ambivit. »

[5] Id., *Hist.*, VIII, 18 : « Guntchramnus vero rex volens regnum nepotis

Il se fait, dans une circonstance exceptionnelle, que l'évêque et les citoyens sont appelés à donner leur avis. Grégoire de Tours le dit expressément à propos de la nomination du comte de cette ville « Eunomius [1] ». Mais ce n'est là qu'une faculté, et non une obligation pour le souverain.

Le roi a aussi le droit de révoquer le chef du « pagus », et dans les provinces romaines il a souvent usé de ce pouvoir [2]. Parfois on voit qu'il remplace simultanément les chefs de plusieurs comtés [3].

Aucun texte ne décide que ces officiers perdent leurs charges et qu'une nouvelle investiture devienne nécessaire aux changements de trône.

Dans l'origine, il semble que la dignité de comte ne soit conférée que pour la durée d'un nombre d'années seulement. Grégoire de Tours cite l'histoire du comte d'Auxerre qui, voulant renouveler ses pouvoirs, envoie son fils vers le roi pour lui offrir des présents. Mais le fils offre les dons en son propre nom, et supplante le père par ce stratagème [4].

Principalement avant le VII[e] siècle, le droit de choisir ses mandataires n'est guère limité pour le souverain. Le roi peut

sui Chlotarii filii scilicet Chilperici regere, Theodulfum Andegavis comitem esse decrevit; introductusque in urbem, a civibus et praesertim a Domigiselo cum humilitate repulsus est. Recurrens ad regem, iterum praeceptum accipiens, a Sigulfo duce intromissus comitatum urbis illius direxit. »

[1] *Hist.*, V, 47 : « Data nobis et populo optione Eunomius in comitatum erigitur. »

[2] Grégoire de Tours, *Hist.*, IV, 40 : « Remotus a comitatu; » V, 48 : « Me (comite Leudastes) ab actione remoto, » VIII, 18 : « Nicetius a comitatu Averno submotus. » Cfr. Ibidem, VII, 23; VIII, 30; V, 25; IX, 14; VI, 22.

[3] Id., *Hist.*, VI, 22 : « Pervasis civitatibus ... novos comites ordinat; » VII, 12, VIII, 9.

[4] *Hist.*, IV, 42 : « Peonius hujus municipii (Audisiodorencis) comitatum regebat. Cum ad renovandum actionem munera regi per filium transmissit, ille datis rebus paternis, comitatum patris ambivit supplantavitque genitorem. »

prendre des hommes libres ou même des affranchis des « pueri regis » [1], et il le fait ordinairement parmi les courtisans qui l'entourent [2]. Parfois, mais exceptionnellement, il désigne des gens de la plus basse condition, comme le prouve la fortune rapide du fameux comte Leudaste [3]. Il a la faculté de nommer ces fonctionnaires en dehors du canton, peu importe qu'ils soient d'origine franque ou romane. Il existe de nombreux exemples de Gallo-Romains remplissant la dignité de chef de cité [4], et l'on peut dire qu'en fait ces derniers ont une part égale dans les nominations [5].

L'édit de Clotaire (année 614) limita le choix du souverain aux propriétaires du canton [6]. Cette disposition eut un double

[1] *Lex Ribuaria,* LIII, 2 (Sohm, p. 239) : « Quod si regius puer vel ex tabulario ad illum gradum (comitis) ascenderit. » *Lex Salica,* LIV, § 2 (Hessels, LIII, p. 343; Pardessus, p. 152).

[2] *Vita Boniti*, c. 5, 6. Mabillon, *Acta S. S.*, II, 352 : « Sigarius post diutina palatii ministeria, comitatus dignitatem gessit (*Vita Desiderii Cad.*, I. Bouquet, III, 527). Le comte Licinius partait aussi du palais. *Vita Licinii,* Bollandistes, février, II, p. 678 et s.

[3] Grégoire de Tours, *Hist.*, V, § 49 : « A fiscalis vinitoris servo ... nascitur. Exinde ad servitium accersitus, colinae regiae deputatur ect... » *Fortunati carmina,* VII, 16 (éd. Fredericus Leo, p. 171) : « A parvo excipiens... »

[4] Les noms d'origine romaine que portent un grand nombre de comtes cités par les historiens semblent être une preuve de ce fait. On peut affirmer que Sallustius, fils d'Evodius, comte d'Auvergne en 550 (Grégoire de Tours, *Hist.*, IV, 13), était romain. De même les comtes Gregorius, Hortensius et Georgius (Grég. de Tours, *Vitae Patrum*, VII, 1; IV, 13; *De Glor. confessorum,* 34) (éd. citée pp. 687, 675, 769).

[5] Voir la liste des comtes de Tours et d'Auvergne, donnée, d'après Grégoire de Tours, par *Roth*, *beneficialwesen*, p. 173. Clovis établit sans doute cette égalité afin d'affaiblir les Francs, et de s'attacher les Gallo-Romains.

[6] Quelques auteurs indiquent l'année 615, mais Boretius, I, 20, donne, avec plus de vraisemblance, la date du 18 octobre 614. *Comp. Vita. S. Leodeg. A. S. Oct.*, I, p. 465 : « Expetunt ut uniuscujusque patriae legem vel consuetudinem deberent, sicut antiquitius, judices conservare et ne de una provincia rectores in alias introirent. »

effet. Elle établit une garantie pécuniaire contre les actes de malversation, et une présomption en faveur de l'officier qu'il possédait la connaissance des coutumes locales [1].

« Et nullus judex de aliis provinciis aut regionibus in alia loca ordinetur, ut si aliquid mali de quibuslibet condicionibus perpetravit, de suis rebus exinde quod male abstolerit, juxta legis ordine debeat restaurare [2] ». Cet édit contribua à rendre héréditaires les fonctions de comte, qui, petit à petit, finirent par se maintenir dans les familles influentes. Il raffermit le crédit de l'aristocratie locale, et le « graf » devint plus que le représentant de l'autorité royale.

Sous les derniers Mérovingiens, les comtes acquirent une grande indépendance à l'égard de la royauté affaiblie, et s'arrogèrent une foule de droits qu'auparavant ils n'exerçaient que comme mandataires de la couronne. Clovis avait cru trouver en eux de puissants instruments de centralisation; mais ces fonctionnaires, se tournant de bonne heure contre les souverains, devinrent de graves obstacles à l'unification tant désirée. Tandis que, dans les contrées romanes, il se conduisirent en vrais despotes, en pays germain ils revêtirent plutôt le caractère de chefs populaires [3].

Au cours du VIII[e] siècle, une réaction salutaire se produisit contre cette situation illégale [4]. Charlemagne se distingua particulièrement dans la lutte, et son fils Louis le suivit dans cette voie. L'empereur s'efforça d'opposer une digue aux usurpations des comtes. Il tâcha de faire rentrer ces magistrats dans leur rôle primitif de délégués du pouvoir central, et se mit en devoir de ressaisir les droits que la royauté avait perdus. Il se défia des grands; les conspirations qu'ils avaient tramées contre lui le firent douter avec raison de leur fidélité. Il investit des

[1] Voir le chapitre 9.

[2] Boretius, I, p. 22; Pertz, I, 14.

[3] Voir ci-après, chap. IV.

[4] *Einhardi Vita Caroli*, c. 2 (Pertz, s. II, 444) : « Tyrannos per totam Galliam dominatum sibi vidicantes oppressit » (Charles Martel).

comtés les plus importants, tels que ceux de Bourges, de Clermont et d'Orléans, des hommes d'extraction fort humble, même des affranchis [1]. Dans les contrées nouvellement conquises, il plaça des comtes choisis ici, comme en Aquitaine [2], parmi les Francs, pour qu'ils devinssent de précieux auxiliaires, pris là, comme en Saxe [3], parmi la noblesse locale afin qu'elle s'attachât au souverain.

Au vœu du capitulaire de Louis le Débonnaire (année 833), le comte est désigné par l'empereur, et doit prêter le serment de fidélité [4]. L'officier est nommé à vie, mais il peut être déposé

[1] *Adrevald. Mir. S. Bened.* (Mabillon, *Acta*, II, p. 375; *Acta S. Boll. Martii*, III, 308; Bouquet, V, p. 448) : « Ampliata denique regia potestate necesse erat duces (= comites) regno subjugataeque genti praeficere, qui et legum moderamine et morem Franciae assuetum servare compellerent .. Hac igitur occasione, ut aliquis videtur, ut plurimis vero credibile visum est, ob Francorum suspectam fidem, quam semel in conjuratione, dum bellum inchoaretur Saxaricum expertus est, iterum autem in conjuratione Pippini naturalis filii, quibusdam servorum suorum, fisci debito sublevatis, curam tradidit regni... »

[2] *Thegan, Vita Illudovici,* c. 3 (Pertz, *Scriptores*, II, p. 608) : « Ordinavit (Karolus) per totam Aquitaniam comites ... quos vassos vulgo vocant ex gente Francorum. » Cfr., c. 20, 43, 40, 50.

[3] *Annal. Lauresh.*, a. 782 (Pertz, *Scrip.*, I, p. 32) : « Habuit Carlus rex conventum magnum exercitus sui in Saxonia ad Lippuibrunnen et constituit super eam ex nobilissimis saxones genere comites. » Un autre texte, il est vrai, porte : « Ex nobilibus Francis atque Saxonibus ».

Pour l'Italie (*Annales Petaviani,* Pertz, *Scriptores*, I, 16, a. 774) : « D. rex Karolus, missis comitibus per omnem Italiam, loetus S. Petro reddidit civitates quas debuit... » *Ann. Einh.* (Pertz, *Script.*, I, 155) : « Et in eis Francorum comitibus ».

En Bourgogne et en Bavière, il plaça également des comtes dévoués à ses intérêts (*Fred. Cont.*, c. 109; Bouquet, II, p. 456. *Vita Karoli*, c. 11, Pertz, *Scrip.*, II, 448).

[4] *Admon. ad omnes regni ordines*, 823-825, c. 7 (Boretius, I, 304) : « Vobis vero comitibus dicimus vosque commonemus quia ad vestrum ministerium maxime pertinet ... ut vos ipsi in ministeriis vestris pacem et justitiam faciatis et quae nostra auctoritas publice fierit decernit, ut in vestris ministeriis studiose perficiantur studeatis. Proinde monemus

pour certains crimes de forfaiture ou actes de négligence commis dans l'accomplissement de ses fonctions, et notamment dans l'exercice de ses droits de police et de justice [1]. Sous les successeurs de Charlemagne, lorsque les familles puissantes surent se maintenir dans les charges comtales, elles firent défense expresse au souverain d'enlever ces dignités aux titulaires, sans motifs sérieux et graves [2].

Le chef du « pagus » ne touchait du roi aucun traitement, mais jouissait de certains émoluments. Il percevait un tiers des amendes [3], des droits de greffe [4], et pouvait exiger des prestations en nature [5]. D'ailleurs, il était ordinairement pourvu de riches bénéfices que lui octroyait le prince [6].

Les « grafs », serviteurs du roi, devaient exécuter fidèlement

vestram fidelitatem ut memores sitis fidei nobis promissae, et in parte ministerii nostri vobis commissi ... nostri vero adjutores et populi conservatores juste et vocari possitis. »

[1] *Capit. de part. Sax.*, a. 775-790, c. 24 (Boretius, p. 70) : « Si comis eum (latronem absconderit et ad justitiam faciendam praesentare noluerit et ad hoc excusare non posset, honorem suum perdat. » C. 28 : « De praemiis et muneribus ut munera super innocente nullus accipiat ... et si forte comis hoc fecerit, honorem suum perdat. » *Pipp. Cap.*, a. 782-786, c. 7 (Boretius, I, 192) : « Et si comis Franciscus distulerit justitias faciendum et probatum fuerit, justa ut eorum fuit electio, ita subjaceat, et de illorum honorem sicut Francorum est consuetudo. Et de Langubardiscos comites ... conponat et honorem suum perdat. » Charlemagne ne replaça jamais les comtes qu'il avait destitués (*Moine de St-Gall*, II, 11).

[2] Cfr. *Thegan*, c. 6 (Pertz, *Scriptores*, II, 592) : « Nullum ab honore suo sine causa discretionis ejecisset.

[3] *Cap. de Pepin*, a. 790, c. 5 (Boret., I, 201) : « De compositionibus quae ad palatium pertinent si comites ipsas causas commoverint, illam tertiam partem ad eorum recipiant opus. »

[4] *Cap. miss. cuid*, 801-814, c. 2 (Boret., I, 145; Pertz (a. 803), I, 121) : « De secundo unde me interrogasti, si comes de notitia solidum unum accipere deberet... »

[5] Cfr. *Cap. de exped. ex.*, a. 811, c. 2 et suiv. (Bor., I, 164; Pertz, I, 168), on y voit les abus.

[6] *Cap. Niumag.*, Martio 806, c. 6 (Boret., I, 131; Pertz, I, 144) : « Comites ... qui nostra beneficia habere videntur. »

ses ordres, au risque d'encourir les peines les plus sévères [1]. Astreints à une obéissance et à une soumission absolues [2], ils étaient responsables envers le roi dans toutes les sphères de leur activité. Ils étaient garants des impositions [3], comme ils répondaient des troupes placées sous leurs ordres [4].

Il résulte de l'édit de Clotaire II [5] qu'il appartenait au roi de punir le chef du « pagus » qui se rendait coupable de prévarication dans l'exercice de ses fonctions. Le tribunal du souverain connaissait également des cas de déni de justice [6]. Mais avant de recourir à cette voie judiciaire, le plaideur devait, à trois reprises différentes, sommer le comte de faire justice [7]. Il était en effet de règle que le recours au tribunal du roi ne fût recevable que si l'on avait passé devant la juridiction de son représentant, ou lorsqu'on ne parvenait absolument pas à obtenir une décision de ce fonctionnaire [8].

[1] *Lex Rib.*, t. LI (Sohm, p. 238). *Decret. Clot.* (511-561), c. 10 (Bor., I, 5; Pertz, I, 13) : « Quae in Dei nomine pro tenore pacis constituimus et in perpetus volumus custodire interdicentis ut si quis a judicibus hunc decretum violare praesumpserit, vitae incurrat periculum : et ista omnia antedicta nostra sicut priora stare jubemus. » *Decr. Child.*, c. 7 (Bor., I, 15; Pertz, I, 10). *Edit. de Chilp.*, c. 7 (Bor., I, 8; Pertz, II, 11).

[2] Grégoire de Tours, *Hist.*, IV, § 30; V, § 11; VII, § 12, 13, 42; VIII, § 45. *Fredeg. Chron.*, chap. 37 (éd. Krusch, p. 138).

[3] Voir ci-dessus, p. 92.

[4] Grégoire de Tours, *Hist.*, IV, § 30; V, § 11; VII, § 12, 13, 42; VIII, § 45. *Fredeg. Chron.*, chap. 37 (éd. Krusch, p. 138).

[5] Boretius, I, 19 : Argument a contrario : « Si judex aliquem contra legem injuste damnaverit, *in nostra absentia,* ab episcopis castigetur. » Cfr. Grég. de Tours, *Hist.*, X, 5.

[6] *Lex Salica,* t. LVII (Hessels, p. 361 et suiv.). *Lex Ribuar.*, LV (Sohm, p. 239). *Formules de Marculfe,* I, 27 à 29 (Zeumer, p. 59).

[7] *Cap. mant.*, a. 781, c. 2 et 3 (Boret., I, 190; Pertz, I, 40).

[8] *Capitul. de Pepin*, 754-755, c. 7 (Boretius, I, 32), voir ci-dessus, p. 56. *Cap. Worm. miss.*, 829, c. 14 (Boret., II, 17; Pertz, I, 352, c. 15) : « Populo autem dicatur ut caveat de aliis causis se ad nos reclamare, nisi de quibus ... comites eis justitias facere noluerunt. »

Comme nous le verrons bientôt, à l'époque carolingienne, les appels

C'était au plaid royal encore que le plaideur s'adressait, quand le tribunal du comte avait statué faussement, en violation de la loi et au mépris de l'équité. Cet appel s'appelait « blasfematio », et constituait une véritable prise à partie [1]. Il ne doit pas être confondu avec l'appel moderne. Celui-ci n'implique pas une idée d'injure envers le magistrat de première instance, auquel l'appelant ne reproche aucun délit judiciaire.

La justice royale connaissait également, d'une manière générale, de toutes les plaintes dirigées contre les comtes qui se rendaient coupables d'actes de forfaiture et d'abus de pouvoir, ou qui spoliaient injustement les habitants, soit de leur liberté, soit de leurs propriétés [2]. Même en l'absence de toute réclamation de la part des sujets, les comtes dont l'admi-

pour faux jugement ou pour déni de justice devaient être jugés, d'abord, devant les missi, avant d'être débattus devant le roi. Les Carolingiens s'efforcèrent en effet d'écarter les causes qui encombraient la justice royale (Cfr. VANDERKINDERE, p. 181).

[1] *Cap. de Pepin*, loc. cit. *Cap. de just. fac.*, a. 820 (BORET., I, p. 296) : « Volumus ut comes potestatem habeat in placito suo facere quae debet nemine contradicente, et si aliter fecerit quam juste, ad quem factum illud pertinet veniat in praesentiam nostram et nos ille de eodem comite faciamus justitiam. *Cap.*, 805, c. 8 (BOR., I, 123). *Cap. Baiuv.*, a. 810, c. 7 (BOR., I, 159). Les textes, néanmoins, permettent de supposer que, comme juridiction d'équité, la cour du roi pouvait statuer, même si une précédente juridiction avait déjà jugé, sans qu'il y eût véritable « blasfematio » (*Cap.*, 805, c. 3 (BOR., I, 123). HINCMAR, *Epist. de ordine palatii* (WALTER, *Corp. germ.*, III, 761; éd. PROU, p. 54', § 24. Notamment, cette voie de recours était ouverte au plaideur placé sous la mainbour royale.

[2] *Pipp. Cap.*, a. 790, c. 7 (BOR., I, p. 201) : « De rebus forfactis per diversos comites volumus ut ad palatium pertineant. » *Cap. miss.*, a. 819, c. 1 (BORET., I, 289) : « Si vero vel comes, vel actor dominicus vel alter missus palatinus hoc perpetraverit (de rebus et libertatibus injuste ablatis) et in nostram potestatem redegit, res diligenter investigata et descripta ad nostrum judicium reservetur. »

nistration laissait à désirer [1], étaient mandés devant le tribunal du prince qui pouvait ou bien retirer l'emploi, ou bien infliger des peines plus rigoureuses.

Enfin, d'une façon plus absolue encore, toute action intentée au chef du « pagus » était, vu la qualité de l'officier, de la compétence exclusive de la couronne [2]. Pour le même motif, une catégorie de personnes, notamment celles placées sous la protection du souverain « mundium », échappaient, si pas en droit, du moins en fait, à la juridiction du comte, et devenaient justiciables du plaid royal [3].

Pour assurer d'autant mieux sa surveillance sur les comtes, le souverain avait à sa cour des « missi dominici » qu'il dépêchait dans les provinces avec des missions très diverses.

A l'époque mérovingienne, ces fonctionnaires n'avaient pas

[1] *Cap.*, Martio 779, c. 11 (Boret., I, 49) : « Ille ... qui ... nisi pro-justitia facienda, hominem disfecerit, honorem suum perdat et ... secundum pœnam quam intulit emendet. » *Cap Pipp. Ital.*, a. 793, c. 37 (Baluze, I, 542, « deest » Boretius) : « Verum tamen si comes ... hoc fecit, fiat annuntiatum domno regi, quia ipse plenissime haec emendare vult. » *Cap. missor. Theod.*, a. 815, c. 12 (Boretius, I, p. 124) : « De advocatis, id est ut pravi advocati, vicedomini vicarii et centenarii tollantur, et tales eligantur quales et sciant et velint juste causas discernere et terminare. Et si comes pravus, inventus fuerit nobis nuntietur. » Voir ci-après, chap. IV.

[2] *Cap. de Villis,* 800, 57 (Boret., I, 201). *Cap.*, 809, c. 1 (Boret., I, 289). *Cap.*, 812, 2 (Id., 176).

[3] *Diplôme de Chlodoveus,* III, Pertz, 58 ; Pardessus, II, p. 229. *Marculfe*, I, 24 (Zeumer, p. 58, Rozière, n° 9). *Cap. de 822-824 de monast. S. Crucis*, c. 3 (Boretius, I, p. 302). Ces personnes pouvaient décliner la compétence du comte, « in limine litis, » en exhibant leurs privilèges, ou bien attendre le jugement et recourir au roi, sans devoir faire une véritable « blasfematio ». *Cap.*, 805, c. 8 (Boret., I, 125). *Cap. Ansegise,* III, 7 (Bor., I, 426).

Il était également permis de recourir à la juridiction du souverain pour les affaires intéressant directement la couronne, crimes de lèse-majesté, refus de serment, infractions au ban royal, etc., les crimes les plus graves, et enfin les actions dirigées contre les hauts fonctionnaires. (Voir les textes cités par Vanderkindere, p. 181, n° 4.)

de caractère permanent. Ils étaient envoyés dans une contrée pour accomplir un mandat spécial [1].

Tantôt le « missus » était chargé de réprimer une révolte provoquée par la mauvaise administration d'un comte [2], tantôt il était investi d'attributions analogues à celles de cet officier pour gouverner un canton [3]. Souvent il était commis dans le « pagus » pour mettre fin aux exactions et aux injustices du chef de la cité. Grégoire de Tours relate l'envoi d'un « missus » dans ce comté par Chilpéric, à la suite des excès et des abus criants commis par le comte Leudaste [4].

Lors de la dissolution de l'empire franc sous les derniers Mérovingiens, l'institution des « missi » tomba en désuétude. Mais à partir des maires du palais, et surtout depuis Pepin, la société fut reconstituée sur des bases solides, et les envoyés ne tardèrent pas à prendre rang parmi les fonctionnaires ordinaires [5]. Le capitulaire de 802, principalement, organisa et compléta cet utile rouage administratif [6]. Depuis cette date, il y avait régulièrement par circonscription deux « missi », dont l'un était presque toujours un archevêque, l'autre un comte [7]. Ils recevaient pour mission de veiller sur

[1] Ainsi on voit le « missus » rechercher si une église n'a pas été injustement dépouillée par un comte (*Monumenta Boïca*, Munich, 1769, t. XXVII, 1, p. 13).

[2] Grégoire de Tours, *Hist* , V, §§ 29, 48 ; VIII, § 43.

[3] *Vita S Consortiae* (*Act. S.*, 22 juin, IV, p. 250; Mabillon, *Acta. Saec.*, II, 862), c. 14, 15 : « Missus est unus primoribus palatii Hecca nomine a Sigiberto ... ut provinciam Massilicae disponeret. »

Le « missus » devait parfois aussi percevoir les revenus royaux (Grég. de Tours, *Hist.*, IX, 30).

[4] Grég. de Tours, *Hist.*, V, 47 : « Audiens autem Chilpericus omnia mala quae faciebat Leudastes ecclesiis Turonicis vel omni populo, Ausovaldum illuc dirigit. » Ib., § 29; VIII, § 43. Cfr. Marculfe, I, 23, 40 (Zeumer, pp. 57, 68).

[5] *Cap.* 768, c. 12 (Boret., I, 43). *Cap.* 779, *Cap.* 21 (Boretius, I, p. 51). *Cap.* 789, c. 27 et 35 (Boretius, I, 64), *Cap.* 797, c. 4 (Boret., I, 71).

[6] Inséré dans Boretius, t. I, p. 91.

[7] *Commemoratio missis data* de l'année 825 (Boret., I, p. 309).

l'administration de tous les agents royaux, et spécialement des comtes, ainsi que de protéger le clergé et les habitants contre les exactions de ces officiers. Ils accueillaient les plaintes des sujets et les observations des chefs des « pagi » sur les améliorations à introduire dans le gouvernement [1]. Dans leurs tournées, ils tenaient des assemblées dont le nombre s'élevait annuellement à seize, et auxquelles assistaient tous les fonctionnaires de la province [2]. Les comtes, les évêques et autres dignitaires étaient obligés d'y paraître, à moins d'excuse légale [3]. Les « missi » avaient pour devoir principal, dans ces réunions, de rechercher si les chefs des cités ne commettaient aucun dol ni aucune négligence dans l'accomplissement de leur mandat, et s'ils s'acquittaient de leurs fonctions avec zèle et dévouement [4]. A cette fin, ils disposaient du droit de faire des enquêtes et d'interroger les notables de

[1] *Cap.*, 810, c. 1 (Boretius, I, 155); *Cap.*, 819, c. 13 (id., *ib.*, 290); *Cap.*, 825, c. 3 (id., *ib.*, p. 309); *Cap.*, 802, cité, c. 2; *Cap. missis dominicis dat.* (Bor., I, 100). Voir également le récit de Théodulf dans la *Paranesis ad judices.*

[2] *Cap. de just. fac.*, a. 811-813, c. 8 (Bor., I, 177); *Cap.*, 826 (id., *ib.*, 130).

[3] *Cap. miss.*, a. 809, c. 28 (Bor., I, 291). *Resp. miss.*, a. 801-814, c. 5 (id., *ib.*, I, 145).

[4] *Commem. missis*, a. 825, c. 2 (Bor., I, 308) : « Et si forte episcopus aut comes aliquid negligentius in suo minesterio egerit, per istorum admonitionem corrigatur. Et omnis populus sciat ad hoc eos esse constitutos, ut quicumque per negligentiam aut per incuriam vel impossibilitatem comitis justitiam suam adquirere non potuerit, ad eos querelam suam possit deferre et per eorum auxilium justitiam adquirere. »

Capit. aqu., a 829 (Boretius, II, 9; Pertz, I, 329) : « Simili modo de comitibus inquirant quale studium habeant de suo ministerio, ut qui bene exinde facit cognoscemus. Si aliter facit et hoc nosse omnino volumus; id est si populus per suam negligentiam et desidiam justitia et pace careat, aut si ipse sciens aliquid injuste factum habeat. Deinde ergo quales ministros habeat ad populum regendum vel missos, utrum justi in ipsis ministeriis agant, aut consentiente vel negligente comite a veritate et justitia declinent ».

l'endroit [1]. Ils étaient tenus de faire rapport au roi sur les résultats de leurs inspections [2].

Défense était faite aux envoyés royaux de rester dans un canton dont le comte remplissait ses devoirs avec exactitude, ou était investi d'une mission royale en dehors de son territoire [3]. Le « missus », en effet, n'était appelé à trancher que les causes dans lesquelles le chef du « pagus » n'avait pas encore prononcé. Néanmoins, il résulte des diplômes que ces prescriptions ne furent pas toujours scrupuleusement observées [4].

Le tribunal du « missus » avait compétence pour connaître des cas de déni de justice [5] et pour juger en appel, c'est-à-dire pour émender les sentences des comtes poursuivis pour faux jugement [6].

[1] *Cap.* de 825 (Bor., I, 309; Pertz, I, 247, c. 4); *Cap. de miss instr.* (Boretius, II, 8; Pertz, I, p. 328, c. 3); *Cap. Wormat.*, 829, c. 3 (Bor., II, 15; Pertz, I, 351).

[2] *Cap.* de 801-813 (Bor., I, 184); *Cap.*, 803, c. 25 (Bor., I, 116); *Cap. just. fac.*, a. 811-813, c. 9 (Bor., I, 177); *Cap. miss.*, 819, c. 13 (Bor., I, 190).

[3] *Cap. missor.*, a. 819, c. 24 (Bor., I, 291; Pertz, I, 218) : « Ut in illius comitis ministerio qui bene justitias factas habet idem missi diutius non morentur neque illuc multitudinem convenire faciant; sed ibi moras faciant ubi justitia vel minus vel negligenter facta est. » C. 25 : « Ut in illius comitis ministerio idem missi nostri placitum non teneant qui in aliquid missaticum directus est, donec ipse fuerit reversus... Ut causa quae adhuc coram comite non fuit..... ect. »

[4] Voir Sohm, *op. cit.*, p. 492, les textes cités.

[5] *Commem. miss.*, a. 825, c. 2 (Bor., I, 308) : « Ut quicumque per neglegentiam aut incuriam vel impossibilitatem comitis justitiam suam adquirere non potuerit, ad eos querelam suam possit deferre et per eorum auxilium justitiam adquirere. »

[6] *Cap. de missor. officiis*, 810, c. 3 (Bor., I, 155); *Cap.*, 819, c. 1 (*ib.*, I, 289) : « Primo ut sicut jam aliis missis injunctum fuit justitiam faciant de rebus et libertatibus injuste ablatis, c. 15 : missi nostri... de his causis... emendent ». Formule impériale de 824 (Zeumer, p. 296). Une formule est surtout explicite : « Reclamavit (le condamné)... quod... predictus comes *malo ordine* propriis rebus disvestisset. Tunc... missi... jusserunt homines ter hoc testimoniare quod veritatem super predicta

Le plaideur qui était victime d'un déni de justice devait d'abord, comme au cas de recours au roi, mettre trois fois le comte en demeure de juger. Le magistrat avait le droit, devant le tribunal de l'envoyé royal, de prouver son innocence par acte authentique ou par serment [1]. Si l'officier n'administrait pas cette preuve, le « missus » pouvait contraindre le comte à rendre une décision, et vivre aux frais du coupable jusqu'à ce que celui-ci eût prononcé la sentence [2], ou bien encore vider lui-même la cause au nom du souverain [3].

Il est à remarquer qu'à l'époque carolingienne, la connaissance des cas de déni de justice, ainsi que des appels pour

scirent. Tunc illi (homines)... dixerunt *quod legibus hoc non factum fuisset*. Tunc predicti missi judicaverunt e jussione imperatoris quod non debuisset (l'appelant) proprias res perdere, et reddiderunt.... » (*Form. Aug. coll.* B, nº 22, Zeumer, p. 357; Rozière, nº 476).

En notre sens : Glasson, t. III, p. 344; Fournier : *Essai sur le droit d'appel*, p. 116; Beauchet, p. 320; Beaudouin, l. c. a. 1887, p. 522. Contra : Montesquieu, *Esprit des lois*, l. 28, ch. 28; Schæffner, *Geschichte der Rechtsverfassung Frankreichs*, t. I, p. 357; Brewer, *Geschichte der Französischen Gerichtsverfassung*, t. I, p. 6; Sohm, pp. 492, 505; Waitz, t. IV, p. 413. Bethmann-Hollweg n'est guère précis, t. V, pp. 170, 171.

[1] *Cap. mantua*, 781, c. 2 et 3 (Bor., I, 190; Pertz, I, 40) : « Hoc statuimus, ut unusquisque clamator tertiam vicem ad comites suos se proclamat... Comites vero de illorum partes per testes adfirmant quod eis justitiam facere voluissent et omnia notarium suum et scribere faciant... et hoc ipse comis aut ejus advocatus per sagramentum firmare possit quod de illorum justitias nulla negligentia habeat... »

[2] *Cap. Harist.*, 779, c. 21 (Bor., I, 51) : « Si comis in suo ministerio justitias non fecerit, misso nostro de sua casa sonare faciat usquedum justitiae ibidem factae fuerint. » *Cap. miss.*, a. 819, c. 23 (ibid., p. 291) : « Ut ubicumque ipsi missi aut episcopum aut abattem aut alium quemlibet quocumque honore praedictum invenerint qui justitiam facere vel noluit vel probuit, de ipsius rebus vivant quamdiu in eo loco justitias facere debent. »

[3] Cela résulte de textes positifs, où l'on voit le roi renvoyer au « missus » la décision d'une plainte faite contre le comte : *Resp. missis data*, §§ 9-10 (Bor., I, 315); capitulaire de 825 cité.

faux jugement, était attribuée, en premier ressort, aux « missi »; ce n'était qu'en toute dernière instance que ces affaires étaient déférées au plaid royal [1].

Dans les réunions qu'ils tenaient, les envoyés royaux pouvaient recourir à des mesures que le comte, par lui-même, n'était pas assez puissant pour prendre [2]. De même, dans l'intérêt de la justice et afin d'atteindre un but identique, les chefs de plusieurs cantons voisins avaient la faculté de provoquer la tenue d'assemblées communes, en cas d'absence du « missus » [3]. Dans cette occurrence, ils s'adjoignaient d'habitude des dignitaires ecclésiastiques [4].

Au lieu de tenir ces assises, le « missus » pouvait se borner à présider le plaid ordinaire du comte, qui alors ne jouait plus qu'un rôle négatif et siégeait à titre purement honorifique [5]. D'ailleurs, le délégué du souverain n'était pas obligé de

[1] *Capit. Wormat.*, 829, c. 14 (Boretius, II, 17; Pertz, I, 352, c. 15) : « Populo autem dicatur ut caveat de aliis causis se ad nos reclamare, nisi de quibus aut missi nostri aut comites eis justitias facere noluerunt. »

[2] *Cap. miss.*, avant novembre 825, c. 2 (Boret., I, 308; Pertz, I, 247) : « A nobis missos constitutos, ut si quilibet episcopus aut comes ministerium suum implere non possit, ad eos recurrat et cum eorum adjutorio ministerium suum adimpleat; si talis causa fuerit quae per eorum admonitionem emendari non possit, per eos ad nostram notitiam deferatur. »

[3] *Cap. de just. fac.*, 811-813, c. 12 (Boret., I, 177) : « Ut unusquisque missorum nostrorum in placito suo notum faciat comitibus qui ad ejus ministerium pertinent, ut in illis mensibus, quibus ille legationem suam non exercet, conveniant inter se et communita placita faciant tam ad latrones distringuendos quam ad ceteras justitias faciendas. » Cfr. *Capitulaire de 781*, c. 10 (Boret., I, 193; Pertz, I, 43).

[4] *Trad. Fris.*, 473, p. 249 : On y constate la présence de cinq comtes, deux évêques et « alii multi ad recta judicia terminanda ».

[5] *Cap. aquisg. miss.*, 810, c. 3 (Boret., I, 53) : « Judicium (relativement à la liberté, à un crime ou à un immeuble) non terminetur aut adquiratur nisi semper in praesentia missorum imperalium aut in praesentia comitum. » *Cap. de just. fac.*, a. 811-813, c. 4 (Boret., I, 176) : « Ista (judicia) aut in praesentia comitis vel missorum nostrorum judicentur. » Guérard, *Cartulaire de Saint-Victor*, n° 31, a. 780. Formules n^os^ 400, 461, 475, 486 de Rozière (Zeumer, p. 357, n° 23; p. 214, n° 7; p. 384, n° 10; p. 251,

trancher lui-même toutes les questions qu'on lui soumettait ; il lui était loisible de les renvoyer au comte pour le jugement [1].

Telles étaient les attributions dont étaient revêtus les « missi ». L'institution destinée à mettre un frein sérieux aux injustices commises par les chefs des comtés, ne porta point de fruits durables. Les abus ne tardèrent pas à naître, et déjà Louis le Débonnaire se vit forcé de la modifier profondément [2].

Pour finir ce chapitre, il importe d'établir les rapports qu'avaient avec le roi les chefs des « pagi », spécialement en leur qualité de hauts fonctionnaires de la monarchie franque.

Les comtes siégaient au plaid du souverain, en général après les évêques et les optimates, et comme ils y assistaient ordinairement en grand nombre, leur opinion avait beaucoup de poids [3]. Ils participaient aussi aux assemblées popu-

n° 27). La formule 401 (ZEUMER, p. 383, n° 9) ne parle d'abord que du « missus »; en terminant et incidemment, elle fait intervenir le « comes ». La formule de ROZIÈRE, n° 458 (app. MARC, n° 4; ZEUMER, p. 213, n° 4), s'exprime comme suit : « Cum resedissent venerabilis ille abba et inlustris viri illi in villa, in pago illo, ubi ille comes esse videtur per jussionem domno et glorioso illo rege, ad universorum causas audiendum vel recta juditia terminandum... ab ipsis missis dominicis vel illo comite seu et ap ibsis rachimburgiis fuit judicatum. » Cfr. *Hist. patriae monumenta*, I, n° 19, a. 827.

[1] MEICHELBECK : *Historia Frigensis*, p. 148 : « Proclamavit ad Adulfum missum et ad Arnonem episcopum.... tunc jussit Adulfus Job. com. et Ell. judice ut hoc caute et sollicite inquirent. Deinde venerunt Job. com. et Ell. judex et ibi in collocata multitudine nobilium hominum. » *Hist. pat. mon.*, I, 35 : « Ammonuit ipse Boso comes vel misso d. imp. Ratperto comiti, ut ipsa causa diligenter inquiret et ea secundo leggi vel justizia liberare fecisset... in constituto verum die dum ipse R. in loco comes resedisset.... in placito publico. »

[2] On dut nommer de nouveaux « missi » chargés d'inspecter les anciens. Form. imp. n° 14; ZEUMER, p. 196 : « ... qui pravorum comitum... vel etiam missorum a palatio directorum facta diligenter investigarent. » Conf. diplôme du 1er février 815 (CHAMPOLLION, *Documents*, III, p. 413).

[3] Leur présence était obligatoire (*Cap. miss.*, 803, c. 4, BORETIUS, I, 116). Diplôme de Childebert III, ap. Félibien : *Hist. de l'abbaye de Saint-Denis*

laires [1] qui se tenaient en principe tous les ans, et que les souverains convoquaient à l'occasion de grands événements, tels que les guerres [2], les transmissions de couronne, ainsi qu'en matière législative. Charlemagne, voulant assurer le trône à son fils, réunit les grands pour leur demander leur avis. Dans ce conseil, les comtes occupèrent une place importante [3].

Le roi avait le droit de faire seul des « capitularia per se scribenda » portant sur des matières administratives. Mais les « capitularia legibus addenda » qui modifiaient la coutume populaire, devaient être soumis à l'approbation du peuple. L'adhésion aux lois et leur promulgation se faisaient dans des plaids généraux, auxquels les hommes libres étaient présents [4]. Les comtes, siégeant parmi les évêques, les abbés et les autres grands, remplissaient dans ces assemblées un rôle distingué.

(Pièces justif., p. XVI) : « Cum nus... in palatio nostro... una cum Auxoaldo, Savarico, ect episcopis... Agnerico, Antereno ect optematis; Ermentheo, Adalrico ect.... comitebus... » Dans les nos 324, 429 et 431 des *diplomata* de Bréquigny, on voit siéger huit comtes; les autres dignitaires sont en nombre inférieur (voir aussi les nos 332, 333, 349, 429, 431, 440).

[1] Ces assemblées (*campi Martii*) avaient un rôle à la fois politique, militaire, législatif et judiciaire (*Ann. Bert.*, PERTZ, *Script.*, I, 423). Depuis 755, il y eut deux assemblées, l'une en automne, où les conseillers du roi préparaient avec lui les projets; l'autre était l'assemblée populaire et se tenait en mai ou en été (*campus Martii*).

[2] *Annales Mettenses* (PERTZ, *Script.*, I, 318, 320).

[3] *Einhard. Vita Karoli*, c. 30; *Vita Ludovici*, c. 20 (PERTZ, *Script.*, II, 459, 617).

[4] *Capit.* de 803, c. 19 (BORETIUS, I, 116) : « Ut populus interrogetur de capitulis quae in lege noviter addita sunt; et postquam omnes consenserint, subscriptiones et manufirmationes suas in ipsis capitulis fiant. » *Capit.* de 828, c. 5 (BORETIUS, I, 229). Parfois, même pour les « capitularia per se scribenda », le roi s'adresse à ces assemblées. Ainsi : *Édit de Gontran* de 585 (BORETIUS, I, p. 11); *Décret de Childebert II* de 596 (BORET., I, 15); *Édit de Clotaire II* de 614 (BORETIUS, *loc. cit.*, p. 20).

Ils contresignaient les actes législatifs soumis à ratification et s'engageaient à les exécuter fidèlement [1].

C'était également aux comtes qu'incombait le soin de publier les lois dans le « mall » public. Un capitulaire de Louis le Débonnaire permet d'indiquer avec précision comment se faisait cette publication [2]. Le chancelier délivrait aux chefs des « pagi » copie des lois, dont l'original restait déposé aux archives [3], et ces officiers ordonnaient la lecture publique des actes dans les assemblées, les marchés et les églises de leurs comtés [4].

Bien souvent le roi envoyait les comtes en ambassade pour

[1] Une note ajoutée au *Cap.* de 803 (man. Paris n° 4995, BORET., I, 112) porte : « Sub ipso anno haec capitula facta sunt et consignata St. comiti, ut haec manifesta fecisset in civitate Parisius mallo publico et ipsa legere fecisset coram illis scabineis; quod ita et fecit. Et omnes in uno consenserunt, quod ipsi voluissent omni tempore observare usque in posterum, etiam omnes scabinei, episcopi, abbatis, comitis manu propria subter firmaverunt. » Conf. *Lex Alam.* (PERTZ, *Leges,* III, 4-5).

[2] *Cap.,* 825, c. 26 (BORET., I, 307) : « Volumus etiam ut capitula quae nunc et alio tempore consultu fidelium nostrorum a nobis constituta sunt a cancellario nostro archiepiscopi et comites eorum de propriis civitatibus modo aut per se aut per suos missos accipiant, et unusquisque per suam diocesim ceteris episcopis, abbatibus comitibus et aliis fidelibus nostris ea transcribi faciant et in suis comitatibus coram omnibus relegant, ut cunctis nostra ordinatio et voluntas nota fieri possit. Cancellarius tamen noster nomina episcoporum et comitum qui ea accipere curaverint notet et ea ad nostram notitiam perferat, ut nullus hoc praemittere praesumat. » Les textes disent souvent des « capitularia legibus addenda »... « quae et comites habere et *ceteris nota facere debent* » (BORET., I, 281).

[3] Préface du *Cap.* de 819, *in fine* (BORET., I, 275) : « libuit nobis... ea quae congesta sunt... in unum strictim congerere et subjectis capitulis adnotare et in publico archivo recondere. » Cf , *Cap.* 808, c. 8 (BOR., I, 138).

[4] *Edict. Caris,* 861 (PERTZ, *Leges,* I, 447). *Edict. Pist,* 864, c. 3 (PERTZ, I, 488). Les comtes prenaient souvent les textes législatifs nouveaux lorsqu'ils retournaient dans leurs comtés, après la visite annuelle qu'ils faisaient au palais (Cf. FUSTEL DE COULANGES : *Transf.*, p. 428).

régler des intérêts internationaux [1], et dans ce cas, ces fonctionnaires jouissaient d'avantages spéciaux. Ils étaient protégés par un « wergeld » d'une élévation extraordinaire [2] et pouvaient exercer le droit de gîte [3]. Les chefs de comté avaient en général l'oreille du souverain, et les particuliers qui désiraient obtenir une faveur du roi avaient soin de se ménager l'influence et la protection de ces officiers [4].

Il est du reste permis, en présence des textes, de supposer que certains comtes n'étaient pas placés à la tête d'un « pagus », mais vivaient à la cour du roi, attendant les ordres de celui-ci et exécutant ses mandats [5].

CHAPITRE III.

RAPPORTS DES COMTES AVEC LE CLERGÉ.

Quand Clovis conquit les Gaules, il y trouva une hiérarchie ecclésiastique puissamment organisée, qu'il eut soin de maintenir et dont il augmenta même les pouvoirs.

[1] *Fredeg. chron.*, § 6, 30-78 (éd. KRUSCH, pp. 125, 132, 160). Cfr. GRÉG. DE TOURS, l. IV, §§ 13-26; V, § 29; VIII, § 12; IX, § 43.

[2] *Lex salica*, t. XIV, § 4 (HESSELS, p. 82). Conf. PARDESSUS, p. 353.

[3] *Lex Ribuar*, t. LXV, § 3 (SOHM, p. 154); *Cap. Pap.*, 787, c. 4 (BORET., I, 198).

[4] Voir, par exemple, la lettre adressée par Eginhard à un « comes », dans laquelle il le prie d'intercéder auprès de l'empereur en faveur de deux frères qui désirent conserver leurs bénéfices (BOUQUET, *Recueil*, VI, 375, n° XXVIII).

[5] Document de 807 : *monasterio yellonensi* (BOUQUET, VI, p. 454) : « qui in aula... Karoli augusti comes exstitit clarissimus. » THEGAN, c. 45 (PERTZ, *Script.*, II, p. 600). GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist.*, IX, 36 : « Comitibus, domesticis... et omnibus qui ad exercendum servitium regale erant necessarii. » *Einhard. Vita Karoli*, § 22, c. 3 (PERTZ, *Script.*, II, p. 455). De même, les comtes énumérés à la page 119, note 3, n'étaient pas vraisemblablement tous des administrateurs de cités.

Le clergé se fit l'auxiliaire de l'autorité civile, et dans bien des circonstances, spécialement en cas de guerre, où les comtés se trouvaient privés de leurs chefs, on vit des prélats prendre la place de ces fonctionnaires. Cette situation se produisit notamment à Chartres, à Sens et à Reims [1]. D'ailleurs, sur le territoire romain, les populations continuèrent à regarder le clergé comme leur protecteur vis-à-vis des conquérants [2]. Des luttes vives furent soutenues contre les comtes [3] par les évêques, qui soulevèrent des conflits même avec la royauté.

Grâce à leurs riches possessions dans les villes, les chefs des diocèses étaient investis de pouvoirs et de prérogatives très étendus. En vertu des lois canoniques, ils exerçaient un droit de juridiction sur les suppôts de l'Église. Souvent ils participaient à l'autorité judiciaire et militaire du comte [4]. Ils partageaient particulièrement son droit de justice quand il s'agissait d'incapables, de libérés et d'autres personnes placées sous la protection de l'Église. Au VI[e] siècle, on vit l'évêque de Lyon lever et armer des troupes [5]. Un siècle plus tard, le métropolitain de Reims, Rigobert, gouvernait la ville et remplissait les fonctions de comte. C'était dans son palais qu'étaient déposées les clefs de la cité dont il refusa l'entrée à Charles Martel lui-même [6]. Arnulphe administrait Metz temporellement et spirituellement [7]. Limoges également paraît n'avoir eu d'autre chef

[1] Bouquet, t. III, pp. 489, 491, 659; Paul Viollet, pp. 385 et suiv.

[2] Cfr. Grégoire de Tours, *Hist.*, IX, 30.

[3] Grégoire de Tours, *Hist.*, IV, 39; V, 36; VI, 37.

[4] Grégoire de Tours, VIII, 39 : « Cum judicibus causas discutere, milicias seculares exercere ». VIII, 1 : « In habitu saeculari commoratus cum judicibus saeculi causas est exsecutus ». Conf. *Form. Andeg.*, n° 32, Zeumer, p. 15; *Senon rec.*, 3; Zeumer, p. 212.

[5] *Diplom. de Bouquet*, II, 616, 619.

[6] Flodoard, *Hist. eccl. remensis;* Varin, *Archives admin. de la ville de Reims*, t. I, 26; *Acta Sanct. januarii*, t. I, p. 176.

[7] Vita Arnulfi, c. 7 (*Script. rerum merov.*, t. II, p. 434) : « Urbem at gubernandum suscepit ».

que le diocésain [1]. A la fin du VII[e] siècle, Agatheus était à la fois évêque et comte de Rennes et de Nantes [2].

Si la nomination des comtes était en principe réservée au roi, la participation de l'évêque à leur désignation est incontestable [3]. Il est à remarquer qu'alors les revenus royaux étaient concédés à ce dignitaire ecclésiastique [4].

La position épiscopale était si brillante et si enviable qu'on vit des comtes usurper des évêchés, leurs revenus et leurs domaines [5]. En un mot, l'influence des évêques revêtait un caractère tel qu'ils avaient souvent en main la direction temporelle de la cité [6].

[1] *Ex miraculis Sancti Martialis* (Bouquet, III, p. 580; Pertz, *Scriptores*, XV, 1, 280).

[2] Bouquet, *Recueil*, III, p. 635. De même, on voit un comte briguer et obtenir la dignité d'évêque, quoique la faveur populaire désigne un autre candidat : « Diaconus (Waldo) cum muneribus et consensu civium regem properat, sed nihil obtinuit. Tunc rex, data praeceptione, jussit comitem, cognomento Dodonem, episcopum ordinari; gestum est ita. » (Grégoire de Tours, *Hist.*, VIII, 22.) Ce passage prouve clairement la tendance du roi à réunir en une main le pouvoir comtal et la dignité épiscopale.

[3] Grégoire de Tours, *Hist.*, V, 47 : « Data nobis (episcopo) populo (que) optionem Eunomius in comitatum erigitur. » Quant au diplôme de 698, attribué à Childebert III et tiré des *Actus episcoporum cenomannensium* (Pertz, *dipl. I*, p. 195, n° 81), en vertu duquel ce souverain promet de ne point choisir de comte de Mans sans l'assentiment de l'évêque et du peuple, il paraît très suspect : « Ut in ipso pago cenomannico accipere comitem non debeant nisi per electionem ipsius pagi pontifici et pagensium. »

[4] *Vitta Eligii* (Bouquet, III, 555; *Act. S. Belgii,* III, 194), I, 32 : « Adeo autem omne sibi jus fiscalis census ecclesiae vindicat ut usque hodie in eadem urbe per pontificas litteras comes constituatur. »

[5] *Vita Hermelandi* (Mabillon, *Acta*, III, 1, c. 13; *Act. Sanct.*, 25 mars, III, 376) : « Erat quidam vir inclytus nomine A. duarum urbium, Namneticae scilicet et Redonicae, comes, locumque episcopatus in praedictis occupans urbibus. »

[6] Grégoire de Tours, *De glor. martyr.*, I, 33 (éd. Arndt et Krusch, p. 509) : « Bertramno qui tunc in episcopatu urbem regebat. » Pardessus, *Dipl.*, II, p. 299 : « Oppido Divone... quo apostolicus vir Assorius (évêque de Langres) regimen tenebat. »

Le clergé devait, au même titre que les chefs de comté, veiller au maintien de l'ordre public et à la bonne administration de la justice. L'évêque exerçait même sur ces magistrats un droit de surveillance étroite en matière judiciaire. Il lui était permis, en l'absence du roi [1], d'obliger les comtes à reviser ou à faire reviser les sentences injustes qu'ils avaient rendues : « Si judex aliquem contra legem injuste damnaverit, in nostri absentia ab episcopis castigetur; ut quod perpere judicavit versatim melius discussione habeta emendare procuret [2]. »

Charlemagne eut pour politique constante d'associer le clergé au gouvernement et à l'administration du pays. Il le fit en conséquence collaborer, surtout par son autorité morale, à l'exécution et à l'observation des lois. Il prescrivit une entente complète entre les comtes, les évêques et les abbés [3]. Il con-

[1] A notre avis, Paul Viollet (*Hist. des inst. pol.*, t. I, 385), en mettant la virgule après « in nostra absentia », ne rend pas le sens exact.

[2] *Clotharii secundi praeceptio*, a. 584-629, c. 6 (Boretius, I, 19).

[3] *Admon. general.*, 789, c. 62 (Boretius, p. 58) : « Ut pax sit et concordia et unanimitas cum omni populo christiano inter episcopos, abbates, comites judices et omnes ubique seu majores seu minores personnas. » *Capit.*, 802, c. 14 (Boretius, p. 94) : « Ut episcopi, abbates adque abbatissae comite(s) que unanimes invicem sint... et ut fideliter vivant secundum voluntate Dei. » *Capit. miss. spec.*, c. 18, a. 802 initio (Boret., I, 101) : « Ut diligenter inquirant inter episcopis, abbatis sive comites vel abatisas atque vassos nostros, qualem concordiam et amicitiam ad se invicem habeant per singula ministeria. » *Cap. Lang.*, c. 5, a. 806 (?) (Boretius, I, 209) : « Volumus ut episcopi et comites concordiam et dilectionem inter se habeant ad Dei et S. ecclesiae protractatum peragendum, ut episcopus suo comiti, ubi ei necessitas proposcit, adjutor et exortator existat qualiter suum ministerium explere possit. Similiter et comis faciat contra suum episcopum, ut in omnibus illi adjutor sit qualiter infra suam parochiam canonicum possit adimplere ministerium. » *Cap. Baïwar. circa*, 810, c. 4 (Boretius, I, 158) : « Ut episcopi cum comitibus stent et comites cum episcopis, ut uterque, pleniter suum ministerium peragere possint. » *Conc. Cabill.*, a. 813, c. 20 (*Mansi. collect. concil.*, t. XIV, p. 97) : « Si inter omnes fideles pax et concordia habenda est.... multo magis inter episcopos et comites esse debet, qui post imperialis apicis dignitatem populum. Dei regunt. Ita enim inter se concordare

seilla à ces magistrats de se poser en défenseurs de l'Église [1], d'obéir aux chefs des diocèses et de leur prêter une aide et une assistance constantes [2]. Le capitulaire de 779 [3] établit une

debent, ut alterutrum sibi ad Dei servitium peragendum et ministerium suum explendum non solum non noceant quin potius adminiculo sint. » *Admonitio*, a. 823-825, c. 7 (Boret., I, 304) : « Vobis vero comitibus dicimus vosque commonemus, quia ad vestrum ministerium maxime pertinet, ut reverentiam et honorem sanctae Dei ecclesiae exhibeatis, et cum episcopis vestris concorditer vivatis, et eis adjutorium ad suum ministerium peragendum praebeatis. » Conf. c. 11, 12 (*id.*, 305); c. 25 (*id.*, 307). On voit par ces textes que Louis le Débonnaire suivit les traces de son père.

[1] *Cap.*, 11 juillet 755, c. 6 (Boretius, I, 33) : « Decrevimus ut secundum canones unusquisque episcopus in sua parochia sollicitudinem adhibeat, adjuvante gratione, qui defensor ecclesiae est, ut populus Dei paganias non faciat. » *Capit. Mantuan*, 781, c. 6 (Boret., I, 190) : « Ut quando episcopus per sua parochia cercata fecerit, comis vel sculdais adjutorium prebeat, qualiter ministerium suum pleniter perficere valeat secundum canonicam institutionem. »

[2] Lettres des « missi » aux comtes, a. 801-813, c. 1 (Boretius, I, 184) : « Primo igitur inter cetera praecipimus et admonemus, ut tam vos ipsi quamque omnes juniores seu pagenses vestri episcopo vestro sive praesenti seu per missum suum mandati per omnia, quantum ad suum ministerium pertinet obedientes sitis et nullam exinde negligentiam habeatis. » *Capitulaire* de 813, c. 10 (Boretius, I, 174) : « Ut comites et judices et obedientes sint episcopo et invicem consentiant ad justitias faciendas ». *Capit. incerti anni*, c. 2 (Boretius, I, 257) : « Et comites similiter adjuvant episcopis, si gratiam nostram velint habere ad hoc constringere populum, ut ista discant. » Conf. *Conc. Aurel.*, c. 13; Mansi, *loc. cit.*, t. IX, p. 61.

Si l'évêque avait à se plaindre de la conduite du comte, il pouvait s'adresser au roi qui envoyait une circulaire à ce magistrat, dans le sens de celle-ci : « Karolus (magnus)..... cognoscat utilitas vestra, quia resonuit in auribus nostris quorundam praesumptio non modica quod non obtemperetis pontificibus nostris seu sacerdotibus quemadmodum canonum et legum continet auctoritas.... jubemus ut nullus quilibet ex fidelibus nostris, a minimo usque ad maximum, in his quae ad Deum pertinent episcopo suo inobediens parere audeat.... sed cum bona voluntate, et omni mansuetudine subjectionis unusquisque sacerdoti suo propter Deum et pacis studium obtemperare studeat. » (Walter, *Corpus juris*, II, p. 131.)

[3] *Capit.*, 779, c. 19 (Boretius, I, 51) : « Ut in praesentia episcopi vel

hiérarchie parallèle entre les dignitaires ecclésiastiques et les fonctionnaires royaux, et plaça l'évêque en face du comte, l'archidiacre à côté du centenier, le « vicedominus » sur le même rang qu'un autre subordonné du comte.

Le but poursuivi par Charlemagne ne fut guère atteint. Les désaccords ne tardèrent pas à naître, et bientôt comtes et prélats se firent mutuellement obstacle [1]. Aussi l'empereur se vit-il obligé, pour éviter les conflits et les empiétements, de délimiter avec précision les droits respectifs de l'autorité ecclésiastique et du pouvoir séculier [2].

Dans la même intention, Louis le Débonnaire ordonna de faire une enquête sur les actes des comtes et des évêques, et sur les relations qu'ils avaient entre eux [3]. La voie tracée par

comitis sit, aut praesenti archidiaconi aut centenarii, aut in praesentia vicedomini aut judicis comitis. » Observation analogue à faire au sujet du « wergeld ».

D'après la loi ripuaire, t. XXXVI, 6-9, l'évêque a droit à 900 sous, le prêtre à 600, le diacre à 400, le sous-diacre à 300 sous, le clerc à 100 sous (d'après les vieux manuscrits : Lönig, *Geschichte des deutschen Kircherechts*, II, p. 301, 297). La loi salique porte, t. LXXVII, 1, 2 (Behrend, p. 73, complément au t. LV), que le prêtre a droit à 600 sous, le diacre à 300 ; un manuscrit de la *Lex emend.*, LVIII, 4, indique 900 sous pour l'évêque.

Le capitulaire de 803, c. 1 (Boretius, I, 113), stipule le même « wergeld ».

Nous avons déjà vu que le comte a droit à un triple « wergeld ».

[1] *Cap.* 811, c. 1 (Boretius, I, 161) : « In primis separare volumus episcopos, abbates et comites nostros et singulariter illos alloqui » ; c. 2 : « Quae causae efficiat ut unus alteri adjutorium praestare nolit » ; c. 5 : « Interrogandi sunt inquibus rebus vel locis ecclesiastici laïcis aut laïci ecclesiasticis ministerium suum impediunt. »

[2] *Ib.*, c. 5 (Boret., I, 161) : « In hoc loco discutiendum est atque interveniendum in quantum se episcopus aut abbas rebus secularibus debeat inserere vel in quantum comes vel alter laïcus in ecclesiastica negocia. »

[3] *Adm. Ludovici ad omnes regni ordines* (823-825), c. 14 (Boret., I, 305) : « Volumus studere, aut per clamatores aut per alia quaelibet certa inditia aut per missos nostros quos ad hoc ordinaverimus, qualiter

Charlemagne fut abandonnée par les successeurs de son fils, qui ne songèrent plus à concilier les deux pouvoirs.

Il convient d'étudier de près les rapports qui existaient entre le tribunal du chef du « pagus », et celui de l'autorité ecclésiastique. L'Église avait de tout temps exercé une juridiction disciplinaire sur les clercs [1]. Mais, non contente de ce droit, elle chercha à soustraire les causes qui intéressaient ses membres au jugement des tribunaux publics, et notamment à la justice du comte.

Cédant aux instances sans cesse répétées du clergé, Clotaire II, à la suite du concile de Paris [2], rendit, en 614, une constitution célèbre, destinée à fixer la compétence respective de ces deux juridictions. Ce document, très obscur en ses termes, est conçu comme suit : « Ut nullum judicum de qualebit ordine clerecus de civilibus causis, præter criminale negucia, per se distringere aut damnare præsumat, nisi convicitur manifestus, excepto presbytero aut diacono. Qui convicti fuerint de crimine capitali, juxta canones distringantur et

unus quisque in hoc certare studuerit, et per commune testimonium, id est episcoporum de comitibus, comitum de episcopis, comperire, qualiter scilicet comites justitiam diligant et faciant, et quam religiose episcopi conversentur et praedicent, et amborum relatu de aliorum fidelium in suis ministeriis consistentium aequitate et pace atque concordia cognoscere. » Conf. *Cap. incerti anni*, nº 5 (Boret., I, 44) : « Scire debent missi, qualiter episcopus atque comes inter se habent conversationem. »

[1] S[t] *Paul ad Corinth.*, I, V, 1, 13; I, VI, 5, 7; II, XIII, 210; *ad Titum*, II, 55; *Code Thedos.*, XVI, II, *de episcopis*, 35 (a, 400) 23 (376) 47 (425; Sidoine Apollinaire, ép. III, 12, *alias* 1 (édit. Krusch, pp. 47, 48; édit. Baret., p. 239, 240). Cf. *Cap.*, 794, c. 6 (Boret., I, 74; Pertz, I, 72).

[2] *Chlotharii edict.*, c. 4, 5 (Boret., I, 21). Le canon du concile de Paris (614) correspondant au § 4 de l'édit était conçu comme suit (Sirmond, *Conc. Gall.*, I, 470; Mansi, *l. c.*, X, 540) : « Ut nullus judicum neque presbyterum neque diaconum vel clericum aut junioris ecclesiae sine scientia ponteficis per se distringat aut damnare praesumat. Quod si fecerit, ab Ecclesia cui injuriam inrogare dignoscitur, tamdiu sit sequestratus quamdiu reatu suo corregat et emendet. »

cum (a) [1] pontificibus examinetur. Quod si causa inter personam publicam et hominibus ecclesiæ steterit, pariter ab utraque partem præpositi ecclesiarum et judex publicus in audientia publica eos debeant judicare ».

Il résulte de ce texte que le comte et les juges publics étaient incompétents [2] pour connaître des actions civiles et des délits privés débattus entre deux clercs. Si l'édit ne dit pas en termes exprès que l'évêque avait seul qualité [3] en la matière, l'argument *a contrario* tiré de cette disposition prouve cette compétence exclusive [4]. Le chef du « pagus », néanmoins, reprenait son droit de juridiction quand il s'agissait d'un délit privé commis non par un prêtre ou un diacre, mais par un clerc de rang inférieur.

[1] C'est le sens de « ab » (par) qu'il faut donner à « cum ». Souvent, à cette époque, c'est là la signification de la préposition (Grégoire de Tours, *Hist.*, III, 33; V, 26; VIII, 47).

[2] Cette incompétence s'étend non seulement au jugement (damnatio), mais aussi aux actes de contrainte et d'instruction (districtio).

[3] Il nous paraît impossible de partager l'opinion professée par Sohm, *Die Geistliche Gerichtsbarkeit im Frankischen Reich* (*Zeitschrift für Kirchenrecht*, IX, pp. 200 et suiv.), d'après laquelle la juridiction de l'évêque ne serait qu'un tribunal de conciliation ne donnant que des conseils, sans force exécutoire. Si l'une des parties ne s'exécutait pas à l'amiable, le plaid ordinaire du comte aurait été appelé, d'après cet auteur, à trancher le différend. Cette thèse nous semble inadmissible : *a*) Le diplôme de Clovis III de 692 dit en termes formels que le tribunal de l'évêque (placitum ante episcopum) est un vrai plaid; *b*) Aucun des documents invoqués par Sohm ne montre un procès *entre deux clercs* vidé devant le *plaid du comte* (Pardessus, *Diplomata*, nos 332, 334, 429, 456, 603, 604).

[4] Le comte est radicalement incompétent pour juger les contestations nées entre deux évêques, dignitaires d'un rang aussi élevé que le sien; *a fortiori*, quand il s'agit d'un procès entre deux métropolitains (*Capitulaire de 812*, 2; Boret., I, 176). Cette question ne laisse aucun doute.

Mais est-ce le roi ou le synode qui jugera? Nous inclinons à croire qu'en principe, le synode seul est compétent et non la juridiction séculière; cette opinion est fondée sur : 1° l'édit de Clotaire; 2° Grégoire de Tours, VI, § 38; 3° Concile de Paris, 614, can. 11 (Sirmond, *Anciens*

Quant à la juridiction criminelle, « crimen capitale », elle restait réservée aux comtes [1]. Mais, après l'enquête qui établissait la culpabilité, le clerc devait être soumis à l'autorité ecclésiastique, afin que celle-ci le dépouillât, suivant les canons, de sa dignité sacerdotale [2].

Si enfin un procès était engagé entre un clerc et un laïque, la solution appartenait, au vœu de la constitution de Clotaire, à un tribunal mixte que présidait le comte, « judex publicus », et qui siégeait « in audientia publica ».

Ce système fut maintenu à peu près intact à l'époque carolingienne, comme le prouvent plusieurs documents [3]. Quelques rares modifications peuvent, toutefois, être constatées.

conciles des Gaules, I, p. 473). A l'époque carolingienne cependant, les textes paraissent contradictoires (v. BEAUCHET, *Inst. judic.*, p. 363). Nous n'insisterons pas davantage sur ce point délicat, mais étranger à notre étude. Quelle que soit l'autorité compétente, il ne peut jamais être question du comte ; pour lui, c'est une « res inter alios acta ».

[1] Ou bien au roi, s'il s'agissait de dignitaires ecclésiastiques de rang élevé (tels que l'évêque).

Avant 614, on voit que la juridiction ordinaire (comte ou roi) était compétente non seulement pour instruire contre les clercs, mais aussi pour les juger et pour les condamner (GRÉG. DE TOURS, *Hist.*, IV, 44; V, 29, 50; VI, 11, 22; VII, 30; VIII, 7, 11, 29, 43). L'édit de 614 consacre le droit de juger en matière criminelle au profit des tribunaux séculiers. Il met, en effet, cette matière à part : « praeter criminalia negutia ». Que ce soit bien dans ce sens qu'il faut interpréter ce texte, la chose résulte clairement, à notre avis, du onzième canon du concile de Châlons (a. 650). Celui-ci se plaint de ce que les comtes jugent les clercs au criminel. Il voit dans cette pratique, *non une infraction à la loi civile*, mais seulement une procédure contraire à la religion et aux canons : « Etiam vel clericos vel abattes... invitos atque districtos ante se faciant (comites) exhiberi, quod omnimodis nec religioni convenit, nec canonum permittit auctoritas. » Cfr. *Vita Aigulfi* (MABILLON, *Acta*, p. 631).

[2] Contra : GLASSON, *Hist. du droit et institutions de la France*, t. III, p. 666, qui, ne faisant aucune distinction entre le civil et le criminel, attribue aux tribunaux d'église compétence en matière criminelle.

[3] α) *En matière civile entre deux clercs*, l'évêque est seul compétent. Le capitulaire de 769, c. 17 (BORET., I, 46), s'exprime de la même manière

Notamment, par dérogation à l'édit de Clotaire, le capitulaire de 769 [1] autorisait le chef du « pagus », avec la permission du . diocésain, à juger un clerc au civil; cependant, dans la suite,

que le canon 4 du cinquième concile de Paris, qui, nous l'avons vu, a inspiré les rédacteurs de l'édit de Clotaire; il porte : « Ut nullus judex neque presbyterum neque diaconum aut clericum aut juniorem ecclesiae extra conscientiam pontificis per se distringare aut condemnare praesumat. Quod si quis hoc fecerit ab ecclesia cui injuriam inrogare dinoscitur, tandiu sit sequestratus quamdiu reatum suum cognoscat et emendet. » Les capitulaires de 787 (?), c. 1; *Vern.*, a. 775, c. 20; de 794, c. 30 (Boret., I, 196, 36, 77) sont rédigés dans le même sens. Le capitulaire de 789, c. 28 (Boret., I, 56), est bien décisif encore en disant : « Ut si clerici inter se negotium aliquod habuerint, a suo episcopo dijudicentur, non a saecularibus. »

β) *En matière criminelle,* le roi ou le comte restent compétents, mais, après l'enquête établissant la culpabilité, le clerc est remis à l'autorité ecclésiastique. Ceci résulte clairement du *Cap. Longob.*, a. 813, c. 12 (Pertz, I, 193) : « Perjurium..... tunc volumus atque jubemus ut si sacerdos vel clericus fuerit, dupliciter bannum nostrum persolvat et postea secundum canones judicetur. » Non moins concluants sont le *Capit. Aquisg.*, 809, c. 10 (Boretius, I, 149), le jugement de 781 rapporté dans le *Codex Carolinus,* ep. 68 (Jaffé, *Biblioth. rerum Germ.*, VI, 212) et la charte nº 202 du *Cartulaire de Redon* par De Courson, p. 157. Le capitulaire de 794, cap. 39 (Boretius, I, 77), s'exprime d'ailleurs d'une façon analogue à celle de l'édit de Clotaire II : « Si presbyter in criminale opere fuerit deprehensus, ad suum episcopum adducatur et secundum canonicam institutionem constringatur. »

γ) *En cas de contestation entre un laïc et un clerc*, la règle de l'édit de Clotaire reste debout : un tribunal mixte est constitué. *Syn. Francf. mense junio*, a. 794, c. 30 (Boret., I, 77), le dit formellement : « Et si forte inter clericum et laïcum fuerit orta altercatio episcopus et comes simul conveniant et unanimiter inter eos causam diffiniunt secundum rectitudinem. » Charles le Chauve, par l'édit de Pise, c. 7 (Pertz, I, 510), confirme cette règle admise sous Charlemagne et Louis le Débonnaire. Du reste, une foule de diplômes attestent cette pratique (voir les textes cités par Beauchet, p. 369, et Sohm, art. cité, p. 219, nº 64). Cfr. également *Form. sen. recent.*, 3 et 6 (Zeumer, pp. 212, 214 : Rozière, 472, 477).

[1] Voir la note ci-dessus, α.

cette disposition ne fut plus reproduite par les textes législatifs.

Le plaid général du comte gardait la connaissance exclusive des procès concernant les immeubles [1], même appartenant à des clercs; mais un capitulaire de Charlemagne décida que l'introduction de la cause serait précédée d'une instance en conciliation devant l'évêque.

Quant aux contestations relatives au statut personnel du clerc, elles compétaient à la juridiction ecclésiastique [2].

L'immunité, elle aussi, entama gravement l'autorité du comte, laquelle se trouvait suspendue par l'octroi de cet important privilège.

Elle était le plus souvent accordée à des établissements religieux, plus rarement à des particuliers [3]. Déjà, des concessions d'immunité furent faites sous les Mérovingiens ; mais à l'époque carolingienne, elles s'étendirent, pour ainsi dire, d'une façon générale à toutes les églises [4]. Elles avaient pour

[1] Voir ci-dessus : chap. I, pp. 49 et suiv.

[2] *Cap. de Mantoue initio*, 787 (?) c. 1 (Boretius, I, 196) : « Volumus primo ut neque abbates et presbiteri neque diaconi et subdiaconi nequislibet de cleros de personis suis ad publica vel secularia judicia traantur vel distringantur, sed a suis episcopis adjudicati justitias faciant. Si autem de possessionibus suis seu ecclesiasticis seu propriis super eos clamor ad judicem venerit, mittat judex clamantem cum misso suo ad episcopum ut faciat eum per advocatum justitiam recipere. Si vero talis aliqua inter eos orta fuerit que per se pacificare non velint aut non possint, tunc per advocatum episcopi, qualem jusserit ipse causa, ante comite vel judice veniat, et ibidem secundum legem finiatur, anteposita persona clericorum, sicut dictum est. »

[3] *Clotharii II edictum*, c. 14 (Boret., I, 20) : « Salva emunitate.... quod ecclesiae aut potentum vel undecumque visi sunt indulsisse pro pace atque disciplina facienda. » Marculfe, I, 14, I, 17 (Zeumer, p. 52).

[4] *Pippini regis capitulare*, 754, 755, c. 2 (Boret., I, 32). *Cap. Vern.*, a. 755, c. 9 (Boret., I, 36) : « De immunitatibus ut omnes immunitates per *universas ecclesias* conservatae sint. » *Cap.*, 817, c. 6 (Boret., I, 282) : « Postea ipsae res ad immunitatem ipsius ecclesiae redeant. » *Cap. papiense*, a. 787, c. 8. (Boret., I, 199). *Cap. missor.*, a. 819, c. 8. *Cap. Olonn. eccl.*, 825, c. 2 (id., *ib.*, 289, 326).

but de protéger le territoire favorisé contre les exactions des agents du pouvoir, et particulièrement des comtes qui résistèrent en vain [1].

Les effets étaient multiples. La « præceptio » de Clotaire [2] (584 à 629) défendait au chef du comté et à ses subordonnés d'exiger une prestation quelle qu'elle fût des églises ou des clercs gratifiés de l'immunité. Les différents droits conférés par ce privilège se trouvent parfaitement énumérés dans un diplôme de Clovis III (691) [3] qui servit de modèle aux chartes d'immunité subséquentes. Ce document s'exprime : « Ut nullus judex publicus ibidem ad causas audiendas, aut freda exactanda, vel fidejussores tollendos, nec mansiones aut paratas faciendas, nec homines ipsius monasterii tam ingenuos quam et servientes, qui super terras suas commanent, distringuendos, nec ullas redibitiones requirendas nec exactandas, judiciaria potestas ibidem ingredere quoquam non præsumat tempore. »

En résumé, le comte ou ses agents ne pouvaient, sur le territoire de l'immuniste, tenir des plaids, réclamer la part du fisc aux amendes, prendre des cautions pour l'exécution des jugements, exercer aucun droit de coercition. En un mot, il leur était interdit de faire un acte quelconque de juridiction ou d'exécution [4]. Il leur était, en outre, défendu de lever des soldats et de requérir des logements, des vivres et du four-

[1] On vit un comte revendiquer la moitié des impôts qu'un couvent avait le droit de prélever sur le marché de Paris, mais il succomba (*Dipl. de Childebert III*, PERTZ, n° 77, p. 68).

Ce fut en vain aussi que le comte de Tours, Gaïso, voulut percevoir des impôts sur les habitants qui en avaient été exemptés par Clotaire Ier ; le souverain Charibert l'en empêcha (GRÉG. DE TOURS, *Hist.*, IX, 30).

[2] « *Chlotharii II praeceptio* (BORETIUS, I, 18) : « ... Ecclesiae vel clericis nullam requirant agentes publici functionem, qui avi vel genetoris nostri immunitatem meruerunt. »

[3] PERTZ, I, 52. Cfr. les autres textes cités par VANDERKINDERE. pp. 187-188.

[4] FLODOARD *Historia remensis ecclesiae*, II, 11 et 17.

rage. La perception des contributions leur échappait également.

L'atteinte que portait la juridiction des immunistes à celle du comte, mérite d'être spécialement étudiée. La formule d'immunité qui interdit à ce fonctionnaire l'entrée dans le domaine de l'immuniste « ad causas audiendas », implique, à notre avis, l'existence du droit de juridiction de ce dernier. Le doute est levé par l'édit de Clotaire (année 614), qui prouve formellement la chose. Aux termes du chapitre 19 [1], les juges de l'immunité doivent être du « pagus ». Un autre passage [2] oppose clairement la juridiction du comte à celle de l'immuniste. Des documents de l'époque carolingienne ne sont pas moins probants [3].

Néanmoins, la compétence du tribunal du domaine privilégié n'était pas générale. L'édit de Clotaire [4] décidait qu'en cas d'accusation criminelle dirigée contre un homme de l'immunité, les agents de celle-ci devaient, quand ils en étaient

[1] Boretius, I, 23 : « Episcopi vero vel potentes, qui in alias possident regionis, judicis vel missus discursoris de alias provincias non instituant, nisi de loco, qui justitias percipiant et aliis reddant. »

[2] C. 14 : « Ecclesiarum res et sacerdotum et pauperum qui se defensare non possunt a judicibus publicis usque audientiam per justitiam defensentur salva emunitate praecidentium domnorum, quod ecclesiae aut potentum vel undecumque visi sunt indulsisse pro pace atque disciplina facienda. »

[3] Voir les textes cités par Waitz, IV, p. 451 et 452, et Brunner, II, p. 300. C'est à tort que certains écrivains invoquent le diplôme de Charlemagne pour l'église d'Osnabrück, de 804 (Moser, *Osnabrükische Geschichte*, appendice au 1er vol., n° 1), portant que l'empereur concède « omne regale vel seculare judicium ». Ce document est faux (Sickel, p. 427).

[4] Boretius, I, 22, c. 15 : « Si homines ecclesiorum aut potentum de causis criminalibus fuerint accusati, agentes eorum ab agentibus publicis requisiti si ipsos in audientia publica.... foris domus ipsorum ad justitiam reddenda praesentare noluerint, et distringuantur, quatenus eosdem debent praesentare. Si tamen ab ipsis agentibus antea non fuerit emendatum ita ut.... » Ici le texte présente une lacune regrettable.

requis, présenter le coupable aux tribunaux publics, à moins que le fait n'eût été déjà amendé par leur propre intervention.

En matière criminelle donc, le comte conservait son droit de juger et pouvait exiger de l'immuniste qu'il lui livrât le coupable [1].

En matière civile, la juridiction de l'immunité avait qualité pour juger les esclaves, les colons ou lites, et les hommes libres qui demeuraient sur son territoire [2]. Mais le chef du canton reprenait son droit de juger dès que le procès s'élevait entre un habitant du domaine privilégié et un étranger [3]. Si celui-ci était défendeur, le demandeur devait l'assigner devant le tribunal du comte. Était-il, au contraire, demandeur, il s'adressait au chef de l'immunité, son agent ou avoué, pour que l'affaire fût conciliée. Si la conciliation n'intervenait pas, la justice du comte tranchait la cause [4];

[1] *Cap. de 779,* c. 9 (Boretius, I, 48; Pertz, I, 36) : « Ut latrones de infra emunitatem illi judicis ad comitum placita praesentetur; et qui hoc non fecerit, beneficium et honorem perdat...» *Cap. de 817,* c. 18 (Boretius, I, 285; Pertz, I, 213) : « Aut si magister eorum vel advocatus qui liber est, eos vel comiti vel misso nostro jussus praesentare noluerit, praedictum bannum nostrum, sexaginta solidos componat. » Quant au coupable qui, après avoir commis un crime hors du territoire de l'immunité, se réfugie dans celle-ci, l'immuniste doit absolument le livrer sous peine d'amende. Et si trois sommations sont restées infructueuses, le comte a le droit d'aller prendre le criminel de vive force (*Cap. in. leg. sal. m.*, a. 803, c. 2, Boretius, I, 113; Pertz, I, 113).

[2] Marculfe, l. I, n° 3 (Zeumer, p. 43).

[3] *Cap. de mon. S. Crucis.*, a. 822-824, c. 5 (Boretius, I, 302) : « De caeteris vero quaestionibus, quas aut alii ab ipsis aut ipsae quaerunt ab aliis secundum consuetudinem ante comitem vel vicarios ejus justitiam reddant et accipiant; tantum ut juste fiant. »

[4] Chartes de Charlemagne et de Louis le Débonnaire pour l'église du Mans, 797, 840 (Bouquet, V, n° 72, et VI, n° 242); *Cap. 802,* c. 16 (Boretius, I, 211; Pertz, I, 105); *Cap. 803,* c. 5, 16 (Bor., I, 115).

mais dans tous les cas l'avoué avait sa place à côté de cet officier [1].

CHAPITRE IV.

RAPPORTS DES COMTES AVEC LA POPULATION GERMANIQUE ET GALLO-ROMANE.

A partir de Clovis, le comte, de simple agent d'exécution, devint chef de canton et eut des rapports directs et immédiats avec la population de son district.

Aux termes de la charte d'investiture, l'action de cet officier s'étendait sur tous les habitants du territoire, sans distinction ni de condition ni d'origine [2].

[1] *Chlot. II edictum*, c. 5 (Bor., I, 21). Les avoués devaient être nommés en présence du comte et avec le concours du peuple (*Cap. miss.*, 809, c. 22; Boretius, I, 151. *Cap. Aquisg.*, 801-813, c. 14; ib. 172. *Cap. Pipp. Langob.*, a. 802, c. 11; ib. 210). Il y avait incompatibilité entre la dignité de centenier du comte et celle d'avoué, fût-ce du comte (*Cap. miss.*, a. 817, c. 19; Bor., I, 190) : « Ut nullus episcopus nec abbas nec *comis*, nec abbatissa centenorum comitis advocatum habeat. » Nous nous rallions à l'opinion soutenue, le 6 août 1891, contre M. Fraison par M. Vanderkindere, à la séance du Congrès archéologique et historique de Bruxelles, à propos de l'origine de l'institution des avoués. Celle-ci est purement civile et ne remonte pas au droit de patronage. Le but de l'institution était de faciliter les rapports entre l'État et les communautés religieuses. Les avoués avaient pour mission à la fois d'assurer l'exercice des droits du souverain vis-à-vis des églises et des abbayes, et de préserver celles-ci contre les exactions des officiers royaux, et notamment des comtes.

Il importe aussi de parler ici d'un privilège reconnu en 815 aux Espagnols établis dans le midi de la France. Ce privilège les affranchit des charges publiques, sauf du service militaire; il accorda de plus à ces habitants le droit de soumettre les contestations les plus légères à l'arbitrage de leurs concitoyens. Mais les affaires civiles et les procès criminels restèrent de la compétence du comte (*Cap. de 815*, c. 2; Bor., I. 262)

[2] Marculfe, I. 8; Zeumer, p. 47 (voir ci-dessus, p. 28).

D'abord, le pouvoir du chef de comté s'exerçait non seulement sur les hommes libres, mais sur les demi-libres [1], lites germains [2] ou colons romains, dans la mesure des droits dont ils jouissaient. Le colon romain pouvait, devant la justice comtale, revendiquer ses serfs [3], défendre sa liberté contre son maître et répondre à la demande de redevances indues [4]. Il servait à l'armée comme l'homme libre et sous les ordres du comte [5].

Ensuite, le chef du « pagus » gouvernait et jugeait aussi bien les Francs que les Gallo-Romains et les sujets d'autres races. Seulement, en pays romain, le magistrat s'appelait « comes », tandis que sur le territoire germain il était nommé « graf ». Il pouvait d'ailleurs être lui-même soit de nationalité germaine, soit d'origine romaine.

Il convient néanmoins de tenir compte du régime de la personnalité des lois, qui resta en vigueur même sous les Carolingiens [6] et permettait à chaque nation de vivre avec les usages et les institutions de droit privé qu'elle avait pratiqués jusqu'alors. Ainsi, quand une cause était débattue entre Gallo-Romains, elle devait, aux termes de la constitution de

[1] Les esclaves et les serfs étaient des « res » du maître.

[2] *Lex salica emendat.*, titre XXVIII, § 1 ; *Recapitul. sol. leg. salicae*, c. 27 (Éd. PARDESSUS, pp. 293, 358). *Diplôme de 800* (GUÉRARD, *Cart. de S^t^-Victor de Marseille*, II, p. 343). *Vita Sancti Libuini* (PERTZ, *Scriptores*, II, p. 136). Cfr. *Loi des Frisons*, titre I^er^, §§ 7, 8, 9, 13, t. IX, §§ 1, 2 (PERTZ, *Leges*, III, p. 660).

[3] ROZIÈRE, *Form.* n° 477; ZEUMER, n° 6, p. 214. Il prêtait aussi le serment de fidélité au roi, auquel les esclaves seuls n'étaient pas astreints (*Cap. miss.*, 792; BOR., I, 66).

[4] *Formule n° 498;* ZEUMER, p. 211, n° 1. *Placitum de 828* (GUÉRARD, II, p. 344).

[5] *Breviar. rer. fisc.* (BOR., I, 250; PERTZ, I, 177). *Cap. de 786*, c. 7 (BOR., I, 66; PERTZ, I, 51).

[6] *Cap. de 768*, c. 10 (BOR., 43). *Cap. de 820*, c. 3 (BOR., I, 297). *Cap. de 802*, c. 48 (ID., *ib.*, 104) : « Ut comites et judices confiteantur qua lege vivere debeant et secundum ipsam judicent. »

Clotaire II [1], être jugée d'après la loi romaine. Peut-on induire du principe de la personnalité des lois que, dans les procès civils engagés entre Gallo-Romains, l'action du « comes » fût nulle, et que les anciennes juridictions nationales, le sénat, la curie, le « defensor » continuassent seuls, en pays romain, à être compétents pour connaître de ces contestations? Nous ne le croyons pas [2]. Si certaines formules indiquent positivement que ces tribunaux ont survécu à la conquête, il est à remarquer qu'elles les montrent seulement investis d'une juridiction volontaire et procédant à la passation d'actes tels que les testaments et les donations [3]. Mais quand il s'agit de trancher des procès civils proprement dits, c'est-à-dire des contestations véritables, nées de conflits d'intérêts privés, alors on voit apparaître dans les textes le « mallus publicus » du comte et les « boni homines [4] ».

Tout ce qu'on peut conclure, à notre avis, du principe invoqué, c'est que les « boni homines » pouvaient être des Gallo-Romains [5]. Il est même probable que, dans les affaires

[1] C. 4 (Boretius, I, 19) : « Inter Romanus negutia causarum romanis legibus praecepimus terminare. » C. 1 (Bor., I, 18) : « Jubemus ut omnibus causis antiqui juris norma servetur. » Cfr. aussi *in fine*. *Lex Rip.*, XXXI, 3, 4 (Sohm, p. 223).

[2] En ce sens, Pardessus, *Loi salique*, p. 514; Sohm, l. c., p. 229; Bethmann-Hollweg, p. 416. Contra : Laferrière, *Hist. du droit français*, III, p. 421; Savigny, *Hist. du droit romain au moyen âge*, § 95.

[3] Marc., II, 17, 37, 38 (Zeumer, pp. 86, 97, 98; Rozière, n° 129, 259, § 1, 328, § 1). *Form. Tur.*, 3, 23 (Zeumer, pp. 136, 147; Rozière, n° 263, § 2, 115). *Coll. Flavian.*, n° 8 (Zeumer, p. 476; Rozière, n° 128). *Addimenta e codicis formul. Turonens*, 4, 5 (Zeumer, pp. 160-161; Roz., n° 268*bis*).

[4] *Form. sen.*, n° 26 (Zeumer, p. 194; Rozière, n° 459). *Form. senon. recent.*, 2, 3, 4, 5 (Zeumer, p. 211; Roz., 479, 472, 458, 480). La formule 32 de Tours (Zeumer, p. 154; Rozière, n° 465) montre une cause jugée « secundum legem romanam » devant les « boni homines » et le comte (ou son représentant).

[5] Grégoire de Tours, *Hist.*, V, 49; *Cart. de S^t-Victor*, I, p. 337 (Vaissette, II, p. 56) : « judices, scaphinos et regimburgos tam gotos quam Romanos seu etiam et salicos ».

où ceux-ci étaient seuls intéressés, les assesseurs étaient pris, sinon exclusivement au sein de la population gallo-romaine, tout au moins de préférence parmi elle [1].

D'ailleurs, il semblerait étrange que pour les causes civiles l'action du chef du « pagus » sur cette population eût été nulle, alors que dans tout autre domaine sa compétence était plus étendue sur elle que sur les Germains. La chose paraîtrait d'autant plus inexplicable qu'en matière criminelle, le pouvoir du comte sur les Gallo-Romains était pour ainsi dire illimité.

Aussi, si chez les Germains le droit d'intervention du tribunal populaire dans les affaires répressives était nettement marqué et reconnu, sur le territoire romain, c'était bien plus l'arbitraire du fonctionnaire royal qui régnait en maître. Les auteurs qui ont vécu en Gaule, et particulièrement Grégoire de Tours, fournissent des exemples remarquables sous ce rapport.

Le comte condamne à la peine qu'il trouve convenable [2], sans avoir égard ni à la condition des accusés [3] ni aux prières des familles ni à l'opinion publique [4]. Tantôt il fait saisir une personne sans aucun motif, « apprehensus sine causa [5] ». Tantôt il se contente de rumeurs indignes de foi et prête l'oreille à la calomnie [6]. Souvent il emprisonne des hommes sans raison plausible, de sorte qu'il doit finir par les mettre en

[1] Cfr., *Adrevaldus de mir. S*i *Benedicti*, lib. I, p. 2, c. 2, num. 8, in *Actis SS. Martii,* t. III, 308 : « Quod salicae legis judices, ecclesiasticas res sub Romana constitutas lege discernere non possunt. »

[2] Il peut mettre à la torture : Grég., *De gl. Martyr.*, I, 72, 69; id., *De Glor. conf.*, 101 (édit. citée, pp. 536, 535).

[3] *Vita Gaugerici* (Bouquet, III, 488, *Act. SS.*, *11 Aug.*, II, 674) « Duos pueros a Landrico illustro... in vincula conjectos ad mortem teneri. »

[4] Grég. de Tours, *Hist.*, VI, 43 (al. 44).

[5] Id., *De virtut. sancti Martini*, III, 53 (Éd. Arndt et Krusch, p. 645).

[6] Grégoire de Tours, *De virtutibus S. Martini*, IV, 35 (Éd. Arndt et Krusch, p. 658) : « Homo accusatus per calumnias malorum adducebatur ad urbem vinctus loro, ut traderetur ergastulo. Cfr., *id.*, III, 53 (même éd., p. 645).

liberté [1]. En un mot, tous les textes font supposer que le magistrat possède un pouvoir absolu [2].

Si parfois les documents parlent d'une multitude de personnes assistant au jugement, ils visent la publicité des audiences, auxquelles l'officier a soin d'appeler les hommes libres [3]. La foule a le droit de manifester son indignation et ses sentiments. Le juge peut partager l'opinion de l'auditoire [4], mais il n'est pas lié par elle. Il fait ce qu'il veut. Grégoire de Tours relate à ce sujet un épisode mémorable. Le comte Albin fait subir à un archidiacre les mutilations les plus graves et le jette ensuite en prison. Les prières de l'évêque et des notables, les cris de l'assemblée tout entière furent impuissants à fléchir la cruauté de l'officier [5].

La formule de nomination du comte traçait théoriquement les rapports de cet officier avec la population. Il devait, avant tout, faire régner la paix [6], être la joie des bons et la terreur

[1] Id., *ibid.*, II, 58 (même édit., p. 628) : « Vinctum in domum suam custodiendum dirigit.... Videns comes nihil se in eum praevalere posse, laxatum a vinculis liberum abscedere jubet. »

[2] Id., *Hist.*, VI, 8 : « Virgis et fustibus caeditur et patibulo condemnetur. » Id., *Virtut. S. Martini*, III, 53 (Éd. Arndt et Krusch, p. 645). Id., *ibid.*, IV, 41 (même éd., p. 660) : « Homines qui carceris vinculis tenebantur »; *id.*, IV, 39 (l. c., p. 659) : « Quum culpabiles quosdam judicis sententia carcerali ergastulo conclusisset ». Id., *Glor. conf.*, 62, 101, 99 (même éd., pp. 784, 811, 812) : « Comes, fure invento, patibulo condemnari praecepit. »

[3] *Vita Amandi* (*A. SS.*, fév. 861) : « Comes... congregata non minima multitudine Francorum. »

[4] *Id.* (*id*, fév. 861) : « Praesentatus est quidam reus, quem omnis turba acclamabat dignum esse mori » Le comte Dotto ordonna « ut eum patibulo deberent affligere. »

[5] Grégoire de Tours, *Hist.*, VI, 34 (alias 44) : « Albinus (comes) apprehensum archidiaconum detrahit pugnis calcibusque coedit, et custodia carcerali coarctat. Pro quo numquam obtinere potuerunt nec episcopus nec cives, nec ullus major natu, nec ipsa vox totius populi acclamantes. »

[6] Cfr. Grégoire de Tours, *Hist.*, VII, 2 : « intervenientibus comitibus pax usque data est. »

des méchants, protéger les faibles, défendre la veuve et l'orphelin. Le capitulaire de 819 [1] lui ordonnait d'entendre, en premier lieu, les causes de ces incapables et de donner à ceux-ci un défenseur d'office.

Mais, en fait, le pouvoir du comte sur les habitants de son « pagus » n'était pas basé sur des lois positives et nettement déterminées. Les récits des historiens montrent, à côté de comtes justes et cléments [2], d'autres qui furent arbitraires et même cruels envers leurs sujets [3]. Si, en général, sur le territoire franc, les populations germaniques n'eurent guère à souffrir de l'administration des « grafen » dont l'activité n'avait pas pénétré profondément dans les rapports de la vie et avait laissé une large part aux anciennes habitudes populaires, dans les villes romanes, on vit plus d'un chef de cité exercer sur les habitants un véritable despotisme. Grégoire de Tours [4] trace le portrait effrayant d'un de ces officiers dans les termes suivants : Le comte Leudaste se montrait âpre au pillage, arrogant dans les querelles, souillé d'adultères. En faisant naître habilement la discorde et en répandant la calomnie, il parvint à réunir des richesses considérables. Il était d'une outrecuidance telle qu'il entrait dans la maison épiscopale,

[1] *Cap. leg. add.*, 818-819, c. 3 (Boret., I, p. 181) : « De Viduis et pupillis et pauperibus : Ut quandocunque in mallum ante comitem venerint, primo eorum causa audiatur et difiniatur. Et si testes... habere non potuerint vel legem nescierint, comes illos vel illas adjuvet dando eis talem hominem qui rationem eorum teneat, vel pro eis loquatur. »

[2] Grégoire de Tours, *Vit. Patrum* (éd. Arndt et Krusch, p. 687) : « In comitatu positus regionem illam (Auvergne) per 40 annos (569 à 610) justitia comitante correxit, et tam severus atque districtus fuit in malefactoribus ut vix eum ullus posset evadere. »

[3] *Vita S. Desiderii, Acta SS.* Mai, V, 253 : « Quemdam itaque judicem in supradicta urbe constituit qui miseriarium suarum voluptatibus deserviret atque insidiarum omnium studia circa ecclesiae nostrae sanctae famulos irrogaret ect... »

[4] *Hist.*, V, 49. La conduite du comte Albinus ne valait guère mieux (Grégoire de Tours, *Hist.*, IV, 44, al. 43).

tout armé et équipé, le casque en tête. Il ne pouvait avoir confiance en personne, car il était ennemi avec tout le monde. Lorsqu'il siégeait en justice avec les notables, clercs et laïques, et qu'il entendait une personne défendre ses droits, il se mettait en colère, injuriant grossièrement les citoyens. Il faisait entraîner les prêtres les mains liées, frappait de verges les soldats. Il est impossible de décrire tous les abus qu'il commettait.

D'autres textes montrent les chefs de canton faisant peser lourdement leur pouvoir sur les populations et poussant la sévérité tellement à l'excès que les prisons étaient remplies de citoyens [1].

Les guerres intestines qui s'élevèrent à la fin de la dynastie mérovingienne, furent de nature à renforcer l'autorité des comtes. Ils devinrent les souverains des comtés qui, en réalité, formèrent des États séparés. Si l'ancien caractère national des Germains sut restreindre les pouvoirs des « grafen » au profit de la liberté populaire, les chefs des cités romaines se comportèrent en vrais tyrans, gouvernant d'après leur bon plaisir. Ils accablèrent les populations gallo-romaines de charges et d'impôts et se rendirent coupables des vols, des exactions et des pillages les plus éhontés [2]. Charlemagne et Louis le Débonnaire s'efforcèrent de réagir contre cette désorganisation et tâchèrent de défendre les populations contre l'arbitraire des comtes [3]. Ils rappelèrent leurs devoirs à ces officiers et leur apprirent qu'ils étaient les aides du prince, les soutiens du peuple et non ses oppresseurs. Ils les engagèrent à choisir des subordonnés fidèles et honnêtes, à poursuivre implacablement les malfaiteurs et à ne jamais se laisser guider que par le sentiment de la justice. En un mot, ces magistrats devaient

[1] *Fortun. Vita Germani,* c. 30, 37, 62. (*Monum. Germ. Auctores,* IV, 2 (éd. Fr. Leo), pp. 17, 19, 24).

[2] Audoneus, *Vita Eligii,* I, 20 (*A. S. Belgii,* p. 194) : « duces (comites)... spatiosas surripiunt villas. »

[3] Einhard, *Vita Karoli,* c. 2 (Pertz, *Script.*, II, 444).

s'appliquer à mériter le nom de juste [1]. Ces conseils ne furent pas complètement perdus : il y eut des comtes qui comprirent leur devoir; malheureusement, leur exemple ne fut pas suivi par tous [2]. A partir de Charlemagne, la royauté exerça un droit de surveillance étroite sur la conduite et l'administration

[1] *Cap.* 802, c. 25 (BORETIUS, I, p. 96) : « Ut comites et centenarii ad omnem justitiam faciendum compellent, et juniores tales in ministeriis suis habeant, in quibus securi confident, qui legem adque justitiam fideliter observent; pauperes nequaquam oppriment, fures latronesque et homicidas, adulteros, malificos adque incantatores vel auguriatrices omnesque sacrilegos nulla adulatione vel praemium nulloque sub tegmine celare audeat, sed magis prodere, ut emendentur et castigentur secundum legem, ut Deo largiente omnia haec mala a christiano populo auferatur. » *Ludov. admon.*, a. 825, c. 8 (BORETIUS, I, 304) : « Proinde monemus vestram fidelitatem, ut memores sitis fidie nobis promissae, et in parte ministerii nobis commissi, in pace scilicet et justitia facienda, vosmetipsos coram Deo et coram hominibus tales exhibeatis, ut et nostri veri adjutores et populi conservatores juste dici et vocari possitis, et nulla quaelibet causa aut munerum acceptio aut amicitia cujuslibet vel odium aut timor et gratia ab statu rectitudinis vos deniare compellat... » JONAS, *De inst. regali*, c. 5 (D'ACHÉRY : *Spicileg. veter. aliquot scriptorum,* p. 331) : « quod hi qui post regem populum Dei regere debent, id est duces et comites, necesse est, ut tales ad constituendum provideantur qui sine periculo ejus a quo constituuntur constitui possunt, scientes se ad hoc positos esse ut plebem christi sibi natura aequalem recognoscant eamque clementer salvent et juste regant, non ut dominentur et affligent, neque ut populum aestiment aut ad suam gloriam sibi illam subiciant. »

[2] Voici deux portraits, l'un du bon, l'autre du mauvais comte : « Primo quidem de statu rei publicae et de communi omnium utilitate nocte dieque tractabat (le comte Guillaume de Toulouse). Secundo ut tractae leges salubriter constitutae ratae forent et illibatae, lites universorum et diversa negotia aequissimis dirimens et discernens judiciis, pauperum specialiter, pupilli et viduae judex ipse propitius...

Quam terribilem vero sententiam de conversatione comitum intulerit, quis enarrare sufficiat? Cum quosdam eorum non vindices criminum esse dixerit, sed vice diaboli persecutores hominum justos damnando et reos justificando, furibus et sceleratis communicando. Munerum, inquit, praeventione caecati, pro mercede futurorum nihil agunt. Sed cum mundanas leges pro coercenda mali audacia administrant, damna legalia,

de ces officiers. Les récits des chroniqueurs montrent que même sous le successeur de l'empereur, ce droit ne resta pas lettre morte. Ainsi, dans l'histoire de la vie de Louis le Débonnaire par Thégan [1], on voit le roi recevoir les réclamations des habitants au sujet des comtes, mettre fin aux exactions de ces magistrats et annuler les actes faits par eux contrairement aux lois et portant atteinte soit à la liberté, soit à la propriété individuelles.

Charlemagne protégea les hommes libres contre le trop grand nombre de corvées et de prestations de toute nature que les comtes exigeaient d'eux [2]. Il fut défendu à ces officiers de spolier ou d'exproprier frauduleusement le bien d'autrui. Pour éviter que les ventes ne prissent un caractère frustratoire, elles devaient être faites au mall public, en présence du chef du « pagus », des scabins et des notables [3].

quae debitoribus infligunt, absque misericordia et quasi jure sibi debita, suae avaritiae reponunt, hic iterum invenienda. Justitiam vero spe futurorum numquam agunt; sed cum eam gratis offerre omnibus pro aeterniatis mercede debeant, semper eam venalem sicut et animam suam portant. » (MABILLON, *Acta*, IV, 1,268.)

[1] C. 13 (PERTZ, *Scriptores*, t. II, p 593) : « Princeps misit legatos suos supra omnia regna sua inquirere et investigare si alicui aliena injustitia perpetrata esset, et si aliquem invenissent qui hoc dicere vellet et.... hoc probare potuisset, statim cum eis in provinciam ejus venire praecepit. Qui... invenerunt innumeram multitudinem oppressorum, aut oblatione patrimonii, aut exspoliatione libertatis quod iniqui ministri, comites et locopositi... exercebant... Princeps destruere jussit acta patrimonia oppressis reddidit, injuste ad servitium inclinatos absolvit... Cfr. *Vie de Louis le pieux*, par l'Astronome, ch. LIV et LIII (PERTZ, *Scriptores*, 639-640) : « ... et (imperator) quia aliqui comitum in prehensione et exterminatione latronum segnes reperti sunt... eorum segnitiem castigavit. »

[2] Voir ci-dessus, pp. 95 et suiv.

[3] *Conc. Arel.*, 803, c. 3. MANSI, *Coll. conc.*, p. 62 : « Ne comites vel vicarii seu judices vel centenarii sub mala occasione vel ingenio res pauperum emant nec per vim tollant aut quolibet argumento subripiant, sed, si cui aliquod possessionum emendum aut vendendum est, id in publico

Les Carolingiens tâchèrent également de couper court aux abus que commettaient les comtes à l'occasion de la levée des troupes, et empêchèrent ces magistrats de ruiner les habitants par des appels aux armes constamment renouvelés [1].

Le droit de police du fonctionnaire royal ainsi que son pouvoir de punir seul, sans l'intermédiaire d'assesseurs, furent rendus moins arbitraires, et la liberté individuelle fut entourée de garanties sérieuses [2].

Charlemagne apporta aussi des changements profonds à l'organisation judiciaire, dans le but d'alléger la tâche, d'un poids écrasant, que les chefs des cantons faisaient peser sur les populations.

A l'époque mérovingienne, quoique les lois salique et ripuaire n'indiquent pas positivement cette obligation, les hommes libres assistaient aux plaids tenus par les comtes. Les lois alamanne et bavaroise imposent expressément ce devoir [3].

Ces officiers multipliaient à l'envi les assemblées judiciaires,

coram comite et judicibus et nobilibus civitatis facere debebit. » Cfr. *Cap. Karol. magni*, a. 779, c. 19 (Boretius, I, 51) : « De mancipia quae vendunt, ut in praesentia episcopi vel comitis sit... » *Cap. Langob.*, a. 806, c. 18 (Boretius, I, 211) : « Ut nemo praesumat quis hominum vendere aut comparare nisi in praesentia comitis. »

[1] Voir ci-dessus, pp. 101 et suiv.

[2] Voir ci-dessus, pp. 41 et suivantes.

[3] *Lex alam.*, t. XXXVI, § 4 (Pertz, *Leges*, III, p. 56, éd. Lehmann, p. 96) : « Qualiscumque personna sit aut vassus ducis aut comis aut qualiscumque personna, nemo negligat ad ipsum placitum venire, ut in ipso placito pauperi conclament suas causas. »

Lex Bajur., t. II, § 14 (Pertz, *Ib.*, p. 287) : « et omnes liberi conveniant constitutis diebus ubi judex ordinaverit, et nemo sit ausus contempnere venire ad placitum qui infra illum comitatum maneant, sive regis vassus sive duces, omnes ad placitum veniant. Et qui neglexerit venire, damnetur XV solidis. »

En notre sens, Waitz, II, 2e partie, p. 142; Fahlbeck (*La royauté et le droit royal francs*, p. 387) et Fustel de Coulanges (*Recherches*, p. 387) nient l'obligation. Beauchet, page 15, distingue suivant les plaids.

mettant les sujets dans l'alternative, ou de perdre un temps précieux pour leurs affaires, ou de payer une amende en cas de non-comparution. Certains comtes, pour ne pas devoir trop se déplacer, avaient soin de convoquer toujours les mêmes hommes libres, ceux qui se trouvaient le plus près d'eux. Le pouvoir judiciaire devint, entre les mains de ces fonctionnaires, un moyen sûr de s'enrichir au détriment des petits propriétaires [1], qui se trouvèrent forcés de vendre leurs biens à vil prix, aux comtes eux-mêmes. Ainsi la société voyait dans son sein le nombre des malheureux et des malfaiteurs sans cesse s'accroître, tandis que la classe moyenne, base des anciennes institutions, tendait à disparaître [2].

Ce fut ce mal que Charlemagne combattit sans trêve ni merci.

Une distinction précise fut faite entre les plaids ordinaires et les plaids généraux. Les hommes libres furent dispensés de venir aux « placita minora » et remplacés par des magistrats permanents, « scabini » [3], dans la désignation desquels l'in-

[1] Argument *a contrario* du *Cap. de 781-810*, c. 12 (Boretius, I, 207; Pertz, I, 151) : « Ut per placita non fiant banniti liberi homines.... et pro hoc condemnati illi pauperes non fiant. »

[2] *Cap. de 805*, c. 16 (Bor., I, 125; Pertz, I, 134) : « De oppressione pauperum liberorum hominum ut non fiant a potentioribus per aliquod malum ingenium contra justitiam oppressi ita ut coacti res eorum vendant aut tradant. Ideo haec et supra et hic de liberis hominibus diximus, nec forte parentes contra justitiam fiant exheredati et regale obsequium minuatur, et ipsi heredes propter indigentiam mendici vel latrones seu malefactores efficiantur. Et ut saepius non fiant manniti ad placita, nisi sicut in alio capitulare praecipimus ita servetur. »

[3] Le premier document dont l'authenticité et la date paraissent certaines et qui parle des scabins, semble être le procès-verbal d'un plaid tenu par les « missi », à Digne, en 780 (*Cart. de St-Victor*, Guérard, n° 32). La formule Bign., 7 (Zeumer, p. 230; Rozière, n° 460) parle aussi des « scabini », mais il est probable qu'à cette époque ce mot ne désigne pas encore les fonctionnaires de Charlemagne, et que c'est aux anciens rachimbourgs qu'on a affaire. Quant à la charte de 745 qui mentionne

fluence du comte ou du « missus » était prépondérante [1]. Ils continuèrent à être tenus de paraître aux « placita generalia ». Mais Charlemagne, pour restreindre l'obligation qui incombait aux particuliers, limita à trois par an le nombre des assemblées auxquelles l'assistance était obligatoire [2].

un Gumbarius scavinus dans le pays de Flandre, elle doit être considérée comme fausse (Warnkönig, trad. par Gheldof, I, 321 et suivantes).

Le *Cap. miss.*, a. 803, c. 20 (Bor., I, 116; Pertz, I, 115) prouve d'une façon décisive l'existence des scabins et montre bien que les hommes libres ne devaient pas assister aux plaids ordinaires : « Ut nullus ad placitum banniatur, nisi qui causam suam quaerere aut si aliter ei quaerere debet, exceptis scabineis septem, qui ad omnia placita praeesse debent. »

D'autres documents, non moins clairs, mais de date postérieure, paraphrasent en quelque sorte le capitulaire de 803 : *Cap. Pipp.*, a. 801-810, c. 10 (Boretius, I, 210). *Cap. aquisgr.*, a. 809, c. 5 (Bor.. I, 148; Pertz, I, 156). *Concess. gener.*, 828? 2 (Boretius, I, 320; Pertz, I, 233).

[1] *Cap.* 809, c. 11 (Bor., I, 149; Pertz, I, 156). *Cap.* 826 (Bor., I, 310). En fait, la nomination des scabins était faite par le comte par suite d'une délégation royale (Baluze : *Marca Hispan.*, n° 41, a. 879) : « Judices (scabini) qui jussi sunt a Mirone comite (comte de Roussillon) causas audire, dirimere vel judicare. » Moins souvent en pratique, le « missus » procédait à la nomination des scabins (*Cap.*, 803, c. 3; Bor., 115, *Cap.*, 829, c. 2 (Boretius, II, 15; Pertz, I, 351). Il les désignait lorsqu'une vacature se produisait, et qu'il était justement sur les lieux, ou bien encore quand il y avait conflit sur le choix entre le comte et le peuple. En théorie, celui-ci participait à la désignation; mais le peuple proposait-il les scabins, ou se bornait-il à approuver la nomination faite par le comte ou le « missus »? Nous croyons qu'il ne faisait qu'approuver; le capitulaire de 829 se sert, en effet, du mot « consensu ». D'ailleurs, en fait, l'intervention du peuple avait peu d'importance.

[2] *Cap. missor.*, a. 819, c. 14 (Boretius, I, 290) : « De placitis si quidem quos liberi homines observare debent, constitutio genitoris nostri penitus observanda atque tenenda est, ut videlicet in anno trio solummodo generalia placita observent, et nullus eos amplius placita observare compellat nisi forte quilibet aut accusatus fuerit aut alium accusaverit aut ad testimonium perhibendum vocatus fuerit. Ad caetera vero quae centenarii tenent, non alius..... » *Cap. incerti anni* (Boretius, I, 214), c. 4 : « hi pauperes... non cogantur in placitum venire nisi bis aut ter in anno. » *Cap.*, 769, c. 12 (Bor., I, 46) : « Ut ad mallum venire nemo tardet pri-

Telle fut l'œuvre vigoureuse entreprise par Charlemagne. Ses successeurs furent impuissants à mener la lutte à bonne fin et à protéger efficacement les petits contre les oppressions des grands, spécialement des comtes.

D'ailleurs, l'appauvrissement et la disparition de la classe moyenne donna naissance à une situation nouvelle.

D'un côté, les hommes libres entrèrent en grand nombre dans les ordres, croyant trouver, en échange de la soumission, la protection que pouvait leur offrir l'Église, grâce à sa force spirituelle et temporelle. Le danger devint si pressant qu'à diverses reprises les souverains durent défendre l'entrée dans les ordres sans leur autorisation ou celle du comte [1].

D'un autre côté, l'immunité, elle aussi, porta ses fruits. Concédée à des grands, soit ecclésiastiques, soit laïques, elle eut pour conséquence de soustraire au pouvoir du chef du canton les habitants du domaine privilégié.

Enfin, les hommes libres, accablés et exploités par les comtes, le clergé et les seigneurs, se décidèrent à se soustraire aux lourdes charges militaires et judiciaires qui les écrasaient, et se placèrent sous la protection des grands qui paralysèrent l'action des fonctionnaires royaux [2].

mum circa aestatem, secundo circa autumnum. Ad alia vero placita, si necessitas fuerit vel denunciatio regis surgeat »... *Cap.*, 801-810, c. 4 (Boretius, I, 210) : « Ingenuos homines nulla placita faciant custodire, postquam illa tria custodiant placita quae instituta sunt... » *Cap.*, 823, c. 2 (Bor., I, 321) : « Neque cogantur ad placita venire praeter ter in anno sicut in capitulare continetur. »

[1] *Conc. Aurel.*, a. 511, c. 4. Labbe, *Sancrosancta concilia,* IV, 1405. Cfr. *Cap. miss. in Thed. villa datum*, 805, c. 15 (Boretius, I, 125). *Conc. Rem.*, a. 630, Labbe, V, 1690 : « Hi vero quos publicus census spectat, sine permissu principis vel judicis se ad religionem sociare non audeant. »

[2] Il est clair qu'un comte pouvait être « senior » en même temps, et comme tel entraver l'action du pouvoir central. La vassalité eut pour conséquence d'altérer profondément les rapports des sujets avec l'État. Déjà au commencement du IXe siècle, le prince était obligé de s'adresser au

Toutes ces causes contribuèrent à produire un ordre social nouveau. De cette situation sortit la féodalité, régime dont l'influence sur la civilisation moderne devait être immense.

seigneur afin d'obtenir, par son intermédiaire, les prestations de ses sujets; et le capitulaire de 811 rendit le seigneur responsable de leur absence à l'armée (*Cap. Bonon.*, c. 9; Bor., I, 161) : « Quicumque liber homo inventus fuerit anno praesente cum seniore suo in hoste non fuisse, plenum heribannum persolvere cogatur. Et si senior vel comis illius eum domi dimiserit, ipse pro eo eundem bannum persolvat. » De même, le comte devait s'adresser aux seigneurs pour amener devant son plaid l'homme libre qui habitait leur territoire (*Hlud. II conv. Tic.*, a. 855, c. 3; Pertz, I, 453). Quant aux colons et aux serfs, le seigneur exerçait sur eux un droit de coercition qui n'excluait pas toujours celui du comte (*Cap.*, 804-813, c. 7 et 9; Bor., I, 181).

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

PRÉFACE 3

SOURCES 6

NOTIONS GÉNÉRALES ET PRÉLIMINAIRES 15

CHAPITRE I. — Position des comtes dans le royaume franc, exposée d'après l'ensemble des textes depuis Clovis jusqu'au traité de Verdun 22

SECTION I. Le comte chef de la justice 30

§ 1. Droit de police du comte, son pouvoir de juger seul et de poursuivre d'office . . 34

§ 2. Le comte chef du tribunal ordinaire du royaume franc 43

§ 3. Mission du comte au sein du plaid . . . 52

§ 4. Ressort et compétence du tribunal du comte 66

§ 5. Rôle du comte en matière d'exécution judiciaire 74

§ 6. Le droit du ban et décret du forban . . 83

§ 7. Conditions de moralité et de capacité requises chez le comte 87

SECTION II. Le comte chef de l'administration du pagus 89

SECTION III. Le comte chef des finances du pagus. 92

SECTION IV. Le comte chef militaire 98

CHAPITRE II. — Rapports des comtes avec le Roi. 104

CHAPITRE III. — Rapports des comtes avec le clergé 122

CHAPITRE IV. — Rapports des comtes avec la population germanique et gallo-romane. 136

BRITISH MUSEUM

LES

LANGUES OURALO-ALTAÏQUES

ET L'IMPORTANCE DE LEUR ÉTUDE

POUR CELLE DES

LANGUES INDO-GERMANIQUES

PAR

W. BANG,

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN.

La science du langage... emploie incontestablement la méthode des sciences naturelles.

HOVELACQUE et HERVÉ, *Anthropologie*, p. 608.

(Présenté à la Classe des lettres dans la séance du 5 juin 1893.)

LES

LANGUES OURALO-ALTAÏQUES

ET L'IMPORTANCE DE LEUR ÉTUDE

POUR CELLE DES

LANGUES INDO-GERMANIQUES.

S'il est vrai, et il n'y a pas lieu d'en douter, que la nature, dans son œuvre éternelle, procède toujours du plus petit au plus grand, du plus élémentaire au plus développé, il est certain que ceux qui s'occupent d'elle doivent la suivre dans cette voie.

C'est ce qu'ils ont compris depuis longtemps [1]; aussi voyons-nous que, dans n'importe quel traité, soit sur les sciences naturelles entières, soit sur une partie spéciale de ces sciences, les auteurs commencent par les types inférieurs pour finir par les êtres supérieurs; si c'est une monographie, ils nous montreront d'abord l'être choisi par eux à l'état le plus primitif,

[1] Cf. Bossu, *Anthropologie,* vol. I, p. 2 : « ... il faut commencer par l'étude des corps les plus simples pour arriver successivement à celle des plus composés ». Mgr Mercier, *Psychologie,* p. 26 : « ... pour aller du simple au composé, nous commençons par la biologie de la cellule ». Cf. dans le même sens : Claus, *Zoologie,* éd. fr., p. 19; de Quatrefages, *Races humaines,* pp. 5, 45, etc.; le Dr Rauber, dans les *Sitzungsberichte der Naturforsch. Gesellschaft* de Dorpat, vol. IX, pp. 20 et suivantes.

pour nous faire suivre, pas à pas, les différentes phases de son développement.

Pourquoi, nous autres linguistes, ne les suivrions-nous pas dans cette voie, aussi juste, aussi vraie pour nous que pour eux? Cette méthode nous est tout indiquée; et comme on connaît les énormes avantages que les sciences naturelles en ont tirés, il me semble fort raisonnable de l'appliquer à notre tour.

Car le langage humain, qu'est-ce autre chose qu'un organisme pareil, si l'on veut, à une plante qui naît, se développe et se fane?

Que l'on me permette de continuer cette image et de l'appliquer d'abord aux langues indo-germaniques, qui, de toutes les langues, sont les plus riches en formes et expressions.

Elles peuvent être comparées à des plantes qui, dans l'éclat de leur floraison, sont exposées peut-être à mourir sous le soleil brûlant du midi.

Envisagées à ce point de vue, les langues indo-germaniques représentent un être achevé, auquel, sans doute, certains changements peuvent encore survenir, mais dont le caractère essentiel, l'individualité est dorénavant parfaitement déterminée.

A force de comparer les langues indo-germaniques entre elles, il faut en convenir, on a déjà trouvé et l'on trouvera encore la solution d'un grand nombre de problèmes; mais comme l'idiome indo-germanique primitif ou commun, qu'il nous est permis de restituer, représente déjà un type d'une haute perfection, ces comparaisons ne sauraient suffire.

C'est ici donc qu'il nous faut recourir à des idiomes moins développés, si nous voulons appliquer la méthode employée dans les sciences naturelles. Et comme nous avons le choix, nous prenons les langues ouralo-altaïques, qui, de leur côté, nous fournissent un type moins développé, se présentant à nous dans un état plus primitif, c'est-à-dire une herbe toute jeune, qui nous permet de l'observer dans sa formation et de prendre sur le vif les différents stades de son développement.

Le grand mérite de ces langues est, en effet, d'être comme transparentes; tout s'y explique : au point de vue physiologique, il n'y a presque pas d'élément dont la valeur puisse nous échapper; au point de vue psychologique, les significations multiples d'un mot nous permettent de nous rendre compte des divers changements de sens. En un mot, dans les langues ouralo-altaïques, nous voyons l'esprit humain à l'œuvre.

Pour justifier le choix que nous avons fait, il suffira de citer ici les paroles de M. Fr. Müller, professeur à l'Université de Vienne, qui, dans son célèbre *Grundriss der Sprachwissenschaft* [1], dit avec raison ce qui suit : « Il est incontestable que, pour l'histoire du langage, les idiomes altaïques (mandchou, mongol, buriate, tongouse, iakoute et turc) sont les plus importants, car c'est là qu'est exposé, devant nos yeux, tout le procédé de formation de ces classes de langues. En effet, ces langues présentent, en ce qui concerne la flexion grammaticale, deux degrés distincts : 1° le degré d'isolement (mandchou, mongol) et 2° le degré d'agglutination qui, dans son plus grand développement, est égal presque à la véritable flexion (tongouse, buriate, iakoute, turc). Dans ces langues, il nous est permis de suivre ce que l'on appelle le « développement progressif » (le passage de l'isolement à l'agglutination), qui, pour les langues indo-germaniques, s'est déjà opéré il y a des milliers d'années. » (Cp. *op. cit.*, II, 2, pp. 258 et 259.)

Après F. Müller, citons son illustre homonyme d'Oxford, M. Max Müller : « On comprend sous le nom de « langues altaïques » le tongouse (mandchou et tongouse proprement dit), le mongol (mongol, buriate) et le turc (iakoute et turc proprement dit). Quelques dialectes tongonses et mongols représentent le premier degré de l'agglutination qui, en plusieurs cas, n'est qu'une simple juxtaposition. Le turc a commencé à passer du degré d'agglutination à celui de la flexion. (Cp. Max Müller, *Religion naturelle,* 1890, article : *Langues ouralo-*

[1] Cet ouvrage est en effet un véritable monument scientifique, comme l'ont dit V. Henry et le Dr Stoll (*Sprache der Ixil-Indianer*, p. 14).

altaïques, p. 315 de l'édition allemande.) Après le tongouse [1], c'est le mongol qui est la langue la plus pauvre parmi les langues ouralo-altaïques, et le nombre limité de désinences grammaticales confirme le fait que, comme langue, le mongol n'a presque pas subi de changements (*loc. cit.*, p. 317). La plupart des langues (non turques) se dressent devant nous comme des roches calcaires, et c'est seulement le microscope du linguiste qui peut découvrir les restes d'une vie organique... Par contre, dans la grammaire des langues turques, nous trouvons un idiome d'une construction parfaitement transparente et une grammaire dont nous pouvons étudier l'organisme, comme nous étudions la formation des cellules dans une ruche vitrée » (*loc. cit.*, p. 319).

Les jugements, identiques au fond, de ces deux autorités parlent assez haut en faveur des langues ouralo-altaïques. Je me plais cependant à citer encore les paroles de M. Otto Böhtlingk, l'un des auteurs du fameux *Dictionnaire sanscrit de Saint-Pétersbourg,* qui, dans son œuvre magistrale sur la langue des Iakoutes, nous dit : « Je ne regrette pourtant ni la peine ni le temps que j'ai mis à cette œuvre, parce que, d'abord, je crois avoir rendu un service à la linguistique générale, et que, ensuite, cette excursion dans le domaine de langues qui, jusqu'alors, m'étaient parfaitement inconnues, a énormément étendu mes connaissances... Je serais charmé si d'autres savants pouvaient employer au profit de la linguistique générale ce que je viens de leur communiquer dans ce travail. » (Cp. Böhtlingk, *Ueber die Sprache der Jakuten,* 1851, Introduction, p. LIII) [2].

[1] La première partie de cette phrase renferme une erreur, car si, parmi les langues ouralo-altaïques dont nous parlons ici, il y en a une qui soit riche en flexions grammaticales, c'est bien le tongouse. Du reste, d'autres que Max Müller ont versé dans cette erreur, que j'ai déjà réfutée dans mes *Uralaltaische Forschungen,* 1890, page 1, et dans le *Toung Pao,* I, page 334. (Cf. WINKLER, *Peuples et langues ouralo-alt.*, 1884, pp. 425 et 479.)

[2] Cf. l'introduction de la *Linguistique générale* de M. GEORG VON DER GABELENTZ, où il est dit que chaque linguiste devrait étudier au moins une langue appartenant à une classe autre que celle de sa langue de prédilection. (Cf. *loc. cit.*, p. 51, et mes *Études ouralo-alt.*, p. 4.)

A ma connaissance, Böhtlingk n'a pas eu ce plaisir-là; en effet, si une étude a été négligée, c'est bien celle des langues ouralo-altaïques et spécialement des langues altaïques. Des savants comme J.-J. Schmidt (voir l'Introduction à sa grammaire et à son dictionnaire mongols ainsi qu'à son édition du *Ssanang Ssetsen Chungtaidschi*) et H.-C. von der Gabelentz (voir la préface à son édition mandchoue du *Sse-schu, Schu-king* et *Schi-king*) ont bien pu se plaindre de l'état de disgrâce dans lequel les langues altaïques semblent être tombées chez les orientalistes : rien n'y a fait. Moi-même j'ai déjà essayé plusieurs fois de changer un peu cet état de choses regrettable, en indiquant [1] l'importance des langues ouralo-altaïques, non seulement pour elles-mêmes, mais encore pour la linguistique générale... mais je ne me flatte pas d'avoir eu plus d'ascendant que les Schmidt et les von der Gabelentz.

La seule chose à faire, c'est donc de continuer notre œuvre et de tâcher de la mener à bonne fin, « l'âme de chaque œuvre étant de l'accomplir quand on l'a commencée », comme disait Gengis-Khan avant de rendre son âme au Tengri [2].

Si, dans la suite, nous nous basons un peu plus sur le mandchou, le mongol et le buriate, c'est que nous connaissons mieux ce groupe-ci que les autres et que, en effet, ils renferment en quelque sorte la phase isolante, agglutinante et flexive à la fois, comme l'a dit Mgr de Harlez [3] (*Manuel de la langue mandchoue*, p. 10).

Parmi les nombreux cas où, d'après nous, une comparaison entre les langues ouralo-altaïques et indo-germaniques pourrait

[1] *Loc. cit.*, et dans les *Beiträge zur Kunde der asiatischen Sprachen*. (Toung Pao, II, pp. 208 et suivantes.)

[2] Cf. *Ssanang Ssetsen Chungtaidchi*, Histoire des Mongols orientaux, p. 104, verso, l. 12.

[3] Nous publierons ultérieurement une étude sur cette question importante, d'autant plus que Mgr de Harlez en a exprimé le désir dans son rapport à la Classe.

être de la plus grande utilité pour l'étude de ces dernières, nous en choisissons un des plus curieux : les présents formés par l'addition, à la racine simple d'un élément nasal (thème de présent à suffixe, renfermant une nasale). Voici d'ailleurs le tableau des différents modes de formation en indo-germanique, d'après M. Brugmann [1] :

1. XII[e] classe (scr. *mr̥-ṇā-ti*) : la racine, augmentée de *-nā-*, *-nə-*, *-n-*, comme thème du présent.

2. XIII[e] classe (scr. *mr̥-ṇá-ti*) : la racine, augmentée de *-no-*, comme thème du présent.

3. XIV[e] classe (scr. *iṣ̌-ṇa-t*) : la racine, augmentée de *-n̥no-*, *-eno-*, *-ono-*, comme thème du présent.

4. XV[e] classe (scr. *yunák-ti*) : la racine, augmentée de l'infixe nasal, comme thème du présent.

5. XVI[e] classe (scr. *yuñj-á-ti*) : la racine, augmentée de l'infixe nasal et de la voyelle thématique, comme thème du présent.

6. XVII[e] classe (scr. *r̥-ṇṓ-ti*) : la racine, augmentée de *-neu̯-*, *-nu-*, comme thème du présent.

7. XVIII[e] classe (avest. *ker[e]-nav-a-iti*, scr. *r̥-ṇv-á-ti*) : la racine, augmentée 1° de *-neu̯-o-* et 2° de *-nu̯-o-* comme thème du présent.

Comme, en général [2], le fait de cette formation est incontesté et qu'il est connu de tous, nous n'avons pas à nous en occuper plus longuement ici.

Sans vouloir empiéter sur le domaine des indo-germanistes, nous exposerons des phénomènes analogues que nous avons rencontrés dans les langues ouralo-altaïques. Nous mettons ces faits sous les yeux de nos lecteurs comme le ferait celui

[1] Cf. Brugmann, *Grundriss*, vol. II, 2, pp. 967 et suivantes. Holger Pedersen dans les *Indogermanische Forschungen* de Brugmann et Streitberg, vol. II, pp. 285 et suivantes, et la littérature citée à la page 285 de l'article de M. Pedersen, ainsi que V. Henry, *Gramm. comparée du grec et du latin*, n[os] 87 et suivants.

[2] On peut discuter peut-être soit le caractère primitif ou l'existence réelle de toutes les classes de M. Brugmann dans l'indo-germanique commun, mais le fait de la formation reste.

qui établirait un parallèle entre les squelettes humain et simien, par exemple. Nous demanderons après aux indo-germanistes ce qu'ils en pensent et s'ils croient que ce que nous avons trouvé est propre à jeter un certain jour sur ce qu'ils ont déjà découvert eux-mêmes.

L'élément localo-démonstratif n° [1] et ses différentes fonctions en ouralo-altaïque.

Avant de commencer l'étude de l'élément *n°*, il sera peut-être nécessaire de dire quelques mots sur les éléments localo-pronominaux en général.

S'il est vrai que les langues ouralo-altaïques comprennent et rendent presque toutes les relations qui peuvent exister entre deux objets, par des éléments éminemment locaux, il est pour ainsi dire certain que la valeur de toutes les racines pronominales est purement et simplement locale. L'esprit humain, il n'y a pas à le contester, avant d'avoir eu la conception de *moi* et de *toi,* a eu celle d'*ici* et de *là.*

C'est le seul fait qui soit capable d'expliquer le phénomène, incompréhensible au premier abord, que le même élément sert à désigner, tantôt la première personne, tantôt la seconde, que le même radical désigne soit la seconde personne, soit la troisième.

Les éléments pronominaux peuvent être classés comme suit :

Première classe : éléments désignant la place du *moi* (ici).

Seconde classe : éléments désignant la place de tout ce qui n'est pas le *moi* (du *non-moi,* là).

[1] Comme la voyelle de certaines racines primitives ne peut encore être déterminée en ouralo-altaïque et que, en indo-germanique, elle peut donner lieu à des discussions de principe, nous la remplaçons par °. L'existence réelle et primordiale du complexe *n°* n'est d'ailleurs pas tout à fait hors de doute; il se peut que la *nasale pour elle seule* ait eu le caractère localo-démonstratif et que ° représente un autre élément synonyme. Toutefois cette incertitude n'a aucune influence sur ce qui va suivre.

La seconde classe renferme deux sous-divisions :

a) Le *non-moi* désignant la personne la plus rapprochée (toi, là).

b) Le *non-moi* désignant la personne la plus éloignée (lui, là-bas).

Avec les nuances temporelle et pronominale que comporte la valeur des éléments locaux, le tableau primitif serait donc :

Première classe : éléments désignant la place du *moi*.

α) Local : « ici ».
β) Pronominal : « moi ».
γ) Temporel : « maintenant ».

Seconde classe : éléments désignant la place du *non-moi*.

a) Éléments désignant la personne la plus rapprochée :

α) Local : « là ».
β) Pronominal : « toi ».
γ) Temporel : « naguère, tout à l'heure ».

b) Éléments désignant la personne la plus éloignée :

α) Local : « là-bas ».
β) Pronominal : « lui ».
γ) Temporel : « autrefois, plus tard ».

Mais, vu le fait que, même aujourd'hui, nous ne faisons pas encore toujours une distinction tout à fait nette entre le lieu le plus rapproché et le lieu le plus éloigné, on comprendra facilement que certains éléments des deux sous-classes n'ont point été, dès le commencement, différenciés ni au point de vue phonétique ni au point de vue significatif, et que nous trouvons même des relations entre la première classe et la seconde.

Les éléments localo-pronominaux se partagent, en effet, comme suit sur les différentes personnes :

Première classe : Éléments : 1° *m°* (différencié *b°*, *p°*, *f°*, etc.); 2° *n°*.

Seconde classe : *a*) Éléments : t^o, d^o (différencié de t^o ?), s^o, n^o.
b) Éléments : 1° t^o, d^o (différencié de t^o ?) s^o, n^o [1] ; 2° *a*, *e*, *i*, *o*, *u* dont la valeur primitive n'est pas encore à fixer.

Que tous ces éléments puissent s'unir, qu'un de ces radicaux puisse renforcer, pour ainsi dire, un autre pour le préciser ou le particulariser, rien de plus naturel. Il en est ainsi en ouralo-altaïque comme en indo-germanique.

Après ces quelques observations, abordons l'élément n^o. Comme en indo-germanique [2], il y a dans les langues ouralo-altaïques un radical n^o d'un caractère localo-démonstratif, qui est employé, tantôt comme pronom de la première personne ou de la seconde, tantôt comme pronom démonstratif ou de la troisième personne, tantôt enfin comme simple déterminatif local ou temporal, et comme affixe ou suffixe. Il va sans dire que l'élément n^o fait partie d'un grand nombre de pronoms indéfinis, interrogatifs, etc., ainsi que de beaucoup de locutions adverbiales.

Mais comme le but principal de ces lignes n'est pas tant de traiter l'élément n^o en ouralo-altaïque que de fournir à nos confrères indo-germanistes quelques détails qui leur permettront peut-être d'expliquer certains phénomènes indo-germaniques, nous ne saurions donner toutes les formes que l'on pourrait citer ; nous réservons cela pour un autre article.

Comme radical fournissant la signification d'un pronom de la première personne, l'élément n^o se trouve en mongol et

[1] On ne peut encore dire si les éléments l^o, r^o sont primitifs et distincts de n^o.

[2] Cf. Brugmann, *Grundriss*, II, 2, p. 769 ; Johansson, *Morph. Studien*, II et III, dans Bezzenberg. *Beitr.*, XV, p. 304 et surtout pp. 310, 311 ; *ibid*, XVI, pp. 121, 146. Per Persson, *Ueber den demonstr. Pronominalstamm no- ne- und Verwandtes*, dans les *Indogerman. Forschungen*, vol. II, pp. 199 et suivantes. L'article de M. Persson est admirable, et je regrette à peine que par sa publication l'article que j'avais promis dans le *Toung Pao* (vol. II, p. 217 et note 2) soit en grande partie devenu inutile.

buriate dans plusieurs cas obliques du pronom de la première personne :

	Mongol.	*Buriate.*
Nom.	*bi*, moi.	*bi*, moi.
Gén.	*min-u*.	*miи-i*.
Dat.	*na-da, na-dur*.	*nam-da* (*na-m-da*).
Acc.	*nama-ji* (*na-ma-ji*).	*nama-i* (*na-ma-i*).

(Autres cas et formes dialectales du buriate : dat. *namada, nada;* abl. *namaha, namasa;* instr. *namalar, nadalar;* com. *namtai, namatai, nadatai.*)

L'élément ordinairement employé, en ouralo-altaïque, comme radical du pronom de la première personne, est *m°* (cp. *bi* et *minu*, *b°* différencié de *m°*). Mais dans toutes les formes données plus haut qui commencent par *na*, l'élément *n°* est le *caractère de la première personne*, tandis que *m°* (en *nama*, etc.), que l'on pourrait prendre pour l'élément *m°* du génitif (*minu*), est tout simplement descendu au degré de simple déterminante, fonction que remplit au génitif l'élément *n°* (*mi-n-u*). Preuve les formes du pronom de la seconde personne : mong. *tsi*, toi, acc. *tsima-ji*, dat. *tsima-dur;* burj. *ši*, toi, acc. *šama-i*, dat. *šama-da*, où *m°* ne saurait être le radical du pronom de la seconde personne; preuve encore les formes dialectales du buriate *namatai, nadatai*, etc.

Tandis que, comme pronom de la seconde personne, *n°* se rencontre seulement dans les langues ouraliques (cp. Müller, *Grundriss*, II, 2, pp. 214 et 215; Winkler, *Uralalt. und seine Gruppen*, p. 26), il apparaît souvent, soit comme élément principal, soit comme élément accessoire dans les pronoms démonstratifs (pron. de la 3e pers.) des deux branches :

1. Ouralique :

Suom. *ne, nuo*, ils, elles.

Syrj. *nia*, ils, elles.

Tscherm. *ninä*, ils, elles.

2. Altaïque :

Mong. *änä*, il, celui-ci (= *ä-nä* ou *ä-n°-ä* [1]; *ä* est l'élément localo-démonstratif *ä*, cf. *ä-gü-n*, celui-ci, *ä-n-dä*, ici, *ändä-tändä*, par-ci par-là, *äin*, ainsi, tel, *äin-täin*, çà et là, comme ci, comme ça).

Bur. *ene*, il, celui-ci (*e-ne* ou *e-n°-e*, cf. mong.).

Tong. *nunan*, dial. *nóan*, *noṅan* [2], il, celui-ci.

Ces quelques exemples nous montrent clairement que le caractère primitif de *n°* était purement localo-démonstratif; le passage du démonstratif local au déterminatif temporel étant facile, on ne s'étonnera pas de trouver *n°* dans de nombreuses locutions adverbiales.

Nous en donnons ici les principales, sans séparer les adverbes de temps de ceux de lieu et sans prétendre que cette liste soit complète :

Mandchou : *ne*, maintenant, actuellement, existant.

nakō, à peine, guère, pas encore, auparavant (composé de *n°* + *akō*, ne pas, non, etc.).

nenden, auparavant, antérieur (*ne-n-den* ou *n°-e-n-d°-e-n*).

nesi, en même temps.

ni, part. d'interrogation; cp. tong. *nī*, qui, *ṅi* (Maydell) [3].

teni (*te-ni* ou *te-n°-i*, etc.), maintenant, alors, juste maintenant, à cause de cela.

teniken, tout de suite, en même temps, juste maintenant; cp. tong. *tänkī*, jak. *täṅ*, *täṅnik*, de la même façon, comme.

[1] La voyelle ° de l'élément *n°* étant soumise aux lois de l'harmonie vocalique, il est souvent assez difficile de dire au juste si, dans le complexe *nx*, par exemple, *x* représente la voyelle primitive ou un autre élément démonstratif; ainsi, il n'est pas aisé de dire si, en mandchou, *ineku*, celui, *ne* représente *n°* ou bien *n°* + *e*, où *e* pourrait parfaitement être le radical *e*. (Cp. *e-re*, celui-ci, etc.); voir aussi la note à la page 9).

[2] Cf. Czekanowski's *Tungus. Wörterverzeichniss*, éd. Schiefner, *Mélanges asiat.* (Saint-Pétersbourg, vol. VIII, pp. 335 et suivantes). Baron Maydell's, *Tungus Sprachprob.*, éd. Schiefner (*Ibid.*, vol. VII, pp. 322 et suivantes).

[3] Quant au changement de *n* en *ṅ*, cf. mes *Beiträge zur Kunde asiat. Spr.*, p. 13, note 1.

tenteke (*te-n-te-ke*, cp. *enteke*) [1], ainsi, un tel.

eneṅgi (*ene-ṅgi*, *ene*, cp. bur. *ene*, celui-ci), aujourd'hui.

oṅgolo (*on-golo* = *o-n-golo*) [2], auparavant, précédemment, antérieurement).

inu (*i-nu* ou *i-n°-u*) [3], oui, ainsi, aussi.

ineku (*i-ne-ku* ou *i-n°-e-ku*), celui, le même.

unde (*u-n-de*), pas encore.

Ajoutons à ces formes quelques autres, prises au hasard dans les grammaires buriate et tongouse : bur. *naša*, ici (direction, cf. mong. *naghana*, de ce côté-ci), *tiši*, *tinši*, y, là, *mönö*, maintenant; tong. *nān*, *nānnun*, encore, de nouveau, aussi, *on* (Maydell), comment. (Cp. Böhtlingk, *Jakut. Gram.*, §§ 402 et 438.)

Si l'emploi fait de *n°* pour la formation de pronoms démonstratifs et d'adverbes est déjà grand, il devient pour ainsi dire la règle comme déterminatif ajouté au radical des pronoms personnels.

Dans les langues altaïques, *n°* n'apparaît que dans les cas obliques, à l'exception du iakoute et du turc, où nous le trouvons dès le nominatif (ce qui est la règle pour les langues altaïques), comme on le verra par le tableau suivant :

Première personne.

	Singulier.	Pluriel.
Mand.	*bi*, cas obliques *min*.	*be*, cas obliques *men*.
Mong.	*bi*, génitif *min-u*.	*bidä* (*bi-dä*), cas obliques *bidän*.
Bur.	*bi*, — *mini*.	*bide* (*bi-de*), — *man*.
Tong.	*bi*, — *miṅi*.	*bu*, génitif *buṅi*.
Iak.	*min*.	*bisigi*.
Turc	*ben*.	*biz*.

[1] *Enteke* : *tenteke* = *ere* : *tere*, *uba* : *tuba*, cp. mong. : *ändä-tändä*, etc.

[2] *n* devant *g* change en *ṅ* (cf. mes *Uralalt. Forsch.*); quant à *o*, cp. mandchou : *otolo* pendant, jusqu'à, turc : *o*, *ol*, il, celui-ci; iak. : *o*, *ol*, *on*, celui ci.

[3] Pour *u*, cp. *uba* (*u-ba*), ce lieu, ici, celui-ci, *uru*, ainsi, *ainu*, pourquoi.

Deuxième personne.

	Singulier.	Pluriel.
Mand.	*si*, cas obliques *sin*.	*suwe*, cas obliques *suwen*.
Mong.	*tsi*, génitif *tsin-u*.	*ta*, — *tan*.
Bur.	*ši*, — *šini*.	*ta*, — *tan*.
Tong.	*ši*, — *šiṅi* [1].	*šu*, génitif *suṅi*.
Iak.	*än* pour *hän*, *sän* [2].	*asigi*.
Turc	*sen*.	*siz*.

Troisième personne.

Mand.	*i*, cas obliques *in*.	*ce*, cas obliques *cen*.
Mong.	démonstr. *änä*.	*ädä*, génitif *ädänü*.
Bur.	*öhön*.	*öhöt*.
Tong.	*nuṅan*.	*nuṅar*.
Iak.	*kini*.	*kini-lär*.
Turc	*o*, *ol*, cas obliques *on*.	*onlar*.

Pour les langues ouraliques, il suffira de citer suomi *minä*, *sinä*, lapp. *mon*, *ton* comme pronoms de la première personne.

Mais ce n'est pas seulement dans les pronoms personnels que nous trouvons *n*° employé comme déterminante :

Mandchou : *eiten*, chacun, *ai*, quoi, cas obl. *ain*, *emke* et *emken*, un seul, l'un de deux.

Buriate : *tere*, celui-là, et *ene*, celui-ci, qui, dans les cas obliques, prennent *n*. *ken*, qui, *jun*, quoi, *alin*, lequel.

Tongouse : *ikun*, quoi, *ärgäčin*, tel, un tel, *targačin*, tel, un tel, *ematan*, chacun.

Iakoute : *bu*, celui-ci, ici, là, cas obliques *ba*, *man*; *o*, *on*, celui, *tössö*, *tössön*, combien.

Dans tous ces exemples, *n* n'est nullement une partie intégrante du radical, comme on l'a vu sans doute; il sert seule-

[1] Dial. *hi* (MAYDELL, *loc. cit.*).

[2] Cf. la note précédente.

ment à spécifier, à déterminer le sens, ou, si l'on veut, la signification essentiellement locale de toutes ces racines pronominales.

En effet, entre le mandchou *bi* et le turc *ben* il n'y a pas d'autre différence que celle qu'il y a, en français, entre *ce* et *ceci*, c'est-à-dire que *ben*, par l'addition même de *n*, est plus précis, plus emphatique que le simple *bi*, qui toutefois marque clairement la première personne et rien que cela.

Nous nous permettons de constater à cet endroit que jusqu'ici, *mutatis mutandis*, l'accord entre l'emploi fait de *n°* en indo-germanique et en ouralo-altaïque, est parfait.

Nous quittons maintenant le pronom pour nous tourner vers le nom. Dans la formation de thèmes nominaux, notre élément *n°* joue un rôle bien plus grand encore, si cela est possible, que comme racine fournissant la signification générale ou comme affixe déterminant des pronoms.

Il se trouve en mandchou et en mongol sous la forme *n*, en buriate, tongouse et iakoute sous les formes *n* et *ṅ*; la dernière est assez rare en mandchou et en mongol, et semble être dialectale.

n est employé comme suffixe nominal primaire, secondaire, tertiaire, etc., et doit être regardé comme primaire lorsqu'il est joint à une racine terminée par une voyelle, et comme secondaire, quand il est joint, par l'intermédiaire d'une voyelle, à une racine déterminée par une consonne (*bu — bun, bi — bin; Vdal + a + n = dalan*, etc.). Disons toutefois que cette distinction est purement extérieure; au fond, il n'y a aucune différence entre *bun* et *dalan*.

Comme on l'a fait jusqu'ici, on peut le regarder, dans toutes ces langues, comme simple suffixe nominal; mais même dans ce cas-ci, il ne faut jamais oublier son origine. Et comme il y a énormément de mots où l'on peut trouver *n* ou ne pas le trouver (formes fortes et faibles de M. Böhtlingk, *loc. cit.*, pp. 199 et 200), on fera bien de lui assigner un caractère

déterminatif, ce qui, sans contredit, est sa valeur primitive. Quelques exemples illustreront ce que nous venons de dire :

Mandchou : *daban,* transgression, passage, etc., de la *Vdab.*
gasan, malédiction, injure, de la *Vgas.*
doocan, doocaṅ, fête.
ciha et *cihan,* volonté.
dondo et *dondon,* petit papillon.
Buriate : *ameṅ — amen — ame,* souffle, vie.
dolgin — dolgiṅ — dolgi, flots.
torgoṅ — torgon — torgo, soie.
Iakoute : *ärdä — ärdän,* matinée.
orto — orton, medius.
szoguru — szogurun, sud.

La nature du verbe altaïque étant, en grande partie, purement nominale, ces formes nominales nous amènent d'elles-mêmes à l'étude du verbe, et plus spécialement du présent; car notre formatif *n* n'est point usité au parfait ni au futur, ces deux temps se formant par l'adjonction immédiate du suffixe formatif au thème pur ou à la racine simple. Exemples : *daha;* prés. *dahan-bi,* parf. *daha-ha,* fut. *daha-ra.*

En mandchou et en mongol, le présent de l'indicatif est formé par l'addition du radical du verbe auxiliaire (*bi* en mandchou, *bui* en mongol) à un thème terminé par *n.* Ce thème en *n* figure en mongol et en buriate comme gérondif présent (en tongouse, le même mode a le suffixe *na, ne, no* = n^o ou $n^o + a, e, o$). En mandchou, ce thème en *n* est toujours identique aux noms dont nous avons déjà parlé et qui, très souvent, peuvent être regardés comme gérondifs.

Tandis que le verbe mandchou et mongol est amorphe, le buriate peut exprimer les rapports entre les différentes personnes et le verbe par des suffixes personnels :

m ou *p* pour la 1re pers. sing.	*bda, bde, bdi,* 1re pers. plur.
š ou *č* — 2e —	*ta, t,* 2e —

La troisième personne du singulier et du pluriel n'a pas de suffixe propre. Ces suffixes s'ajoutent à un thème en *na, ne, no* (= *n°* ou *n°* + *a, e, o*).

Voici donc la liste :

Mandchou : thème en *n* + *bi* = *mbi*.
Mongol : — *n* + *bui* = *mui* [1].
Buriate : — *na*
— — *ne* } + *m, š, bda, t*.
— — *no*

Nous donnons ici quelques verbes.

Mandchou : *tokton*, ferme, déterminé.
+ *bi* = *toktombi*, être déterminé, etc.

Mongol : *tokton*, gérond. prés.
+ *bui* = *toktomui*, être déterminé, etc.

Mandchou : *daban*, transgression, passage, excès.
+ *bi* = *dabambi*, passer, traverser.

Mongol : *daban*, gérond. prés.
+ *bui* = *dabamui*, passer, traverser, vider.

Mandchou : *katai*, solide, ferme.
+ *bi* = *katambi*, dessécher.

Mongol : *khatan*, gérond. prés.
+ *bui* = *khatamui*, devenir ferme, dessécher.

Cp. buriate : *katanam*, dessécher; tong. : *kata*, ferme, dur.

De même :

Mandchou : *matambi*, plier, courber, ployer.
Mongol : *matamui*, — — —
Buriate : *matanam*, — — —

La règle, que nous avons déjà précisée autre part, est donc *qu'un nom-gérondif en* n (soit *na, ne, no,* ou *n*) *sert de base à la formation du présent, et du présent seul, en mandchou, mongol et buriate.* Le parfait et le futur sont dénués de ce suffixe. Mais cette fois encore, il ne faut pas oublier la valeur

[1] *n* — *bui* = *mbui* = *mmui* = *mui*. Cp. mes *Études ouralo-alt.*, p. 6.

primordiale de *n°*, qui fonctionne ici dans sa signification temporelle.

Après avoir exposé rapidement les faits tels qu'ils se montrent dans les langues ouralo-altaïques, revenons aux langues indo-germaniques.

Voici les questions que nous nous permettons d'adresser aux indo-germanistes :

Vu l'accord qui règne entre l'emploi, fait en ouralo-altaïque et en indo-germanique, du radical *n°* pour la formation de pronoms, déterminantes, etc. : 1° Y a-t-il une analogie entre les formations comme en mandchou *daban,* transgression, passage, etc., et les formations indo-germaniques en *no, nā, eno, ono, ni,* etc. (formations nominales)? Et 2° Est-ce que les verbes comme le mandchou *mata-n-bi* = *matambi,* le mongol *mata-n-bui* = *matamui,* le buriate *mata-na-m* = *matanam,* privés de cet *n* au parfait et au futur, ne jettent pas un certain jour sur les verbes indo-germaniques formés à l'aide d'une nasale, dans les mêmes conditions?

Une double réponse affirmative n'est pas douteuse, semble-t-il. Nous en concluons donc que des langues appartenant à des familles toutes différentes emploient des procédés analogues ou même identiques, que les unes ont poussé ces procédés au dernier point de perfectionnement, tandis que d'autres se sont arrêtées à mi-chemin.

Il résulte de ce fait cette conséquence bien importante au point de vue tant linguistique qu'anthropologique, que ces langues, si différentes aujourd'hui, ont commencé au moyen d'éléments semblables, dont les divers peuples ont fait, selon leur degré de développement intellectuel, un organisme parfait ou un autre de beaucoup inférieur, si tant est que la multiplicité des formes soit un progrès réel.

HET

EENSTEMMIG FRANSCH EN NEDERLANDSCH

WERELDLIJK LIED

IN DE BELGISCHE GEWESTEN

VAN DE XI^{e} EEUW TOT HEDEN

UIT EEN MUZIKAAL OOGPUNT BESCHOUWD

DOOR

FL. VAN DUYSE

Zingen is de ziel van 't leven,
Zingen is 't gewiekte woord.
PR. VAN DUYSE.

(Mémoire couronné par la Classe des beaux-arts dans la séance du 26 octobre 1893.)

INLEIDING.

Aan het slot van zijne *Histoire et théorie de la musique de l'antiquité* [1], het grootsch gebouw door hem opgericht ter eere van de muziek der Oudheid, treedt Gevaert in eenige beschouwingen aangaande het verval der kunst binnen Rome en het dagen van een nieuw muzikaal tijdperk, dank zij het Christendom.

De schrijver leert ons, hoe reeds bij het aanbreken der VII^e^ eeuw, de eens zoo schitterende Romeinsche tooneelvoorstellingen hadden opgehouden te bestaan, en hoe de antieke kunst, uit hare laatste schuilplaats gebannen, tot de diepste laagheid verviel. Wat er van overbleef behoorde tot de corporatie der zwervende artisten, muzikanten, zangers, klucht- en pantomimespelers, voortaan verplicht hunne kunst op openbare plaatsen of bij de rijken en de machtigen ten toon te spreiden.

Toen in het Westen de laatste overblijfselen der oude kunst schipbreuk leden, bezat de christelijke gemeente, die zich in de schaduw der Kerk van Rome uitbreidde, reeds hare eigen poëzie en muziek in verband met haren godsdienst.

De eerste zangen van het christendom ontstonden natuurlijk te midden van den muzikalen dampkring van den tijd, en werden aan de alsdan bestaande muzikale vormen ontleend;

[1] II, 622, vg.

niet aan verwijfde tooneelliederen, aan opgeblazen concert-compositiën, maar aan de oude gezangen door de eeuwen geijkt, of aan de eenvoudige melodieën van het nederige volk waaronder de nieuwe leer hare aanhangers vond. Reeds van het begin af, gaat de schrijver voort, was de Katholieke zang in twee deelen gesplitst.

Aan den eenen kant, de *hymnen*, *sequenzen* en *prozen*, op maat gezongene melodieën met het vers verbonden, nu eens door godvruchtige christenen op muziek gesteld, dan weer aan bekende wijzen ontleend. De *hymnodie* was de kiem waaruit de gezongene- en de gedanste melodie der westelijke volkeren ontsproot : de verskunst der *jongleurs* en der *trouvères* en tevens alle de metra tot heden toe door de verschillende Europeesche dichters gebruikt.

Aan de andere zijde, de in proza geschrevene stukken : psalmen, voorzangen (*antiennes*), tegenzangen (*répons*), aan geen eigenlijke muzikale maat, doch wel aan oratorischen rhythmus onderworpen, en die, in den waren zin des woords, de *cantus planus* uitmaakten. Het melodieke kleed dier stukken aan oude grieksch-romeinsche gezangen en ook wel aan hymnen uit de oude kunst ontleend, had, reeds ten tijde van den H. Gregorius, een schat van melodieën, — het Romeinsche *Antiphonarium*, — doen ontstaan en gaf, onder de Carolingers, aanleiding tot de eerste onderwijzende muzikale werken, waaruit de diaphonie, de discant, en later de betooverende kunst van den meerstemmigen zang (*polyphonie*) ontsproten. Gedurende de middeleeuwen en tot aan de *Renaissance* liepen die beide takken elk in hunne bijzondere richting voort, om in Italië de Florentijnsche school der *cantores a liuto*, voorloopers van de stichters van het muzikale drama, te doen ontstaan, en

in het Noorden de school der Henegouwsche en Vlaamsche contrapuntisten in het leven te roepen, welke beide stroomen eerst in de XVII^e eeuw, in elkander liepen, om daarna gezamenlijk den prachtigen vloed der moderne muziek te vormen.

Deze beschouwingen, waarmede de schrijver zijn werk besluit, kunnen even goed tot inleiding verstrekken aan onze studie over den alleenzang in de Belgische provinciën sedert het begin der XI^e eeuw. Immers, tot omstreeks dien tijd bleef de eenstemmige muziek alleen in eere. Hadden de Grieken eenigermate de meerstemmigheid als begeleiding tot den zang gekend, na den val van het Romeinsche rijk was de polyphonie in den duisteren nacht der middeleeuwen verzonken en werd ze, om zoo te zeggen, eerst in de X^e eeuw opnieuw ontdekt [1]. Na dien tijd, zien wij de meerstemmige muziek groeien en bloeien en wel op zoodanige wijze, dat de alleenzang door haar volkomen in het duister wordt gesteld, zoodat men geneigd is zich af te vragen of er buiten de meerstemmige-, de geleerde-, de kunstmuziek, ook nog eene andere bestond.

Raadpleegt men nochtans de middeleeuwsche schrijvers, dan ziet men aldra, dat er toen ook eene meer populaire kunst bloeide, namelijk de muziek der *jongleurs* en der *trouvères* [2], die den naam van *vulgaris musica* had gekregen. Van deze laatste getuigt de beroemde monnik Hucbald (c. 840 † 930 of 932) : « Degenen die de fluit, de cither en andere speeltuigen beoefenen, ja zelfs de wereldlijke zangers en zangeressen doen

[1] DE COUSSEMAKER, *Histoire de l'harmonie au moyen âge,* bl. 12 vg. — F.-A. GEVAERT, *Hist.*, I, bl. 372.

[2] F.-A. GEVAERT, *Les gloires de l'Italie,* 1868, *Introduction historique,* I, bl. 10, eene studie die, eenigermate uitgebreid, herdrukt werd in het *Annuaire du Conservatoire de musique de Bruxelles,* 1882, bl. 135 vg.

al hunne pogingen om onder het zingen of spelen, door hunne kunst, de aanhoorders te verrukken [1]. »

Reeds honderden jaren vroeger was de H. Augustinus uitgevaren tegen de *cantica nefaria,* die door het volk, al dansende en springende, tot zelfs op het graf der heiligen gezongen werden, terwijl het concilie van Agde (506) den christenen verbood vergaderingen bij te wonen waar ontuchtige liederen werden voorgedragen.

De H. Cesarius, bisschop van Arles, noemt de liederen welke door de buitenlieden werden aangeheven, gezangen van den duivel. Het concilie van Châlons (565), dat het bijzonder op de vrouwen gemunt had, bedreigde met ban en geeselroede, degenen die zich aan het zingen van dusdanige liederen zouden schuldig maken. Karel de Groote, die het volkslied nochtans niet ongenegen was, aangezien hij de te zijnen tijde bestaande epische zangen liet opteekenen, wilde dat het ontuchtig volkslied noch in, noch om de kerk gehoord zou worden : *canticum turpe atque luxuriosum circa ecclesias agere omnino, quod et ubique vitandum est* [2].

Een capitularium van dien keizer, uit het jaar 789, bepaalt dat de nonnen geene *winelieder*, d. i. wereldlijke liederen mogen zingen [3].

De nationale poëzie kwam tot stand en vond een goed ont-

[1] Men zie de latijnsche teksten bij De Coussemaker, *Histoire de l'harmonie au moyen âge,* 1852, bl. 81-82.

[2] De Coussemaker, t. a. p., bl. 81. — Fétis, *Histoire générale de la musique,* IV, bl. 487. — Ch. Nisard, *Des chansons populaires,* I, bl. 9. — Tiersot, *Histoire de la chanson populaire en France,* p. 41.

[3] Uhland, *Alte hoch- und niederdeutsche Volkslieder,* 1844, aangehaald door G. Kalff, *Het lied in de middel-eeuwen*, bl. 251.

haal vooral onder de klasse der krijgers, prinsen en edellieden, die of zelve deze zangen aan tafel, gedurende feesten, of op reis voordroegen, of die lieten uitvoeren wanneer zij ten oorlog trokken. In den beginne werden die epische verhalen zeker door meer dan een krijgsman samengesteld en voorgedragen, doch reeds in de vroegste tijden en wel in de IXe eeuw, zien we de opvolgers der Frankische *scops*, in het Fransch *joglers* (*joculares*) of *jogledors* (*joculatores*), later *jougleors*, *jougleurs* genoemd, — het woord *jongleur* is eene gansch moderne benaming, — naar hunne voorzaten, de grieksch-romeinsche zwervende muzikanten en goochelaars, eene bijzondere klasse van dichters uitmaken.

De viool (*vielle*) ter hand, die door hen met den boog (*arçon*) bespeeld werd, lieten zij hunne gezangen hooren aan hoven en in kasteelen.

Later, toen ook de burgers uit de steden op hunne beurt in die zangen belang begonnen te stellen, vertoonden de *jongleurs* zich op openbare plaatsen, vóor en na hunne voordracht geldomhalingen doende.

Nog later vielen ze al dieper en dieper, en werden zij, even als hunne grieksch-romeinsche voorzaten, nog slechts voor goochelaars aangezien. Hunne liederen, die nog enkel aan het gemeen bevielen, werden door blinden voorgedragen en de *vielle* ontaarde in *cifoine* (*symphonia*), waarmede deze voortaan hunne zangen begeleidden [1].

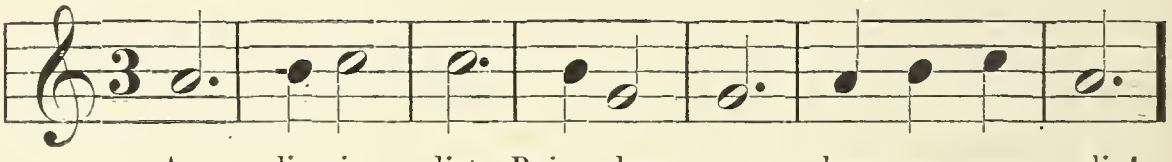
[1] Gaston Paris, *La littérature française au moyen âge*, §§ 19-20, en de bij dien schrijver aangeduide bronnen. — De *chifonia* noemde men in de IXe en Xe eeuw *vielle à roue*. Dus eigenlijk het speeltuig van den *Liereman*, dat tot omstreeks het midden onzer eeuw bleef voortleven. — Zie : H. Lavoix fils, *La musique au siècle de saint Louis* (gevoegd bij het

De epische zangen (*chansons de geste*) werden in den beginne werkelijk voorgezongen.

Van de muziek die deze gezangen vergezelde en die ongetwijfeld heel eenvoudig was, is niets overgebleven dan een enkel vers uit het comisch epos van *Audigier*, hetwelk te vinden is in *Li Gieus de Robin et de Marion* van Adam de la Halle, ter plaatse waar Gautiers, een der herders, na gezegd te hebben :

Je sais trop bien canter de geste,
Me volés-vous oïr canter? –

voortgaat met te zingen :



Dat de begeleidende melodie in dit geval eene eenvoudige formule was, blijkt uit enkele oude liederen, waarvan de strophen zich in het oneindige vermenigvuldigen en die nochtans, zooals we verder zullen zien, alle op dezelfde melodische of psalmodische wijze voorgedragen werden.

tweede deel van RAYNAUD'S *Recueil des motets français des XII^e et XIII^e siècles*, bl. 325. — Zie mede HOFFMANN VON FALLERSLEBEN, *Horae Belgicae*, VI, bl. 199, die de « sinphonie », m. lat. « symphonia », naar JOH. GERSON (Opp. III, bl. 627) noemt « ..... instrumentum quale sibi vindicaverunt specialiter ipsi caeci. Haec sonum reddit, dum una manu revolvitur rota parvula thure linita.... »

[1] *OEuvres complètes du trouvère Adam de la Halle,* uitgeg. door E. DE COUSSEMAKER. Paris, 1872, bl. 409, aangehaald bij G. PARIS, t. a. p., § 21, en bij J. TIERSOT, t. a. p., 1889, bl. 406.

Volgens Böhme, kan men zonder moeite aannemen, dat de bekende Hildebrandsmelodie dezelfde is waarop enkele gezangen van het Nevelingenepos werden gezongen [1].

Wat de *jongleurs* betreft, die zich op openbare plaatsen lieten hooren, en die den stand der reizende muzikanten, *fahrenden Spielleute*, uitmaakten, aan dewelke Böhme [2] eene uitvoerige studie wijdde, van hen is bij de Duitschers slechts éene enkele 13e eeuwsche, in neumen genoteerde melodie overgebleven en door dezen schrijver ontcijferd :

Dat deze melodie niet veel afwijkt van gelijktijdige Fransche

[1] Böhme, *Altdeutsches Liedbuch*, 1877, bl. 6. — Terwijl de Duitschers eene 16e eeuwsche lezing van de melodie bezitten, hebben wij, in *Een devoot ende profitelyck boecxken*, Antw. 1539, er eene uit de xve eeuw. Zie over het Nederlandsch *Hildebrandslied* en andere daarmede in verband staande liederen : F. van Duyse, *Dicht- en kunsthalle*. Antw., 1890-91, bl. 361 vg., en over het *Nevelingenvers* (nederlandsche fragmenten) denzelfden schrijver, *Oude nederlandsche liederen, melodiën uit de Souterliedekens*. Gent, 1889, bl. 104-113.

[2] *Geschichte des Tanzes in Deutschland*, I, bl. 278 vg.

zangen zullen wij in het vervolg gemakkelijk ontwaren. Ook schijnt zij niet veel te verschillen van de volgende 15e eeuwsche melodie, voorkomende onder nr 40 van *Een devoot eñ profitelyck boecxken* (Antw., 1539 [1]) :

Hieruit kan men afleiden, dat de melodieën welke te dien tijde in de Belgische provinciën door dergelijke zangers werden voorgedragen, met de Fransche en Duitsche zangen niet veel verschil konden opleveren. Overigens kon er toen nog hoegenaamd geen spraak zijn van nationaliteit in de muziek [2].

[1] Opnieuw uitgegeven door D. F. Scheurleer, 's Gravenhage, 1889; zie aldaar bl 62 : « Dit is die wise van den timmerman. » - De tekst van dit lied is te vinden in het Antwerpsch liederboek van 1544, opnieuw uitgegeven door Hoffmann von Fallersleben, pars XI, der *Horae Belgicae*. Hannover, 1855; zie aldaar nr 164, bl. 246.

[2] Hoe de muziek van het wereldlijk lied in ons land gedurende eeuwen den invloed van den vreemde onderging, wordt in deze verhandeling nader bewezen. Eerst in onze eeuw, nadat wij een vast zelf-

Wat nu den laatsten en laagsten stand der zangers aangaat, deze kan men terugvinden in onze vroegere « liedjeszangers », wier stem, zelfs ten huidigen dage, nog hier en daar gehoord wordt. Aan de om hen op de markt geschaarde menigte leerden zij, door het zingen der talrijke strophen waaruit de liederen gewoonlijk bestonden, de melodie kennen, terwijl zij de niet zelden bedorven teksten op losse bladen gedrukt, voor een spotprijs verkochten.

Sommige dezer teksten, die thans nog herdrukt worden, bleven, hoe bedorven ook, niet onbelangrijke oorkonden voor de studie van het lied in de middeleeuwen.

Herdrukken van de liederen vroeger te Gent bij Van Paemel op losse bladen gedrukt, worden nog thans verkocht in dezelfde stad, bij Snoeck; te Brugge, bij Poepaert; te Iperen, bij Lambin en vandaar op de markten.

Over het drukken en herdrukken van oude liederen raadplege men overigens het voortreffelijk werk van Dr G. Kalff [1].

bestaan hadden verkregen en ongestoorden vrede mochten genieten, nadat de letteren uit hunnen langen sluimer waren opgestaan, gelukte het ook aan de muziek van het lied hier op eigen wieken te drijven. Inzonderheid wat het Vlaamsche lied betreft, zullen wij aantoonen hoe het, ook in muzikaal opzicht, zijne heropbeuring aan de Vlaamsche beweging te danken had.

[1] *Het lied in de M. E.*, Leiden, 1884, kap. IX, bl. 675-758 : *Verdere lotgevallen der oude liederen.*

EERSTE AFDEELING.

DE XI^e, XII^e EN XIII^e EEUW.

I. — De poëzie der Trouvères.

Van de vroegste tijden af steunde de volkspoëzie bij de Romeinen niet op het geleerde metrum van Virgilius en Horatius, op de quantiteit, maar op het accent, op de natuurlijke rhythmiek der taal. Dit werd dan ook aanvankelijk den grondslag van de versificatie der kerkhymnen, die, zooals wij reeds met één woord zegden, hare melodieën voor een deel aan bestaande muzikale vormen ontleenden [1].

Toen echter het volk had opgehouden de Latijnsche taal te verstaan, verloren de oude kerkelijke melodieën den haar aangeboren rhythmus, werden zij als met lamheid geslagen en konden zij voortaan nog slechts met loomen, slependen voet voorttreden.

Omstreeks het jaar 950 spreekt Hucbald nog wel over de uitvoering van een op maat te zingen *cantus planus*, doch

[1] F.-A. GEVAERT, *Hist.*, II, bl. 100. — Echter steunt de metriek bij den H. Ambrosius en zijne onmiddellijke opvolgers op de *quantiteit*. Zie : aangeh. werk, bl. 624, en P. PIERSON, *Métrique naturelle du langage.* Paris, 1884, p. 222.

anderhalve eeuw later is geen spraak meer van rhythmus. Geen beter bewijs van den ellendigen staat waarin de muziek tijdens de XI^e eeuw vervallen was, dan de ongelooflijk willekeurige wijze waarop Guido van Arezzo eene melodie uitvindt [1].

De barbaarsche quinten en quarten van Hucbald's *organum*, uit een misverstand van de schriften der Grieken geboren, verbeeldden op harmonisch gebied, wat de spitsvondigheden van Guido van Arezzo op melodisch gebied waren. De vroeger uit het hart der christenen frisch opgeborrelde melodiën waren nu vervangen door stijve, versteende gezangen. De geestdriftige hymne had plaats gemaakt voor den melodiehomunculus, met welken naam Ambros [2] Guido 's uitvinding bestempelt.

Maar juist op het oogenblik dat de rhythmus door het uitsterven der Latijnsche taal uit de muziek gebannen werd, mocht hij in Frankrijk, dank zij de poëzie der *trouvères*, een nieuw levenspad betreden [3].

Terwijl het eerste Dietsche dichtwerk dat men kan aanwijzen, de *Legende van Sint-Servatius*, van Heinric van Veldeke, uit de XIII^e eeuw dagteekent, was het Fransch, de eerste volkstaal die zich tot schrijftaal ontwikkelde, reeds in de XI^e eeuw een tijdperk van bloei ingetreden. Van Veldeke was de eerste Vlaming die zijne moedertaal tot voertuig der poëzie bezigde. Te dien tijde waren behalve de Latijnsche, de Fransche gedichten de eenige die men hier te lande kende. In het zuidelijk deel van Vlaanderen was het Fransch de volkstaal en tevens de moedertaal van de meeste Vlaamsche graven. In menig opzicht gaf het Fransche Hof vooral aan Vlaanderen den toon aan. Fransch te spreken, behoorde in de XII^e en XIII^e eeuw tot den *bon ton*, even als het beschermen van de jeugdige Fransche letterkunde, die dan ook aan het Vlaamsche Hof zoo rijk bloeide dat

[1] F.-A. GEVAERT, *Hist.*, I, bl. 392.

[2] *Geschichte der Musik*, 2^e uitg., II, bl. 160.

[3] F.-A. GEVAERT, t. a. p., I, bl. 392. — « Au XII^e siècle, l'art musical s'est frayé une route nouvelle; la mélodie se réveille en France avec la poésie des trouvères. »

de beste Fransche dichters van dien tijd Vlamingen van geboorte of woonplaats waren [1].

Aan het Hof der Hertogen van Brabant en der Graven van Henegouwen werd de Fransche dichtkunst niet minder in eere gehouden.

Het is dan ook niet te verwonderen dat, toen onder den liefelijken hemel van Provence, het zoo mild door de natuur bedeelde land, « waar vrouwelijke schoonheid en ridderlijken moed een schitterenden glans over het leven spreidden [2] », de poëzie der trobadors, met Graaf Guillaume de Poitiers (1087-1127) aan het hoofd, ontstond, de nieuwe kunst in de Belgische provinciën weerklank vond.

Hoe rijk wij aan zulke dichters zijn blijkt uit verschillende verzamelingen, zoo schriftelijke als gedrukte, waarin de werken der *trouvères* opgenomen werden, en vooral uit de uitgaven van Dinaux en van Scheler [3].

Naar het werk van den laatstgenoemden, waarin men een aantal liederendichters verzameld vindt, willen wij de namen van enkele zangers uit de Belgische provinciën benevens het getal der hun toegeschreven liederen doen kennen :

Cuno of *Quenes de Béthune*, c. 1150 † 1224. Een der beroemdste *trouvères* uit het Atrechtsche, — hij muntte tevens uit als krijgsman en als staatskundige; — veertien liederen [4].

Guillaume de Béthune, 1152 † 1213, broeder van den

[1] Dr Jan te Winkel, *Geschiedenis der Nederlandsche letterkunde*, I, bl. 76; Id., *Maerlants werken beschouwd als spiegel van de dertiende eeuw*, 2e uitg., 1892, bl. 440.

[2] Ambros, t. a. p., II, bl. 216.

[3] Wij bezitten van Arth. Dinaux : *Les trouvères cambrésiens*, 3e éd., Paris, 1837; *Les trouvères de la Flandre et du Tournaisis*, Paris-Valenciennes, 1839; *Les trouvères artésiens*, Paris-Valenciennes, 1843; *Les trouvères brabançons, hainuyers, liégeois et namurois*, Bruxelles, 1863. — Aug. Scheler gaf uit : *Trouvères belges du XIIe au XIVe siècle* (chansons d'amour, jeux-partis, pastourelles, dits et fabliaux), Bruxelles, 1876; *Trouvères belges, nouvelle série* (chansons d'amour), Louvain, 1879.

[4] Dinaux, *Trouvères artésiens*, bl. 381 vg.

voorgaande, — hij hanteerde zoowel den degen als de pen; — twee liederen [1].

Hendrik III, Hertog van Brabant, † 1260. Hij was een mild begunstiger der Fransche letterkunde en trad zelf op als *trouvère* [2]; vier liederen waaronder een herderslied (*pastourelle*) en een *jeu-parti* [3].

Gillebert de Berneville, volgens Dinaux [4] te Kortrijk geboren, waar hij omstreeks 1260 als *trouvère* bloeide, was menestreel van Hendrik III. Beide beweringen worden door Serrure betwijfeld. Het is echter bewezen, dat deze *trouvère* in goede betrekking stond tot Hendrik III; twee en dertig liederen [5].

Mahieux de Gand, trouvère uit de XIII^e^ eeuw. Het is niet uit te maken of die naam « de Gand » op zijne geboorteplaats, op zijne verblijfplaats of wel op zijn geslachtsnaam terugziet; zeven liederen [6].

Pierre de Gand. De herkomst van dezen *trouvère* is evenmin bekend. Door Dinaux [7] wordt hij echter « trouvère de la Flandre » genoemd; een lied.

Renaut de Trie. Volgens Dinaux [8], wat niettemin door Scheler [9] wordt betwijfeld, werd deze *trouvère* geboren te Trith, bij Valenciennes; één lied.

Jehan de Tournai. Misschien maakt deze *trouvère* met den volgenden een en denzelfden persoon uit; één lied.

[1] DINAUX, *Trouvères artésiens*, bl. 216 vg

[2] ID., *Trouvères brabançons,* etc., bl. 103 vg.

[3] De « jeux-partis » waren redetwisten waarin twee personen optraden en die gewoonlijk de liefde tot onderwerp hadden.

[4] ID., *Trouvères de la Flandre et du Tournaisis,* bl. 188 vg.

[5] C.-A. SERRURE, *Letterkundige gesch. van Vlaanderen,* bl. 54-55. — Volgens G. PARIS, *La littérature française au moyen âge,* bl. 186, § 128, die dezen *trouvère* « l'un des derniers et peut-être le plus achevé comme forme de nos chansonniers » noemt, werd G. de B. te Arras geboren

[6] DINAUX, *Trouvères de la Flandre et du Tournaisis,* bl. 297-308.

[7] ID., *Id.,* bl 341-347

[8] ID., *Trouvères brabançons, etc.*, bl. 638-641.

[9] *Trouvères belges,* Intr., bl. IX.

Jehan de la Fontaine de Tournai. Volgens Dinaux [1], die hier De la Borde (*Essais sur la musique,* Paris, 1780, II, bl. 194 en 331) naspreekt, werd deze *trouvère* te Doornik geboren; één lied.

Jocelin de Bruges. Deze dichter schreef in denzelfden trant als Jocelin de Dijon, zoodat, volgens Serrure [2], onder de twee verschillende namen dezelfde *trouvère* zou schuilen, die in Vlaanderen verbleef; twee herdersliederen.

Gonthier de Soignies. Trouvère van de XIIIe eeuw, uit Henegouwen, volgens Dinaux [3], wat echter door Scheler [4] betwijfeld wordt. Deze laatste grondt zijne bewering op het feit dat Gonthier Frankrijk als de « douce contrée » en dus als zijn vaderland aanziet; een en dertig liederen.

Jacques de Cisoing. Ontleende zijn naam aan een dorp gelegen ten zuid-westen van Rijsel, nabij de plaats waar de slag van Bouvines (1214) geleverd werd; tien liederen [5].

Carasaus. Uit Atrecht, leefde omstreeks 1260 [6]. Een zijner liederen is aan hertog Hendrik van Brabant opgedragen; vijf liederen.

Ernaus Copains. Henegouwsche *trouvère* uit de XIIIe eeuw; vijf liederen [7], waaronder één geestelijk lied, twee minne- en twee herdersliederen.

Jehan d'Estruen. Volgens baron Kervijn (*OEuvres de Froissart,* XXIV, bl. 298), aangehaald door Scheler (*Nouvelle série,* bl. XII), is Histruen de oude vorm van Estreux, een dorp ten noorden van Saultains, op eene mijl afstand van Valenciennes; vier liederen (*jeux-partis*).

Jehan Fremau de Lille. Omstreeks 1250 te Rijsel geboren,

[1] *Trouvères de la Flandre et du Tournaisis,* bl. 270.
[2] C.-A. SERRURE, t. a. p., bl 61.
[3] *Trouvères brabançons, etc.*, bl. 266.
[4] *Trouvères belges* (nouvelle série), bl. IX.
[5] DINAUX, *Trouvères de la Flandre, etc.*, bl. 251-257.
[6] ID., *Trouvères artésiens,* bl. 125-130.
[7] ID., *Trouvères brabançons, etc.*, bl. 250-256.

« *Roi* » bijgenaamd, ook genoemd *Frumau li couronné,* dank aan de lauweren welke hij mocht plukken te Rijsel, te Valenciennes, te Atrecht en in andere steden van Vlaanderen, Henegouwen en Artois [1]; drie liederen.

Li Trésorier de Lille. Pierre le Borgne, volgens Dinaux [2] ook genaamd *le Trésorier de Lille,* bloeide omstreeks 1250; drie liederen [3].

Pierre li Borgne de Lille. In tegenspraak met Dinaux [4] wordt deze *trouvère* door Scheler [5] van den voorgaanden onderscheiden; één lied.

Jacques de Dampierre. Tijdgenoot van den *trouvère* Carasaus; Dinaux [6] is zeer geneigd om hem aan te zien als afkomstig uit het dorp Dompierre in Henegouwen; twee liederen.

Lambers li Avules, een herderslied [7], waarin een feit bezongen wordt dat in de omstreken van Sint-Omaars zou gebeurd zijn, vanwaar de dichter waarschijnlijk afkomstig was.

Gérard de Valenciennes. Herkomstig uit Valenciennes; een *jeu-parti* [8].

Nog vele andere liederendichters, insgelijks tot onze provinciën behoorende, en hieronder van de voornaamste, zooals Adam de la Halle, over wien nader, worden in de verschillende werken van Dinaux vermeld.

Ofschoon de oorsprong dier *trouvères* dikwijls in het duister schuilt, en er zelfs dikwijls onzekerheid bestaat of een lied aan dezen of aan genen dichter moet worden toegeschreven, staat het toch vast, dat de Fransche poëzie en voornamelijk het

[1] Dinaux, *Trouvères de la Flandre, etc.*, bl. 279-286.

[2] De eerste strophe van het derde lied, dat overigens aan dezen *trouvère* kan betwist worden, ontbreekt.

[3] Dinaux, *Trouvères de la Flandre,* bl. 348-355.

[4] *Trouvères de la Flandre,* t. a. p.

[5] *Trouvères belges* (nouvelle série), bl. xiii.

[6] *Trouvères brabançons,* bl. 386-389.

[7] Scheler, *Trouvères belges* (nouvelle série), bl. 150; — *Histoire litt. de France,* XXIII (fin du xiii[e] siècle), Paris, 1856, bl. 656-657.

[8] Scheler, t. a. p, bl. xiii.

Fransche lierdicht, gedurende de XII^e^ en de XIII^e^ eeuw, in de Belgische provinciën met ijver en met schitterend gevolg beoefend werd.

Bij onze hertogen en prinsen, die de dichtkunst aanmoedigden en dikwijls zelf dichters waren, stond deze kunst weldra in hooge eer. Wij zien Boudewijn van Constantinopel in 1202, toen hij op het punt stond om naar Venetië te vertrekken, in het paleis van Bonifacius II van Montferrat met den *trouvère* Folquet wedijveren [1]. Van hertog Hendrik III van Brabant bezitten wij vier liederen, waaronder een tot den *trouvère* Gillebert de Berneville gericht *jeu-parti*.

De *trouvères* waren gewoonlijk ook de componisten van de muziek waarop hunne liederen gezongen werden, en de handschriften van dien tijd hebben ons een aantal dier melodieën bewaard. Een groot deel daarvan berust te Parijs; andere vindt men in de bibliotheken van Montpellier, Atrecht, Modena, Bern, Cambridge, Londen, Oxford, in de bibliotheek van het Vaticaan, enz.

Eene beschrijving van handschriften, met aanduiding der bekende of vermoedelijke dichters, en eene lijst bestaande uit meer dan 2,000 aanvangsregels, volgens assonantie geschikt, is te vinden bij Gaston Raynaud, die ook de verzamelingen aanduidt welke muziek bevatten [2].

Eene grondige vergelijkende studie, welke op een nog grooter getal verzamelingen steunt dan het zooeven genoemde werk van Gaston Raynaud, doch de muziek onaangeroerd laat, werd geleverd door D^r^ Eduard Schwan [3].

In het zuiden van Frankrijk verwierven deze adellijke zangers

[1] RAYNOUARD, *Choix des poésies originales des troubadours*, Paris, 1820, V, bl. 112, 152; — EDW. LE GLAY, *Histoire des comtes de Flandre*, 1843, I, bl. 436; aangeh. door D^r^ J. TE WINKEL, t. a. p., bl. 289.

[2] *Bibliographie des chansonniers français des XIII^e^ et XIV^e^ siècles*, Paris, 1884 (twee deelen).

[3] *Die altfranzösischen Liederhandschriften, ihr Verhältniss, ihre Entstehung und ihre Bestimmung; eine litterarhistorische Untersuchung*, Berlin, 1886.

den naam van *trobadors*, terwijl zij in het noorden, waar zij een eenigszins ernstigeren toon aansloegen, den naam van *trouvères* ontvingen [1].

Troubadours en *trouvères*, — en hierin onderscheidden zij zich van de latere duitsche *Minnesänger*, — droegen zelden in persoon hunne kunstwerken voor; zij hadden daartoe bezoldigde mannen in hunnen dienst [2].

In het zuiden van Frankrijk noemde men deze dienstmannen *jongleurs*, d. i. spelers, en daar het dezen ook wel eens werd opgedragen het gezelschap door allerlei grappen te vermaken, werd hun ook de naam van *joculators* geschonken, naar het Provençaalsch *joglar*. Bovendien noemde men hen nog *chanteors*, in hunne hoedanigheid van zangers, en *estrumenteors*, in die van spelers van dansmuziek.

In het noorden van Frankrijk en in England gaf men aan zulke dienstmannen, waaronder zich soms bekwame dichters bevonden, den naam van *ménétriers*, *ménestrels* of *trouveors*, *bastarts*, *minstrels*, *menstrelles* of *mynstrellis*; in Vlaanderen : *menestreels*. Nog noemde men ze *gestours* (die de *chansons de geste* voordragen), *juglers*, *jonglers* of *gleemen*.

Men vindt bij Ambros, t. a. p., de overigens dikwijls aangehaalde oud-fransche teksten uit de XII^e^ en XIII^e^ eeuwen, over den *jougleor*. Een dezer luidt :

« Quand les tables ostées furent
Cil jougléour en piés s'esturent
S'ont vieles et harpes prises
Cançons et sons, vers et reprises. »

Dat dezelfde plicht, om het gezelschap na den maaltijd te

[1] AMBROS, *Geschichte*, II, 217.

[2] BÖHME, *Gesch. des Tanzes*, I, 278, onderscheidt zorgvuldig « diese herumziehenden gemeinen Musikanten, Tänzer, Kämpfer, Gaukler und Puppenspieler » van de « ebenfalls wandernden Volkssänger und Volksdichter, welche als Verfasser und Verbreiter der alten epischen Heldengesänge, als Träger der Neuigkeiten und als Boten beim Volke wie an Fürstenhöfen in hoher Achtung standen ».

vermaken, ook op de Vlaamsche menestreelen rustte, leert men uit de volgende plaats bij Seger Dengodgaf :

« Doen men ghedweghen hadde na deten,
Toenden die werde menestrele,
Die daer waren herde vele,
Voer die princen groet haer spel.
Elc was sijns spels meester wel,
Ende van toenne herde milde;
Elc hoerde daer dat hi wilde,
Avontueren groet ende langhe,
Nuwe liede met sueten sanghe,
Vedelen, herpen ende andere spele [1] ... »

Doch « die werde menestrele » kregen bij Maerlant wel eens eenen anderen naam. De dichter, zooals uit verschillende plaatsen zijner werken blijkt, hield dit zwervende volkje, dat van burcht tot burcht, van hof tot hof liep, niet altijd in hooge achting. Maerlant vergelijkt hen bij den *garrulus* of gaai, wanneer hij zegt :

« Van bome te bome vlieghet hi ende springhet
Ende crijscht ende garlet meer dan hi singhet,
Ende hi en gheduert te ghere stede [2]. »

Elders leest men :

« Garrulus dit dunct mi vele
Bedieden some menestrele,
Die altoes sijn onghestade,
Ende callen vroe ende spade
Vele boerden, vele loghen,
Ende conterfaiten dien si moghen,
Bede riddere ende papen,
Porters, vrouwen ende knapen,
Daer si scone sijn omme gheplumet. »

De hyrauden, bazuinblazers, die tot de menestreelen behoor-

[1] Uitg. Blommaert, in *Oudvlaemsche ged.*, I, bl. 4, v. 288-297. — Verg. Verdam, *Episodes uit Maerlants Historie v. Troyen*, v. 3058-3067.

[2] *Der naturen bloeme,* III, vs. 2117-2119 en 2133-2150, aangeh. door Dr Jan te Winkel, *Maerlants werken beschouwd als spiegel van de XIIIe eeuw*, tweede druk, 1892, bl. 492.

den, worden door den dichter « quade hyrauden » in den zin van «armoedige plunje » genoemd [1]. Niet zelden bespeelden de hyrauden ook andere instrumenten dan de bazuin, zooals de fluit en de tromp. Ook behoorde nog tot hun beroep, het woord te voeren in naam hunner heeren, wapendichtjes te vervaardigen en tornooien te « craaieeren » [2].

Maerlant meent zelfs de heeren te moeten waarschuwen tegen de vleiende, ijdele taal der menestreelen welke, door hebzucht gedreven, hunne toevlucht tot vleierij en lofbetuigingen nemen om der heeren gunst af te dwingen :

« Wes vromech, omme die doget sweet,
Dat men di niene matte
Onder der ydelre glorien cleet,
Daer menestraudie mede ommegeet ;
Want hare tonge platte
Smelten alse sneeclatte [3]. »

Dat de menestreelen en speelmannen van allerlei soort, bij ons zoowel als in Frankrijk, velerhande speeltuigen te hunner beschikking hadden, blijkt insgelijks uit onze oude dichters, die men bij Hoffmann von Fallersleben aangehaald vindt [4].

Keeren wij thans terug tot de eigenlijke voortbrengselen der *trouvères*.

Alvorens kennis te maken met de melodiën die hunne gedichten vergezelden, zal het niet overbodig zijn een blik te werpen op den vorm dier gedichten zelf, alsmede op de aaneenschakeling der verzen waaruit de strophe en hare eurhythmie ontstaan. Wat de verzen aangaat, deze steunen op den

[1] *Spiegel Historiael*, I[7], 77 vs. 58, aang. door Dr J. te Winkel, t. a. p., bl. 492, aant. 3.

[2] Zie Dr J. te Winkel, *Gesch.*, I, bl. 435-437.

[3] *Eerste Martijn*, vs. 385-390, aangeh. door Dr te Winkel, *Maerlants werken, enz.*, I, bl. 494.

[4] *Horae Belgicae, Pars sexta*, 1838, bl. 190 vg. — Zie mede Lavoix, *La musique au siècle de saint Louis*, t. a. p., bl. 303 vg.; — Dr J. te Winkel, *Gesch.*, I, bl. 425-426.

klemtoon en op het rijm, maar terwijl in de Noordsche talen, klemtoon en zware slag (*ictus*) bij de dichters gewoonlijk overeenstemmen, nemen de Romaansche volken in dat opzicht veel meer vrijheid. Bij de Franschen namelijk wordt die overeenkomst alleen vereischt ter plaatse waar de caesuur valt en waar het vers eindigt. In den loop van het vers is bij hen die overeenstemming bloot toevallig [1].

Wat nu den vorm der liederen, de strophe, betreft, terwijl het volkslied doorgaans de eenvoudigste vormen aanneemt, en wel de enkele of herhaalde stichische : (*a* — *a*) (*a* — *a* — *a* — *a* — *a*), naar het voorbeeld der Grieksch-Romeinsche dichters uit den tijd des vervals en der kerkvaders, waren de vormen door de *trouvères* gebruikt, — de hoofsche vormen, zooals men deze gewoonlijk noemt, — veel meer ingewikkeld [2].

Als voorbeeld zulker geleerde vormen moge een herderszang (*pastorelle*) dienen van hertog Hendrik III van Brabant. Ziehier de eerste strophe van dit lied, zooals men die vindt bij Scheler :

« L'austrier estoie montés
Sor mon palefroi amblant,
Et pris m'estoit volentés
De trover un nouviau chant.
Tot esbanoiant
M'en aloie ;
Truis enmi ma voie
Pastore seant
Loin de gent ;
Belement
La salu
Et lis dis : « Vés ci vo dru. »

De vier eerste verzen bieden niet den eenvoudigen stichi-

[1] F.-A. Gevaert, *Histoire,* II, 48.

[2] « Ce fut à la coupe stichique, — simple ou répétée, — que retournèrent les musiciens gréco-romains de la décadence ; nous le voyons par les hymnes païens du temps d'Adrien, — à Hélios et à Némésis, — aussi bien que par les hymnes chrétiennes de saint Ambroise. » Gevaert, t. a. p., II, 152.

schen, maar wel den gekruisten vorm aan, door Smidt [1] den palinodischen vorm genoemd :

$$a - b, \quad a - b.$$

In de verzen 5-8 vindt men den vorm :

$$a - b, \quad b - a,$$

terwijl daarenboven in 5 en 8 het rijm denzelfden uitgang heeft als in 2 en 4.

Vers 9 rijmt op 10, en 11 op 12; 9-12 vertoonen den eenvoudigen stichischen vorm :

$$a - a, \quad b - b,$$

De verzen zelf zijn verschillend van lengte, zoodat in de strophe de grootste verscheidenheid heerscht.

In de vijf strophen waaruit deze pastoraal, waarop wij terugkomen, is samengesteld, hebben alle verzen, naar volgorde, dezelfde rijmklanken.

Die kunstrijke vormen, — waarin de gedachte toch niet aan bloote rijmklanken wordt opgeofferd, zooals in later tijd meer dan eens bij onze rederijkers het geval was, — onderscheidden de hoofsche poësie van de *populaire*, het kunstlied van het volkslied. Te recht mocht Diez [2] zeggen : « In dem Bau der Strophe zeigt sich die Kunstpoesie in ihrer wahren Bedeutung und in ihrem vollsten Glanze. Die formellen Charakterzeichen der Volkspoesie bestehen darin, dass sie stets zwei oder mehr gleichartige Verse ununterbrochen zusammenreimt, und dann, dass sie mit dem Verse den Gedanken oder ein Glied, desselben schliesst. Die Kunstdichter verwarfen diese in dem Geiste hoher Einfachheit gegründete Regel, indem sie auch

[1] Aangehaald door F.-A. Gevaert, t. a. p., bl. 152.

[2] Diez, *Poesie der troubadours,* Zwickau, 1828, bl. 88, aangeh. door J. Wolff, *Ueber die Lais, Sequenzen und Leiche,* Heidelberg, 1841, bl. 74.

ungleiche Verse und Reime in einander ketteten, und erstere nach Wohlgefallen durch den Sinn verbanden. »

Wolff [1] wil de ontwikkeling der lyrische poësie in de XII^e en XIII^e eeuwen afleiden van de sequenzen, en zijne meening wordt bijgetreden door Riemann [2].

Het *Alleluia* dat op de paarsgewijze geschikte verzen dier sequenzen volgde, zou mettertijd voor een refrein hebben plaats gemaakt, en aldus zouden ten minste de *triperti caudati*, de half-strophe *a-a-b* en hieruit de *strophe couée* ontstaan zijn.

Jeanroy [3] heeft met dit stelsel van Wolff geen vrede; volgens hem is de *strophe couée* geboren uit de ontbinding (*démembrement*) in drie verschillende deelen van een lang vers, namelijk den *tetrameter trochaïcus*.

Tot staving zijner zienswijze haalt deze schrijver een vers uit de X^e eeuw aan, waarin men die verdeeling ziet aanbreken :

> Nam quis promat summae pacis — quanta sit laetit*ia*,
> ubi viv*is* — margarit*is* — surgunt aedific*ia*,
> auro cels*a* — micant tect*a* — radiant triclini*a*,

en een ander, uit de XII^e eeuw, toegeschreven aan den H. Bernardus, waarin de ontbinding duidelijk wordt :

> Omni *die* — dic Mari*æ* — mea, laudes, ani*ma;*
> ejus *festa,* — ejus *gesta* — cole devotissi*ma*.

Intusschen staat het vast, dat de *trouvères* eene buitengewone rijmvaardigheid bezaten. Men vindt die overigens terug bij onzen Maerlant; het zij voldoende hier aan den Rijmbijbel en aan de drie Martijns te herinneren.

[1] T. a. p., bl. 29 vg. en aant. 38, bl. 198; bl. 47; 104-111; 122 en aant. 52, bl. 213.

[2] D^r Hugo Riemann, *Studien zur Geschichte der Notenschrift,* Leipzig, 1878, bl. 215.

[3] Alfred Jeanroy, *Les origines de la poésie lyrique en France au moyen âge,* Paris, 1889, bl. 363 vg.

II. — De melodie der trouvères (monodisten).

Het valt in het oog dat de meer ingewikkelde vormen der hoofsche poëzie ook tot meer gecompliceerde melodieën dan de *populaire* zangen of de hymnen der christene kerk moesten aanleiding geven.

Beschouwen wij, bij voorbeeld, een der liederen toegeschreven aan Guy, bijgenaamd *le Châtelain de Coucy,* een der oudste fransche *trouvères,* overleden ten jare 1201 [1].

Dit lied, waarvan de eerste strophe volgt, werd herhaaldelijk uitgegeven, onder anderen door Michel [2], Ambros [3] en door Riemann [4], bij wie men insgelijks de oude notatie vindt :

Quant li louseignolz jolis
Chante sur la flor d'esté,
Que naist la rose et le lis,
Et la rousée et vert pré,
Plains de bonne volenté
Chanterai confins amis ;
Mais di tant suis esbahis
Que j'ai si très haut pensé,
Qu'a paines iert accomplis
Li servirs dont jaie gré.

Terwijl de twee eerste verzen kunnen beschouwd worden als in trochaïsche maat geschreven, klinkt het derde vers, — met inachtneming van het hiaat *rose et,* — in dezelfde maat, doch met voorslag; zoodat het eigenlijk iambisch aanvangt.

[1] Gaston Paris, *Littérature française au moyen âge,* bl. 186, § 128.

[2] Francisque Michel, *Chansons du Châtelain de Coucy, revues sur tous les manuscrits; suivies de l'ancienne musique, mise en notation moderne, avec accompagnement de piano,* par M. Perne, Paris, 1830. Het werk bevat geen fac-simile van de oude melodieën.

[3] *Geschichte,* II, bl. 223-224.

[4] *Studien zur Gesch. der Notenschrift,* bl. 216.

Van de verschillende verzen dezer strophe in het algemeen genomen, moet men erkennen, wat reeds hierboven vastgesteld werd, dat de syllaben zich midden in het vers bewegen zonder dat de dichter zich bekreunt om de overeenstemming van klemtoon en slag (*ictus*), of om het volhouden van het metrum door hem bij het eerste vers aangenomen. Alleen op het einde van het vers stemmen klemtoon en ictus telkens overeen.

Een aantal Fransche componisten en onder hen van de voornaamste [1], om niet enkel van moderne liederendichters te gewagen [2], schijnen zich aan dien strijd tusschen klemtoon en ictus weinig te storen, zoodat een onzer beste schrijvers mocht getuigen dat, in Frankrijk, de opera-componisten die tot omstreeks het midden onzer eeuw het best de goede verstandhouding tusschen tekst en muziek wisten te handhaven, vreemdelingen waren [3].

Tot lof der jongere Fransche school moet nochtans gezegd worden, dat deze haar best doet om de botsing tusschen taal en zang te vermijden. Reeds vóor lange jaren hief Castil-Blaze [4] een noodkreet aan over de gekrenkte taalrechten, en een andere

[1] Men zie bijv. *La damnation de Faust,* van Berlioz, die zelf den tekst van zijn werk schreef, 2de deel, 2de scene, waar het vers volgender wijze door de muziek gerhythmeerd wordt :

⏑ – ⏑ – ⏑
Voici les roses
– ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑
De cette nuit écloses;

en ter plaatse waar hij een latijnsch vers gebruikt :

⏑ – ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ –
Jam nox stellata velamina pandit.

[2] Noemen wij slechts den grooten liederendichter Béranger en de *poetae minores* Pierre Dupont, Gustave Nadaud en Antoine Clesse. — Dupont en Nadaud schreven zelf de muziek bij hunne liederen. Clesse componeerde enkele malen de melodie zijner gedichten.

[3] F.-A. Gevaert, *Histoire,* II, bl. 102.

[4] *L'art de faire les vers lyriques,* Paris, 1858; — Castil-Blaze had overigens reeds de vraag aangeroerd in zijn boek : *L'opéra italien de 1548 à 1836.* Paris, 1856; zie ald. bl. 476 : « Cadence finale ».

Fransche schrijver, Paul Pierson, heeft later, in een voortreffelijk werk, op wetenschappelijke wijze, ridderlijk voor diezelfde rechten gestreden. Na aangetoond te hebben hoe bij de Grieken de muziek slechts als onderdanige dienares der poëzie optrad [1], wijst Pierson op het feit, dat de eerste zich allengskens als instrumentale muziek alleen liet hooren en zich op die wijze van de dichtkunst scheidde.

Van eenen anderen kant kon de dichtkunst, ten gevolge der veranderingen welke de Fransche taal zelve onderging, voortaan zonder bepaalde muzikale maat haar eigen weg bewandelen. De verzen bleven nog wel aan eene zekere evenredige schikking der syllaben onderworpen, doch werden voortaan door de vereischten der declamatie beheerscht [2].

Men schreef in getelde syllabenmaat :

Oui je viens dans son temple adorer l'Éternel,

enz., doch men las met klemtoon :

Oui je viens dans son temple adorer l'Éternel,
Je viens, selon l'usage antique et solennel,
Célébrer avec vous la fameuse journée,
Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée.

Wij keeren thans tot het lied van den Châtelain de Coucy terug.

[1] *Métrique naturelle du langage,* avec une notice de GASTON PARIS, 1884. — Toch hield bij die zelfde Grieken de melodie niet immer rekening met het accent der taal ; zie F.-A. GEVAERT, *Histoire*, II, 99 nota.

[2] « Les formes des vers subsistaient seules, sans mesure musicale déterminée et entièrement à la merci des exigences expressives de la déclamation. » (P. PIERSON, *Métrique naturelle du langage,* Paris, 1881, bl. 221.)

Riemann, die naar onze meening het hierboven aangehaalde lied het best weergaf, schrijft volgenderwijze in tweedeelige, door hem niet aangeduide maat :

Perne had vroeger het lied aldus terug gegeven :

Ambros vaart tegen de laatste schrijfwijze hevig uit. « So », roept hij Perne toe, « kann kein Mensch gesungen haben, weder zur Zeit der Troubadours noch sonst jemals. » Ambros beweert, en niet zonder reden, dat Perne ongelijk had de regelen der mensurale theorie op de notatie van het oude lied toe te passen, en is van meening, dat de melodie in driedeelige maat moet worden voorgedragen, en wel op deze wijze :

Bij Riemann zoowel als bij Ambros vermenigvuldigt, door het aanwenden der niet-samengestelde maat, met $\frac{2}{4}$ en $\frac{3}{4}$ de *ictus,* de zware slag, die aan het begin der maat valt, nutteloos, waardoor ook het rhythmisch verschil tusschen den tekst en de melodie meer gevoeld wordt dan noodig is. Overigens

brengt nog het onophoudelijk herhalen der niet-samengestelde maat op den duur eentonigheid bij [1].

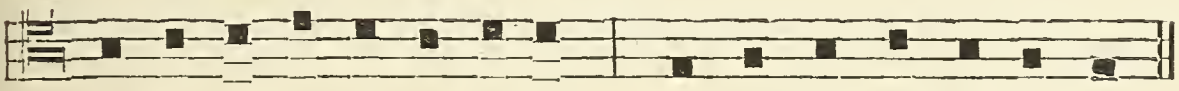
Wil men die rhythmische eentonigheid zooveel mogelijk doen verdwijnen, wil men leven bijzetten aan de melodie, welke niet zoo « starr und wenig beweglich » is als Ambros meent, dan moet men zijn toevlucht nemen tot de samengestelde maat, en schrijven :

[1] « Les mesures simples sont des groupes trop peu étendus pour que leur retour continuel à l'état d'unités puisse donner satisfaction à notre sens esthétique. » (F.-A. GEVAERT, *Hist.*, II, 25.)

Voor onberispelijk houden wij deze laatste notatie niet; misschien ware het nog beter maar eenvoudig de melodie in vrije maat weer te geven :

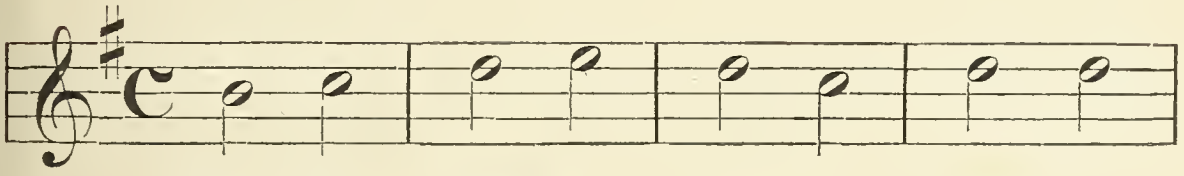
den slag alleen op het einde van het vers te laten vallen, en aldus getrouw te blijven aan den geest van vrije rhythmische beweging der woorden. Wij herhalen het, het aanwenden der niet-samengestelde maat vermenigvuldigt nutteloos den *ictus*, en geeft aan de als in een keurslijf geprangde melodie dat stijve, weinig beweegbare waarover Ambros spreekt; terwijl integendeel de samengestelde maat aan de melodie losheid en bevalligheid schenkt.

Hetzelfde geldt voor het reeds dikwijls uitgegeven lied, aan den Franschen *trouvère* koning Thibaut van Navarre (gest. 1254) toegeschreven [1] :

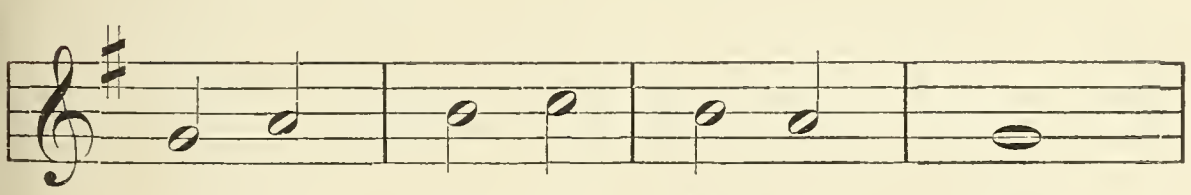


L'autrier par la ma - ti - née, entre un bois et un ver - gier,
U - ne pa - sto-re ai tro - vée chan - tant pour soi en - voi - sier.

Fétis noteerde [2] :



L'au - trier par la ma - ti - né - e,



En - tre un bois et un ver - gier,

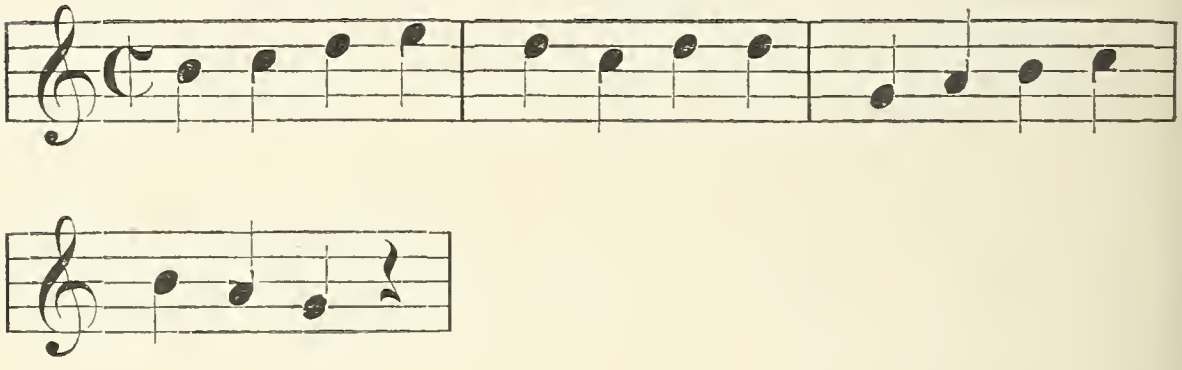
wat de melodie naar psalmgezang doet zweemen.

[1] G. Raynaud, t. a. p., II, nr 529, duidt zes handschriften aan, meestal met muziek, waarin dit lied gevonden wordt. Ambros en Riemann, t. a. p., geven de oorspronkelijke notatie.

[2] *Hist. gén. de la mus.*, V, 40.

Tiersot heeft dit waarschijnlijk bemerkt, toen hij schreef [1] :

Door Riemann werd deze zangwijze aldus in moderne notatie overgebracht [2] :



Het gebruik der niet-samengestelde maat leidt, in de twee eerste schrijfwijzen, tot rhythmische eentonigheid; in de derde, wordt het klimmende, vooruitstrevende karakter der muzikale zinsnede in den aanvang [3], — welk karakter Riemann zelf, later zoo goed heeft doen uitkomen [4], — over het hoofd

[1] T. a. p., bl. 420.

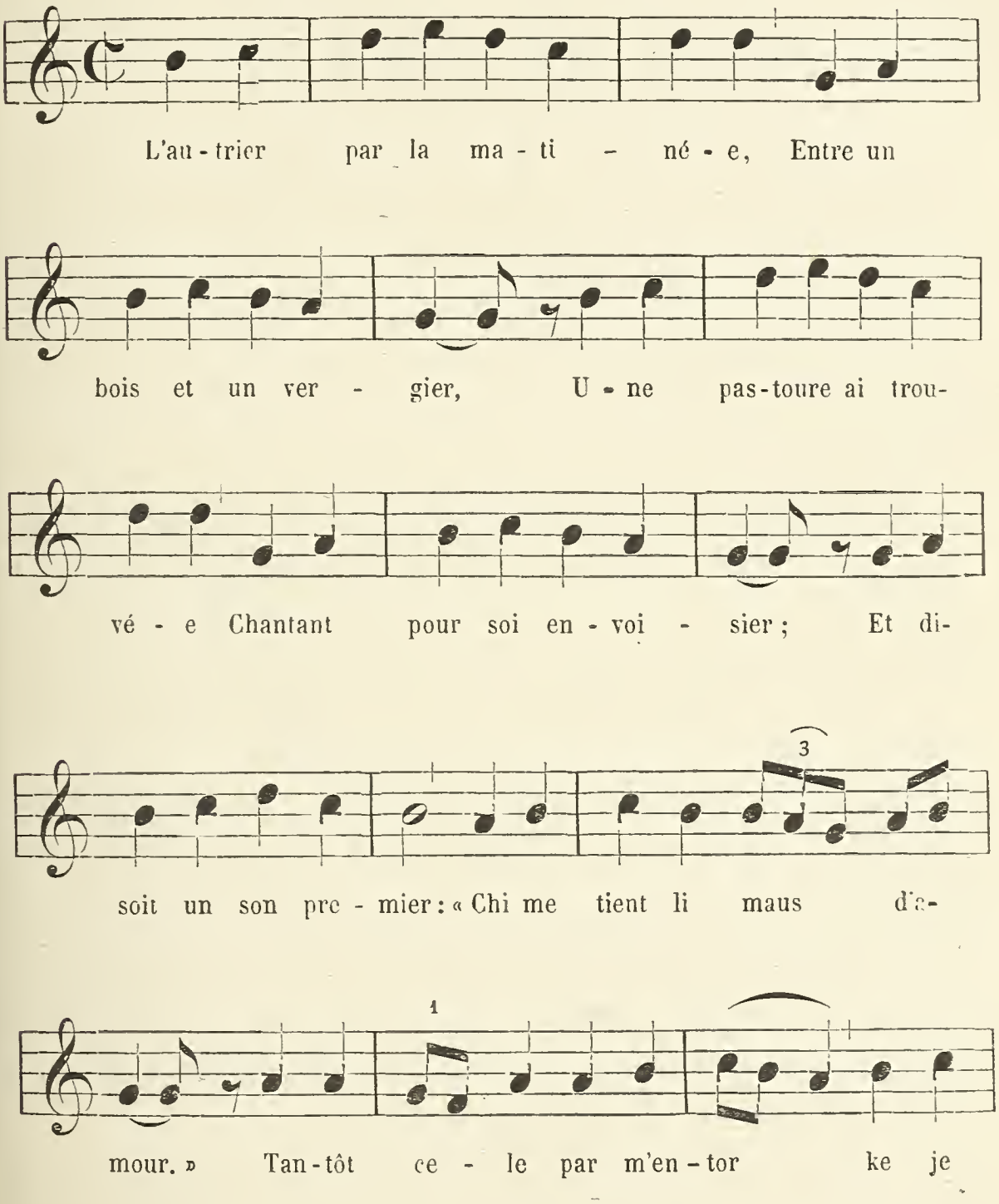
[2] T. a. p., bl. 218.

[3] « Si l'on envisage nos membres rhythmiques, conformément à la doctrine aristoxénienne, comme autant de mesures composées, nous dirons qu'ils affectent toujours la forme anacrousique. » (F.-A. GEVAERT, *Hist.*, II, 47.)

[4] *Musikalische Dynamik und Agogik,* Hamburg-St Petersburg, 1884.

gezien, in één woord, de melodie, om zoo te zeggen, tegen den draad in genoteerd.

Door deze in niet-samengestelde maat te schrijven, en aan te vangen met opslag (*temps levé, arsis*), geeft men aan de melodie veel meer leven en klinkt deze frisscher en bevalliger :



[1] De *fa* ♯ schijnt ons hier niet onmisbaar. Vgl. bij ADAM DE LA HALLE, uitgave DE COUSSEMAKER, bl. 36, de melodie in *sol*, waarin *si* ♮ en *si* ♭, *fa* ♯ en *fa* ♮ voorkomen.

Men geloove niet, dat men door aldus te handelen de melodieën in een nieuw pak steekt; neen, de *trouvères* waren geen mensuralisten, en bekommerden zich volstrekt niet om de spitsvondigheden der mensuraaltheorie [2].

Evenals het volkslied was ook hun lied ongekunsteld, en maakte het in geenerlei opzicht aanspraak op muzikale geleerdheid.

Ook Ambros beroept zich op de woorden van Kiesewetter, die van de hierboven aangehaalde notatie van Perne sprekende, zegt : « Seine Tripolae, eine Art Prolatio perfecta, waren in seinem Original gewiss nicht angezeigt; sie sind nur im Contrapunkte, d. i. im mehrstimmigen Satze denkbar, in der simpeln Melodie ein Unding. »

Sedert het verschijnen van Dom Pothier's werk : *Les mélodies grégoriennes*, is het eene uitgemaakte zaak, dat de neumen geen andere tijdswaarde hebben dan die welke zij aan de taal zelve ontleenen. Het oude lied, het Fransche zoowel als het Nederlandsche, kan insgelijks niet anders dan op de natuurlijke metriek der taal berusten. Aanvankelijk waren de *trouvères* monodisten; waarom zouden zij zich met de zoo ingewikkelde mensuraaltheorie opgehouden hebben?

Men mag gerust aannemen met Kiesewetter, met Ambros en Riemann, dat de eerste *trouvères*, zooals le Chastelain de Couci en Thibaut de Navarre, aan het uitsluitend gebruik van

[1] Fétis, *Ke je l'oi desraisnier*.

[2] Ambros, *Gesch.*, II, bl. 222.

die theorie vreemd bleven, terwijl de compositieën van Adam de la Halle, die tot een later tijdvak behooren, aan de regelen van het *tempus perfectum* onderworpen zijn. De mensuraaltheorie, welke omstreeks het midden der XII^e^ eeuw ontstond en tot op het einde der XIII^e^ eeuw de muziek volkomen beheerschte, — zooals blijkt uit de compositieën van dien tijd en voornamelijk uit het Hs. van Montpellier, gedeeltelijk door De Coussemaker uitgegeven [1], — was een gevolg van de meerstemmige muziek.

Alhoewel de oude discantors (*ars discantoris*, d. i. de kunst om twee of meer melodieën samen te doen hooren) de *tweedeelige* maat gekend hadden [2], valt het niet te loochenen dat de mensuraaltheorie gedurende het aangeduide tijdvak van omstreeks anderhalve eeuw op de notatie der monodie gedrukt heeft. Dit blijkt b. v. uit het Hs. van Adam de la Bassée, kanunnik der Collegiale kerk van S^t^-Pieters, te Rijsel, in de XIII^e^ eeuw [3].

Niet alleen zijn alle Fransche wereldlijke melodieën, die in dit Hs. voorkomen en waarop Adam de la Bassée zijne liederen ter eere van O.-L.-V. dichtte, geschreven volgens de regelen door de mensuralisten, Franco van Keulen, Hieronimus van Moravië en een zekeren Aristoteles vastgesteld, maar ook worden daarin kerkgezangen zooals de hymnen *Veni creator*, *Iste confessor*, enz., op dezelfde wijze weergegeven. Dat echter deze wereldlijke en geestelijke melodieën volgens de mensuraaltheorie uitgevoerd werden, is daarom nog niet bewezen.

Ofschoon de voornoemde dichter, in een dorpje nabij Rijsel geboren en in 1286 gestorven, zeker geen *trouvère* was, schijnt

[1] DE COUSSEMAKER, *L'art harmonique aux XII^e^ et XIII^e^ siècles*, Paris, 1865.

[2] « Longa apud priores organistas duo tantum habuit tempora. » (DE COUSSEMAKER, *Script.*, I. 235, aangeh. door F.-A. GEVAERT, *La musique aux XI^e^, XII^e^ et XIII^e^ siècles*, in BULL. DE LA SOC. DES COMP. DE MUS., Paris. 1867, bl. 11.)

[3] Hs. n^r^ 95 van de Stadsbibliotheek te Rijsel, dat als titel voert : « Ludus Adæ de Basseia, canonici insulensis super Anticlaudianum. » Beschreven door den hr. D. CARNEL Pr., *Messager des sciences historiques*, Gand, 1858, bl. 241 vg.

zijn *Ludus super Anticlaudianum,* — eene navolging in hexameters van het *Anticlaudianum* van Alain de Lille, — hem toch eene plaats naast de *trouvères* aan te wijzen.

Het werk van Adam de la Bassée bevat verscheidene Latijnsche geestelijke gedichten op wereldlijke wijzen gebracht, en onder andere een gedicht op de wijze : « Lautrier estoie montés sor mon palefroi amblant », aanvang van het reeds aangehaalde lied van Hendrik III, Hertog van Brabant. Dit lied, het eenige dat van de liederen der Belgische *trouvères* tot hiertoe met de melodie in België verscheen, werd door Willems opgenomen in zijne *Oude Vlaemsche Liederen* [1].

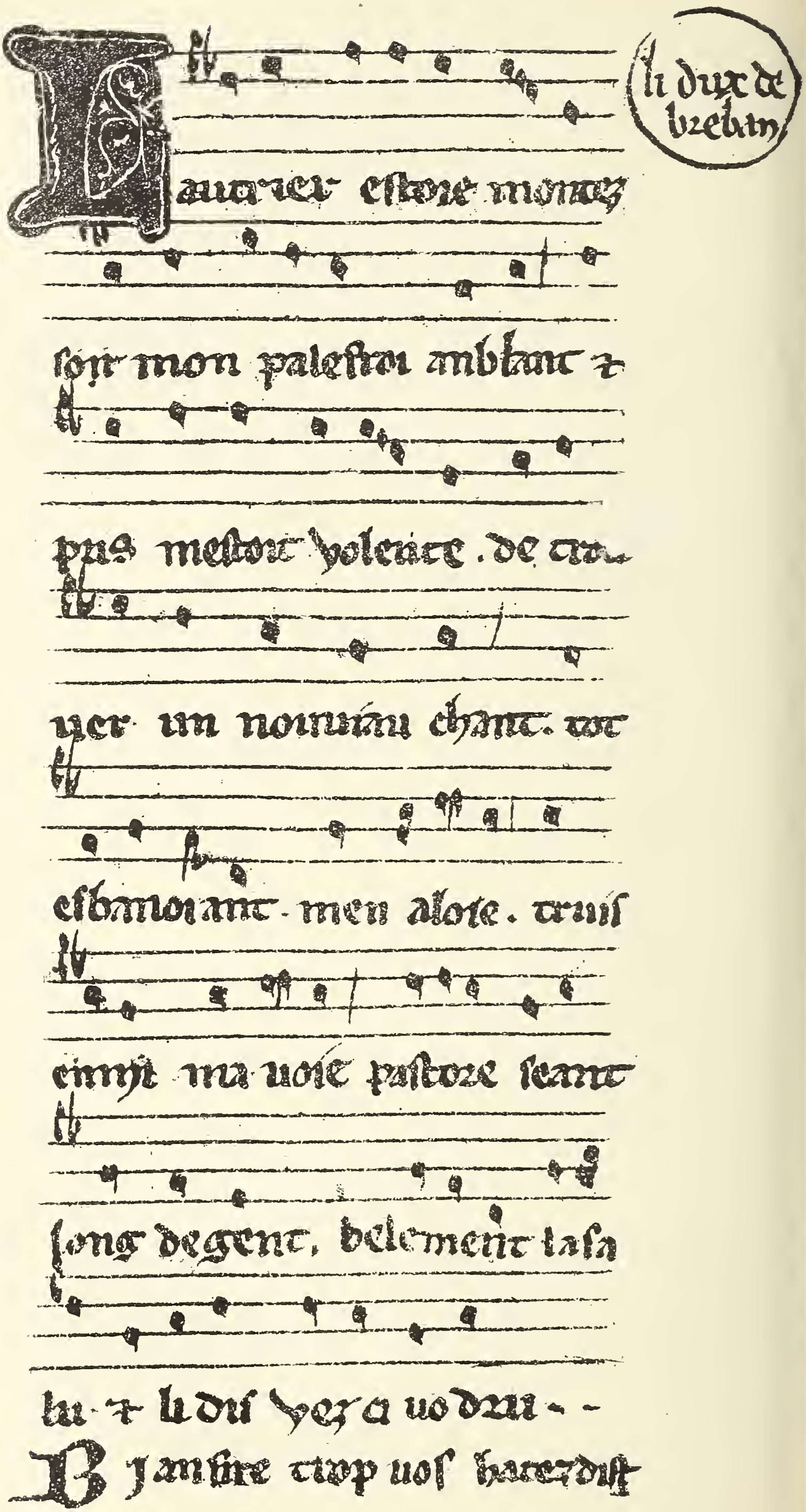
De oude melodie daarvan werd Willems bezorgd door den « Heer J. Barrois, te Parijs », die ze uit het Hs. (vroeger nr 7222) der « Koninklijke Bibliotheek » afschreef. De verzamelaar der *Oude Vl. Ldr.* bracht dien zang, doch op vrij ongelukkige wijze, in moderne notatie over.

Ziehier Willems' vertolking, die, wat zich moeielijk laat verklaren, nog vóor weinige jaren, zonder eenigen argwaan, door J. C. Boers opnieuw werd uitgegeven, als een staaltje van de kunst der vorstelijke *trouvères* [2] :

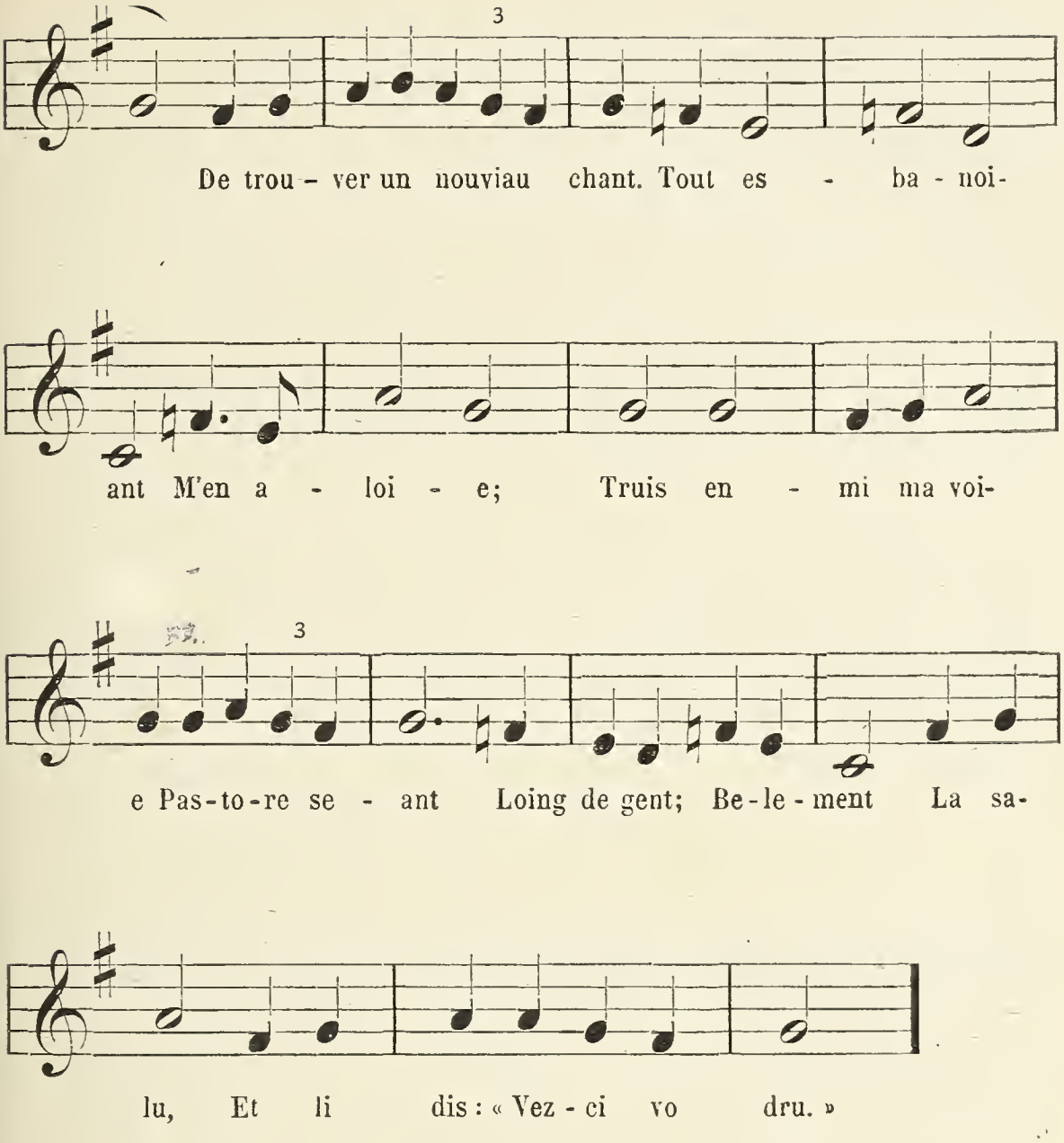
[1] Gent, 1848. Zie aldaar bl. 5. Willems nam insgelijks den tekst op van twee andere liederen van den Hertog : « Amors n'est u cuer entré » en « Hé Gillebert (var., bij Scheler : « Biaus Gillebers »), dites s'il vos agrée ».

[2] *Geïllustreerde geschiedenis der muziek* door E. Naumann, bewerkt door J. C. Boers, 's Gravenhage, 1886, I, 243.

BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY


li dux de brebant
Lautrier estoie montez
sor mon palefroi amblant ⁊
pris m'estoit volentez . de tro-
uer un noviau chant . tot
esbanoiant . m'en aloie . truis
enmi ma voie pastore seant
long de gent . belement la sa-
lu ⁊ li dis vers a vo dru --
B iausire trop uos haves dist

Bl. 27.



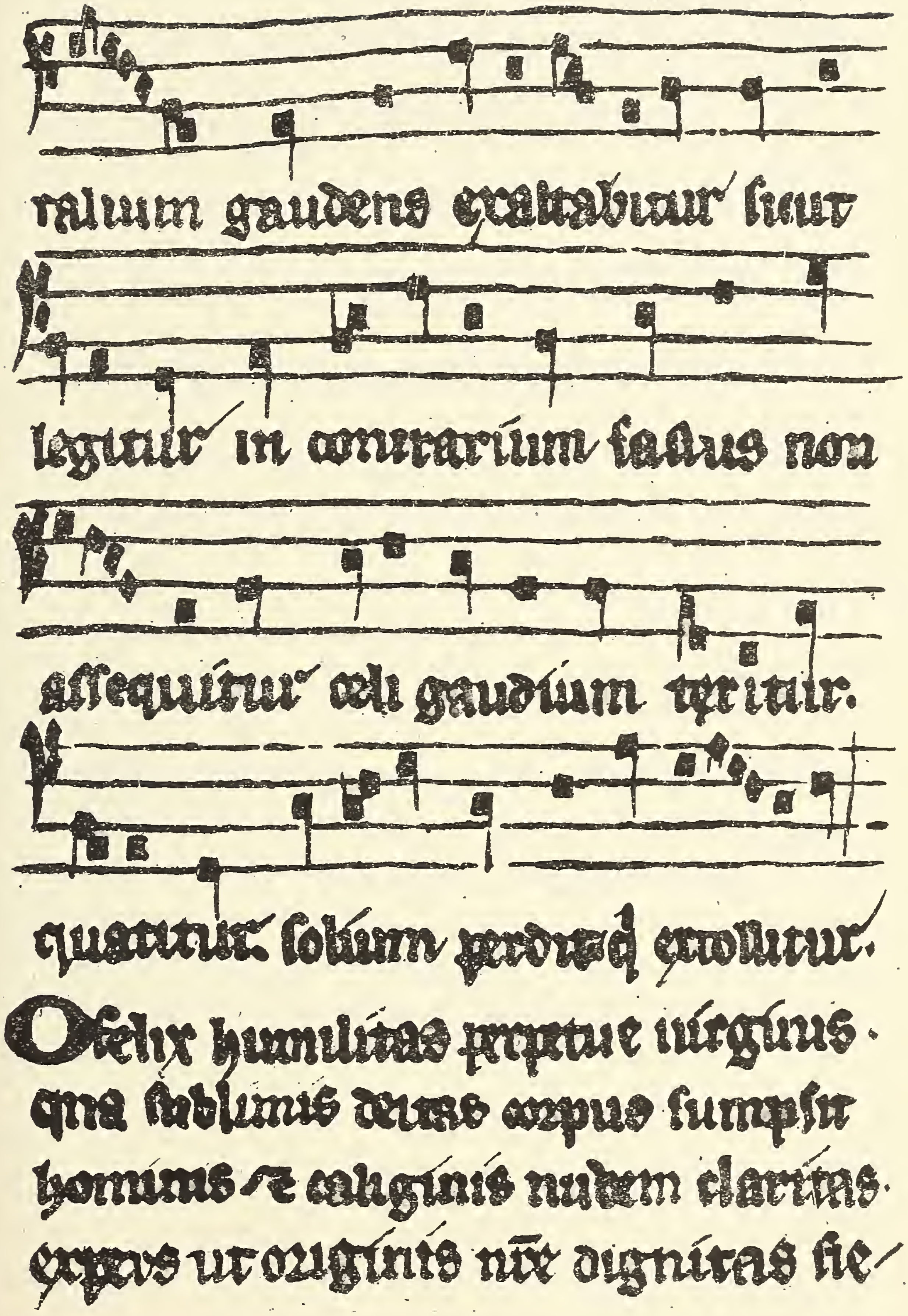
Dit lied wordt tweemaal gevonden in het door Willems opgegeven 13e-eeuwsch Hs. « nr 7222 » [1].

Hier tegenover vindt men de lezing uit het Hs. nr 845, waarmede die uit het Hs. 847 overeenstemt :

[1] Men vindt het namelijk onder de *Ms. fr.*, nr 845, bl. 118*b* (vroeger nr 7222[2]) en 847, bl. 90*c* (vroeger nr 7222[4]). Het komt insgelijks voor in drie andere 13e-eeuwsche Hss. mede te Parijs berustende. — Vier van die Hss. bevatten muziek en vermelden den naam van den Hertog. (Zie G. Raynaud, *Bibliographie des chansonniers français*, D. I, bl. 54, 94, 123, 186, 201).

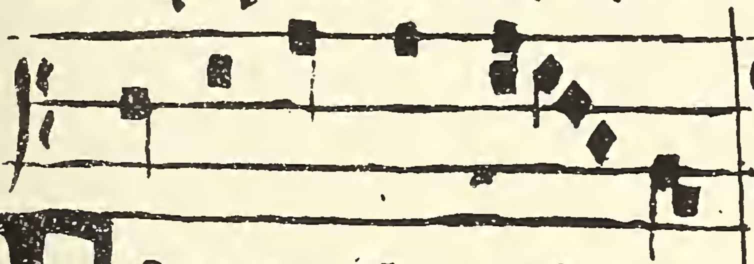
Op de tegenovergestelde bladzijde ziet men de lezing welke bij Adam de la Bassée voorkomt.

Deze werd door Carnel, volgenderwijze, in moderne notatie overgebracht :


ralium gaudens exaltabitur sicut
legitur in contrarium factus non
assequitur celi gaudium teritur.
quatitur. solium perditque extollitur.
O felix humilitas perpetue virginis.
qua sublimis deitas corpus sumpsit
hominis. et caliginis nubem claritas
expers ut originis nostre dignitas fie-

BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY

na quisq3 intrinsecus tumens inflat
& lenis forinsecus mētiens mōstrat
inanis supbie macula fedatur
Et uerba si sentiat aspera stultorū
hos frenet mollicie humili uerbor̄
nā mollis responsio impetum furorū
proscribit materiam tēperans dolorū
Sup pastorale q̄ incipit. Lautrier



Felix qui humilium

estoie mōtes sor
mō palefroi
ambleure

uere uitam sequitur uita namq3

BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY

Wij hebben onder den Latijnschen tekst van Adam de la Bassée ook den Franschen tekst gesteld naar het Hs. 845, om te bewijzen hoe het Fransch metrum bij den Latijnschen tekst gevolgd werd.

Ofschoon Carnel verzekert, dat bij zijne vertolking de regelen der oude theoretici gevolgd werden, mag het toch zonderling heeten dat in zijne notatie, reeds bij het derde en vierde vers verschil met het eerste en het tweede bestaat, ofschoon dit door den oorspronkelijken muzikalen tekst niet wordt aangeduid.

De lezing volgens Adam de la Bassée is onjuist, en schijnt haar ontstaan aan verwisseling van sleutel, althans bij den aanvang, en aan andere omstandigheden te danken te hebben.

De hierboven aangehaalde Parijsche handschriften hebben

ons daarentegen de melodie, welke daar frisch en in Hypophrygischen modus klinkt [1], uitstekend bewaard.

In moderne notatie en met inachtneming der taalmetriek, kan men deze pastourelle, naar de genoemde handschriften, aldus weergeven :

[1] In Hypophrygischen (of Iastischen) modus, met onvolmaakte slotcadenz op de dominant. Zie F. A. Gevaert, *La mélopée antique dans le chant de l'église latine,* 1894, bl. 13, aant. 2 en bl. 91.

Dat het lied van Hertog Hendrik ingang vond en zeer geliefd was, bewijzen niet alleen de verschillende bestaande handschriften en de navolging van Adam de la Bassée, maar ook nog een geestelijk pastiche dat door P. Meyer wordt aangehaald [1].

Onder de beroemdste *trouvères* der XIII^e eeuw moet nog de reeds vermelde dichter-componist Adam de la Halle gerekend worden, een man waarop België evenzeer aanspraak mag maken als Frankrijk, aangezien hij, in 1235, te Atrecht geboren werd [2].

III. — De Trouvères-harmonisten

(In verband met het wereldlijk lied).

Daar met het ontstaan der harmonische kunst de monodie tot grondslag der meerstemmige muziek diende en gedurende eeuwen bleef dienen, schijnt het ons niet ongepast een oogenblik stil te staan bij een der oudste en voornaamste tot hiertoe bekende verzamelingen van meerstemmige muziek. Wij bedoelen het door De Coussemaker uitgegeven Hs. van Montpellier. Dit werk is voor ons van zooveel te meer belang, daar ons land, sedert de vroegste tijden, een niet onbelangrijk aandeel nam in de beoefening der harmonische kunst, en tevens daar wij daaruit kunnen leeren, hoe het in de XII^e en XIII^e eeuw te onzent met de monodie geschapen stond.

Naar alle waarschijnlijkheid ontstond de discant, gelijk vroeger ten tijde van Hucbald (XI^e eeuw) de diaphonie, in de

[1] *Types de quelques chansons de Gautier de Coinci*, ROMANIA, XXVII, bl. 429, waar de schrijver naar zijn eigen bijdrage, in het *Bulletin de la Société des anciens textes*, 1886, bl. 68, verwijst.

[2] GASTON PARIS, *La littérature française au moyen âge*, § 132. Volgens DE COUSSEMAKER, wien wij de *OEuvres complètes du trouvère Adam de la Halle* te danken hebben, zou de Atrechtsche dichter omstreeks 1220 geboren zijn. Zie aldaar bl. XVI.

groote geestelijke scholen van het midden en van het Noorden van Frankrijk [1]. Het is in de hoofdkerken van Parijs, van Kamerijk en van Doornik, steden welke als de bakermat van het geestesleven te dien tijde mogen beschouwd worden, dat aan de harmonische kunst de eerste stoot gegeven werd.

Te rekenen van de XII^e eeuw bezat België, — het is De Coussemaker die spreekt, — zijne discantors, didactici en *trouvères*.

Tusschen discantors [2] en *trouvères* bestond dit onderscheid dat de eersten den tekst hunner compositiën niet zelf vervaardigden; de didactici schreven slechts over hunne kunst; de *trouvères* waren vooral dichters.

De 13^e-eeuwsche Doorniksche mis en de didactische werken van onbekenden [3], — laatstgenoemden komen uit de abdij van S^t-Lauwereins te Luik, — leveren het bewijs dat België een niet gering aandeel nam aan de uitbreiding der harmonische kunst.

De Hoofdkerk van Doornik, welker oorsprong tot de eerste tijden van het Christendom opklimt, moest reeds vroeg eene zangschool bezitten. Men kent toch de belangstelling die de eerste kerkvoogden koesterden voor dit gewichtig gedeelte van

[1] Over die scholen, zie mede H. LAVOIX, t. a. p., 193 vg.

[2] Het woord *discant,* onverminderd de hierboven aangeduide beteekenis, werd nog gebruikt om bij meerstemmige compositiën de stem aan te wijzen die onmiddellijk boven den tenor geplaatst was (DE COUSSEMAKER, *L'art harmonique,* 43).

Vandaar bij tweestemmige compositiën den zin van *pars superior* (KILIAAN), *bovenstem* (VERDAM, *Middelnederl. Woordenb.*).

In de XVI^e eeuw was het woord *discanteren,* te onzent, nog niet in vergetelheid geraakt. In *Een devoot en profitelyck boecxken,* Antw., 1539 (uitg. D. F. SCHEURLEER, bl. 23, str. 12, v^s 3), wordt gesproken van « Joncfrouwen » die in den hemel « *singhen ende discanteren* ». Het laatste woord slaat duidelijk op meerstemmige muziek.

[3] DE COUSSEMAKER, *Messe du XIII^e siècle traduite en notation moderne et précédée d'une introduction* (Extrait des BULLETINS DE LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE DE TOURNAI, 1861). — *Scriptorum de musica medii ævi nova series,* Paris, I, bl. XVIII-296. Zie DE C., *L'art harmonique,* bl. 177.

den eeredienst. Later wisten de H. Gregorius en Karel de Groote de overleveringen, die aan het kwijnen waren, weder op te beuren door het stichten van scholen waarin onderwijs werd gegeven in de taal- en letterkunde en in de muziek [1]. Evenals andere belangrijke kerken, bezat ook de kerk van Doornik hare school. De ontdekkingen door Voisin in het Archief van het kapittel te Doornik gedaan, bewijzen dat de koordienst aldaar sedert de XIII^e^ eeuw regelmatig was ingericht [2].

Van eenen anderen kant, vindt men in het Hs. van Montpellier het bewijs dat ook België in de XIII^e^ eeuw zijne harmonisten bezat. Immers daarin lezen wij :

Quant se depart la verdure des chans
Et d'yver neist par mesure frois tans,
Cest *treble* fis accorder a II. chans [3]
Que primes fis malgré les mesdisans,
Qui ont menti que je les aportai
De mon païs, ce est droit de Tornai.
Dieus ! il ont menti, bien le sai.
Pour ce qu'il ont ausage que chant
Sache trover concordant [4],
. . . . . .

Men kent tot heden drie Doorniksche *trouvères* : Gautier, Jacques, en Jehan de la Fontaine. Aangezien van den laatstgenoemde slechts voor den zang bestemde gedichten bekend zijn, wordt hem door De Coussemaker ook dit stuk toegeschreven, die tevens in hem een der drie discantzangers van de kapel van

[1] « Carolus siquidem constituit, in singulis monasteriis et episcopiis scholas esse ubi ingenuorum et servorum filii grammaticam, musicam et mathematicam docerentur (*Capitulariën*).

[2] *Messe du XIII^e^ siècle,* Inleiding.

[3] *treble,* van *triplum,* derde bijgevoegde stem, ook bovenstem; vandaar nog bij de Engelschen *treble* in den zin van *superius, soprano* of *tenor* gebruikt.

[4] Tekst bij DE COUSSEMAKER, *L'art harmonique,* bl. 182; muziek, *Ib.*, *Monuments,* nr 30, bl. LX-LXI; moderne notatie : *Ib.*, bl. 75. — C. RAYNAUD, *Recueil de motets français*, I, bl. 115.

Philips IV, bijgenaamd den Schoone, meent te herkennen [1].

De Doornikssche mis bevat op het einde een Fransch wereldlijk lied, dat wel van een Doornikschen *trouvère* zou kunnen zijn, of ten minste een lied dat in de XIII^e eeuw, — misschien ook reeds vroeger, — te Doornik bekend was.

Terwijl de onderste stem (tenor) « Ite missa » zingt en de middenstem (*motetus* [2]) een Latijnsch gedicht op de liefdadigheid voordraagt, laat de bovenstem (*triplum*) een wereldsch lied hooren :

Se grasse n'est a mon maintien contraire.

De namen « Cambrai », « Arras » en « Douay » vindt men insgelijks in het Hs. van Montpellier vermeld. Ook Adam de la Halle komt er in voor [3] met Moniot Pieter uit dezelfde stad en met nog eenige andere onbekenden uit Artesië [4]. In een stuk wordt onder de beste componisten van motetten Ghilebert de Berneville genoemd. De Coussemaker, steunende op de overeenkomst welke bestaat tusschen stukken waarvan de schrijvers bekend zijn en sommige naamlooze stukken voorkomende in het Hs. van Montpellier, is van meening dat vele dezer compositiën aan *trouvères* uit het Atrechtsche, het Kamerijksche en uit Vlaanderen [5] mogen toegeschreven worden.

Men dient nochtans in deze zaak met omzichtigheid te oordeelen, aangezien een aantal lyrische kunstvoortbrengselen der

[1] Onder de rekeningen der koningen van Frankrijk vindt men eene « Ordonnance de l'ostel de Philippe IV, dit le Bel », van het jaar 1285, waarin de namen van drie « clercs de chapelle », d. i. discantzangers (« chantres à déchant »), bewaard zijn, te weten : Thomas de Beis, Jehan de la Fontaine en Raoul de Maante (De Coussemaker, t. a. p., bl. 196).

[2] *Motetus*, in het Fransch *motet*, was de naam van zekere twee-, drie- of vierstemmige, doch meestal driestemmige compositie, waarbij elke stem verschillende woorden voordroeg. Het eindstuk der Doornikssche mis is dus een motet. *Motetus* was ook de naam dien men gaf aan de stem die zich onmiddellijk boven den tenor liet hooren (Zie De Coussemaker, t. a. p., bl. 59).

[3] *L'art harmonique,* bl. 193.

[4] *Ib.*, bl. 196.

[5] *Ib.*, bl. 200.

trouvères op elkander gelijken en ongeveer op dezelfde wijze aanvangen, terwijl men tevens niet uit het oog moet verliezen, dat dezelfde stukken soms door de bestaande handschriften zelve aan verschillende dichters worden toegekend.

Het lied :

Quand vois le dou tans venir
La flor en la prée
La rose espanir [1],

op grond van overeenkomst met andere liederen van Jacques de Cisoing, door De Coussemaker aan dezen toegeschreven, wordt door vier verschillende, te Parijs berustende handschriften aan Robert de Reims toegekend [2].

Welke nu ook de stukken mogen zijn door Belgische componisten uit de XII^e^ of XIII^e^ eeuw vervaardigd, door De Coussemaker wordt het bewijs geleverd [3], dat de toondichters uit die dagen zoowel als hunne opvolgers van de XIV^e^ tot in de XVII^e^ eeuw, voor hunne meerstemmige compositiën, behalve van het geestelijk lied ook van het wereldlijk lied gebruik maakten.

Het is toch inderdaad moeielijk aan te nemen, — wat men nochtans beweerd heeft [4], — dat fraaie en frissche melodieën uit de XI^e^ of XII^e^ eeuw, zooals deze :

[1] Hs. van Montpellier, f° 168; De Coussemaker, t. a. p., bl. 203. — G. Raynaud, *Recueil des motets*, I, 104.

[2] Zie G. Raynaud, *Bibliographie*, II, bl. 157, n^r^ 1485. Dit lied komt voor bij P. Tarbé, *Les chansonniers de Champagne aux XII^e^ et XIII^e^ siècles* (1850), bl. 102.

[3] *L'art harmonique*, bl. 102 vg.; 185 vg.

[4] Zie de woorden van Théodore Nisard, aang. bij De Coussemaker, t. a. p., bl. 185.

en de beroemde melodie aan Adam de la Halle toegeschreven [1]:

welke men ook onder de meerstemmige compositiën in het Hs. van Montpellier aantreft [2], uit koude, harmonische berekeningen en niet uit het vrij en onbedwongen gevoel van den componist zouden zijn ontstaan.

IV. — De populaire melodie.

De Coussemaker wijst op het verschil tusschen de melodieën van de « Chansons » en de « Jeux partis » van Adam de la Halle en de zangwijzen van *Li Gieus de Robin et de Marion* [3]. Deze laatste, die natuurlijk en gemakkelijk vloeien, zijn in populairen trant geschreven; de eerste daarentegen zijn meer gekunsteld en kunnen niet beschouwd worden als spontane uitingen van een vrij, dichterlijk gemoed.

Tiersot gaat nog verder en beweert dat de zangwijzen van *Li Gieus de Robin et de Marion* echte volksmelodieën zijn [4].

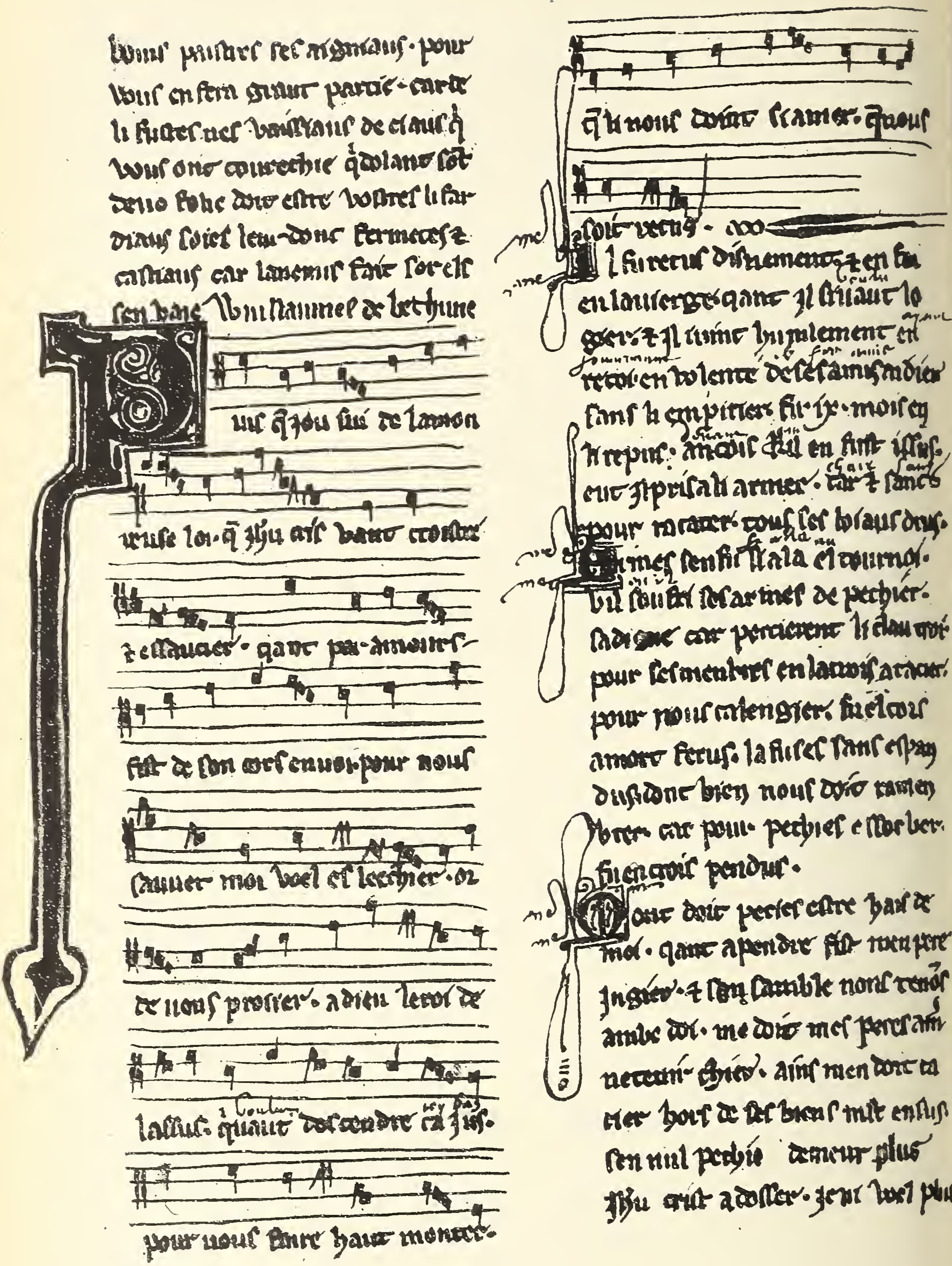
[1] *OEuvres complètes,* bl. 347.

[2] Overgenomen in *OEuvres complètes du trouvère Adam de la Halle,* bl. 423.

[3] Dit stuk, dat men terecht als de eerste Fransche opéra-comique beschouwt, zou voor de eerste maal opgevoerd zijn te Napels 1285, waarheen Adam Robert d'Artois zou gevolgd zijn, toen deze laatste zich tot Charles d'Anjou (1220-1285), koning van Napels, broeder van Karel IX (de Heilige) begaf. Adam stierf tusschen 1285 en 1288. Eerst na zijn dood werd dit zangspel te Atrecht opgevoerd. Zie : G. Paris, t. a. p., in § 133.

[4] *La chanson populaire en France,* bl. 423 vg.

BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY



Bl. 37.

Deze meening is gegrond op het gebruik van assonantiën in de gezongen verzen en op het gebrek aan rijm dat zich hier en daar doet gevoelen, en niet strookt met het buitengewone gemak waarmede de *trouvères* versificeerden, een gaaf welke vooral Adam de la Halle in hooge mate bezat. Adam legt wel in den mond van een zijner personages het vers ontleend aan een *roman de geste*, hierboven (bl. VIII) aangehaald, om welke reden zou hij dus ook geene andere populaire melodieën hebben opgenomen? Men heeft integendeel zooveel te meer reden om aan te nemen dat hij ook uit populaire zangen geput heeft, aangezien de aanvang van het beroemde lied « Robin m'aime », waarmede het bedoelde zangspel aanvangt, als refrein voorkomt bij twee herdersliederen (*pastourelles*) van vroegere *trouvères*.

Een dezer was Perrin d'Angecourt, voorganger van Adam in dienst van Karel van Anjou.

De meening van Tiersot komt ons dus zeer gegrond voor, en dit niet alleen om de door hem aangevoerde redenen, maar ook omdat het mag betwijfeld worden of al de andere, aan Adam toegeschreven compositiën inderdaad door hem werden vervaardigd.

Ten aanzien van een « chanson » kunnen wij ten minste bewijzen aanvoeren waaruit blijkt, dat men niet gerechtigd is de melodie van het lied « Puisque je sui de l'amoureuse loi [1] » met volle zekerheid aan Adam toe te schrijven.

Dit lied is, wat den tekst betreft, eene navolging van een geestelijk lied van Guillaume de Béthune, dus een wereldlijk pastiche. Zulke pastichen komen, wel is waar, zelden voor, terwijl daarentegen vergeestelijkingen van wereldlijke liederen zeer gewoon zijn, doch aangezien Guillaume de Béthune in 1152 geboren werd en in 1213, dus vóór de geboorte van Adam de la Halle, stierf [2], moet de laatste den eerste hebben nagevolgd. Niet alleen hebben beide liederen denzelfden strophenbouw,

[1] *OEuvres complètes*, bl. 102, nr 27.

[2] Zie *Biographie nationale belge*, II, 367.

maar beide bestaan nog bovendien uit hetzelfde getal strophen, beide hebben dezelfde rijmen en sluiten met een soort van refrein. Om deze gelijkvormigheid in nog helderder daglicht te stellen, laten wij de eerste strophe van de beide liederen volgen :

GUILLAUME DE BÉTHUNE.

Puis que jou sui de l'amoureuse loi
Que Jhesucris vaut croistre et essaucier
Quant par amours fist de son cors envoi
Pour nous sauver, moi voel esleechier.
Or devons proier
A Dieu, le roi de lassus,
Qui vaut descendre çâ jus
Pour nous faire haut monter,
Que li nous doint si amer
Qu'en nous soit reçus [1].

ADAM DE LA HALLE.

Puisque je sui de l'amoureuse loi,
Bien doi amours en chantant essauchier.
Encor i a meilleur raison pour coi
Je dois chanter d'amourous désirrier;
Car, sans manechier,
Sui au cuer trais et férus
D'un vair iex sés et agus
Riant pour miex asséner :
A chou ne puet contrester
Haubers ni escus [2].

Het eerste lied, met de daarbij behoorende melodie, komt voor in een Hs. berustende in de bibliotheek van het Vaticaan (Christina-fonds, nr 1490), beschreven door G. Raynaud [3].

Deze melodie, welke men in facsimile hier tegenover vindt, is, behoudens de bijvoeging van fa ♮, niets anders dan eene variante van de getransponeerde melodie medegedeeld door De Coussemaker.

Het vorenstaande in aanmerking genomen, mag het ook

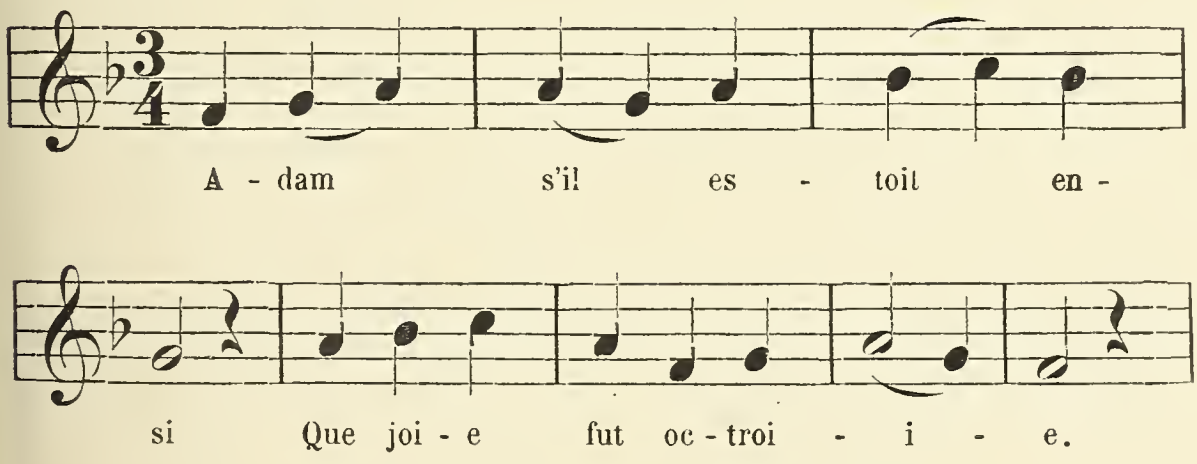
[1] Tekst bij SCHELER, *Trouvères belges,* bl. 38.
[2] ADAM DE LA HALLE, uitg. DE COUSSEMAKER, bl. 102.
[3] *Bibliogr. des chansonniers franç. des XIIIe et XIVe siècles,* I, 219.

betwijfeld worden of de melodieën van *Li Gieus de Robin et de Marion* wel aan den Atrechtschen trouvère kunnen worden toegeschreven.

Tegen het toekennen der melodie aan Guillaume de Béthune kan men opwerpen, dat het bedoelde Hs. uit de Vaticaansche bibliotheek een Hs. uit de XIV^e^ eeuw is, dat het na het tijdvak van Adam de la Halle werd samengesteld, vermits er ook liederen van dezen laatste in voorkomen, en er dienvolgens geen doorslaand bewijs wordt geleverd; maar dan blijft toch nog de door Adam nagevolgde tekst over. In allen gevalle zal men toegeven dat er redenen bestaan om dezen trouvère niet als uitvinder van de melodie te beschouwen.

V. — De vorm der melodieën.

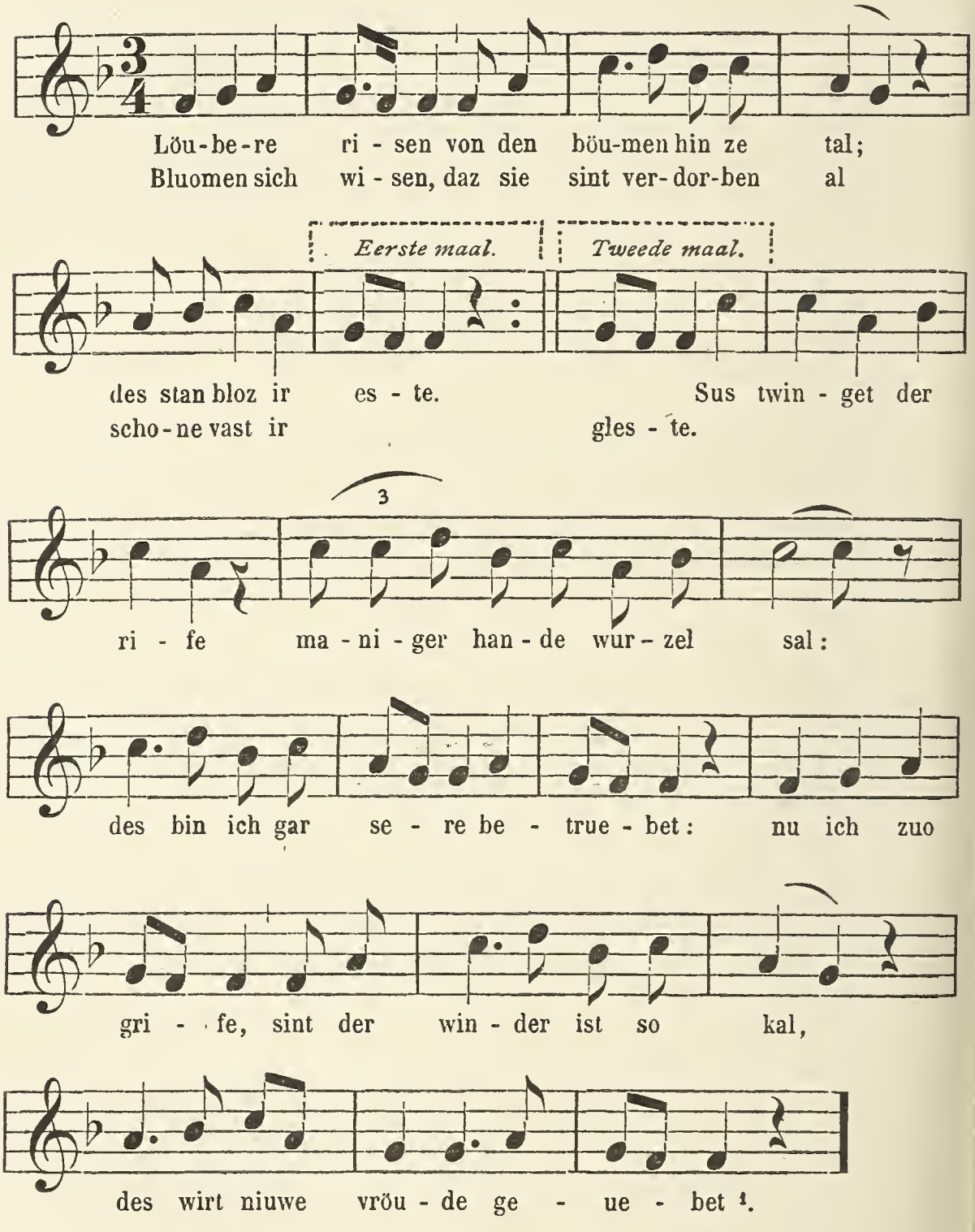
Onder de compositiën van Adam vindt men veel melodieën die verwantschap hebben met het beroemde « Robin m'aime », als zijnde in denzelfden populairen trant geschreven [1]. Zoo treft men onder zijne « jeux-partis » een stuk aan, dat aldus aanvangt [2] :



[1] Na op bl. LXIX van zijne uitgave der werken van Adam de la Halle verklaard te hebben : « Tous (les rondeaux d'Adam) paraissent avoir pour base une mélodie inventée par le trouvère harmoniste », zegt De Coussemaker, en zes regelen verder : « Plusieurs rondeaux d'Adam de la Halle semblent avoir pour base harmonique des airs populaires. »

[2] Uitgave DE COUSSEMAKER, bl. 134.

Ook nog in andere zangwijzen, zooals bij voorbeeld in de volgende melodie van den *Minnesänger* Wizlav IV, vorst van Rügen (gest. 1325), ofschoon minder eenvoudig, vindt men overeenkomst van stijl en karakter met de melodie : « Robin m'aime ». De lezer oordeele :



[1] Zie F. H. VON DER HAGEN, *Minnesänger,* Leipzig, 1838, IV, 717; tekst, III, bl. 85; — facsimile van de oorspronkelijke notatie, *ib.*, IV, 816.

Een *serventois* [1], aan Adam toegeschreven, is insgelijks aan de voorgaande melodie verwant :

De volgende zangen van *Li Gieus de Robin et de Marion* zijn in denzelfden trant, ofschoon zij tot het danslied behooren :

Dat bovenstaande melodische vormen niet alleen aan Adam de la Halle eigen waren, maar aan den tijd waarin hij leefde, dat zij tot de alom verspreide populaire liederen behoorden, bewijzen andere melodieën, welke ons bewaard zijn in den *Renard noviel*, een satiriek gedicht in 1288 door Jacquemart

[1] Zoo noemde men in den beginne zekere satirieke liederen; later werd die naam gegeven aan liederen ter eere der Moedermaagd.

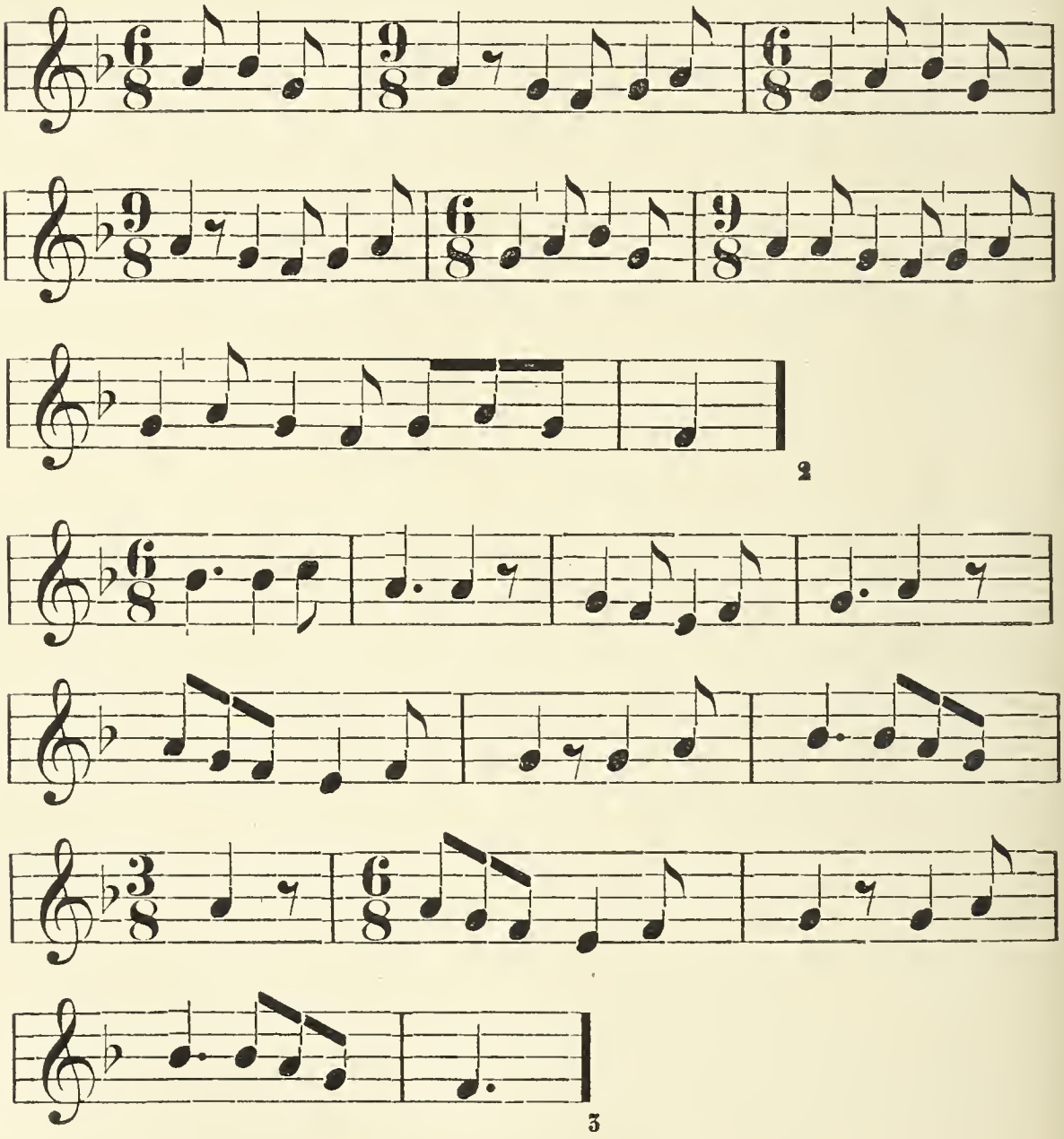
[2] Melodie bij FÉTIS, *Hist. gén.*, V, bl. 44, aan Adam de la Halle toegeschreven doch zonder verdere aanduiding der bron. — Variante bij AMBROS, *Geschichte der Musik,* II, 231, insgelijks zonder eenige verdere aanduiding; — dezelfde tekst in de uitgave van DE COUSSEMAKER, bl. 107, doch hier vergezeld van een gansch verschillende melodie.

[3] Uitgave DE COUSSEMAKER, bl. 350.

[4] ID., bl. 355.

Gelée, te Rijsel, geschreven [1], waarin de dichter de misbruiken zijner eeuw hekelt. De dieren welke in dit werk voorkomen volgen de gebruiken der ridders en edelvrouwen, spreken en zingen zooals zij. Hierdoor zijn ons een zeventigtal melodieën, fragmenten van hoofsche of volksliederen uit de XIII^e eeuw, en misschien wel van nog vroegeren tijd bewaard, want volksmelodieën zijn dikwijls al tamelijk oud, wanneer die voor het eerst worden opgeteekend.

Ook de hierna volgende melodieën zijn aan Adam's zangspel ontleend :



[1] Uitgegeven door D. M. Méon. Paris, 1826.
[2] Uitgave De Coussemaker, bl. 358.
[3] Id., bl. 362; vg. de varianten bl. 363, 364.

Men vergelijke met de voorgaande de volgende nauw daaraan verwante melodieën uit den *Renard noviel ;* de teksten duiden doorgaans volksliederen aan :

[1] Méon, t. a. p., IV, bl. 315.

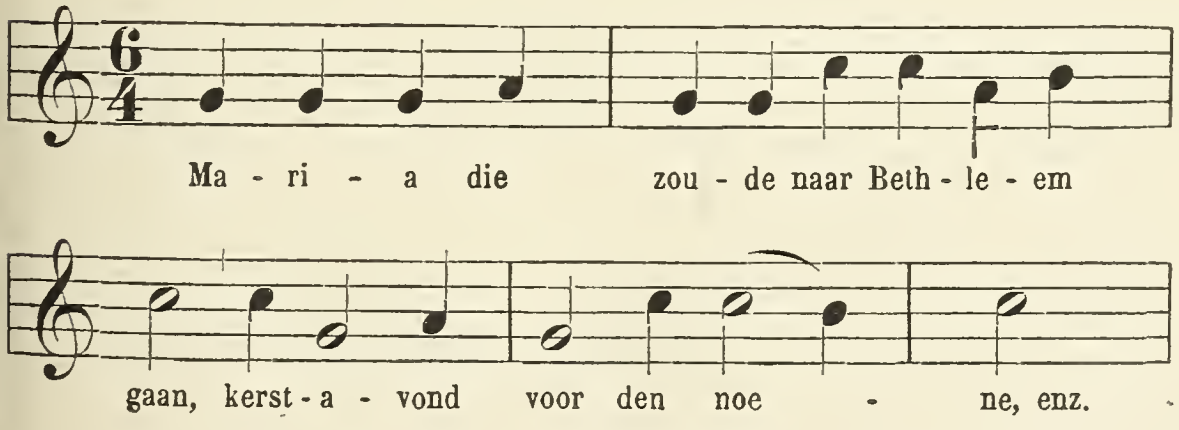
[2] Id., bl. 404. — Eene halve eeuw later, zegt Jan de Weert, *Die niwe doctrinael,* vs. 1164 : « En es cume soe sconen wijf ‖ Si en hout te cope ziele ende lijf. »

[3] Id., bl. 405.

[1] Méon, t. a. p., bl. 406.
[2] Id., bl. 417.
[3] Id., bl. 409.
[4] Id., bl. 422.

Minder gelukkig schijnt ons Tiersot [1] wanneer hij aan de hierna volgende melodieën denzelfden stijl en hetzelfde karakter toekent als aan die van « Robin m'aime ».

De eerste dezer zangwijzen, welke o. a. voorkomt in eene geestelijke liederenverzameling van 1609 [2], en die aldus moet gelezen worden :



[1] Méon, t. a. p., bl. 424, aant. 3; de beide door Tiersot aangehaalde zangen, zijn te vinden bij Lootens en Feys, *Chants populaires flamands*, nrs 3 en 5.

[2] *Het prieel der gheesteliicke melodie,* Brugghe, bl. 60.

is in hypophrygischen modus geschreven en is verwant met de hymne « Veni Creator »; de tweede heeft, naar onze meening, met het lied van Adam weinig overeenkomst.

VI. — Toonaard (Modus).

De zangwijzen welke aan Adam de la Halle toegeschreven worden, en die uit den *Renart noviel* welke hierboven aangehaald zijn, gaan alle uit van de moderne toonladder (*ut*, groote terts).

Wel schijnt tegen het einde der XIII^e^ eeuw, de moderne toonaard in de populaire muziek, zoowel in de melodie der *trouvères* als in het eigenlijk volkslied, de heerschende te willen worden [1], maar toch waren de verschillende *modi* der oudheid bestemd om in het volkslied nog langen tijd naast den modernen toonaard te blijven voortleven.

Van de volgende melodieën behoort de eerste tot den modus van *ré* met *si* ♮, de tweede tot den hypophrygischen modus [2].

[1] « Cette mélodie (des trouvères) est homophone et ne se distingue pas au premier abord de celle des anciens. Tout au plus peut-on remarquer que le majeur apparaît plus souvent et que la terminaison sur la tonique tend à prévaloir. » GEVAERT, *Hist.*, I, 392.

[2] Voor de samenstelling der toonladders waaruit de toonaard (modus) ontspruit, zie F.-A. GEVAERT, *Hist.*, I, bl. 127, vlg., Chap. II, *Harmonies ou modes de la musique des anciens,* en denzelfden schrijver, *La mélopée antique dans le chant de l'église latine,* Ch. 1-4.

[3] MÉON, t. a. p., bl. 402.

De strophe :

« Je muir, je muir d'amourete,
Las aimi!
Par defaute d'amiete
De merchi. »

komt, wat door De Coussemaker niet bemerkt werd, voor onder nr I der *Rondeaux* van Adam de la Halle [2], doch in geen der drie stemmen vindt men de melodieën van den *Renart noviel* terug.

In dit laatste gedicht komt een hypodorische melodie voor,

[1] Méon, t. a. p., bl. 418. — Deze tekst werd waarschijnlijk op twee verschillende melodieën, « bekende wijzen » voorgedragen. Vgl. *Renart noviel,* bl. 227 en 419, de twee melodiëen « D'un joli dart ».

[2] Uitgave De Coussemaker, bl. 208. — Terzelfder plaatse, *Introduction,* LXIX, wordt gezegd, dat onder de *Rondeaux,* nr 5 (« A Dieu coment amouretes ») en nr 6 (« Fi maris ») aan Adam, op grond der in den *Renart* voorkomende melodieën, kunnen betwist worden. « A Dieu comant amouretes » wordt in den *Renart* niet vermeld. Wel vindt men aldaar (bl. 415 der uitg. van Méon) : « Fi maux de votre amour || que j'ai ami », als variante van het begin van een lied, of van een refrein ; doch het geldt hier eene *andere melodie* dan bij Adam. Van eenen anderen kant verklaart De Coussemaker (*L'art harmonique,* bl. 193 nota, en bl. 284) dat de melodie van « Fi maris » waarschijnlijk door Jacquemart Gelée aan Adam ontleend werd.

welke in de twee bovenstemmen eener driestemmige compositie van het handschrift van Montpellier te vinden is [1] :

Het ligt buiten ons bestek om aan te toonen hoe deze melodie met navolgingen in de bovenstemmen bewerkt is. Het zij voldoende hier te verwijzen naar het werk van De Coussemaker en naar eene studie van Dr Guido Adler[2]. Bij dezen laatste wordt de driestemmige bewerking van het laatstgenoemde lied als een voorbeeld van het vanouds gebruikte kunstmiddel der navolging aangehaald. Het zij ons echter vergund met een enkel woord te wijzen op het feit, hoe reeds in de XIIe-XIIIe eeuwen, door het aanwenden der navolging de grondsteen werd gelegd van den kunsttempel die in de XVe en XVIe eeuwen door de Nederlandsche contrapuntisten zou worden opgetrokken.

Voor de melodie van het lied « Lautrier estoie montés », van hertog Hendrik III van Brabant, werd de toonaard reeds aangeduid [3].

[1] Méon, t. a. p., bl. 403; — De Coussemaker, *L'art harmonique*, bl. 280, Monuments, no 19.

De tekst « Prendés i garde » is mede te vinden in het Vaticaansch liederboek uit het Christina-fonds, nr 1490 (XIVe eeuw); zie G. Raynaud, *Recueil des motets français*, II, bl. 119, nr 21.

[2] *Die Wiederholung und Nachahmung in der Mehrstimmigkeit* (Vierteljahrschrift für Musikwissenschaft, jaarg. 1886. Afdruk, bl. 27 vg.).

[3] Zie hierboven bl. 30.

Tot den hypodorischen toonaard behooren insgelijks :

[1] Méon, t. a. p., bl. 217.
[2] Id., bl. 310.
[3] Id., bl. 408.
[4] Id., bl. 237.

Tot den zestonigen hypodorischen toonaard behooren :

[1] Méon, t. a. p., bl. 317. – Volledige tekst met driestemmige bewerking, bij Adam de la Halle, *Rondeaux*, nr 12, uitg. De Coussemaker, bl. 226, die den tekst van den *Renart noviel* niet bemerkte. Geene der stemmen bij Adam geven de melodie uit den *Renart* terug.

[2] Id., bl. 414.

[3] Id., bl. 414.

en een fragment van een lied op de « niders tonghen », die zoo dikwijls in onze oude volksliederen aan de kaak gesteld worden :

In deze laatste melodie is de invloed van den kerkzang zeer merkbaar. Ook vindt men onder de zangwijzen van den *Renart noviel* [3] den aanvang der *Antiphone* waarvan de tekst uit den 50en Psalm getrokken is : « Asperges me, Domine ».

Ook kan de invloed van den kerkzang, eersten modus,

[1] Méon, t. a. p., bl. 415.
[2] Id., bl. 413.
[3] Id., bl. 348.

niet geloochend worden in het volgende danslied met het opschrift : « Qui grieve ma cointise se jou lai ‖ Ce me font amouretes cau cuer ai ». Deze melodie, welke men bij Adam de la Bassée aantreft voor een door hem vervaardigd geestelijk lied, werd, zooals het opschrift « Air de danse » aanduidt [1], oorspronkelijk als danslied gezongen.

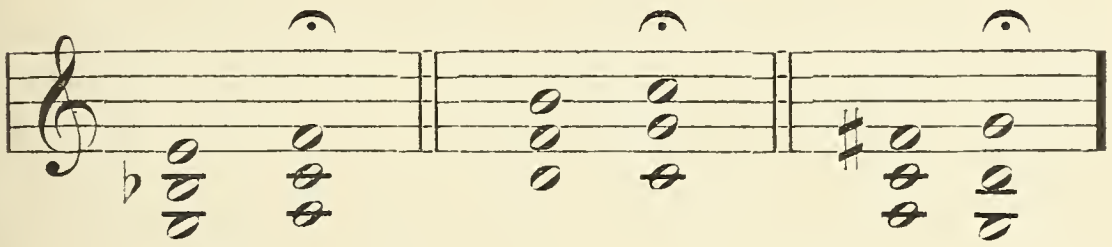
Ten opzichte van toonaard en rhythmus bestond er dus tusschen de zang- en de dansmuziek te minder onderscheid, aangezien de zang gewoonlijk den dans begeleidde. Meerdere der hier aangehaalde fragmenten uit den *Renart noviel* moeten overigens tot het danslied teruggebracht worden.

[1] Zie nr 7.

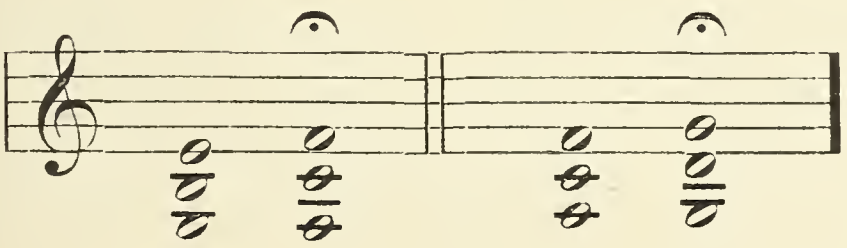
Uit vele der melodieën door De Coussemaker en anderen nog vóor weinige jaren uit den mond des volks opgeteekend, blijkt, dat men vroeger en zelfs nog in onzen tijd, in de monodie, het verhoogingsteeken, zelfs bij de slotcadenzen, zooals hierboven bij de fragmenten « Nus n'a joie »; — « Amours me font briser »; — « De capelet et de pervenche », gemakkelijk ontberen kon [1].

In de monodie hadden de accidentalen tot doel den *tritonus* (fa-si) te vermijden, maar in de XII^e-XIII^e eeuwen werden deze daarentegen in de meerstemmige muziek gebruikt om den *tritonus* bij de cadenzen te doen ontstaan.

Vormen als deze :



die reeds in het Hs. van Montpellier te vinden zijn [2], waarin men insgelijks als sluitcadenzen barbaarsche vormen aantreft als de volgende :

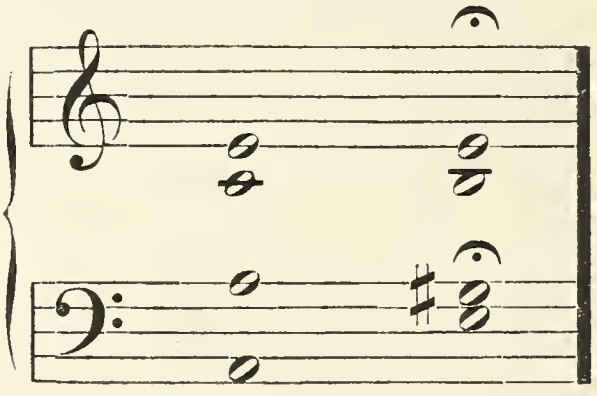


bewijzen, dat de middeleeuwsche componisten bij het eerste ontwaken der harmonische kunst, dit interval van *tritonus* als het meest geschikte middel beschouwden om tot de eindrust te komen. Eens op de harde toonladders *fa* en *sol* (*Lydius* en

[1] Zie De Coussemaker. *Chants populaires des Flamands de France,* nrs 28, 48, 51, 55, 62, 72, enz.; — Weckerlin, *La chanson populaire,* bl. 191.

[2] Zie de voorbeelden aangehaald bij F.-A. Gevaert, *Bulletin de la Société des compositeurs de musique,* 6^e année, 1868, bl. 125.

Mixolydius [1]) toegepast, werd het stelsel ook bij de zachte toonladders *re* met *si* ♮, *re* met *si* ♭ (*Dorius* en *Aeolius*), gebruikt, terwijl de toonladder *mi* (*Phrygius*), als zijnde het minst vatbaar voor harmoniseering, de plagale cadenz met verhooging der terts ontving :



Op deze wijze werden de oude modi in hunne zelfstandigheid gestoord en won de moderne toonaard meer en meer veld.

Het schijnt ongegrond, aan de Noordsche volken een bijzonderen, hun eigen toonaard te willen toekennen, waaruit de moderne zou zijn ontstaan [2].

Deze laatste toch bestond reeds in den kerkzang en was uit den Griekschen hypolydischen modus gesproten door het veranderen der *si* ♮ in *si* ♭, tot vermijding van den *tritonus*. Overigens is het een onbetwistbaar feit, dat reeds in de XIII^e^ eeuw, zoowel in de monodie als in de meerstemmige muziek, de

[1] De benamingen *Lydius, Mixolydius*, enz., zijn hier niet de Grieksche, maar de middeleeuwsche.

[2] « Effectivement, des recherches faites dans ces derniers temps ont fait reconnaître que la tonalité des peuples du Nord diffère essentiellement de la tonalité ecclésiastique » (DE COUSSEMAKER, *L'art harmonique*, bl. 100). — « La substitution fréquente du *si* ♭ au *si* ♮, motivée par la dureté de l'intonation du triton, a eu, de bonne heure, pour effet d'entamer l'intégrité du mode hypolydien. L'échelle de *fa* s'est modifiée en une échelle d'*ut* transposée » (F.-A. GEVAERT, *Histoire*, I, 138).

moderne toonaard meer en meer doorstraalt. Zooals wij zagen, zijn de melodieën van *Li Gieus de Robin et de Marion* bijna alle in den modernen toonaard geschreven, en behooren vele zangwijzen uit den *Renart noviel* insgelijks tot dezen toonaard, maar hoe machtig de aandrang, hoe groot de invloed van den meerstemmigen zang ook was, toch bleven de oude modi in ons land tot nog vóor weinige jaren bij het volk in eere. In andere landen, zooals in Frankrijk op afgelegen plaatsen, blijft die zelfde oude toonaard nog heden in den volkszang voortleven, zooals door menige melodie bewezen wordt, onder anderen in het werk van Tiersot [1].

Indien het waar is, wat Dr Acquoy met het oog op de teksten zegt, dat volksliederen soms een taai leven hebben, dan mag men deze woorden ook op de melodieën toepassen, welke gedurende eeuwen van mond tot mond overgingen en waarvan de oude toonaard dikwijls beter bewaard bleef dan de tekst.

Had het gebruik van accidentalen ten doel den *tritonus* uit de monodie te weren, toch was men feitelijk voor dien *diabolus in musica* niet al te vervaard. In de kerkelijke melodieën vindt men inderdaad menig voorbeeld van min of meer onmiddellijke aanraking van *fa* met *si* ♮ of omgekeerd van *si* met *fa* [2].

Ook in de hierboven aangehaalde hypodorische melodieën : « Amors me font briser »; — « Diex! trop demeure »; — « Diex! comment porroie », is de *tritonus* te bespeuren.

Hypolydisch en derhalve met doorstralenden *tritonus*, klinken :

Dame, à vous sier - vir m'o - troi tout mon vi - vant [3].

[1] Zie bijv. *Histoire de la chanson populaire,* bl. 311, eene onlangs opgeteekende hypophrygische melodie.

[2] Zie Dom Pottier, *Liber gradualis,* Tornaci, 1883, Inleiding, bl. viii.

[3] Méon, t. a. p., bl. 420.

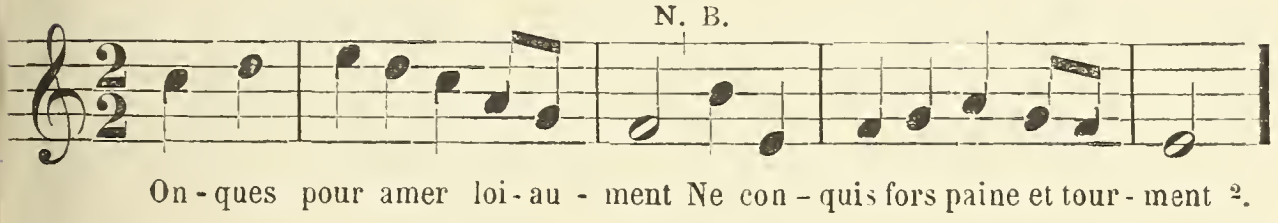
Het volgende fragment, waarvan de kortheid niet toelaat de toonladder met zekerheid te bepalen, werd wellicht gezongen met *si* ♭ :

[1] Méon, t. a. p., bl. 407. — Deze twee verzen worden ook gevonden in het liederboek van Oxford (XIVde eeuw), onder de stukken tot de *motets entés* behoorende, welke bestaan uit een refrein van twee of meer verzen waarop het overige van het stuk geënt is, derwijze dat het als tusschen de twee deelen van het refrein is ingeschoven. Zie G. Raynaud, *Recueil des motets français*, II, bl. 21, en *Introduction,* bl. VIII.

[2] Id., bl. 419.

Een andere melodie op een variante van denzelfden tekst wordt in den *Renart noviel* gevonden :

In het hierna volgende fragment treedt de *tritonus* openlijk te voorschijn :



zoowel als in de volgende liederen van Adam de la Halle :

[1] Méon, t. a. p., bl. 227.
[2] Id., bl. 318.

Reeds vroeg werden in ons land liederen in de Dietsche taal geschreven. Aan het hoofd der Dietsche lyrici staat Henric van Veldeke. De herkomst en woonplaats van dezen dichter bleven tot dus verre onbekend ; hij leefde in de laatste jaren der XII^e^ eeuw.

Wij bezitten van hem ongeveer dertig liederen [2], die echter, wat den strophenbouw betreft, geheel in den trant der Fransche *trouvères* zijn geschreven.

Naast dezen vinden wij Hertog Jan I van Brabant, den held van Woeringen (geb. 1252 of 1253, gest. 1291), van wien wij negen liederen bezitten [3], die met betrekking tot den strophenbouw ook wel onder Franschen invloed werden geschreven, doch reeds in meer populairen vorm, aangezien ze met een refrein eindigen.

Deze liederen, die voor het eerst werden besproken door Th. Arnold [4], zijn volgens D^r^ Kalff opgesteld in eene taal waarin men overal het Vlaamsch ziet « doorschemeren » [5].

D^r^ te Winkel, aan wien wij de jongste bespreking van de gedichten des vorstelijken zangers te danken hebben, twijfelt

[1] Chansons n^rs^ X, XX, uitg. DE COUSSEMAKER, bl. 40 en 78.

[2] Voor de eerste maal uitgegeven bij J.-H. VON DER HAGEN, *Minnesinger,* I, 35-40; IV, 72-79 (levensbeschrijving) ; voor de latere uitgaven, zie D^r^ J. TE WINKEL, *Gesch. der Nederl. letterk.*, I, 290, aant. 1.

[3] Insgelijks voor de eerste maal uitgegeven bij VON DER HAGEN, t. a. p., I, 15-17 ; IV, 38-47 (levensbeschrijving).

[4] *Dietsche warande,* N. S. dl. I. 1874-76, bl. 542-56.

[5] *Het lied in de M. E.*, bl. 255.

er niet aan of zij werden oorspronkelijk in Middelnederlandsche taal geschreven [1].

Ongelukkiglijk is ons geene enkele melodie overgebleven van Hertog Jans gedichten, zoo min als van die van Henric van Veldeke.

In het fraai pastoreelken van den Brabantschen hertog :

Eens meien morghens vroe
Was ic opghestaen,

ziet Dr te Winkel, ter oorzake van het refrein « harba lori fa », een dansliedje, wat niet onmogelijk is, aangezien, zooals wij reeds zeiden [2], de dans gewoonlijk door zang begeleid werd.

Wij weten door Boendale, dat een ander Brabantsch dichter der XIIIe eeuw, Lodewijk van Vaelbeke (gest. 1327), een beroemd menestreel was, die tevens de danskunst beoefende. Boendale getuigt van hem :

In desen tijt sterf menschelijc
Die goede vedelare Lodewijc,
Die de beste was die voer dien
In de werelt ie was ghesien
Van makene ende metter hant;
Van Vaelbeke in Brabant
Alsoe was hi genant.
Hi was deerste die vant
Van stampiën die manieren,
Die men nog hoert antieren [3].

Dat reeds in de XIIIe eeuw in de zoo sierlijke en beschaafde taal waarin de *Reinaert*,

..... het dierenepos
Heel de wereld door beroemd,
Dat men in éénen adem noemt
Met Dantes goddelijk kunsttooneel,
Als middeleeuwsche dichtjuweel [4],

[1] T. a. p., bl. 300, aant. 2. — Zie mede over de geschiedenis dezer liederen F. VAN DUYSE, *Nederlandsch museum*, Gent, 1890, I, bl. 218 vg.

[2] Zie bl. 52.

[3] *Brab. Yeesten*, V, 633-642.

[4] PRUDENS VAN DUYSE, *Reinaard de Vos*. Voorrede.

geschreven werd, ook veel uitmuntende thans verlorene hoofsche liederen en volksliederen werden vervaardigd, is niet te betwijfelen. Het geestelijk minnelied :

Al droevet die tijt ende vogheline
Dan darf niet doen die harten fine,

door Willems uitgegeven, naar eene 13e-eeuwsche verzameling van mystieke meditatiën en liederen opgesteld door een non, getuigt van de voortreffelijkheid der lyrische dichters van die dagen [1].

Uit het bovenstaande volgt, dat met de xie eeuw, toen de eenstemmige muziek nog alleen door den kerkzang werd vertegenwoordigd, eene nieuwe kunst ontstond. Dank aan de *trouvères*, berustte de melodie toen weder op de levende taal en herrees zij als bij tooverslag.

In Frankrijk geboren en naar ons land overgebracht, vond de nieuwe kunst aan het hof der Graven weerklank en milde ondersteuning.

Met den nieuwen versbouw en zijne ingewikkelde vormen ontstonden ook uitgebreider melodieën dan het christelijk volkslied — indien men met dien naam de hymnodie mag bestempelen — tot op dien tijd gekend had. Van eenen anderen kant, won de uitbreiding van den modernen toonaard meer en meer veld. Intusschen zouden nog eeuwen verloopen eer deze geheel en al de bovenhand zou hebben verkregen.

Het vervolg dezer studie zal ons toelaten dit laatste punt nog duidelijker aan te toonen.

[1] J.-F. Willems, *Belgisch museum*, 2de deel, 1838, bl. 305-307. — J. Mone, *Uebersicht der niederländschen Volks-Litteratur älterer Zeit*, 1838, bl. 195. — *Zuster Hadewich*, uitg. Heremans, Gent, 1875, nr V, bl. 20-22.

TWEEDE AFDEELING.

DE XIV^e EN XV^e EEUW.

I. — De melodie van het Nederlandsch wereldlijk lied, naar handschriften van den tijd of naar later gedrukte verzamelingen. — Metriek en notatie, — toonaard, — vormen.

Nadat de invloed der Fransche *trouvères* zich gedurende ruim twee eeuwen in ons land sterk had doen gevoelen, richtten tegen het midden der XIII^e eeuw, onze liederdichters den blik naar Duitschland. Volgens de uitdrukking van Uhland, maakten Brabant en Vlaanderen « ein Weg der Vermittlung » tusschen Frankrijk en Duitschland. Hertog Jan I van Brabant, Henric van Veldeke en Friedrich von Husen, alhoewel de twee eersten, zooals wij zagen [1], voor hunne liederen den vorm der Fransche *trouvères* aannamen, worden dan ook door Uhland met den naam van « vermittelnde Minnesinger » bestempeld [2].

Zeer duidelijk is de Duitsche invloed te bespeuren in een Hs., dat van groot gewicht is voor de kennis onzer oude melodieën en dat vroeger, naar luid van het opschrift, het « Rhetorijcke ende ghebeden boeck » was van « Mher Loys van den Gruythuyse, prince van Wijncestre, ridder van den Gulden Vliese, dict de Bruges, ofte van Brugghe ».

Wel is waar, is dit opschrift van eene latere hand, doch naar

[1] Zie hierboven, bl. 58.

[2] *Volkslieder, Abhandlung,* bl. 425, aang. bij D^r G. KALFF, *Het lied in de M. E.*, bl. 254. — Over Friedrich von Husen, zie F.-H. VON DER HAGEN, *Minnesinger*, I, 212-217 (liederen); IV, 150-154 (levensbeschrijving).

alle waarschijnlijkheid wordt hier de vroegere titel getrouw weergegeven.

Deze verzameling, welke honderd vijftig liederen, met uitzondering van een vijftal, alle met de melodieën bevat, werd met het facsimile der muzieknoten, uitgegeven door C. Carton, onder den titel : *Oudvlaemsche liederen en andere gedichten der XIV^e^ en XV^e^ eeuwen* [1].

D^r^ Kalff deed reeds opmerken, dat die titel onjuist is, daar vele der opgenomen stukken eene sterk gekleurde Duitsche tint hebben [2].

D^r^ te Winkel is van hetzelfde gevoelen; volgens hem, valt het soms moeilijk het vermoeden te onderdrukken, dat verscheidene van deze liederen gebrekkige vertalingen uit het Duitsch zijn [3]. D^r^ Verdam, die in den jongsten tijd het Hs. besprak, vermoedt, dat het gebruiken van Middelhoogduitsche vormen eene modezaak is geweest, waarin de Brabantsche dichters misschien door hunnen hertog Jan I zijn voorgegaan. Daardoor gaf men zich een schijn van beschaving; de « höfische Sprache » gaf aan een gedicht een zeker cachet [4].

Aangezien echter het handschrift in elk geval een zeker getal liederen bevat — al vormen deze het kleinste getal — in zuiver Middelnederlandsch geschreven, en er van eenen anderen kant hoegenaamd geen verschil van opvatting bestaat tusschen de verschillende melodieën die er in voorkomen, is men gerechtigd deze verzameling als eene hoofdbron te beschouwen voor de studie van de melodie in ons land, gedurende de XIV^e^ en XV^e^ eeuwen.

Als een voorname karaktertrek van de poëzie der Minnesinger, die insgelijks hierin den invloed der Fransche *trouvères* onderging, wordt door D^r^ Kalff gewezen op het feit, dat de liefde door hen als een eeredienst wordt beschouwd. In

[1] Deze verzameling verscheen als uitgave van de *Maetschappij der Vlaemsche bibliophilen,* n^r^ 9, 2^de^ serie, Gent, z. j. (1847).

[2] D^r^ KALFF, t. a. p., bl. 260.

[3] *Gesch. der Nederl. letterk.*, I, bl. 444.

[4] *Tijdschrift voor Nederl. taal- en letterk.* uitg. door de *Maatschappij der Nederl. letterk. te Leiden*, 1890, bl. 273-301.

de *Oudvlaemsche liederen* wordt over dezen *dienst* onophoudelijk gesproken. Andere gemeenschappelijke trekken zijn : het verzwijgen van den naam der geliefde, het gebruik van dezelfde uitdrukkingen, enz. [1].

Doch de edelen of de in hunnen dienst zijnde menestreelen staan thans niet meer alleen om de stem te verheffen. In de XV^de^ eeuw hadden onze gewesten een tijdstip van ongemeene welvaart en weelde bereikt. De luister en rijkdom door het machtige huis van Burgondië overal ten toon gespreid, werkten aanstekend op zijne onderdanen en werd weldra door deze weerkaatst. Met den handel bloeiden de kunsten, en Vlaanderen werd de geboorteplaats der moderne schilderkunst. De gebroeders Hubert en Jan van Eyck († 1426, † 1441) schilderen hunne onovertroffene « Aanbidding van het Lam Gods », het machtige tafereel, dat zich wel is waar door de keuze van het onderwerp aan de symbolische richting der middeleeuwen aansluit, maar dat door de uitvoering, het weergeven der frissche natuur, de gelaatsuitdrukking der voorgestelde personen met licht en levensglans doortinteld, en hunne rijke kleederdracht, eene nieuwe richting in de kunst openbaart. Naast de van Eycks traden Rogier van der Weyden († 1461) en Hans Memlinc († 1499) op, die mede over hunne kunst een schitterenden glans verspreidden.

Ook in de muziek doet zich een nieuw leven gevoelen. Terwijl men in de werken der vorige meesters ruwe, zuiver canonische, en dikwijls zeer gekunstelde zetten ontmoet, weet Dufay (1400-1474) zich hoog in de kunst te verheffen, en treft men reeds, volgens de uitdrukking van Ambros, onder de werken van de componisten uit die dagen edelgesteenten aan van het zuiverste water [2].

Zoo leeren wij ook uit de hier besproken verzameling, niet zoo zeer uit de melodieën, als wel uit de teksten, dat het lied eene nieuwe richting neemt. Het blijft niet meer, zooals vroeger, het uitsluitend eigendom der edelen of hunner menestreelen ;

[1] D^r^ KALFF, t. a. p., bl. 262, en de daar aangehaalde bewijzen.
[2] *Gesch. der Musik,* III, 3.

de poorters zijn opgetreden en ook deze heffen hun lied aan. Vele van de hier besproken liederen hebben iets meer tastbaars verkregen dan de vroegere voortbrengselen der trouvères, wier gedichten een meer platonisch gevoel ademden. Hier vinden wij afscheidsliederen [1], liederen waarin vrienden of vriendinnen zich vertrouwelijke mededeelingen doen [2], weer andere, waaruit onbezorgde levensvreugd doorstraalt [3], tafelliederen, een echt 14e-eeuwsch drinklied [4], enz. Hier ontmoeten wij voor het eerst, in ruim getal, schriftelijke bewijzen voor het bestaan van het Nederlandsch volkslied.

Voortaan zou het volk zijne eigene liederen hebben en de heeren de hunne. Ook in de zangen dezer laatsten was verandering gekomen. Van iets anders toch dan de vroeger door de *trouvères* uitsluitend bezongene liefde getuigt het omstreeks 1325 vervaardigde *kerelslied* [5].

In de voorrede van de *Oudvlaemsche liederen* wordt tevens over de melodieën gesproken; deze « zyn er by geschreven; voor eenige liederen op eene regelmatige wyze en die dus gemakkelyk in het hedendaegsche stelsel over te zetten zyn, maer voor het grootste getal zyn het slechts mnemotechnieke teekenen ten gebruike van diegenen welke reeds den zang van dit lied kenden en die dus moeijelyker om hervinden zyn ».

Verder wordt vermeld, dat Willems de eerste was « hier te lande, die de aendacht over deze oude muziek inriep en eerst durfde bestaen dezelve in tegenwoordige bekende muzieknoten over te brengen ». Nog voegt de uitgever er bij : « De beroemde Coussemaecker houdt zich onledig met eene grondige studie over deze liederen. »

Dat sommige melodieën in den staat waarin zij ons door het handschrift bewaard zijn, wel, ofschoon niet « gemakkelyk »,

[1] *Oudvlaemsche liederen,* nrs 70, 96, 108.

[2] *Ib* , nrs 54, 55.

[3] *Ib.*, nrs 49, 104.

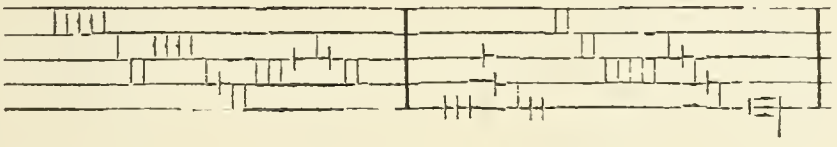
[4] *Ib.*, nr 56.

[5] *Ib.*, nr 85, bl. 154-156. Het lied werd opgenomen onder den titel : *Vlaamsche burgeroorlog* (1323-1328) bij Van Vloten, *Nederl. geschiedzangen,* 1852, I, 34-35.

in moderne notatie kunnen overgebracht worden ; dat andere, slechts uit « mnemotechnieke teekenen » bestaan, is inderdaad juist en zullen wij trachten te bewijzen.

Slechts twee dezer gezangen werden tot hiertoe, voor zoover ons althans bekend is, in moderne notatie overgebracht, doch niet door Willems, die dit alleen voor een lied uit het groot Van Hultemsch Hs. deed.

Die twee vertolkingen zijn, de eerste van Van der Spurt [1] ; de tweede van De Coussemaker [2]. Zie hier de oorspronkelijke lezing van nr 53 :



Een wijf.

De moderne notatie bij Willems luidt :

[1] Nr 53, te vinden bij Willems, *Oude Vlaemsche liederen*, Inleiding, geschreven door Snellaert, bl. xxvi.

[2] Nr 85, te vinden in de *Annales du Comité flamand de France,* Dunkerque, 1ste jaarg., 1853, bl. 162-176.

Hoe stiefmoederlijk in deze bewerking de taal behandeld wordt, behoeven wij niet te bewijzen. Onze voorvaderen toch zongen zooals ze spraken, en vermits zij hunne taal nog niet verleerd hadden spraken zij goed ; onder 't zingen zoowel als onder 't spreken legden zij den klemtoon op de behoorlijke plaats.

Gaan wij nu eens de eerste twee strophen van het gedicht na, ten einde den versbouw, het schema vast te stellen :

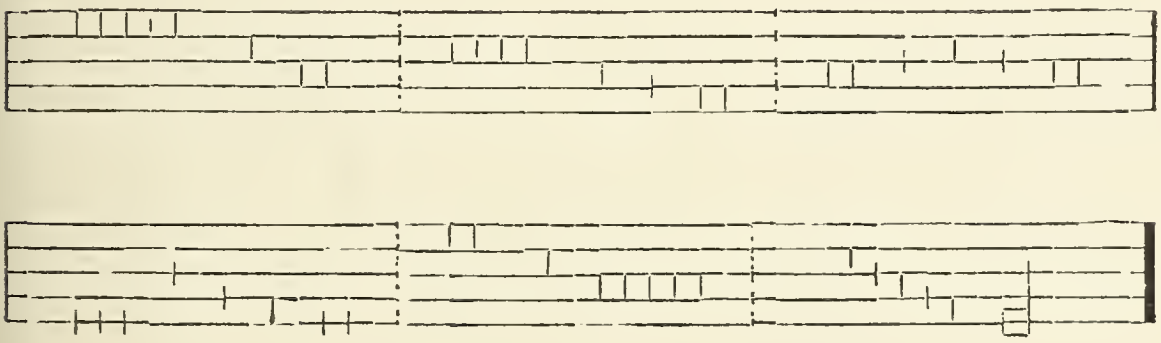
Een wijf van reinen zeden,
Vulmaect van allen leden,
Hovesch ende vroet,
Die heift mi ghebeiden
In ghestadicheden
Te voughene hertze ende moet;
Quaet aeste es al ontspoet.

Doe seidic : « Werde vrouwe,
Ghestadich ende ghetrauwe,
So willic emmer zijn,
Up dat ic trauwe gelauwe.
Nu blivic in den rauwe,
Men doet mi geene anscijn;
Verlangen doet mi pijn.

Dienvolgens geeft de algemeene gang der strophe :

3	*a*	⏑
3	*a*	⏑
3	*b*	–
3	*a*	⏑
3	*a*	⏑
3	*b*	–
3	*b*	–

Het zevende vers is, wat metrum en rijm betreft, herhaling van het derde en van het zesde. De notatie, die tot de neumatische behoort, in dien zin, dat al de noten gelijke tijdswaarde en dus geen eigenlijk bepaalden duur hebben, schijnt in zes deelen te zijn gesplitst :



Terwijl herhaling van een deel der woorden of van de melodie, buiten *reprises* of refrein, in het volkslied slechts zelden voorkomt, zijn de herhalingen in bovenstaande melodie, volgens de lezing bij Willems, nog bovendien uiterst willekeurig geplaatst.

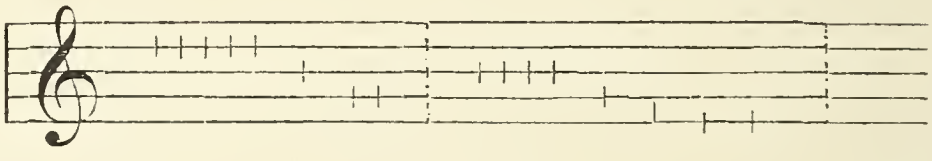
Indien deze zangwijze, welke men moet veronderstellen op de eerste strophe te zijn geschreven, slechts uit zes deelen bestaat, zes cadenzen, die natuurlijk met den val van het vers overeenstemmen, spreekt het van zelf, dat een dezer deelen ten behoeve der volledige melodie moet herhaald worden.

Indien nu het getal neumen of noten — melismen schijnt deze melodie niet te bezitten — met het getal der syllaben in de verzen overeenstemt, zal die herhaling, zoo ze dan toch gebeuren moet, het best na het derde vers plaats vinden.

De muzikale tekst heeft, zooals overal elders in dit liederboek, met uitzondering van de nrs 120, 121, 123, 144 en 145, geen sleutelaanduiding.

Een zeer gebruikelijke toonaard was, vooral in de xvde en in de daarop volgende eeuw, die van *re* (grondnoot) met *si* ♭ of *si* ♮ (6e); onmiddellijk na deze kwam als meest gebruikelijke die van *fa* (grondnoot) met *si* ♭ (kwart), d. i. de moderne toonaard van *ut*.

Lezen wij onze melodie in *re* aanvangs- en eindnoot, dus met *sol*-sleutel op de tweede lijn, zoo bekomen wij :



De *tritonus* in het tweede gedeelte door de schier onmiddellijke aanraking van *si* en *fa* te weeg gebracht, is kwetsend voor het gehoor, reden waarom de gekozen toonaard in *sol* van de hand moet gewezen worden [1].

Lezen wij thans in *ut*, met *sol*-sleutel op de tweede lijn, of in *fa* met *ut*-sleutel op dezelfde lijn, wat voor den toonaard gelijken uitslag oplevert, vermits de melodie door weglating van den zesden trap der toonladder tot de zestonige (hexaphone) gezangen behoort; passen er wij tevens den tekst op toe, met inacht-

[1] Het vermijden van niet te dulden *tritonus* deed F. W. Arnold dezen of genen sleutel verkiezen bij het ontcijferen der melodieën die insgelijks zonder sleutelaanduiding voorkomen in het door hem uitgegeven 15e-eeuwsche *Locheimer Liedbuch*. Deze uitgave verscheen in de *Jahrbücher für musikalische Wissenschaft*. Leipzig, 1867, zweiter Band. Zie aldaar bl. 105, 108, enz.

neming van den klemtoon en de herhaling van de vierde muzikale zinsnede, dan vinden wij :

Wat het niet samentrekken (elideeren) der silben in het voorlaatste vers aangaat, hiervan leveren de melodieën uit *Een devoot eñ profitelyck boecxken* (Antw., 1539) talrijke voorbeelden [1]. In den regel, heeft de *elisie* in het Dietsche vers niet plaats wanneer de hiaat voor het metrum onontbeerlijk is [2].

Gaarne geven wij onze notatie voor eene betere ; de melodie behoort stellig niet tot de fraaiste — wellicht moet men veronderstellen dat het lied met tonica sloot bij herhaling (*reprise*)

[1] Zie uitg. D. F. Scheurleer, melodie van nr 10, « Ten dede-u » ; — nr 14, « Dat dede-een » ; — nr 19, « Verblide-ic » ; enz.

[2] Zie Dr W. L. van Helten, *Over Middelnederlandschen versbouw.* Groningen, 1884, bl. 71-73 : *Synalaephe en Hiatus.*

van het eerste gedeelte der melodie, — maar men zal moeten toegeven, dat hier minder willekeur heerscht dan in de vertolking van Willems en de metriek der taal ten minste geëerbiedigd wordt. In elk geval zal men tot de overtuiging komen, dat het niet zoo gemakkelijk is soortgelijke zangwijzen in moderne notatie weer te geven.

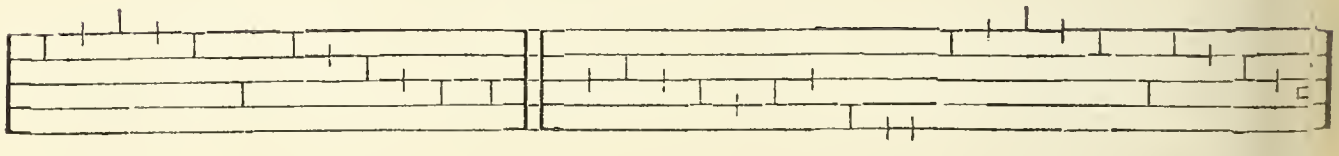
Wij gaan thans over tot het onderzoek van het tweede lied, door De Coussemaker genoteerd.

De eerste strophe luidt :

Wi willen van den kerels zinghen,
Si sijn van quader aert;
Si willen de ruters dwinghen,
Si draghen enen langhen baert.
Haer cleedren die zijn al ontnait,
Een hoedekin up haer hooft ghecapt,
Tcaproen staet al verdrayt,
Haer cousen ende haer scoen ghelapt.

(*Refr.*) Wronglen, wey, broot ende caes,
Dat heit hi al den dach :
Daer omme es de kerel so daes;
Hi hetes meer dan hijs mach.

Als melodie heeft het Hs. :



Hier zijn de ons bewaarde noten stellig ontoereikend. De scansie van de eerste twee verzen der strophe is de volgende :

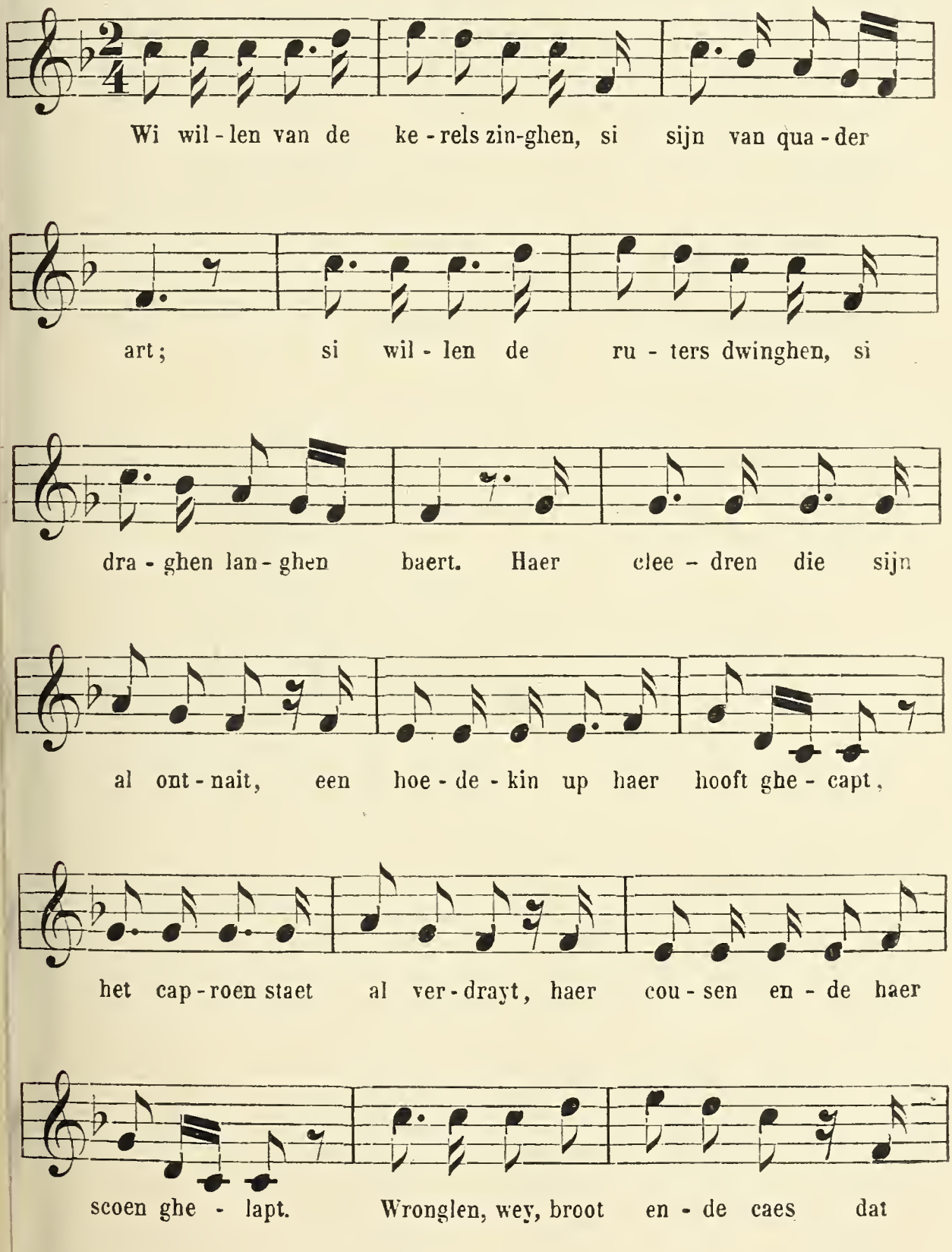
1 st. Wi willen van den kerels zinghen
Si sijn van quader aert.

2 st. Henen groten rucghinen cant
Es arde wel sijn ghevouch.

3 st. Ter kermesse wille hi gaen,
Hem dinct dat hi es een grave.

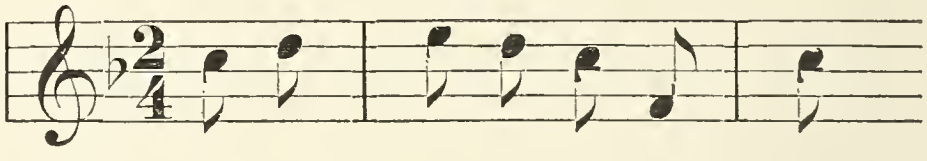
In den vorm waarin ze tot ons zijn gekomen, maken sommige verzen het zeer moeielijk de gansche strophe tot een vast schema terug de brengen.

De Coussemaker bracht het lied aldus over, niet zonder eenige veranderingen aan den tekst toe te brengen :

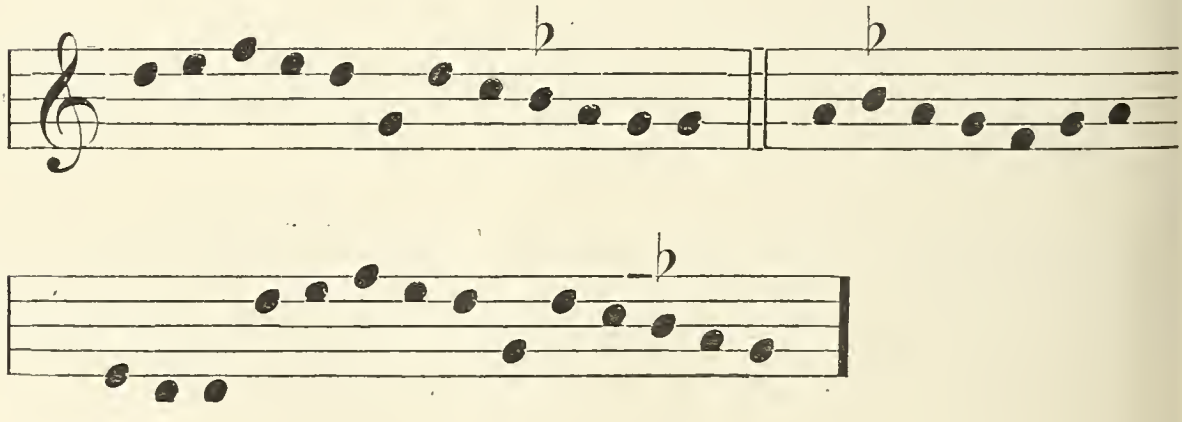


Wij hebben hier veel meer met eene compositie van De Coussemaker te doen, dan met eene vertolking in hedendaagsche notatie. Taal en metrum worden deerlijk gehavend. Overgebleven fragmenten te willen uitrekken om die op een zeer langen tekst te brengen, zal steeds eene gevaarlijke onderneming blijven.

Ook de door De Coussemaker gebezigde toonaard schijnt slecht gekozen. Uiterst modern is de vorm, die, met quint aanvangend, onmiddellijk naar de septime voert en daarna naar de quint terugkeert :



Wat ons van het lied overblijft, duidt de toonaard aan van *re*, met *si* ♮, of *sol*, met *si* ♭ ; bijgevolg zal men lezen, met *ut*-sleutel op de vierde lijn :



Met leedwezen zien wij af van elke poging om de melodie van het oude *Kerelslied* terug te vinden, aangezien wij vreezen dat, zoolang er geen volledige muzikale tekst gevonden wordt, elke proeve om dien ouden zang te herstellen, onvoldoende zal blijken.

Dat de melodieën op andere plaatsen van ons liederboek op meer volledige, ofschoon ontoereikende wijze genoteerd zijn, blijkt bij voorbeeld uit nr 90, waarvan wij, in eene 15de-eeuwsche geestelijke verzameling [1], een pastiche van de melodie bezitten. Dit laatste heeft tot opschrift : « Du haenste mijn hertgen vrouwelijn, du wilstes », dus eene variante van den aanvang van bedoeld nr 90 [2].

Wij laten de beide teksten volgen :

Oudvlaemsche Liederen, nr 90.

Du haens mijn hertze, vrauwe mijn,
Dyne [3] wilse niet bewaren ;
Een ander heift die hertze dijn,
Nu laet de mijn dan varen.
O wee, ic niet verwaren can ;
Gheift mi mijn hertze weder dan,
Ich wilse gheven dien ics jan,
Ende leven voort in vruechden vro ;
So doe also, so salic, jo,
In wil niet langer sparen.

Niederländische geistliche Lieder, nr 50.

Ay, lieve ihesus, myn troest alleen,
woud gi myn hartgen bewaren,
dat my en reen der sonden gheen [4],
end die mocht laten varen [5] :

[1] Hs. bewaard in de K. K. Bibliotheek te Weenen.

[2] Te vinden bij W. Bäumker, *Niederländische geistliche Lieder nebst ihren Singweisen aus Handschriften des XV. Jahrhunderts* (Vierteljahrsschrift für Musikwissenschaft, 1888, nr 50, bl. 253).

[3] Lees : *Dune.*

[4] *Reen* is imperf. conjunctief van *rinen* = aanraken.

[5] Het onderwerp van *mocht* is *ic.*

want ic mi niet bewaren en can,
soe com mi doch te hulpe dan,
dat ic my nairstelic keer dair aen,
dat ic leef voert in doechden vro,
ic wil also, en can niet, yo,
en wil my daer niet in sparen.

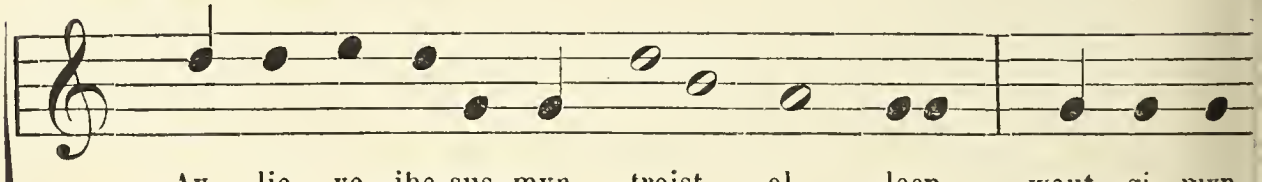
Beide liederen tellen drie strophen; beide hebben, in de eerste, dezelfde rijmen.

De strophe levert het volgende schema :

4	—	*a*
3	⏑	*b*
4	—	*a*
3	⏑	*b*
4	—	*c*
4	—	*c*
4	—	*c*
4	—	*d*
4	—	*d*
3	⏑	*b*

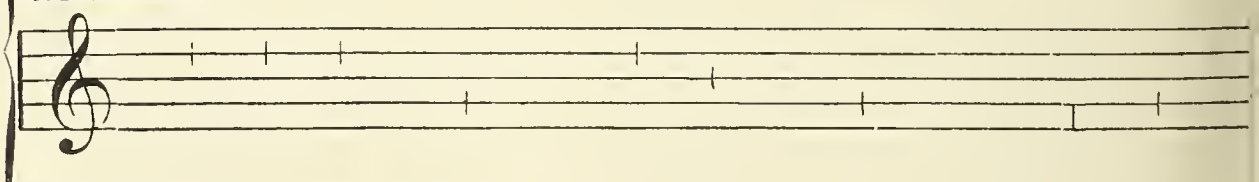
Vergelijken wij den muzikalen tekst uit het Weener handschrift eens met den tekst uit de *Oudvlaemsche liederen :*

Hs. der bibl. van Weenen.

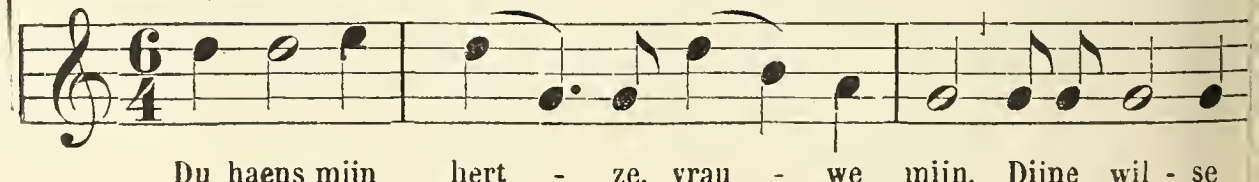


Ay, lie - ve ihe-sus, myn troist al - leen, wout gi myn

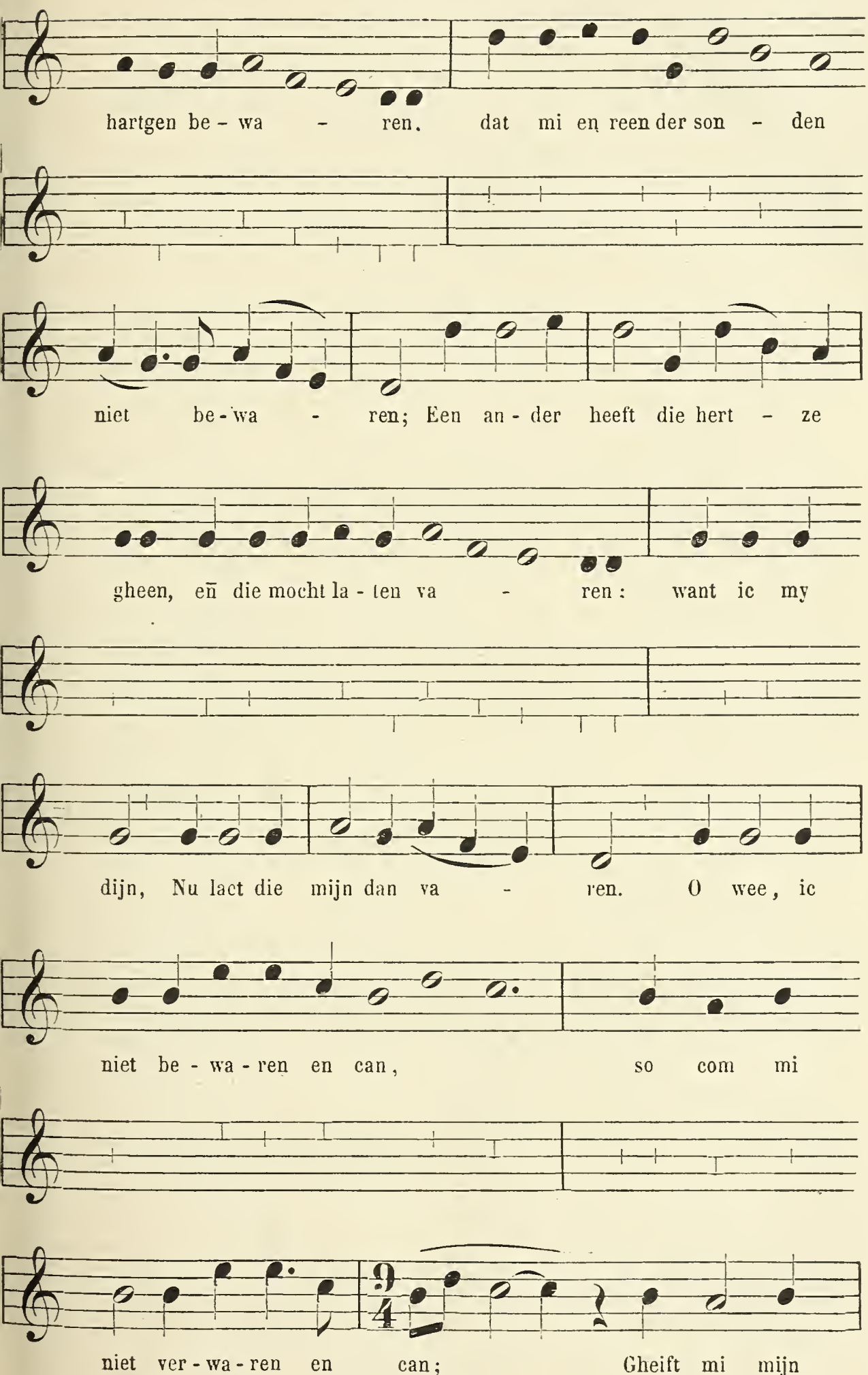
Oudvlaemsche Ldr.

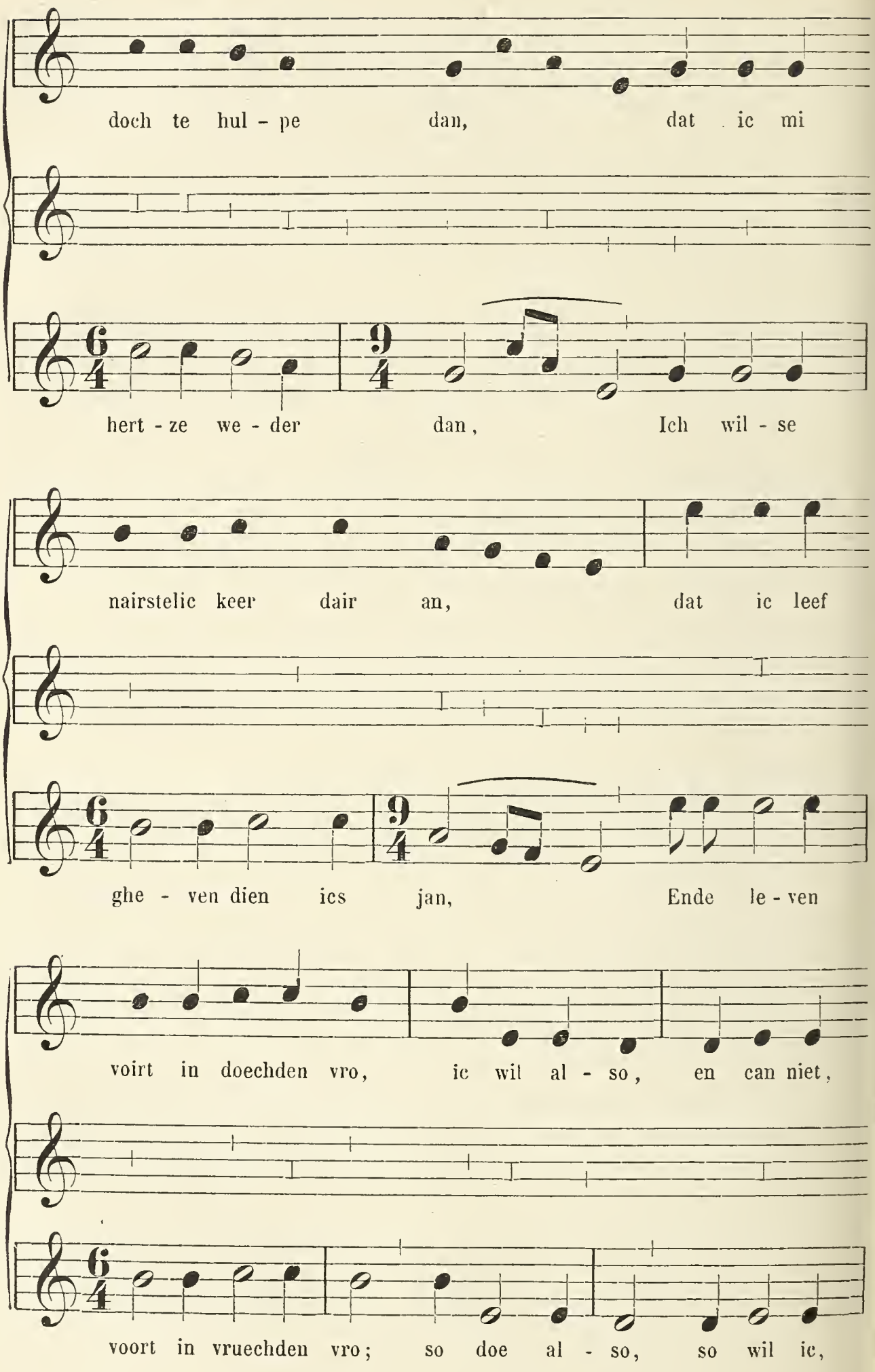


Moderne notatie, naar het Hs. van Weenen.



Du haens mijn hert - ze, vrau - we mijn, Dijne wil - se


hartgen be - wa - ren. dat mi en reen der son - den
niet be - wa - ren; Een an - der heeft die hert - ze
gheen, eñ die mocht la - ten va - ren: want ic my
dijn, Nu lact die mijn dan va - ren. O wee, ic
niet be - wa - ren en can, so com mi
niet ver - wa - ren en can; Gheift mi mijn


doch te hul - pe dan, dat ic mi
hert - ze we - der dan, Ich wil - se
nairstelic keer dair an, dat ic leef
ghe - ven dien ics jan, Ende le - ven
voirt in doechden vro, ic wil al - so, en can niet,
voort in vruechden vro; so doe al - so, so wil ic,

Zooals blijkt uit de melodie gelijk zij in gemeld handschrift voorkomt, waarvan overigens de zangerigheid nog al wat te wenschen overlaat, is de notatie der *Oudvlaemsche liederen*, — zie de verzen 8 en 9 : « Ende leven voort, » enz., — ontoereikend om met eenige zekerheid de volledige melodie te kunnen bepalen.

Er dient dus met omzichtigheid te worden gehandeld, wanneer men deze liederen in modern notenschrift wil overbrengen.

Bij eene zoodanige vertolking heeft men vooral twee dingen in het oog te houden : den rhythmus en den toonaard.

In de voorgaande bladzijden hebben wij reeds meermalen gesproken over het verband tusschen muziek en taal.

Het Dietsch of Middelnederlandsch vers berust op de natuurlijke metriek der taal en blijft vreemd aan getelde syllabenmaat.

Het bestaat uit heffingen (*arses*) en slagen (*theses*).

In de muziek welke dit vers begeleidt, moeten de accenten met den zwaren slag overeenstemmen.

Ziedaar het grondbeginsel [1].

[1] Voor nadere bijzonderheden omtrent metriek en notatie verwijzen wij naar Fl. van Duyse, *Oude Nederlandsche liederen ; melodieën uit de Souterliedekens*, Gent, 1889, bl. 7-80.

De twee verzen :

Een wijf van reinen zeden,
Vulmaect van allen leden,

zal men noteeren :

of met aanwijzing der vertraging die op het einde van het vers gewoonlijk bestaat :

en beter nog in samengestelde maat, ten einde de eentonigheid te vermijden, die uit het gedurig herhalen van dezelfde korte maat zou ontstaan, en aldus handelend aan de melodie bevalligheid en leven bij te zetten :

Natuurlijk wordt in de neumatische notatie de muzikale maat niet aangeduid. Staat de melodie in tweedeelige of in driedeelige maat? Hier moeten de tekst, de trant van het gedicht

beslissen. Dansliederen, luimige liederen zullen dikwijls de maat met $\frac{6}{8}$ vragen. Vaste bepalingen kan men echter hier niet stellen.

Een tweede, niet uit het oog te verliezen punt is de toonaard.

In het voorgaande hoofdstuk zagen wij, hoe reeds in de XIII^e^ eeuw de toonaard *re* met *si* ♭ (hypodorisch) of *re* met *si* ♮, en de moderne *ut*-toonaard de bovenhand verkregen.

Hetzelfde verschijnsel doet zich nog tijdens de XV^e^ eeuw voor, in de Nederlandsche liederen uitgegeven door Bäumker[1].

Deze liederen, die tot de geestelijke behooren, steunen, zooals uit vele der aangeduide zangwijzen blijkt [2], voor een groot deel op wereldlijke melodieën, en tusschen deze laatste of de melodieën van geestelijken oorsprong is hier geen verschil te bespeuren.

Onderzoekt men de melodieën met betrekking tot den toonaard, zoo vindt men dat er op 87, een vijftigtal tot den hypodorischen modus, of tot den modus van *re* met *si* ♮ [3] behooren, een twingtigtal tot den modernen toonaard (*ut*, of *fa* met *si* ♭) [4]; drie tot den dorischen modus [5]; twee tot den hypophrygischen of iastischen [6]; éene enkele zangwijze kan aangezien worden als tot den lydischen modus te behooren [7]. De iastische toonaard met eindnoot op de bovenquint schijnt hier niet vertegenwoordigd te zijn.

[1] Bäumker, t. a. p. Een deel der teksten werd eerst uitgegeven door Hoffmann v. F., *Horae Belgicae*, *Pars X*, Hannover, 1854; Hoffmann had van de melodieën welke de beide door hem benuttigde Hss. bevatten, geen woord gerept.

[2] Zie n^rs^ 2, 4^a^, 6, 7, 8, 21, 22 (zie Bäumker, t. a. p., bl. 207), 33-34, 35, 44, 46, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 72, 73, 74, 75, 76, 78, 79, 80, 81, 82.

[3] N^rs^ 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 13, 17, 18, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 27, 28, 30, 32, 35, 36, 37, 38, enz.; 26, 80, 84 hebben eene onregelmatige eindnoot (*la*, quint).

[4] N^rs^ 9, 10, 12, 13 (bedorven transpositie, zie Bäumker, t. a. p., bl. 190), 16, 33-34, 43, 44, 51, 57, 59, 62, 63, 64, enz.

[5] N^rs^ 53, 54, 74.

[6] N^rs^ 15, 87.

[7] N^r^ 49 (vgl. F. A. Gevaert, *Histoire*, I, bl. 177. « Air flamand : Ick hoor die spiessen craecken (*Souterl.*, Ps. 10) ? »

Onder de melodieën die oorspronkelijk wereldsche liederen begeleidden — van verschillende dezer laatste zijn ons in andere verzamelingen de teksten bewaard — vindt men er acht die tot den hypodorischen modus behooren [1]; één is in zestonigen hypodorischen modus geschreven [2]; tien behooren tot den modus van *re* met *si* ♮ [3]; twee tot den metabolischen modus van *re*, d. i. *re* met *si* ♭ en *si* ♮ [4]; acht tot den modernen *ut*-toonaard [5]; twee tot den dorischen modus [6]; één schijnt in lydischen modus geschreven te zijn [7].

Na den toonaard dienen de *vormen* van den zang in aanmerking genomen worden.

Evenals in den kerkzang, zijn deze of eenvoudig : waarbij elke lettergreep van den tekst één enkele noot ontvangt, of *melismatisch*, d. i. versierd : waarbij één enkele lettergreep meerdere noten draagt.

Gewoonlijk treden de melismen *op* den slag te voorschijn, en veelal op het einde van het vers, bij de cadenzen :

[1] Nrs 2, 4a; 6, 8, 22 (zie BÄUMKER, t. a. p., bl. 217), 52, 55, 76.

[2] Nr 56.

[3] Nrs 7, 21, 46, 50, 55, 58, 60, 72 (vgl. de betere lezing in *Een devoot eñ profitelyck boecxken*, Antw., 1539, nr 10, uitg. D. F. SCHEURLEER. bl 30), 73, 75.

[4] Nrs 35 (vgl. de betere lezing, *Souterliedekens*, Antw., 1539, Ps. 90), 82.

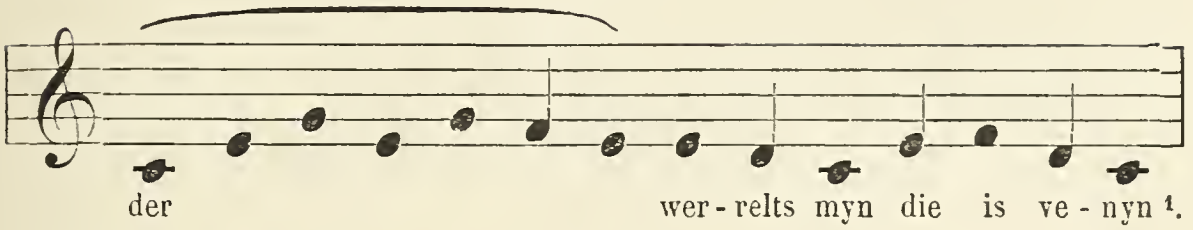
[5] Nrs 9, 33-34, 44, 51, 59, 78, 80, 81.

[6] Nrs 53, 74.

[7] Zie voorgaande bl., aant. 7.

[8] BÄUMKER, t. a. p., nr 27, bl. 215.

Zelden ontmoet men die in arsis :

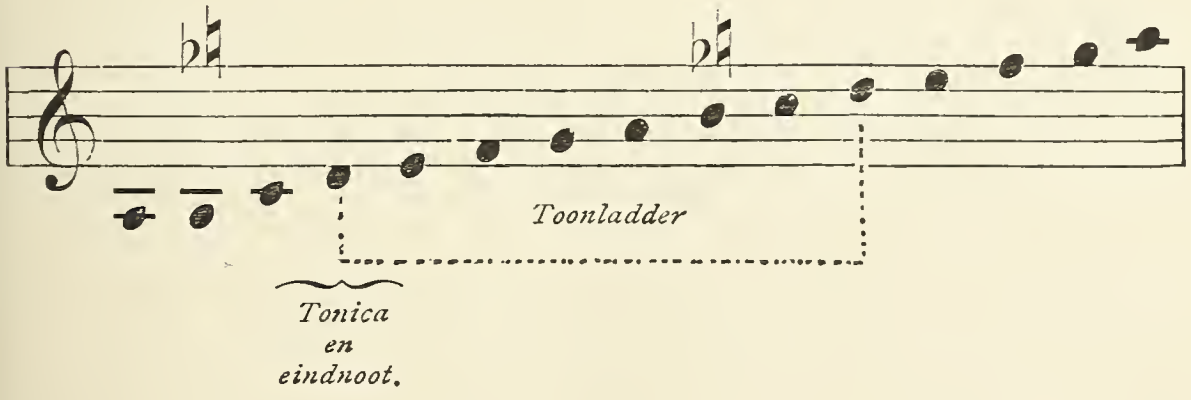


Bij cadenzen ontstaat op een van de trappen der toonladder eene tijdelijke rust, die doorgaans met den zin der woorden overeenstemt, want in onze oude liederen is de oversprong (*enjambement*) zoo goed als onbekend.

De volgende muzikale zinsneden vertoonen de verschillende modi en doen de gebruikelijke cadenzen en melismen uitkomen. Zij zijn alle aan Bäumker's uitgave ontleend, met uitzondering van één enkele die tot den dorischen (cadenz op den 6^en^ trap der toonladder) en eenige andere die tot den iastischen modus met eindnoot op de bovenquint behooren. Deze vormen leeren ons de wijze waarop de gansche melodie is samengesteld nader kennen. Het behoeft nauwelijks melding, dat die muzikale zinsneden zich eng aan de gewone vormen van den kerkzang aansluiten.

HYPODORISCHE MODUS EN MODUS VAN *re* MET *si* ♭.

De uitgestrektheid der stem, volgens de hier aangehaalde melodiën, is :



Eene voorafgaande opmerking : de voorbeelden die wij hier

[1] BÄUMKER, t. a. p., nr 39, bl. 235. Zie mede nr 37, einde : « *Laet* ons den dach || genadelic *aen* schynen. »

laten volgen, zijn, voor zoover die aan Bäumker's uitgave zijn ontleend, zonder maataanduiding geschreven. De maat spruit voort uit de metriek van de Nederlandsche taal, zooals die in den kerkzang, bij neumatische notatie, ook voor de hymnodie, door de metriek der Latijnsche taal wordt aangegeven.

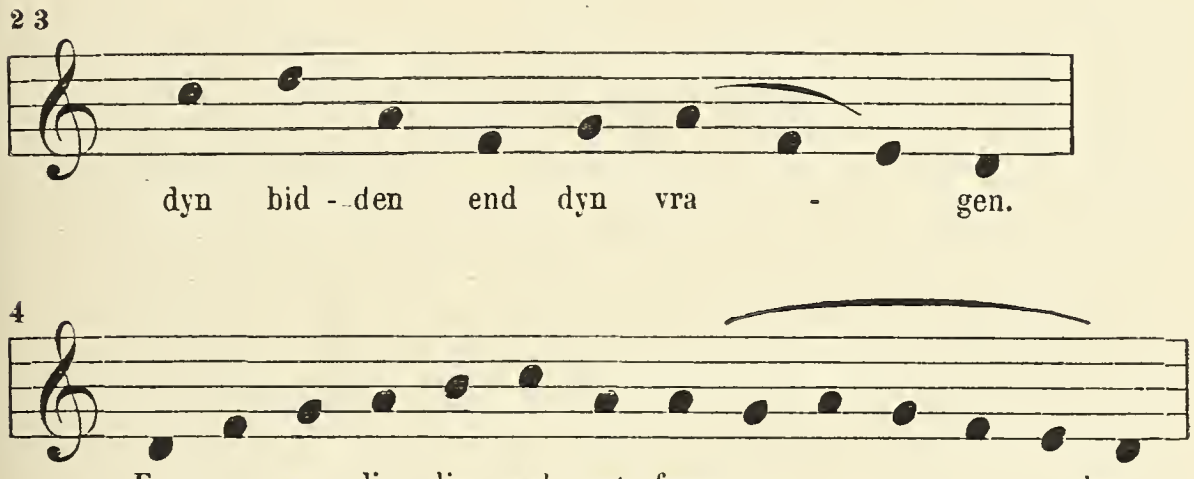
Cadenz op de tonica,

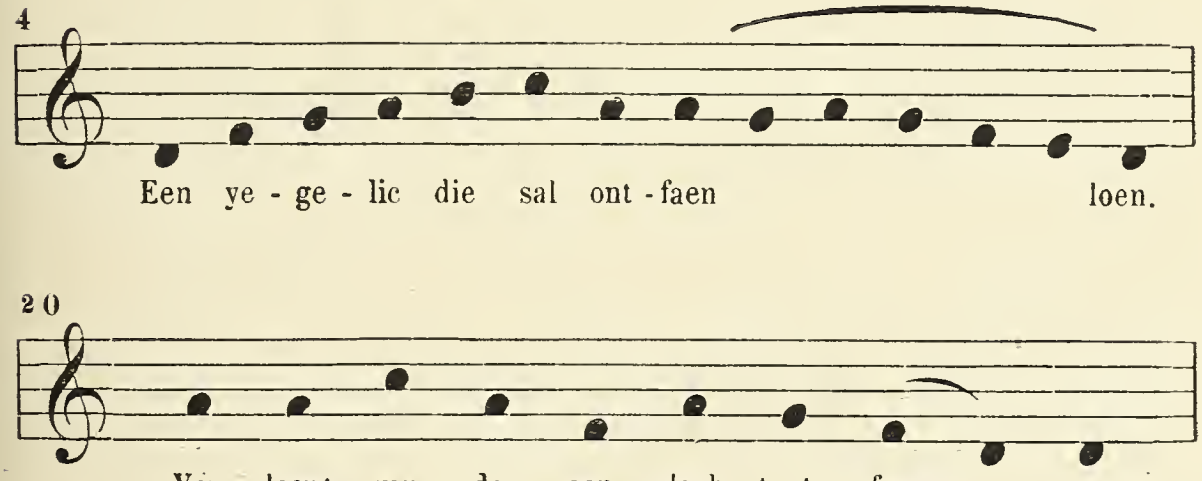
a) In den loop van het stuk :

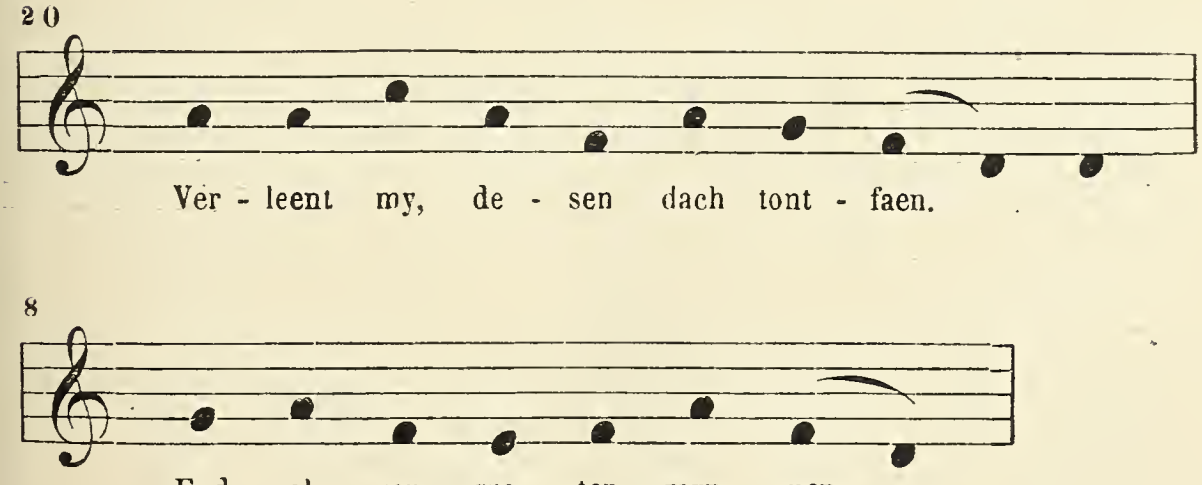
[1] De cijfers duiden de nummers aan van Bäumker's uitgave.

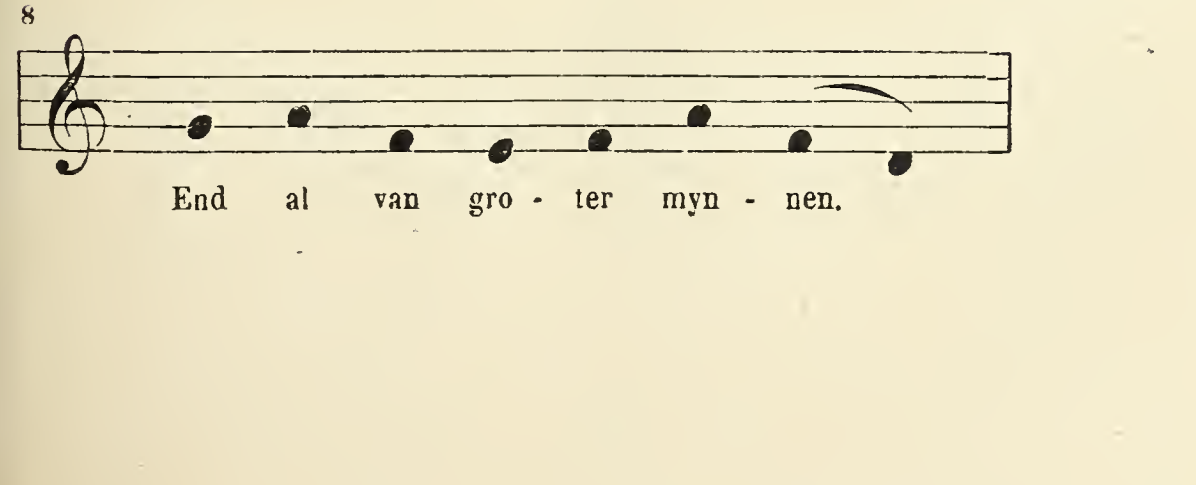
55
tent ic - ken vind myn troest al -
leen.

20
Ic sie den dach int oest op - gaen.


23
dyn bid - den end dyn vra - gen.


4
Een ye - ge - lic die sal ont - faen loen.

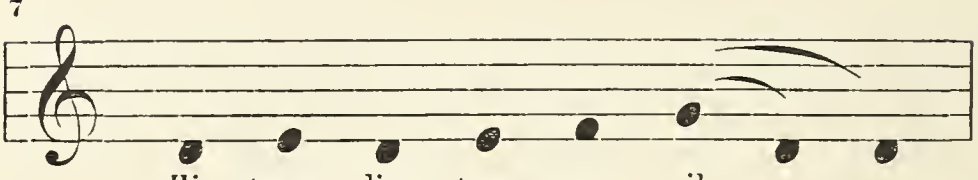

20
Ver - leent my, de - sen dach tont - faen.


8
End al van gro - ter myn - nen.

5 6

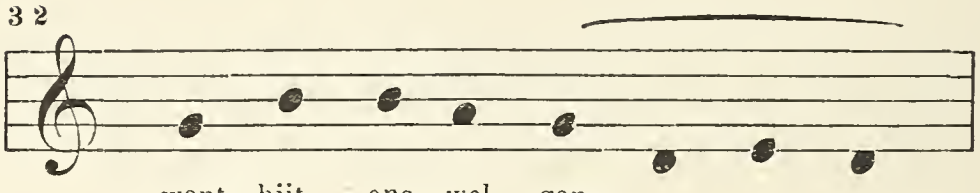
reyn - re maecht, der lief - ster bloem.

7



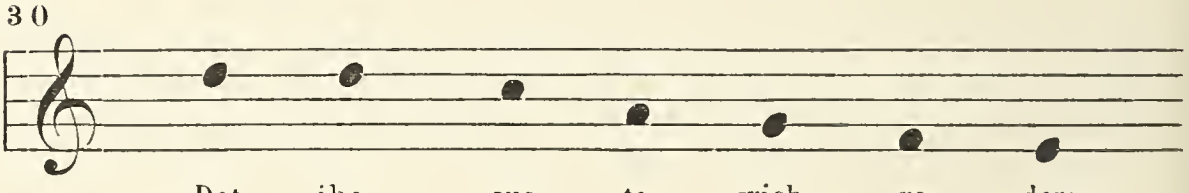
Hi truer, die true - ren wil.

3 2

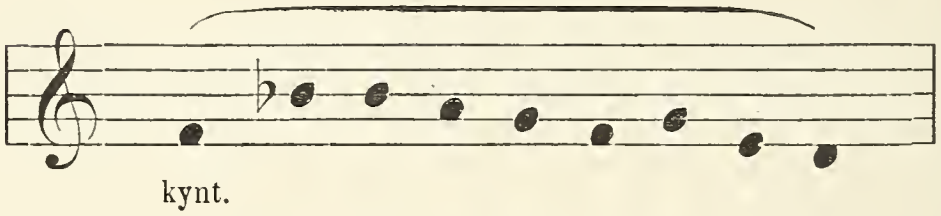


want hiit ons wel gan.

3 0

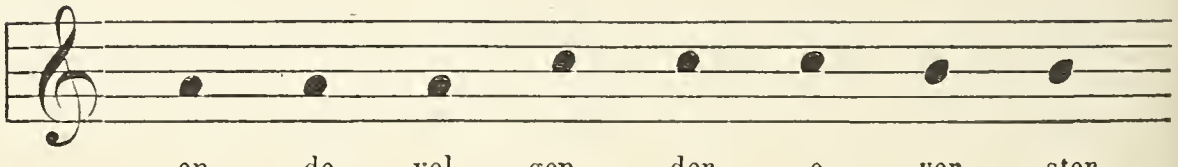


Dat ihe - sus, te - wich va - ders

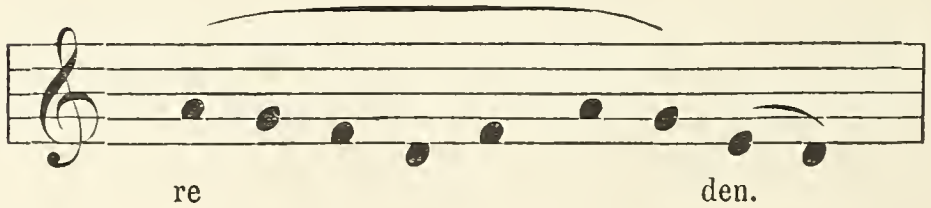


kynt.

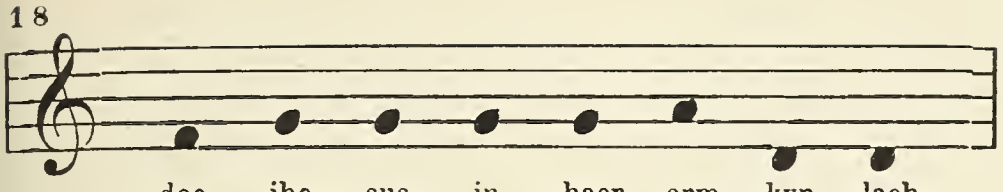
3 9

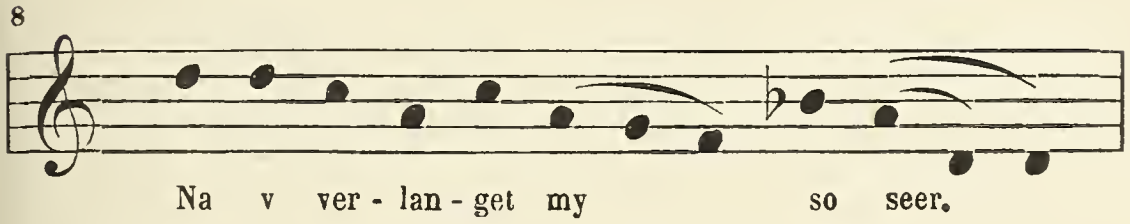


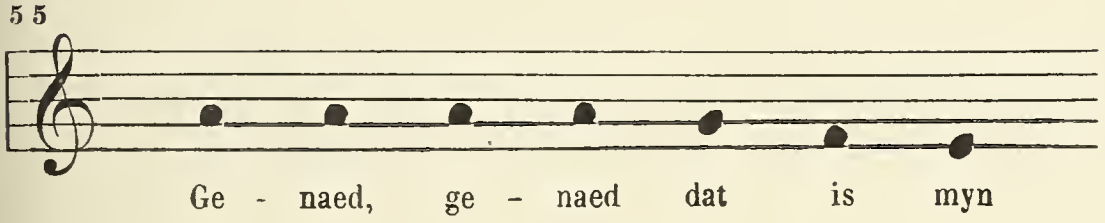
en - de vol - gen der o - ver - ster



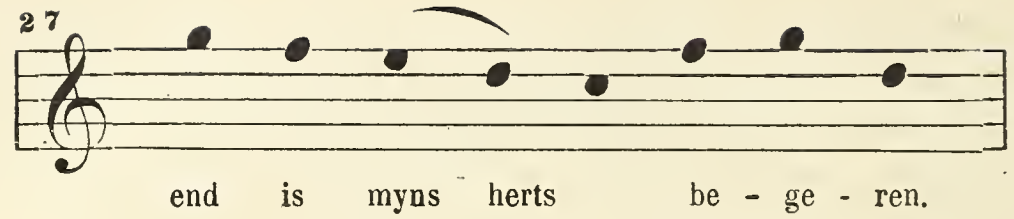
re den.



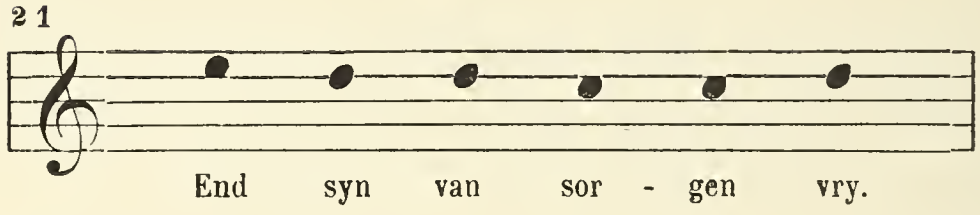




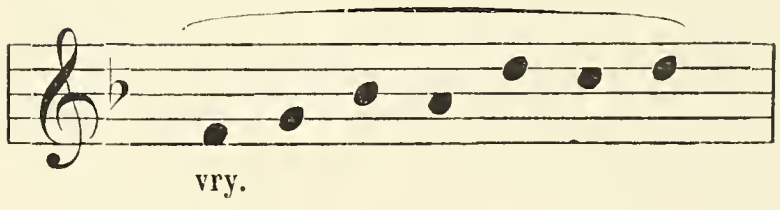
Een enkel voorbeeld van het gebruik der *si* ♭ *onder* den notenbalk :


27
end is myns herts be - ge - ren.

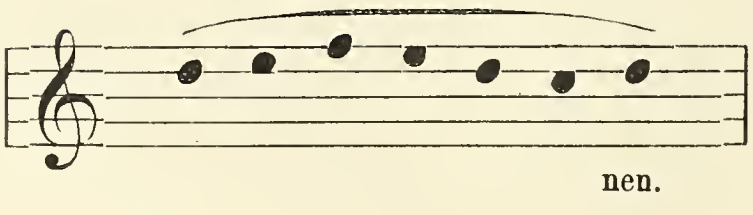
27
Van al dat my mach de - ren.


21
End syn van sor - gen vry.

27
So soud ic bly oec we - sen

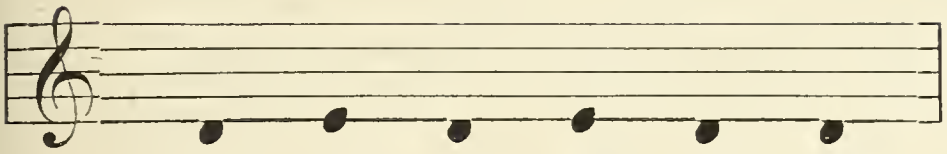

vry.

28
Tot u - wer eer laet my be - ghin -


nen.

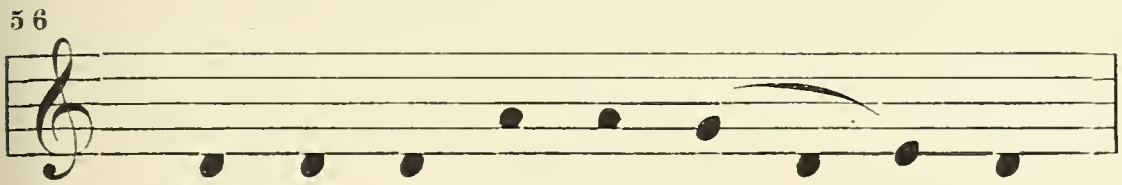
b) Op het einde van het stuk :

8



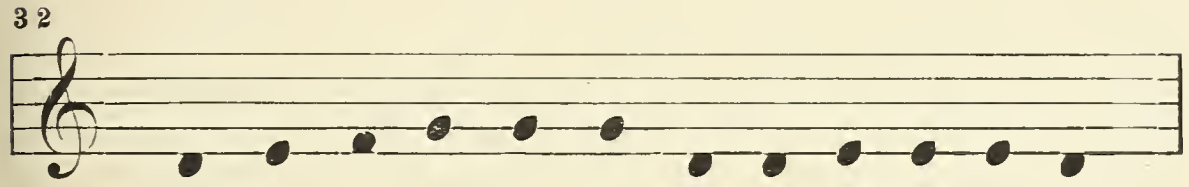
Die ghi my hebt ge - daen.

5 6



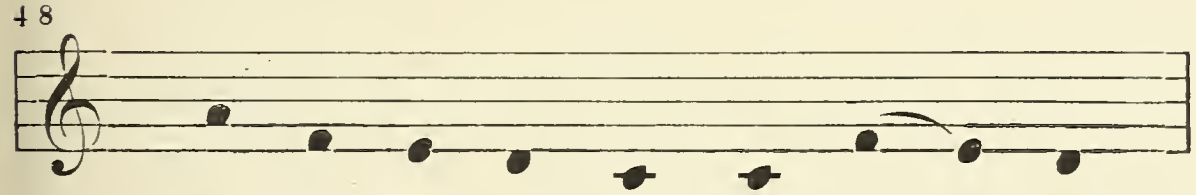
Si is so hooch ge - bo - ren.

3 2



Heb ihe - sus lief en - de laet die we - relt, tis tiit!

4 8

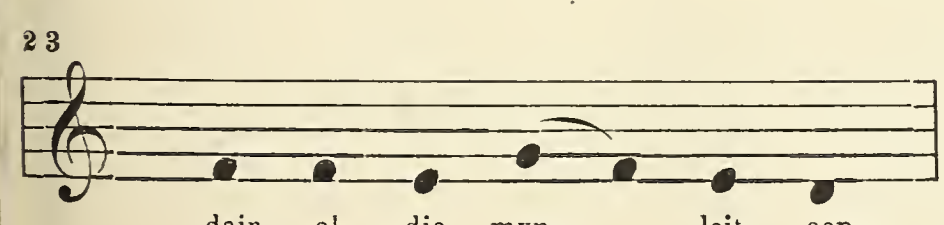


met si - nen bloe - de al - ley - ne.

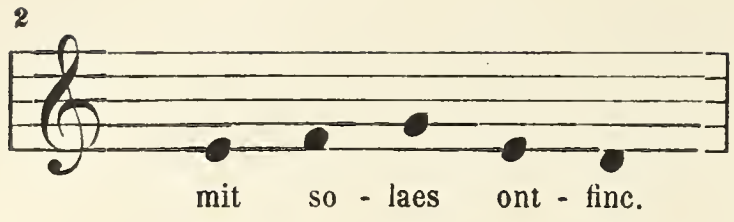
7

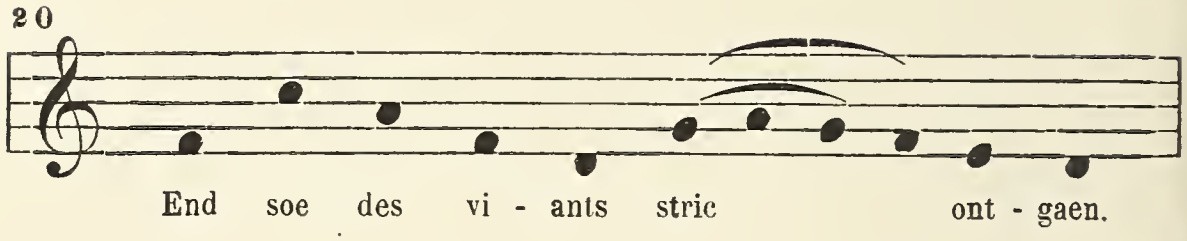
Ma - ri - am wel ver - staen.

2 3

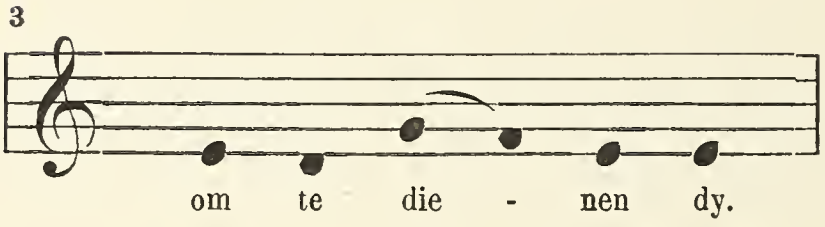


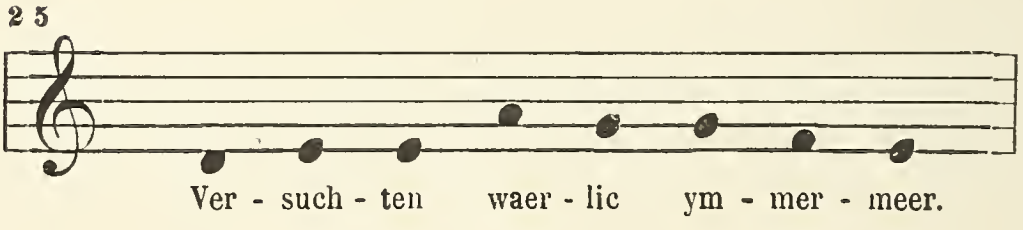
dair al die myn leit aen.

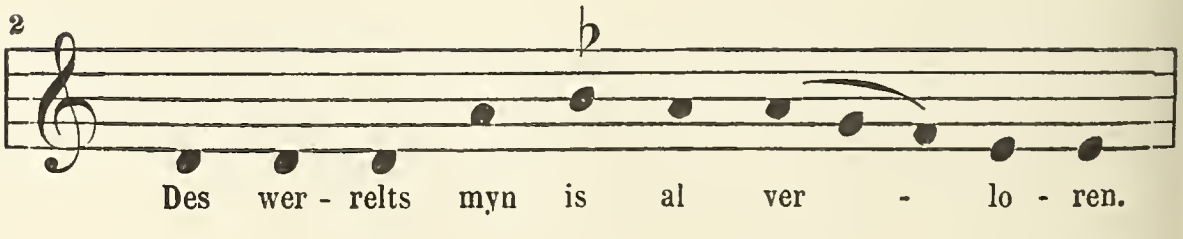


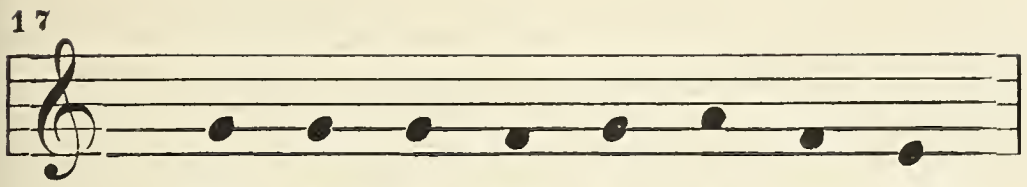


Op den 2den trap :

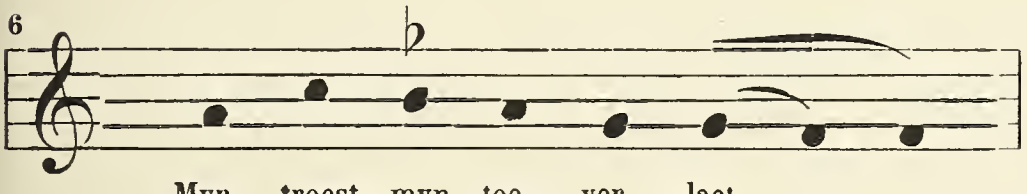


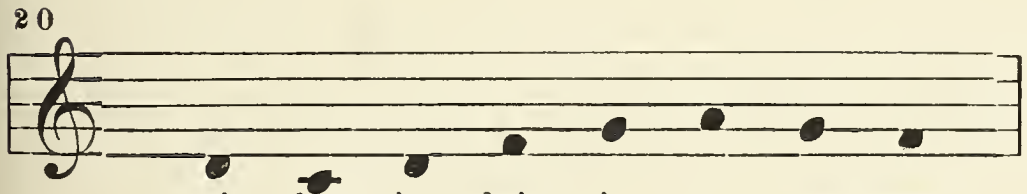


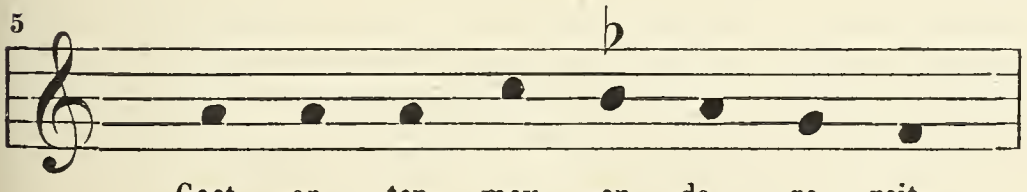


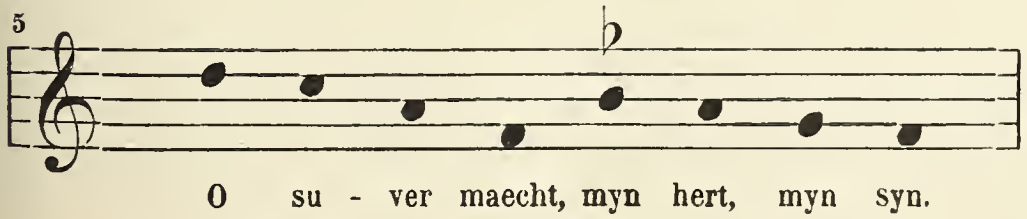


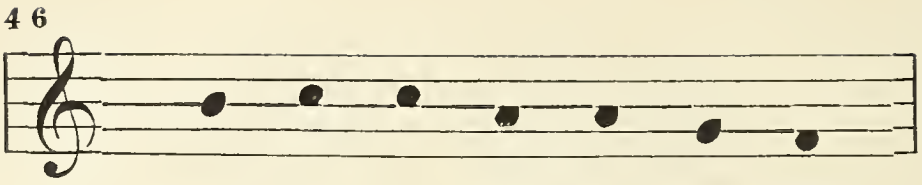
Op den 3den trap :

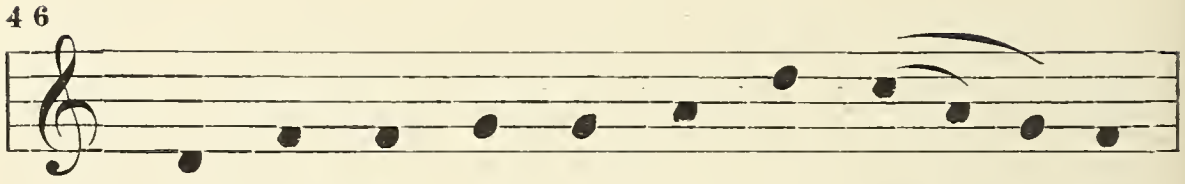




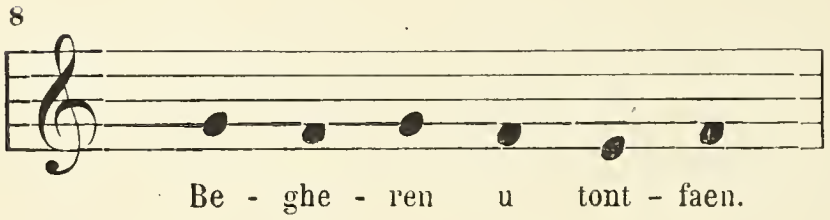


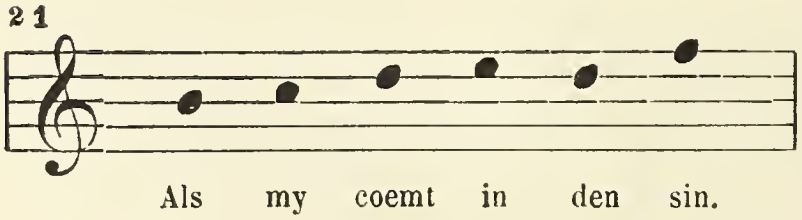






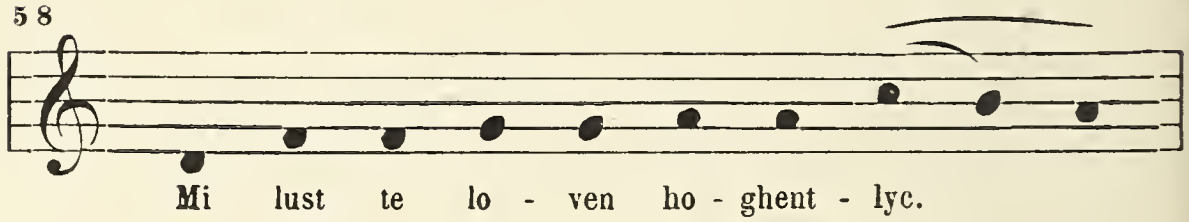
Zelden met klimmende beweging :

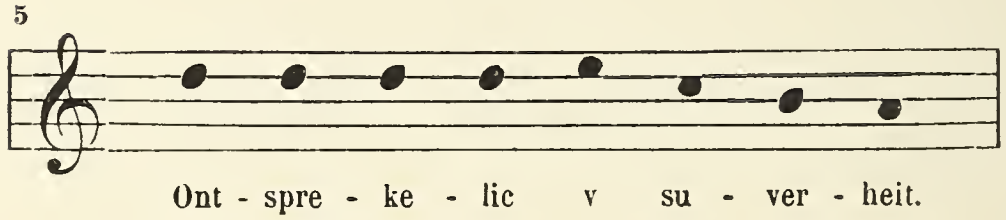




Op den 4den trap :

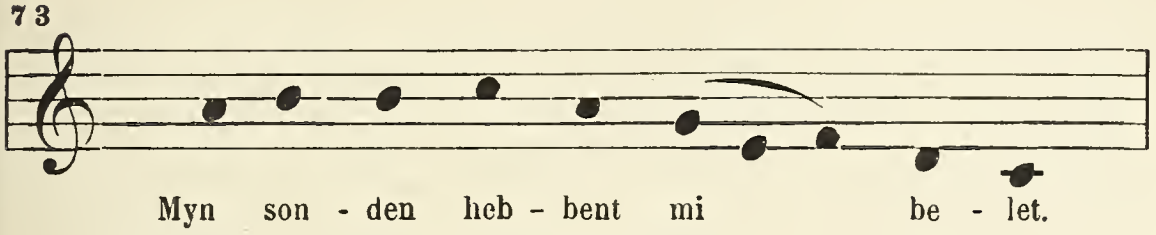
Op den 5den trap :

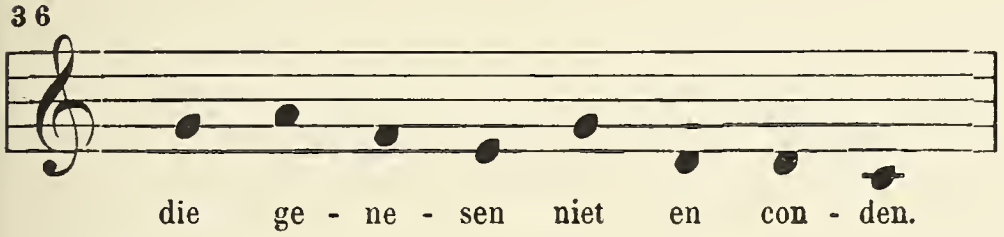




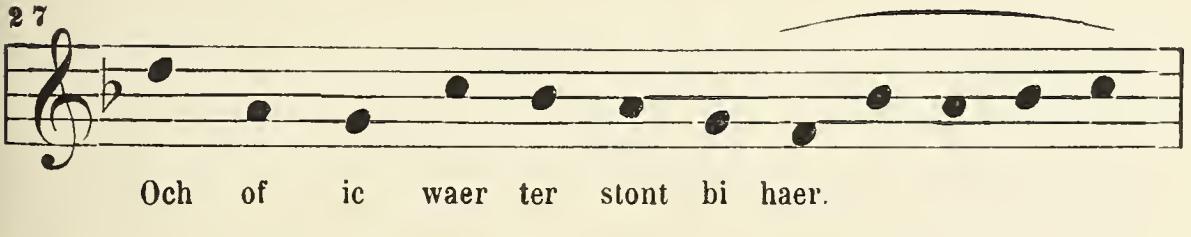
De cadenz op den 6den trap is onbekend in het wereldsch lied zoowel als in den kerkzang.

Cadenz op de ondertonica :

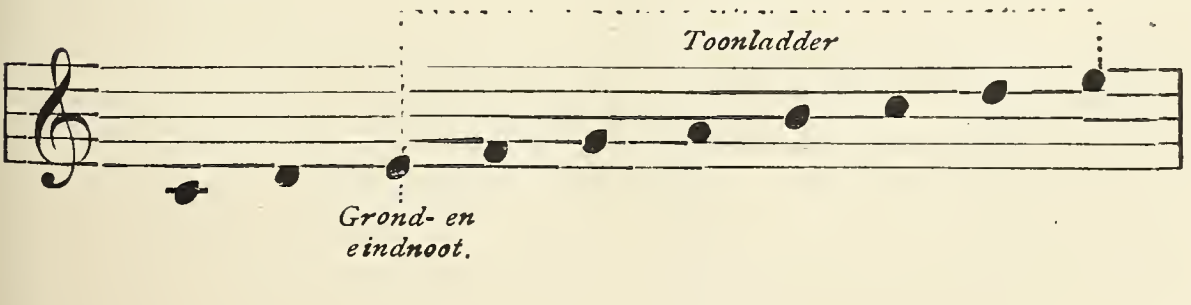




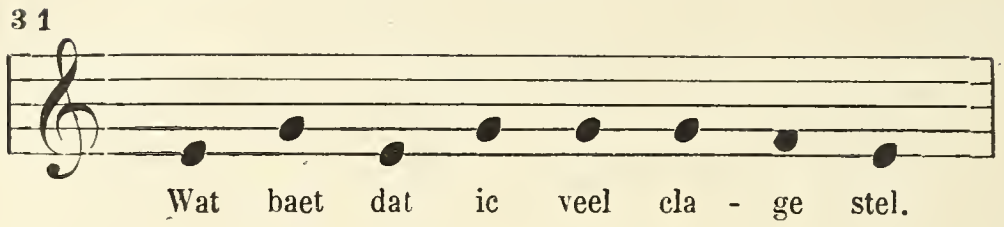
Bij uitzondering ontmoet men eene cadenz op den 7den trap:

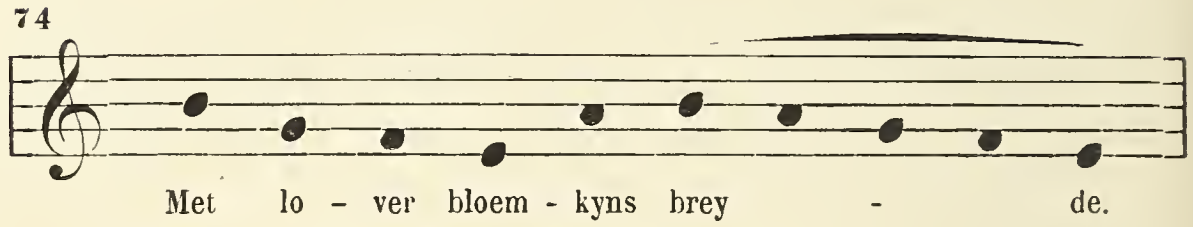


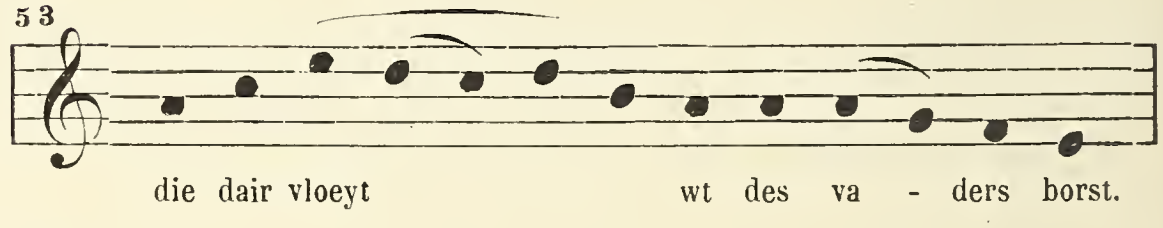
DORISCHE MODUS; uitgestrektheid der stem:



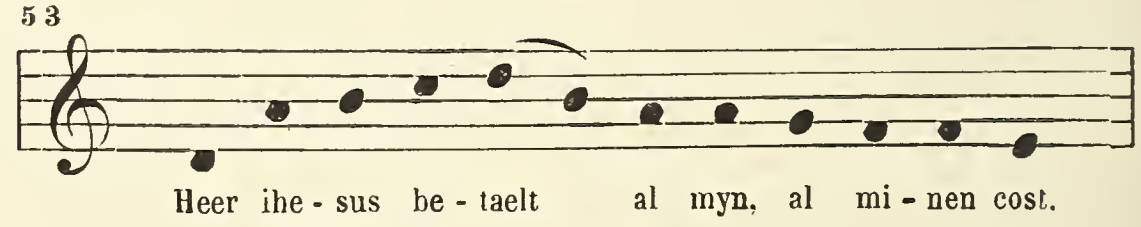
Op de eindnoot, 1sten trap :



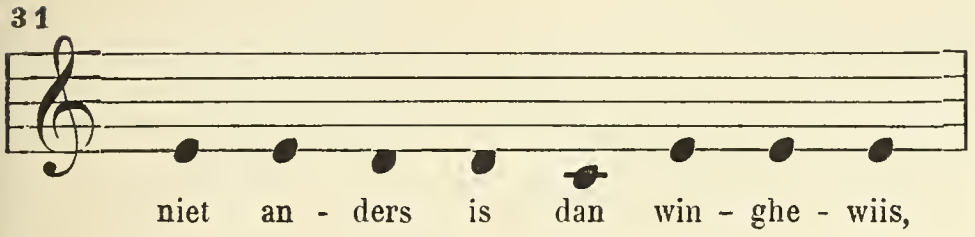




In de laatstgenoemde drie voorbeelden, welke midden in de melodie vallen, zoowel als in de twee volgende, die op het einde der melodie komen, heeft de cadenz dalenden vorm.



In het volgende voorbeeld vindt men klimmende beweging:

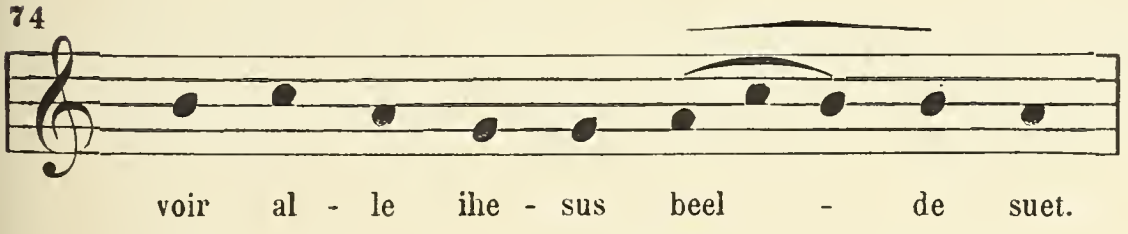


doch de melodie behoort tot den iastischen toonaard (*iastien intense*) [1].

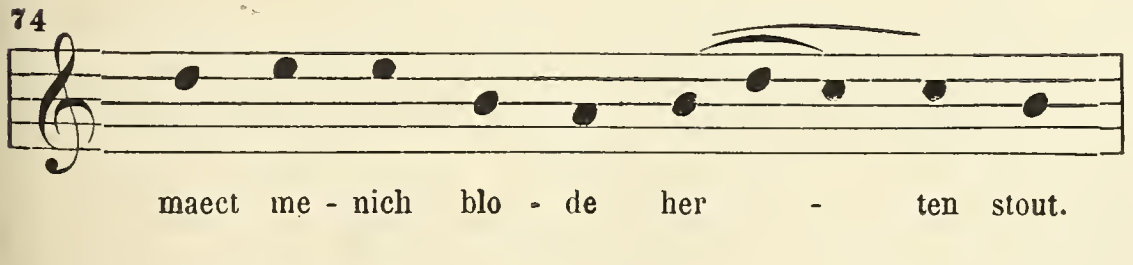
De cadenz op den 2den trap wordt niet gebruikt.

Op den 3den trap :

Op den 4den trap :



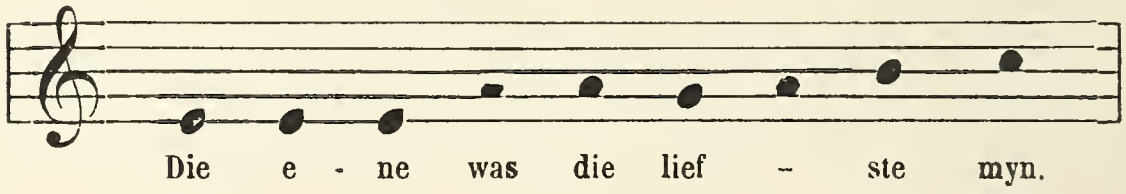
Op den 5den trap :



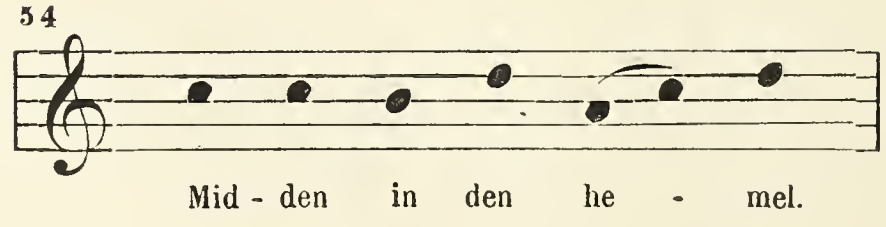
[1] Zie verder de aanmerking over de hymne : *Conditor alme siderum.*

Op den 6^den^ trap doet de cadenz zich zelden voor.

Het volgende voorbeeld is getrokken uit Ps. 27 der *Souterliedekens*, Antw. 1539 :



Op den 7^den^ trap :



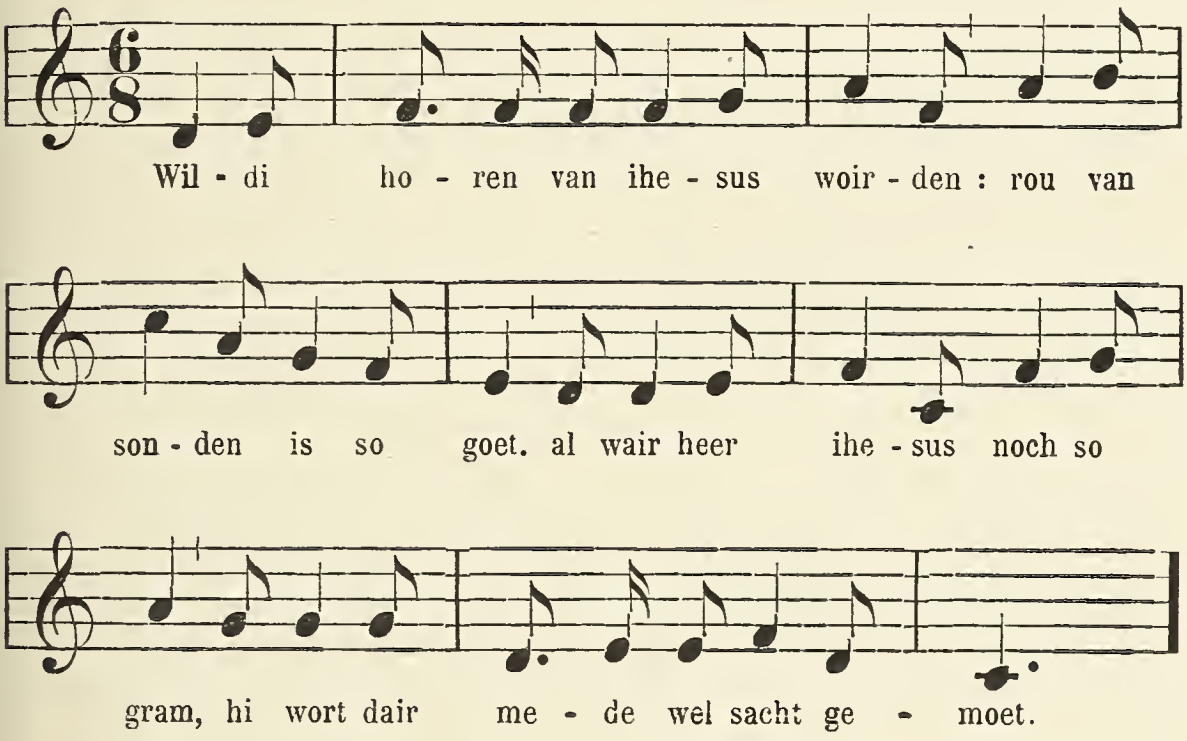
HYPOLYDISCHE MODUS.

Van vroeg af verdween de *si* ♮ en werd zij door de *si* ♭ vervangen ; hieruit ontstond de moderne toonladder van *ut* [1].

LYDISCHE MODUS.

De melodie nr 49, die wij om hare zeldzaamheid hier uitschrijven, kan als een overblijfsel van dien modus beschouwd worden [2]. Oorspronkelijk behoorde zij tot een wereldlijk lied aanvangende « Wilgi horen van mynre woirden, turf en hout. »

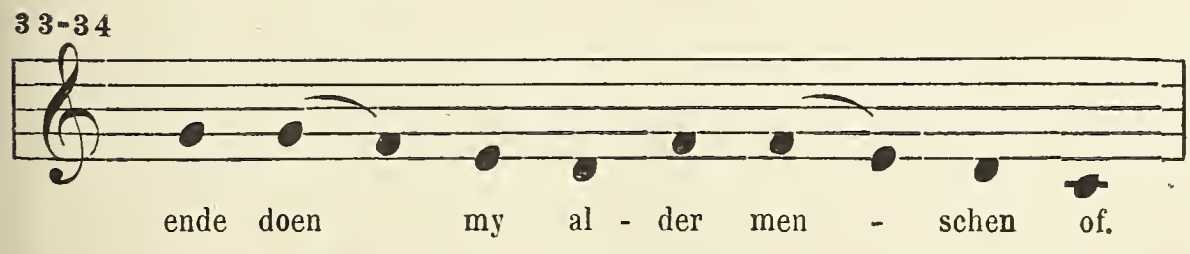
De melodie schijnt de maat met $\frac{6}{8}$ te vragen.



MODERNE UT-TOONAARD.

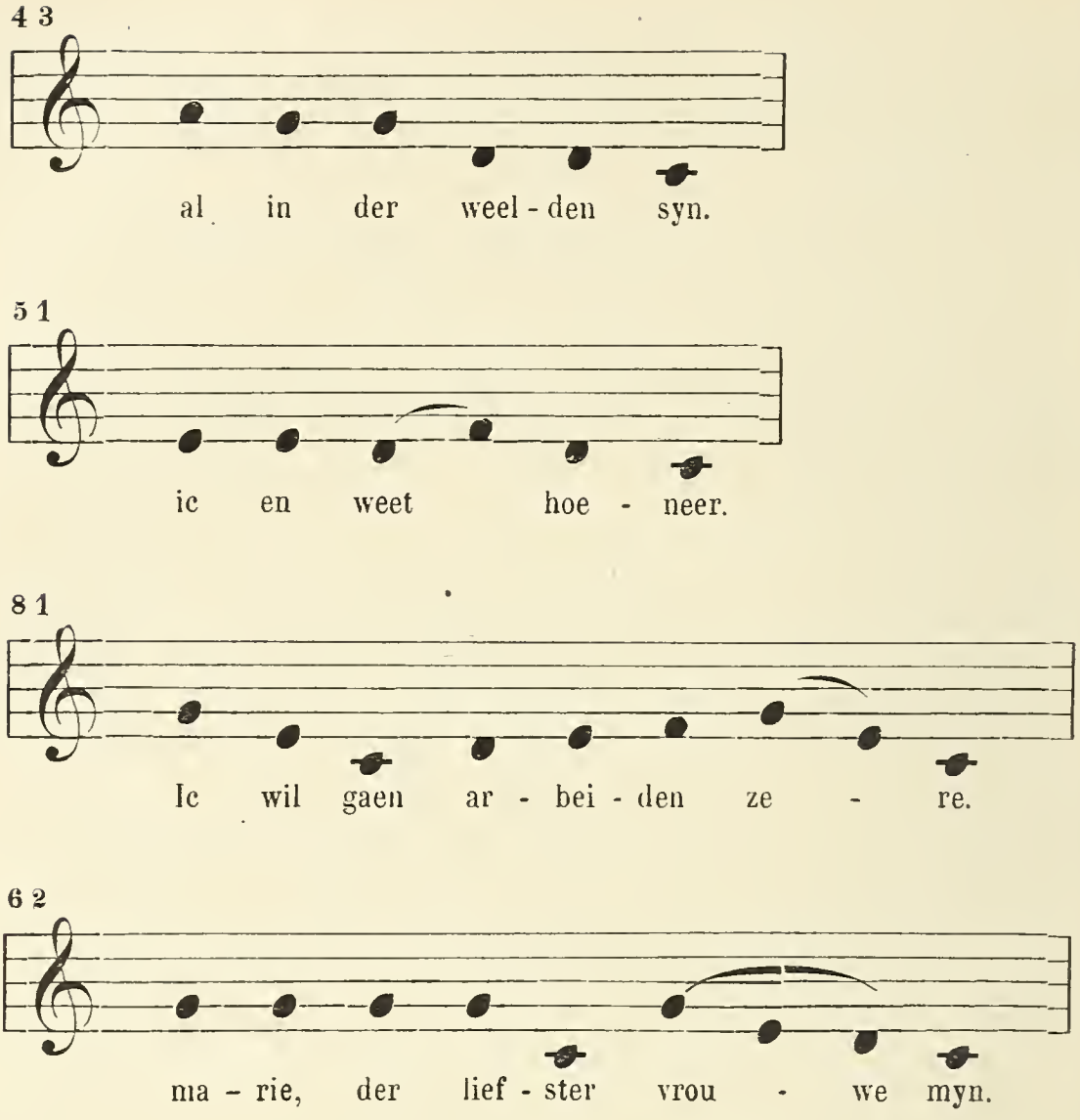
Cadenz op den 1sten trap :

a) In den loop der melodie :

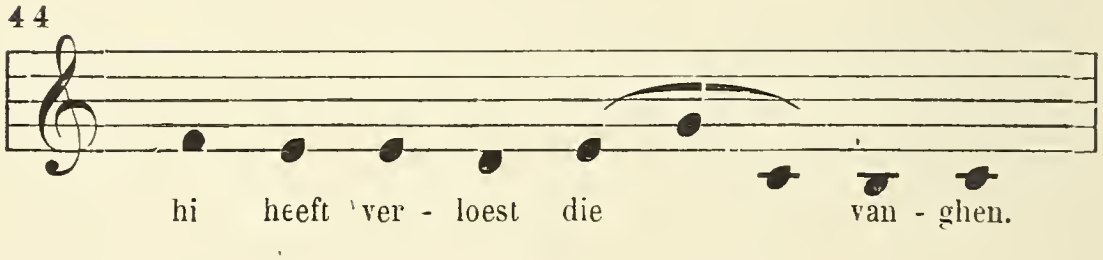


[1] Zie bl. 54, aant. 2.

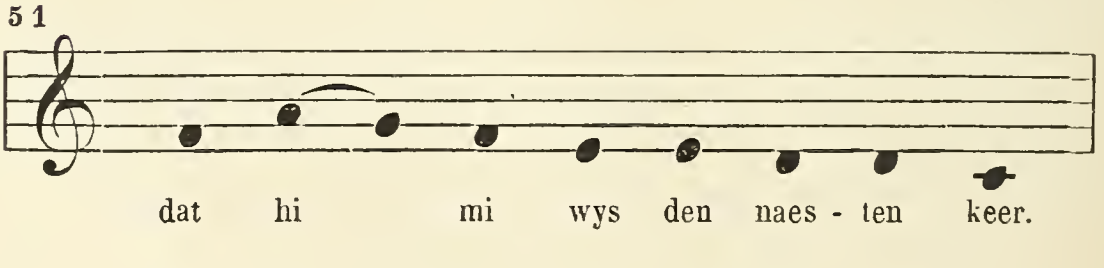
[2] Zie bl. 80, aant. 7.



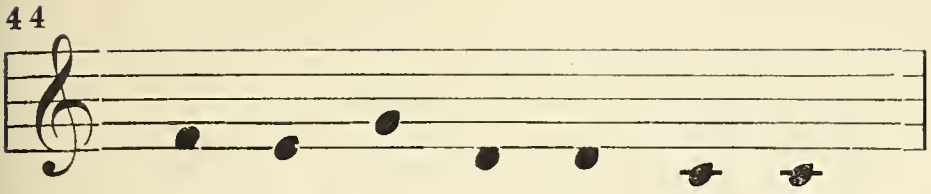
Een enkele maal ontmoet men met klimmende beweging :



b) Als slotcadenz :



44

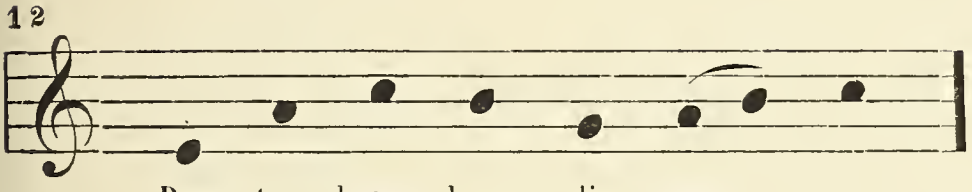


hi wil ons la - ten in - ne.

62

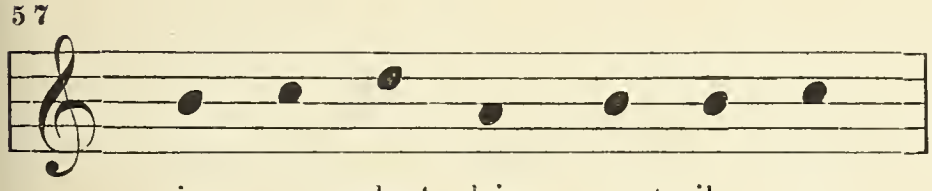
zeer daer toe voe - ghen.

12



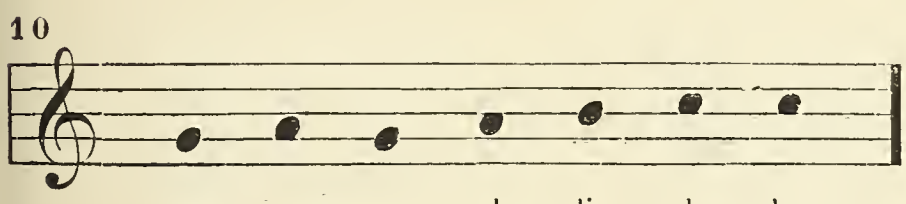
Daer toe dwanc hem die myn - ne.

57



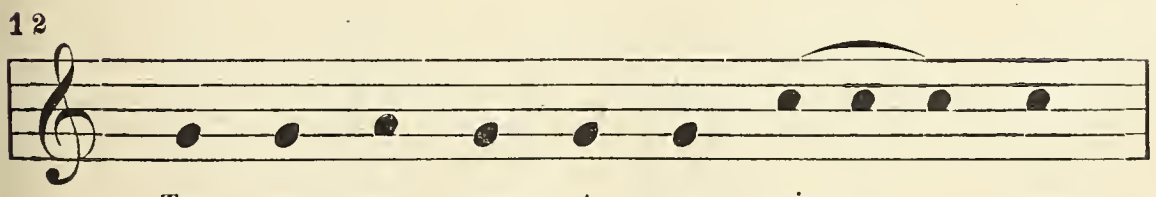
in myn hert dair woent ihe - sus.

10



nae syn - re god - lic - he - den

12

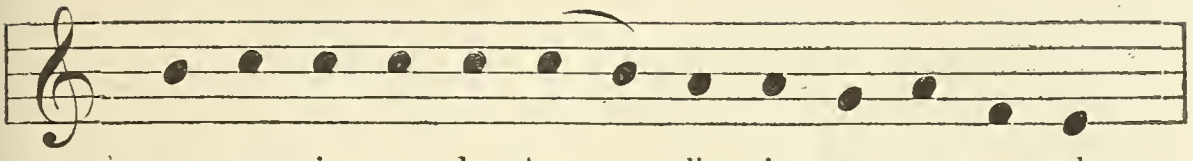


Tot on - ser groo - te ge - win - ne.

Op den 2den trap :

Op den 3den trap :

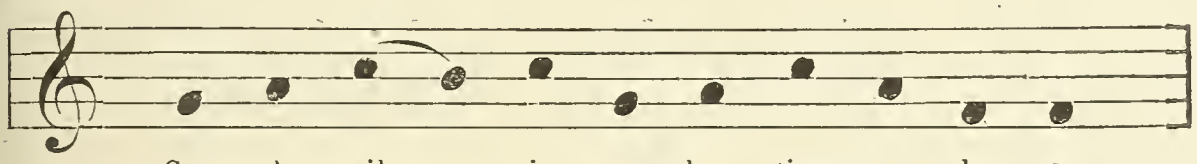
51



so peyns ic om den doot, - dien ic ster - ven sal.

Op den 4den trap :

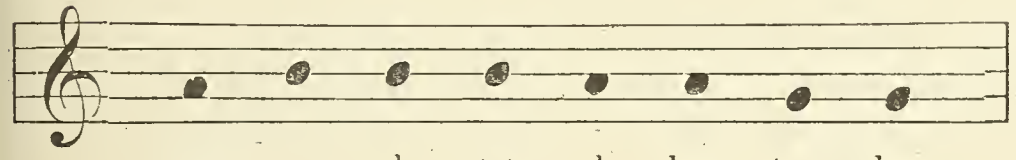
33–34



Go - de wil ic myn her - tien op - ghe - ven.

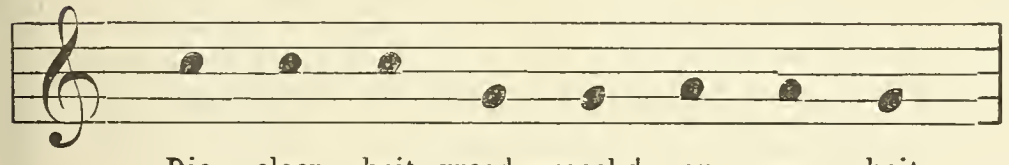
Op den 5den trap :

43



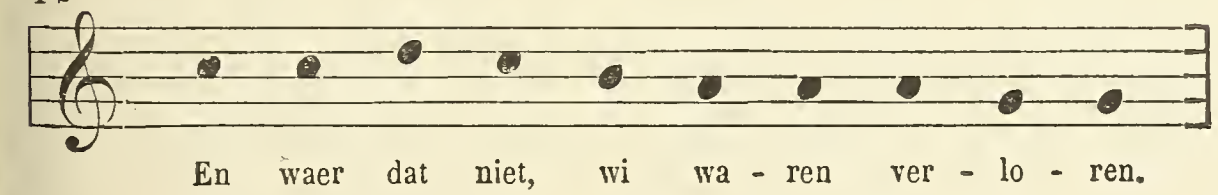
nv en - de tot al - len ston - den.

9



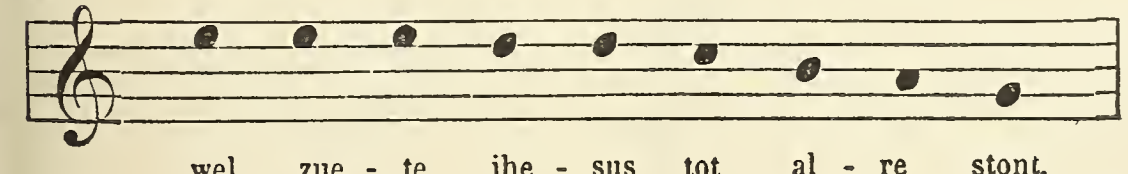
Die claer - heit, vreed, vroechd, su - ver - heit.

12

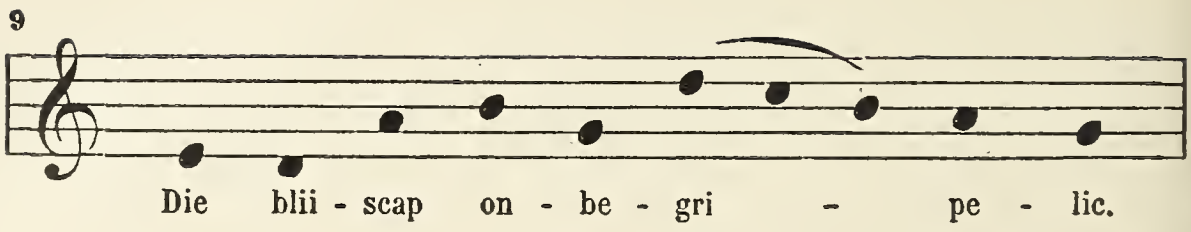


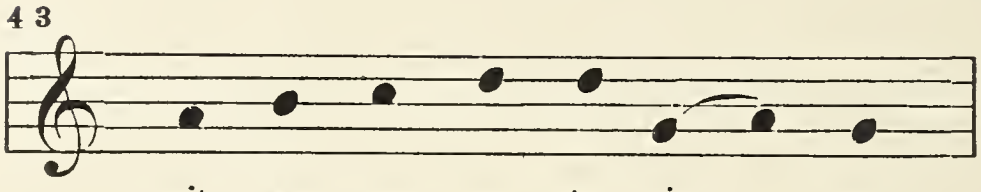
En waer dat niet, wi wa - ren ver - lo - ren.

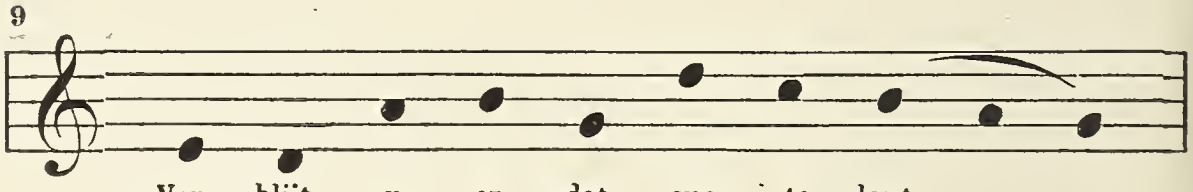
57



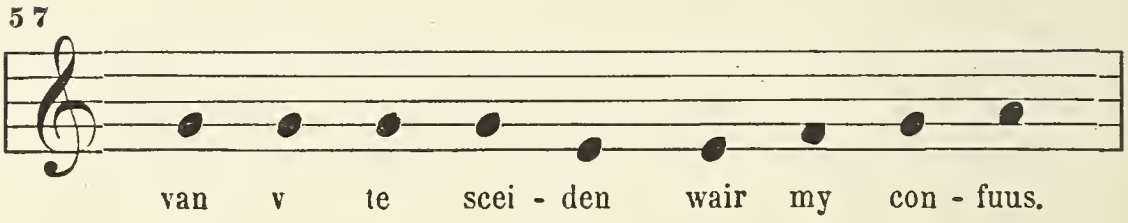
wel zue - te ihe - sus tot al - re stont.

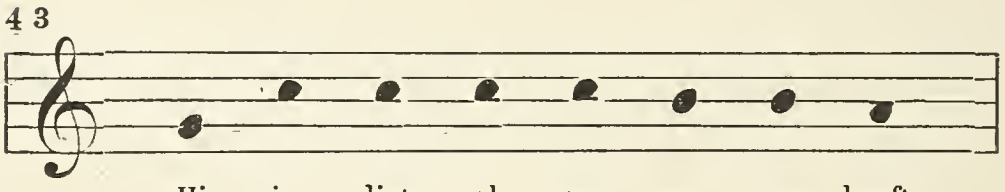


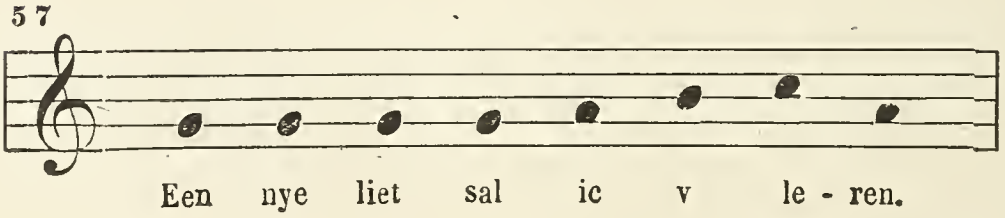




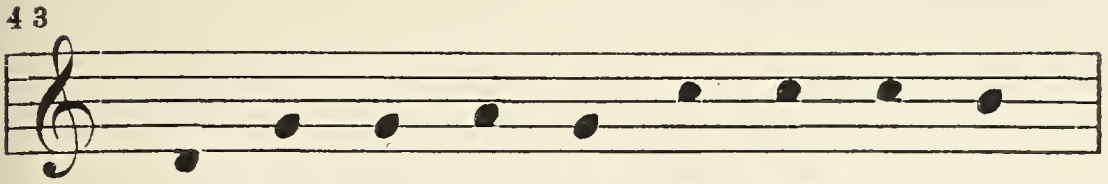
Op den 6^den^ trap :

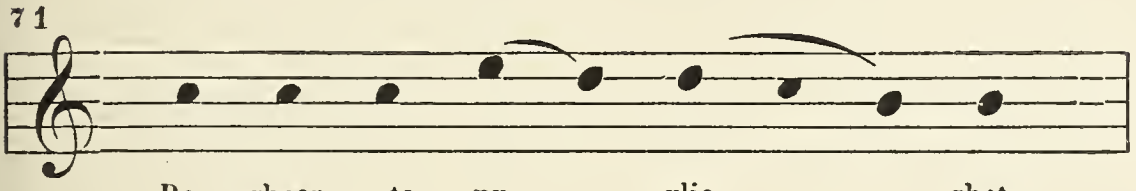






Op den 7den trap :



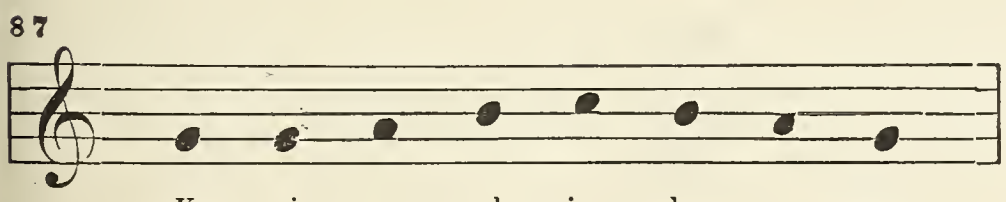


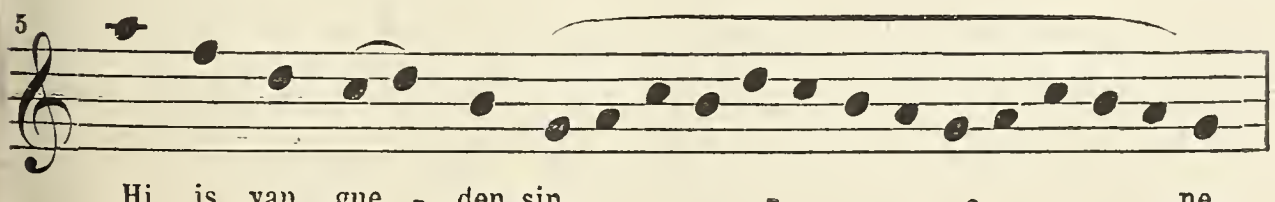
In het eerste geval (nr 43), na het woord « geloeft », moduleert de stem naar de bovenquint; in het tweede (nr 71), na het woord « vlieghet », klimt de *si* onmiddellijk naar de *ut*, zoodat er eigenlijk geene cadens bestaat. Overigens, doen deze vormen zich slechts tweemaal in Bäumker's uitgave voor.

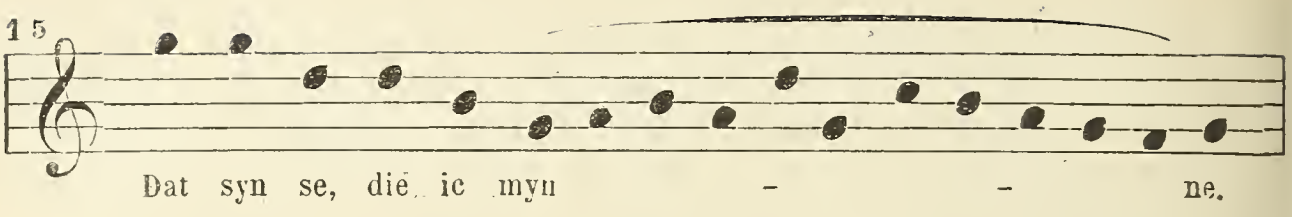
Hypophrygische modus, stemuitgestrektheid :

Cadens op de grondnoot :

a) middenin de melodie :

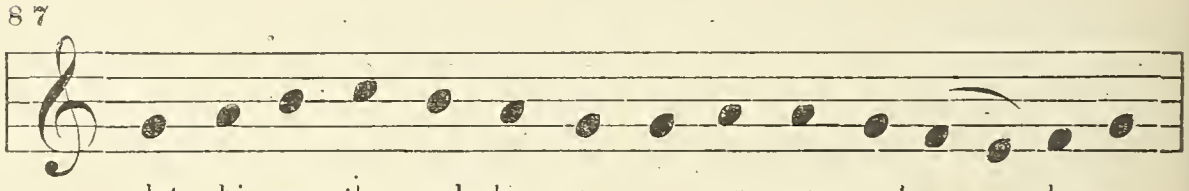




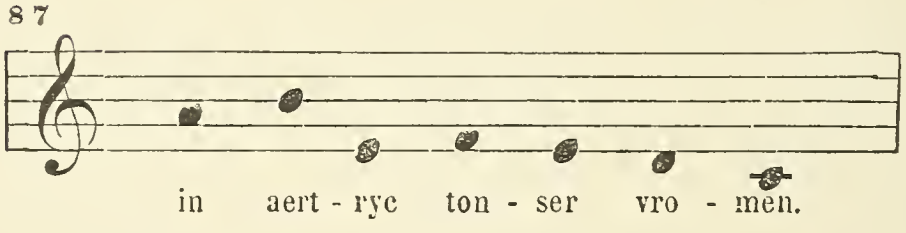


b) op het einde der melodie :

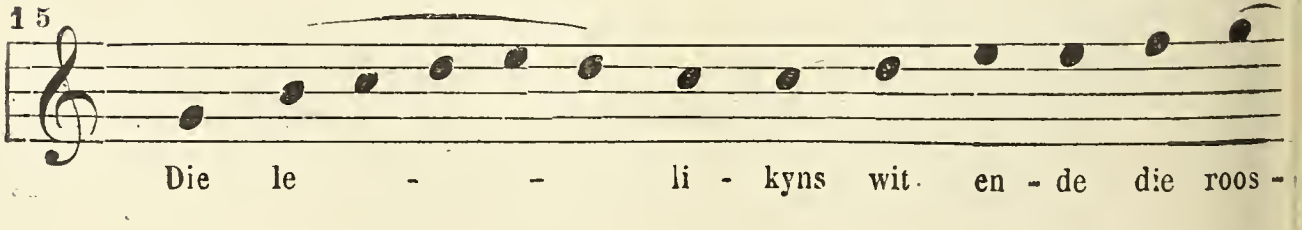
De klimmende vorm komt zelden voor :



Op den 4^den^ trap (quart of onderquint) :



Op den 5^den^ trap (bovenquint of onderquart) :



Zelfde modus eindigende met de quint (*iastien relâché*) [1] :

Geen der melodieën uit Bäumker's uitgave kan met zekerheid tot dien vorm gebracht worden. De gewone cadensvormen zijn de volgende :

Op den 1sten trap (grondnoot), wat zelden voorkomt, aangezien in den loop der melodieën van dien aard, de harmonische grondnoot dikwijls onaangeroerd blijft [2].

[1] Zie F.-A. GEVAERT, *La mélopée antique dans le chant de l'église latine,* bl. 13, aant. 2; bl. 91, § IV.

[2] Zie denzelfden schrijver, *Histoire,* I, bl. 161, aant.

Voor den 2den trap ontbreken de voorbeelden.
Op den 3den trap :

Halewijnslied.

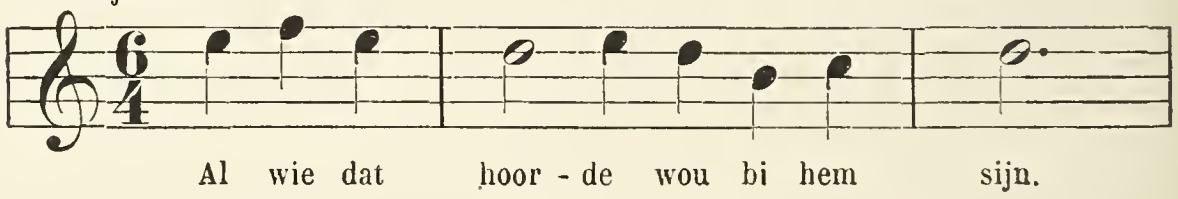
Op den 4den trap :

Ps. 21. Souterliedekens [1].

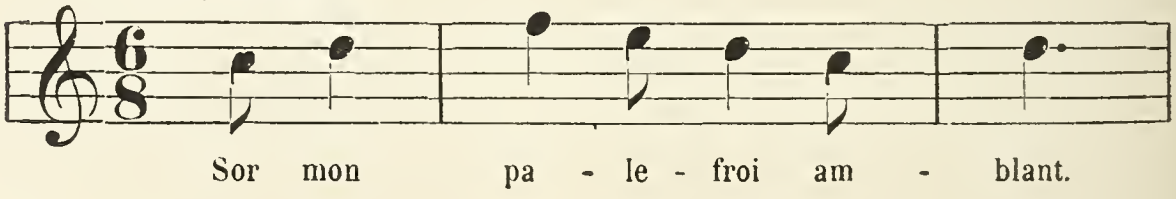
Idem.

Op de eindnoot, 5den trap, zoowel in den loop als op het einde der melodie :

Halewijnslied.



Lied van Hertog Hendrik III.



[1] Tekst, *Antw. lb.*, nr 46, bl. 67.

Ps. 21. Souterliedekens.

Op den 6den trap :

Halewijnslied.

Ps. 21. Souterliedekens.

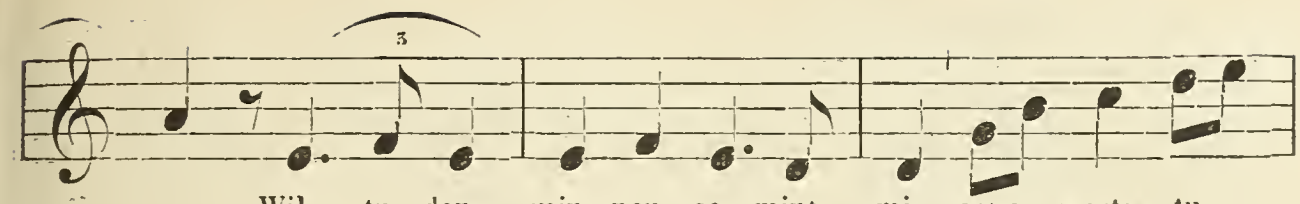
Op den 7den trap :

Ps. 21. Souterliedekens.

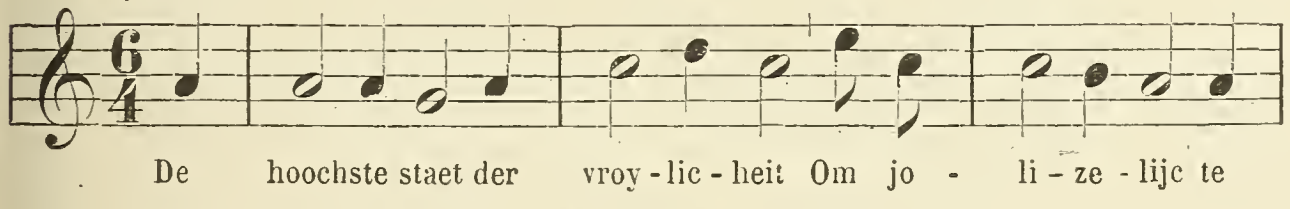
Onder de melodieën door Bäumker uitgegeven, ontmoeten wij, met betrekking tot de toonafstanden, vrijheden, die in den kerkzang niet gedoogd worden, zooals bij voorbeeld de rechtstreeksche sprong van sixte, septime en none.

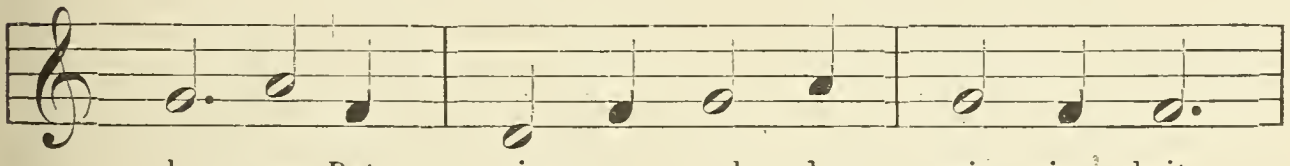
Met het oog op de aangehaalde voorbeelden, laten wij thans eenige der *Oudvlaemsche liederen* in modern notenschrift volgen.

Ook hier is de Hypodorische toonaard, zoowel als die van *re* met *si* ♮ overwegend :

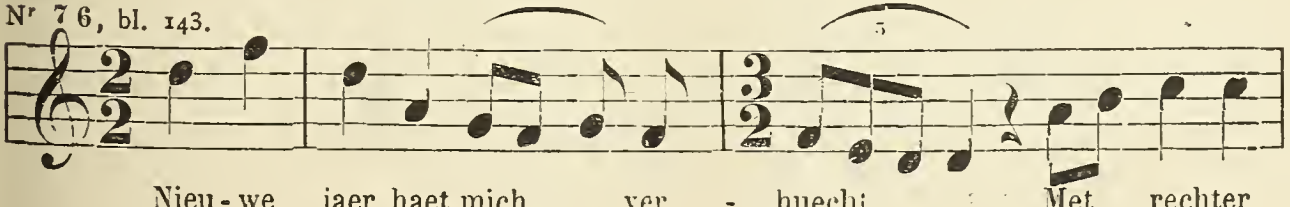


Nr 126, bl. 206.





Nr 76, bl. 143.



Het lied dat in *re* aanvangt, eindigt met de boventerts als grondnoot; men vindt meer voorbeelden van deze modulatie [1]. Tot bewijs hiervan moge het volgende fraaie scheidslied strekken :

[1] Zie bijv. BÄUMKER, t. a. p., nr 5, bl. 174.

Hier volgt een 14e-eeuwsch drinklied, dat insgelijks in *re* aanvangt en in *fa* eindigt :

Een lied in Dorischen modus :

De melodie van nr 96, tekst, bl. 168, herinnert aan die der hymne *Conditor alme siderum*.

De omstandigheid, dat men de beide melodieën kon in verband brengen, noopte ons voor onze vertolking den modernen toonaard van *ut* te kiezen. Deze kerkzang, die zeer populair

geweest is, behoort oorspronkelijk tot den Iastischen modus (*iastien intense*) en sluit met de mediante [1]. De Coussemaker heeft aangewezen hoe daaruit het overoud *Reuzeliedeken* afstamt, dat bij ons volk blijft voortleven en men nog heden in onze ommegangen hoort [2].

[1] F.-A. Gevaert, *La mélopée antique dans le chant de l'église latine*, bl. 72 : « Dans la mélopée liturgique l'iastien intense a le même parcours et les mêmes notes saillantes que le normal. Il en diffère uniquement par sa terminaison sur la tierce de l'accord principal du mode (♮) ».

[2] De Coussemaker, *Histoire de l'harmonie au moyen âge*. Paris, 1852, bl. 103, aant. 2 in fine.

Soortgelijke notatie als de *Oudvlaemsche liederen* hebben ook enkele melodieën in het *Van Hulthemsch* Hs., thans nr 15615 der koninklijke bibliotheek te Brussel. Een dier liederen, « op de wyze : Het viel op sente Peters nacht, » werd door Willems, met facsimile, in moderne notatie uitgegeven [1].

Het lied telt drie strophen; de eerste en de tweede hebben ongeveer dezelfde scansie, en in de derde ontvangen het tweede en het derde vers slechts drie accenten. Nog andere onregelmatigheden doen zich in het metrum gevoelen ; met één woord, de tekst is bedorven.

Zie hier de eerste strophe met hare scansie :

Wech óp ! wech óp ! dat hérte mijn,
dat héeft getrúurt so lángen tíjt.
Wie wíllen frísch [2] eñ vróelijc síjn;
soe és mijns trúeren álles quíjt.
Ons cómt noch húden een sálych dách :
vaer hénnen ál mijn ónghelúck [3] !
Eñ ál dat mý beswáren mách,
dat séttic áchter rúgghe.

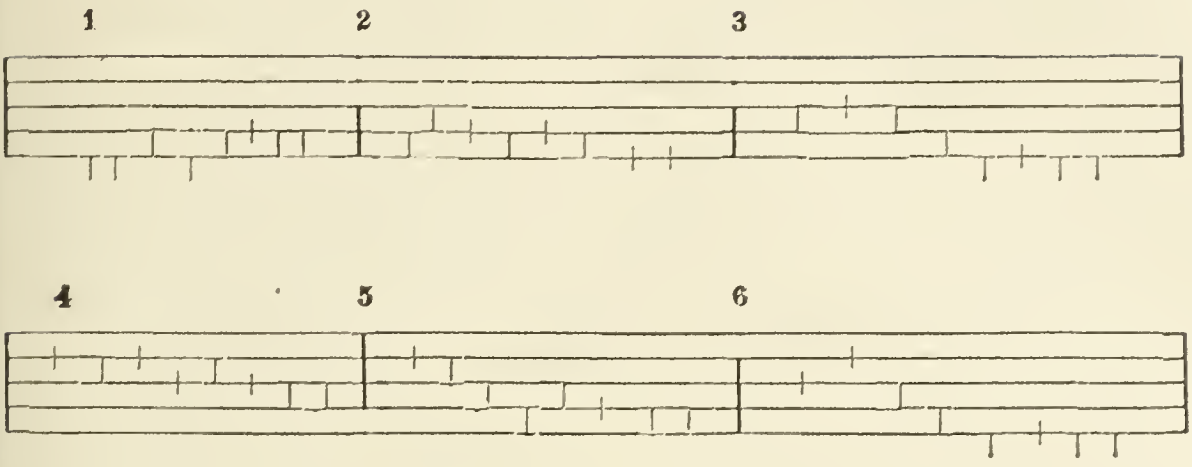
Wat sóude mi álder wérelt góet
en sóudic daer ván gheen vróude háen?
Dat mér beswáren mách den móet,
dat wíllic altíjt váren láen.

[1] J.-F. Willems, *Mengelingen van vaderlandschen inhoud*. Antw., 1829, bl. 300 vg.

[2] De tekst heeft *frichs*.

[3] *Al*, bijgevoegd. Men vergelijke het zevende vers van de derde strophe, vier accenten met driedubbelen voorslag : « Soe en geschiede mich niet soe gróeten héil, » terwijl men op dezelfde plaats in de tweede strophe insgelijks vier accenten vindt : « góeden móet hout ál dijn líjf. ».

De oorspronkelijke notatie luidt :



dus met zes cadensen, op zes verzen toepasselijk. De strophe, met het refrein, telt er twaalf. De octavesprong valt gewoonlijk te zamen met het einde van een volzin, zooals bij voorbeeld in den kerkzang, op het einde van een verset; dus bestaat er hier, na de derde cadens een rust, die het einde van een zinsnede aanduidt, wat men in de eerste strophe alleen aan het einde van den *vierden* versregel aantreft. Reeds bij de eerste vier verzen moet een van de drie eerste deelen der melodie herhaald worden. Nemen wij bij voorbeeld daartoe het eerste. Hetzelfde heeft plaats bij het tweede deel der strophe. Blijft nog het refrein. Dit laatste kan op het eerste gedeelte herhaald worden. De zoo populaire maat met $\frac{6}{8}$ [1] schijnt ons voor den luchtigen tekst de best passende te zijn.

Op deze wijze bekomen wij :

[1] De Coussemaker schreef de melodie insgelijks in de maat met $\frac{6}{8}$. Zie Willems, *Oude Vlaemsche liederen*, nr 143, bl. 341-343, waar het lied herdrukt werd, doch ditmaal met verschillende veranderingen in den tekst.

Andere liederverzamelingen, alhoewel eerst in de XVI^e^ eeuw gedrukt, namelijk de reeds vermelde *Souterliedekens* [1] en *Een devoot eñ profitelyck boecxken*, beide te Antwerpen, ten jare 1539, verschenen, bevatten melodiëen die met zekerheid ten minste tot de XV^e^ eeuw kunnen teruggebracht worden.

[1] Van de eerste uitgave van dit voor den Nederlandschen alleenzang tijdens de XV^e^ en XVI^e^ eeuwen allerbelangrijkste werk, wordt thans door D.-F. SCHEURLEER, eene nieuwe uitgave in phototypie voorbereid, naar het unicum der bibliotheek van het Museum Meermanno-Westreenianum, te 's Gravenhage.

Tot dit tijdstip behooren ondere andere de volgende liederen met hunnen melodieën :

	Souter-liedekens.	*Antw. lb.*
Ic arm schaepk aen gheen groen heyde	Ps. 7	Nr 93
Rijck God, hoe is mijn boel dus wilt	13	138
Een ridder ende een meisken ionck.	14	45
Ic quam aen eenen dansse	39	85
Hoe mach een man sijn leven lusten.	62	121
Rijck God, wien sal ick claghen.	67	142
Trueren so moet ick nacht ende dach	75	147
Een boerman hadde eenen dommen sin	86	35
Hoe luyde sanck die leeraer opter tinnen.	90	55
Wes sal ic my gheneeren.	107	166
Die winter is een onweert gast	110	25 [1].

Al deze liederen, waarvan de teksten ons in het *Antwerpsch liederboek* (1544) bewaard zijn, worden reeds dáar, met uitzondering van « Hoe luyde sanc », dat tot opschrift draagt « Van den Leeraer opter tinnen », « een oudt liedeken » genoemd. Men mag als regel aannemen, dat de zangwijze nooit jonger is dan de tekst.

Van de melodie « Hoe luyde sanck » bezitten wij eene 15e-eeuwsche lezing in Bäumker's uitgave [2], waaruit wij leeren, dat de tekst eene oorspronkelijke Duitsche vergeestelijking is, vervaardigd door Heinrich van Laufenberg [3]. In het Berlijnsch Hs. (manusc. germ., 8, 185) luidt het opschrift eener andere

[1] De melodieën van deze liederen werden alle opnieuw uitgegeven door F. van Duyse, *Oude Nederl. ldr., mel. uit de Souterliedekens.*

[2] *Niederl. geistl. Ldr.*, nr 35, *Vierteljahrsschrift*, 1888, bl. 228; zie mede de teksten bij Hoffmann v. F., *Hor. Belg.*, X, nr 122, 123, bl. 246, 248.

[3] Zie echter hierover Hoffmann v. F., *Gesch. des deutschen Kirchenliedes*, nr 220, aant.

Nederlandsche lezing van den tekst : « Hoe lustelic waert der mynnen bant ontsloten mit groter. » Wellicht heeft men hier den aanvang van het oorspronkelijk wereldlijk lied.

Van het lied « Rijck God, wien sal ick claghen » hebben wij eene 15e-eeuwsche vergeestelijking [1].

Van vele andere melodieën uit de *Souterliedekens* zijn ons de teksten in het *Antw. lb.* bewaard, doch sommige opschriften aldaar, zooals « Een amoreus liedeken », « Een liedeken van den mey », enz., laten niet toe den juisten ouderdom van het lied te bepalen, die alsdan uit de taal of uit de in het lied behandelde toestanden moet blijken. Het lied « Van Keyser Maximiliaen », bij voorbeeld (melodie, *Sout.*, Ps. 141 ; tekst, *Antw. lb.*, nr 115, bl. 174), berust op een historisch feit, dat ten jare 1491 voorviel, toen koning Karel VIII van Frankrijk, verloofd met Margareta van Oostenrijk, dochter van Maximiliaan I, deze tot haren vader terugzond en Anna van Britannië huwde.

Een devoot eñ profitelyck boecxken bevat insgelijks een aantal melodieën van wereldlijke liederen, welke van vóor de XVIe eeuw dagteekenen, en waaronder verschillende varianten van zangwijzen, die men in de *Souterliedekens* terugvindt, voorkomen. Tot deze laatste behooren, bij voorbeeld :

Nr 78, bl. 103 [2], « Een boerman had eenen dommen sin ».

Nr 145, bl. 196, « Het daghet in den Oosten ».

Nr 120, bl. 148, « Hoe luyde sanc die leeraer op der tinnen » [3].

Wij laten enkele 15e-eeuwsche melodieën uit *Een d. eñ p. boecxken* volgen :

Nrs 190 en 193, bl. 222, 225, vergeestelijkingen aanvangende : « Och ligdy nu en slaept », werden gezongen « op die selve wise » als nr 188, bl. 220 : « Minen geest is mi ontwaect. »

[1] Zie HOFFMANN v. F., *Horae Belgicae,* X, nr 23, bl. 54.

[2] De bladzijden verzenden naar de uitgave bezorgd door D.-F. SCHEURLEER.

[3] Over de *Hildebrandsmelodie*, waarvan wij in *Een d. eñ pr. boecxken* eene 15e-eeuwsche lezing bezitten, zie hierboven bl. IX, aant. 1.

Van die vergeestelijkingen werd de oorspronkelijke wereldlijke tekst ons bewaard in het *Antw. lb.* [1], « Een liedeken vanden mey »; « een der fraaiste liederen die ik ken », zegt Dr Kalff [2].

De 15e-eeuwsche aanvangsregelen :

Hoe ligdy nu ende slaept,
Mijn alreschoonste vrouwe [3] !

zullen wel tot eene variante van ons lied behooren.

De eerste strophe van het geestelijk lied waaronder men de melodie vindt, nr 188, luidt aldus :

Minen geest is mi ontwaect,
Hi en can niet meer gheslapen ;
Wat vruechden dat hi maect,
Die doot wil mi betrapen.
Hi heeft al sulc bevel,
Dat hi nu schier moet henen ;
Dus mach ic singhen wel :
Minen mey die is verdwenen.

Ziehier naast de eerste strophe van het wereldlijk lied, die van eene der vergeestelijkingen :

Antw. lb.	*Een d. eñ p. boecxken,* nr 193.
Och ligdy nu en slaept,	Och ligdy nu en slaept
Mijn wtvercoren bloeme,	Met ongheruste sinnen ;
Och ligdi nu en slaept	Staet op ende wert ontwaect
In uwen eersten droome?	In goddeliker minnen,
Ontwect u, soete lief,	Ende wilt der werelt vlien ;
Wilt door u veynster comen ;	Tot Gode suldy comen,
Staet op, lief, wilt ontfaen	Leert hem altijt ontsien
Den mey met sinen bloemen.	Ende ghebruyken sijnre bloemen.

[1] Nr 132, bl. 198.

[2] *Het lied in de M. E.*, bl. 303-305.

[3] Aangehaald als « wijs » bij Hoffmann v. F., *Hor. Belg.*, X, nr 52, bl. 119.

Dank aan die wezenlijke woede om wereldlijke liederen te pasticheeren, – gaarne bekennen wij dat er ook voortreffelijke geestelijke liederteksten bestaan, ja, dat een pastiche wel eens het origineel evenaart en zelfs overtreft [1], — zijn wij in het bezit gebleven van menige fraaie melodie.

Misschien hebben wij in nr 185 wel de oorspronkelijke melodie van ons « Liedeken vanden mey ». In elk geval, is de zangwijs dien men bij het lied « Minen geest » vindt, niet onwaardig van het schoone « Vensterliedeken », en vormen de poëzie en de muziek van dit laatste, aldus te zamen gevoegd, eene bijzonder fraaie 15e-eeuwsche serenade.

Men oordeele [2] :

[1] Zie hierover de voortreffelijke studie van Dr J.-G.-R. Acquoy, *Het geestelijk lied in de Nederlanden vóór de Hervorming* (Archief van Nederl. Kerkgeschiedenis, II, 1886, bl. 39 en vg.).

[2] Eene lezing van de melodie werd vroeger uitgegeven door Mr J.-C.-M. van Riemsdijk, *Vier en twintig liederen uit de XVe en XVIe eeuw* (Maatsch. tot bevordering der toonk. Amst., 1890).

De melodie vangt Hypophrygisch aan en sluit, door 't aanwenden der *fa* ♯, die wij er ter vermijding van een zeer onwelluidenden tritonus bijvoegen, in de moderne harde toonladder.

Nr 161, bl. 192, « Die wise van Claes molenaer ».

Ofschoon het lied waarvan de tekst ons door nr 15, bl. 20, van het *Antw. lb.* bewaard werd, « Een nyeu liedeken van Claes Molenaer » genoemd wordt en aldus tot de xvie eeuw zou behooren, schijnt het ons toch zeer waarschijnlijk, dat de melodie uit *Een d. eñ p. boecxken* reeds vóor dien tijd bestond, en de begeleiding was van een « oudt liedeken ».

De Hypophrygische modus dezer zangwijze pleit voor haren hoogen ouderdom. Misschien mag men dien nog afleiden uit den drieregeligen strophenbouw waarop zij berust. Het lied « In enen boomgaert quam ik ghegaen [1] », dat denzelfden strophenbouw heeft en ten minste tot de xve eeuw opklimt, kan als bewijs dienen voor deze zienswijze.

[1] Hoffmann v. F., *Hor. Belg.*, II, 2e uitg., nr 6, bl. 32.

Wij stellen de twee teksten naast elkander :

Antw. lb.	*Een d. eñ p. boecxken.*
Claes mólenaer én zijn minnekijn,	In vruechden is álle die wérelt wijt,
Si sáten te sámen al ín den wijn;	Die éngelen brèngen ons gróot jolijt
Van minnen wást dat si spráken.	Met vruechden hier benéden.

Nr 204, bl. 236, « dit is die wyse ghelijc alst begint » ; wat zeggen wil : « op de wijs van het wereldlijk lied dat evenzeer aanvangt », met de woorden : « Ic sie die morghen sterre. »

Dit wereldlijk lied is ons in het *Antw. lb.* bewaard [1].

[1] Nr 96. Overgenomen bij Willems, *Oude Vl. ldr.* Nr 67, en bl. 173, Hoffmann v. F., *Hor. Belg.*, II, tweede uitgave, nr 58, bl. 142.

Ziehier de eerste strophe der beide teksten :

Antw. lb., nr 96.	*Een d. eñ p. boecxken*, nr 204.
Ic sie die morghen sterre,	Ic sie die morghen sterre,
Mijns lievekens claer aenschijn;	Heer Jesus claer aenschijn;
Men salse wecken met sange,	Ick groet u sonder merren,
Die alder liefste mijn.	Met alder herten mijn.

Deze vergeestelijking bestond reeds in de xve eeuw. Men vindt ze bij Hoffmann v. F. [1] en bij Hölscher [2].

Twee varianten van een ander 15e-eeuwsch geestelijk lied : « Maria coninghinne », dat op de wijs van het wereldlijk lied « Ic sie die morghen sterre » gezongen werd, treft men aan bij Hoffmann [3] en, telkens met de melodie, bij Bäumker [4]. Bij dezen laatste vindt men onder 6b voor het lied « Siet wij moeten vervaren », eene derde variante van de melodie. De Duitsche verwante teksten bij Uhland [5] zijn alle van een later tijdstip.

De drie lezingen der melodie bij Bäumker bieden weinig verschil aan. Ziehier de eerste :

[1] *Hor. Belg.*, X, nr 86, bl. 175.

[2] *Niederdeutsche geistliche Lieder und Sprüche aus dem Münsterlande*, Berlin, 1854, no 49, bl. 102.

[3] T. a. p., nrs 29 en 30, bl. 73, 74.

[4] T. a. p., nrs 6 en 6a (*Vierteljahrsschrift*, 1888, bl. 177-8).

[5] *Deutsche Volkslieder*, nr 76, *a, b, d.*

Volge de wereldlijke tekst [1] op de melodie uit *Een d. eñ p. boecxken*, in moderne notatie geschreven :

Onder nr 112, bl. 140, vindt men eene melodie met het opschrift « Dit is die wise van Tandernaken al opten rijn Daer sach ic twee maechden spelen gaen ».

De eerste strophe van het bij de melodie gevoegde geestelijk lied luidt aldus (wij schrijven letterlijk af en duiden de

[1] Te vinden *Antw. lb.*, nr 96, bl. 145.

scansie aan; de onderstreepte herhalingen tellen niet voor het metrum) :

Och vóor de dóot en is tróost *en is troost* noch bóet;
Met réchte·mách ick *mach ick* wel kérmen,
Mer wánt ic ýmmer *ic ymmer* stérven móet:
Rijc Gód, wilt mýnre *wilt mynre* ontférmen!
Al tóeft die dóot een íaer *een iaer* oft ýet,
Het móet eens sijn *het moet eens sijn*, ten báet mi níet;
Ic móet daer tóe alst Gód *alst God* ghebíet,
Al mách hi mi wéynich bórghen *borghen*.
Daer óm so lídt mijn hérte *mijn herte* verdríet.
Altíjd leve íc *leve ic* in sórghen.

Het fraaie lied van Joannes Brugman « Ic heb gheiaecht al mijn leven lanc » werd volgens *Een d. eñ p. boecxken* [1] insgelijks gezongen « op die wise van Tandernaken al opten rijn ». De strophenbouw zou derhalve dezelfde moeten zijn als in het voorgaande stuk, doch is dit niet :

Ick héb gheíaecht al mijn léven lánc
Al óm een ióncfrou schóne,
Die álder sóetste wijngaert ránck
Die ís in shémels thróone;
Si és met éngelen alsó omsét,
Ic en cán daer níet bi cómen,
Dat hébben (mí) mijn sónden belét [2];
Dies wíl ick mý ontvrómen.

[1] N° 50, bl. 69.

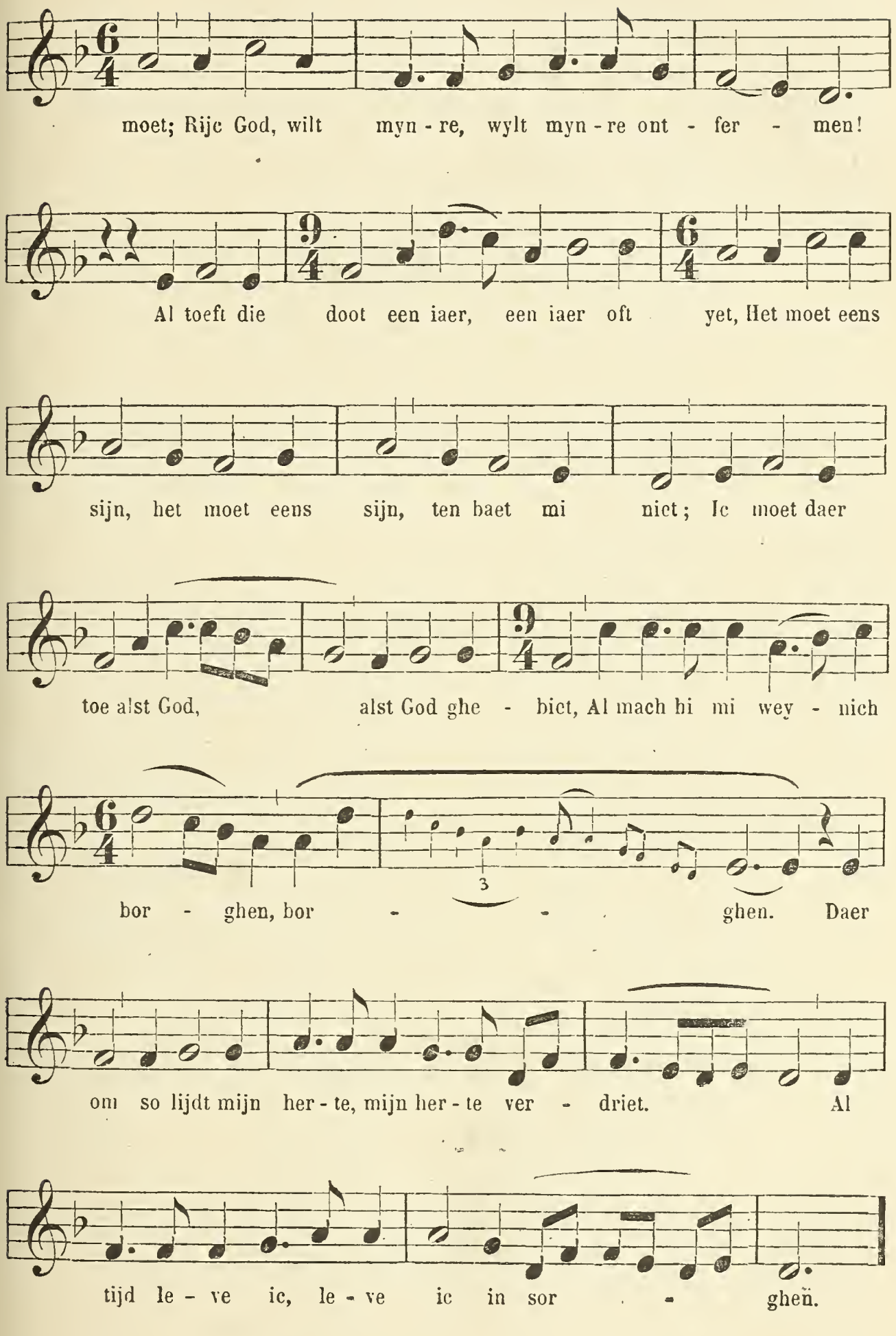
Opmerkelijk is het, dat voor Brugman's lied niet minder dan vier wereldlijke wijzen worden opgegeven : 1° « Nae groenre verwe mijn hert verlanct, » HOFFMANN v. F., *Hor. Belg.*, X, nr 109, bl. 216, melodie bij BÄUMKER, *Niederl. geistl. Ld.*, nr 73; Duitsche tekst en andere melodieën bij BÖHME, *Aldt. Lb.*, nr 206, bl. 289; 2° « Adieu mijn lief, hebt goeden nacht, » zie HOFFMANN v. F. en BÄUMKER, t. a. p.; 3° « Die daer iaecht, » *Een d. eñ p. boecxken,* nr 50, bl. 69; 4° Tandernaken, enz., aldaar.

[2] *mi* bijgevoegd. Tekst bij HOFFMANN en bij BÄUMKER, t. a. p. : « Mijn sonden hebbent mi belet. »

Zooals men ziet, bestaat er verschil tusschen de beide schema's :

4 *a* –	4 *a* –
3 *b* ⌣	3 *b* ⌣
4 *a* –	4 *a* –
3 *b* ⌣	3 *b* ⌣
4 *c* –	4 *c* –
4 *c* –	3 *b* ⌣
4 *c* –	4 *c* –
4 *c* –	3 *b* –
3 *d* ⌣	

In elk geval zal men tot herstelling der oorspronkelijke melodie geen rekening moeten houden met de herhalingen, die zich voordoen in de noteering van *Een d. eñ p. boecxken*, waarnaar wij de melodie in moderne notatie brengen :


moet; Rijc God, wilt myn - re, wylt myn - re ont - fer - men!
Al toeft die doot een iaer, een iaer oft yet, Het moet eens
sijn, het moet eens sijn, ten baet mi niet; Ic moet daer
toe alst God, alst God ghe - biet, Al mach hi mi wey - nich
bor - ghen, bor - - - ghen. Daer
om so lijdt mijn her - te, mijn her - te ver - driet. Al
tijd le - ve ic, le - ve ic in sor - ghen.

Bij het bespreken van verschillende 15e-eeuwsche meerstemmige liederen, keeren wij op den wereldlijken tekst van dit lied terug. Alhoewel meerstemmige bewerkingen eigenlijk buiten ons bestek liggen, komen deze ons toch in menig geval te pas voor de kennis der melodie, en niet zelden zijn zij de eenige bron die wij bezitten om de ware melodie terug te vinden.

Nr 10, bl. 30, « Dit is dye wijse : O Venus bant : o vierich brant, » eene vergeestelijking die men reeds in de xve eeuw aantreft [1] en waarvan wij ook de melodie bij Bäumker vinden [2].

De wereldlijke tekst « O Venus bant, o vierich brant », die wij insgelijks bij het bespreken der meerstemmige liederen zullen onderzoeken, werd ons in het *Antw. lb.* bewaard [3].

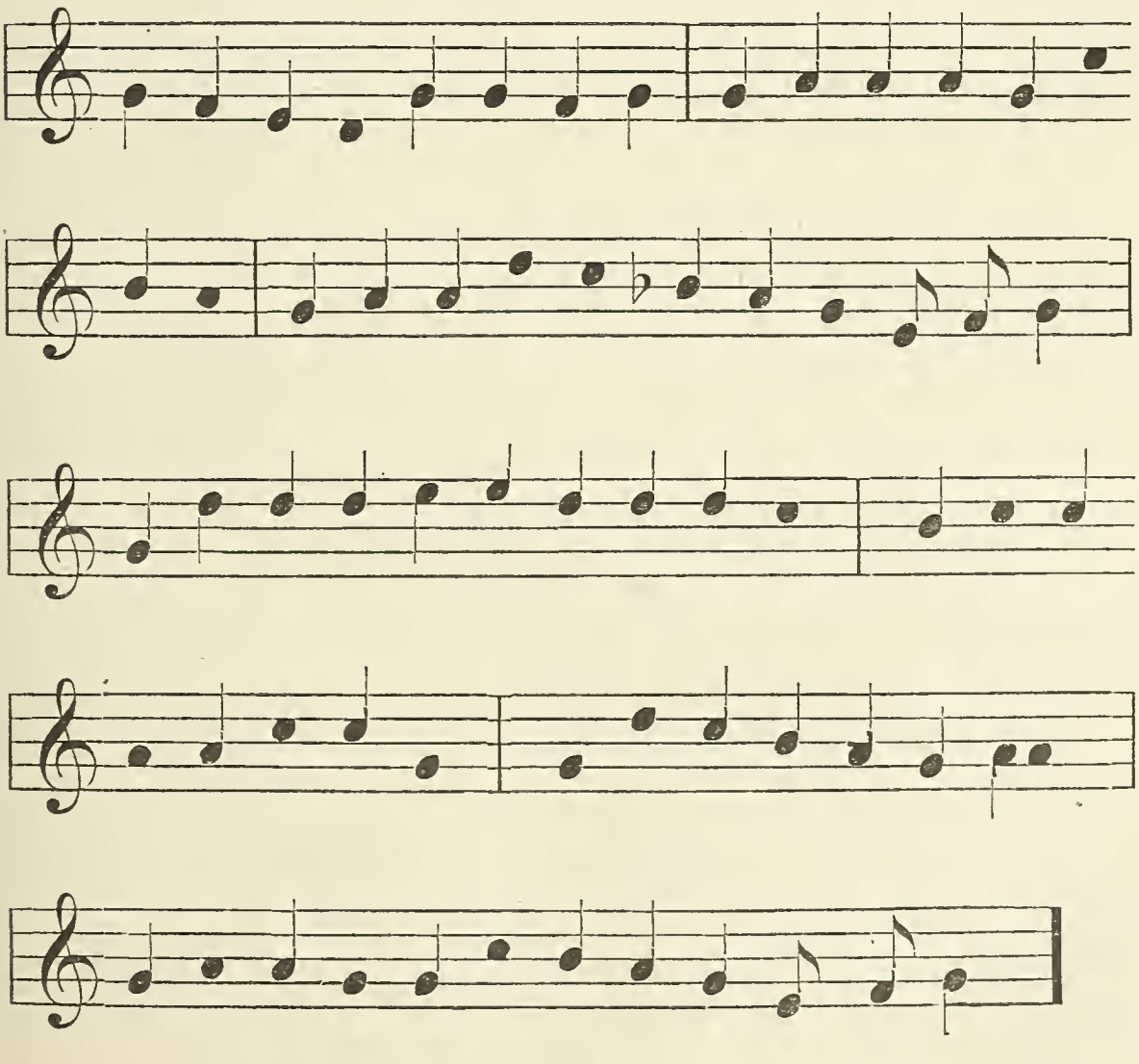
Ziehier de melodie uit *Een d. eñ p. boecxken* in moderne notatie gebracht :

[1] Hoffmann v. F., t. a. p., nr 60, bl. 132.

[2] *Niederl. geistl. Ldr.*, nr 72 (*Vierteljahrsschrift,* 1888, bl. 312).

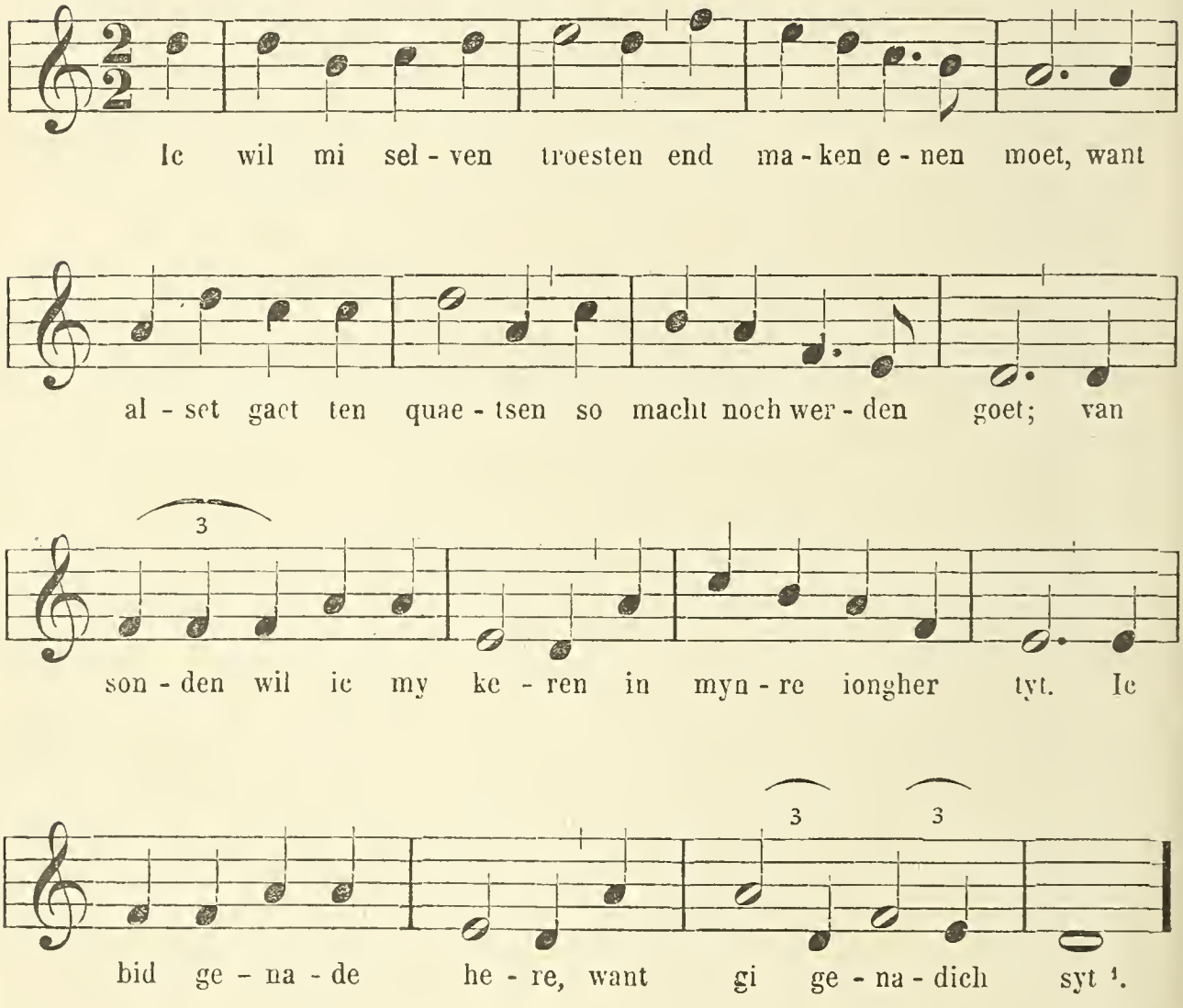
[3] *Antw. lb.*, nr 122, bl. 184.

Dat de melodie in het 15e-eeuwsche Hs., bij Bäumker, minder goed bewaard is, hiervan kan men zich gemakkelijk overtuigen.



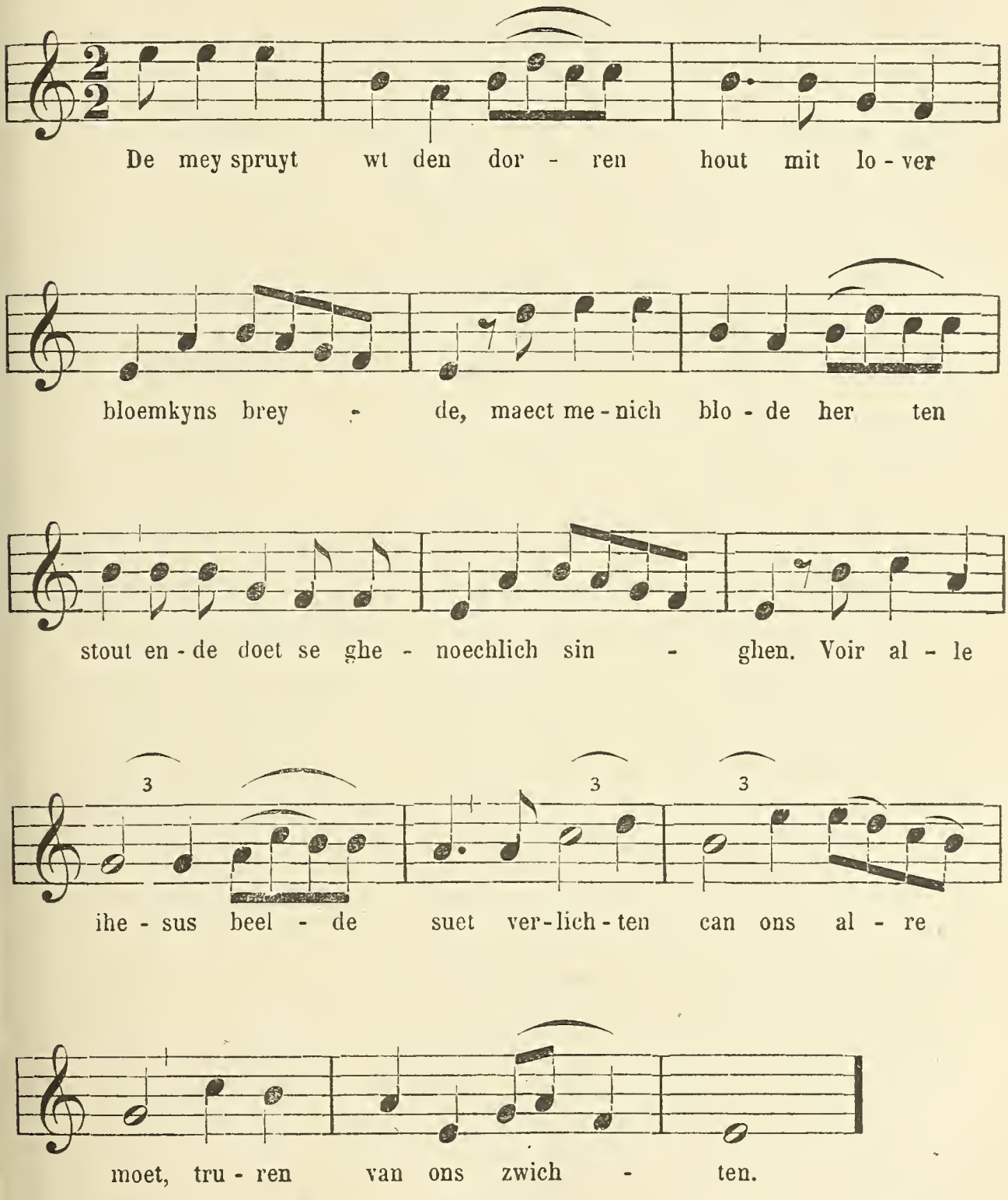
Alvorens tot de bespreking der meerstemmige liederen over te gaan, zij het ons nog vergund de aandacht te vestigen op de twee volgende melodieën uit de laatst aangehaalde verzameling, die inzonderheid het karakter der 15e-eeuwsche melodieën dragen.

Van geen van beide is tot hiertoe de oorspronkelijke wereldlijke tekst, die met dezelfde woorden als de geestelijke aanving, teruggevonden.



[1] HOFFMANN v. F., *Hor. Belg.*, X, nrs 61 en 62, bl. 134, 135. — BÄUMKER, t. a. p., nr 75 (*Vierteljahrsschrift*, 1888, bl. 314). — Eene derde vergeestelijking, maar waarvan wij de melodie niet bezitten, te vinden bij HOFFMANN, t. a. p., nr 63, bl. 137 (zie BÄUMKER, t. a. p., nr 75), werd gezongen op de wijs : « Lief hebben ende myden ».

De tweede melodie, die inzonderheid frisch klinkt, behoort tot den dorischen modus [1] :



[1] Geestelijke tekst : HOFFMANN v. F., t. a. p., nr 106, bl. 209; zelfde tekst (eerste strophe) met de melodie : BÄUMKER, t. a. p., nr 74 (*Viertel-jahrsschrift,* bl. 313)

In plaats van « voor alle ihesus », leze men : « voor alle der liefsten », en men zal eene strophe bekomen, die zeker niet veel van de oorspronkelijke zal verschillen.

Eene andere bron voor de studie der monodie zijn de meerstemmige compositiën, die in de XV^e^ en XVI^e^ eeuwen, zoowel als vroeger, — men herinnere zich slechts de *motets* van Adam de la Halle, — grootendeels het volkslied tot grondslag hadden. Niet alleen was dit het geval met de wereldlijke, maar ook dikwijls met de geestelijke compositiën. Te beginnen met de 13^e^-eeuwsche mis van Doornik tot nog in de XVII^e^ eeuw, vindt men ten minste even zooveel missen die op het volkslied berusten als op hymnen of antiphonen. Vandaar voor de geschiedenis der muziek het gewicht van het volkslied, dat, volgens de uitdrukking van Ambros, nevens den kerkzang de tweede hoofdmacht uitmaakt [1].

II. — Het meerstemmig Nederlandsch wereldlijk lied met betrekking tot de melodie.

Indien men het aantal Nederlandsche meerstemmige muziekwerken uit de XV^e^ en XVI^e^ eeuwen met dat der Fransche, Italiaansche en Duitsche vergelijkt, is het eerste zeer gering.

Verschillende redenen gaven daartoe aanleiding : het gebruik der Latijnsche taal voor de kerkelijke compositiën, de grootere verspreiding van het Latijn, het Fransch en het Duitsch, en het feit dat de Nederlandsche componisten dikwijls in dienst traden van vreemde vorsten of in dien van onze eigene vorsten, die hen in den vreemde riepen.

Ofschoon gedurende de XVI^e^ eeuw in ons land zeer veel muziek gedrukt werd, zijn ons tot hiertoe nog slechts vier gedrukte verzamelingen bekend, die uitsluitend Nederlandsche liederen bevatten.

[1] Ambros, *Gesch.*, II, 276.

Deze zijn :

1° *Het eerste* en *Het tweeste musyck boecxken,* verschenen bij Tielman Susato. Antw. 1551 [1];

2° *Het 4e, 5e, 6e en 7e musyck boecxken,* bij denzelfden uitgever (Antw. 1556-1557); driestemmige bewerking van de *Souterliedekens* (Antw. 1539), door Clemens non papa [2];

3° De overgeblevene fragmenten van het te Kampen ontdekte en daarom *Kamper liedboek* genoemd, waarschijnlijk te Antwerpen, omtrent het jaar 1542, gedrukt ;

4° *Een duytsch musyck boeck.* Loven-Antw. 1572 [3].

Andere meerstemmige werken onzer componisten , op Nederlandschen tekst, liggen in verschillende verzamelingen verspreid [4].

Tot de meerstemmige muziekwerken in de xve eeuw op Nederlandschen tekst geschreven, behooren enkele der liederen door Ambros toegekend aan H. de Zeelandia [5], die in de eerste helft dier zelfde eeuw leefde.

Ambros, sprekende over dezen componist, schrijft : « Einer der frühesten niederländischen Contrapunctisten hat mehrere niederländische Volkslieder theils mit vlaemischem, theils mit französischem Texte bearbeitet », wat zeggen wil dat H. de Zeelandia — men bezit hoegenaamd geene berichten omtrent zijn leven — op Nederlandsche en op Fransche teksten schreef.

[1] Zie over die uitgaven de bijdrage van J.-C.-M. van Riemsdijk, *Tijdschr. der Vereeniging voor Noord-Nederlands muziekgesch.,* III, 61-110.

[2] Opnieuw uitgegeven door Fr. Commer, *Collectio operum musicorum Batavorum sæculi XVI,* t. XI. *Sumptibus societatis Batavae ad musicam promovendam*, Berolini, 1857.

[3] Zie : F. van Duyse, *Oude meerstemmige liederboeken. Tijdschrift der Vereeniging voor Noord-Nederlands muziekgesch.*, III, 125-175.

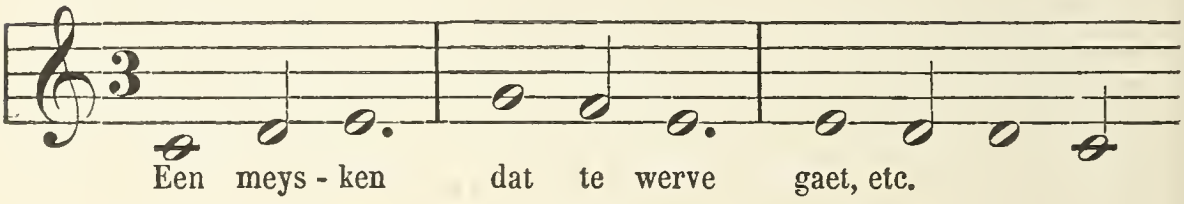
[4] Men vindt ze o. a. opgegeven bij R. Eitner, *Bibliographie der Musiksammelwerke des XVI. und XVII. Jahrhunderts*, Berlin, 1877, en in de bijvoegsels verschenen in de *Monatshefte.*

[5] Ambros, *Gesch.*, II, 288. — Zie over deze liederen R. Eitner, *Monatshefte,* 1877, IX, bl. 171-173.

Deze liederen, die een- of tweestemmig zijn, zijn te vinden in een Hs. toebehoorend aan de bibliotheek te Praag; die met Nederlandschen aanvangsregel — meer bezit men niet van den tekst — beginnen aldus :

1°, Vaer rouwe in dander huys; 2°, mijn heil, mijn troost; 3°, in wonden wille; 4°, de molen bij Parijs; 5°, het docht my wesen sere; 6°, scone is si boven alle vrouwen; 7°, voor mi toent si een stoer gelaet; 8°, een meysken dat te werve gaet; 9°, ick sach den mey met bloemen belaen; 10°, sijn deucht moest arghelist ontsien; 11°, in alreley [1].

Ambros bracht het lied « Een meysken dat te werve gaet » in moderne notatie over [2] :



Ambros wist hier blijkbaar geen weg met den tekst. Het spreekt vanzelf dat, indien hij de notatie van H. de Zeelandia getrouw teruggaf, deze laatste hoegenaamd den rhythmus van den volkszang niet volgde. De oude contrapuntisten bekreunden zich niet om de taal en vingen *op* den slag aan ook bij het iambisch vers. Stellig heeft men nooit gezongen :

maar wel :

wat iets geheel anders is.

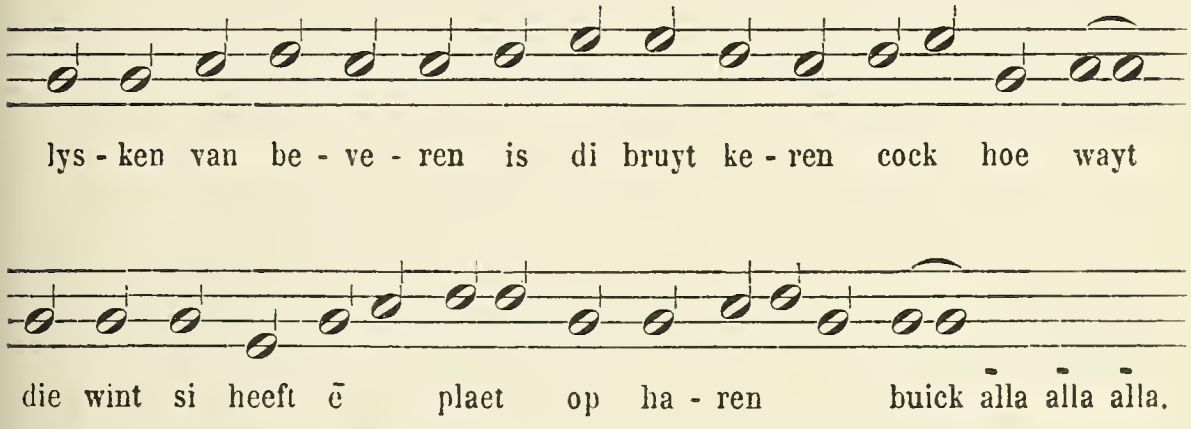
[1] In deze opgave wordt de door Dr J. te Winkel (*Gesch. der Nederl. letterk.*, I, 424) aangenomene schrijfwijze gevolgd. — De aanvangsregelen van deze liederen bij Ambros, *Gesch.*, II, 289, 405, zijn zeer onnauwkeurig.

In de beschrijving van het Hs. door R. Eitner, *Monatshefte*, t. a. p., die overigens verklaart dat de teksten « schwer zu lesen sind », zijn de opgegevene Nederlandsche aanvangsregelen zoo goed als onverstaanbaar.

[2] T. a. p., II, 289 en 407.

In eene hoogst belangrijke verzameling van meerstemmige liederen van 1501-1503 [1] vinden wij eenige Nederlandsche liederen vermeld, waarvan echter alleen de aanvangsregels, of de eerste woorden daarvan, bewaard zijn, zooals : *Linken van beveren,* een vierstemmig lied van een onbekend componist. In een vigiliënboek van de xv^e^ eeuw, afkomstig uit het Lopsenklooster, een convent van reguliere kanunniken van de orde van den H. Augustinus, en met andere overblijfselen uit voormalige kloosters in het stedelijk museum te Leiden berustend, vindt men twee wereldlijke liedjes [2].

Ziehier het eene :



« Dit profanerende *Alleluya,* » zegt D^r^ Land, « zal wel op eene of andere der gebruikelijke notenformulen gezongen zijn ».

Het feit, dat de goede kanunniken zoo maar zonder aarzelen

[1] Petrucci, *Harmonice musices Odhecaton,* Venetië, 1501-1503. Dit oudst bekende muziekwerk met beweegbare metalen typen gedrukt, bevat meer dan 300 drie- en vierstemmige Fransche, Italiaansche, Nederlandsche en Duitsche liederen, waaronder ongeveer 250 Fransche. De tafel van het werk werd uitgegeven door Weckerlin, *Bibliothèque du Conservatoire national,* Paris, 1885, bl. 381 vlg., en herdrukt in het werk van denzelfden schrijver, *La chanson populaire,* Paris, 1886, bl. viii vlg. Eene beschrijving van het werk, met tafel, naar een onvolledig exemplaar, werd vroeger geleverd door Fr.-X. Haberl, *Monatshefte,* 1873, V, 49 vlg. — Zie mede : Ambros, *Gesch.*, III, 197 vlg.

[2] Zij werden uitgegeven door D^r^ J.-P.-N. Land, *Tijdschrift der Vereeniging voor Noord-Nederlands muziekgesch.*, 1885, I, bl. 10-15.

tusschen de kerkelijke zangen waarmede zij zich tot het vieren van feesten hadden voor te bereiden, wereldlijke liederen inschoven, hier ten minste in hun vigiliënboek, staat niet alleen.

In een Hs. aan de Minderbroeders te Antwerpen behoord hebbende en vroeger in Willems' bezit, vindt men een niet onaardig drinkliedje [1], dat eene plaats verdient onder de zeldzame wereldlijke navolgingen van geestelijke liederen:

Ave color vini clari,
Ave sapor sine pari,
Tua nos inebriari
Digneris potentia.

O quam felix creatura
Quam produxit vitis pura,
Omnis mensa sit secura
In tua præsentia.

O quam placens in colore,
O quam flagrans in odore,
Dulce lignum in amore
Dignum super omnia.

Felix venter, quem intrabis,
Felix guttur, quod rigabis,
Felix os quod tu lavabis,
O beata labia.

Ergo vinum collaudamus,
Potatores exultamus,
Non potantes confundamus.
In aeterna saecula! Amen.

[1] Eene variante van dit lied: « Aus dem Mittelalter », op de wijs: « Brüder lagert euch im Kreise », doch zonder het « Oremus » waarmede het hier sluit, wordt gevonden met 18e-eeuwsche melodie in het *Allgemeines Reichs-Commersbuch für Deutsche Studenten*, Leipzig, 1890, bl. 540. — In Longfellow's gedicht: *The golden legend,* bij het *Gaudiolum of monks at midnight*, komen drie strophen van ons lied voor.

Hierop volgt een soort van gebed :

Oremus,

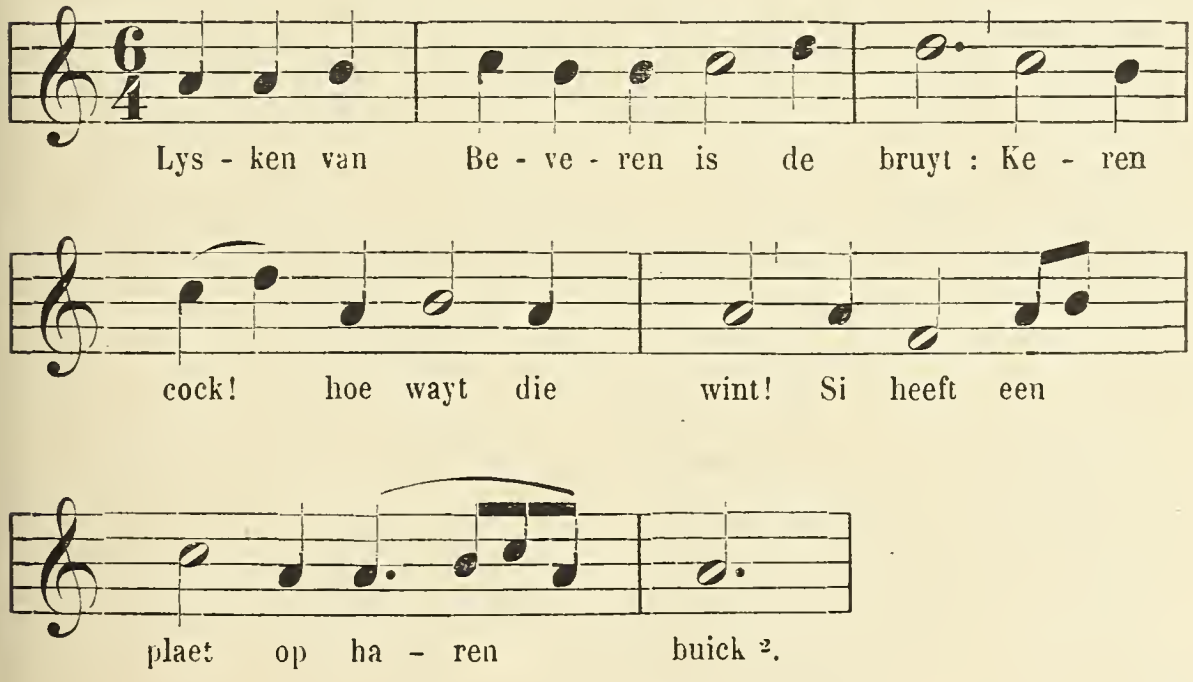
Deus qui virtute vini et ejus fortitudine multorum capita dolere fecisti, concede propitius ut quorum serotinali potatione capita laeduntur, matutinali reiteratione ejus potentia curentur. Per te dominum Bacchum qui nos ad ulteriorem potationem perducere digneris in pocula poculorum. Amen.

De strophen werden misschien gezongen op de melodie van het *Stabat mater*, waaraan vooral de aanvang der tweede en der derde strophe schijnt te herinneren. Wel is waar, heeft deze hymne drieregeligen strophenbouw, doch zij werd ook, met herhaling van het derde vers, vierregelig gezongen [1].

Het gebed dat op de strophen volgt, werd zeker wel voorgedragen op feestelijken toon (*tonus festivus*)!

Keeren wij, na dit intermezzo, tot ons *Lysken* terug.

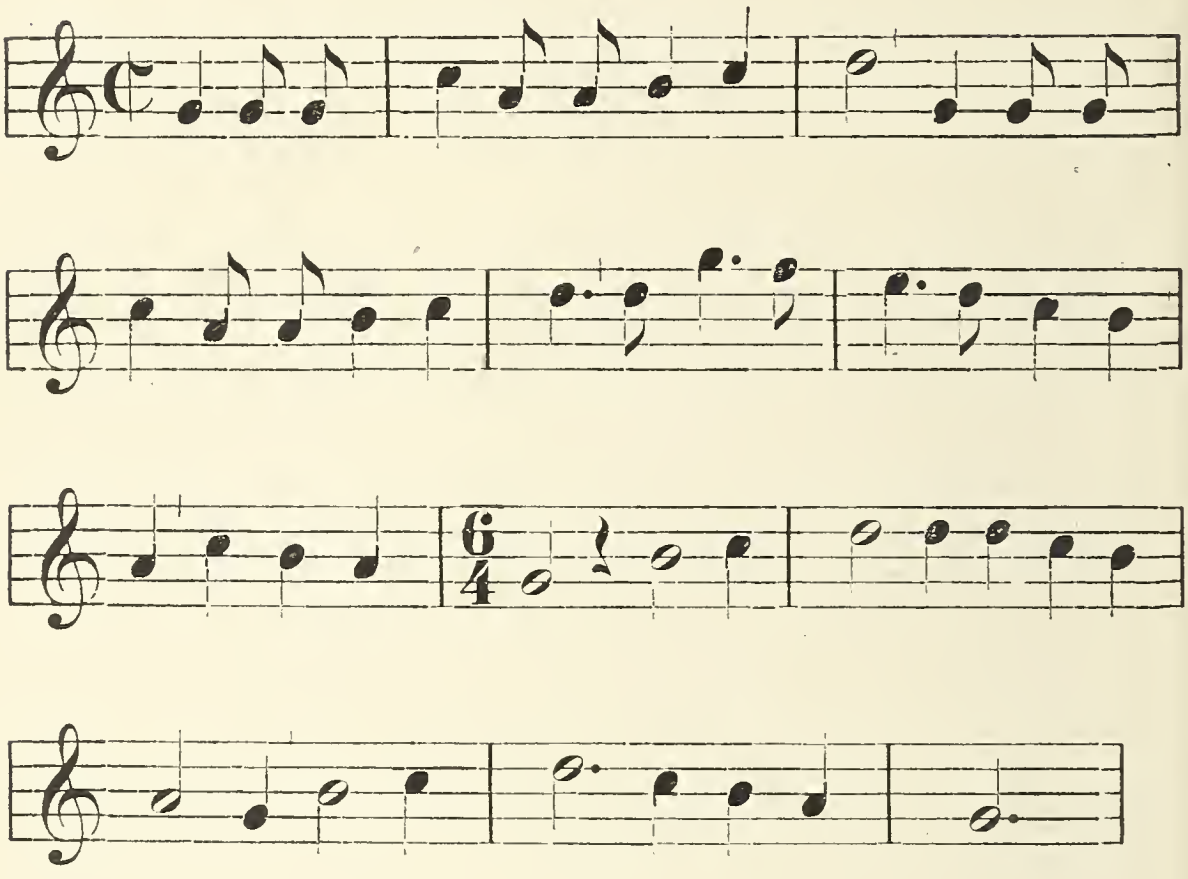
In moderne notatie heeft het liedeken :



[1] Zie BÄUMKER, *Das Deutsche Kirchenlied*, I, bl. 476, nr 214[2] en 214[3].

[2] *Keren cock.* « Een bastaardvloek voor : *Heere God* »; — « De plaat op den buik kan, om er eene zachte uitlegging aan te geven, een breed sieraad aan den gordel zijn geweest » (Dr LAND, t. a. p.). Ondanks deze verklaring blijft het vers voor ons duister.

Eene andere melodie is in superius en tenor van het lied voorkomend in het *Odhecaton* te vinden :



Hiermede zal het ook wel bewezen zijn, dat *Lysken* of *Linken van beveren*, niet, zooals R. Eitner schrijft [1] en L. de Burbure

[1] *Bibliographie*, bl. 678 en 315. Op deze laatste bladzijde leest men, onder de *Anonymi :* « En vroelic — Linken van Beveren, » twee verschillende liederaanduidingen, waarvan de eerste zonder twijfel moet gelezen woorden : « Een vroelic » of « Een vrolic »; wel het lied « Een vrolyck wesen mijn oochkens sagen », te vinden bij prof. J.-P.-N. Land, *Tijdschr. der Vereeniging vr. N.-Ns. mzgesch.*, IV, bl. 26. Van dit laatste treft men drie bewerkingen aan in den *Codex Basevi* beschreven bij L. de Burbure, *Étude sur un manuscrit du XVI^e siècle* (Mémoires couronnés de l'Acad. royale de Belgique, coll. in-8°, tome XXXIII, 1^er fasc., Brux., 1882), bl. 18 en 25, de eerste, door Mattheus Pipelare; de tweede, van een onbekende; de derde, onder de benaming Jo. Gysling *alias* Verbonnet Over dit *alias* zie Ambros, *Gesch.*, III, bl. 255.

herhaalt, een componist en zelfs niet eens eene componiste aanduidt, maar de heldin van het lied (Linken of Lijnken = Kathelijn, Catharina).

Het andere lied uit het gemelde vigiliënboek luidt als volgt :

[1] Dr P. Land, t. a. p., bl. 11, die « de C bij de onderste lijn en de F bij de derde, in F en in C veranderde ».

In het *Odhecaton* vindt men met het opschrift « Tmeiskin was jonck » [1] :

[1] Volgens WECKERLIN, t. a. p. : « Tmeiskin vas junck », en van een onbekend componist. HABERL, *Monatshefte*, V, bl. 53, vermeldt « Tmeiskin » door « Isac ».

Verder heeft de tenor :

Alleen de aanvang van de melodie uit het vigiliënboek :

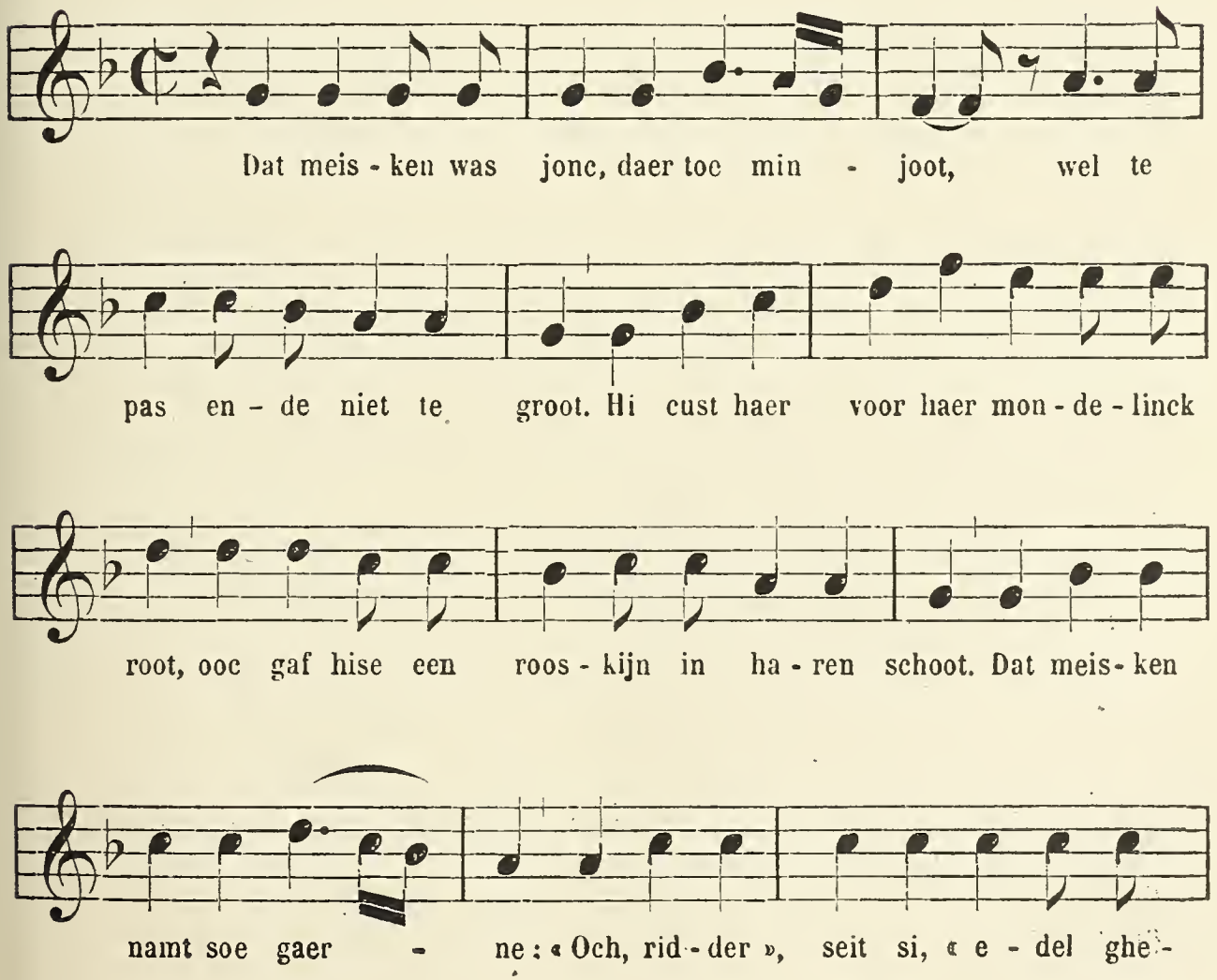
biedt eenige gelijkenis aan met den gang van de eerste maten der meerstemmige compositie. In het eerste vers ontbreekt het rijm; de dubbele herhaling van het woord *jonck* is daaren-

boven ongewoon; er zal vroeger gestaan hebben : « Dat meisken was jonc, daer toe minjoot », of iets dergelijks.

De geheele strophe komt ons voor aldus te moeten zijn :

Dat meisken was jonc, daer toe minjoot,
Wel te pas ende niet te groot.
Hi cust haer voor haer mondelinck root,
ooc gaf hi se een rooskijn in haren schoot.
Dat meisken namt soo gaerne :
« Och ridder », seit si, « edel ghenoot,
u min quelt mi al totter doot,
ic en segghes u tot gheender scaemte ».

en met de melodie, volgens het *Odhecaton :*



« Helas ic moet my liden » wordt tweemaal vermeld, als zijnde drie- en vierstemmig bewerkt door Ghiselin of Gysling. Omtrent het leven van dezen componist, die naar alle waarschijnlijkheid een Vlaming was, zooals blijkt uit zijn nog in Vlaanderen voorkomenden naam, zijn geene bijzonderheden bekend [1]. Het *Odhecaton* bevat, te oordeelen naar het ons bewaarde begin der aanvangsregelen, nog andere liederen van hem op Fransche en Italiaansche woorden. De tekst van het hier aangeduide lied is ons onbekend.

Van de liederen « Meskin es hu » (te lezen « Meskin es u », in moderne taal : « Meisken is uw »), — « Weit ghy » (d. i. « Weet gij »), — « Rompelthier », door ongenoemde componisten bewerkt, zoowel als van het lied « Tsat een meisken » door Hobrecht, zijn de teksten ons insgelijks onbekend.

Verder vinden wij de liederen : « Myn hert », « Tandernaken » en « O Venus bant ».

« Mijn hert altijt heeft verlanghen » is het eenige Nederlandsche lied, dat men aantreft in de ter bibliotheek van Brussel berustende liederboeken die vroeger aan Margareta

[1] Van zijne missen, bij Petrucci, 1503, gedrukt, getuigt Ambros (*Gesch.*, III, bl. 257) dat zij door : « klangvolle Harmonie, fein abgewogenen, ja tiefsinnig studirten Gebrauch der Taktzeichen und durchgebildete Arbeit » gekenmerkt zijn. Zie de aant. bl. 138 hierboven.

van Oostenrijk toebehoorden [1]. Dit lied door Willems ten onrechte aan deze prinses toegeschreven, werd, met facsimile van de tenorstem, door hem uitgegeven in het *Belgisch Museum* [2].

Eene vergelijking met Fransche compositiën welke in de liederboeken van Margareta te vinden zijn, deed ons vermoeden, dat de daarin voorkomende bewerking van « Mijn hert » aan Pierre de la Rue moet worden toegeschreven [3].

De heer Weckerlin had de goedheid ons te berichten, dat die meening gegrond is. Het lied werd door hem, bij vergissing, opgegeven als aanvangend « Myn herr » [4] en is bij Petrucci onder den naam van « de la Rue » opgenomen. De bewerking aldaar is geheel en al dezelfde als die in het Brusselsche liederboek.

Ambros noemt dit stuk « trotz einiger harmonischer Härten ein Lied voll Saft und Kraft ». De stemmen zijn zoo kunstig dooreengeweven, de zang is zoo vloeiend, dat men inderdaad niet weet of men de melodie het best in den superius of in den tenor zal zoeken, zoo keurig is zij in beide stemmen bewaard.

De la Rue's bewerking werd onder diens naam uitgegeven door R. van Maldeghem [5], die reeds vroeger van hetzelfde lied

[1] Hs. nr 228, zonder vermelding van den naam van den componist.

[2] Eerste jaargang, 1837, bl. 196 vg. : « Margareta van Oostenrijc ».

[3] Weckerlin, *Bibl. du Conserv. Nat.*, bl. 381 vg., lijst van het *Odhecaton*, schrijft nu eens *de La Rue*, dan weer *de la Rue*; — Eitner, *Monatshefte*, V, bl. 56, zelfde lijst, schrijft *P. de la rue*; — Deze meester staat aan het hoofd onzer Middelnederlandsche componisten. Hij overleed in het jaar 1518.

[4] Dergelijke misslag werd begaan door Fétis, *Biogr.*, t. V, bl. 203 (op het woord *Larue*), en door Edm. Vander Straeten, *Les musiciens néerlandais en Espagne*, t. I, bl. 115, die beiden van een lied « Mijn heer » spreken, terwijl Eitner, *Bibliogr.*, bl. 657, insgelijks een lied « Myn herr » onder den naam van Larue (Pierre de) vermeldt.

[5] *Trésor musical*, 21en jaargang. Brussel, 1887, *Musique profane*, bl. 3 (De la Rue); *Ib.*, 11en jaargang, 1875, *Musique profane*, bl. 41 (auctore incerto), nochtans dezelfde bewerking als de voorgaande; *Ib.*, 14en jaargang, 1878, *Musique profane*, bl. 38 (B. Hertogs), andere bewerking. — Naderhand vonden wij het stuk onder den naam van de la Rue opgegeven door L. de Burbure, t. a. p.

eene andere bewerking, door een onbekend gebleven componist, had laten verschijnen.

De *Kyrie* van de mis « Myn hert » te Kamerijk berustend [1], geeft getrouw de zangwijze terug van het door P. de la Rue behandelde lied. Wij achten het onnoodig over deze thans algemeen bekende fraaie melodie verder uit te weiden [2].

Het *Odhecaton* bevat twee meerstemmige liederen, waarover wij reeds met een woord spraken, namelijk « Tandernaken » en « O Venus bant ».

Van het eerste is ons de tekst, hoewel in minder goeden staat, uit het *Antw. lb.* [3] bekend. Ziehier de eerste strophe met hare scansie :

Tándernáken, al óp den ryn [4],
daer vánt ic twee máechdekens spélen gáen [5];
die éene dóchte mi aen haér aenschýn [6]
haer óoghen wáren met tránen ombevaen :
« nu, ségt mi, liéve gespéle góet,
hoe sweért u hérte, hoe truért uwen móet?
waer om ís dat? wóudys mi máken vróet? »
— « Ic en cáns u níet geságen,
tís die moéder díet mi dóet,
si wíl mijn bóel verjágen » [7].

[1] De Coussemaker, *Notice sur les collections musicales de la bibliothèque de Cambrai*, etc., Paris, 1843, bl. 90 en 142. Op bl. 146 vermeldt De C., naar het Hs. toebehoord hebbende aan Zeghere van Male van Brugge (1504-1601), een meerstemmig lied « Myn hertequin heeft altyd verlangen »; terwijl L. de Burbure, t. a. p., eene mis « Mijn hert » van Gascoing vermeldt.

[2] In den jongsten tijd opnieuw gedrukt in het *Nederlandsch liederboek* uitgegeven door het *Willems-Fonds*. Gent, 1892, t. II, bl. 74.

[3] Nr 54, bl. 222, « Een oudt liedeken ». J.-C.-M. van Riemsdijk die, in zijne *Vier en twinting liederen uit de XV^e en XVI^e eeuwen*, ook de melodie in moderne notatie geeft (nr 21, bl. 36), maakt ons tevens bekend met de eerste drie strophen van den tekst naar een Hs. van o. 1500.

[4] *Al* bijgev. naar de « wijs » opgegeven door *Een dev. enē pr. b.* Nr 112, bl. 140.

[5] Het tweede en het vierde vers hebben in de overige strophen drie accenten in plaats van vier.

[6] Tekst : *die een.*

[7] De herhaling, als refrein, van het laatste woord der strophe wordt in het *Antw. lb.* bij de volgende strophen aangeduid.

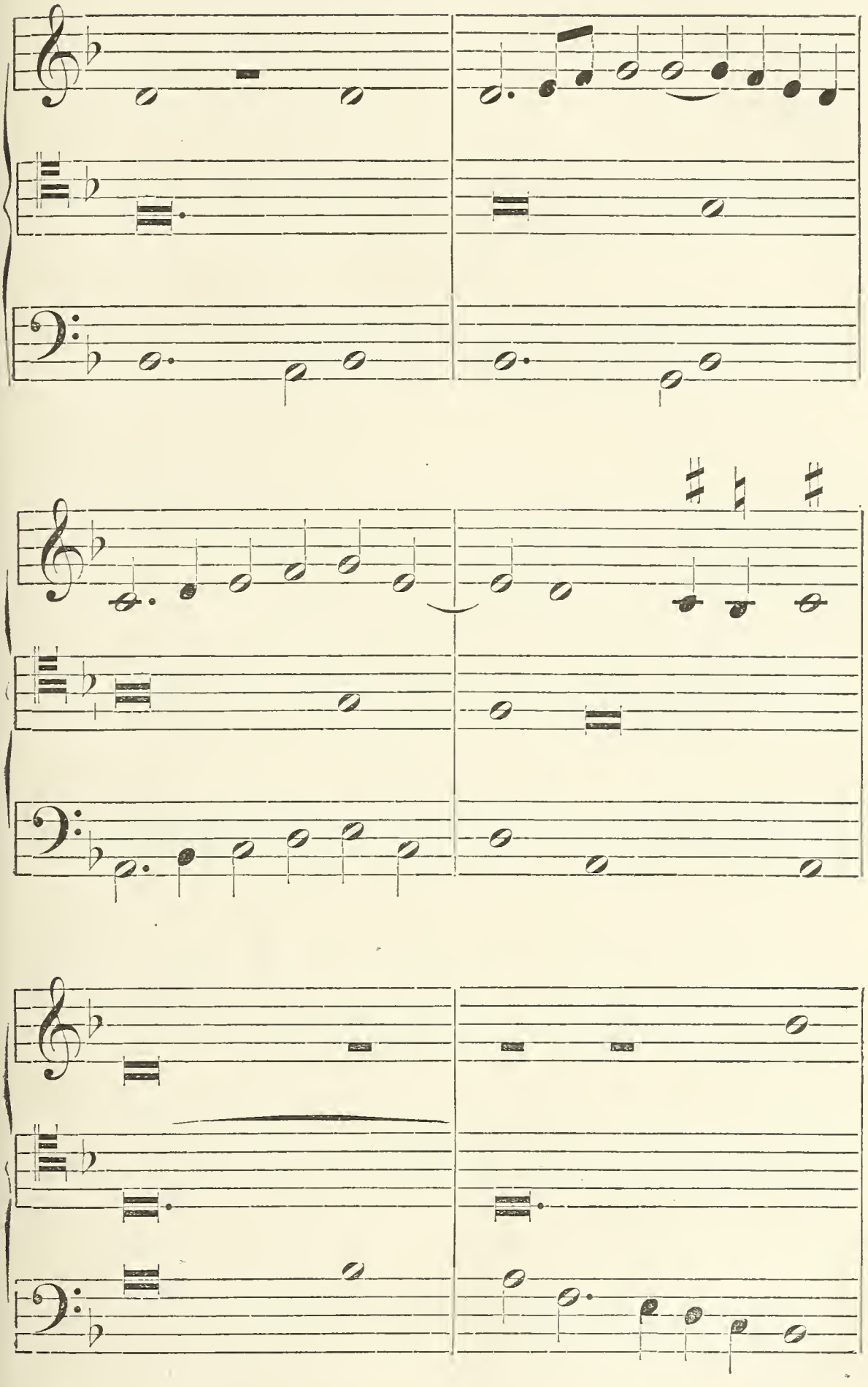
Dit lied komt driemaal, telkens driestemmig, in het *Odhecaton* voor, beurtelings onder de namen van Obrecht, Agricola en Lapicida [1].

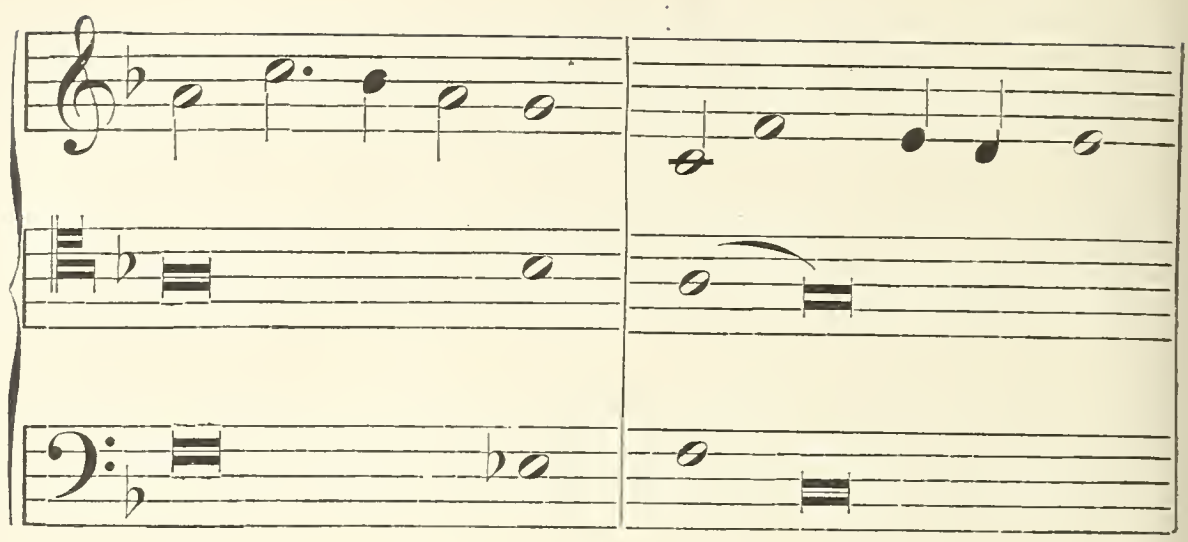
De bewerking van Hobrecht is de eenige van deze drie, waarin de volksmelodie, de tijdswaarden daargelaten, is bewaard gebleven.

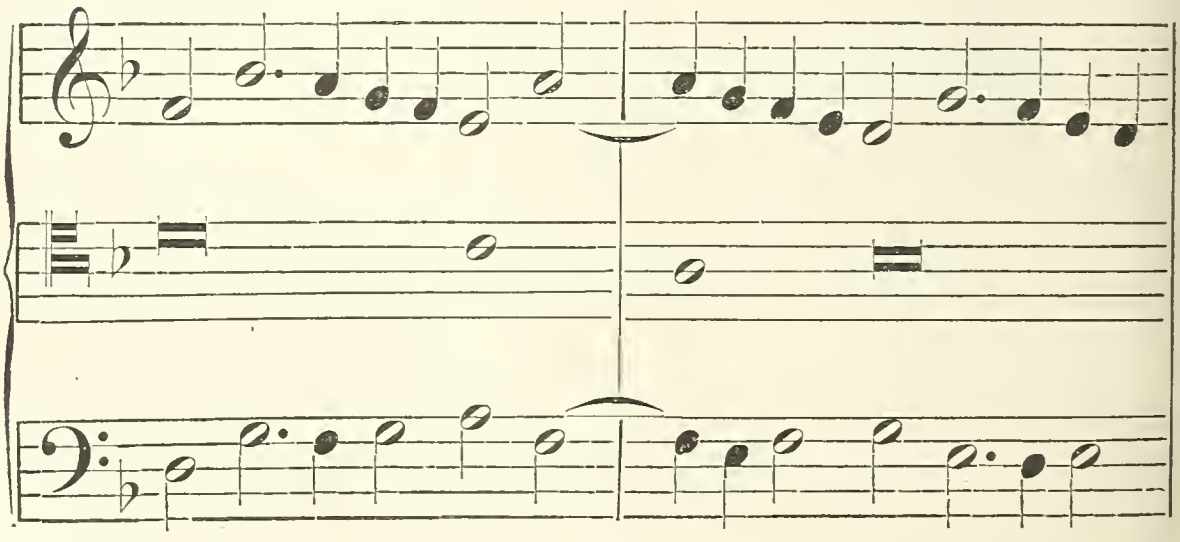
Ziehier een staaltje van de wijze waarop deze meester de zangwijze bewerkte.

[1] Over deze drie bewerkingen bezitten wij het oordeel van AMBROS. Ziehier wat deze (*Gesch.*, t. III, bl. 186) over Jacob Obrecht of Hobrecht (geboren c. 1430, gestorven 1506), zegt : « Letzteres (Andernaken) eine anziehende, geistvolle Contrapunktstudie jener Art, wie sie der spätere

Alexander Agricola (nur ungleich barocker und spitzfindiger) liebte, sinnreiche Spielerei mit kleinen Motiven, die sich an den Cantus firmus krystallisch ansetzen ».







De volledige tenorstem luidt als volgt :

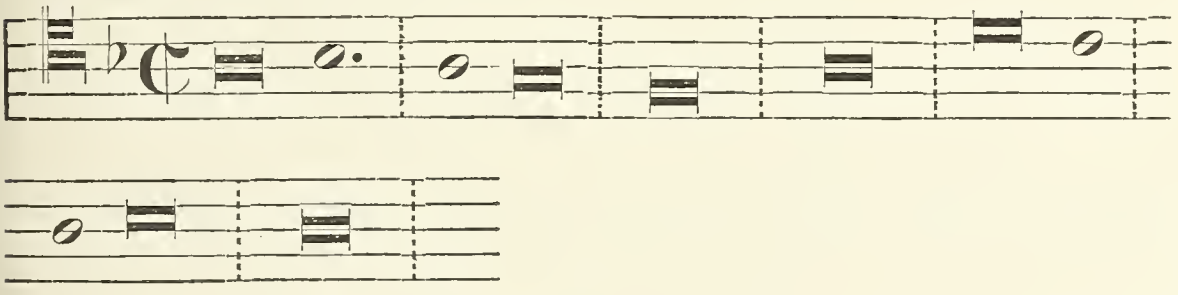
Deze tenorstem werd gevonden op een schutblad van omstreeks 1476, in het Rijksarchief te Maastricht berustend [1]. Zij maakte vroeger deel uit van eene meerstemmige bewerking en heeft veel gelijkenis met dezelfde stem bij Obrecht.

[1] Zie J.-G.-M. VAN RIEMSDIJK, *Oud-Nederl. volksldr. Tijdschr. voor N.-Ned. mzgesch.*, II, bl. 205. Alhoewel met ¢ geteekend is deze

Bij Alexander Agricola [1], wiens bewerking Ambros [2] « barock geistreich » noemt, herkent men ter nauwernood de melodie die in de tenorstem ligt, terwijl de zangwijze bij Hobrecht, door den componist insgelijks in deze stem gelegd, van het begin tot het einde helder uitkomt.

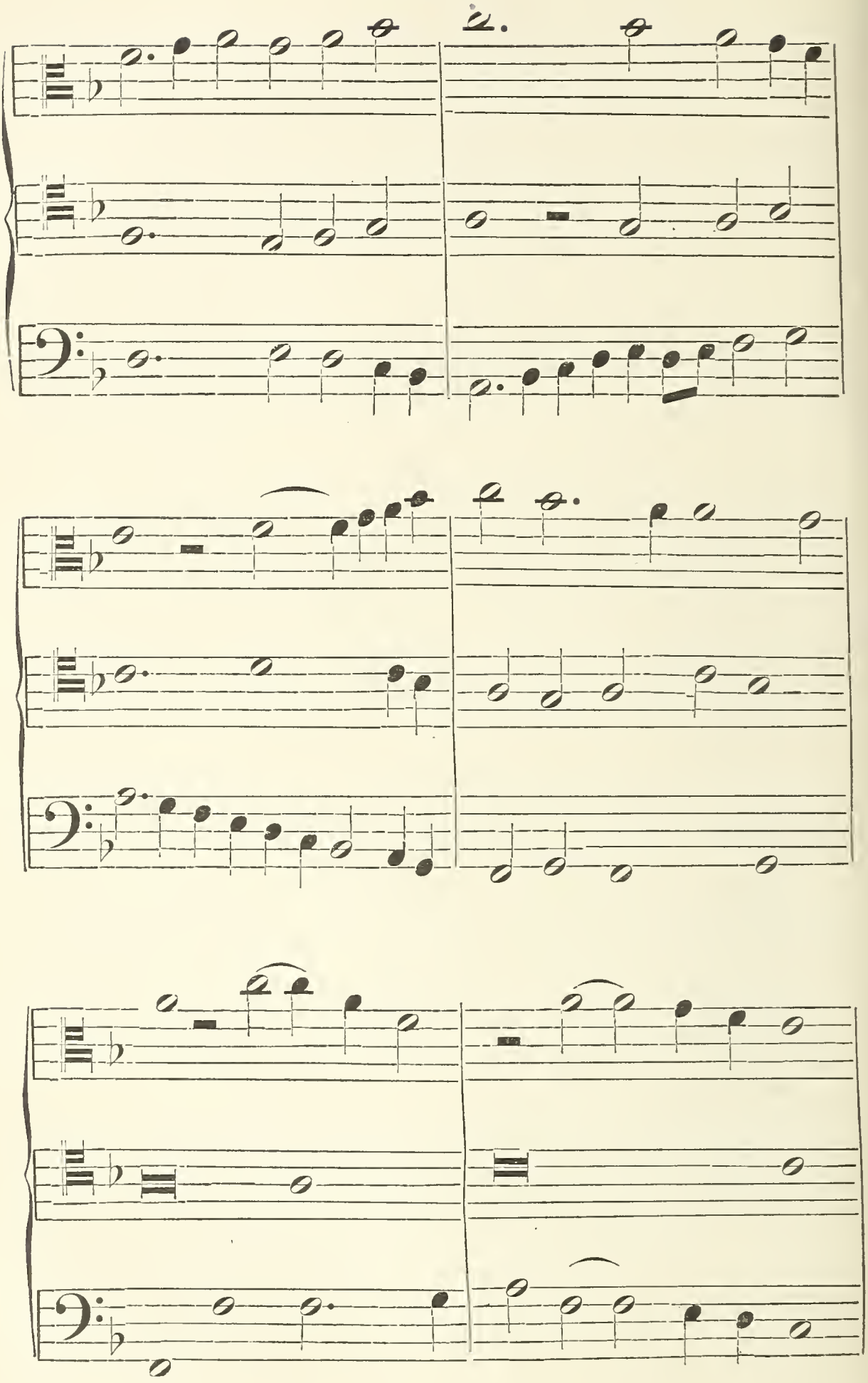
Ziehier de aanvang bij Agricola, naar het *Odhecaton* :

stem, waarvan de Heer v. R. zoo goed was ons een afschrift te bezorgen, in *tempus perfectum* genoteerd :



[1] Volgens de jongste ontdekkingen van Edm. Vander Straeten (*Les musiciens Néerl. en Espagne*, t. I, bl. 133-134), is deze componist in 1446 geboren en in 1506 gestorven.

[2] *Gesch.*, III, bl. 248; zie mede de reeds aangeh. bl. 186. — Eene driestemmige bewerking door Agricola (wellicht dezelfde) wordt, naar eene uitgave van 1538, aangehaald bij R. Eitner, *Bibliogr. der musik-sammelwerke*, bl. 367, als dragende het opschrift : « To andernaken up dem Ryn » (*sic*).



Lapicida's bewerking noemt Ambros knoeiwerk [1]. De tenorstem, welke de volksmelodie laat hooren, is zoowel als de andere stemmen door smakelooze fiorituren ontsierd. Reeds bij de eerste maten heeft deze met *fa*-sleutel geschreven stem :

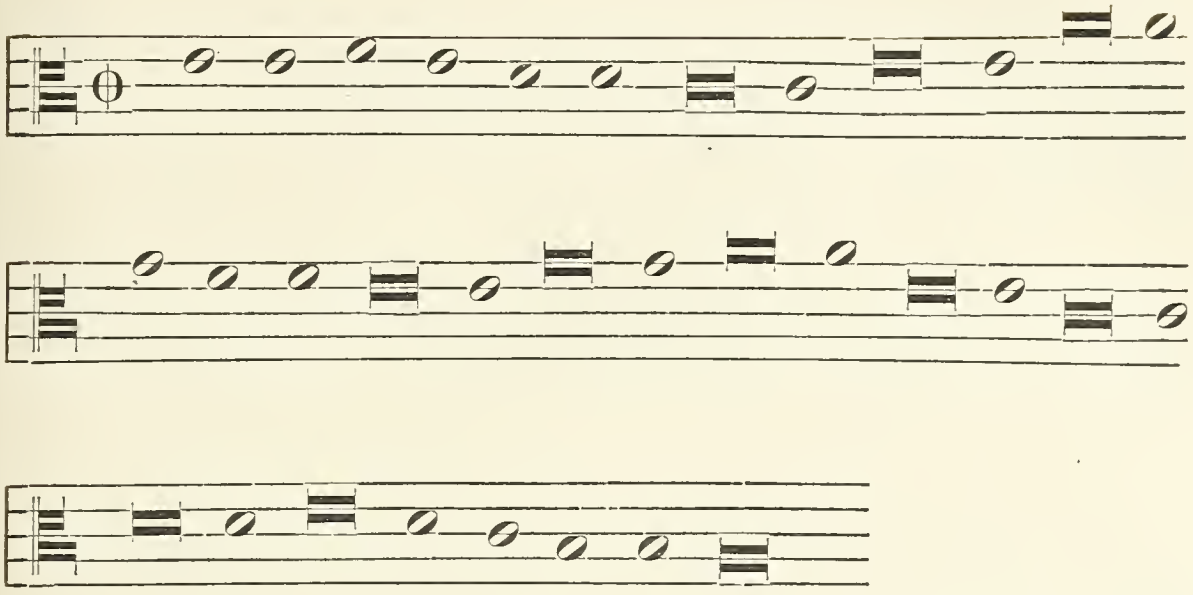
Dat dit lied zeer geliefd, zeer populair moet geweest zijn, blijkt uit nog andere bewerkingen. Het meerstemmig liedboek van Johan Ott, Nürnberg 1534 [2], bevat onder den titel « Tandernack » zonder verderen tekst, twee verschillende bewerkingen, nrs 98 en 99, van Senfl [3].

[1] In was für Tonschnitzeleien und Tonkräuseleien und ganz äusserliches Machwerk sich die niederländische Schule gelegentlich verlief, zeigt neben solchen Stücken (van Hanard en van Tadinghen) unter andern die dreistimmige Bearbeitung des *Tandernaken* von dem eigentlich schon in die Zeit Josquin's hinüberreichenden Erasmus Lapicida (*Gesch.*, III, bl. 190). — Omtrent het leven van dezen componist zijn geene bijzonderheden bekend.

[2] Beschreven bij Böhme, *Altd. Lb.*, bl. 791, nr 5, en bij R. Eitner, *Bibliogr.*, bl. 32.

[3] Ludwig Senfl, een der voornaamste Duitsche contrapuntisten, geboren op het einde der xve eeuw, stierf omstreeks 1555.

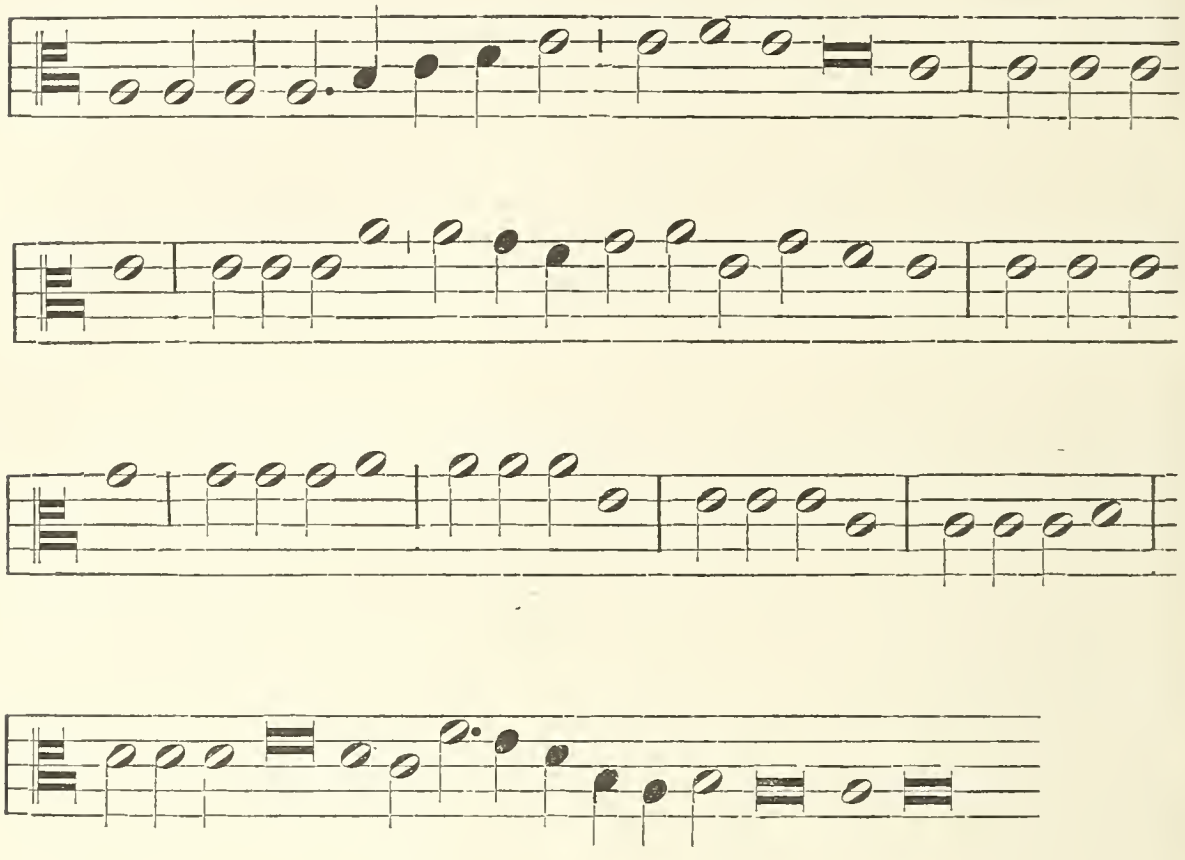
In de eerste vangt de tenor aan :



Naar deze stem werd door Böhme [1] eene melodie samengesteld op een door hem uit het *Antw. lb.* vertaalden tekst :

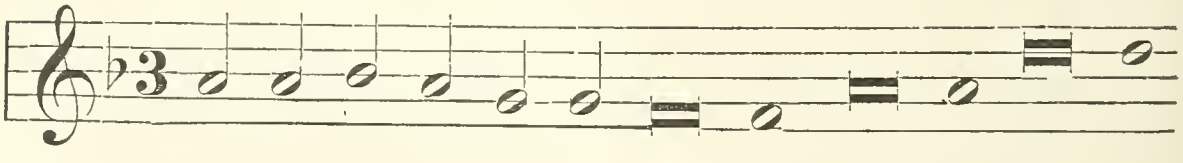
[1] T. a. p., nr 311a, bl. 392.

Het vervolg der tenorstem bij Senfl, door Böhme als « nicht mehr volksthümlich » aangezien [1] :

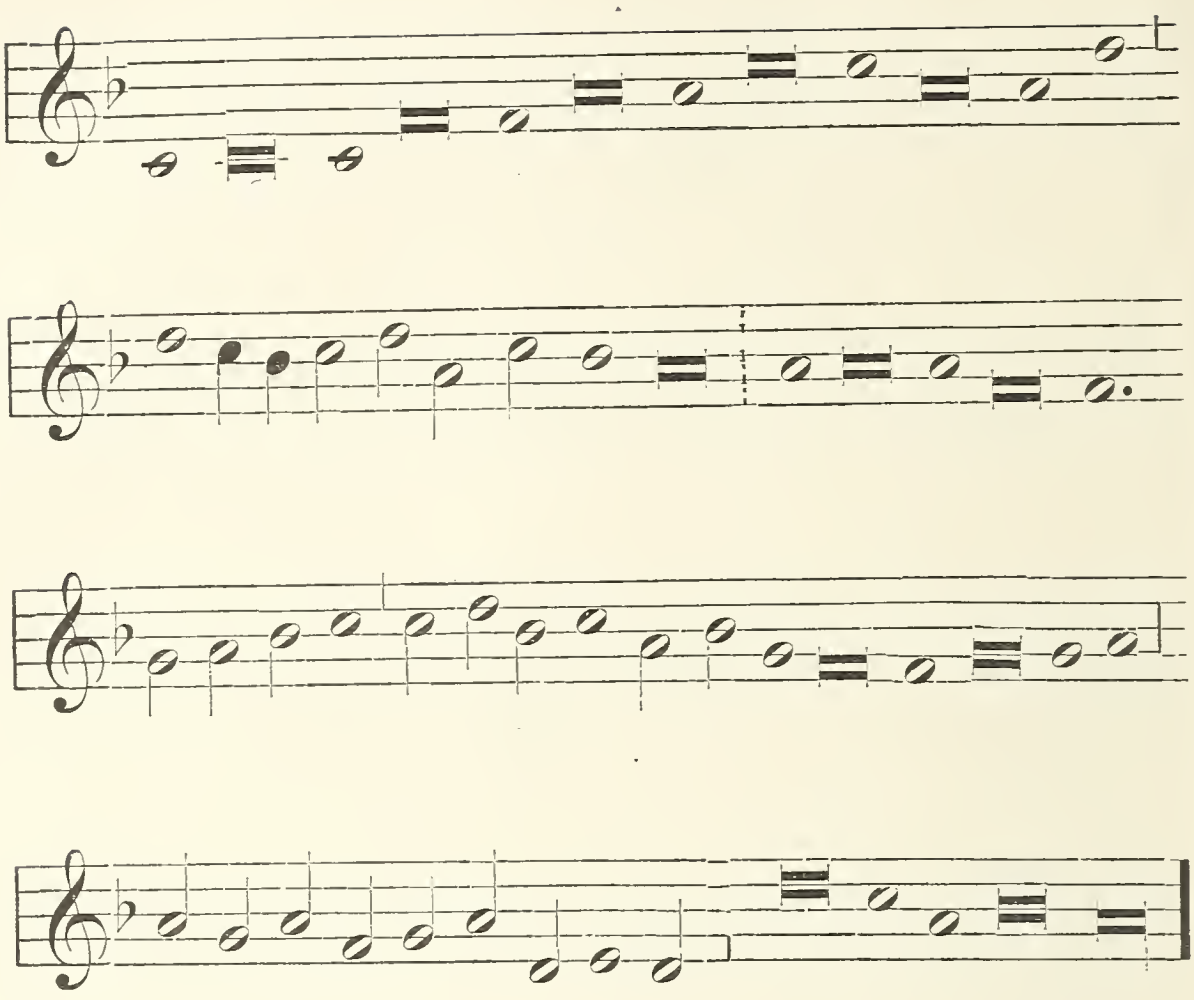


is niets anders dan eene herhaling, met variatiën, van het zelfde gedeelte der melodie, dat de componist reeds heeft doen hooren. Na die variatiën vervolgt de melodie bijna onveranderd haren weg tot op het einde.

Ter vergelijking met de tenorstem bij Obrecht, geven wij thans in denzelfden toon, aldus eene quint lager gebracht, de gansche tenorstem volgens Senfl :



[1] Wij geven de stem volgens de bewerking van Senfl, naar het onvolledig exemplaar van de Koninklijke Bibliotheek te Berlijn.



In de tweede bewerking bij denzelfden, vindt men de melodie opnieuw in de tenorstem :

Verder wordt de zangwijze door den componist niet meer gevolgd.

Het was gebruikelijk de liederen die het meest in den smaak vielen, voor de luit — de piano der zestiende eeuw — te schrijven of liever te *arrangeeren* [1].

E. Radecke vermeldt zes zulke bewerkingen van het lied « Tandernack » en « To Andernaken up dem Rhin » : éen van Francesco Spinacino, in het Luitboek, te Venetië in 1507 gedrukt [2]; éen van P. Hoffheymer, Duitsch componist, geb. 1459, gest. 1537 [3]; twee van onbekende luitenisten; éen van Obrecht en een andere van Alexander Agricola; de vijf laatste te vinden in Newsidlers luitboek [4].

De luitbewerking van Agricola, aangehaald bij Böhme, nr 311b, doet ons het lied in tweedeelige maat hooren; maar volgens de drie bewerkingen uit het *Odhecaton* klinkt het in driedeelige maat. Luscinius leert ons overigens uitdrukkelijk dat deze laatste de gepaste is, waar hij zegt : « Et quidem ex temporibus quoddam est Perfectum, quale videlicet ternario numero conficitur : cujus generis temporum exstat insigne carmen Pauli Hofhaymer, quod Tandernacken inscribitur [5]. »

Eitner, een Hs. van de XVIe eeuw besprekende, noemt kortweg « Andernacken ligt am dem Rhin », zooals het daar heet,

[1] De voor de luit geschreven stukken waren veelal arrangementen van meerstemmige compositiën, waaruit melodie, harmoniseering en stemvoering werden overgenomen. Zie Ernst Radecke, *Das deutsche weltliche Lied in der Lautenmusik des 16. Jahrhunderts.*

[2] *Intabulatura de Lauto, Libri I-II. Impressum Venetiis per Octavianum Petrutium Forosemproniensem.*

[3] De catalogus der Bibliotheek te Basel (Zwitserland), verschenen in de *Monatshefte,* Bijlagen 1891-92, vermeldt, bl. 33 en 42, twee orgelbewerkingen van Paul Hofheimer : « Andernack of dem rin lag » en « Tandernack ». De naam van Hofheimer wordt op verschillende wijzen geschreven.

[4] *Ein newgeordent künstlich Lautenbuch, in zwen theyl getheylt, Nurnberg beym Petreio, durch verlegung Hansen Newsidlers Lutinisten. Anno 1536.*

[5] *Musurgia sive praxis musica.* Straatsburg, 1536, bl. 36.

en « O Venus band », Duitsche liederen [1]. Dr Kalff is van meening dat er ook een Duitsche tekst moet bestaan hebben, ofschoon niets in den Nederlandschen daaraan denken doet [2].

Dat er in een lied van « Andernaken » en van den « Ryn » wordt gesproken — in het *Antw. lb.* vinden wij nog liederen waarin van « Keulen aen den Ryn » sprake is — schijnt ons nog geene genoegzame reden om den tekst en de melodie voor oorspronkelijk Duitsch te verklaren ; weshalve men nog niet gerechtigd is om met Dr Arnold [3] te beweren, dat het volkslied in de Nederlanden eene « acclimatisirte Pflanze » was.

Intusschen staat het vast dat in de XVe en XVIe eeuw, tusschen Duitschland en de Nederlanden « liedergemeinschaft » bestond. Het onderling verkeer van Nederlandsche en Duitsche ruiters en landsknechten, en de rondzwervende liedjeszangers waren oorzaak, dat vele liederen gemeenschappelijk eigendom der beide volkeren werden. Aan « overdracht » wordt door Dr Kalff [4] het « bestaan van die Duitsche en Nederlandsche liederen » toegeschreven, « waarvan de inhoud zoo geheel dezelfde is en die toch in de bewerking der stof, in de volgorde der gedachten en in de bijzonderheden zoozeer verschillen ».

Naar de bewerking van Obrecht in het *Odhecaton*, die zoo zij al niet de oudste dan toch stellig de beste is, en waarin de melodie — indien men de bovenstaande lezingen vergelijkt —

[1] *Monatshefte*, 1874, t. VI, bl. 133.

[2] *Het lied in de M. E.*, bl. 442.

[3] *Das Locheimer Liederbuch* (*Jahrbücher für musikalische Wissenschaft, herausgegeben von* Fr. Chrysander), 1867, t. II, *Einleitung*, bl. 61.

[4] *Het lied in de M. E.*, bl. 396. — Zie mede Hoffmann v. F., *Niederländische Volkslieder*, *Hor. Belg.*, II, Hannover, 1856, bl. VII, en Böhme, *Altd. Lb.*, bl. 797 : « Manche oberdeutsche Lieder mögen darin (in het *Antw. lb.*) eine niederländ. Uebertragung erfahren haben, umgekehrt aber sind manche Lieder von da nach Deutschland gewandert, das ja mit den Niederlanden in 15. u. 16. Jahrh. Liedergemeinschaft hatte. »

het getrouwst bewaard is gebleven, moet het lied ongeveer in dezer voege geklonken hebben :

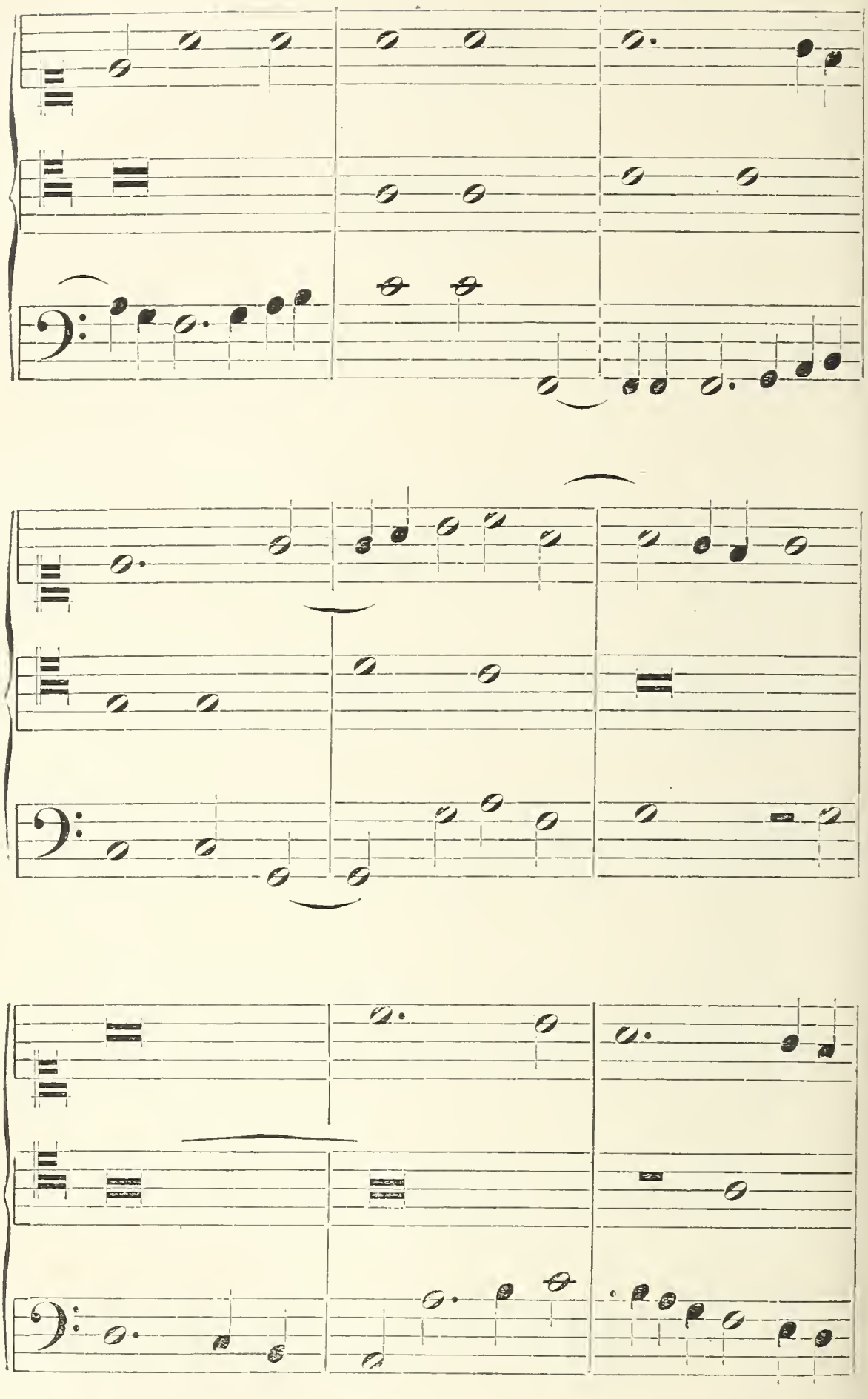
Van een tweede lied, waarover wij reeds spraken, is de oorspronkelijke wereldlijke tekst mede te vinden in het *Antw. lb.*, nr 122, bl. 184, « Een oudt liedeken » [1]. De eerste strophe dient aldus gelezen te worden :

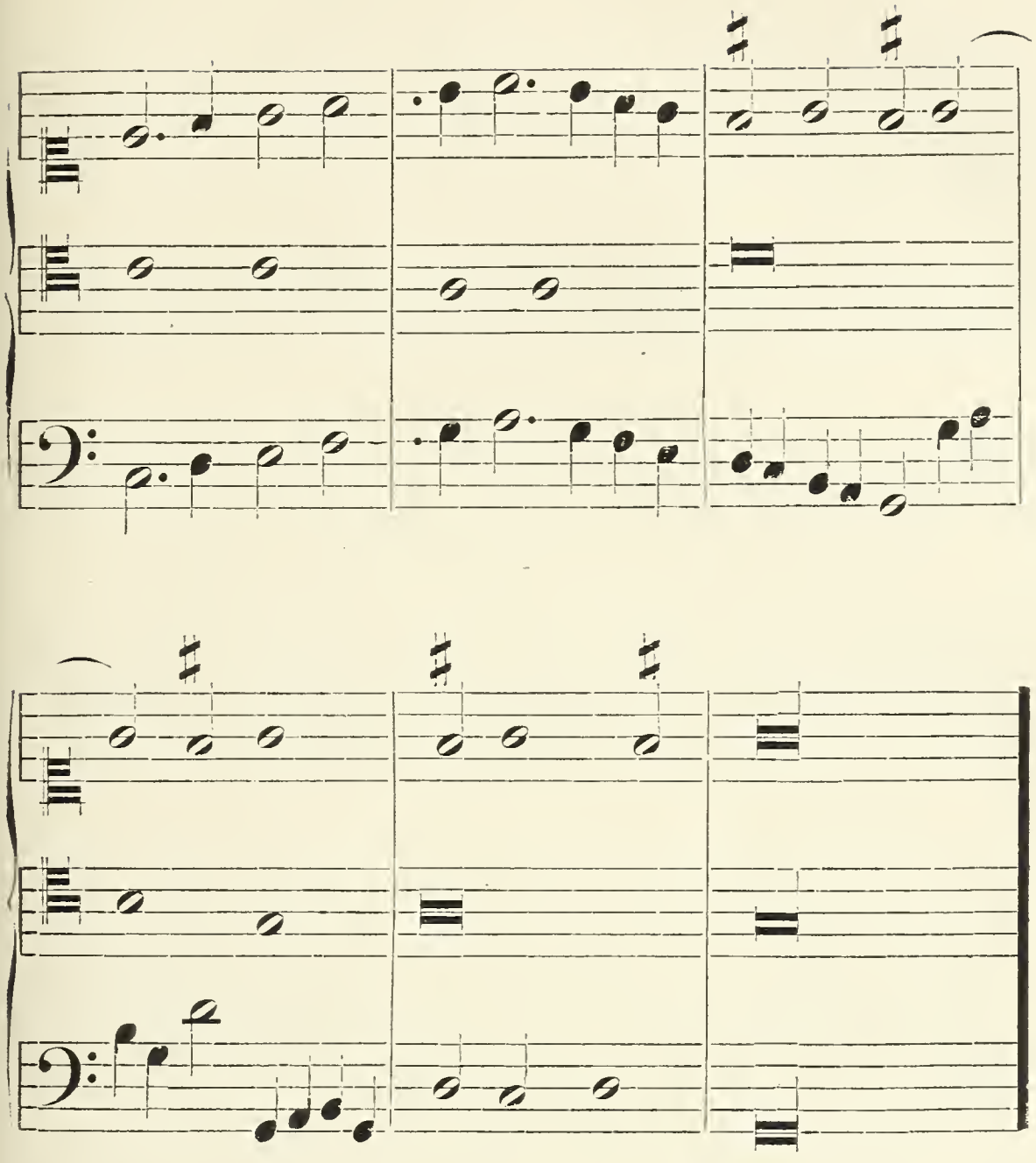
O Venus bant, o vierich bant!
hoe heeft dat vrouken so playsant,
mijn herteken nu bedwonghen [2]?
dat doet haer troostelijc onderstant,
twelc mi hout in der vruechden bant
gheswongen,
ondanck der niders tonghen.

[1] Eene variante uit vijf strophen wordt gevonden in het 15e-eeuwsche Hs. beschreven door Dr Kalff, *Handschriften der Universiteitsbibliotheek te Amsterdam* (Tijdschrift voor Nederl. taal- en letterkunde, Leiden, 1890, t. IX, bl. 161 vg.).

[2] Aldus luidt het derde vers, naar het Amsterdamsch Hs. — Dr Kalff, *Het lied in de M. E.*, bl. 321, had reeds het onjuiste der lezing « Mijn herteken onbedwonghen », van het *Antw. lb.* aangetoond.

In het *Odhecaton* vindt men van de bij dit lied behoorende melodie eene driestemmige bewerking door een onbekend componist, welke aldus luidt :





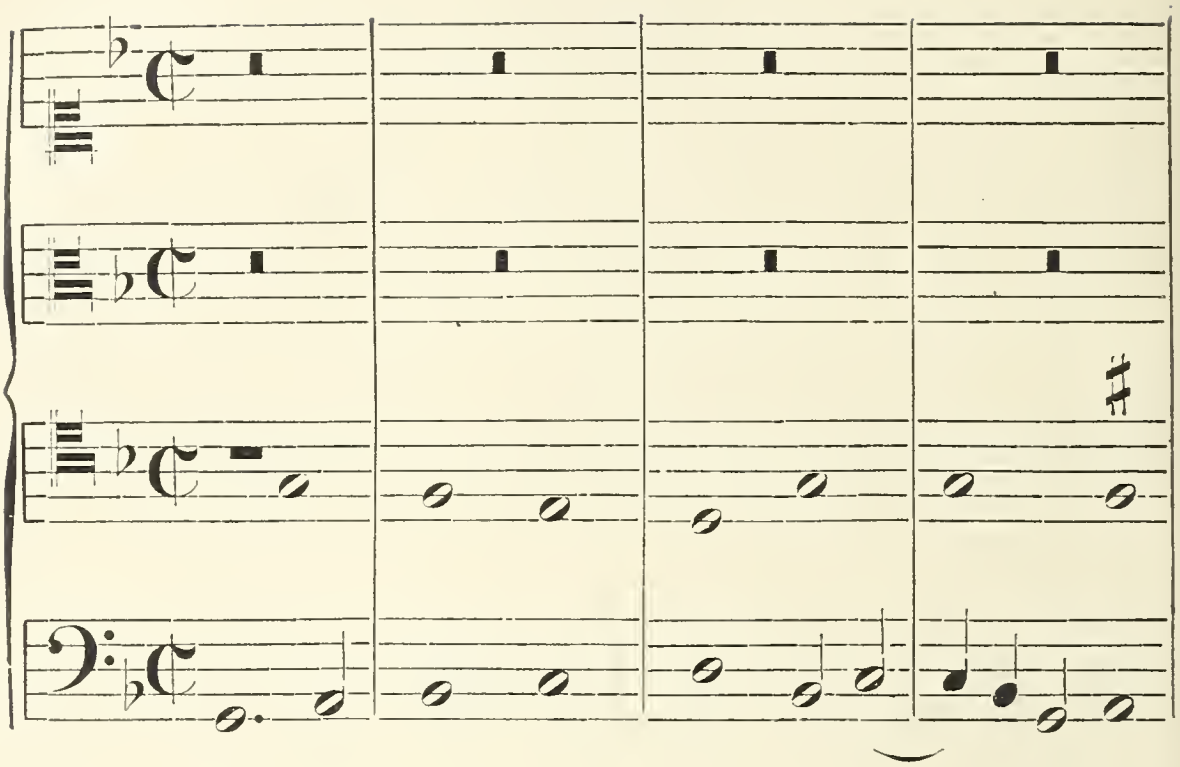
De melodie, welke in de tenorstem ligt, wijkt af, vooral in het begin, van de lezing bij Bäumker [1].

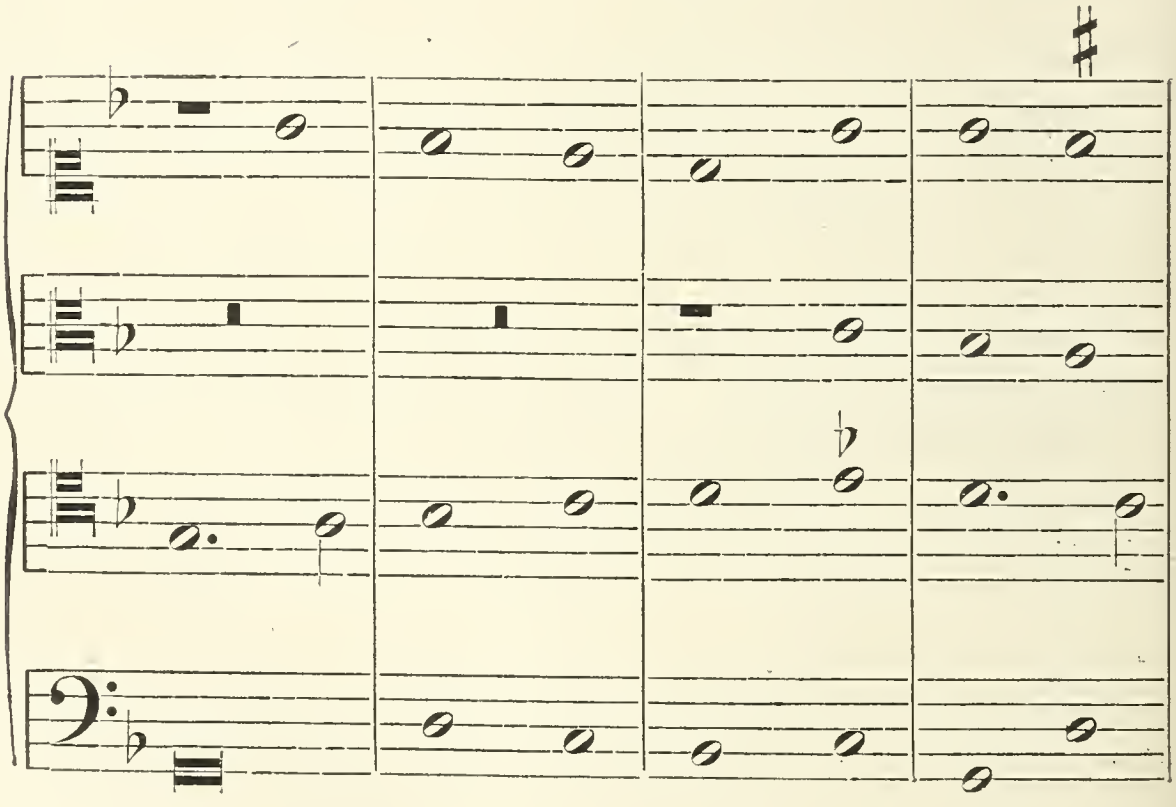
De volgende vierstemmige bewerking is van Josquin Deprés [2].

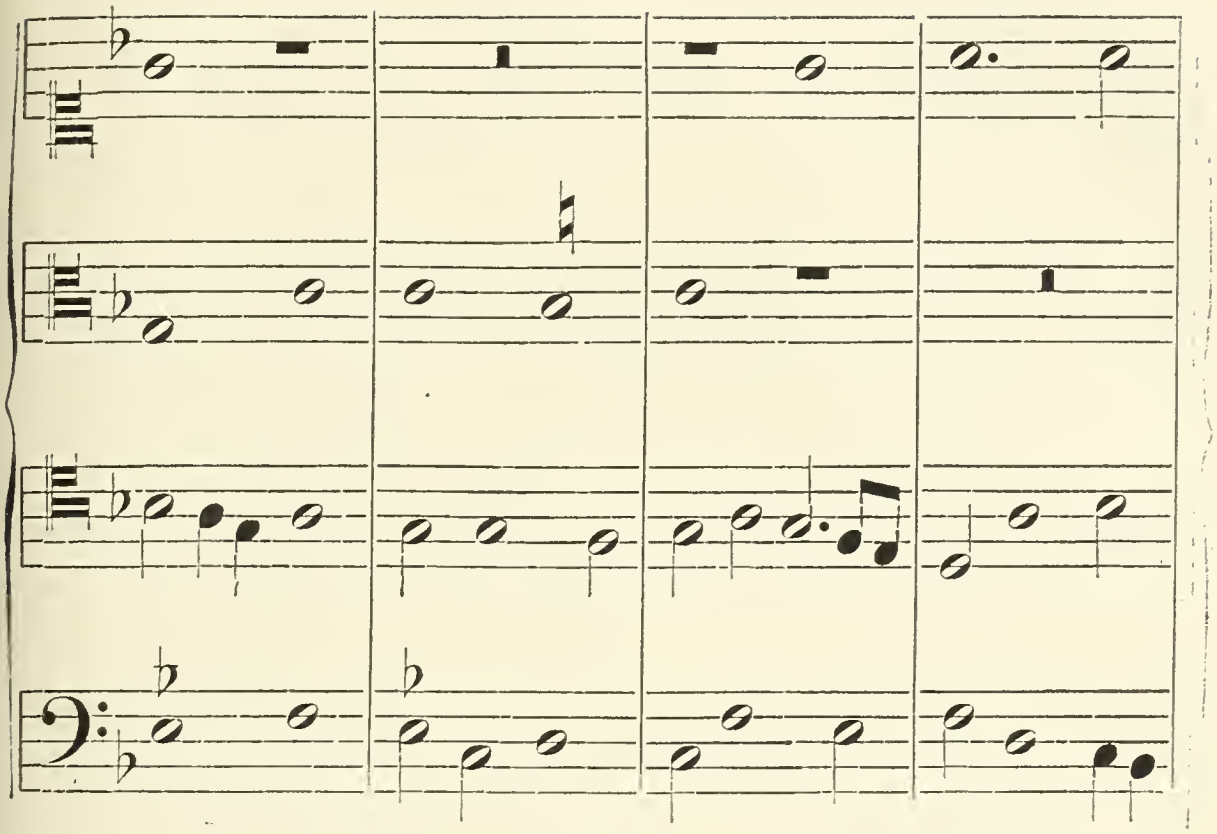
[1] Zie bl. 129 hierboven.

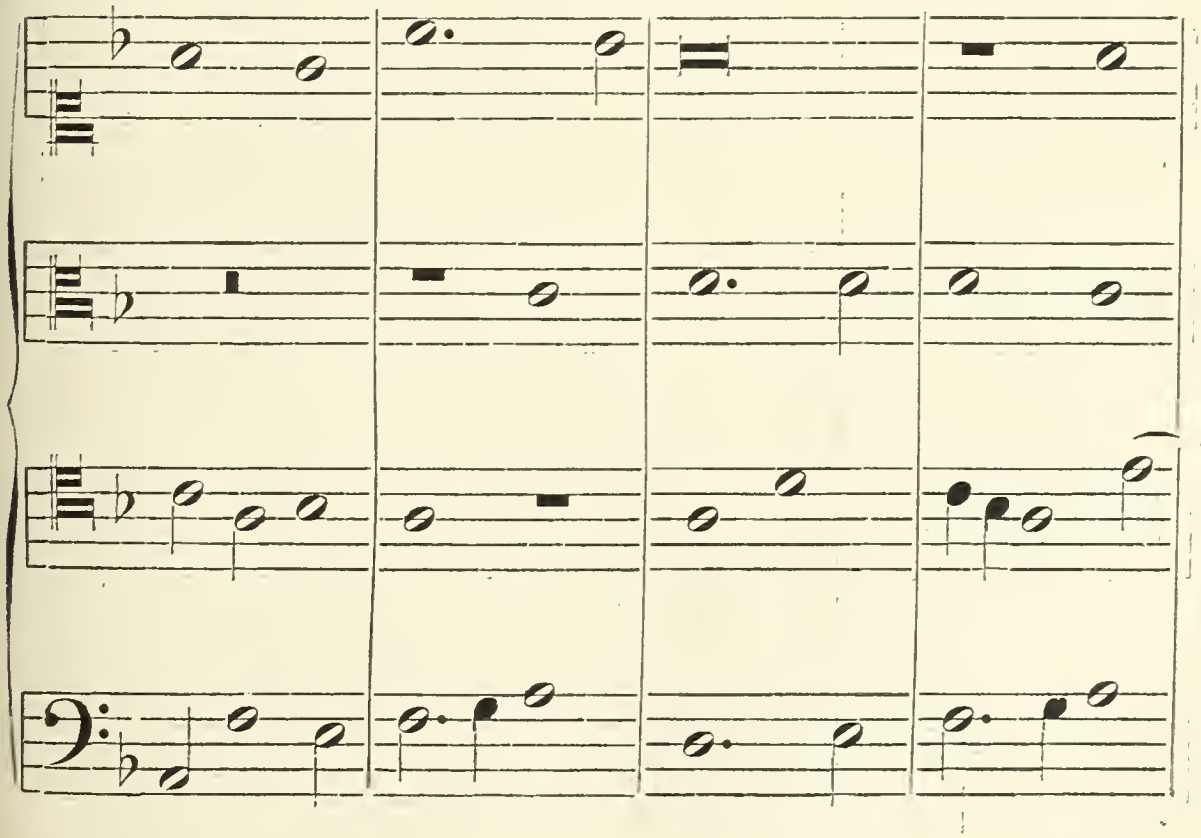
[2] Zijn naam, gewoonlijk slechts met zijn voornaam Josquin aangeduid, wordt op verschillende manieren geschreven. Deprés, de beroemdste onder de Nederlandsche componisten, werd omstreeks 1450 in Henegouwen (?) geboren. Het jaar van zijn dood is onbekend.

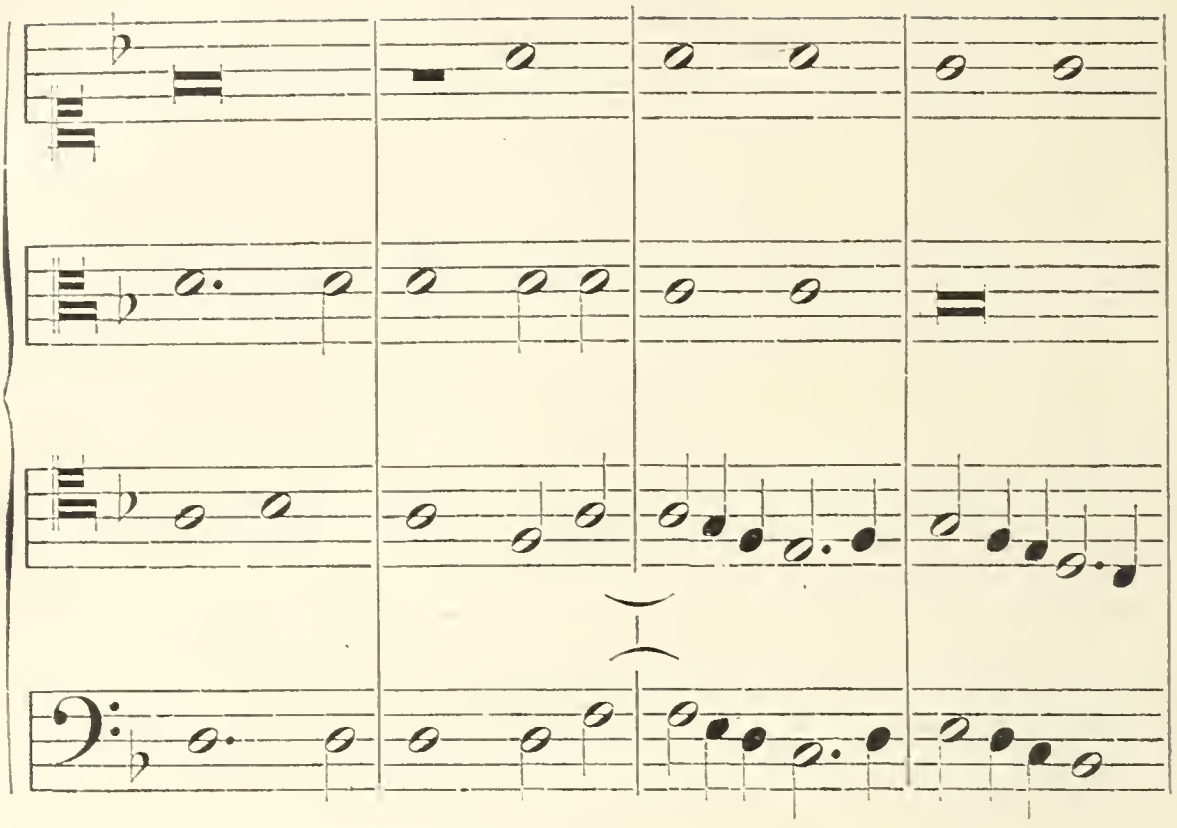
O Venus Bant.

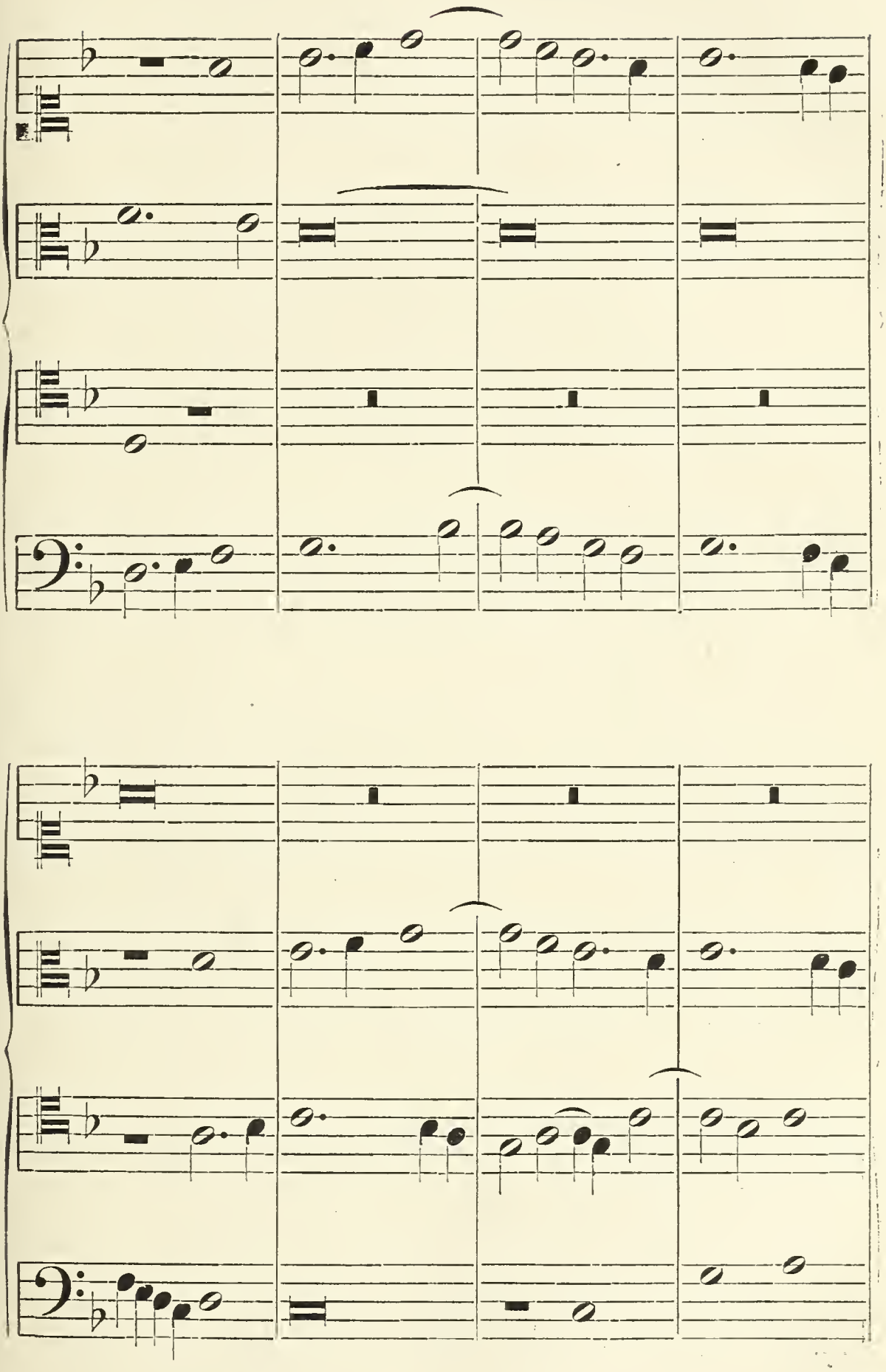




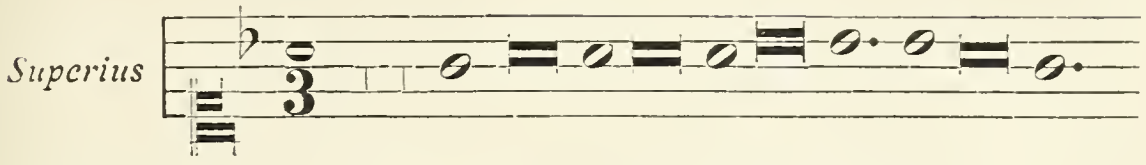








Hierna volgt eene soort van *stretta*, op hetzelfde thema naar driedeelige maat gebracht :

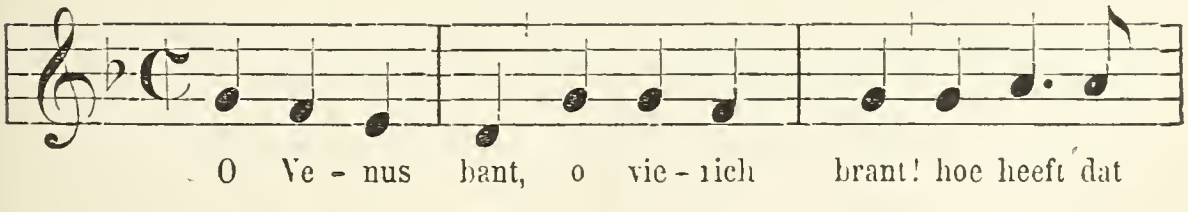


wat men, bij het danslied, den nadans of springdans noemde. Böhme leert ons, dat die nadans bij de Duitschers reeds in de XIVe eeuw bestond [1].

Wanneer men deze meerstemmige bewerking met de hierboven aangehaalde melodieën vergelijkt, bemerkt men onmiddellijk hoe de componisten der XVe eeuw de gevoelige noot in de cadenzen aanbrachten.

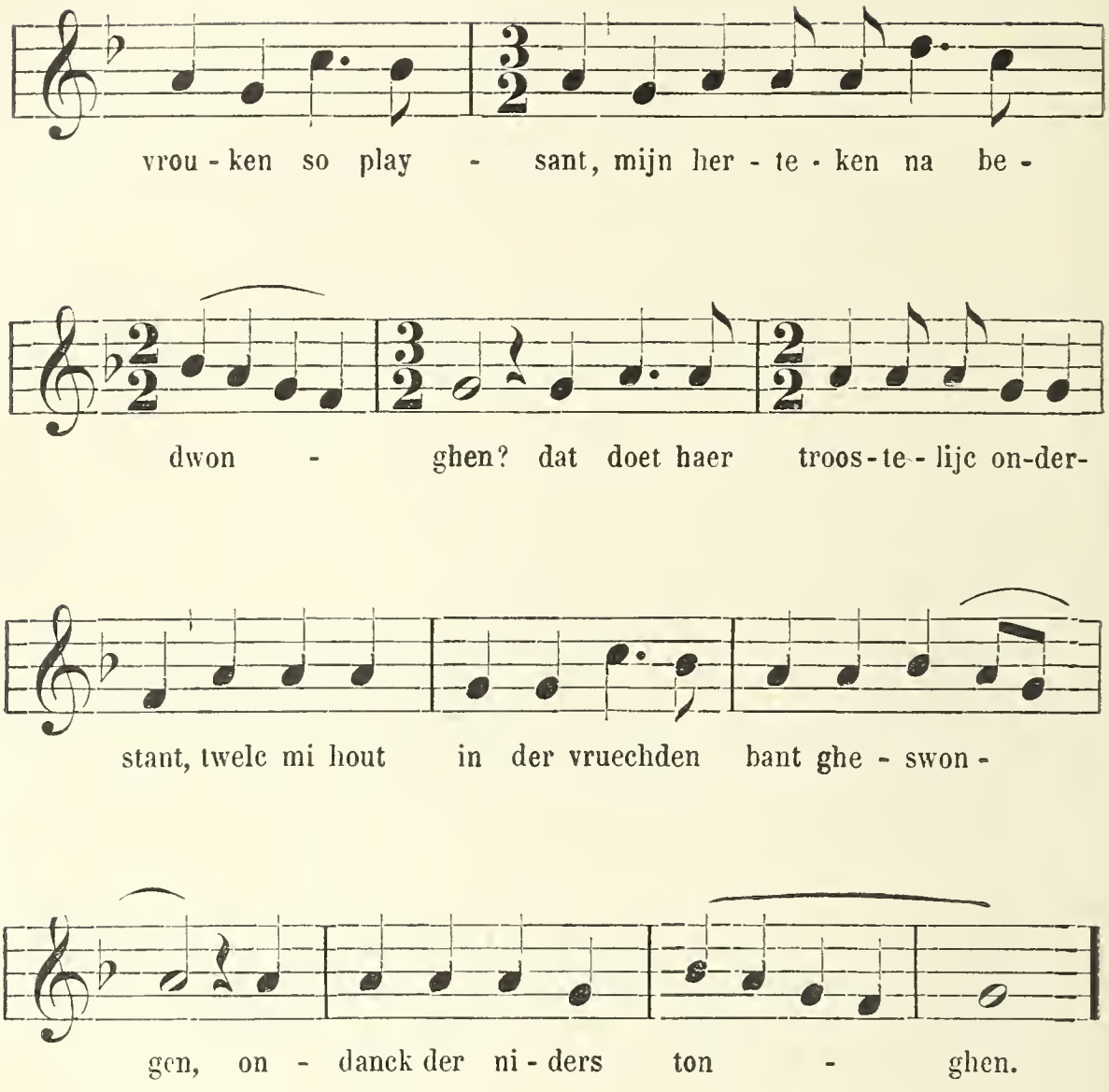
De slotcadenz, welke den overgang tot het snellere tempo in driedeelige maat voorafgaat, geeft ons een voorbeeld van de zonderlinge, door de oude componisten gebruikte *nota cambiata* [2], die echter in den alleenzang onbekend is.

Volgens den *superius* bij Josquin Deprés, zou de melodie aldus geklonken hebben :



[1] *Geschichte des Tanzes in Deutschland,* I, bl. 255.

[2] Zie hierover H. Bellermann, *Der Contrapunkt,* 3e Aufl., 1887, bl. 159.



Wien het behage, voege hierbij de ♯ in de cadenzen; wij wagen het niet te beslissen of het verhoogingsteeken op het oogenblik van het ontstaan der melodie, bij het volk hier gebruikt werd of niet. Moesten wij dienaangaande eene meening uiten, dan zouden wij van gevoelen zijn, dat deze zang, evenals zoo vele andere melodieën welke tot vóor weinige jaren nog in den mond des volks leefden, de ♯ in de cadenzen wel ontberen kon.

Uit het bovenstaande blijkt, dat, zooals wij reeds zeiden, de meerstemmige compositiën voor de kennis van de melodie met nut kunnen geraadpleegd worden.

III. — De melodie van het Nederlandsch wereldlijk lied uit den mond des volks.

Naast de geschrevene en gedrukte bronnen, staan de mondelinge overleveringen.

Een niet gering deel van hetgeen wij nog aan volksliederen en oude melodieën bezitten, werd omtrent het midden onzer eeuw uit den mond des volks opgeteekend door Willems (1848), ook vooral door De Coussemaker (1852), en door Lootens en Feys. Deze laatsten bewerkten hunne verzameling in de jaren 1854-1879 [1].

In 1865 werd door de *Société liégeoise de littérature wallonne* een prijskamp voor eene verzameling Luiksche liederen uitgeschreven, welke verzameling eerst in 1889 het licht zag.

Oude wereldlijke liederen leefden aldus tot vóor weinige jaren nog in den mond van ons volk, en merkwaardig mag het heeten, dat verschillende hunner melodieën aan het kerkgezang zijn ontleend.

De aan den Credo der *missa in duplicibus* ontleende Halewijnsmelodie, welke wij reeds als voorbeeld van den iastischen modus aanhaalden (bl. 106) — Dr Kalff plaatst dit lied « in de XIVe, misschien in de XVe eeuw [2] » — werd eerst, alhoewel zeer onjuist, door Willems, daarna in den echten toonaard door De Coussemaker uitgegeven [3].

Het lied, aanvangende « Het wasser een coninc seer rijc van goet » (*Die coninghinne van elf jaren*), waarvan de oudheid

[1] *Chants populaires flamands*, Avant-propos, bl. III.

[2] *Het Lied in de M. E.*, bl. 55.

[3] Willems, *Oude Vl. ldr.*, nr 49, bl. 116; De Coussemaker, *Histoire de l'harmonie au moyen âge*, nr 45 der muziekstukken in moderne notatie gebracht; Id., *Chants populaires des Flamands de France*, nr 45, bl. 142.

genoeg uit den inhoud blijkt [1], werd eerst, tekst en melodie, opgeteekend en uitgegeven door Snellaert en Hemelsoet [2]. De melodie is ontleend aan den « Veni Creator ». Wij vermeldden reeds het *Reuzeliedeken* afstammende van de hymne « Conditor alme siderum » (bl. 112).

De melodie van « Mi Adel en heer Halewijn », een lied dat volgens Dr Kalff, wellicht uit de XIIIe, misschien uit de XIVe eeuw dagteekent en waarin wij het weinige bezitten van hetgeen van de Gudrun-sage tot ons kwam [3], berust insgelijks op den kerkzang.

Dit stuk behoort tot de *tellingen*, die tot in het begin dezer eeuw in gebruik bleven en waardoor de kantwerksters, de *spellewerksteriggen*, zooals men die nog heden in Vlaanderen noemt, hunne maliën of spelden berekenden. Deze tellingen waren ook in gebruik bij de spinsters en bij de naaisters (*spinsteriggen* en *naaisteriggen*).

Lootens en Feys, die ons deze bijzonderheid leerden kennen, gaven het lied voor de eerste maal uit in hunne *Chants populaires flamands* [4]. Wat door hen van de melodieën der tellingen gezegd wordt : « On appelle ainsi les poésies populaires dont les mélodies originales sont oubliées ou perdues et qui se chantent à peu près toutes sur un air non rythmé et très monotone », kan slechts gedeeltelijk op het hier besproken lied toepasselijk zijn.

Dat het herhalen van dezelfde muzikale zinsnede bij elken versregel, tot twee honderd zes en veertig maal toe, eentonigheid bijbrengt, zullen wij niet betwisten ; maar wij durven er voor instaan, dat het lied op geene andere « wijs » voorgedragen werd dan op die door de uitgevers ons medegedeeld.

[1] Dr Kalff, t. a. p., bl. 140.

[2] *Oude en nieuwe liedjes*. Gent, 1864, nr 64, bl. 69. — In den jongsten tijd opnieuw uitgegeven in het *Nederl. lb.* van het Willems-Fonds (Gent, 1892), II, bl. 12.

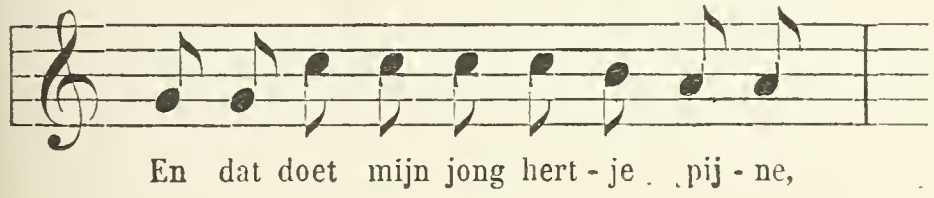
[3] *Het lied in de M. E.*, bl. 94 vg.

[4] Nr 38, bl. 66; zie mede *Avant-propos*, bl. VI.

Het stuk werd eigenlijk niet gezongen, maar gepsalmodiëerd; d. i. voorgedragen in *ongemeten* rhythmus. Er kan hier van geen accentvers, nog minder van getelde syllaben sprake zijn, de rhythmus van den tekst is innig met de muziek verbonden en spruit juist uit die herhaling der muzikale zinsnede en uit hare cadens op het einde van ieder vers [1].

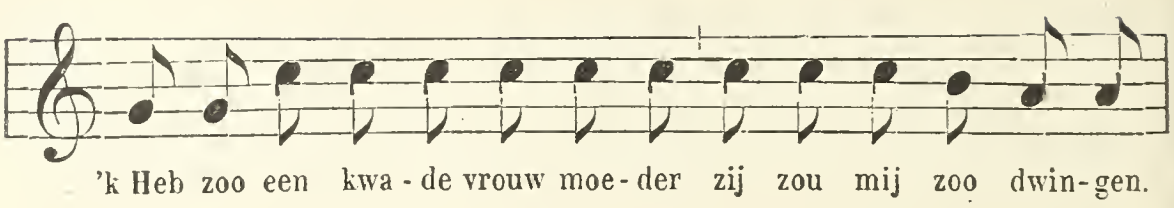
Ziehier de eerste strophe volgens de uitgevers :

De versregelen kunnen onmogelijk binnen de moderne maatstrepen gedrongen worden, want het elfde vers, bij voorbeeld :



[1] . . . . . La manière semblable ou opposée dont s'enchaînent les intervalles, dont se groupent les sons, dont sont amenées mélodiquement les cadences, permet à l'oreille de saisir une affinité et par conséquent un rhythme entre plusieurs phrases ou plusieurs parties de phrases successives (Dom Pothier, *Les mélodies grégoriennes,* chap. XIII, *Du rhythme propre au chant grég.*).

wordt door het twaalfde beantwoord :



Deze zangwijze herinnert aan den derden toon der psalmen en aan zekere lezing van de hymne « Te lucis » :

Dezelfde formule treffen wij bij Lootens en Feys nogmaals aan, als zangwijze voor een lied op den « Dood van Philippus den Schoone (1509) » :

Wanneer wij aldus bij eenig lied dezelfde korte muzikale formule honderden malen herhaald zien, behoeft het ons niet te verwonderen dat ook grootere gedichten, bij voorbeeld *Romans de gestes* en gansche epopeeën, zooals *Het Nevelingenlied*, op een en dezelfde melodie werden voorgedragen.

[1] Joseph Mohr, *Manuel contenant l'ordinaire de la messe*, enz. Paris, Tournai, Bruges, 1888, bl. 315.

Menig lied dat nog in onze eeuw gedrukt en herdrukt werd, telt veertig, vijftig, zestig strophen en meer, die alle met denzelfden moed, op dezelfde melodie gezongen werden [1].

Dat de versregels van het lied van « Mi Adel en hir Halewyn » vroeger misschien regelmatiger geweest zijn dan zij waren toen de uitgevers die opteekenden, is wel mogelijk — de tekst van sommige liederen en ook de melodie verbasterden, getuige het Halewijnslied, op ongelooflijke wijze — maar in den staat waarin het zich thans bevindt kan het slechts gepsalmodiëerd worden.

Zoo vinden wij nog bij dezelfde uitgevers twee geestelijke liederen op de wijs van het « Miserere », die insgelijks gepsalmodiëerd werden [2]. Naar onze meening handelt men verkeerd met, in dit geval, sommige woorden uit den tekst te verbannen om dien daardoor beter op de muziek te doen passen [3].

Nog andere geestelijke liederen werden op deze wijze op de melodie van het « Miserere » voorgedragen [4].

[1] Noemen wij bij voorbeeld onder de bij Van Paemel, te Gent, gedrukte liederen, het « Jammerlijk liedeken van Griseldis, de Verduldige Vrouwe », los blad nr 24, dat 69 vierregelige strophen telt; het « Schoon historie-liedeken van den Hertog van Bronzwijk », blad 28, dat er 74 telt; het « Historie lied van Helena », blad 27, met 69 strophen. Deze drie liederen werden gezongen op de wijs van « Den Graeve van Roomen », eene zeer oude melodie. Het eerste lied heeft nog voor stemaanduiding : « Maestricht gij schoone (stede) »; een lied dat op eene jongere melodie berust.

[2] Nr 24, bl. 40; nr 25, bl. 41.

[3] La mélodie (van nr 24) est celle du *Miserere* du 6e ton. — « Afin de conserver quelque rhythme, nous avons supprimé dans la musique certains mots du texte » (Lootens et Feys, t. a. p., bl. 41).

[4] Zooals : « Mijn ziele, wat doet ghy noch op der eerd », te vinden bij Salomon Theodotus, *Paradys,* enz. (1621). Antw., 1665, bl. 203, met eene melodie en een opschrift die wellicht tot een wereldlijk lied hebben behoord : « Waer icker een konigh, etc. »; — « Ic ben een armen pilgrim », zie: Van Paemel, Gent, los blad nr 19; dit lied, dat veel gezongen werd, en nog jaarlijks gezongen wordt te Rutten (Limburg), bij gelegenheid

De Coussemaker zag de zaken beter in, toen hij zijne lezers waarschuwde, dat de maat waarin hij het « Miserere » had geschreven niet streng moest gevolgd worden, aangezien hij door het gebruiken daarvan, meer rhythmische wenken dan eene eigenlijke maat op het oog had [1].

Tot de gepsalmodiëerde stukken behooren ook de zoogenoemde *Wilde Vespers*, die op het land nog niet gansch in vergetelheid zijn geraakt en waarin twee dorpelingen, de een de rol van pastoor, de ander de rol van koster vervult, terwijl beide volgens kerkgebruik zingen.

De pastoor begint :

Koster van lirum, koster van lorum,
koster van Lambrecht!

De koster :

Ja, Meneer, 'k ben uwen dienstknecht [2].

van den ommegang van Sint-Evermarus, komt reeds met zijn eigene melodie voor in het *Priëel der gheestelijcke melodie*, Brugghe, 1609, bl. 220; — « Op eenen witten donderdag (Jesus Dood) », te vinden bij De Coussemaker, *Chants populaires des Flamands de France*, 1856, nr 42, bl. 123.

[1] T. a. p., bl. 125. « L'air sur lequel se chante cette pièce (nr 42) est la mélodie du *Miserere*. Nous l'avons disposé en mesure moderne, ainsi que nous l'avons entendu chanter, mais nous prévenons les lecteurs que cette mesure n'est pas très rigoureuse; elle est indiquée plutôt pour marquer les inflexions rhythmiques que pour donner une mesure proprement dite. »

[2] Zie den volledigen tekst in eene bijdrage van Aug. Gittée, *Volkskunde*, Gent, 1888, t. I, bl. 241. Die tekst staat in verband met « Waer bistou, Lambert mijn knecht? — Op de stemme als 't begint »; te vinden bij Hoffmann v. F., *Niederl. Volksldr.* (1856), nr 164, bl. 290, waarvan men Duitsche lezingen aantreft, en hieronder zelfs eene uit het begin der XVIe eeuw.

Zie mede een lied gericht tegen Calvijn, te vinden bij Van Paemel, blad nr 9, getiteld *Calvinus Vesperen,* wijs : « Zingt op den vesperzang », met aanvang : « Onzen Vader Calvinus grooten vyand der paepen ».

IV. — Liederen in de Fransche taal.

Onder de Luiksche volksliederen, treffen wij een dergelijken beurtzang aan als hierboven werd besproken, en die op den eersten toon der Vespers voorgedragen aldus aanvangt :

Li mére.

Avou qui v' mariez-v' don, m' fi Jean Israël?
Avou qui v' mariez-v' don, m' fi Jean joli?

Li fi.

Avou l' vindeusse di mosse, pére et mére, pinsez-vous don,
Qui j' prindreu aute choi? Oh! qu' nenni don [1].

Hier ook ontstaat de rhythmus, ondanks het onregelmatige vers, uit de psalmodie zelf; d. i. uit de herhaling der muzikale zinsnede met hare cadens op het einde van elken regel.

Een, zoo niet te onzent ontstaan dan toch gezongen, tweestrophig Fransch lied werd ons bewaard in het omstreeks het midden der xv[e] eeuw geschreven register van de hand van Jehan Taillefier, griffier van het Schependom te Namen [2].

Talrijke varianten zoowel van den tekst als van de melodie, worden in Frankrijk gevonden, waar het lied bekend is onder den naam van « La Pernette » en waar het nog heden blijft voortleven [3]. De strophe heeft tien verzen en het vers bestaat

[1] *Recueil de Cramignons*, Liége, 1889, bl. 587.

[2] Uitgegeven door Jules Borgnet, met facsimile der melodie, in den *Messager des sciences historiques*, Gand, 1851, bl. 78-79.

[3] Eene belangrijke studie over dit lied, bewerkt op negen en veertig verschillende lezingen, werd uitgegeven door M.-G. Doncieux, in de *Romania*, 1891, t. XX, bl. 86-133. Zie mede Weckerlin, *La chanson populaire*, Paris, 1886, bl. 179-184; — denzelfden schrijver : *L'ancienne*

uit twaalf syllaben, welke maat echter niet in alle verzen regelmatig wordt volgehouden.

Bij Weckerlin [1] vindt men deze melodie zooals ze door De Coussemaker in moderne notatie gebracht werd « d'après un manuscrit belge ou flamand ». Deze proeve mag, zoowel wat taal als wat muziek betreft, alleszins ongelukkig genoemd worden. Men oordeele :

chanson populaire, Paris, 1887, bl. 234; — Tiersot, *Histoire de la chanson populaire en France*, Paris, 1889, bl. 19.

Dit stuk staat in verband met het fraaie lied « Las ! Il n'a nul mal », te vinden bij Weckerlin, *Échos du temps passé*, t. I, nr 25, bl. 59 vg., als « Chanson de J. Lefebvre » (?). In October 1886, werd het op een historisch concert, te Brussel, voorgedragen.

[1] Weckerlin, *La chanson populaire*, bl. 179.

Men geve er hier slechts acht op, hoe het laatste vers door De Coussemaker, in muziek wordt gebracht :

Énsi diront lès gens,

om zich te overtuigen dat dergelijke onnatuurlijke taal nimmer populair kon worden. Volge thans eene nieuwe proeve van vertolking der oude notatie [1].

[1] *La Pernette,* bijdrage door F. VAN DUYSE, verschenen in MÉLUSINE, 1892, bl. 50.

tempo
lour. Son pè - re li de - mand': « Fil - le, que vo - leis -
rall.
vous? Vo - leis - vous ma - rit, ou vo - leis-vous sein -
tempo
gnour? » — « Je ne vuel - he ma - rit (ne) je ne vuel - he sin -
gnour; Je vuel - he le mien a - mi qui pau - rist en la
tour. » — « Par Dieu, ma bel - le fille, à ce - li fau - reis -
rall.
vous, Car il se - rat pen - dut de - main au point do

Van den reeds genoemden componist Ghiselin [1] bestaat eene mis « La belle se siet » [2].

Ofschoon Borgnet, in zijne bijdrage over Taillefier, verzekert dat de registers van den ouden griffier nog andere liederen, of ten minste fragmenten van liederen bevatten [3], weten wij uit eigen onderzoek dat daarin geene andere Fransche stukken van dien aard voorkomen.

Een ander 15e-eeuwsch Fransch lied treft men in de *Souterliedekens* aan, onder Ps. 81 : « Op eenen morghen stont so yst dat ic beginne. Int walsche. Sur le pont Davig(n)on ». Alhoewel de Nederlandsche tekst in het *Antw. lb.* (nr 133, bl. 200) « Een nyeu liedeken » genoemd wordt, vindt men de melodie reeds in het *Odhecaton*, met eene meerstemmige bewerking van een onbekende. Die zang behoort dus tot een oorspronkelijk 15e-eeuwsch Fransch lied, welk lied echter eerst in de XVIe eeuw ten onzent bekend werd. De melodie door Julien Tiersot naar het *Odhecaton* uitgegeven [4] verschilt zeer weinig

[1] Zie bl. 144 hierboven.

[2] AMBROS, *Gesch.*, t. III, bl. 257.

[3] *Messager des sciences historiques*, t. a. p. : « Taillefier nous a également conservé quelques refrains que plus d'une fois peut-être nos bons vieux échevins chantèrent en attendant l'ouverture des plaids ».

[4] *Histoire de la chanson populaire*, bl. 464. — Zie mede WECKERLIN, *La chanson populaire*, bl. 64, het begin van de in partituur gebrachte meerstemmige bewerking, en F. VAN DUYSE, *Oude Nederl. ldr. mel. uit de Souterl.*, 1889. bl. 338.

van den muzikalen tekst der *Souterliedekens*. Deze laatste heeft slechts eenige versierselen, welke de Fransche melodie mist, en die men ook nog elders in deze verzameling en onder dezelfde omstandigheden aantreft [1].

In de XIVe eeuw ondergaat het lierdicht, dat vroeger, in ons land, alleen in de Fransche taal klonk, den invloed der Duitsche, of beter gezegd ontstaat er tusschen het Duitsche land en het onze eene lieder-gemeenschap en derhalve ook eene melodieën-gemeenschap die tot in de XVIe eeuw blijft voortleven. De rhythmus der melodie ontspruit, als in den kerkzang, uit den rhythmus der taal; de oude *modi* blijven bestaan, ofschoon twee toonaarden : de hypodorische met den hem aanverwanten van *re* met *si* ♭, en de moderne

[1] Zie F. VAN DUYSE, t. a. p., bl. 70.

ut-toonaard de bovenhand behouden, die zij reeds vroeger hadden verkregen.

De vormen der melodie, hare melismen, staan in verband met den kerkzang, ofschoon zich de melodie in de toonsafstanden, door den sprong met septime, bij voorbeeld, vrijheden veroorlooft welke de kerkzang nooit heeft gekend.

De wereldlijke melodie bleef, zooals vroeger, in gebruik bij het grootste gedeelte der geestelijke liederen die door een diepgeloovig volk buiten de kerk gezongen werden, en die daardoor eene dubbele kans hadden om lang te zullen voortleven.

Naar het stelsel dat reeds bij de opkomst der polyphonie door de Fransche school gehuldigd werd, bleef deze melodie aan de meerstemmige compositiën der Nederlandsche componisten tot thema verstrekken.

Dezelfde eeuw brengt ons de eerste schriftelijke bewijzen van het bestaan van het eigenlijke Nederlandsche volkslied (*Kerelslied*). Waarschijnlijk bestonden er ook reeds vroeger Nederlandsche wereldlijke liederen en melodieën, doch stellige bronnen dienaangaande ontbreken. Alleenlijk mag men, steunende op de teksten, zeggen dat de melodieën van « Halewijn » en van « Mi Adel en hir Alewijn », die, in den grond, tot den kerkzang behooren, tot onze oudste volkszangen kunnen worden teruggebracht.

Onze fraaiste minneliederen dagteekenen uit de XV^e^ eeuw.

Rein gevoel, reine liefde ademen dan ook uit de melodieën van « Het daghet in den Oosten »; « Die winter is verganghen »; « Trueren so moet ic nacht ende dach », enz. Het overschoone « Ghequetst ben ic van binnen », behoort naar alle waarschijnlijkheid mede tot de XV^e^ eeuw [1].

[1] Deze melodieën vindt men in de *Souterl.*, Ps. 4, 54, 75, 101; de teksten op de mel. gebracht in de reeds genoemde *Oude Nederl. ldr. uit de Souterl.*, bl. 128, 259, 326, 391.

DERDE AFDEELING

DE XVI^de EEUW.

I. — De Souterliedekens.

De belangrijkste bron voor de kennis van het wereldlijk lied in ons land gedurende de eerste helft der XVI^e eeuw, uit een muzikaal oogpunt beschouwd, is het boek reeds meermalen door ons aangehaald en onder den titel van *Souterliedekens*, uitgegeven door Jhr. Willem van Zuylen van Nyevelt [1].

Dat dit werk inderdaad de meest geliefkoosde zangen van dien tijd, den melodieënschat van die dagen bevat, blijkt uit de veelvuldige uitgaven die er van verschenen en uit de daarin voorkomende « wijzen », ruim honderd vijftig in getal, waarvan een goed deel nog langen tijd in andere liederenbundels, en voor andere liederen gebruikt werden.

De eerste uitgave verscheen, zooals wij zagen, in 1539 [2]. In het jaar 1613 waren daarvan ten minste reeds vijf en twintig uitgaven verschenen.

[1] Wel zegt WACKERNAGEL, *Lieder der niederländischen Reformierten*, bl. 6 : « Doch heiszt es in der Vorrede zu dem Liederbuch, die doch dann von Willem van Nieuvelt wäre, blosz, dasz er *dese souter liedekens met groten arbeyt ende neersticheyt vergadert* habe »; maar men heeft redenen om te veronderstellen dat ook de tekst van den man is die met « groten arbeyt » de liederen verzamelde, en dit te meer omdat de gansche berijming van eene en dezelfde hand schijnt te zijn.

[2] Zie bl. 116 hierboven.

De gebrekkige strophen van Willem van Zuylen van Nyevelt, met hunne kreupele, tegen de taalmetriek aandruischende en door bastaardwoorden ontsierde verzen, vormden tevens de eerste Nederlandsche berijming der Psalmen.

Alhoewel nog voor geen bepaald kerkgenootschap, maar veeleer voor den huiselijken kring in het algemeen bestemd [1], werd door deze uitgave, in ons land, op muzikaal gebied, een eerste stap in den zin der Hervorming gedaan. Tot dusverre had het niet ontbroken aan geestelijke liederen : uit het Latijn vertaalde hymnen, al of niet gepasticheerde Maria- of Heiligenliederen, kerstliederen of leisen, die meest bij processiën, bedevaarten of dramatische voorstellingen in de kerken werden voorgedragen, maar deze zangen in de moedertaal behoorden niet tot de liturgie en werden door de Kerk slechts geduld.

Verschillende conciliën waren in de xv^e^ eeuw opgetreden tegen het gebruik der moedertaal in de kerk en gedurende den eeredienst, iets wat volgens hen een misbruik was [2]. Luther daarentegen, alhoewel aanvankelijk een ruim deel van de muziek der Katholieke Kerk behoudend, voor zooveel namelijk de teksten met zijne leer strookten, had den zang in de moedertaal bij de godsdienstoefeningen als verplichtend voorgeschreven. Naast de uit de Katholieke Kerk overgenomene zangen en de ten tijde der Hervorming gedichte en gecomponeerde geestelijke liederen, zooals het aan den grooten Hervormer zelven toegeschreven « Ein feste Burch », werden door de nieuwe leer ook wereldlijke en volksliederen tot geestelijke

[1] . . . . . « Uit dit alles blijkt dat het zingen der *Souterliedekens* nog niet terstond als een bewijs van ketterij moest worden aangemerkt. Menigeen meende een vriend te kunnen zijn van Rome en van het nieuwe gezang... » (D^r^ R. Bennink Janssonius, *Gesch. van het kerkgezang bij de Hervormden in Nederland*, Amst., 1863, 2^e^ druk, bl. 31.)

[2] Zie Bäumker, *Das kath. deutsche Kirchenlied,* t. II, bl. 8, « Ueber die Stellung des deutschen Kirchenliedes zur Liturgie bis zum Ende des 17 Jahrhunderts ».

liederen omgedicht, met behoud der melodie [1]. Luther zelf bewerkte op deze wijze het lied « Aus fremden Landen komm ich her », welk lied door hem vervormd werd tot dat aanvangende « Vom Himmel hoch da komm ich her » thans nog in gebruik [2].

Aldus greep ook de Hervorming dadelijk naar het muzikale stelsel, dat de Christenen van de vroegste tijden af hadden toegepast. Echter werd bij de eerstgenoemde de populaire muziek hoofdzaak; de aangenomen melodieën werden nu niet meer slechts geduld, maar maakten voortaan deel uit van het rituaal.

In de *Souterliedekens* vindt men een aantal zangwijzen van liederen, die wij met de Duitschers gemeen hadden en waarvan verschillende ook door de Duitsche Hervormden werden aangenomen [3].

Onder de verzamelingen waarin een deel der in de *Souterliedekens* opgenomen melodieën voorkomen, moeten wij in de eerste plaats wijzen op *Een dev. eñ pr. boecxken.*

Naast de reeds aangeduide melodieën : « Het daghet »; — « Een boerman »; — « Hoe luide sanc » [4], bevat het laatst-

[1] Zie Ph. Wolfrum, *Die Entstehung und erste Entwickelung des deutschen evangelischen Kirchenliedes in musikalischer Beziehung*, Leipzig, 1890, bl. 58 vg.

[2] Ib., t. a. p., bl. 63, welcher (Luther) meinte : « der Teufel brauche nicht alle schönen Melodien für sich allein zu haben ». — Zie mede daar bl. 77.

[3] Van de laatste soort maken o. a. deel uit : Ps. 118[1], op die wijse : « Maria saert »; Ps. 129, op die wijse : « Di vrou van hemel », 15e-eeuwsche Marialiederen herschapen in : « O Jesu sart » (1531), zie Wolfrum, t. a. p., bl. 51, en « Christum von Himel » reeds in 1525 door Hans Sachs « christlich verändert und corrigiert », zie Hoffmann v. F., *Gesch. des deutschen Kirchenliedes,* nr 68. — Ps. 68, op die wijse : « Waer is mijn alder liefste », Ps. 146, op die wijse : « Het voer een maechdelijn over rijn », dienden tot melodie voor de gezangen : « Wacht auf, ir Christen alle », en « Christ ist erstanden von dem tod » (zie Böhme, *Altd. Lb.*, nr 396, bl. 497, en nr 56, bl. 141).

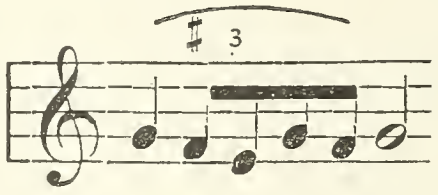
[4] *Souterl.*, Ps. 4, 86, 90.

genoemde liederboek er nog vele andere die ook in het eerstgenoemde te vinden zijn [1].

Dat de *Souterliedekens* inderdaad de meest betrouwbare bron zijn voor de kennis der oude monodie, en de lezingen zooals die in andere liederverzamelingen voorkomen, dikwijls minder goed zijn, moge blijken uit de melodie te vinden onder Ps. 75 (tekst *Antw. lb.*, nr 147), vergeleken met die welke men onder nr 133 in *Een dev. eñ pr. boecxken* aantreft :

[1] Vgl. *Een dev. eñ pr. b.*, nr 57; *Souterl.*, Ps. 48; — nr 68; Ps. 65; — nr 82; Ps. 5; — nr 93; Ps. — 18; nr 133; Ps. 75; — nr 143; Ps. 73; — nr 146; Ps. 98; — nr 181; Ps. 16.

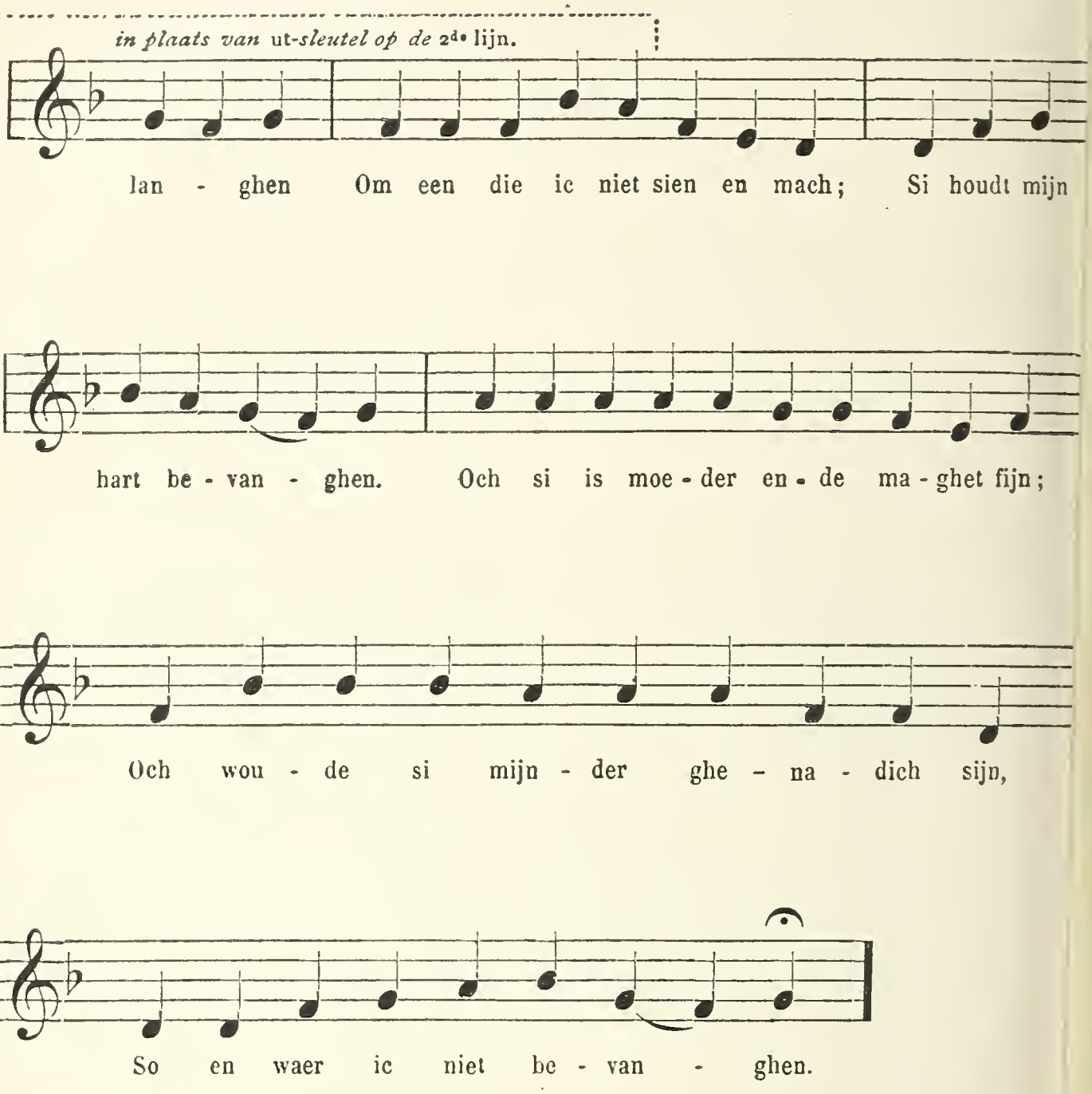
[2] De cadens



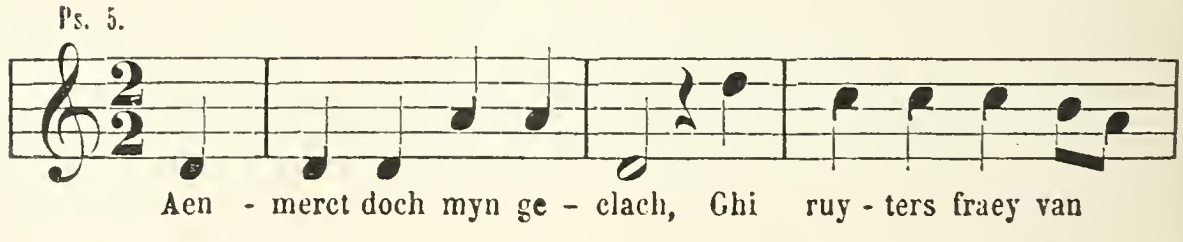
staat in verband met de *nota cambiata* (zie bl. 177 hierb.), in dezen zin dat zij als een uitvloeisel van den meerstemmigen zang moet beschouwd worden en derhalve de ♯ bij de *fa* vraagt. — De muzikale teksten der *Souterliedekens* moeten, te oordeelen naar de gesyncopeerde notatie, grootendeels bij meerstemmige bewerkingen behooren. Misschien kunnen zij tot de bewerking van Clemens non papa teruggebracht worden, waarvan de uitgave reeds vóor 1539 voor den druk gereed heeft kunnen zijn.

[1] Te lezen

Trueren so



Wil men zich nog verder overtuigen, men vergelijke dan Ps. 5 *Souterl.* met nr 82 uit hetzelfde *Dev. ēn pr. boecxken.*



Het valt niet te ontkennen, dat in beide voorbeelden de eerste lezing de beste is. Bestaan er soms hier en daar in de muzikale teksten der *Souterliedekens* melismen die, hoewel niet altijd van smaak ontbloot, nochtans tot de oorspronkelijke melodie niet kunnen behooren[1], zoo moet men toch erkennen dat sommige lezingen uit *Een dev. ēn pr. boecxken* — om niet te spreken van de talrijke drukfouten en van de mindere netheid van den druk, waardoor dikwijls ten aanzien der noten twijfel ontstaat — zoo eenvoudig zijn, dat de zang bijna op eentonige psalmodie uitloopt.

[1] Zie *Souterl.*, Ps. 7, 13, 136; de wereldlijke teksten te vinden bij F. VAN DUYSE, *Oude Ndl. ldr. mel. uit de Souterl.*, bl. 143, 156, 450.

Men vergelijke nog de melodie van Ps. 48, *Souterliedekens* : « Gheen meerder vruecht ter werelt en is », met nr 57 uit *Een dev. eñ pr. boecxken*, en men zal dan weldra tot de overtuiging komen, dat men bij de benuttiging dezer laatste verzameling steeds met omzichtigheid moet te werk gaan.

Aan Willem van Zuylen van Nyevelt, die zich voorstelde « die jonge jeucht een oorsake te geven om in die plaetse van sotte, vleescelike liedekens wat goets te moghen singhen, daer God doer gheeert ende si doer gesticht worden », hebben wij te danken dat wij in het bezit zijn gebleven van een aantal melodieën waarin onze voorouders hun lief en leed hebben uitgedrukt. In sommige gevallen laten de teksten toe, den ouderdom der melodie te bepalen. Dikwijls wordt deze in het *Antw. lb.*, door het opschrift « Een oudt liedeken » of « Een nyeu liedeken » aangewezen. In het eerste geval kunnen, zooals Dr Kalff vaststelt, de teksten gewoonlijk in de XVe eeuw, in het tweede, in de XVIe eeuw worden thuis gebracht.

Nochtans kan eene *oude* melodie — hierdoor verstaan wij voor het oogenblik, eene melodie ouder dan de XVIe eeuw — voor een « nieu liedeken » hebben gediend, want waar de muziek van een lied bijval verwierf, werd ze niet alleen voor geestelijke pastichen aangewend, maar ook nog voor nieuwe wereldlijke liederen in den trant van het oorspronkelijke.

Zoo vinden wij in het *Antw. lb.* drie liederen die gezongen werden op de melodie van « Hoe luide sanc die leeraer opter tinnen [1] », welke melodie misschien vroeger voor een wereldlijk lied heeft gediend [2].

« Het daghet in den Oosten » werd omstreeks het begin der XVIe eeuw door een « nyeu liedeken » met denzelfden aanhef vervangen [3].

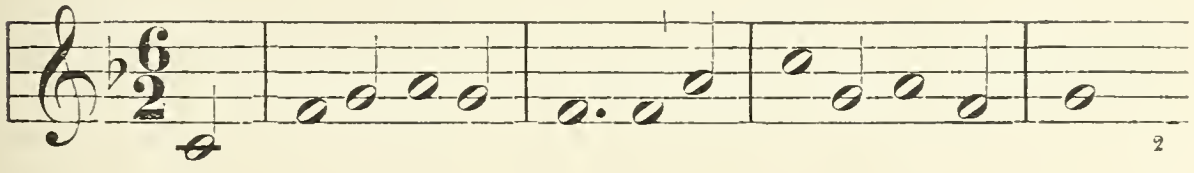
[1] *Antw. lb.*, nrs 55, 56, 60, bl. 81, 84, 90.
[2] Zie bl. 117-118 hierboven.
[3] *Ib.*, vg. nr 73, bl. 108; — nr 75, bl. 112.

Omtrent het begin der XVII^e^ eeuw werd echter de oude zangwijze, ofschoon zij dezelfde melodie-aanduiding behield, veranderd.

In plaats van :

zong men :

later nog, klonk het :



[1] « Stem : Het daget in den Oosten », te vinden bij STALPERT, *Extractum catholicum*, Antw., 1631, bl. 126, en bij denzelfden, *Gulde-jaers feest-dagen*, Antw., 1635, bl. 48, alsmede bij D. CAMPHUYZEN, *Stichtelyke rymen*, uitg. 1652, bl. 24; herdrukt door D.-F. SCHEURLEER, in *Een dev. en pr. boecxken*, bl. 323.

[2] D. CAMPHUYZEN (25^e^ druk), 1657, bl. 84; — herdrukt door D.-F. SCHEURLEER, t. a. p.

Vergelijkt men de melodieën der *Souterliedekens*, welke, volgens het *Antw. lb.*, tot « een oudt liedeken » behooren, met die welke volgens datzelfde *lb.* « een nyeu liedeken » tot tekst hebben, dan ontwaart men al zeer weinig verschil in den toonaard.

Op 43 melodieën zijn er 18 die een 15e-eeuwschen tekst vergezellen :

3 behooren tot den hypodorischen modus [1] ;
5 — tot den hypodorischen zestonigen modus [2] ;
6 — tot den modus van *re* met *si* ♭ [3] ;
3 — tot den modernen *ut*-toonaard [4] ;
1 — tot den onvolmaakt hypophrygischen modus (?) [5].

Voor 25 andere melodieën heeft de tekst in het *Antw. lb.*, tot opschrift : « Een nieu liedeken ».

Onder deze behooren :

2 tot den hypodorischen modus [6] ;
3 tot den hypodorischen metabolischen modus [7] ;
6 tot den modus van *re* met *si* ♭ [8] ;
7 tot den modernen *ut*-toonaard [9] ;

[1] Ps. 54, 67, 90; Hoffmann v. F., *Hor. Belg.*, II (2e uitg.), nr 63; — *Antw. lb.*, nr 142, 55.

[2] Ps. 3, 62, 86, 107, 110; *Antw. lb.*, 79, 121, 35, 166, 25.

[3] Ps. 4, 14, 39, 57, 75, 148. *Antw. lb.*, nr 73, 45, 85, 140, 147, 141.

[4] Ps. 1, 7, 134; Willems, *Oude Vl. ldr.*, nr 77. Deze tekst zal tot de xve eeuw behooren, daar in het *Antw. lb.*, nr 69, « Een oudt liedeken », zie strophe 3, naar alle waarschijnlijkheid op dezelfde melodie gezongen werd; — *Antw. lb.*, 93, 66. Nr 66 komt reeds voor in een 15e-eeuwsch Hs. Zie Dr Kalff, *Handschriften der Universiteitsbibliotheek te Amsterdam* (Tijdschrift voor Nederl. taal- en letterk. Leiden, 9e jaarg., bl. 178).

[5] Ps. 41, *Antw. lb.*, nr 153.

[6] Ps. 79, 81; *Antw. lb.*, nr 128, 133.

[7] Ps. 5, 6, 16; *Antw. lb.*, nr 2, 221, 3.

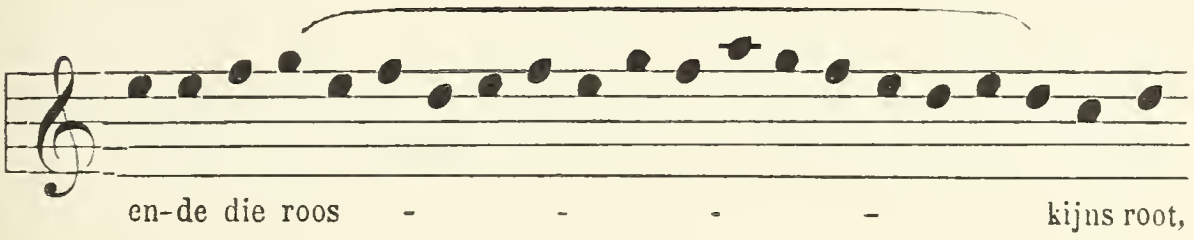
[8] Ps. 17, 20, 44, 82, 123, « Een oude man » zonder nummer, einde der Psalmen; *Antw. lb.*, nr 38, 114, 28, 97, 14, 37.

[9] Ps. 11, 26, 32, 47, 65, 106, 109; *Antw. lb.*, nr 94, 104, 99 (2e str.), 19, 100, 49, 80.

2 tot den onvolmaakt hypophrygischen modus [1];
3 tot den hypophrygischen modus [2];
1 tot den hypophrygischen metabolischen modus [3];
1 tot den dorischen modus [4].

Hieruit blijkt dat in den aanvang der XVI^e eeuw de moderne *ut*-toonaard in den volkszang de andere *modi* nog op verre na niet had verdrongen.

Vergelijkt men de 15^e-eeuwsche melodieën met die der XVI^e eeuw, dan vindt men in de *Souterliedekens*, ook onder de melodieën die een « nyeu liedeken » begeleiden [5], zangwijzen die zich door melismen onderscheiden, doch niet in zoo ruime mate als in de 15^e-eeuwsche *Niederländische geistliche Lieder* uitgegeven door Bäumker. Versierselen als het reeds door ons aangehaalde [6] :



komen in de *Souterliedekens* niet voor. Dergelijke wendingen vereischen eene geoefende stem, eene virtuositeit welke de volkszanger niet bezit. In het algemeen gesproken, behooren zij niet tot de populaire muziek en waar men die in de *Sou-*

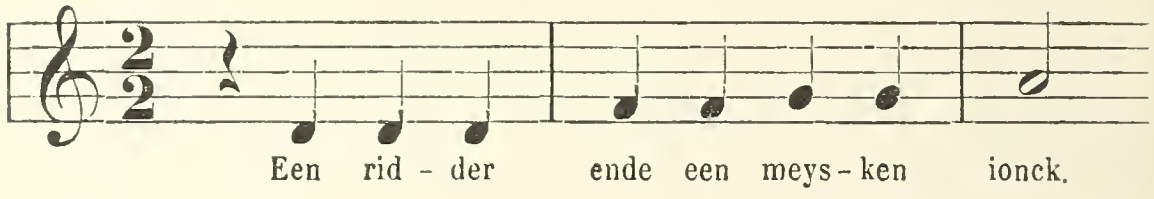
[1] Ps. 18, 21; *Antw. lb.*, nr 98, 48.
[2] Ps. 37, 73, 83; *Antw. lb.*, nr 101, 27, 84.
[3] Ps. 36; *Antw. lb.*, nr 102.
[4] Ps. 149; *Antw. lb.*, nr 218.
[5] Zooals Ps. 17 : « Een nieu(we) liet heb ic ghedicht »; — Ps. 20 : « Mijn sinnekens sijn mij onthogen »; — Ps. 81 : « Op eenen morgen stont, so ist dat ic beginne. Int walsche. Sur le pont Davignon (d'Avigon) » zie bl. 189 hierb.; — einde der Ps. : « Een oude man sprack een jonck meysken aen. »
[6] Zie bl. 104-105 hierboven.

terliedekens aantreft, kunnen zij zeer dikwijls als overtollig beschouwd worden [1].

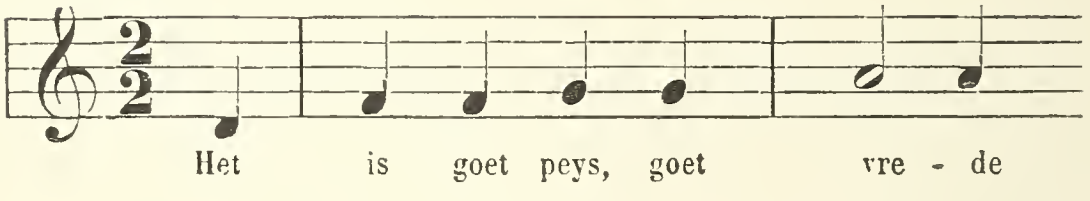
De melodieën van onze 15e-eeuwsche volksliederen zooals : « Het daghet in den Oosten », — « Een ridder ende een meysken ionck », — « Rijck God wien sal ic claghen », — « Trueren so moet ick nacht ende dach », — « Die winter is een onweert gast » [2], munten uit door hunne naïeve eenvoudigheid. Meestal zijn zij diatonisch geschreven; sprongen van groote sexte of septime, zooals wij er in de *Niederländische geistliche Lieder* zagen, doen zich in deze zangwijzen niet voor.

Oud schijnt, bij voorbeeld, deze vorm, dien wij in vele 15e-eeuwsche liederen aantreffen :

Sout., Ps. 14.



Ib., Ps. 112.

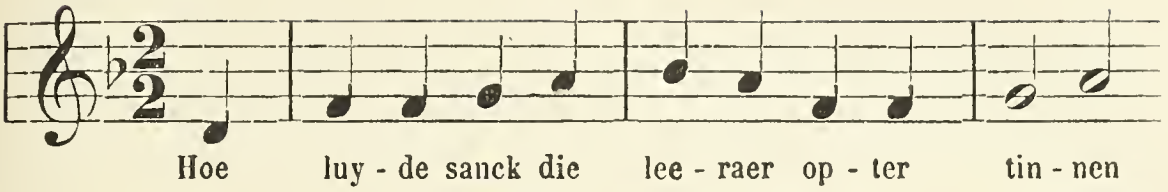


Ib., Ps. 147.

[1] In het 15e-eeuwsche : « Ic arm schaepken aen der heiden », Ps. 7 *Souterl.*, komen melismen voor die men in de vierstemmige bewerking door eenen onbekende, uitgegeven door J.-C.-M. VAN RIEMSDIJK, *De twee eerste musyckboekskens* (van Tielman Susato), niet aantreft.

[2] *Souterl.*, Ps. 4, 14, 67, 75, 110.

Ib., Ps. 90.



Het oude Hildebrantslied biedt denzelfden vorm aan :

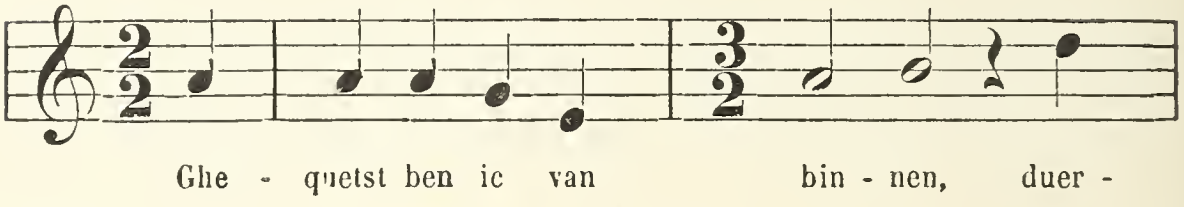
Men vindt dien insgelijks onder de Fransche liederen :

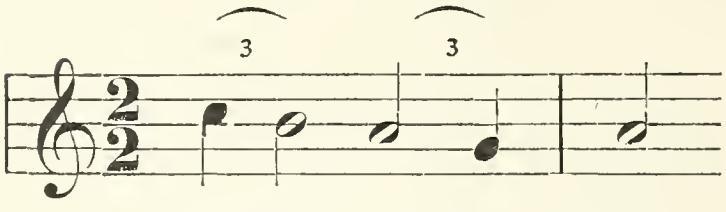
Sout., Ps. 135.

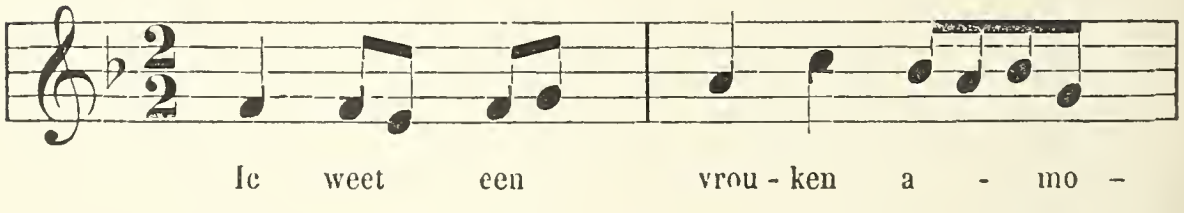
Durfden wij het wagen het verschil van karakter tusschen de melodieën der xv^{e} en die der xvi^{e} eeuw te bepalen, dan zouden wij willen doen uitschijnen, hoe die roerende eenvoud welken men, bij voorbeeld, in het minnelied der xv^{e} eeuw ont-

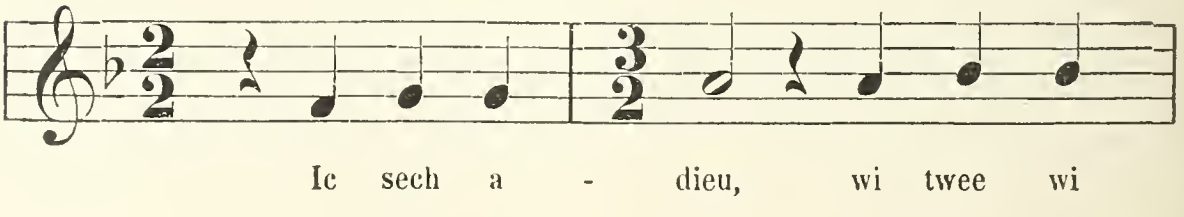
[1] *Souterl.*, Ps. 135, « Na die wise van een dansliedeken, Lynken sou backen, mijn heer sou kneen. Int walsche (d. i. in het Fransch) le bergier et la bergiere sont a lumbre dūg buysson ». Van den Nederlandschen tekst zijn slechts de aanvangsregelen bekend. Eene vijfstemmige bewerking van Nic. Gombert, met de eerste strophe van den Franschen tekst, verscheen onder de *Chansons musicales,* gedrukt te Parijs, bij Pierre Attaignant, c. 1529-1531. Zie dit lied in partituur uitgegeven in F. Commer's *Collectio operum musicorum Batavorum saeculi* XVI, t. XI, bl. II, nota, en *Ib.*, t. XII, bl. 39.

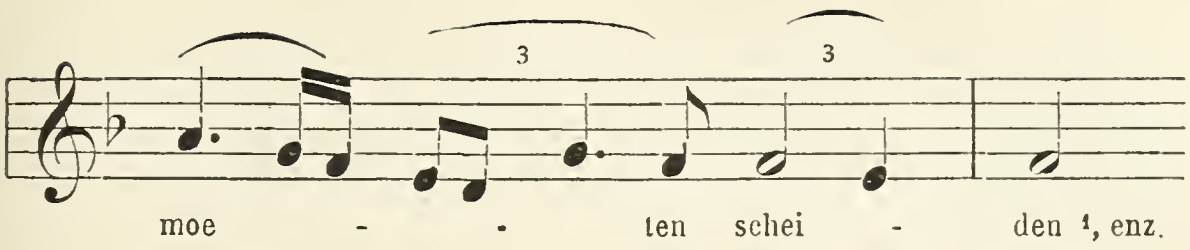
waart en die in de XVI^e^ eeuw voor een meer conventioneelen rhetorikalen vorm plaats maakte, ook in de melodie te bespeuren is. Om dit te bewijzen zouden wij tegenover « Het daghet in den Oosten » of « Ghequetst ben ic van binnen », paarlen van het reinste water, melodieën zoo schoon dat wellicht geen ander volk er schooner bezit, zangwijzen willen plaatsen als : « Ic weet en vrouken amoreus », of « Ic sech adieu ».











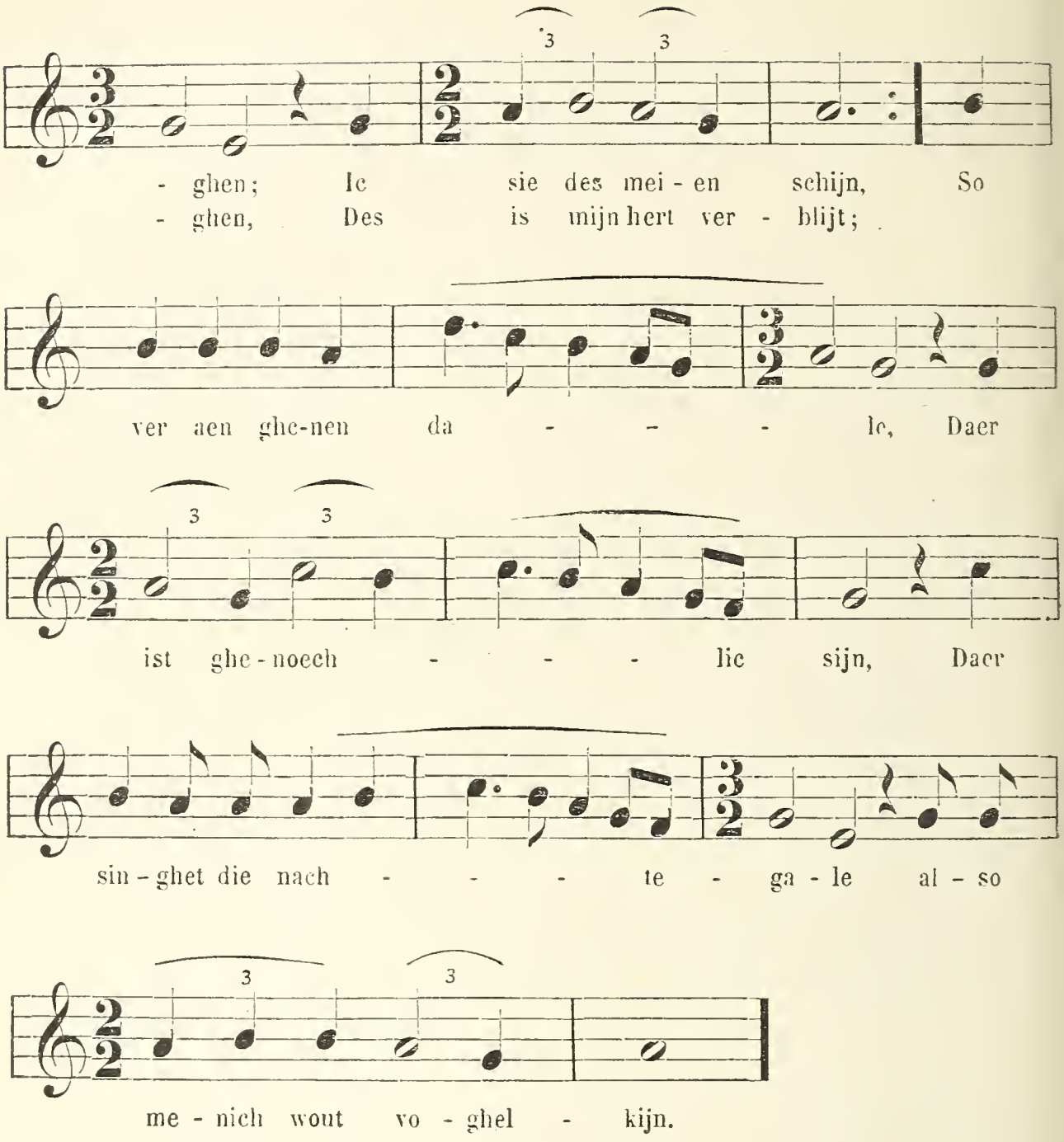
Aan den eenen kant vindt men hier overtuiging, diep en rein gevoel, aan den anderen kant, meer uiterlijkheid, meer declamatie, minder overtuiging, ziedaar het kenmerkend verschil tusschen de aangehaalde 15e- en 16e-eeuwsche melodieën.

Ten einde nog beter den geest der 15e-eeuwsche zangwijzen te doen uitkomen, zij het ons vergund nogmaals de overschoone melodie aan te halen door Ps. 54 der *Souterliedekens* bewaard, en welke bij nr 74 *Antw. lb.* (str. 2 en 3) « Een oudt liedeken » behoort. Eene tweede lezing van den tekst werd uitgegeven door Hoffmann v. F. (*Niederl. Volksldr.*, nr 63), naar het Hs. van Weimar (1537). Böhme (*Altd. Lb.*, nr 114) nam dit stuk op, met eene door hem vervaardigde Duitsche vertaling, als een « Altes Mailied der Niederländer [2] ». In de door hem medegedeelde lezing wordt echter de oude melodie niet zeer getrouw wedergegeven.

Ziehier den fraaien zang, naar verschillende uitgaven der *Souterliedekens*, 1539, 1540, 1556 (uitg. van Clemens non papa) en 1564 :

[1] Zie deze liederen bij F. van Duyse, *Oude Nederl. ldr. mel. uit de Souterl.*, bl. 128, 391, 292, 201 ; — Ambros, *Gesch.*, II, 405, begaat een misslag wanneer hij beweert, dat « Ic sech adieu », Ps. 72 *Souterl.*, door Dufay, met Franschen tekst « Je prends congé de vos amours », bewerkt is. Het laatstgenoemde lied, dat geheel verschillend is, vindt men in partituur gebracht door F. W. Arnold, *Jahrbücher für musikalische Wissenschaft*, II, 56.

[2] De drie eerste strophen bij Hoffmann v. F., t. a. p., maken alleen deel uit van het Meilied, de overige behooren tot een Wachterlied.



Ziedaar voorzeker een prachtig lied, een lied dat zoowel door zijn zangerigen tekst, als door zijn frissche muziek, van het kunstgevoel en den schoonheidszin onzer voorvaderen getuigt.

En dan te moeten zeggen, dat een Duitsch muziekgeleerde, die op historisch en bibliographisch gebied uitnemende diensten bewees en nog dagelijks bewijst, Bäumker's uitgave der *Niederländische geistliche Lieder* besprekende [1], durft beweren

[1] *Monatshefte,* 1888, 20e jaarg., bl. 176-177, onder de hoofdredactie van Robert Eitner.

dat de Nederlanders, in de xv^e^ eeuw, geen denkbeeld hadden van symmetrischen noch periodischen bouw eener melodie, wat men volgens recensent, met zekerheid kan vaststellen op grond van de *Souterliedekens* en *Een Duytsch musyck boeck*, 1572!

Doch hooren wij liefst Eitner's eigene woorden, want hoewel het verre van ons is, ons door muzikaal *chauvinisme* te laten medesleepen, schijnt het ons toch wel de moeite waard, zoowel voor de eer onzer taal, als voor den kunstzin onzer voorouders, de aangehaalde stelling hier kortelijk te bespreken. Ziehier wat wij in de *Monatshefte* lezen : « Die Herausgabe (Bäumker's uitgave) zeugt von grosser Sorgfalt und historischem Wissen, beweist aber wiederum, dass den Niederländern der Sinn für symmetrischen und periodischen Aufbau einer Melodie versagt war. Diese Beobachtung kann man an den Souter Liedekens, an dem Duytsch Musyck Boeck (1572) und an den vorliegenden geistlichen Lied-Melodieen mit unumstösslicher Gewissheit machen. »

Het is begrijpelijk, dat men den bouw eener melodie aan de *Souterliedekens* en aan Bäumker's uitgave toetst, dit toch zijn *eenstemmige* liederboeken, want zoo de *Souterliedekens* in hunne notatie den invloed der polyphonie ondergingen, toch bleef de melodie onveranderd. Daarentegen is *Een Duytsch musyck boeck* hoofdzakelijk een *meerstemmig* werk, waarin de melodie door den componist willekeurig gekapt en gekorven wordt, en waarbij het, in den regel, uiterst moeilijk is zich een denkbeeld te vormen van hetgeen die melodie eens was [1].

« Jeder Vers ist mit einer mehr oder weniger melodischen Tonfolge versehen und die Wiederholung der Melodie der ersten Verse ist schon eine Ausnahme. Im übrigen weiss der eine Vers nichts vom anderen. »

Of de hier bedoelde herhalingen een bewijs van aesthetisch gevoel zijn, mag wel eenigszins betwijfeld worden; intusschen bestaan ze in onze liederen.

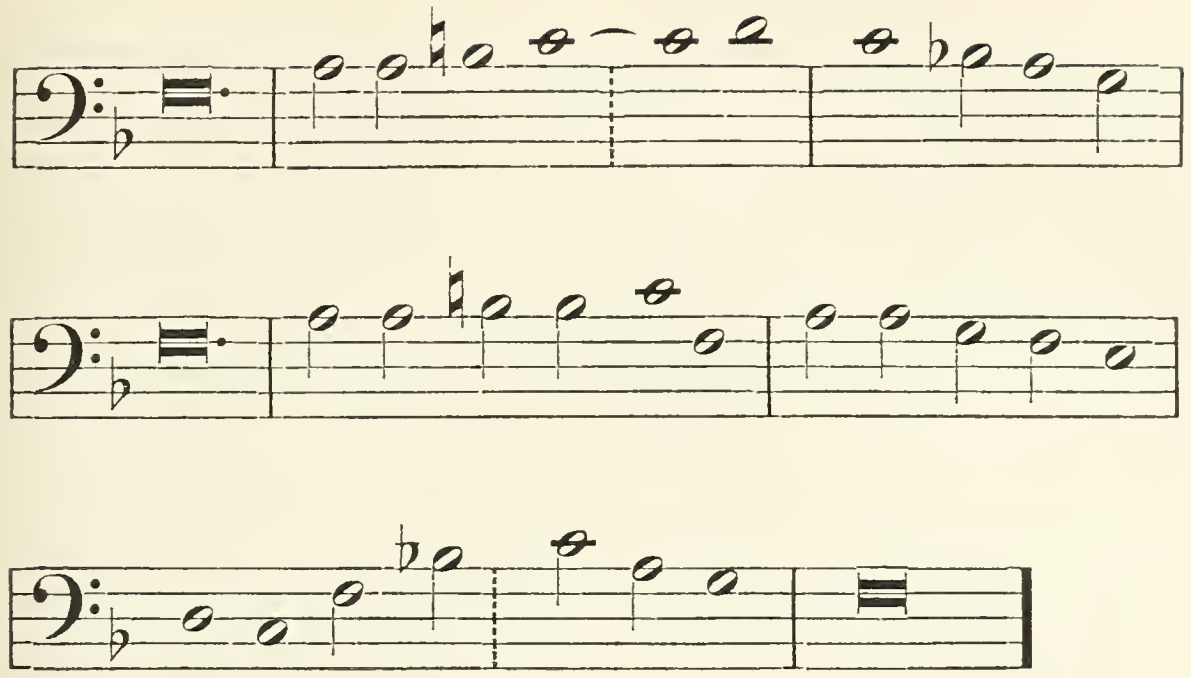
[1] Wij kunnen hierover medespreken; *Een Duytsch musyck boeck*, in partituur gebracht, ligt voor ons.

Aan de melodieën « Ghequetst ben ick », « Die winter is verganghen », en aan zooveel andere kan men zien, dat de herhaling van het deel van den zang dat op de eerste verzen past, geene uitzondering is. Of voor het overige het eene vers van het andere niet weet, of in de door ons aangehaalde voorbeelden de in muziek gebrachte verzen elkander inderdaad op ongerijmde, onbekookte wijze opvolgen, zullen wij aan het oordeel van den onpartijdigen lezer overlaten.

De recensent wil door voorbeelden bij de Duitschers gekozen, aantoonen hoe hij de zaak verstaat :

« Wie anders muten uns die Lied-Melodien der Deutschen in 15. Jahrh. an. Es seien nur die zwei Lieder « Wo soll ich mich hinkehren, ich armes Brüderlein » (Forster, II, Nr 57) und « Mein Freud mocht sich wohl mehren » (Buxheimer Orgelbuch, Neudruck, p. 48) erwähnt. Hier verbindet sich eine innige melodische Erfindung mit äusserer Form und Modulation zu einem kleinen Kunstwerke. »

Het eerste voorbeeld is ongelukkig gekozen, omdat de zoo even door Eitner afgebrokene *Souterliedekens*, onder Ps. 107 de melodie bevatten « Waer sal ic mi henen keren, ic arm broederlijn », waarvan de tekst voorkomt in het *Antw. lb.*, nr 166. Deze melodie, aan welke men moeilijk buitengewone hoedanigheden kan toekennen, hadden wij dus met de Duitschers gemeen. Wat het tweede aangehaalde voorbeeld, datgene uit het Buxheimer orgelboek, betreft, de melodie, middelstem der driestemmige bewerking, naar Eitner's eigen uitgave, luidt, eerste lezing :



tweede lezing :

En dit is nu eene melodie welke ons als een voorbeeld van keurigen zang wordt voorgehouden : omdat zij herhalingen bevat; omdat zij symmetrisch en periodisch van bouw is! Zulke herhalingen getuigen veel meer van 's componisten armoede, dan van iets anders. Wij richten ons derhalve nogmaals met vertrouwen tot den onpartijdigen lezer, die de verschillende hier aangehaalde zangwijzen vergelijken en beoordeelen zal.

De recensent besluit met de volgende woorden : « Als die Niederländer in der Mitte des 16. Jahrh. in Deutschland festen Fuss fassten, bemächtigten sie sich auch des deutschen Liedes und ruinierten es. Sie waren nicht einmal imstande die Schönheit desselben zu erkennen und zu erfassen. Nur Mattheus le Maistre vertiefte sich in das deutsche geistliche Lied und schuf zu dessen Melodien mehrstimmige Kunstwerke, die ihren bleibenden Wert haben und in der niederländischen Kompositionsweise einzig dastehen. »

Gold het zooeven den bouw der melodie, thans springt de recensent zonder verderen omslag over op de polyphonie. Hier ook zouden wij wenschen dat 's recensenten bewering door deugdelijke bewijzen gestaafd werd. Nederlandsche componisten hadden vóor het midden der XVI^e eeuw in Duitschland burgerrecht verworven. Hendrik Isaac was een Vlaming [1], en zooals Eitner elders zelf bekent, « im deutschen Liede ganz und gar Deutscher [2] ». Waarom zouden de Nederlanders het Duitsche lied naderhand minder goed begrepen en « ruiniert » hebben? Overigens heeft die uitval tegen de Nederlandsche polyphonisten niets gemeens met de hier ongegronde en onrechtvaardige bewering, dat onze melodieën niet aaneenhangen.

Wij zegden, dat er in de 15^e-eeuwsche zangwijzen, in den regel, meer innigheid, meer gevoel heerscht dan in de

[1] Zooals blijkt uit zijn testament uitgegeven door EDM. VANDER STRAETEN, *Musique des Pays-Bas*, VIII, 529.

[2] *Monatshefte*, 1887, bl. 69.

16e-eeuwsche. Toch treft men onder deze laatste menige fraaie, frissche melodie aan. Kloeke, kernachtige muziek noemen wij bij voorbeeld de melodie onder Ps. 17 *Souterl.* [1], van « Een goet nyeu liet heb ick ghedicht » (*Antw. lb.*, nr 38).

Even krachtig en gezond klinkt onder Ps. 106, de melodie van « Een nyeu liedeken », nr 49 uit het *Antw. lb.*, tot hiertoe het eenige lied uit deze verzameling waarvan de dichter, Matthijs de Casteleyn, bekend is [2].

II. — De melodie bij de Rederijkers.

Wij noemden zooeven den rederijker Matthijs de Casteleyn. Gedurende de gansche XVIe eeuw oefenden de rederijkers in ons land, den grootsten invloed op de letterkunde. Welke

[1] Eene goede lezing van deze melodie « Stem : Alst begin 't », met enkele lichte varianten, treft men nog in 1635 aan, bij Stalpert, *Gulde-jaers feest-dagen*, bl. 602, voor het lied : « Wy vyeren heen | met goede reen. »

[2] Dit feit werd voor het eerst vastgesteld door Dr G. Kalff, *Het lied in de M. E.*, bl. 633. — De melodie te vinden bij F. van Duyse, *Oude Nederl. ldr., mel. uit de Souterl.*, nr 59, bl. 394 vlg.

waren hunne bemoeiingen, wat was hun invloed op muzikaal gebied en vooral op het gebied van het wereldlijk lied?

Ambros, die de rederijkers uit het Noorden van Frankrijk en uit België, Brabant en Vlaanderen van de *troubadours* doet afstammen, doet terecht opmerken, dat de eersten zich niet zooals de laatsten hoofdzakelijk op muziek en zangkunst toelegden.

De rederijkers, zegt de schrijver, bezaten niet zooals de *Meistersänger* een eigen liederenschat, maar beoefenden slechts de kunstpoëzie, waarvan een hunner, Matthys de Casteleyn, in zijne *Const van Rhetoriken*, hun de regelen voorschreef [1].

Matthijs de Casteleyn, in 1485 te Pamele bij Oudenaarde geboren, was de beroemdste rederijker van de eerste helft der XVI^e^ eeuw. Hij behoorde tot den geestelijken stand en stierf in 1553 of 1554. Te oordeelen naar het getal zijner werken, waarvan hij zelf in zijn voornoemd werk de lijst mededeelde, is hij een zeer vruchtbaar dichter geweest.

In hetzelfde werk, waarschijnlijk op het einde van zijn leven samengesteld, somt de dichter de regelen op, welke men bij het schrijven van « liedekins » in het oog heeft te houden [2] :

> Nu zijnder liedekins voor u jonge wichten
> Wilt ghi die beslichten / packt de woorden stranghe :
> Een clause zonder meer moet ghi eerstwaerf dichten
> Ende als ghi die hebt om dijns zins verlichten /
> Maect den voys daer op terstont metten ganghe /
> Dan maect d' ander clausen met dien sanghe /
> En volcompt dit / zoo ghi my ordineren ziet.
> Leest mijn liedekin boucskin vele ende langhe /
> Of muzijcke en woorden / en sullen accorderen niet.

Dat de dichter-rederijker hier waarheid spreekt, dat bij hem « muzijcke en woorden », dank zij de door hem ontworpen en

[1] *Gesch.*, II, 267.

[2] *De Const van Rhetoriken*, Gent, 1555, § 174.

in praktijk gestelde regelen, goed « accorderen », bewijzen 's mans *Diversche liedekins*.

De oudst bekende uitgave van deze liederen verscheen te Gent in 1574 [1]. Op de keerzijde van den titel leest men : « Den Drucker tot den goetwillighen zangher Saluyt. Lustighen Zangher die ghenouchte schept int zinghen, hier hebdy Casteleyns Liedekins met de voysen oft wysen daer by ghevought / die ick met groote moeyte / cost ende arbeyt / deur langhe ende veel zouckens vercreghen hebbe van zommighe liefhebbers binnen ende buyten Audenaerde / ende daer naer op musijck noten ghestelt / op dat / die de wysen niet en weten te beter moghen daer aen gheraken. »

De verzameling bevat een en dertig liederen, alle vergezeld van hunne melodie of van de aanduiding daarvan, met uitzondering van het voorlaatste nummer, een geestelijk lied, waarvan noch de melodie noch de zangwijs wordt opgegeven.

De vermelding, dat Casteleyn zelf zijne liederen zou hebben « op noten gestelt », voorkomende op den titel eener uitgave in 1616 te Rotterdam verschenen [2], wordt niet alleen door den titel der uitgave van 1574 tegengesproken, maar ook nog door het feit dat verschillende dezer *Liedekins* op in dien tijd bekende wijzen gezongen werden.

Het lied nr 22, « Ghepeys, ghepeys vol van envyen », komt voor, zooals we reeds zagen, in het *Antw. lb.* (1544); de melodie wordt met den aanhefsregel, als zangwijs in de *Souterlie-*

[1] Bij Geleyn Manilius. Er moet nochtans eene vroegere uitgave van sommige dezer liederen — misschien op losse bladen gedrukt — bestaan hebben, vermits in de uitgaven van 1544 en 1551, waarover nader, twee stukken uit de *Diversche liedekins* opgenomen zijn. Willems, *Oude Vl. ldr.*, bl. 62, deelt het lied *Op den Slag van Pavia* naar een los blad mede en doet bemerken, dat Casteleyn zelf naar een vroegere uitgave schijnt te verwijzen, wanneer hij in zijn *Const van Rhetoriken*, t. a. p., zegt : « Leest mijn liedekin boucskin. »

[2] « Hierachter zijn nog ghevoecht alle de Liedekens by denzelven Autheur op Noten gestelt. »

dekens (1539) gevonden. Het lied was dus reeds sedert lang populair, toen het voor het eerst werd uitgegeven met vermelding van den naam des dichters. De melodie is bij Casteleyn op verre na niet zoo goed bewaard als in de *Souterliedekens*. Een vierstemmige bewerking, door een onbekenden componist, wordt reeds in *Het ierste musyck boecxken* (1551) gevonden [1].

Van een ander lied van Casteleyn, nr 23 : « O tijt seer lustich vol melodyen », komt een vierstemmige bewerking door Tielman Susato voor, in *Het tweeste musyck boecxken* (1551) [2].

De melodie van nr 16, een lied op den slag van Pavia (1525), is niets anders dan de toepassing eener destijds zeer geliefde zangwijs : « Den lustelijcken mey is nu inden tijt », die men insgelijks aantreft in de *Souterliedekens*, onder Ps. 73 [3] :

[1] Vgl. bij J.-C.-M. van Riemsdijk, t. a. p., tekst nr 24 (eerste strophe).

[2] Vgl. bij denzelfde, tekst nr 47 (eerste strophe).

[3] Zie F. van Duyse, *Oude Nederl. ldr., mel. uit de Souterliedekens*, bl. 315-325.

Stellig is het, dat deze zangwijs wonderwel op de woorden past. Wil men deze muziek met inachtneming der taalmetriek voordragen, zonder al te streng de maat te volgen, eenigszins *tempo rubato* zingende, zooals het volk zingt en de alleenzang toelaat te zingen, dan zal men bemerken, vooral bij de laatste verzen, de strophe « Borbon vaillant », enz., dat het moeielijk zou zijn met meer kracht en klem, met meer muzikale waarheid het woord op muziek te brengen.

De melodie van nr 7 : « O slinger minne zeer wildt van zinne », is nogmaals een *arrangement* van de voorgaande.

Een niet minder fraaie en wel gedeclameerde zangwijs vinden wij bij nr 30 : « Verblijdt u Vlaender-landt schoon bloeme », een lied op den vrede van « Aeyghersmoorte » (Aiguesmortes, 1538).

Dezelfde melodie dient ook voor nr 10 : « Venus eertsche Goddinne », doch hier is zij minder goed bewaard, en vindt men ze met verkortingen aangewend. Dit alles bewijst, dat de muziek bij de liederen van Casteleyn gevoegd, bestaat uit *arrangementen* van melodieën destijds in gebruik. Hetzelfde had plaats bij de meeste liederen door de rederijkers vervaardigd of uitgegeven.

Op het Gentsche Landjuweel van 1539, de eerste plechtigheid van dien aard, waarvan gedrukte bewijzen bestaan, werden blijkens de *Spelen van sinne* ten gevolge van dien prijskamp uitgegeven, geene liederen voorgedragen.

Op een dertiental liederen tijdens het Antwerpsch Landjuweel van 1561 gezongen, wordt de wijs slechts bij twee vermeld. « Het was een proper knechtken reyn » werd voorgedragen op de wijs « Tis heden den dach der vrolyckheyt », eene 15e-eeuwsche navolging van een oud Latijnsch Kerstlied [1]. Het andere lied, « Lof God die ons verstand », heeft tot wijsaanduiding eene ons onbekende melodie « In vruechden triumphant ».

Bij een dertigtal liederen, in 1562, te Brussel, ter gelegenheid van het jaarlijksch Pinksterfeest der *Coren-blomme* voorgedragen [2], wordt integendeel telkens de wijs vermeld, en bij een twaalftal daarvan vindt men melodieën aangeduid, die ook onder die der *Souterliedekens* voorkomen [3].

[1] Nederlandsche tekst met de melodie bij BÄUMKER, *Niederländische geistliche Lieder,* nr 10.

[2] *Refereynen ende liedekens van diversche Rhetoricienen,* Brussel, Michiel van Hamont, 1563.

[3] Zooals de melodieën te vinden onder Ps. 1, 7, 11, 14, 17, 18, 37, 41, 65, 67, 72 « D'où vient cela » (ged. van MAROT), 73, 134.

Hebben de Rederijkers der XVI^e eeuw op het gebied van het lied, voor zooveel den tekst betreft, al zeer weinig geleverd, zoodat de frissche oude gezangen door stijve, doorgaans aan de mythologie ontleende rijmelarijen vervangen werden, en het lied « onder de handen der factors al zijne natuurlijke bevalligheid verloor » [1], op het gebied der muziek was hun invloed nog onbeduidender. Zij bepaalden er zich bij, hunne rijmen pasklaar te maken op de eene of andere « bekende zangwijze ».

III. — Ecclesiasticus van Jan Fruytiers (Antwerpen, 1565).

In 1565 verscheen te Antwerpen een geestelijk liederboek getiteld : *Ecclesiasticus oft de wijse sproken Iesu des soons Syrach, door Jan Fruytiers*. Volgens den titel, is het werk « Nu eerstmael deurdeelt en ghestelt in Liedekens, op bequame en ghemeyne voisen, naer uitwijsen der musijck-noten daer by ghevoecht ».

Fruytiers, waarschijnlijk in Brabant geboren, was requestmeester van Prins Willem I en een ijverig voorstander van de Hervorming. Niet alleen bevat zijn boek een aantal melodieën uit de *Souterliedekens*, benevens eenige dansliederen en andere populaire melodieën uit dien tijd, waaronder ook enkele Fransche, maar bovendien komen daarin nog eenige melodieën voor met Nederlandsche wijsaanduiding, die oorspronkelijk bij teksten van Luther [2], en andere die bij geestelijke liederen of tot de psalmberijming der Nederlandsche Hervormden behooren [3].

[1] Prudens van Duyse, *Verhandeling over den drievoudigen invloed der Rederykkameren*. 1859, bl. 57.

[2] Zooals : nr 8, « Nu vreucht u allen (Nun freut euch) » ; — nr 31, « O Vader Gods in hemelryck (Vater unser in Himmelreich) »; — nr 70, « Een vasten burch (Ein feste Burg) ».

[3] Zooals nr 24, « Een Venus dierken, oft Onwaect nu Israel ». De eerste stemaanduiding slaat op een wereldlijk lied dat tweemaal in het *Antw. lb.*

Ook worden sommige dezer zangwijzen aangeduid door aanvangsregelen getrokken uit de psalmberijming van Clém. Marot [1].

Douen heeft aangetoond hoe sommige melodieën der Fransche Gereformeerden hun ontstaan te danken hadden aan wereldlijke liederen of aan fragmenten daarvan [2].

Volgens dezen schrijver is de zangwijze van Ps. 25, « A toy, mon Dieu mon cœur monte », slechts eene navolging van de melodie dienende voor het lied : « Het was my wel te voren geseyt », zijnde de aanvangsregel van de tweede strophe van nr 26, *Antw. lb.*, « Een oudt liedeken ». Douen vond de melodie in den *Superius* eener meerstemmige bewerking door Gheerkin, voorkomende in het reeds vermelde Hs. toebehoord hebbende aan Zeghere de Male, van Brugge [3].

(nrs 36 en 212) gevonden wordt; de tweede, op een geestelijk lied z. j., vermeld door Wackernagel, *Lieder der niederl. Reformierten,* en dat ook in *Een nieu liedenboeck* van 1562 te vinden is; — nrs 67 en 108, met wijsaanduiding « Mijn siele looft den Heere » (Ps. 103), die echter worden voorgedragen op de melodie van Ps. 1 der Fransche Gereformeerden; — nr 111, met wijsaanduiding « Godt der Goden Heer » (Ps. 50), doch waarbij men de melodie van Ps. 68 der zelfde Gereformeerden vindt.

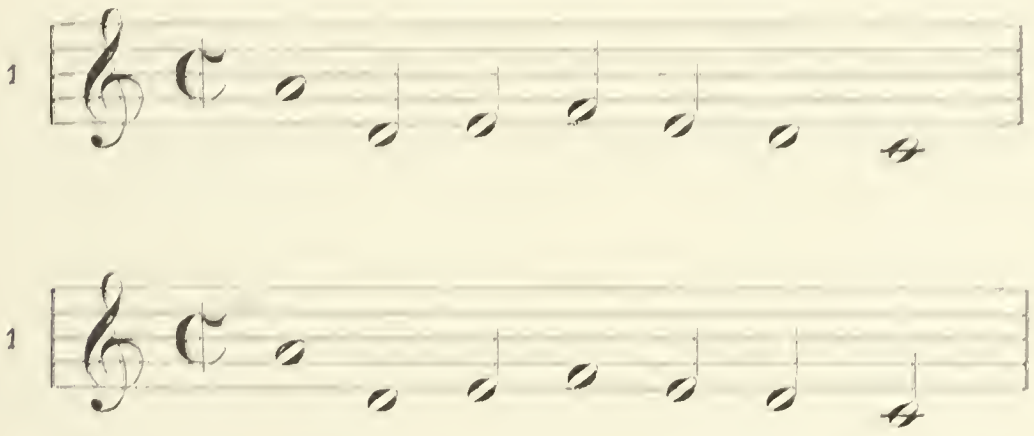
[1] Zooals nr 77, « Seigneur Dieu, oy l'oraison » (Ps. 143); — nr 84, « Du fonds de ma pensée » (Ps. 130); — nr 91, « Donne secours, Seigneur » (Ps. 12); enz.

[2] *Clément Marot et le Psautier Huguenot,* I, bl. 720 : « Notre psalme XXV n'est qu'une imitation d'un air flamand dont Bourgeois (c. 1500 ± 1561) a émondé avec un goût parfait la végétation luxurieuse et désordonnée. »

[3] Deze bewerking werd voor het eerst in partituur uitgegeven door De Coussemaker, *Notice sur les collections musicales de la bibliothèque de Cambrai,* enz., Bijlagen, nr 6, bl. 15, en later door R.-J. van Maldeghem, *Trésor musical,* 1889 (musique profane), nr 2. Dezelfde vierstemmige bewerking van het lied, onder den naam van Geerhart, wordt mede gevonden in *Het ierste musyck boecxsken,* gedrukt bij Tilman Susato, 1551 (zie de uitgave van J.-C -M. van Riemsdyk, nr 22). De melodie wordt ook nog in latere Nederlandsche liederboeken aangetroffen.

De melodie welke als nr 7 in den *Ecclesiasticus* voorkomt, met wijsaanduiding : « Een out grysaert oft, Ick heb de werelt seer bemint » [1], bewijst, dat deze zangwijs bij Cheerkin, waar men haar in den Superius terugvindt, nog al eenige veranderingen heeft ondergaan. Het is mogelijk dat, zooals Douen door het naast elkander plaatsen der muzikale teksten wil aantoonen, Bourgeois de melodie van dien Psalm gedeeltelijk aan het genoemde lied ontleende, wanneer men althans niet wil aannemen dat de overeenkomst aan een bloot toeval moet worden toegeschreven [2].

Met evenveel recht kan de vraag gesteld worden of de melodie van Ps. 130 niet voor een deel ontleend is aan het klaaglied « Van die coninghinne van Denemercken » [3], waarvan men den tekst onder nr 125 van het *Antw. lb.* aantreft. De melodie daarvan is te vinden onder nr 20 van den *Ecclesiasticus*. Wij laten de beide melodieën volgen :



[1] « *Ey*, out grisaert », is de aanvang van het *refrein* van nr 26, bl. 37, *Antw. lb.*; « Ick heb de werelt seer bemint » is de aanvang van nr 196, bl. 301, uit dezelfde verzameling; beide liederen werden dus op dezelfde wijs gezongen.

[2] De melodie van Ps. 25 werd later, bij de Lutheranen, op het lied « Ich will ganz und gar nich zweiflen » en andere geestelijke gezangen toegepast. Zie Ph. Wolfrum, t. a. p., bl. 138 en 232.

[3] Isabella of Elisabeth van Oostenrijk, jongste zuster van Keizer Karel en echtgenoote van Christiaan II, koning van Denemarken.

2
2
3
3
4
4
5
5

Werd de melodie van Ps. 130 niet aan het klaaglied ontleend, dan moet men toch erkennen dat de fragmenten in de beide zangwijzen met 1, 4, 5 en 7 geteekent nog al eenige gelijkenis met elkander hebben.

Ziehier de eerste strophe van het fraaie oorspronkelijk wereldlijk lied, op de door den *Ecclesiasticus* bewaarde muziek gebracht :

Dit lied moet zeer populair geweest zijn [2]. Men vindt de

[1] « Van die coninghinne », enz., vers met vierdubbelen voorslag.

[2] Eene bijna letterlijke, ofschoon achtregelige Fransche vertaling, van 1526, met aanvang « Perverse roue d'aventure, sur la voix : J'ay vu le temps que je soloie », werd opnieuw uitgegeven door Émile Picot, *Chants historiques français du XVI^e siècle* (Revue d'histoire littéraire de la France, II (1895), 48). Het Nederlandsche lied heeft negenregelige strophe.

melodie insgelijks (nr 124) in *Een dev. eñ pr. boecxken* (1539), in *Het prieel der gheestelijcke melodie,* Brugghe, 1609 (bl. 163) en bij J. Stalpert, *Gulde-jaers feest-dagen* (1635), bl. 403 en bl. 962.

Het wordt aangegeven als wijs, voor de *Geuzenliederen :* « Alsmen schreef duyst vijfhondert ‖ en daar toe noch vijftich iaer » (Lied van de vier martelaren binnen Lier) [1]; en « Eylaes, wy moghen wel claghen » (Claechliedt vande paepsche soldaten) [2].

In het voornoemde liederboek van 1539 komen (nrs 124-132) niet minder dan negen liederen voor « op die selve wise ». In *Het Paradiis der gheesteliicker vreuchden,* Antw., 1617, wordt de wijs « O radt van avendturen » aangehaald voor zeven liederen (bl. 3, 51, 71, 111, 113, 209), waarvan alleen het eerste in *Een dev. eñ pr. boecxken*, onder nr 130, en het laatste in *Het prieel der gheestelijcke melodie* terug gevonden worden.

Ziedaar reeds zeventien verschillende liederen welke op een en dezelfde melodie werden voorgedragen. Het lijdt echter geen twijfel of deze zangwijze, die wij gedurende eene gansche eeuw (1539-1635) in onze liederboeken terugvinden, zal aan een nog veel grooter getal liederen tot zangwijs verstrekt hebben.

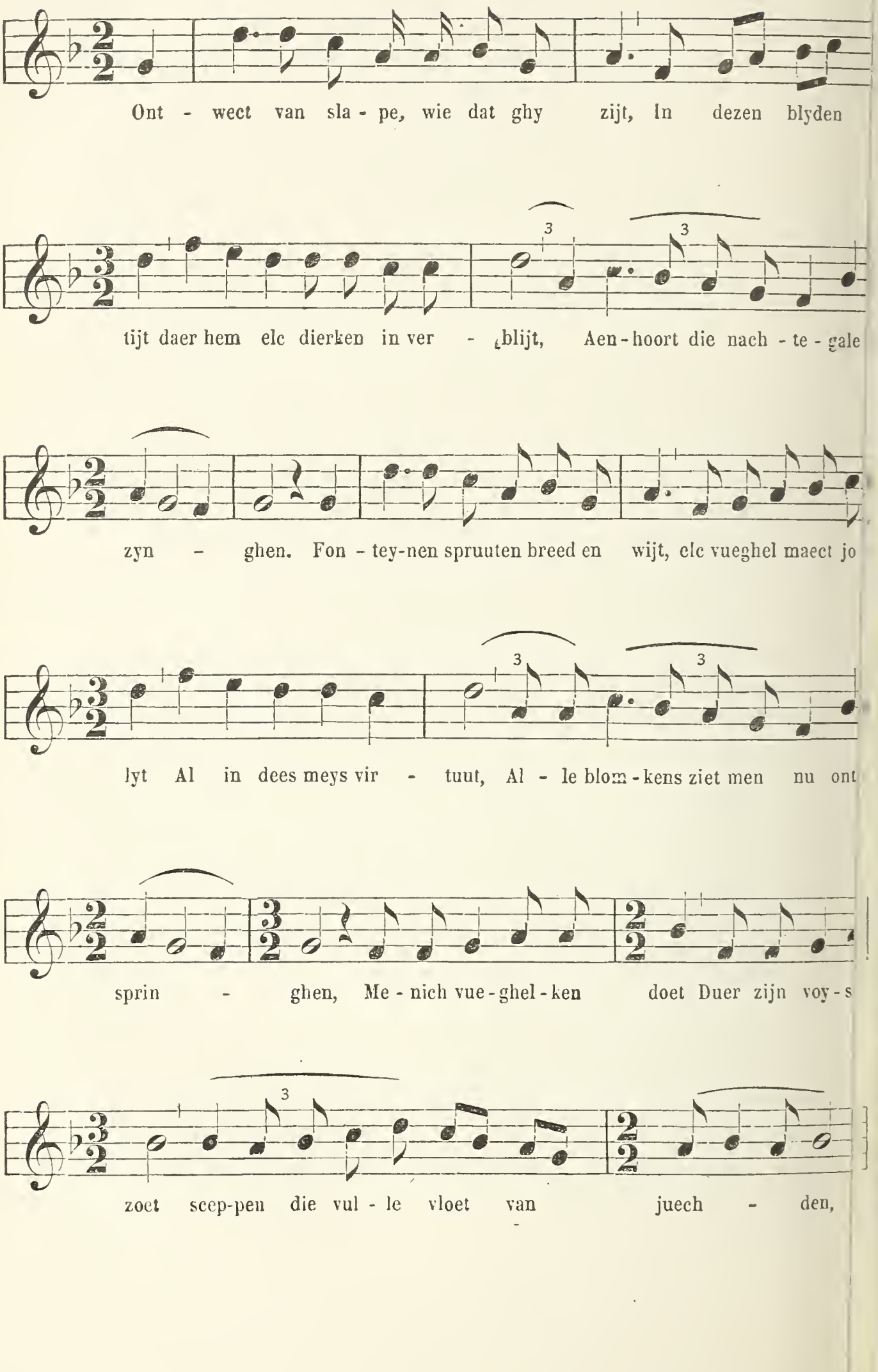
Onder de fraaie melodieën die men in den *Ecclesiasticus* ontmoet, mag vooral de hierna volgende gerekend worden. De tekst daarvan is ons bewaard gebleven in een 16e-eeuwsch liederboekje in Hs [3]. Reeds vóor de verschijning van Fruytiers' verzameling was die zangwijze in de Hervormde gemeente bekend, en werd zij gebruikt voor het lied « Hoort toe wat Paulus wtleyt », voorkomende in *Een nieu liedenboeck*, 1562 [4].

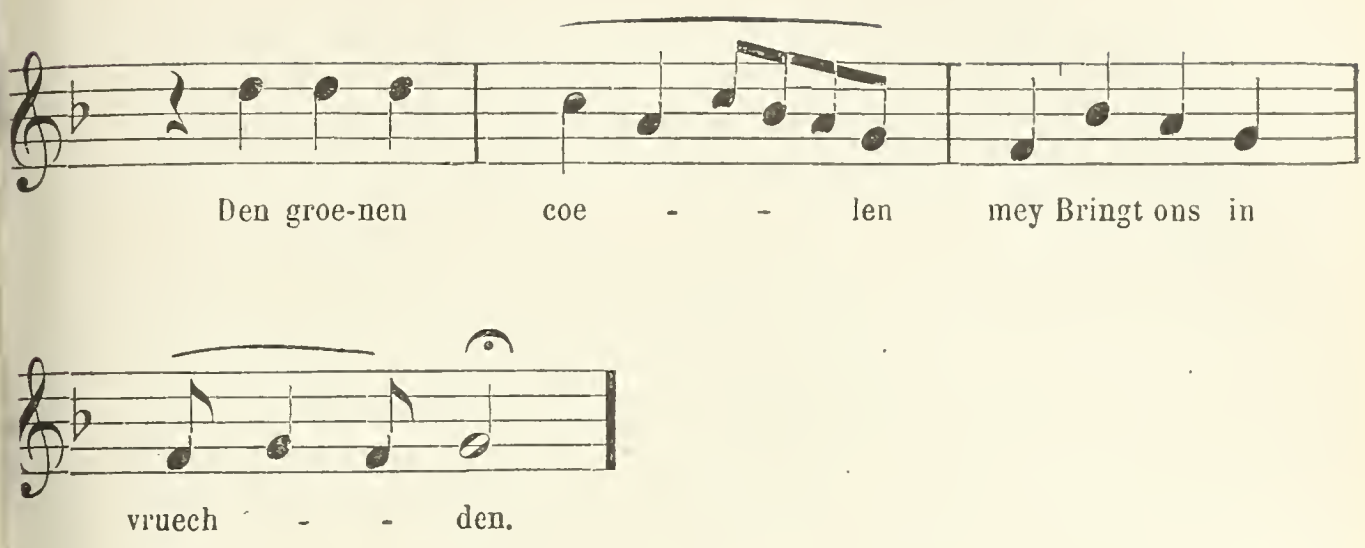
[1] *Veelderhande liedekens*, 1569, bl. 46, herdrukt bij Wackernagel, t. a. p., nr 55, bl. 126.

[2] Zie H.-J. van Lummel, *Nieuw Geuzenliedboek*, bl. 151.

[3] De volledige tekst met de melodie is te vinden in het *Tijdschr. voor Noord-Nederl. mzgesch.*, III (1891), art. van F. van Duyse, bl. 111 vg.

[4] Zie dit lied bij Wackernagel, t. a. p., bl. 126, en de beschrijving van het Lb. aldaar, bl. 14.


Ont - weet van sla - pe, wie dat ghy zijt, In dezen blyden
tijt daer hem elc dierken in ver - blijt, Aen - hoort die nach - te - gale
zyn - ghen. Fon - tey - nen spruuten breed en wijt, elc vueghel maect jo
lyt Al in dees meys vir - tuut, Al - le blom - kens ziet men nu ont
sprin - ghen, Me - nich vue - ghel - ken doet Duer zijn voy - s
zoet scep - pen die vul - le vloet van juech - den,



Eene vierstemmige bewerking met dezelfde, doch hier minder goed bewaarde melodie in den superius, door Theo Evert, een componist van wien men tot hiertoe geene levensbijzonderheden en ook geene andere werken kent, komt voor in *Een Duytsch musyck boeck* (1572) [1]. Dezelfde melodie wordt ook nog gevonden onder de stukken uitgegeven door eene Haarlemsche rederijkerskamer [2] en verder in het Luitboek van Thysius [3].

Op een nauw verband tusschen tekst en melodie was men toen nog nergens bedacht; eerst met het aanbreken der volgende eeuw zou men, in Italië, naar zulk eene overeenstemming trachten. De oude contrapuntisten, de geleerde musici, die den tekst slechts eene bijzaak achtten, bekreunden zich daarom zoo weinig, dat zij niet zelden het plaatsen der woorden onder de noten, geheel en al aan den zanger overlieten.

Het vroeger vermelde *Odhecaton* bevat ongeveer honderd vijftig meerstemmige liederen voor welke alleen de eerste drie

[1] Partituur-uitgave bij F. VAN DUYSE, t. a. p., bl. 166.

[2] *Const-thoonende Iuweel, by de loflijcke stadt Haerlem, ten versoecke van Trou moet blijcken, int licht gebracht* (1607), bl. Oo, v°.

[3] Naar het Hs. van het begin der XVII^e eeuw. uitgegeven door D^r J.-P.-N. LAND (*Tijdschr. der Vereeniging voor Noord-Nederl. mzgesch.*, 1885-87, n^r 62).

of vier woorden van den tekst zijn opgegeven. Maar het volk, en onder dien naam begrijpen wij volksdichters, componisten en zangers, waarbij tekst en muziek gelijken tred houden, kon het verband tusschen taal en muziek nooit op dergelijke wijze miskennen.

In het hier besproken lied uit den *Ecclesiasticus,* wordt de eenvoudige taal van den dichter door de muziek op natuurlijke, ongewrongene wijze teruggegeven. Hierdoor wordt des zangers taak vergemakkelijkt, en laat het zich ook verklaren waarom dit lied zoo langen tijd bijval bleef genieten.

IV. — De melodie van de Geuzenliederen.

Onder de voornaamste voortbrengselen der poëzie gedurende het tijdvak der Hervorming treden naast Fruytiers' *Ecclesiasticus*, de Geuzenliederen op, die meestal werden voorgedragen op wijzen aan volksliederen ontleend.

Moeten sommigen dezer liederen, — zooals bij voorbeeld die welke voorkomen in *Een nieu liedenboeck* (1562) [1], — beschouwd worden als tot de geestelijke liederen behoorende en vallen zij daardoor buiten ons bestek, andere, zooals de eigenlijke *Geuzenliederen*, waarin een of ander historisch feit wordt bezongen, moeten onder de wereldlijke gezangen

[1] *Een nieu liedenboeck, van alle nieuw ghedichte liedekens, die noyt in druck en zijn gheweest gemaeckt wt den Ouden ende Nieuwen Testamente,* 1562. Beschreven met aanduiding der wijzen door WACKERNAGEL, *Bibl. der Niederl. Reformierten* (bl. 14), bij wien men een uitstekend overzicht van de liederen en liederboeken der hervormingsgezinden aantreft. De oudst bekende uitgave van het Geuzenliederboek dagteekent van 1581.

In de uitgave van H.-J. VAN LUMMEL, *Nieuw Geuzenlied-boek*, Utrecht, z. j., waarin de liederen chronologisch zijn gerangschikt, wordt in het eerste lied een feit bezongen, dat in 1564 voorviel. In VAN LUMMEL'S boek worden de wijzen aangegeven, wat niet geschiedt in VAN VLOTEN'S *Nederlandsche geschiedzangen*, Amst., 1852.

gerangschikt worden. Intusschen leeren de geestelijke zoowel als de niet-geestelijke liederen ons door de aanduiding der zangwijze de aanvangsregelen van een groot getal wereldlijke liederen kennen, en daardoor ook de melodieën welke destijds het meest gezongen werden.

Onder de geestelijke, bij de Geuzenliederen gebruikte « stemmen », moeten wij de aldaar aangehaalde psalmen der Nederlandsche Gereformeerden rangschikken, meermalen door aanvangsregelen getrokken uit Dathenus' berijming (1566), aangeduid.

De heerlijke melodie van Ps. 36, later door De Bèze voor zijne berijming van Ps. 68 « Que Dieu se montre seulement », gebruikt, welke psalm door Douen de « Marseillaise huguenote » wordt genoemd, komt, van al de zangwijzen aan de Nederlandsche Gereformeerden ontleend, in de Geuzenliederen het meeste voor [1].

Enkele malen worden de melodieën der aangeduide wijzen [2] in de *Souterliedekens* gevonden [3], terwijl men ook sommige daarvan aantreft in den *Ecclesiasticus* en in 17e-eeuwsche liederbundels, zooals in Valerius' *Gedenck-clanck*, 1626, of in *Den singende zwaan* (1ste uitg., 1655), enz.

De Wilhelmus-melodie wordt bij niet minder dan vijftien liederen vermeld [4].

Onder de melodieën der Geuzenliederen welke men ook in den *Ecclesiasticus* vindt, behoort de tot hiertoe onuitgegeven

[1] Zie Van Lummel, bl. 43, 116, 222, 266, 339, 355, 409, 417, 448.

[2] Men vindt de wijzen aangeduid door Dr Loman, in *Register der Geuzenliederen*, in *Bouwsteenen* (uitg. der *Vereeniging voor Noord-Nederl. muzgesch.*), II, 218 vg., en onder de teksten bij Van Lummel, t. a. p.

[3] Zooals *Sout.*, Ps. 13, Van Lummel, bl. 68; Ps. 35, V. L., bl. 46; Ps. 67, V. L., bl. 154; Ps. 82, V. L., bl. 92, vgl. ib. 57; Ps. 83, V. L., bl. 147 en 206; Ps. 85, V. L., bl. 373; Ps. 73, V. L., bl. 214, 349; Ps. 141, V. L., bl. 269.

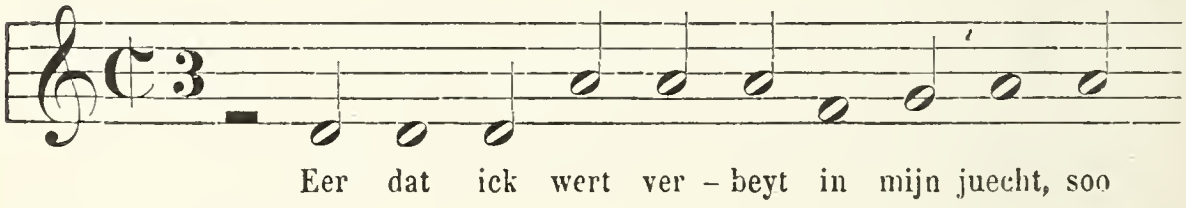
[4] Zie Van Lummel, bl. 114, 182, 203, 204, 230, 240, 251, 264, 284, 298, 359, 396, 451, 495, 516.

zangwijze van het lied « Ick hope dat den tijt noch comen sal » (1566). De tekst, te vinden in *Een nieu Geusen lieden-boecxken*, 1588 [1], werd gezongen « op de wijse : Broeders en susters en vreest doch niet ».

Dit laatste lied, bewaard in *Veelderhande liedekens*, 1569 [2], werd gezongen « Nae de wijse : Ick heb ghedraghen wel seven jaer ». De tekst van dit wereldlijk lied, « Een oudt liedeken », komt voor in het *Antw. lb.*, nr 90. De eerste strophe daarvan luidt :

Ick hebbe ghedraghen wel seven iaer
Een pacxken van minnen, tvalt mi te swaer,
Ick ben bedroghen.
Ick waende den wilden valc hebben gevangen,
Hi is mi ontvloghen [3].

Onder nr 115 van den *Ecclesiasticus*, vindt men de melodie met wijsaanduiding « Ick heb ghedraghen wel seven iaer ». Deze melodie, waarvan het begin eenigszins herinnert aan den aanvang van « Een boerman had een dommen sin » (tekst, *Antw. lb.*, nr 35, mel. *Souterl.*, Ps. 86), behoort, naar onze meening, tot de xve eeuw.



[1] Beschreven door Wackernagel, t. a p., bl. 40; tekst aldaar herdrukt, bl. 164, en door Van Vloten, t. a. p., I, 271, alsmede bij Van Lummel, t. a. p., bl. 15.

[2] Wackernagel, t. a. p., bl. 125.

[3] *Wilde valc*, type van middeleeuwsche beeldspraak, waarbij de minnaar voorgesteld wordt onder de gedaante van een valk (Dr G. Kalff, *Het lied in de M. E.*, bl. 193).

Het Geuzenliedje zal dus geklonken hebben :

De wijze waarop wij de genealogie van de voormelde melodie vaststelden, kan ook op een ander lied worden toegepast. Het lied « Wy Geuskens willen nu singhen », op de inneming van den Briel, 1 April 1572 [1], werd gezongen op de wijs « Ick ghinc eenmael spaceren ».

Dit laatste was waarschijnlijk eene navolging van het Duitsche geestelijke lied : « Ich gieng einmal spacieren », pastiche van een wereldlijk lied voorkomend op een vliegend blad van c. 1570 en aanvangend : « Einmal thet ich spatzieren [2] ».

De strophenbouw in het Nederlandsch lied « Wy Geuskens » is dezelfde als in de twee Duitsche. Het geestelijk lied, zegt Böhme, is uit den kerkzang reeds lang verdwenen, maar de schoone wereldlijke melodie is ons bewaard gebleven in het evangelisch koraal « Von Gott will ich nicht lassen ».

Deze melodie is dezelfde als die welke oorspronkelijk diende voor het Fransche lied : « Une jeune fillette », waarvan de tekst in eene Fransche liederverzameling van 1557 gevonden wordt [3]; de tekst vergezeld van de melodie komt voor in een anderen Franschen liederbundel van 1576 [4] :

[1] Tekst bij Van Lummel, t. a. p., bl. 103, waar men bl. 302 een ander lied op dezelfde wijs aantreft. — De melodie werd vroeger uitgegeven door Dr Loman, onder nr 2 zijner *Twaalf Geuzeliedjes* (Amst.-Utrecht, 1872).

[2] Böhme, *Alt. Lb.*, nr 641, bl. 751.

[3] *Recueil de plusieurs chansons*, enz., Lyon. Zie Weckerlin, *L'ancienne chanson populaire en France,* xx, en 464. Het lied kan dus reeds vóor 1557 gedrukt zijn geweest.

[4] *Le Recueil des plus belles et excellentes chansons en forme de voix de ville,* enz., par Jehan Chardavoine, de Beaufort-en-Anjou. Paris, 1576, nr 59.

Onder den titel « Une jeune fillette » treft men bij Camphuyzen [1], bij Valerius [2], en in het *Luitboek van Thysius* [3], eene melodie aan, die in den grond dezelfde is als de bovenstaande.

In den *Delfschen Helicon* (1729) [4], vindt men den tekst van een « Amoureus liedeken, stemme alst begint », dat nagenoeg denzelfden strophenbouw heeft als het Fransche lied :

Reyn Maegdeken met eeren /
Laet ons te samen gaen /
Hier buyten wat spanceren /
Daer de Roosjes staen /
Al in de velden groen /
Met malkander / wy sellen
Als twee schoon Liefjes doen
Ons secreeten vertellen.

Dat ook dit lied op eene met de hier besprokene in verband

[1] *Stichtelyke rymen*, 1624, eerste uitg., bl. 111.

[2] *Nederlandtsche gedenck-clanck*, 1626, bl. 180, « Stem : Almande nonette, of : Une jeusne fillette ».

[3] Uitg. door Dr Land, t. a. p., nr 124.

[4] *Delfschen Helicon ofte Grooten Hollandschen nachtegael*, den 49en druck. Amst., 1729, bl. 82.

staande melodie gezongen werd, ziet men bij Stalpert [1], die onder de stemaanduiding « Reyn maechdeken met eeren » de volgende melodie heeft :

V. — De melodieën van vreemden oorsprong.

Reeds vroeger werd door ons gewezen op de liedergemeenschap die wij sedert de XIVe, maar vooral in de XVe eeuw met Duitschland hadden.

Het *Antw. lb.* bevat een aantal liederen die bewijzen, dat die gemeenschap tot in de XVIe eeuw bleef voortbestaan. Waar de teksten aan Duitschers en Nederlanders gemeen waren, mag men ook aannemen dat door beide volkeren gewoonlijk, voor hetzelfde lied, dezelfde melodie werd gebezigd.

Daarentegen schijnt het, dat vóór de XVIe eeuw weinig Fransche melodieën op Nederlandsche teksten werden toegepast; waar dit gebeurde moet het als eene uitzondering worden aangezien.

Er worden althans geene Fransche wijzen vermeld bij de 15e-eeuwsche geestelijke liederen, uitgegeven door Hoffmann von Fallersleben [2], waarvan Bäumker later de melodieën bekend maakte [3]. Evenmin geeft het 16e-eeuwsche Hs. van Marigen Remen [4] Fransche wijzen op, of worden er zulke

[1] *Extractum Catholicum,* 1631, bl. 166.

[2] *Hor. Belg.*, X.

[3] *Niederländische geistliche Lieder.*

[4] Catalogus der bibliotheek van de *Maatsch. der Nederl. Letterk.* Leiden, bl. 12. Zie Dr Acquoy, *Het geest. lied in de Nederl. vóór de Hervorming,* bl. 14, 85 en 107, aant. 2.

gevonden in het Hs. nr 1042 van Meerman [1], dat uit het begin der XVIe eeuw dagteekent.

Eerst in *Een dev. eñ pr. boecxken* en in de *Souterliedekens* treffen wij Fransche zangwijzen aan.

In de eerstgenoemde verzameling worden een drietal Fransche melodieën als « wijs » aangeduid; namelijk :

1° « Tant que vivray » voor nr 133, een lied dat, door Marot in 1524 gedicht, reeds in 1530 te Parijs bij Attaignant gedrukt werd [2], en later in de menigvuldige uitgaven van het te Antwerpen-Leuven gedrukte *Livre septiesme* opgenomen; dikwijls in onze liederboeken, zelfs nog tot in de XVIIe eeuw, als stem wordt aangehaald [3].

2° « Vecy l'amour qui tient mon cœur en payne », waarin Scheurleer [4] een lied meent te herkennen, dat reeds in een ten jare 1581 te Lyon verschenen liederboek wordt gevonden.

3° « Voys van de busonnette » voor het lied « Bedrijft nu vruecht, bedrijft nu melodie ». De meening, uitgedrukt door Scheurleer [5], dat hier de melodie van het Fransche 15e-eeuwsche lied « En l'hombre d'un byssonnet » zou vermeld zijn, kan zeer gegrond zijn; te oordeelen naar het geestelijk Nederlandsche lied, is de strophenbouw der beide teksten echter geheel verschillend.

De invloed der Fransche taal was vooral sterker geworden in den aanvang der XVIe eeuw en aan het hof van Margareta van Oostenrijk, die, als verloofde van den dauphin — later Karel VIII — hare kinderjaren in Frankrijk had doorgebracht. De te Brussel berustende liederboeken welke haar weleer

[1] Beschreven door Dr Acquoy, *Bijlagen tot het verslag der Historische Commissie,* bl. 56 vlg., in de Handelingen en mededeelingen van de voornoemde maatschappij.

[2] *Vingt et cinq chansons musicales en la tabulature des Orgues Épinettes Manicordions,* enz. Aangeh. bij D.-F. Scheurleer, t. a. p., bl 342, en beschreven door Raimslecht, *Monatshefte,* II (1870), bl. 125.

[3] Zie Dr Land, *Het luitboek van Thysius,* nr 120.

[4] T. a. p., bl. 343.

[5] T. a. p., bl. 317. Vgl. de melodie « La buissonnette », uitg. door Van Maldeghem, *Trésor musical* (*mus. profane*), 1883, nr 4, bl. 9, volgens de tafel, doch zonder bronaanduiding, « solo » genoemd.

toebehoorden, bevatten dan ook, zooals wij reeds zagen [1], buiten het fraaie : « Ghequetst ben ick van binnen », met de bewerking van P. de la Rue, geene andere dan liederen met Franschen tekst.

Onder de Fransche daar voorkomende stukken vindt men een lied « J'ai my mon cuer en un lieu seulement [2] », variante van het lied « J'ai my mon cœur en une seulement », dat als stem bij Ps. 127 der *Souterliedekens* wordt aangehaald.

De tien Fransche aanvangsregelen die in den laatstgenoemde bundel als « stem » worden aangegeven behooren tot Fransche *wereldlijke* liederen [3].

Van zes dezer liederen waarvan de melodie in dezelfde verzameling onder Ps. 72, 103, 113, 117, 128 en 135 te vinden is, komen meerstemmige bewerkingen voor met de eerste strophe van den oorspronkelijken Franschen tekst, in de verzameling van den Parijschen drukker Attaignant [4]. De wijzen : « Dou vient cela (belle je vous supplye) » en « Languir me fault (sans t'avoir offensée) », vermeld bij Ps. 72 en 103, zijn de aanvangsregelen van liederen in 1525 door Marot gedicht.

De onder Ps. 81 *Souterl.* aangegeven 15e-eeuwsche melodie « Sur le pont d'Avigon (d'Avignon) » ontmoetten wij vroeger.

De melodie voor het lied « De ma tristesse et de mon plaisir » (volgens Attaignant : « De mon triste deplaisir ») bij Ps. 113 aangeduid, was mede in Engeland bekend. Zij is te vinden in een Hs. van den tijd van Hendrik VIII (1491 † 1547) voor het lied « Pastime with good company [5] ».

[1] Zie bl. 144 hierboven.

[2] Vierstemmige bewerking uitgeg. door Rob. van Maldeghem, *Trésor musical,* 1888, bl. 3. Vgl. eene driestemmige bewerking bij Commer, *Collectio oper. music. Batav. saec. XVI*, t. XII, nr 26, bl. 77.

[3] Zij zijn te vinden onder Ps. 31, 72, 81, 95, 103, 113, 117, 120, 128, 135. Een lied « Pour lamour my » door de tafel onder Ps. 84 opgegeven, wordt bij de melodie van dien Ps. niet meer vermeld.

[4] Deze liederen zijn herdrukt bij Commer, t. a. p., nr 5 (Ps. 72); — nrs 4 en 24 (Ps 103); — nr 3 (Ps. 103); — nr 26 (Ps. 117); — nr 2 (Ps. 128).

[5] W. Chappell, *The ballad litterature and popular music of the olden time,* Londen (z. j.), I, 56.

Verschillend van den strophenbouw van Ps. 31, « Na de wise : L'amour de moy », is de strophenbouw van het 15e-eeuwsche « Lamour de moy », te vinden in eene Fransche liederverzameling van den tijd [1].

Schreven onze componisten, zelfs zij die Nederlanders van geboorte waren, slechts zelden op Nederlandschen tekst [2], ze lieten ons daarentegen een zeer groot getal compositiën na met Franschen tekst, die, in de XVIe eeuw, te Antwerpen en te Leuven in een aantal liederbundels werden afgedrukt.

Aangezien destijds de meerstemmige muziek alleen in eere was, en er bijna geene andere werd gedrukt, is het licht te begrijpen, dat de bewerkte melodiëen meer en meer ingang vonden.

Niet alleen door de drukpers, maar ook door mondelinge mededeeling kwamen zangwijzen uit den vreemde tot ons over. Geene melodie — te oordeelen naar de ontelbare liederen waaraan zij tot « wijs » verstrekte — verwierf meer populariteit dan die van het beroemde *Wilhelmuslied,* dat op het einde van het jaar 1568 of in het begin van het volgende jaar werd vervaardigd en op de wijs van « Chartres » werd gezongen. Deze melodie, welke gediend had voor een lied op Lodewijk I van Bourbon, prins van Condé, en zijne Hugenoten, die in datzelfde jaar 1568 te vergeefs de stad Chartres belegerden, was dus insgelijks van Fransche afkomst [3].

Ook in onze Zuidelijke provinciën vond deze melodie grooten bijval, en nog op het einde der XVIIe eeuw treft men de Wilhelmusmelodie aan in geestelijke liederboeken te Antwerpen gedrukt [4].

[1] Gaston Paris et F.-A. Gevaert, *Chansons du XVe siècle.* Paris, nr 27, bl. 30; — Ook vierstemmig door een onbekende, in Petrucci's *Odhecaton,* zie de tafel bij Weckerlin, t. a. p.

[2] O. a. van Cornelius Canis (De Hondt), te Antwerpen, en van Nicolaus Gombert, te Brugge geboren, die in de eerste helft der XVIe eeuw hunne kunst uitoefenden, bezitten wij Fransche, doch geene Nederlandsche liederen.

[3] F. van Duyse, *'t Wilhelmus,* bijdrage in het *Nederlandsch museum.* Gent, XVIIe jaarg., XXXIVe deel (1891), bl. 65-94; 177-180.

[4] *Den singende zwaan,* (1655) 1728, bl. 76; — *Evangelische leeuwerck,* 1682, II, 183.

VI. — **Notatie, Toonaard, Luitbegeleiding.**

Soms ging de notatie van het melodisch thema zooals het uit de handen der contrapuntisten kwam, of wel met lichte veranderingen in den alleenzang over :

Een beslissend voorbeeld hiervan biedt ons Ps. 69 der *Souterliedekens,* « Nae die wise : Doen Hanselijn over der heyden reedt [2] ».

[1] Aangeh. door Fl. van Duyse, *Oude Nederl. lieder. mel. uit de Souterliedekens,* bl. 70. — Zie mede bl. 189-190 hierboven.

[2] Oorspronkelijke tekst o. a. in het *Oudt Amst. lb.*, bl. 44.

In de driestemmige uitgave van Clemens non papa is de notatie van dien psalm, in de tenorstem, noot voor noot dezelfde als in de eenstemmige uitgave van van Zuylen van Nyevelt, alhoewel deze laatste in 1539 en de eerste in 1556, dus zeventien jaar later verscheen.

Ziehier de tenor, volgens Clemens n. p.; de maatstrepen zijn naar Commer's uitgave [1] aangeduid :

Op deze wijze werden taal en melodie door de contrapuntisten geradbraakt.

In den mond des volks had het van leven tintelend lied geklonken :

[1] T. a. p., t. XI, bl. 53.

De bewering, dat men zich gedurende de xvi^e^ eeuw bij den alleenzang, en inzonderheid in de *Souterliedekens* bepaalde bij kort en lang te noteeren, d. i. voor de notatie enkel korte of lange tijdswaarden te gebruiken, wordt dus door de feiten tegengesproken. Men kan toch niet aannemen dat Clemens n. p. de notatie van Van Zuylen van Nyevelt heeft overgenomen, en dat deze laatste er belang bij had de melodie tegen den draad in en met aanwending van onmogelijke syncopen te schrijven.

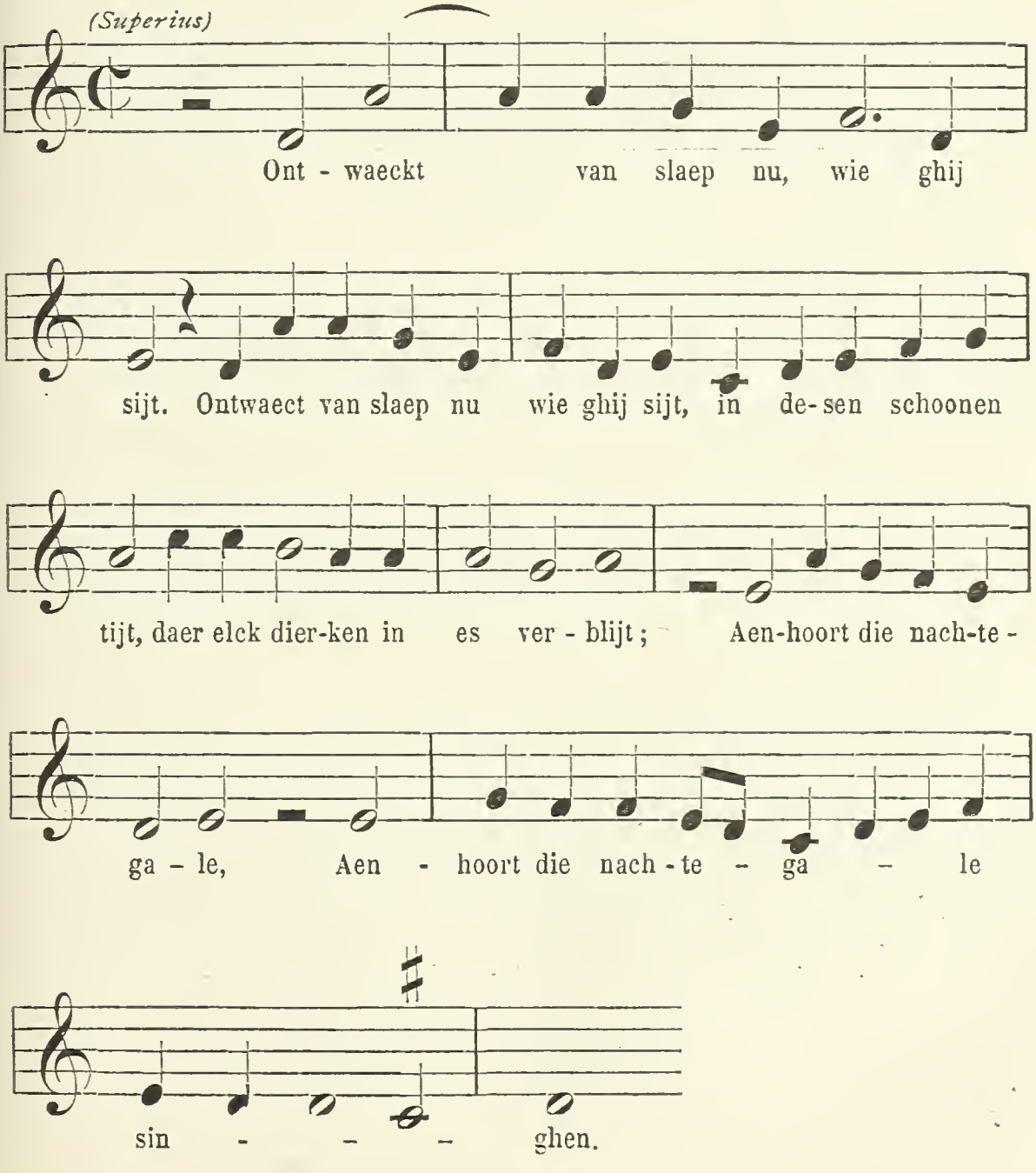
Overigens was de notatie aan geene vaste regelen verbonden, korte syllaben ontvingen den zwaren slag en omgekeerd, zooals duidelijk blijkt uit de verschillende lezingen van het reeds aangehaalde lied uit den *Ecclesiasticus* [1] :

Const-thoonende Iuweel, Zwol, 1607 [2] :

[1] N^r^ 29, bl. 85. Zie hierboven bl. 226.

[2] Bl. Oo, v^o^.

Duytsch musyck-boeck, 1572, nr 18 (Theo Evertz) :



Hoe de melodie ontaarde daar waar ze voor de luit geschikt werd, leert ons het *Luitboek van Thysius* [1].

De hier bij de *re* gebruikte ♯ is nog geen bewijs, dat in de oorspronkelijke melodie het verhoogingsteeken bij de slotcadens bestaan heeft, en evenmin, dat deze zangwijze van het begin af in den modernen toonaard met kleine terts, in plaats van in den hypodorischen modus, geklonken heeft.

[1] Nr 62.

De reeds in 1562 als zangwijs gebruikte melodie « Ontwaect van slaep, wie dat ghy zijt » [1], kan zeer wel in het begin der XVI^e eeuw en zonder accidentalen ontstaan zijn, terwijl de lezing uit het *Luitboek van Thysius*, zooals het boek zelf, van het begin der XVII^e eeuw dagteekent.

De luit was een meerstemmig speeltuig. De melodieën voor de luit of met begeleiding daarvan geschikt, werden gewoonlijk, althans in de XV^e en in de XVI^e eeuw, uit meerstemmige composities overgenomen [2], en natuurlijk namen de arrangeurs bij de bewerking ook de gebruikte verhoogings- of verlagingsteekenen over. Zeer gegrond is Radecke's opmerking, dat uit eene bewerking voor de luit niet met zekerheid is op te maken of accidentalen altijd stipt gezongen werden zooals zij door de tabulatuur worden aangeduid [3]. Zelfs de luitenisten waren het daarover niet eens; terwijl de eene bij modulatie naar *re*, de *ut* reeds bij het begin der voorlaatste maat verhoogde, deed de andere die verhooging eerst met de laatste quartnoot intreden.

Wat Eitner over toevallige aanwending der accidentalen schreef [4], is alleen op meerstemmigen zang toepasselijk.

Intusschen kan het niet geloochend worden, dat met het ontstaan der polyphonie, de oude *modi* van lieverlede voor de zich een weg banende nieuwe tonaliteit moesten zwichten, en dat omstreeks het midden der XVI^e eeuw, ook in de monodie, toevallige accidentalen werden gebruikt en *aangeduid* [5].

[1] Zie hierboven bl. 225.

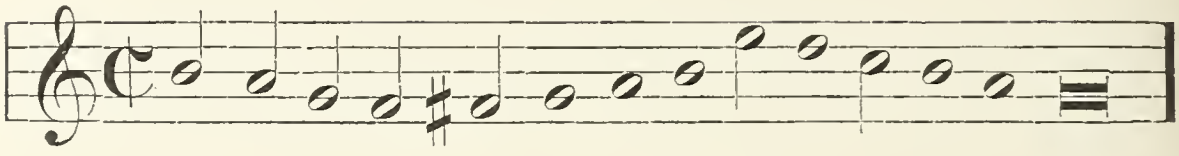
[2] Voorrede van CACCINI'S, *Nuove musiche,* uitg. door F.-A. GEVAERT, *Annuaire du Conservatoire royal de musique de Bruxelles,* 1881, 169 vg. « ... . si per lo nuovo stile di essi come perché costumandosi anco in quei tempi per una voce sola i madrigali stampati a piu voci... »

[3] *Das deutsche weltliche Lied in der Lautmusik des 16 Jahrh.*, bl. 29.

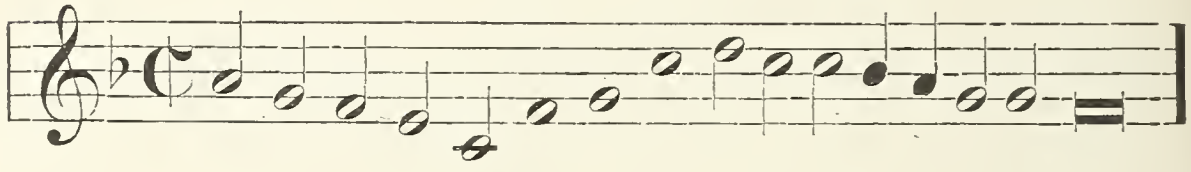
[4] *Ueber den Gebrauch der zufälligen Versetzungszeichen bis zum 17. Jahrh.*, MONATSHEFTE, XX (1888), bl. 75-81 en 176.

[5] Het verhoogingsteeken werd ook na of achter de noot geplaatst; zie *Het prieel der gheestelijcke melodie.* Brugghe, 1609, bl. 163 en 205.

In de eenigszins bedorven lezing van nr 69 uit den *Ecclesiasticus*, staat :



De ♯ duidt hier de verhooging aan der eerste *fa;* de tweede *fa* is eene drukfout voor *re*, zooals blijkt uit Ps. 11, *Souterl.*, waarde lezing luidt :



In den *Ecclesiasticus* is de melodie een toon hooger geschreven, en wordt de ♯ gebruikt om den halven toon (*fa-mi*) van de vroegere lezing terug te geven.

Met de XVIe eeuw, verliest de melodie haren eenvoud. Alhoewel in vroeger tijd, naar aanleiding van de oude versierde kerkmelodiën, ook melismatische zangen aangeheven werden, kan de XVIe eeuw niet op zulke eenvoudige, diep gevoelde melodieën roemen als de haar voorafgaande.

De gulden eeuw der Rederijkers met hun conventioneele kunst, met hun woord- en rijmgeklater, was weinig geschikt om het lied en den zang dichterlijkheid bij te zetten. Ook vroegen de leden der Kamers in den regel niet naar nieuwe melodieën, maar namen gewoonlijk hun toevlucht tot alom bekende wijzen. Nochtans moet men hun wetgever, Matthys de Casteleyn, de pogingen ten goede duiden, die door hem werden aangewend om tekst en muziek met elkaar in verband te brengen. Den muzikalen rhythmus te doen overeenstemmen

met den rhythmus der taal, was iets waaraan de contrapuntisten nooit hadden gedacht.

De stiefmoederlijke wijze waarop Clemens non papa in zijne uitgave der *Souterliedekens* onze oude volksmelodieën, met betrekking tot de taal behandelde, toont ons hoe de fraaiste melodie bij zulk een miskenning der taalrechten kleur en glans verliest.

Integendeel bleef het volk, dat vrij en ongekunsteld zong, aan de natuurlijke metriek der taal getrouw, en wist het in zijne liederen vuur en leven te bewaren, ook al leden deze nu soms gebrek aan het diep en dichterlijk gevoel, uitdrukking van het naïeve nog jonge gemoed, dat in de 15e-eeuwsche melodieën zoo zeer uitblonk.

Van haren kant kwam ook de Hervorming met haar plechtig, statig koraal, inbreuk maken op de klankmaat, den muzikalen rhythmus wel niet geheel verbannend, maar toch geweldig verflauwend. Onder den forschen dreun van het Geuzenlied klonk echter de melodie weder levendig en frisch.

De oude toonaard die bij het eerste stamelen der meerstemmige muziek reeds veel had geleden, verloor meer en meer veld. De luitbegeleiding, die slechts eene weerkaatsing van de meerstemmige muziek was, bracht ook het hare bij om het verval der oude *modi* te bespoedigen.

Toen, met het aanbreken der XVIIe eeuw, in Italië de grondsteen der moderne muziek gelegd werd, was het begrip der oude *modi* verloren. Dat men in ons land geen juist besef van den ouden toonaard meer had, blijkt genoegzaam uit de liederbundels in dien tijd hier te lande gedrukt, waarin dikwijls oude melodieën door het bijvoegen van ongepaste accidentalen geheel en al werden verknoeid.

Omstreeks de tweede helft der XVIe eeuw werd een aantal Fransche melodieën in de Nederlanden populair. Onze oude meesters, zelfs zij die Vlamingen van geboorte waren, gebruikten doorgaans Fransche of Italiaansche liederen om daarop hunne meerstemmige compositieën te bouwen. Vele

Fransche melodieën werden aldus te Antwerpen en te Leuven gedrukt en verspreid, al had de meerstemmige bewerking ook tot gevolg, den oorspronkelijken aard der melodie te krenken. Het drukke verkeer dat tusschen de beide naburen bestond, bracht natuurlijk ook het zijne bij om de Fransche melodie hier te lande meer en meer te verspreiden.

VIERDE AFDEELING.

DE XVII^de EEUW.

I. — De geestelijke liederbundels bronnen voor de kennis van het wereldlijk lied.

Straalde uit het voornaamste, in de XVI^e eeuw hier te lande gedrukte eenstemmige liederboek, Willem van Nyevelt's *Souterliedekens*, de geest der Hervorming door, in de XVII^e eeuw moeten, voor de kennis van het wereldlijk lied, in muzikaal opzicht, de katholieke liederboeken als hoofdbronnen beschouwd worden.

De censuur, die reeds onder Keizer Karel dapper aan het werk was, zette haar vernielend bedrijf onder Philips II hardnekkig voort. Niet alleen had zij het op kettersche boeken gemunt, maar ook op de volks- en de liederboeken.

Op den *Index* van Alva (1570) komen naast « Reynaert de Vos » en « Ulenspiegel », zoowel wereldlijke als geestelijke liederboeken voor.

Nadere bijzonderheden dienaangaande vindt men bij Hoffmann v. F., in de voorrede van het door hem opnieuw uitgegeven *Antwerpsch liederboek* (1544) [1]. Aan het eenig exemplaar der Bibliotheek van Wolfenbüttel hebben wij het te danken, dat deze voor de geschiedenis van het Nederlandsch lied zoo belangrijke verzameling niet voor ons verloren is gegaan.

[1] Zie mede EDM. VANDER STRAETEN, *La musique aux Pays-Bas*, III, 204.

Door de censuur zijn ongetwijfeld vele gedrukte een- en ook meerstemmige liederboeken verloren geraakt. Om niet te spreken van het *Kamper liedboek*, waarvan we slechts fragmenten bezitten [1] en dat wellicht ook door de censuur werd vernietigd, vinden wij in de lang niet volledige lijst van aanvangsregels door Hoffmann v. F. voor het tweede deel (2e uitgave) zijner *Horae Belgicae* geplaatst, het bewijs, dat vele liederen en natuurlijk ook vele melodieën verloren gingen.

De noodlottige scheuring onzer provinciën kon echter niet ineens de geestverwantschap vernietigen door de eeuwen opgebouwd.

De liedergemeenschap welke tot op dien tijd tusschen het Zuiden en het Noorden bestaan had, bleef na de scheiding voortduren, in zooverre dat vele melodieën, in het Noorden geboren, in het Zuiden op geestelijke liederen werden toegepast en in katholieke liederbundels herdrukt [2].

Te oordeelen naar de liederboeken die in het begin der XVIIe eeuw in de Zuid-Nederlandsche provinciën werden uitgegeven, was de eenstemmige zang middelerwijl in diep verval geraakt. Dit blijkt o. a. uit eene liederverzameling getiteld: *Het prieel der gheesteliicke melodie*, in 1609 te Brugge verschenen. Deze geestelijke liederbundel, met muziek, bevat ook enkele melodieën van wereldlijke liederen, zooals : « Fortune, helas pourquoy », « Het was een kindt », « Noch weet ic een casteel », « O radt van avonturen [3] », « Een ionghe maecht », « Het viel

[1] Zie over het *Kamper liedboek*, F. VAN DUYSE, *Oude Nederlandsche meerstemmige liederboeken* (*Tijdschr. der Vereeniging voor Noord-Nederl. mzkgesch.*, III (1891), bl. 125 vg.).

[2] De eerste uitgave van *Het Paradys der gheesteljicke en kerkelijcke lof-sangen*, van Salomo Theodotus — de verzamelaar heette eigenlijk Gillis of Ægidius Haefacker of Afhacker — een katholieke liederbundel die talrijke melodieën van wereldlijke liederen bevat, en meermalen te Antwerpen en te Amsterdam herdrukt werd, verscheen in 1621, te 's Hertogenbosch.

[3] « O radt », enz., aanhef van het hierboven vermelde lied « Van die Coninghinne van Denemercken ».

een hemels douwe », en « Aenhoort toch mijn geclach ». Onder de wijzen die daarin slechts aangeduid zijn, vindt men ook den aanhef van eenige wereldlijke liederen : « Den lustelycken mey », « Den tydt is hier », « Och Amsterdam, ghy doet mij pijn », en « Schenckt my te drincken na mynen dorst ».

In eene eerste voorrede — het boek heeft er drie — leert de verzamelaar ons zijn doelwit kennen :

« Goetwillighen Leser / het is kennelick / dat ghelijck de weereltlicke eñ oncuyssche ghedichten oft liedekens seer hinderlick zijn de menschen / alsoo de godvruchtighe eñ gestichtighe zijn seer salich / nut eñ profijtelick ». . . . Hierop volgt eene aanspraak « Tot de godvruchtighe loncheyt van Brugghe », waarin deze met den inhoud van het werkje wordt bekend gemaakt : « Soo hebt ghy hier », zegt de verzamelaar, « van latijnsche Liedekens int ghetal 26. Andere Fransoysche int ghetal 15. de reste, in onse Nederlantsche sprake int ghetal 99. Somma, in als (in 't geheel) 140 ». Daarna treedt de schrijver in eenige bijzonderheden, ook aangaande de rangschikking der liederen en de keuze der behandelde onderwerpen. Wat hierop volgt, verdient dat men er een oogenblik bij stilsta. Men ziet daaruit hoe het levendige, zwierige, echt populaire Dietsche vers, dat ook aan de melodie leven bijzette, stelselmatig verdrongen en uitgeroeid werd.

« Noteert ten 3 », schrijft de verzamelaar, « dat hoe wel datter sommighe Liedekens hier in staen die versch ghecomponeert (d. i. ghedicht) zijn van verstandighe ende ghelcerde persoonen / het zijn nochtans meesten deel al oude Liedekens die noch somtijds hebben gedruct gheweest / maer ghelijc sy seer incorrect waren / soo hebben wy die met groote moeyte / arbeyt eñ neersticheyt moeten corrigeren.

» Ten 1. want vele liedekens seer kinderachtig waren eñ schenen van een simpel vrauken ghedicteert te wesen : Andere gheenen sin en hadden / soo datmen die lesende / bycans niet gheraeyen en coste wat dat sy wilden segghen : Andere liedekens waren somtijts ondiscretelick / iae oock onghestichtelick hier en daer sprekende : daer de Gheusen eñ quade

Catholijcken waren mede spottende eñ gabberende / en haer tanden mede stokende.

» Ten 2. om dat de oude liedekens op seer veel plaetsen qualijck waren rijmende / als wesende meestendeel ghemaect van wilde Componisten / die haer niet en verstonden van t' ghene de vlaemsche poesie [1] cōpeteert. Dese quade rijmen hebben wy moeten wtnemen / en daer andere goede eñ bequame rijme in haer plaetse stellen.

» Ten 3. wasser eene groote faute in alle de vlaemsche liedekens / die tot nu toe hebben ghedruct gheweest / dat de Veersen hier ende daer / eene / twee oft dry syllaben te luttel of te veel waren hebbende : Oock daerenboven / alomme warender corte syllaben voor langhe / langhe voor corte gheset / het welcke int singhen een groote onbequamicheyt by bringt : ten mach niet lieghen. Eñ in dese faute vallen alle de Rhetoriciens eñ dichters / hoe goede Meesters sy oock zijn (behoudens haerlieder eere) als sy den sanck of Musijcke niet en verstaen. Soo hebben wy dan onse Rhetorijcke ghebrocht op den Fransoyschen eñ Italiaenschē voet / te weten op een sulcke / datter niet een syllabe min oft meer en sy dan den sanc is vereysschende ».

Op deze wijze werd de oude Dietsche maat,

. . . . . de maat
Die niet eenvormig gaat, maar slaat
Met klemmende grepen, op den trant
Der oude poëzie van 't land [2],

door de getelde syllabenmaat vervangen.

[1] Zoo even gold het de « *Nederlandsche* sprake »; thans luidt het « *Vlaemsche* poesie ». De twee termen bleven dus synoniem, ook *na* de scheuring der Nederlanden.

[2] Prudens van Duyse, *Reinaard de Vos*, Inleiding.

Waar men vroeger las en zong :

O rádt van ávontúeren
Hoe wónderlyck dráeyt u spílle;
Den éenen moet óngeluck gebúeren,
Die ánder heeft so wél sinen wílle [1],

scandeerde men thans :

Menschén ghierích van áerde,
Die vérgaert schát en góet,
Merckt dát oudt, jónck, ghejáerde,
Al t' sámen stérven móet,

en zong men, ondanks zichzelf de scansie van het woord « vérgaert » in het tweede vers feitelijk verbeterende :

[1] Zie hierboven bl. 223.
[2] *Het prieel,* bl. 163.

Alleen door het volk werden toen nog eenstemmige gezangen aangeheven; met uitzondering van de populaire klonk alle andere muziek meerstemmig. Zulk eene rijmelarij en zulk een versbouw waren zeker niet geschikt om den volkszang te verbeteren en te verheffen.

Hoe het met het onderwijs in den zang geschapen was, wordt nog aangetoond door dezelfde aanspraak « Tot de godvruchtighe Ioncheyt van Brugghe ».

« Noteert ten 4 », vaart de verzamelaar voort, « aengaende de Musijcke datter vele nieuwe schoone / deuote / lieffelicke toonen ẽn voysen hier in dit boecxken zijn ghecomponeert [1] van goede Musiciens : Niet te min / seer vele liedekens hebben wy op de oude toonen gelaten / so om datse goet zijn / soo om datse een yegelic can / soo ooc om datmen alsoo de oude lichtveerdige liedekens te liever laten en te lichter vergeten soude / aengesien datmen op de selve lieffelijke toonen / nu andere gheestelicke Liedekens can singhen ».

Thans volgt het eigenlijk onderricht :

« Noteert 5. Als ghy dit teeken ⌣ inde Musijcke sult vinden / so moet ghy op soo veel noten alsser met sulcken bant gebonden staen / maer een syllabe singhen.

» Item als ghy int beghinsel van enich Liet een sulcken teecken vint C dan moet ghy dat liedeken wat traeghachtigh singhen : maer als dit teeken int beghinsel is / soo moechdy dat rasscher singen.

» Noteert item / dat ghy in sommighe Musijcke (die men *Proportio tripla* is heetende en wort geteeckent aldus 3.) sult vinden drye sulcken haecxkens / ٣٣٣ : dese drye haecxkens maken of doen een mate ».

Daarmede loopt het onderricht ten einde en is « de godvruchtige Ioncheyt » tegen al de moeielijkheden der « musijcke » gewapend.

[1] Het woord « ghecomponeert » was dus toepasselijk op dichters en op musici.

Onnoodig te zeggen, dat er in het boekje hoegenaamd geen voorbeeld van mensuraalmuziek meer te vinden is, en dat de woorden *proportio tripla* hier alleen op de gewone ternaire maat slaan.

« Dit wasser / Lieve Kinderen », besluit de verzamelaar, « dat ik u wilde veradverteren / eer dat ghy de Liedekens sout beginnen te lesen oft te leeren : Valter nu aen met een ghenoechte / neersticheyt / ende vierichеyt. Worptme alle de vuyle eñ amoureuse / lichtveerdige Liedekens int vier / ende neemt dit deuchdelick boecxken in handen / leert dit neerstelick / eñ drucket vast in uwe memorie / met de nieuwe lieffelicke toonen / die elck Liedeken toegheeyghent zijn. Dese sult ghy mogen singen smorgens vroech / s' avonts late / op strate ende in huyse / inde schole / op u werck / buyten te velde / reysende / wandelende. Jae oock in de kercke / als den Cathechismus geschiet / onder den welcken ghylieden dese ende dierghelijcke gheestelicke / devote lofsanghen sult singhen / achtervolghende Italien ende andere Provincien daar sy hetselve doen / ende hare Catechismus Liedekens wtstellen / ende in drucke laten wtgaen / ghelijck wylieden ook nu zijn doende [1]. Doet soe beminde kinderen / ghelijk ick u rade / ghy sult van Brugghe een Hemelsch Hierusalem maken / in wiens straten / men gheduerichlik is hoorende dat blijde Alleluia / ende den lof des Heeren / nu en ter eeuwiger uren. Amen ».

Uit het hierboven medegedeelde, aan een wereldlijk lied ontleende voorbeeld, kan men afleiden hoe het op het hier besproken tijdstip met de melodie geschapen stond. Onder den invloed en den aandrang der polyphonie waren de oude toonaarden meer en meer ontredderd geraakt.

[1] In 1622 verscheen te Antwerpen, bij H. Verdussen, *Den Lvst-hof der christelycke leeringhebeplant met gheestelycke liedekens, tot verklaringhe van den Catechismus des Artsbischdoms van Mechelen,* door Benedictum van Haeften. In de xviiie eeuw verscheen te Yperen, bij J.-F. Moerman, de *Lessen van den Mechelschen Catechismus op verscheidene aengename liedekens gesteld* (z. j.). In de beide werken zijn de liederen vergezeld van de melodieën, die meestal aan wereldlijke liederen zijn ontleend.

De meeste zangwijzen uit *Het prieel,* klinken dan ook in den toonaard van *fa* met *si* ♭ — de moderne harde toonladder — of in *sol* met *si* ♭ en *fa* ♯ — de moderne zachte toonladder — zoodat men toen reeds, ofschoon er hier en daar nog aarzeling heerschte, de moderne toonaard ziet opdagen. Waar nog enkele oude melodieën opgenomen zijn, worden, links en rechts, accidentalen aangebracht, die den ouden toonaard geweldig storen, wanneer deze niet geheel en al onverstaanbaar wordt.

Zoo vindt men, bijvoorbeeld, in de hierboven aangehaalde melodie de *si* ♮ (volgens gebruik verbeeld door *si* ♯), die er volstrekt niet bij behoort.

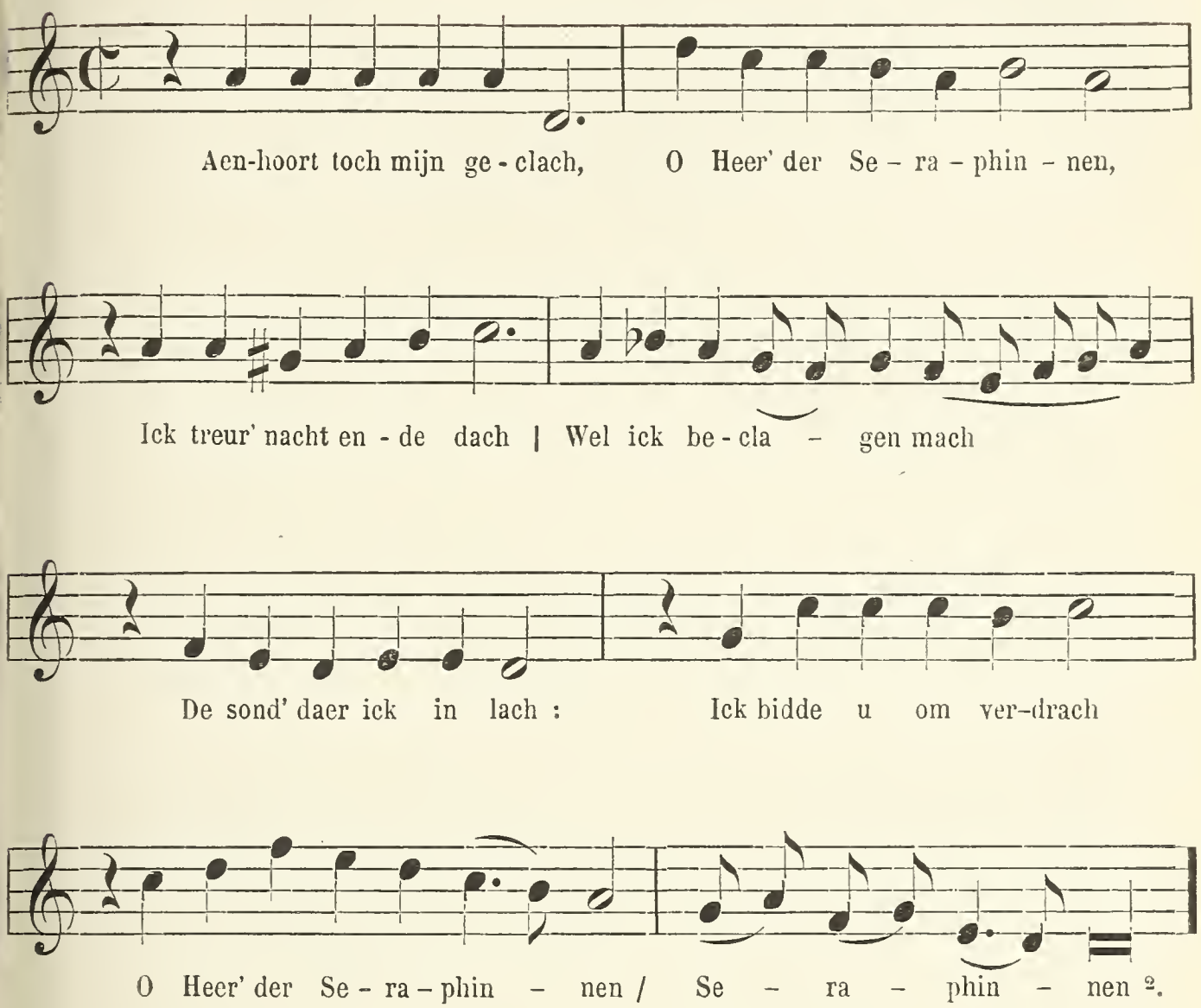
Onder de Latijnsche liederen in dezelfde verzameling opgenomen vindt men de melodie van « Veni Creator », aldus weergegeven [1] :

Uit zulke voorbeelden blijkt, dat men het begrip der oude *modi,* dat in de *Souterliedekens* bewaard was gebleven, thans volkomen verloren had.

In *Het prieel* vindt men o. a. de volgende melodie voor een

[1] *Het prieel* (1609), bl. 296.

geestelijk pastiche van het vroeger aangehaalde Ruiterliedeken [1] :



De lezer zal erkennen, dat de « correctie » welke hier aan de maat en ook aan de melodie van het oude fraaie lied werd toegebracht, geenszins een verbetering mag heeten.

En hoe ziet het er uit met de melodie van nr 40, uit het *Antwerpsch lb.*, « Een amoreus liedeken », welke melodie

[1] Zie bl. 198 hierboven.

[2] *Het prieel,* bl. 151.

onder Ps. 98 der *Souterliedekens* wordt gevonden en naar deze luidt, in moderne notatie :

De lezing in *Het prieel* [1], « Op de wijze alsoot beghint », waar inderdaad de oude aanvangsregel bewaard wordt, is de volgende :

[1] Bl. 134.

Evenmin mocht het onzen verzamelaar gelukken de melodie van het oude, eenvoudige « Een amoureus liedeken » te verbeteren.

Als eenstemmig liedboek volgt op *Het prieel,* naar tijdsorde van den druk, Justus Harduyn's *Goddelicke lof-sanghen*, gedeeltelijk met de melodieën, te Gent in 1620 verschenen [2].

Alhoewel in dezen bundel nergens eene wijs wordt aangeduid, zijn toch, naar oude gewoonte, verschillende der daarin voorkomende melodieën aan wereldlijke liederen ontleend.

Harduyn's fraai gedicht, dat tot opschrift heeft : « Maria tot haer suygende kindeken », en aanvangt :

« Waer toe dogh maect u mondeken reyn,
Myn lief, nu zulck bedrijf? »

[1] Het vervolg der melodie te vinden bij F. VAN DUYSE, t. a. p., bl. 384.

[2] Een tweede werk van HARDUYN, *Den val ende opstand van den Coninck David ende propheten*, enz., insgelijks eenige melodieën bevattende, verscheen ook in hetzelfde jaar te Gent. — Zie over dezen schrijver PRUDENS VAN DUYSE, *Belgisch Museum,* 1846, bl. 5 vlg.

berust op eene melodie, te vinden in een liederboek dat te Valenciennes verschenen is [1] en dus onder onze nationale liederboeken mag gerekend worden. Aangezien echter alle melodieën welke daarin voorkomen van Franschen oorsprong zijn, valt deze verzameling buiten ons bestek, ten minste voor zooveel diezelfde melodieën niet in de Zuid-Nederlandsche provinciën in gebruik waren.

In gemeld Fransch liederboek voert de melodie van Harduyn's lied tot opschrift : « Sur l'air mondain de l'Espagnolle : Je voudray bien guarir le mal, que je sens || Mais je ne puis, etc. »

Eene andere zeer geliefde melodie, welke o. a. ook diende voor het lied van Joan Ysermans : « Al hebben de Princen haren wensch », komt tweemaal voor in de *Goddelicke lof-sanghen* [2]. Ysermans' lied, met de muziek, verscheen eerst in 1628 [3]. De lezing zooals die bij Harduyn voorkomt is dus acht jaar jonger, waaruit volgt dat deze melodie niet oorspronkelijk voor het lied van Ysermans kan gediend hebben.

Bij Harduyn leest men :

Wel Suy-ghe-lincks-kens teer weest dan ghe groet /

[1] Vgl. HARDUYN, bl. 22, en *La pieuse alouette avec son tirelire*, enz., Valenciennes, « De l'imprimerie de Jean Vervliet », I (1619), bl. 18. — Het tweede deel van dit laatste liederboek dagteekent van 1621.

[2] Bl. 19 en 41.

[3] In zijn *Triumphus Cupidinis*. Antw., bl. 64, en zelfde melodie bl. 111.

[4] De tweede lezing, bl. 41, heeft

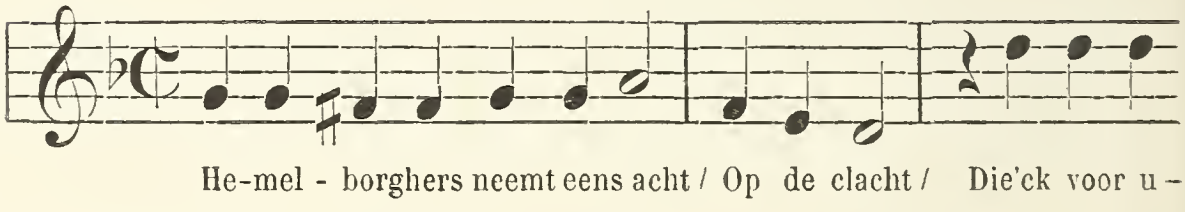
Bij Ysermans wordt de muziek zonder de woorden gegeven[1]:

de laatste maten, aldus te lezen:

[1] Tekst en melodie zijn zeer onnauwkeurig weergegeven door WILLEMS, *Oude Vlaemsche liederen*, bl. 507.

Ofschoon wij niet kunnen bewijzen dat Harduyn hier de melodie van een wereldlijk lied gebruikte, schijnt deze toch niet oorspronkelijk bij een geestelijk lied behoord te hebben [1]. De melodie « Als Jesus in sijn majesteyt, op de wijse 't was een Ridder een koninghs kint, enz. [2] », die, zooals wij meenen, oorspronkelijk bij een wereldlijk lied behoorde, heeft inderdaad, ten minste wat den aanvang betreft, de meeste overeenkomst met de voorgaande :

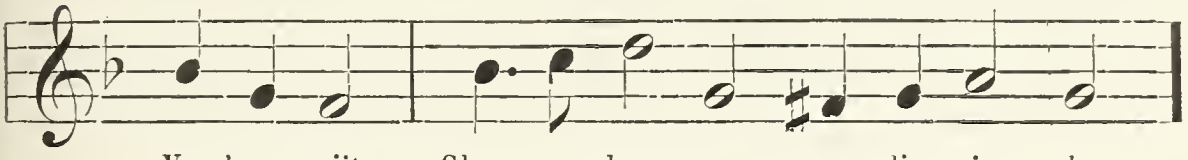
Een ander lied bij Harduyn, « Tot alle Godts Heylighen [3] », dat aldus aanvangt :



[1] Deze melodie schijnt insgelijks van Fransche afkomst te zijn. Men vindt die in het Hs. 303, 2de serie, der Kon. Bibliotheek te Brussel, bij het lied « Auparavant que je vys vos beaux yeux ».

[2] Te vinden in *Het prieel der gheestelicker melodiie,* uitg. Antw., 1614. — Zonder wijsaanduiding in de uitg. van 1617 ; met wijsaanduiding daarentegen bij THEODOTUS, *Het Paradys,* enz. (1621), uitg. 1665, bl. 571. — De melodie komt ook voor in eene duitsche verzameling van 1622 (BÄUMKER, *Das Kath. deutsche Kirchenlied,* II, 158).

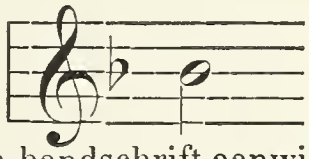
[3] *Goddelicke lof-sanghen,* bl. 80.



heeft dezelfde melodie als het lied van Valerius [2] :

« Sullen ons verbluffen dees || Die door vrees,

Stem : Schoonste nimphe van het wout, of : Quand ce beau printemps je voy, etc. » Het lied van Ronsard wordt, met de melodie, gevonden in de reeds vermelde verzameling van Chardavoine [3], waar men leest :

[1] Lees :  zooals in ons exemplaar, eene oude verbetering in handschrift aanwijst.

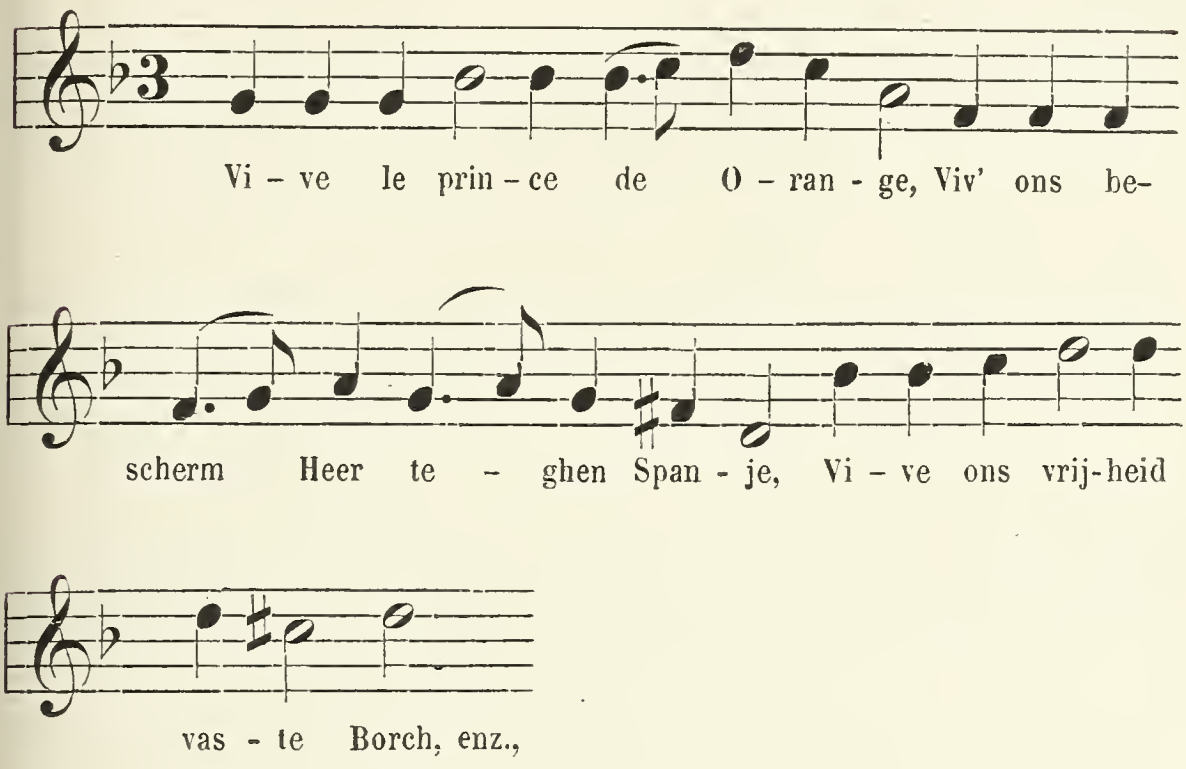
[2] *Nederlandtsche gedenck-clanck*, bl. 234. — In de tafel van VALERIUS wordt de wijs « Schoonste nimphe », ofschoon niet oorspronkelijk Nederlandsch, nochtans onder de « Nederlandsche stemmen » aangeduid De schrijver wilde ongetwijfeld daardoor te kennen geven, dat er reeds een Nederlandsch lied op deze melodie bestond, welk lied men inderdaad vindt in *Den bloemhof van de Nederlandsche ieught*, Amst., 1610, bl. 35 « Voys : Bella nimpha fuggitiva ». Wellicht is de melodie oorspronkelijk eene Italiaansche.

[3] Nr 118.

Ziedaar, voor zoover ons bekend is, de oudste bron voor deze melodie, die zeker in de lezing zooals zij bij Justus Harduyn voorkomt, niet gewonnen heeft. In vele 17e-eeuwsche liederboeken van lateren tijd wordt de melodie nog vermeld, en o. a. in *Les rossignols spirituels* [1], een geestelijken liederbundel verschenen te Valenciennes in 1616, die echter geen aanduiding der zangwijzen bevat. Men vindt daar, op bl. 104, het volgende lied:

[1] *Les rossignols spirituels liguez en duo, dont les meilleurs accords nommément le bas* (de melodieën zijn tweestemmig, door *le bas* wordt hier de tweede stem verstaan) *relevent du Seigneur Pierre Philippes. organiste de ses Altezes Serenissimes. A Valencienne, de l'imprimerie de Iean Vervliet, à la bible d'or. 1616.*

Verder treft men bij Harduyn [1] de melodie aan van « Vive le Prince de Orange », die ook gevonden wordt bij Starter's [2] « Princelied », waar deze klinkt :

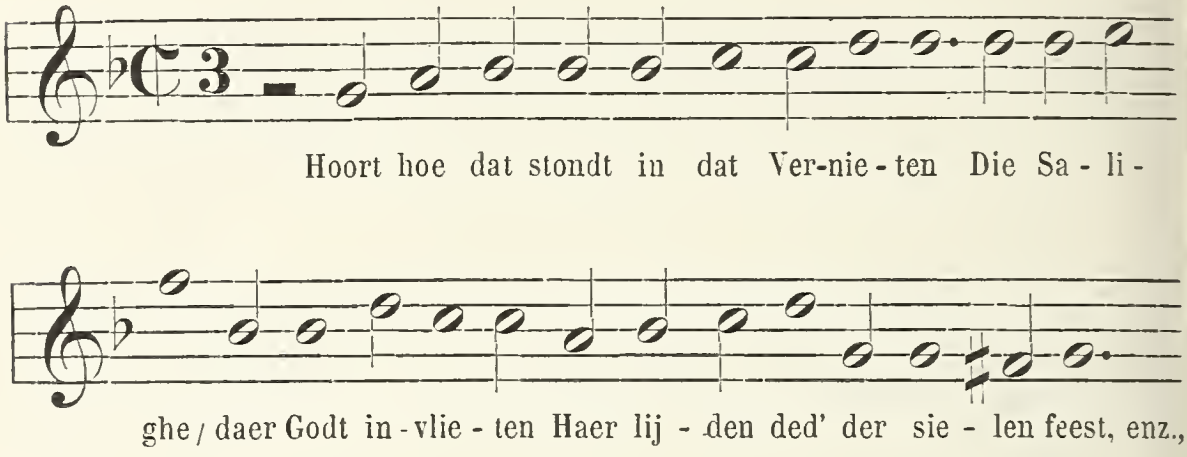


en bij Harduyn :

[1] T. a. p., bl. 83.

[2] Ian Ians Starter, *Friesche lust-hof beplant met verscheyde stichtelijke minne-liedekens, gedichten ende boertighe kluchten*, bl. 202 (uitg. 1627).

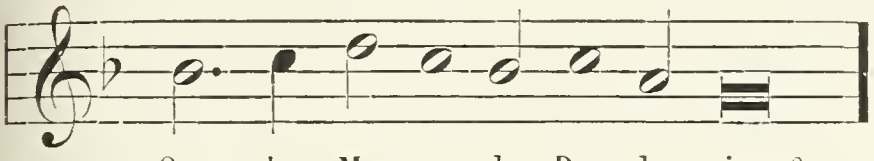
Dit « Princelied » werd gezongen op de wijs « Gheseghent sijn mijn liefs bruyn ooghen », welke zangaanwijzing men insgelijks met eene andere melodie aantreft in *Den bliiden requiem*[1] :



terwijl men in *La pieuse alouette* (1619), met het opschrift « *Benit soit l'œuil noir de ma dame*[2] » eene derde melodie vindt :

[1] *Den boeck der gheesteliicke sanghen bedeelt in twee deelen : den bliiden requiem ende gheluckighe uytvaert*, enz., *door eenen religieus van d'oorden van Sinte Francois ghenaemt Minderbroederen Capucynen*. Antw., 1631, bl. 125.

[2] I, bl. 286.



Misschien heeft deze zangwijs eenige overeenkomst met de melodie welke bij Starter en bij Harduyn voorkomt [1].

Terloops zij hier gezegd dat het lied « Gheseghent sijn mijn liefs bruyn ooghen », te oordeelen naar het opschrift van *La pieuse alouette*, eene vertaling uit het Fransch schijnt te zijn. In een Hs. ter Kon. Bibliotheek te Brussel berustend [2], vindt men namelijk een Fransch lied uit achttien strophen bestaande, waarvan de eerste nagenoeg den aanvang van het Nederlandsche lied wedergeeft :

Benist soit l'œuil noir de ma dame
Pour qui j'eu l'amoureuse flame,
Benist soit qui l'amour trouva,
Benist soit l'amorce et la mesche
Le carquois et l'arc et la flesche
Et qui premier les esprouva.

In dit Hs. heeft het Fransche lied, wel is waar, tot wijsaan-

[1] Het besproken lied zal wel in de tweede helft der XVI^e eeuw thuis behooren, want in *Een devoot geestelyck liedt-boeck gemaeckt door Niclaes Janssens van Roosendael*, (Antw., z. j.), met kerkelijke goedkeuring van 1594. bl. 156, alsmede in *Het Paradiis der gheesteliicker vreuchden*, Antw., 1607, bl. 168, treft men reeds bij een lied, met denzelfden strophenbouw, als « stem » aan : « Ick zeg, het zyn myn liefs bruyn ooghen. » Met dit vers vangt de tweede strophe aan van dit lied, zooals dat te vinden is onder n^r 18, in het *Lb. met emblemata* (n^r 19544 der Kon. Bibl. te Brussel) ; de eerste strophe luidt daar : « Amoreus lief cost ic bevinden ».

[2] Hs. 303, 2^de serie, bl. 20.

duiding « Amoureus lief cost ic bevinden », wat de aanvang is der derde strophe van den Nederlandschen tekst naar een vliegend blaadje van den tijd, in ons bezit, doch hiermede is nog niet bewezen dat de Nederlandsche tekst de oorspronkelijke is.

De melodieën hierboven, alhoewel in geestelijke liederboeken voorkomende, behoorden oorspronkelijk bij het wereldlijk lied, waarvan zij ons dus, in muzikaal opzicht, de geschiedenis gedurende het eerste vierde der XVII^e eeuw doen kennen. En dat die toestand tot op het einde dier eeuw bleef voortduren, blijkt genoegzaam uit het feit, dat men er zich bij bepaalde de hiervoren genoemde geestelijke liederboeken steeds te herdrukken, zooals, bij voorbeeld, *Het prieel der gheestelijke melodie* en *Het Paradys der geestelijcke en kerkelijcke lof-sangen* van Theodotus. Het mag dan ook gezegd worden, dat de weinige katholieke liederenbundels met muziek die nog in den loop dier eeuw verschenen, geene nieuwe melodieën bevatten.

Vele dezer melodieën waren aan Frankrijk ontleend, zooals blijkt uit de opschriften welke voorkomen in *Den lust-hof der christelycke leeringhe* [1], eene keurig gedrukte verzameling waarin vele Fransche wijzen worden aangehaald.

Dat het begrip van den ouden toonaard geheel verloren was gegaan en men in een muzikalen doolhof omdwaalde leert men aan toonzettingen als deze, uit Harduyn [2] :

Of als deze [3] :

[1] Zie hiervoren bl. 253, aant. 1.
T. a. p., bl. 61.
[3] Bl. 72 en zelfde lezing bl. 92.

Hoe bij voorbeeld de *ut* ♯ en de *si* ♯ = ♮ te verklaren welke in de volgende melodie [1] voorkomen?

Meer geweld toch kan men noch den toonaard, noch het oor aandoen.

Ziedaar hoe men, ten minste volgens de gedrukte bescheiden, in ons land zong, twintig jaar nadat in Italië voor den alleenzang een heerlijk licht was opgegaan en de grondsteen voor de moderne muziek was gelegd. Onnoodig er bij te voegen dat die muzikale warboel nooit populair heeft kunnen worden, en dat ook in onze oudere volksmelodieën nimmer zulk eene miskenning van de rechten der muziek bestaan heeft.

II. — **De Italiaansche muzikale Renaissance. Caccini. — Italiaansche melodieën.**

Bij het aanbreken der XVII[e] eeuw, was in Italië, onder den invloed der Grieksche en Latijnsche letterkunde, door de Renaissance opnieuw geopenbaard, ook eene muzikale wedergeboorte ontstaan. Dank aan de Florentijnsche school en

[1] *Lust-hof der christelycke leeringhe,* bl. 54.

vooral aan Caccini, ontving ook de muzikale kunst een nieuw leven.

De thema's, door de contrapuntisten meestal aan populaire liederen ontleend, werden door hen op het contrapuntische Procrustesbed uitgerekt; bij hen was het niet zelden veel meer om geleerdheid en kunstig dooreenspinnen der stemmen te doen, dan wel om gevoel en uitdrukking; zooals wij reeds zagen, bekreunden zij zich hoegenaamd niet om de rechten der taal. Deze gebreken moesten zich derhalve wel terugvinden in de melodieën welke tot op het einde der XVI^e eeuw met luitbegeleiding werden voorgedragen, aangezien deze [1], in den regel, slechts een *arrangement* waren van meerstemmige compositiën. Terecht mocht dus een schrijver getuigen [2], dat de melodieën welke in de 16^e-eeuwsche luitboeken verschenen, armer zijn aan melodische en rhythmische vormen, dan de voortbrengselen der *trouvères* uit de XIII^e eeuw. Geen wonder, deze laatsten, kinderen der natuur, wisten ook de natuurlijke metriek der taal te eerbiedigen en juist daardoor verkregen hunne compositiën losheid en bevalligheid.

Onder de leiding van Caccini en zijne medewerkers werd de solozang voortaan eene rechtstreeksche uitstorting van het vrije gemoed. In nauwer verband gebracht met de poëzie en de rechten der dichterlijke taal eerbiedigend, zou die zang voortaan de weerklank zijn van elken menschelijken hartstocht, en zou hieruit weldra het lyrisch drama ontstaan [3].

Zonder te willen beweren, dat de nieuwe Italiaansche kunst

[1] Zie hierboven bl. 243.

[2] F.-A. GEVAERT, Voorrede van Caccinis' *Nuove musiche*. *Annuaire du Conservatoire royal de musique de Bruxelles*, 5^e année, 1881, p. 174. — Zie mede denzelfden *Annuaire*, 6^e année, 1882, bl. 135 vg. : *La musique vocale en Italie. Les maîtres florentins* (1590-1630).

[3] « Les cantilènes de Caccini comparées à celles qui se détachent de l'œuvre polyphonique de Palestrina, nous transportent dans un nouvel ordre de sentiments. L'exécution musicale subit une transformation analogue : l'élément expressif prend le pas sur le côté purement sensuel. » (F.-A. GEVAERT, *Annuaire*, 1881, bl. 177.)

onmiddellijk in de Zuidnederlandsche provinciën grooten invloed op den alleenzang uitoefende, kunnen wij nochtans vaststellen, dat, reeds in het begin der XVII^e eeuw, Italiaansche zangwijzen hier populair werden. Zoo treffen wij onder andere in de meeste Nederlandsche liederboeken van dien tijd Caccini's fraaie melodie « Amarilli mia bella » [1] aan. Wellicht werd deze in Nederland door Hooft (1581-1647), voor het eerst bekend. Deze toch bevond zich, in 1600, in Italië, en bij twee zijner liederen : « Kraft, met smeekende geluyen » en « Edel paar, zielzoete lichten [2] », even na het eerste lustrum der XVII^e eeuw geschreven [3], wordt deze melodie als wijs aangehaald.

Daar is, zegt D^r Kalff, sprekende van Hooft, zoo menig bekoorlijk lied waarin de dichter toont, dat hij niet te vergeefs school had gegaan, bij « Italianen ende Franchoysen, voornaamste tongen der Christenen in sprekens ghebruyck ». De juistheid der getuigenis welke de dichter van zichzelf aflegt, is, gevoegd bij de zoetvloeiendheid van zijne taal niet te ontkennen, en blijkt daarenboven uit het feit, dat de meeste zijner liederen op Italiaansche of Fransche stemmen geschreven zijn. Dit voorbeeld werd nagevolgd door Cats (1577-1668), die insgelijks voor bijna alle zijne liederen zijne toevlucht nam tot Italiaansche of Fransche zangwijzen, en onder andere, Caccini's melodie benuttigde voor het fraaie lied « Tortelduyfje mijn beminde [4] ». Bij een twaalftal liederen van Vondel (1557-1679) worden voor de helft Fransche wijzen aangehaald ; Italiaansche wijzen werden echter, naar het schijnt, door den prins onzer

[1] Deze melodie verscheen in Caccinis' *Nuove musiche* (Florence, 1601) en werd opnieuw uitgegeven, met klavierbegeleiding naar den *continuo*. door F.-A. GEVAERT, in het tweede deel, n^r 39, van zijne *Les gloires de l'Italie, chefs-d'œuvre de la musique italienne au XVII^e et au XVIII^e siècle*. Gand-Liége, 1868.

[2] P. C. *Hoofts werken* (*zangen*), uitg. Amst., 1671, bl. 155 en 173.

[3] D^r G. KALFF, Inleiding op *Bredero's lied-boeck*, bl. 166.

[4] Eene bijzonderheid die reeds vermeld werd bij GEVAERT, *Annuaire*, 1881, bl. 184, aant. 2.

dichters niet benuttigd [1]. Verder worden nog bij Hooft, onder de Italiaansche stemmen, aangehaald : « Philida mea, se di belta' sei vagha »; — « Alle caccie, alle caccie pastori »; — « Sei tanto grasios' e tanto bella »; — « Questa dolce sirena [2] ».

Bij denzelfden vindt men ook een aantal Fransche wijzen vermeld. Onder deze laatste, komt ook de wijs « J'aymeray toujours ma Phillis », eene 16e-eeuwsche melodie, die te vinden is in *La pieuse alouette* [3], en waarop Hooft's vermaard « Windeken daar het bosch of drilt [4] », gedicht werd.

Dat de melodie van Caccini ook in de Zuidnederlandsche provinciën populair was, leert men bij voorbeeld uit Jan Stalpert's *Extractum Catholicum*, waarin men een lied met de muziek aantreft [5], dat, althans met betrekking tot de eerste strophe, een geestelijk pastiche van den Italiaanschen tekst is.

Dezelfde melodie treft men nog aan in *Den gheestelijcken nachtegael*, Antw., 1634, I, bl. 36, hier zonder wijsaanduiding, doch met den tekst van Stalpert. Ook vindt men die met denzelfden tekst in Theodotus' *Paradys der gheestelijcke en kerkelijcke lof-sanghen*, Antw., 1665, bl. 666, en, als zangwijs voor andere geestelijke liederen, in *Den evangelische leeuwerck*, Antw., 1682, I, bl. 149, met het opschrift : wijse « Sulamite

[1] De fraaie melodie van « O Kersnacht, schooner dan de daegen » klinkt nochtans als ware zij van Italiaansche afkomst.

[2] In de voormelde uitg., bl. 153, 155, 163, 170. « Questa dolce sirena » komt voor onder nr 11 der *Balletti a cinque voci di Gio-Giacomo Gastoldi da Caravaggio*, 4e uitg., te Venetië, 1593, welke te Antw. in 1596, 1605 en 1624 herdrukt werden. Die herdrukken zijn vermeld bij Goovaerts, *Hist. et bibliogr. de la typogr. mus.*, nrs 346, 407 en 562.

[3] I, bl. 72.

[4] Willems, *Oude Vlaemsche ldr.*, nr 163, bl. 374. Dezelfde melodie is te vinden in Valerius' *Nederl. gedenck-clanck*, bl. 191, voor het lied « t' Spaensche gedrocht met haer gespuys », opnieuw uitgegeven door Dr Loman in zijne keuze uit Valerius, nr 12, en in het *Liederboek van het Willems-Fonds*, Gent, 1891, I, 145. Willems — het blijkt niet waarom — poogde het lied op de melodie van Ps. 48. der *Souterliedekens* te brengen, welke bron overigens door hem niet werd aangeduid.

[5] Het lied met aanvang : « Sulamite! keert weder », bl. 552.

keert weder. Amarilla mia bella », en in *Den singende zwaan*, Antw., 1655 [1]. In Pater Poirters' *Ydelheyt des werelts* [2] vindt men voor het lied « Mijne vrienden, o vrienden » als stem aangegeven « Amarille »; zooals door den bouw der strophe wordt aangeduid, geldt het hier de melodie « Amarilli mia bella ».

Ondertusschen had de melodie van Caccini zich ook in Noordnederland verspreid. Men treft ze, o. a., in den *Amsterdamsche Pegasus*, 1626, bl. 6, onder « M. Campanus Veldeuntjes toe-ge-eyghent d'Aemstel-lantsche nymphjens », voor het lied, aanvangend : Amaril, Amarillis; in de *Amsteldamsche minne-zuchjens* [3], waar men onder den Italiaanschen tekst eene Nederlandsche navolging vindt :

Amarilli, mijn schoone,
gelooft ghy dat de liefd'
die 'k u betoone,
niet in mijn hart sou woone,
geloov' het vrij, enz.

Door den dichter-rederijker Krul wordt de melodie dikwijls voor zijne liederen aangehaald [4]. — Krul's lied « Rozamonda mijn waarde » werd nog ongeveer honderd jaar later herdrukt [5], met dezelfde stemaanduiding, zoodat de fraaie melodie van Caccini bijna anderhalve eeuw na hare geboorte nog populair was.

Indien wij bij deze zangwijze wat langer vertoefden, dan

[1] Te oordeelen naar de derde uitgave, Leyden, 1728, bl. 137, « Stem : Sulamite keert weder », mede aangeh. bl. 139, 141. 163.

[2] Antw., 1645, bl 173.

[3] Amst., 1643. Herdrukt door J.-H. Scheltema, *Nederl. ldr. uit vroegeren tijd,* bl. 136.

[4] *Pampiere wereld.* Amst., 1644, eerste deel, bl. 165; vierde deel. bl. 61, 63, 65. — Jan Luyken (1649-1712) in zijn *Duytsche lier* (1671), uitg. 1783, bl. 6. gebruikte dezelfde wijs voor het lied : « Wie spant de kroon der schoone ».

[5] In *Het nieuwe vermakelyke Thirsis minnewit*, vierde deel. Amst., 1731, bl. 120.

was dit omdat zij als het ware het uitgangspunt der nieuwere kunst was, en tot de weinig talrijke populaire melodieën van vroeger tijd behoort, waarvan de componist bekend is. Juist dit kenmerkte eertijds de populaire melodieën, dat de naam van den componist immer schuil bleef. De oude volksliederen, zoowel de teksten als de melodieën, zijn doorgaans *res omnium et nullius ;* hunne geboorte is met een sluier omhuld en zelden slaagt men er in, dien op te lichten. Niet minder populair waren de wijzen « Sei tanto gratiosa » en « Questa dolce sirena », die men óf met de melodie, óf wel slechts als « stemme » in vele 17e-eeuwsche liederboeken aantreft.

Dat de gedeclameerde kunstzang, voorlooper van het stelsel van Glück en van Wagner, in de Zuidelijke provinciën, tijdens de XVIIe eeuw of later, navolging vond, schijnt niet bewezen te zijn, althans te oordeelen naar de muzikale werken die in ons land werden uitgegeven. In het Noorden daarentegen kan men wijzen op de proeven van Ban en van Huygens. Vooral de laatstgenoemde volgde in zijn *Pathodia sacra et profana occupati,* een werk dat geestelijke en wereldlijke alleenzangen met luitbegeleiding bevat [1], het nieuwe stelsel. Terwijl de geestelijke zangen bij Huygens op Latijnschen tekst, eene navolging der Psalmen, berusten, zijn er van de wereldlijke, negentien in getal, twaalf op Italiaanschen en de overige zeven op Franschen tekst gecomponeerd. Ziedaar een stellig bewijs van Italiaanschen en Franschen invloed op de Nederlandsche muziek en letterkunde in de XVIIe eeuw. Immers, in 1650 meende zelfs Vondel nog te moeten verklaren, dat het geene schande was in « Nederduitsch » de « moederlycke tale te zingen [2] ».

Dat nog andere Italiaansche zangen in de Zuidelijke pro-

[1] W.-J.-A. Jonckbloet et J.-P.-N. Land, *Musique et musiciens au XVIIe siècle. Correspondance et œuvres de Constantin Huygens ;* Leyde. 1882. Uitg. van de *Maatsch. ter bevordering voor Noord.-Nederl. mzgesch.*

[2] *Aenleidinge ter Nederl. dichterkunste,* in Van Lennep's *Vondel,* VI, D., bl. 44, aangeh. door Dr W.-J.-A. Jonckbloet, *Gesch. der Nederl. letterk.,* 4e druk (uitg. C. Honigh), Groningen, 1889, III, 11.

vinciën gezongen werden, ziet men bij den reeds aangehaalden Stalpert [1].

Onder de Nederlandsche wereldlijke liederen die in ons land gedurende de XVII^e eeuw op Italiaansche melodieën werden geschreven, kunnen wij nog aanhalen de liederen van Ysermans : « O Fortuna wanckelbaer » en « Hoe veel vreucht is overal », op de wijse : « Ceu sate vieuer no son » [2]. Ziehier de eerste strophe van het laatste lied, naar de melodie zooals die voorkomt in Ysermans' dichtbundeltje :

[1] *Extractum Catholicum*, Antw., 1631, bl. 135, « Come posso morir »; — 325, « O vezzosetta e bella »; — bl. 460, melodie van het reeds gemelde « Sei tanto gratiosa », onder hare gewoonlijke aanduiding : « O schoonste personagie »; verder, bl. 603, 616, 628, 632.

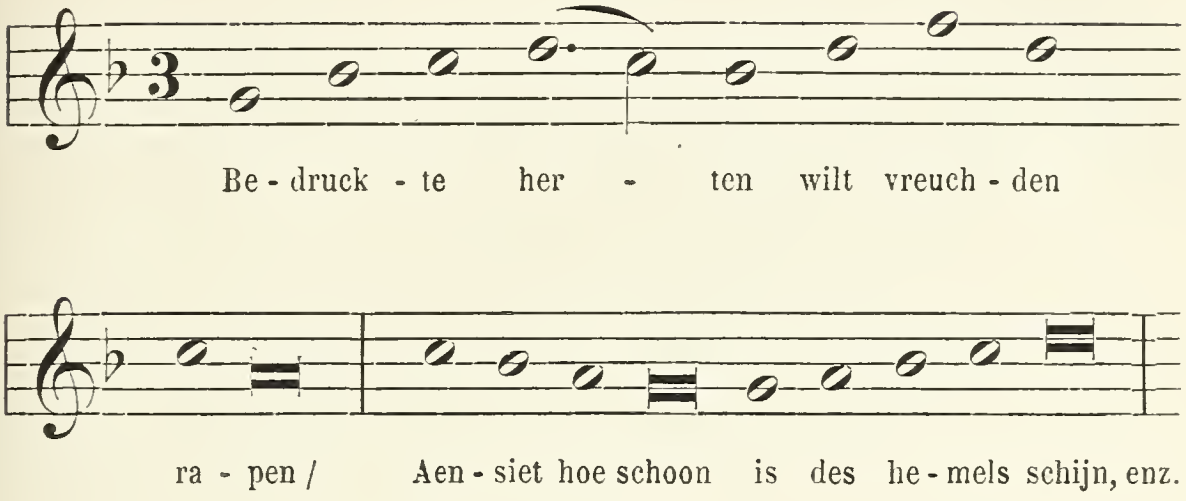
[2] *Triumphus Cupidinis*, Antw., 1628, bl. 42, 159. Deze melodie, die tweemaal in dezen bundel voorkomt, is daaruit overgenomen in de verzameling van melodieën gevoegd bij het zoogenaamd Hs. van Anna Byns.

Eene melodie uit eene geestelijke liederverzameling verschenen te Luik in 1626 [1] :

is niets anders dan eene minder goede lezing van de zangwijze die men o. a. vindt in *Het prieel der gheesteliicke melodie*, 1609, bl. 131, en bij Theodotus, *Paradys der ghees-*

[1] *Les pleurs de Phylomele contenans les odes pelerines, les regrets et les pleurs de Messire Remacle Mohy, assemblez par Messire Jean Mohy son frere, seconde edition dediee au Roy Catholique. A Liege*, de l'imprimerie Leonard Streel. Imprimeur-Iure, 1626, bl. 14.

telijcke en kerkelijcke lof-sangen, uitg. 1665, bl. 682, voor het lied :



een geestelijk pastiche van een lied te vinden, o. a., in *Een Aemstelbredams amoreus liedboeck*, 1583, bl. 182 [1].

Van een ander zeer bekend wereldlijk lied : « Myn oochskens weenen » [2], dat gezongen werd op de wijs « Bedroefde harteken », vindt men insgelijks de melodie bij Theodotus [3].

Alhoewel eenigszins van de voorgaande afwijkend, is zij slechts eene variante van dezelve. Bij Theodotus vindt men als wijsaanduiding « Mijn oogskens weenen, etc. Ofte : Galiard' Itali », terwijl men in *Den nieuwen verbeterden lust-hof* [4], vindt aangegeven als wijs, « Galiard Itali, oft Bedroeft herteken, etc. »

Deze melodie behoorde dus bij een Italiaanschen dans, de Gagliarda (in 't Fransch : Gaillarde of Galliarde), en was ook in Duitschland bekend. In 1628 treft men haar aan bij een Duitsch geestelijk lied [5].

[1] Beschreven door Dr Joh. Bolte, *Tijdschr. v. Nederl. taal- en letterk.*, 1891, bl. 195 vlg.

[2] O. a. vermeld door Dr Joh. Bolte, t. a. p.

[3] Bl. 650.

[4] Amst., (2e uitg.) 1607, bl. 52.

[5] Zie Bäumker, *Das katholische deutsche Kirchenlied*, II, nr 307, bl. 289.

III. — Fransche melodieën.

In de eerste helft der XVI^e eeuw vonden wij reeds, onder de wijzen in *Een devoot eñ prof. boecxken* en in de *Souterliedekens* aangeduid, verschillende melodieën van Franschen oorsprong, en het getal der Fransche melodieën die in ons land populair werden, groeide van lieverlede aan.

Vele Fransche zangwijzen, aan wereldlijke liederen ontleend, vindt men bij Stalpert in zijn *Extractum Catholicum* (Antw., 1631), in diens *Gulde-iaers feest-dagen* (Antw., 1635) en in andere liederboeken van dien tijd, zooals in de reeds aangehaalde bundels *Den gheestelycken leeuwercker*, door H. Guil. Bolognino, Antw., 1645, en *Den lust-hof der christelycke leeringhe* [1].

Soms verdween de oorspronkelijke wijs om plaats te maken voor den aanvangsregel van het nieuwe Nederlandsche lied, waarvoor zij diende, welke aanvangsregel voortaan de melodie aanduidde en aldus op zijne beurt tot « wijs » verstrekte.

« J'aymeray toujours ma Philis » wordt, zooals wij zagen, reeds door Valerius aangeduid als : « Windeken daer het bosch van drilt [2]. » De melodie « Mon valet que peut-il faire [3] » kreeg de benaming : « Gelyck als de witte swane [4] ».

[1] Zie hierboven bl. 266.

[2] Zie hierboven bl. 270, aant. 3.

[3] STALPERT, *Extr. Cath.*, bl. 358; — *Gulde-iaers f.-d.*, bl. 1245. — Dr J.-P.-N. LAND, *Luitb. Thysius*, nr 312. « Almande Monvarlet »; — aangehaald in het *Lb. met emblemata* voor het lied : « Hoort ghy dochters ende jonghe ghesellen. »

[4] STARTER, *Friesche lust-hof*, 1621, bl. 86; — K. VAN MANDER, *Gulden Harpe*, Haerlem, 1627, bl. 385; — *Den singende zwaan*, uitg. 1664, bl. 31 en titelblad v°, waar een lied uit twee strophen gevonden wordt, dat volgens den strophenbouw op de Fransche melodie gezongen werd. Zie 1ste str. en mel. van dit lied bij J.-H. SCHELTEMA, *Nederl. liedr. uit vroegeren tijd*, bl. 51.

De wijs « Bayse moi ma Jeanneton », hoogst waarschijnlijk eene oorspronkelijke Fransche melodie :

wordt door Stalpert « Galathea geestig dier » genoemd, terwijl zij door Pers onder de Fransche en tevens onder de Nederlandsche benaming wordt aangehaald [1].

Het lied van Jacques Immeloot [2] :

O nacht, jalourse nacht, die tot mijn leet versworen,
Des hemels baen verlicht met klare maneschijn,

is eene navolging van het Fransche lied van den dichter Philippe Desportes (1546-1606), hetwelk aanvangt :

O nuit, jalouse nuit, contre moi conjurée,
Qui enflammes le ciel de nouvelles clartés,
T'ay je donc aujourd'hui tant de fois désirée
Pour estre si contraire à ma félicité.

Of de melodie in ons land ook reeds vóor de uitgave van Immeloot's gedicht gezongen werd, is ons onbekend. Men

[1] *Extract. Cath.*, bl. 111; — *Amsterdamsche Pegasus*, bl. 67, « Stemme : Klagende drijft Phylis 't vee, *of* van Ianneton »; — Pers, *Bellerophon*, 1633, bl. 128, voor het lied : « Hoe siet Aretaea om? », en bl. 202, voor Pers' *Prince-lied* : « Fred'rick Hendrick van Nassou ». Dit laatste met de melodie herdrukt door J.-H. Scheltema, t. a. p., bl. 9.

[2] Willems, *Oude Vl. ldr.*, nr 162, bl. 373. Immeloot's lied werd gedrukt te Ieperen in 1620. — Zie een kerstlied, vergeestelijking van dit stuk, bij Willems, t. a. p., nr 191, bl. 422.

vindt haar reeds in eene Fransche verzameling van 1588 [1], en zij kan reeds van vóor de XVIe eeuw dagteekenen, aangezien zij overeenkomst heeft met den zang « Adoro te devote, latens Deitas », door de hymnologen aan den H. Thomas van Aquinen toegeschreven.

Onze oude Vlaamsche beiaardboeken leveren het bewijs van de populariteit die Fransche melodieën hier vanouds genoten.

Ook in de Waalsche provinciën werden gedurende de XVIIe eeuw Fransche liederen door middel van de pers verspreid :

Le bouquet aux roses, een geestelijke verzameling met eenstemmige muziek, zonder aanduiding der wijzen, ten jare 1627 te Luik verschenen [2], bevat verschillende teksten en melodieën die reeds voorkomen in de vroeger vermelde bundels : *Les rossignols spirituels*, 1616, en *La pieuse alouette*, 1619-1621, beide te Valenciennes gedrukt.

De volgende liederen uit den Luikschen bundel worden in de aangeduide Fransche verzamelingen teruggevonden : « Malheureuse fievre d'amour », een lied met opschrift : « Detestation de l'amour mondain », bl. 13 [3]; — « Discourons de la charité », bl. 17 [4]; — « Rens graces aux grans Dieu », bl. 22 [5]; de destijds zeer volksgeliefde wijs « de la Vignonne », of « de l'Avignonne », waarop dit laatste lied berust, vinden

[1] In de tweede uitgave der liederen van Chardavoine, aangehaald door Weckerlin, *La chanson populaire*, bl. 81. — Het kerstlied werd uitgegeven door Gevaert, *Noëls des XVe et XVIe siècles*, Gent, z. j., en later door denzelfde vierstemmig bewerkt in zijne *Collections de chœurs sans accompagnement* (3e et 4e fascicules), Paris, nr 17, bl. 46.

[2] *Le bouquet aux roses, choisies entre les fleurs des chansons spirituelles : dont aucunes sont nouvellement tournées de sujects prophanes, par Messire Jean Mohy du Rond-champ. Dédié à tres-reverends et tres-nobles Seigrs, Messeigneurs les Prevost, Doyen et Chapitre de S. Lambert*, Liege, chez Leonard Streel, imp. juré, l'an 1627. Avec permission des Superieurs.

[3] *La pieuse alouette*, I, bl. 237, melodie met wijsaanduiding : « Dans le logis de mon voisin, dont le refrain e't : C'ét la devise de l'amour. »

[4] *Les rossignols spirituels*, bl. 38, tekst en mel.; — *P. al.*, I, 168, mel.

[5] *P. al.*, I, bl. 21, « Sur l'air de la Vignonne ».

wij hierachter onder de Gentsche beiaardliederen terug; — « Mon Dieu, mon doux amour », bl. 29 [1]; — « Helas! pauvre miserable », met opschrift : « De l'enfant prodigue », bl. 32 [2].

De melodie van het volgende lied, uit dezelfde Luiksche verzameling [3] en waarvan de aanvang aan de melodie van « Ave maris stella » herinnert, kan zeer wel bij een wereldlijk lied behoord hebben :

[1] *P. al.*, I, bl. 44, met wijsaanduiding : « Adieu Nymphe des bois ».

[2] *R. sp.*, bl. 73, dezelfde tekst en mel.; — *P. al.*, I, bl. 77, dezelfde tekst en mel., en *ibid.*, bl. 307, nogmaals dezelfde mel.

[3] Bl. 40.

Deze zangwijze biedt vele punten van overeenkomst aan met eene Luiksche variante van het oude Fransche lied van « Jean Reynaud », welke variante eerst onlangs werd uitgegeven [1] :

Deze lezing wordt in haar geheel onder de talrijke Fransche varianten van het oude lied teruggevonden. Tiersot noemt deze melodie een voortbrengsel van het volksgenie [2]. Volksgenie mag het heeten; maar men verlieze niet uit het oog, dat dit genie zich reeds in de kerkhymnen en reeds vóor het ontstaan van deze, in de melodieën der Oudheid openbaarde.

De fraaie zangwijze, nr 90, uit *Een devoot eñ profitelick boecxken* (1539), waarvan de eenigszins bedorven lezing gemakkelijk te herstellen is, en die hoogst waarschijnlijk bij een

[1] *Wallonia, revue de littérature populaire.* Liége, 1893, I, bl. 22.
[2] Tiersot, *Histoire de la chanson populaire,* bl. 14.

wereldlijk lied behoorde, heeft met bovenstaande melodie insgelijks de meeste [1] overeenkomst :

Hieruit meenen wij te mogen afleiden, dat er vroeger ook melodieën of ten minste melodische vormen bestonden, die noch aan Frankrijk, noch aan ons land, noch aan eenig ander land uitsluitend toebehoorden, maar op een en denzelfden tijd aan verschillende volkeren gemeen waren.

Een ander lied uit *Le bouquet aux roses* [2], aanvangend : « Quand d'un œuil ravy », wordt teruggevonden in *La pieuse alouette* [3], met het opschrift : « Si cet malheureuse bande », eene stemaanduiding welke men met dezelfde melodie aantreft bij Valerius [4]. Deze melodie heeft gemeenschap met die van « Ick drinck den nieuwen most », welke wij verder onder de 18e-eeuwsche liederen aanhalen, en die van Franschen oorsprong is.

[1] Uitg. D.-F. Scheurleer, bl. 116; het lied heeft tot opschrift : « Dit is die wise van Ick wete noch een maghet ».

[2] Bl. 19.

[3] I, bl. 265.

[4] *Nederlandtsche gedenck-clanck,* 1626, bl. 50.

In 1640 verscheen te Doornik de tweede uitgave van eene geestelijke liederverzameling, een lijvig, fraai gedrukt boekdeel, dat ongeveer twee honderd veertig melodieën bevat, alle aan wereldlijke Fransche liederen, « Airs mondains », ontleend [1].

IV. — Engelsche en andere uitheemsche melodieën.

Ook Engelsche melodieën, waarvan verschillende bij Starter worden teruggevonden, werden hier populair.

De wijs « Twas a youthful knight, which loved a galjant lady *ofte* : Soder yemand vraeghd wie hier leyd begraven, etc. [2] », had waarschijnlijk reeds voor een Nederlandsch lied gediend, toen Starter haar aanwendde voor het lied « Blijdschap van mij vliet ». Het woord *ofte* kan ook beteekenen, wat nochtans gewoonlijk bij Starter niet het geval is, dat het lied op eene tweede melodie kon gezongen worden. « Soder yemand vraeghd » wordt ook afzonderlijk aangehaald [3]. Chappell [4] leert ons, dat het vers « 'Twas a youthful, enz. » de aanvang van eene ballade was, getiteld : « Constance of Cleveland, » die gezongen werd op de wijs « Crimson Velvet » en die, ten tijde van koningin Elisabeth († 1603) en van haren opvolger Jacob VI († 1612), in Engeland zeer populair was. Deze melodie was mede in

[1] *La Philomele seraphique divisée en quatre parties... sur les airs les plus nouveaux choisis des principaux auteurs de ce temps. Avec le dessvs et la basse. Seconde édition reueuë, changée et augmentée de plusieurs airs, et cantiques, par Fr. Ian l'Evangeliste d'Arras Prédicateur Capucin. A Tournay. De l'imprimerie d'Adrien Qvinqve, 1640. Avec grace et privilege.*

[2] Starter, 1621, t. a. p., bl. 40. De dichter, die van Engelsche afkomst was, vestigde zich in jeugdigen leeftijd (± 1607) in Amsterdam.

[3] Zie Pers, *Bellerophon,* 1633, bl. 167; — Theodotus, *Paradys* (1621), uitg. 1665, bl. 70; — *Evangelische leeuwerck,* 1682, I, 186.

[4] *The ballad litterature and popular music of the olden time,* I, 178.

Duitschland bekend en komt voor in een Psalter van 1642 [1].

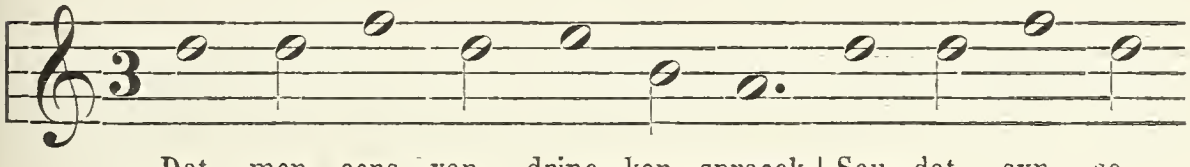
De melodie van Starter's lied [2] :

Doe Daphne, d'overschone maegd,
Van Apollo haer vlucht nam ten bossche waert in,

stemme : « When Daphne did from Phoebus fly », die echter in Engeland, eerst in eene uitgave van de helft der XVII[e] eeuw gevonden wordt [3], ontmoet men bij Theodotus voor het lied « U oordeel aen den koningh geeft » en wordt door denzelfde nog aangehaald voor een pastiche :

Als Jola d'onberaede Maeght,
Van Jesus haer vlucht nam ter werelt-waert in [4].

Nog bij eene andere melodie en wel die welke door Starter voor zijn welbekend *Drinck-liedeken* gebruikt werd, willen wij om de vele varianten een oogenblik stilstaan. Deze melodie wordt zonder wijsaanduiding, als volgt weergegeven [5] :



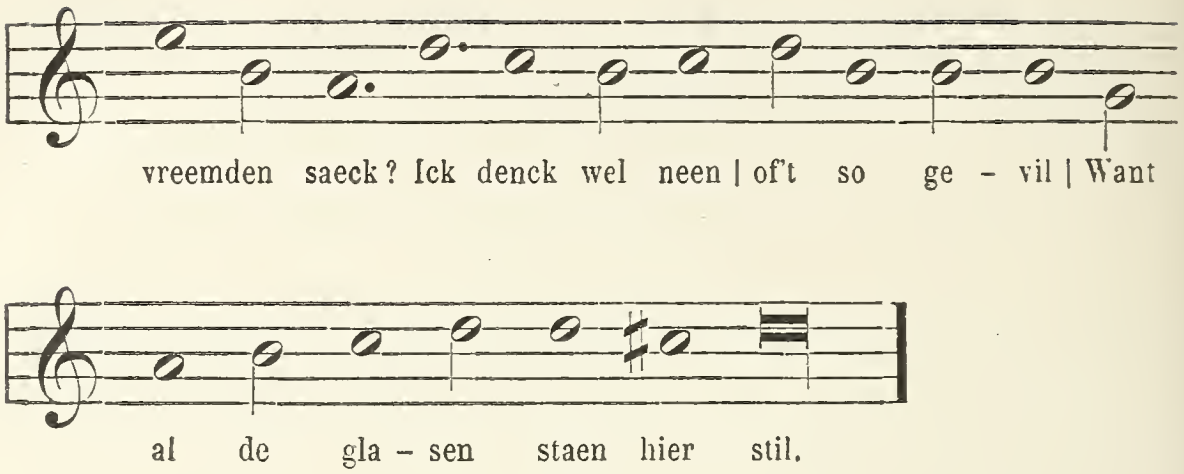
[1] BÄUMKER, *Das Kath. deutsche Kirchenlied,* I, nr 217, bl. 478.

[2] T. a. p., uitg. 1627, bl. 155.

[3] CHAPPELL, t. a. p., I, 338.

[4] *Paradys,* uitg. 1665, bl. 113 en 662. Over Engelsche melodieën voor het Nederlandsch lied benuttigd, raadplege men Dr A. LOMAN, *Oud-Nederlandsche ldr. uit den « Nederlandtschen gedenck-clanck » van Adrianus Valerius,* Utrecht, 1871, bl. 19, aant. I, en Dr J.-P.-N. LAND, aanteekeningen, enz., *Tijdschrift der Vereeniging voor N.-N. Mzgesch.*, I (1885), bl. 20 vlg.

[5] T. a. p. (1621), bl. 99. Starter's « Dat men eens van drincken spraeck » wordt aangeh. als wijs door PERS, *Bellerophon*, 1633, bl. 186, en door BREDERO, *Boertigh lb.*, volledige uitgave, Amst. 1890, bl. 279.



Bij Valerius vindt men [1] met stemaanduiding : « Engels Woddecot *ofte* : Dat men eens van drincken spraeck » de volgende zangwijze, stellig eene betere lezing :

Ten onrechte wordt door Dr Loman beweerd [2], dat het

[1] *Nederlandtsche gedenck-clanck,* Haarlem, 1626, bl. 198.
[2] Op *Valerius*, bl. 58.

drinkliedje bij Starter een ander metrum zou hebben dan bij Valerius; in beide teksten heeft het vers telkens vier accenten.

Chappell [1] leert ons nogmaals hoe « Woody Cock », een « Irisch air », voorkomt in het zoogezegd Virginaalboek van Koningin Elisabeth, dat stukken bevat van 1603, 1605 en 1612. Ziehier nu de melodie volgens den Engelschen muziekkenner :

Bij Stalpert [2] vindt men, met het opschrift « Stem : Amarilletje mijn vrinden », deze melodie :

[1] T. a. p., II, 793.

[2] *Extract. Cathol.*, bl. 224.

De wijs « Amarilletje mijn vrinden » vindt men nog in andere 17e-eeuwsche liederboeken vermeld ; o. a., in Stalpert's tweede liedboek [1] en bij Bolognino [2].

Bij dezen laatste is de melodie bijna onherkenbaar geworden :

[1] *Gulde-iaers feest-dagen*, Antw., 1635, bl. 582.

[2] *Den gheestelycken leeuwercker*, Antw., 1645, bl. 60 [66].

De wijs « Amarilletje, enz. » wordt aangegeven bij Hooft's beroemd « Caartje wat heeft er u hartje verlept », welk lied, voor zoover wij weten, tot hiertoe nog niet met de muziek werd uitgegeven en dat ongeveer moet hebben geklonken :

In de xv^e^ en in de xvi^e^ eeuw hadden wij liedergemeenschap met Duitschland ; in de xvii^e^ eeuw daarentegen moeten de Duitsche melodieën in ons land zeer weinig bekend zijn geweest. In de voornaamste liederbundels dier eeuw treft men zelden eene Duitsche zangwijs aan.

Insgelijks wordt zeer zelden in onze liederboeken eene Spaansche melodie aangehaald. Ter nauwernood kan men eene « Pavane de Spaenje » aanduiden als zangwijs voor een wereldlijk lied aanvangend : « Comt al ghy Goden goeder-

tieren » [1]. De melodie is van de XVI[e] eeuw, vermits zij reeds ten jare 1588 in Engeland bekend was [2].

De tafel van de « Stemmen ofte voysen » die het boek van Valerius voorafgaan, doet duidelijk zien — indien dit bewijs nog noodig is — dat tijdens de XVII[e] eeuw, de eenstemmige muzick, d. i., de melodie, zoowel in de Noordelijke als in de Zuidelijke provinciën — want een aantal van de door Valerius aangeduide melodieën waren ook in het Zuiden bekend — veelal van vreemden oorsprong was. In die tafel worden, o. a., vermeld « 7 Almanden » [3], 4 Baletten (waaronder 3, volgens Valerius zelf, van Franschen oorsprong), « 8 Fransche couranten », « 7 Engelsche » en « 5 Italiaensche stemmen ». Slechts 14 nummers vertegenwoordigen voor hem de « Nederlandsche stemmen ».

Sedert is het evenwel gebleken dat verschillende van deze laatste, om slechts het « Wilhelmus » en de melodie « Windeken daar het bosch van drilt » te noemen, insgelijks van Franschen oorsprong zijn.

V. — **Beiaardliederen.**

De beiaardboeken, voor zoover die tot ons zijn gekomen, kunnen voor de geschiedenis der muziek met voordeel geraadpleegd worden.

De Nederlanden en de steden van het Noorden van Frankrijk bezaten vroeger een groot getal beiaarden. Men heeft ons land

[1] *De Schadt-kiste der philosophen,* Mechelen, 1621, bl. 297. — De melodie bij STALPERT, *Extract. Cathol.*, 1631, bl. 182. Zie mede Dr J.-P.-N. LAND, *Luitb. van Thysius,* nr 334.

[2] CHAPPELL, t. a. p., bl. I, 241, die dan ook veronderstelt, dat de melodie van Engelschen oorsprong is.

[3] Oorspronkelijk een Duitsche dans, die na de tweede helft der XVI[e] eeuw (« seit dem letzten Drittel des 16. Jahrh. ») eene Fransche benaming kreeg. BÖHME, *Gesch. des Tanzes,* I, 122; verschillende der bij Valerius aangegeven « Almanden » zijn dan ook van Fransche afkomst.

wel eens het klassieke land dier bovenaardsche speeltuigen genoemd [1].

Van den beiaard werden vroeger — en zooals ook thans nog gebeurt, daar waar dit speeltuig der oude dagen blijft voortleven — de meest geliefkoosde deuntjes gehoord.

De 17e-eeuwsche beiaardboeken van Brussel en van Gent leeren ons eenige liedekens kennen welke eertijds het meest in den smaak vielen.

Onder de 46 melodieën die in het Brusselsch beiaardboek van den klokkenist Theodoor de Sany, en van het jaar 1648, volgens een eersten « Index », gevonden worden, zijn slechts twee wereldlijke opgenomen. Al de overige behooren bij geestelijke liederen uit vroegeren tijd, zooals « Conditor », — « Christe redemptor », — « Puer nobis nascitur », — « Een kindeken is ons geboren », wat overigens in den « Index » zelf vermeld wordt : « Van alle *hymnissen* ende *geestelijke* liedekens dienende voor het veranderen van alle feest dagen des jaers voor d'orlogie deser prinselycke Stadt van Brussele [2]. » De twee melodieën aan wereldlijke liederen ontleend zijn : « J'ai vu le cherff du bois saillier (vernederlandschte spelling van het woord saillir) » en « De Bergemaske ».

Het eerste lied werd verschillende malen door 16e-eeuwsche componisten bewerkt [3].

Tekst en melodie werden ons door Weckerlin [4] bekend

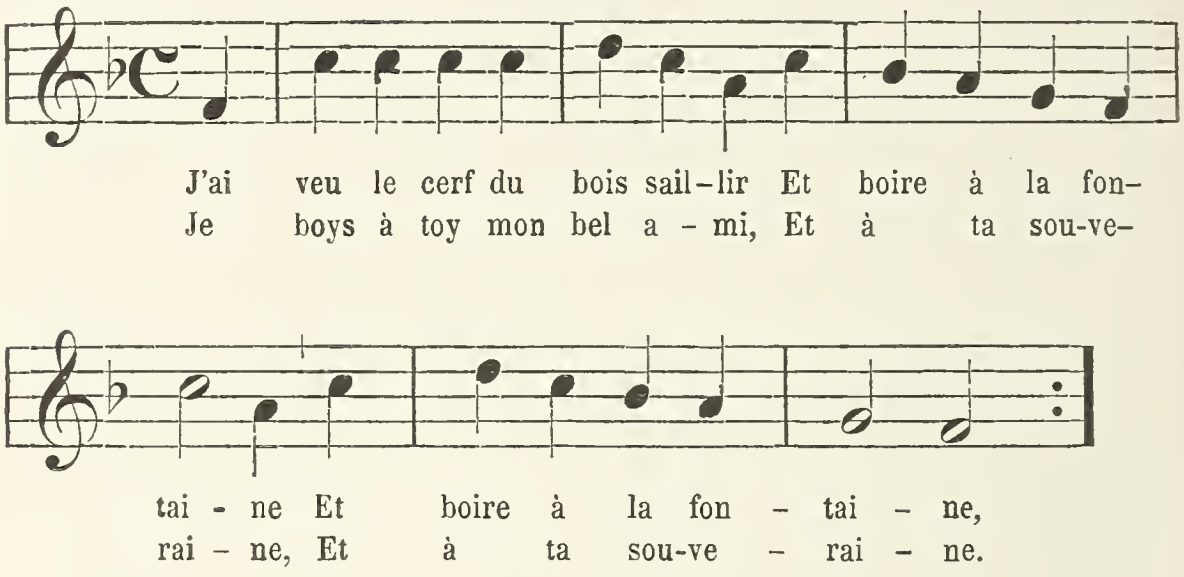
[1] Chevalier van Elewijck, *Mathias Van den Gheyn, le plus grand organiste et le plus grand carillonneur belge du XVIIIe siècle,* Louvain, 1862.

[2] Deze « Index » en de daarop volgende is te vinden bij Edm. Vander Straeten, *La musique aux Pays-Bas,* V, 19 vlg.

[3] Eitner, *Bibliogr. der Musik. Sammelwerke,* bl. 329, 475, 507, 697, vermeldt 16e-eeuwsche bewerkingen van eenen onbekende; van Clemens non papa; van Joannes Crespel, en van Pierre Manchicourt. R. van Maldeghem, *Trésor musical,* 1876, nr 11, geeft eene vierst. bewerking van Math. le Maistre; Weckerlin, *Bibliothèque du Conservatoire,* 1885, eene vijfst. van Horatio Vecchi.

[4] *L'ancienne chanson populaire en France,* bl. XXIX, 188, 506; — zie mede Tiersot, *La chanson populaire en France,* bl. 471, en de lezing der melodie in Van Haeften's *Lust-hof der christelycke leeringhe,* Antw., 1622, bl. 94.

gemaakt, naar een in 1615 te Caen gedrukt eenstemmig liederboek. De melodie komt, in hoofdzaak, hierop neer :



De Bergemaske, lees *Bergamasca* — in de verzameling gevoegd bij het Hs. der liederen van Anna Bijns heet het « Bergemeysken » — is een reeds in de XVI^e^ eeuw bekende Italiaansche zangwijze, die nog in vioolsonaten van het einde der XVIII^e^ eeuw voorkomt [1] :

De liederen van het Brusselsch beiaardboek dienden « voor

[1] BÖHME, *Gesch. des Tanzes,* I, 125. De melodie : in het Brusselsch Hs., in het *Luitb. van Thysius,* nr 434, en bij EDM. VANDER STRAETEN, t. a. p., bl. 34.

alle feest dagen des jaers », d. i. voor alle kerkelijke feestdagen ; de twee aangeduide wereldlijke zangwijzen dienden alleen « voor den Vastelavont » en werden dus eigenlijk als carnavalliederen, onder de « hymnissen ende geestelijcke liedekens » geduld.

De melodie van « Den lustelijken mei », welke men insgelijks onder de geestelijke liederen van hetzelfde beiaardboek aantreft en welke wij reeds leerden kennen [1], bleef lang populair. Wellicht behoorde zij oorspronkelijk bij een wereldlijk lied.

Volgens een « Andere Index » bevat hetzelfde boek nog daarenboven « Alle de musikaele stucken die gemaeckt syn om d'orlogie te veranderen buiten alle feest. daegen... » Hier worden twaalf stukken aangeduid, waaronder eene fantasie « terti toni » ; een stuk met het opschrift « Requiem aeternam », aanvang der requiemmis, en een ander met het opschrift « Dies irae ». De twee laatste werden gespeeld « Als er eenen hertoch of hertoginne van Braband » gestorven was.

De overige negen stukken zijn de volgende : « Susanne un jour », een beroemd lied door vele 16e-eeuwsche componisten bewerkt [2], en waarvan wij ook Nederlandsche navolgingen bezitten [3] ;

« Bonjour mon cœur », een lied van Ronsard, waarvan de melodie ook voorkomt bij Stalpert en in het *Luitboek van Thysius* [4] ;

« Si tanto gratiosa », melodie welke wij reeds als stem bij Hooft aantroffen [5] en die in talrijke 17e-eeuwsche Nederlandsche

[1] Zie hierboven, bl. 216.

[2] Zie Tiersot, *La chanson populaire en France,* bl. 472; — Weckerlin, *Bibliothèque du Conservatoire national,* Paris, 1885, p. 219, aanvang eener bewerking door Du Courroy. — Zie mede Dr J.-P.-N. Land, *Luitb. van Thysius,* nr 119.

[3] Zie F. van Duyse, *Oude Nederl. meerstemmige liederboeken, Tijdschrift der Vereeniging voor N.-N. mzgesch.*, III, bl. 138.

[4] Stalpert, *Gulde-iaers feest-dagen,* 1635, bl. 673; — *Luitb.*, nr 87.

[5] Zie hierboven, bl. 270.

liederboeken voorkomt, of als wijs wordt aangehaald, meerendeels onder de benaming « O schoonste personagie [1] » ;

« Donna crudel », melodie bij Stalpert en in het *Luitboek van Thysius* [2] ;

« Almande S[t]-Nicolas », melodie in den *Bliiden requiem* [3] en in het Gentsch beiaardboek, waarover nader ;

« Balle du grand duc » (« Balle » of « ballet » is een danslied); de melodie is ons van elders niet bekend;

« Pavane d'Espaigne » ; melodie bij Stalpert [4] ;

« Passemede d'Italie » ; melodie in het *Luitboek van Thysius* [5] ;

« Une jeune fillette dormant à son jardin », een lied waarover wij reeds hierboven spraken [6].

Een eerst Gentsch beiaardboek van de XVII[e] eeuw bevat bijna geene andere liederen dan met Fransche opschriften ; o. a. vindt men daarin : « La battaile », « Courante », en « Branle de la battaile ». Vanouds was de nabootsende muziek in groote eer, getuige de beroemde 15[e]-eeuwsche « Bataille » van Clément Jannequin, en derhalve had ook de beiaard zijne nabootsende muziek. Verder vindt men : « Courante Robin » die aan den ouden liederencyclus van *Robin et Marion* herinnert ; — « La Valette », een stuk dat men ook in Yserman's *Encomium matrimonii* [7] aantreft ; — « Jean de Nivelle », eene melodie welke men ook vindt in den *Evangelische leeuwerck* [8], doch verschillend is van de zangwijs uitgegeven door Weckerlin, in

[1] Melodie bij STARTER, 1621, bl. 54; — CAMPHUYZEN, 1624, bl. 8; — VALERIUS, bl. 103; — STALPERT, *Extract. Cath.*, 1631, bl. 460, en *Guldeiaers f.-d.*, 1635, bl. 4; — THEODOTUS, *Paradys* (1621), uitg. 1665, bl. 166; — *Evangelische leeuwerck*, 1682, II, 161.

[2] *Gulde-iaers feest-dagen*, bl. 485; — *Luitb.*, n[r] 137.

[3] Antw., 1631, bl. 193.

[4] Reeds hierboven vermeld, bl. 287.

[5] N[r] 341.

[6] Bl. 232. Dezelfde melodie als bij VALERIUS, bl. 180 (zie EDM. VANDER STRAETEN, t. a. p., bl. 35).

[7] Antw., 1628, bl. 241.

[8] Antw., 1682, I, 117.

de studie welke hij aan het lied van « Jean de Nivelle » wijdde [1]. Verder bevat deze verzameling nog een aantal melodieën van Franschen oorsprong.

Op den omslag van een tweede Gentsch beiaardboek, insgelijks van de XVII[e] eeuw, leest men : « Den boeck van mijn E. D. Heeren schepenen vander keure dienende tot den voorslagh der clocke van Ghendt gemaeckt ende geschreven door P. F. Phil. Wijckaert, Predicheere. 1681 ».

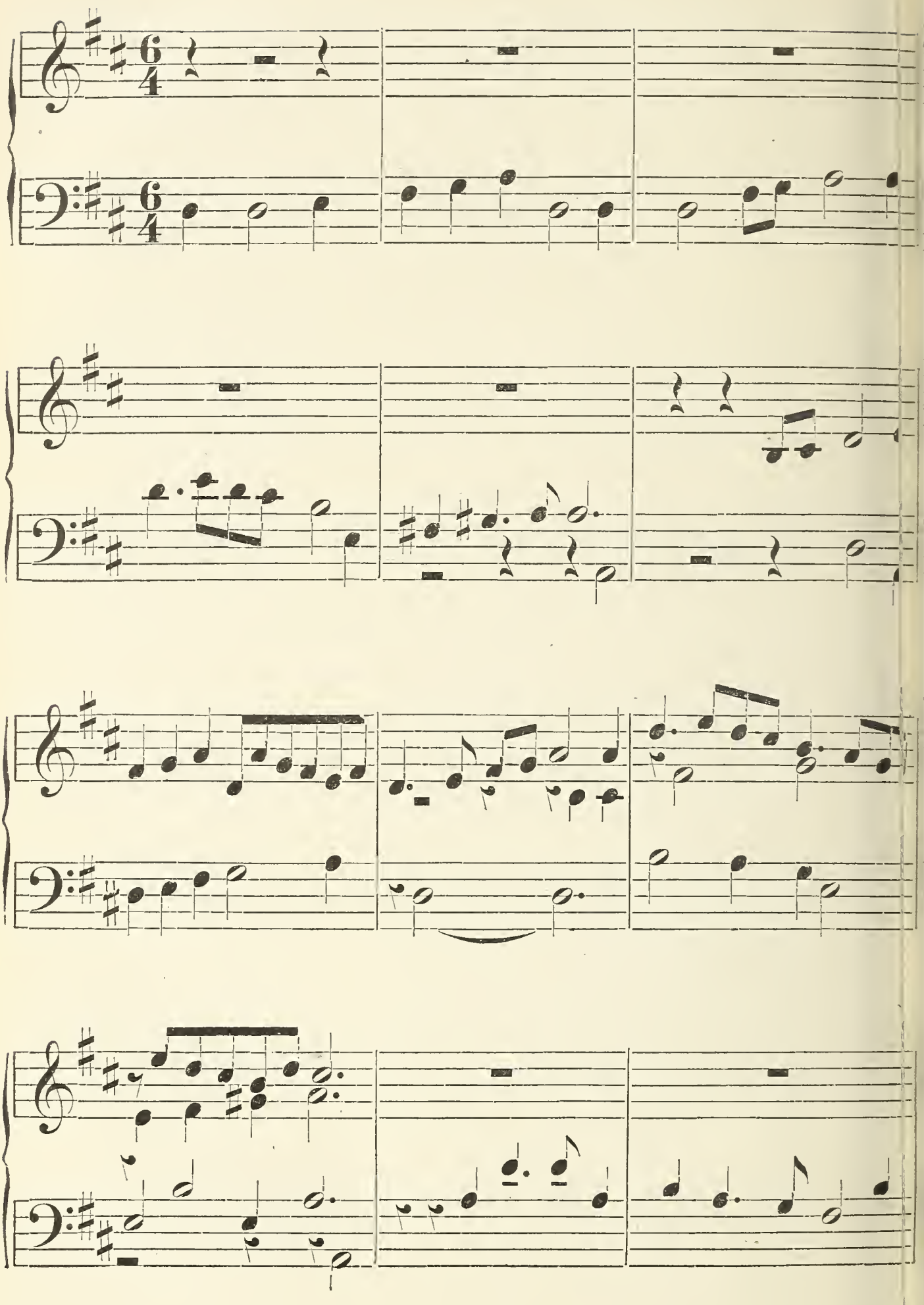
Dit handschrift bevat bewerkingen van melodieën meestal aan wereldlijke liederen ontleend. Slechts enkele behooren tot geestelijke gezangen, en vele zijn evenzeer van Franschen oorsprong, zooals de titels aanduiden. Onder deze laatste vinden wij : « Courante royale », — « Courante Madame », — « La princesse », — « La Normande », — « La Vignone » (l'Avignonne), — « La duchesse », — « Ma mère », — « Son Altesse Imperial », — « Menue (Menuet) de Phaëton », enz. Andere in deze verzameling opgenomene liederen, zooals « Cecilia », — « Doen Daphné », — « De mey die comt ons bij, seer bly », enz., zijn uit gedrukte 17[e]-eeuwsche liederverzamelingen bekend [2].

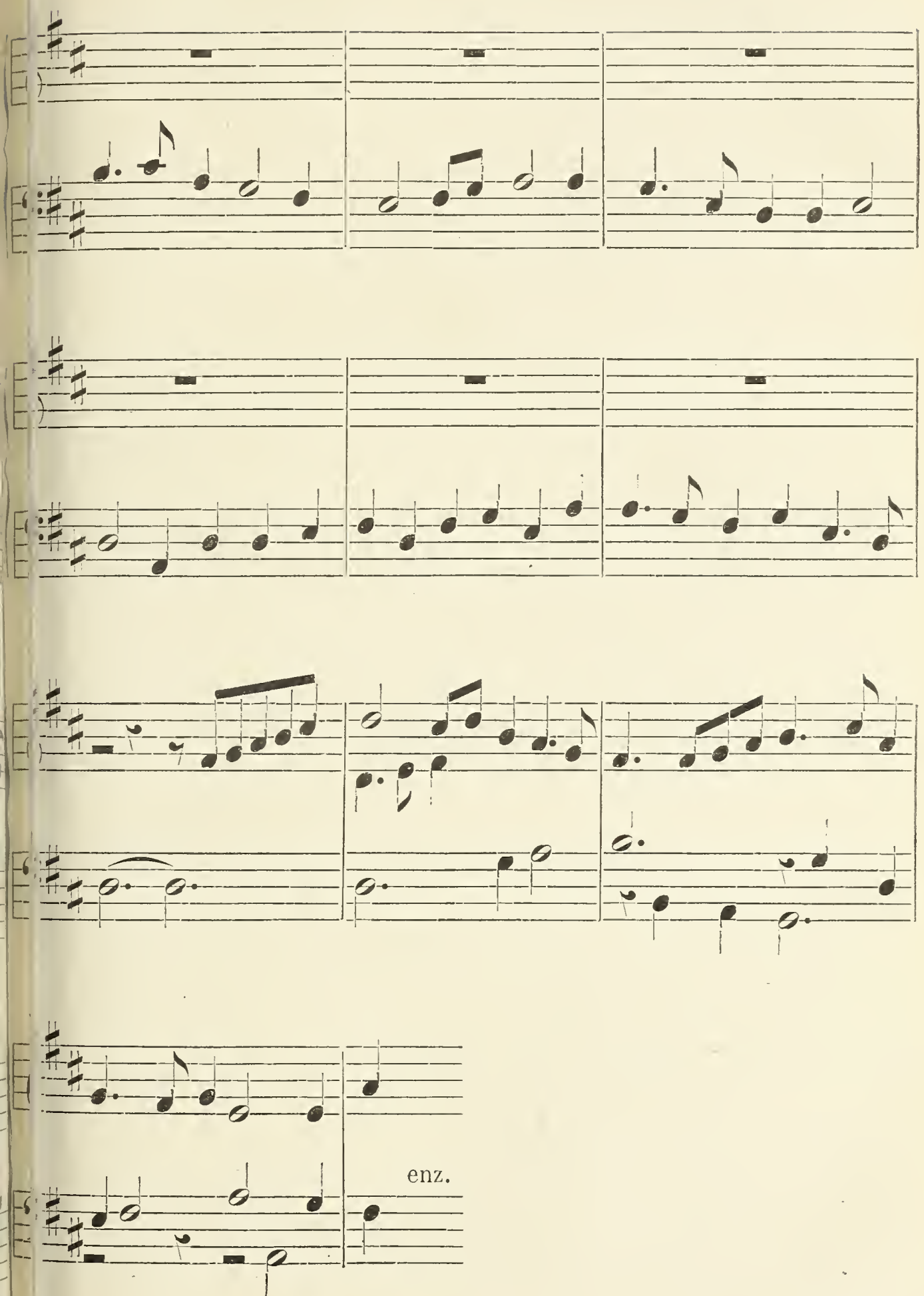
De bewerking dezer liederen door Wijckaert, is, vergeleken met die welke in de voorgaande verzameling voorkomen, echt kunstrijk, en zoo ingewikkeld dat men soms moeite heeft om de oorspronkelijke melodie daaruit te herkennen. Het is dan ook buiten kijf, dat P. Wijckaert in zijne compositiën immer zijn doelwit bereikt heeft en dat de door hem bewerkte beiaardliederen opperbest klinken.

Als voorbeeld van de wijze waarop die stukken geschreven zijn, laten wij een fragment volgen van het reeds genoemde lied, met het opschrift : « De Mey die comt ons bij, seer blij : ghestelt Anno 1662, 26 Aprilis ».

[1] *Bulletin de la Société des compositeurs de musique,* 1868, bl. 141 vg.

[2] Zie de volledige lijst bij Fr. de Potter, *Gent van den vroegsten tijd tot heden*, I, bl. 548.




enz.

De hierboven vermelde « Menue[t] de Phaëton », getrokken uit een ballet van Lulli, voor de eerste maal te Parijs opgevoerd in 1682, werd reeds in 1684 op den Gentschen beiaard gesteld.

De oude liederen door den verdienstelijken Klemens Wijtsman uitgegeven onder den titel : *Anciens airs et chansons populaires de Termonde* [1], waaronder het karakteristieke lied van « 't Ros Beyaerd [2] », werden grootendeels door den uitgever aan beiaardstukken ontleend. Intusschen kunnen niet alle liederen welke in deze kleine verzameling voorkomen, als plaatselijke liederen beschouwd worden. Enkele daarvan zijn ook van elders bekend. De melodie « Den knaptandt » o. a. komt voor in *Den singende zwaan* [3]. Fragmenten van deze melodie komen voor in het vermelde 17e-eeuwsche Gentsche beiaardboek, onder de jaartallen 1681 en 1682. Bij dit laatste jaartal leest men als wijsaanduiding : « Messieurs de Lille ». Minder goede lezingen zijn te vinden in de *Oude en nieuwe Hollantse boeren lities en contredansen*, Amst. z. j. (begin der XVIIIe eeuw), onder nr 130 met wijsaanduiding : « Lalande », en onder nr 280, met wijsaanduiding : « Marleburgh ». Gansch anders is de melodie van het bekende Fransche lied van « Malbrough ».

VI. — Oorspronkelijke melodieën.

Hebben onze voorouders vele melodieën aan den vreemde ontleend, zij hebben er ons nochtans ook een groot aantal nagelaten die op eigen grond zijn geteeld. Menige frissche wereldlijke melodie werd ons door onze geestelijke liederboeken bewaard.

[1] Termonde, E. Ducaju fils, 1868.

[2] Opgenomen in *Nederl. lb. uitg. door het Willems-Fonds*, Gent, 1890, I, nr 35, bl. 138.

[3] Antw. 1655; uitg. Leyden, 1728, bl. 298, 321 met verschillende stemopgaven. De eerst aangeduide stem « Gavotte italienne » zou wel de oorspronkelijke kunnen zijn.

De liederen die in de XVII^e eeuw en vooral degene die bij den aanvang dier eeuw gezongen werden, zijn daarom nog niet altijd eerst in die eeuw ontstaan. Sommige zangen bleven gedurende twee-, driehonderd jaren de volksgunst genieten. Het is dus niet altijd mogelijk den juisten ouderdom van een lied te bepalen.

Tot een der fraaiste liederen van die welke bleven voortleven, behoort het door Willems opgeteekende « Naer Oostland willen wy ryden ». D^r Kalff heeft op afdoende wijze aangetoond, dat Willems dwaalde toen hij dit lied als historisch aanzag en tot de XIII^e eeuw deed opklimmen. Het stuk, zegt de geleerde schrijver van *Het lied in de middeleeuwen* [1], kan op zijn best passen in den mond van een vroolijk 17^e-eeuwsch boerengezelschap. Reeds in het *Antwerpsch liederboek*, treft men, onder n^r 97, een lied aan, dat aanvangt « In Oosland wil ic varen », en waarvan de melodie, welke niets gemeens heeft met die welke wij thans bespreken, ons door Ps. 82 der *Souterliedekens* werd bewaard [2]. Melodie en tekst [3] moeten tot de XVII^e eeuw gebracht worden, en kunnen als type dienen van den 17^e-eeuwschen zang.

Ofschoon zij niet dezelfde muzikale waarde bezit, is de melodie van « Als alle dackere rypen », welke men in een 17^e-eeuwsch liederboek [4] aantreft, van denzelfden aard als de hier besprokene :

[1] Bl. 368

[2] Zie de melodie bij F. VAN DUYSE, *Oude Nederl. ldr. mel. uit de Souterl.*, bl. 341.

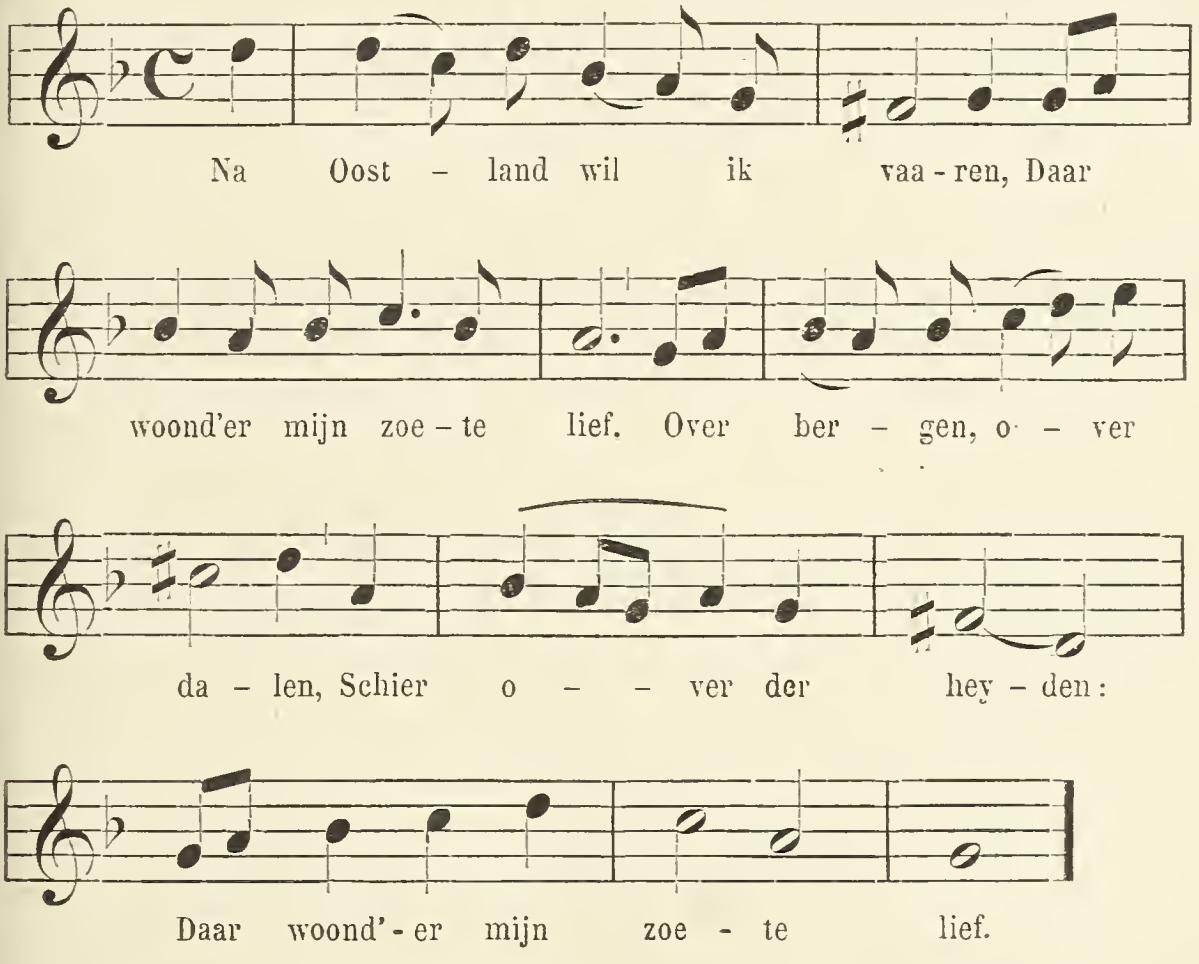
[3] Zie over dezen tekst, die bij Willems samengesteld is uit fragmenten van verschillende liederen, eene bijdrage van F. VAN DUYSE, *Dicht- en kunsthalle*, jaargang 1888, bl. 343. — De melodie ook te vinden bij F.-A. GEVAERT, *Verzameling van oude Vl. ldr.*, Gent, z. j., en in het *Nederl. lb. uitg. door het Willems-Fonds*, II (1892), n^r 52, bl. 39.

[4] STALPERT, *Extractum Cath.*, 1631, bl. 375.

Niet minder fraai dan de melodie bij Willems, is die welke door J.-W. Lemmens, in zijn leven bestuurder der kerkmuziekschool te Mechelen, vóor weinige jaren uit den mond des volks werd opgeteekend [1] :

[1] Zie *Dicht- en kunsthalle*, t. a. p.

Raadpleegt men hier den tekst, dan moet men deze melodie jonger vinden dan de eerste. Immers het woord *Rozenlant* verving het woord *Oostlant*, d. i. het verre land, op een tijdstip dat men had opgehouden het laatstgenoemde woord te verstaan [1]. Houdt men zich integendeel aan de melodie, dan gevoelt men zich geneigd deze voor ouder aan te zien dan de eerste, vermits de modus van *re* met *si* ♮ reeds in de XV^e^ en vooral in de XVI^e^ eeuw uitgebreide toepassing vond. Niets belet aan te nemen dat een vroegere tekst « Naer Oostlant » heeft bestaan, en dit te minder aangezien, zooals wij reeds zagen, een 16^e^-eeuwsch lied aanvangend « In Oostlant » wordt gevonden. Van de populariteit welke het hier besproken lied genoot, getuigt een derde melodie [2] waarvan wij de notatie onveranderd laten volgen :



[1] Dat het lied « Naer Rozenlant » nog heden in de Kempen bekend is, blijkt uit eene bijdrage van POL DE MONT, *Volkskunde*, Gent, 1889, II, 222, en getiteld « Een Kempensch gebruik ».

[2] Een quint hooger gesteld, te vinden in : *Oude en nieuwe Hollantse*

Zooals wij reeds aanmerkten, valt het niet altijd gemakkelijk den juisten ouderdom eener melodie te bepalen. Sommige liederen door De Coussemaker omstreeks het midden onzer eeuw opgeteekend, werden door hem voor zeer oud aangezien. Dr Kalff is van hetzelfde gevoelen, wat bijv. het zoo eenvoudige lied, met zijn roerende melodie : « Ach Tjanne, zegde hy, Tjanne [1] », betreft, al kan hij niet bewijzen, dat het aan de ridderwereld ontleend is.

Brengen wij de notatie eenigszins in beter verband met de taalmetriek, dan door De Coussemaker werd gedaan :

boeren lities en contredansen, onder nr 734, met wijsaanduiding « Nae Oostland wil ik vaare ». De tekst in *Thirsis minnewit*, Amst., 1752, I, 102, overgenomen door Hoffmann v. F., *Niederl. Volksldr.*, nr 104. bl. 208.

[1] *Chants populaires des Flamands de France*, nr 58, bl. 209. — Zie Dr Kalff, *Het lied in de M. E.*, 225.

Dat deze voortreffelijke melodie welke vóor veertig jaar nog gezongen werd, oud is, en ten minste in het begin der XVI^e^, zoo niet in de XV^e^ eeuw thuis behoort, bewijzen de toonaard, en sommige harer wendingen. De aanvang herinnert aan het Fransche lied « Quand Jean Renaud ».

Nog dezer dagen werd in Frankrijk, namelijk in Normandië, de melodie van een echt 15^e^-eeuwsch lied « Quant m'en venoye du bois l'autrier » uit den mond des volks, en men mag zeggen zonder eenig verschil met de 15^e^-eeuwsche lezing, opgeteekend [1].

De onmiddellijke invloed der *cantores a liuto* heeft zich in de Zuidnederlandsche provinciën niet laten gevoelen. Wel kan men wijzen op een lied van een Italiaanschen meester uit dien tijd, dat, ook ten onzent, populariteit verwierf, doch te oordeelen naar de muziekwerken die gedurende de XVII^e^ eeuw in ons land verschenen, heeft de Florentijnsche school weinig navolgers bij ons gevonden.

In de melodieën waarvan wij het behoud aan mondelinge overlevering te danken hebben, is de oude toonaard oneindig veel beter bewaard gebleven dan in de gedrukte eenstemmige muziek. De uitgevers der gedrukte verzamelingen waren min of meer geleerde musici en stonden aldus onder den invloed van de polyphonie. Vermits de moderne toonaard, alleen op

[1] Vgl. G. PARIS en A. GEVAERT, *Chansons du XV^e^ siècle,* n^r^ 6, bl. 6, en *Revue des traditions populaires*, 7^e^ jaarg., 1892, bl. 581.

de harde en zachte toonladders berustend, met den aanvang der eeuw welke wij bespreken, nog niet vaststond, dobberden deze uitgevers tusschen den ouden toonaard en het nieuw opkomend toonstelsel en brachten zij, op goed geluk, accidentalen aan, die geen ander uitwerksel hadden dan den ouden toonaard te storen.

Alhoewel met het einde der XVII^{e} eeuw de moderne toonaard door het vereenzelvigen van al de harde toonladders langs den eenen, en al de zachte langs den anderen kant, ontstaan was, bleven toch sommige melodieën met hunnen ouden toonaard in den mond des volks getrouw voortleven en wel met zooveel kracht, dat zij zelfs nog in de laatste helft onzer eeuw, in vrij groot getal, konden opgeteekend worden.

VIJFDE AFDEELING.

DE XVIII^de EEUW.

I. — Bronnen. — Liederboeken en losse bladen. — De Fransche opera. — Liederen opgeteekend uit den mond des volks.

Terwijl in de XVIII^e eeuw in de noordelijke provinciën een groot aantal wereldlijke liederboeken het licht zagen, verscheen, naar uitwijzen der bibliographieën en boekenlijsten, in die zelfde eeuw in de zuidelijke geen enkel Nederlandsch wereldlijk liederboek met muziek [1]. De wereldlijke liederenbundels gedurende dit tijdperk alhier van de pers gekomen zijn niet talrijk, en zelfs is het getal der geestelijke liederboekjes in de XVIII^e eeuw in onze provinciën gedrukt, uitermate gering, vergeleken bij het getal van soortgelijke bundels welke vroeger alhier het licht zagen.

Het wereldlijk lied, het volkslied, voor den tijd dien wij bespreken, kan men voor een goed deel leeren kennen uit de vliegende bladen die, zonder muziek, in het begin onzer eeuw, te Gent, te Antwerpen, te Brugge of te Ieperen werden gedrukt en door liedjeszangers op markten en andere openbare plaat-

[1] Zie WILLEMS, *Oude Vl. liederen;* — SNELLAERT, *Oude en nieuwe iedjes;* — GOOVAERTS, *Hist. et bibliogr. de la typogr. mus.*

sen voorgedragen. Deze liederen, meestal herdrukken van vroeger verschenen stukken, waren bijna altijd en overal dezelfde [1].

De verzameling op deze wijze door Van Paemel, te Gent, uitgegeven en ongeveer twee honderd liederen bevattende — verreweg de meeste zijn van wereldlijken aard — is niet zonder belang voor de geschiedenis van den alleenzang in de achttiende eeuw, aangezien bij elk lied de « stemme » of « wijs » is aangeduid, en wij daardoor in staat gesteld worden de melodiën te leeren kennen welke in die dagen veel gezongen werden.

Een deel dier liederen werd waarschijnlijk overgenomen uit Hollandsche liederboekjes; wij kunnen althans verschillende liederen aanwijzen welke men ook in Hollandsche liederbundels van dien tijd aantreft. Het stuk « Aenhoort een droevig lied (Droevig liedeken van 't schip de Zwarten Haen) stemme : van Helena », blad 57, waarin een feit bezongen wordt, dat voorviel in 1673, vindt men in meer dan eene Hollandsche verzameling [2]. — « Schoon(e) Catharina beeld der beelden (Liedeken of samenspraeke tusschen eenen jongman en eene jonge dochter), Stemme : Moeder dat gy wist waerachtig », blad 59, komt voor in een der zoo even aangehaalde verzamelingen [3].

Andere der Van Paemelsche liederen worden in Hollandsche bundels aangetroffen [4], een bewijs, dat ook in de XVIII^e^ en in

[1] Zie bl. 228 vlg., bij MONE, *Uebersicht*, de ver van volledige lijst der bladen te Antwerpen gedrukt bij Thys, en te Gent bij Van Paemel. Uit de Van Paemelsche bladen geeft Mone slechts twintig liederen op.

[2] In *De vermakelijke buys-man, ofte koddige bootsgeselletje*, Amst., 1724, bl. 76; in *De oprechte Sandtvoorder speel-wagen*, Amst., 1730, bl. 76, en in *De lustige jager*, Amst., z. j., bl. 57.

[3] *De vermakelijke buys-man*, bl. 33, « Stemme : als 't begint ».

[4] De volgende liederen, bij Van Paemel : bl. 12, « Het huwelyk »; — 17, « Een stuk van liefde » (van Floris en Blanchifleur); — 23, « O weireld vol van overdaed »; 31, « Ik arm haesken »; — 37, « Komt vrienden »

den aanvang der XIXe eeuw, de liedergemeenschap tusschen het Noorden en het Zuiden bleef voortduren.

Nog andere dier liederen vindt men in 17e-eeuwsche bundels, zooals bij voorb. : « Wat is de wereld doch. Stemme : Philis myn tweede ziel », blad 6, en « Weduwe vrouwkens al te maele, op de wyze : Met een pluymken op zyn mutsken », blad 56, gedicht door J. de Ruyter, « clerc van de weeserye der Stede en Casselrie van Veurne [1] ».

Uit één der hierboven aangehaalde liederen en uit menig ander lied der besprokene verzameling voor zoover daarin historische feiten behandeld worden, blijkt genoegzaam, dat wij hier niet slechts met 18e-eeuwsche melodieën te doen hebben, maar ook met zangwijzen welke reeds vroeger bestonden en in de XVIIIe eeuw nog in gebruik waren. Deze verzameling leert ons eens te meer hoe het volk, gedurende eeuwen aan dezelfde liederen gehecht, men zou bijna kunnen zeggen verslaafd, deze, uit gewoonte, bleef voortzingen, toen de bezongen feiten of het karakter der legende reeds lang uit zijn geheugen waren gewischt, en sommige woorden van den tekst reeds uit zijnen taalschat waren verdwenen.

Hoeveel geweld heeft de tijd niet reeds aan het Halewijnlied gepleegd? En nochtans is de Van Paemelsche tekst onze oudste bron voor de kennis van dit merkwaardig lied, waarvan Willems getuigt, dat het hem niet is mogen gelukken ook maar een enkel oud afschrift te vinden.

De losse bladen van Van Paemel zijn bovendien voor ons een voornaam middel om tot de kennis der melodieën te gera-

(van het kindeken in de tonne); — 62, « Wel vrienden » (van den Spaenschen ruyter); — 64, « Aurora » vindt men in *Thirsis minnewit*, eerste deel, Amst., 1720; — *De zingende koddenaer*, 1771; — *De nieuwe Overtoomsche markt-schipper*, 1793; *De tweede nieuwe Overtoomsche marktschipper*, z. j.; — *Het vrolijke bleekersmeisje*, z. j., allen te Amsterdam gedrukt.

[1] Men vindt beide liederen in DE RUYTER's *Nieuw liedt-boeck ghenaemt den vrolijcken speelwaghen*, 5en druk, Antw., z. j., bl. 134 en 102.

ken, die in de XVIII^e eeuw in gebruik waren, en dit te meer omdat, wij herhalen het, vele der daarbij aangeduide *stemmen* reeds vóor de XVIII^e eeuw bekend waren. Dit was ook het geval met een vijftiental der daarin opgegevene Fransche zangwijzen. Het lied « Liefste Rosalinde, stem : Trompet marin » (Van Paemel, blad 55), wordt met dezelfde wijsaanduiding gevonden in *Den eerelyken pluk-vogel* [1] die, in 1669 de kerkelijke goedkeuring verwierf.

De wijs « Aimable vainqueur » welke bij het lied « O vogels aenschouwt » wordt aangegeven, is van Campra en komt voor in zijne *Hésione* [2], dagteekenend van 1700. Dat deze wijs populair bleef, blijkt uit *Het gheestelyck maeghden-tuyltjen*, in 1708 te Antwerpen gedrukt, welk bundeltje een honderdtal liederen bevat vervaardigd door eene geestelijke dochter, Elisabeth van Wouwe. In deze verzameling toch wordt die stem aangehaald bij de liederen : « Ach Jesus, waerom » ; — « Ach, bruydegom Heer » en « Geluckigen dag [3] ».

Na het ontstaan van het Fransche zangspel (*opera*), waarvan Jean-Baptiste Lulli [4] de vader is, werd de Fransche tooneelmuziek al ras naar ons land overgebracht en verwierf zij ook daar spoedig burgerrecht. Zoo weten wij, bij voorbeeld, dat Lulli's *Cadmus et Hermione* (Parijs, 1673), reeds in 1679 te Gent werd opgevoerd, waar sedert dien tijd de Fransche *opera*

[1] Achtste druk, Antw., z. j., bl. 123.

[2] *Hésione, tragédie mise en musique, représentée par l'Académie royale de musique le 21^e jour de décembre 1700.* Paris, Christ. Ballard, MDCC, bl. 159.

[3] Zie bl. 149, 166, 172. — De melodie was ook in Holland bekend, zooals blijkt uit de *Oude en nieuwe Hollantse boeren lities en contredansen*, waarin men haar vindt onder n^r 379, met wijsaanduiding : « Ick lieve te deegh ». — Zie over deze laatstgenoemde verzameling die uit dertien deeltjes bestaat en c. 1713 voleindigd werd, J.-C. M. VAN RIEMSDYK, *Oud-Nederlandsche danswijzen*, Amst., 1882.

[4] Geb. te Florentië in 1623; gest. te Parijs in 1687. — « Lulli n'est pas le fondateur de l'opéra, mais il en est le véritable créateur » (H. LAVOIX fils, *La musique française*, Paris, z. j., bl. 97).

onafgebroken bleef bestaan. Ook elders in ons land werden, daar waar het muzikale tooneelwerken gold, tot op omstreeks 1715, bijna uitsluitend werken van Lulli ten gehoore gebracht [1].

L'Europe galante, van Campra (1660-1721), de eerste « opéra-ballet » die te Parijs, in 1697, het licht zag, werd in 1706 te Gent gespeeld [2], en toen omstreeks het midden der XVIII^e^ eeuw, de « opéra-comique » ontstond, vond ook deze hier onmiddellijk bijval.

Naast de wijzen bij de gedrukte teksten der liederen aangeduid, zijn ook de liederen welke met hunne melodieën uit den mond des volks werden opgeteekend, een voorname bron voor onze studie. Onder deze noemen wij voornamelijk de reeds meermalen aangehaalde bundels van Willems, van De Coussemaker en van Lootens en Feys.

Indien Willems' uitgave, uit een muzikaal oogpunt beschouwd — met de teksten ziet het er al niet beter uit — van zeer geringe waarde is [3], vooral waar het onze oudste liederen betreft, kan nochtans zijn werk met voordeel geraadpleegd worden voor de melodieën welke ten tijde van den verzamelaar nog in gebruik waren. Sommige zangwijzen zijner *Oude Vlaemsche liederen* toch weerspiegelen, naar onze meening, getrouw den muzikalen geest van het volkslied in de XVIII^e^ en in het begin der XIX^e^ eeuw [4].

[1] PROSPER CLAEYS, *Histoire du théâtre à Gand*, II, 35, 47.

[2] IB., bl. 57.

[3] Slechts de n^rs^ 1-61 (blz. 5-162) werden door Willems « voor de pers gereed gemaekt » (SNELLAERT, *Inleiding*, bl. XXVIII).

[4] Zooals o. a. : « Wel Anne-Marieken », n^r^ 119, bl. 280; — « 'k Kwam lestmael in de groene wei » (oorspronkelijk Duitsche melodie), n^r^ 120, bl. 281; — « Wie wil hooren een historie », n^r^ 121, bl. 283 (opgegeven door den dichter J. van Beers); — « Ik hoorde lest in deze dagen », n^r^ 122, bl. 285; — « Te Kieldrecht », n^r^ 124, bl. 291; — « Rosa willen wy dansen », n^r^ 127, bl. 297; — « Komt hier al by » (van Pierlala), n^r^ 129, bl. 300; — « Hoort vrienden luystert naer dit lied » (De vier gasten), n^r^ 132, bl. 316; — « Gelijk een roos in 't groene veld », n^r^ 173,

De verzameling door De Coussemaker uitgegeven, heeft haar bestaan te danken aan een besluit, den 16^en^ September 1852 door keizer Napoleon III genomen, waarbij werd bepaald, dat alle in Frankrijk bekende populaire gedichten en overleveringen, in welke taal ook geschreven, zouden worden verzameld en gedrukt. De geleerde musicus, die den 19^en^ April 1805, te Belle in Fransch-Vlaanderen werd geboren [1] en dus geen vreemdeling was op het gebied der Nederlandsche taal, belastte zich met het verzamelen der volkszangen zijner geboortestreek en bewees daardoor, niet alleen aan zijn vaderland, maar ook aan ons land en inzonderheid aan Vlaamsch-België, een onschatbaren dienst.

Het grootste gedeelte der melodieën uit de *Chants populaires des Flamands de France* werd ook vroeger ten onzent gezongen, terwijl voor sommige teksten dezer verzameling ook gedrukte en handschriftelijke oorkonden benuttigd werden [2].

Niet minder belangrijk voor den tijd dien wij bespreken, is het werk door Lootens en Feys in het licht gezonden [3]. In de voorrede verklaren de verzamelaars, dat zij de door hen bijeengebrachte stukken bijna alle te danken hebben aan een tachtigjarige vrouw, en dat deze liederen, die omstreeks het midden der voorgaande eeuw te Brugge gezongen werden,

bl. 390; — « Komt al byeen » (De theevrouwkens), n^r^ 241, bl. 498; — « Des avonds in den reine », n^r^ 255, bl. 527; — « De koekoek in de mei », n^r^ 258, bl. 532.

[1] Hij overleed den 10 Januari 1876, te Rijsel. Zie over hem, onder den titel *Necrologie*, eene bijdrage van J.-F.-J. HEREMANS in het *Nederlandsch Museum*, Gent, 1876, I, bl. 224.

[2] Voor sommige liederen werden stellig de Van Paemelsche bladen geraadpleegd, voor andere nam De Coussemaker zijn toevlucht tot de handschriften door hem beschreven in zijne *Bibliographie des Flamands de France, Annales du Comité flamand de France,* I (1853), Dunkerque, 1854, bl. 257 vlg. Zie namelijk : n^rs^ 13-17.

[3] *Chants populaires flamands avec les airs notés*, Bruges, 1879.

eens het repertorium uitmaakten van eene Brugsche dame uit den gegoeden burgerstand. Deze dame, met een buitengewoon geheugen begaafd, had al de liederen onthouden, die zij in hare kinderjaren uit den ouderlijken mond had geleerd, met nog eenige andere die gestadig in de kantwerkscholen herhaald werden. Later leerde zij er nog eenige bij; deze laatste, zeggen de uitgevers, kan men gemakkelijk herkennen aan hunnen meer modernen vorm.

Dat de Van Paemelsche liederen van belang zijn voor de studie van het wereldlijk lied, ook in muzikaal opzicht, en dat deze, in hunnen tijd, insgelijks een deel uitmaakten van het repertorium van den gegoeden burgerstand, blijkt genoegzaam uit het feit, dat een aantal dezer liederen worden teruggevonden in de *Chants populaires flamands*, en dit wel in deze mate, dat zij een betrekkelijk ruim gedeelte van de wereldlijke liederen beslaan welke deze bundel bevat. Eenige der liederen uit de Gentsche verzameling worden ook bij De Coussemaker aangetroffen [1] en enkele vindt men ook bij Willems.

Het getal der Van Paemelsche teksten waarvan de melodieën ons door de drie voornoemde bundels werden bewaard, bedraagt twee en twintig. Het zal voor de kennis der melodie in de XVIII^e^ eeuw niet zonder nut zijn bij deze liederen een oogenblik stil te staan.

II. — De losse bladen in verband met de uitgaven van Willems, De Coussemaker en Lootens en Feys.

De volgende tafel duidt het verband aan tusschen de teksten die men bij Van Paemel vindt, en de melodieën welke men in de drie hierboven besproken liederverzamelingen aantreft.

[1] Zie voorgaande bl., aant. 2.

BLADNUMMER.	TEKSTEN. VAN PAEMEL.	MELODIEËN.					
		Willems.		De Coussemaker.		Looteus en Feys.	
		Nr.	Bl.	Nr.	Bl.	Nr.	Bl.
2	Myn liefste lief. Op eene bekende wyze	»	»	»	»	99	190
6[1]	Wat is de wereld doch (Liedeken van eene hooveerdige dame). Stemme: Philis myn tweede ziel.	»	»	59	211	36	58
9	Maestricht gy schoone stede. Stemme: Antwerpen 'k moet u pryzen . . .	45	103	»	»	»	»
13	O, hemel ik bespeur (Samensprake tusschen de Dood en eenen Corporael). Stemme: Jan Croebel is soldaet	»	»	»	»	58	115
14	O dwaezen mensch, komt wilt aenhooren (Van eenen Heer tot Coesveld, die in zonden levende een doodshoofd noode tot zyn avondmael en hoe hy is gevaren) Stemme: Een schip dat zonder roer is	»	»	»	»	54	105
17	Een stuk van liefde moet ik u verhalen (Floris en Blanchifleur). Stemme: van het droevig nonneken.	»	»	51	177	»	»
22	Daer was een edel Palzgravin (Genoveva). Stemme: Myn hertjen geeft zoo menig zugt. . . .	»	»	62	228	»	»
23	O weireld vol van overdaed (van den Gouverneur van Zeeland). Stemme: Den wachter die een deuntjen blaest . . .	»	»	»	»	39	73

[1] Een ander lied bij Van Paemel, op hetzelfde blad, « Een Soudan had een dochterken », valt, als zijnde een geestelijk lied, buiten ons bestek.

BLADNUMMER.	TEKSTEN. VAN PAEMEL.	MELODIEËN.					
		Willems.		De Coussemaker.		Lootens en Feys.	
		Nr.	Bl.	Nr.	Bl.	Nr.	Bl.
24	Aenhoort zonder vermyden (Liedeken van Griseldis). Stemme : van den Graeve van Roomen of Maestricht schoone .	»	»	»	»	50	98
25 [1]	Heer Haelewyn, die zong een liedeken klyn. Op de wyze van Credo . . .	49	116	45	142	37	60
28	Hoord toe gy arm en ryke (Hertog van Bronzwyk). Stemme : van Helena .	»	»	47	152	»	»
30	Cupido kwam my lest vraegen. Stemme : Jongman als gy uyt het vryen gaet of Avec les yeux dans le village. . . .	»	»	»	»	97	188
37	Ik drink den nieuwen most. Stemme : van Sylvia. .	104	244	123	358	»	»
49	Den nagt verdwynt als Febus gaet. Stemme : Den nagt verdwynt als Febus gaet	»	»	»	»	100	194
51	Komt hier al by (van Pier la la). Stemme : Als Pier la la in 't kistjen lag met zijn twee billekens bloot.	129	300	93	303	87	166
55	Liefste Rosalinde. Stemme : Trompet Marin. .	»	»	124	363	62	121
56	Weduwe vrouwkens al te maele. Op de wyze : Met een pluymken op zyn mutzeken	»	»	»	»	86	162

[1] Het ligt buiten ons plan op de ontaarding der Van Paemelsche teksten te wijzen. Pr van Duyse, *Nagelaten gedichten*, V, *Eerste stuk*, bl. 39, trachtte het Halewijn-lied in zijnen vorigen luister te herstellen. Over deze herstelling « niet enkel eene zijner meesterlijkste navolgingen, maar eene der volmaaktste balladen die in eenige taal bestaan », zie Pol de Mont, *Een zeer oud meesterstuk* (*Dat liedeken van Here Halewine*, in *Volkskunde*, 1891, bl. 103).

BLADNUMMER.	TEKSTEN. VAN PAEMEL.	MELODIEËN.					
		Willems.		De Coussemaker.		Lootens en Feys.	
		Nr.	Bl.	Nr.	Bl.	Nr.	Bl.
59	Schoon(e) Catharina beeld der belden. Stemme : Moeder dat gy wist waerachtig	»	»	»	»	98	189
65	In de heylige schriftuere (van den Verloren Zoon). Stemme : Très adorable bergère	»	»	»	»	31	50
66	Daer was lestmael een ruyterken (van het Ruyterken). Stemme : Bekend alom	»	»	»	»	82	155
67	Wel vrienden luysterd naar dit lied (van de vier gasten). Stemme : ô Holland schoon of Pater Marcus	132	316	60	216	»	»
70	God heeft zyn wonder werken (van den wandelende Jode). Stemme : Maestricht gy schoone stede	»	»	63	237	»	»

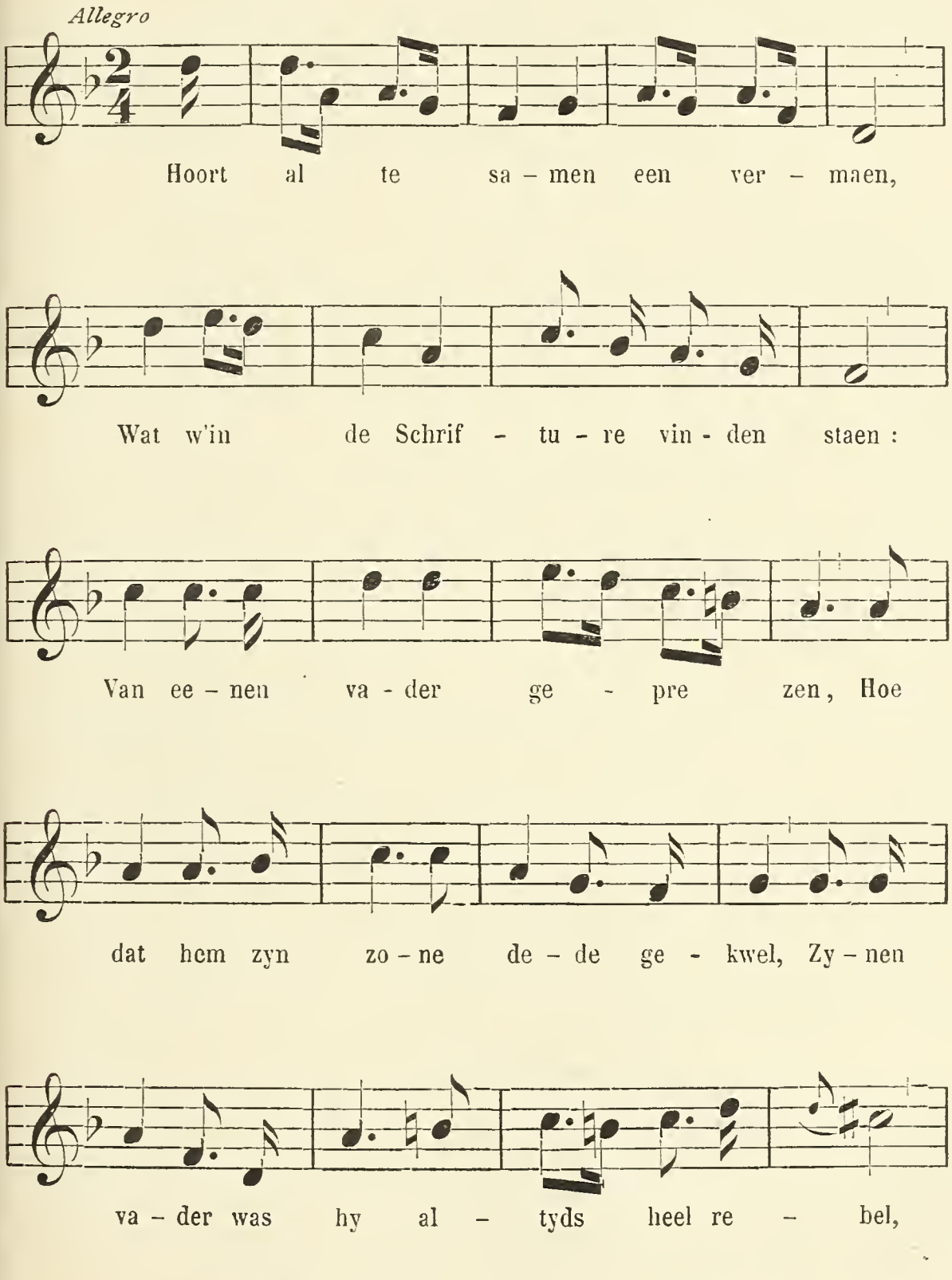
Naar de uitgave van Van Paemel te oordeelen, kunnen slechts een paar der bovenstaande liederen, namelijk die welke voorkomen op de bladen 49 en 66, worden beschouwd als hebbende vroeger eene oorspronkelijke melodie gehad. Overigens zijn de in de bovenstaande tafel aangeduide melodieën niet altijd die welke door Van Paemel bedoeld zijn.

Blad 2 : « Myn liefste lief ». De melodie bij Lootens en Feys, zoowel als de tekst, behoort ten minste tot de XVIII^e^ eeuw. De zangwijze is in den trant van de melodie « Ik zag Cecilia komen », welke men reeds in de XVII^e^ eeuw aantreft.

Blad 6. De melodie van « Wat is de wereld doch », die men

met den Van Paemelschen tekst bij Lootens en Feys vindt, wordt door De Coussemaker op eenen anderen tekst toegepast, die van de XVII^{e} eeuw dagteekent.

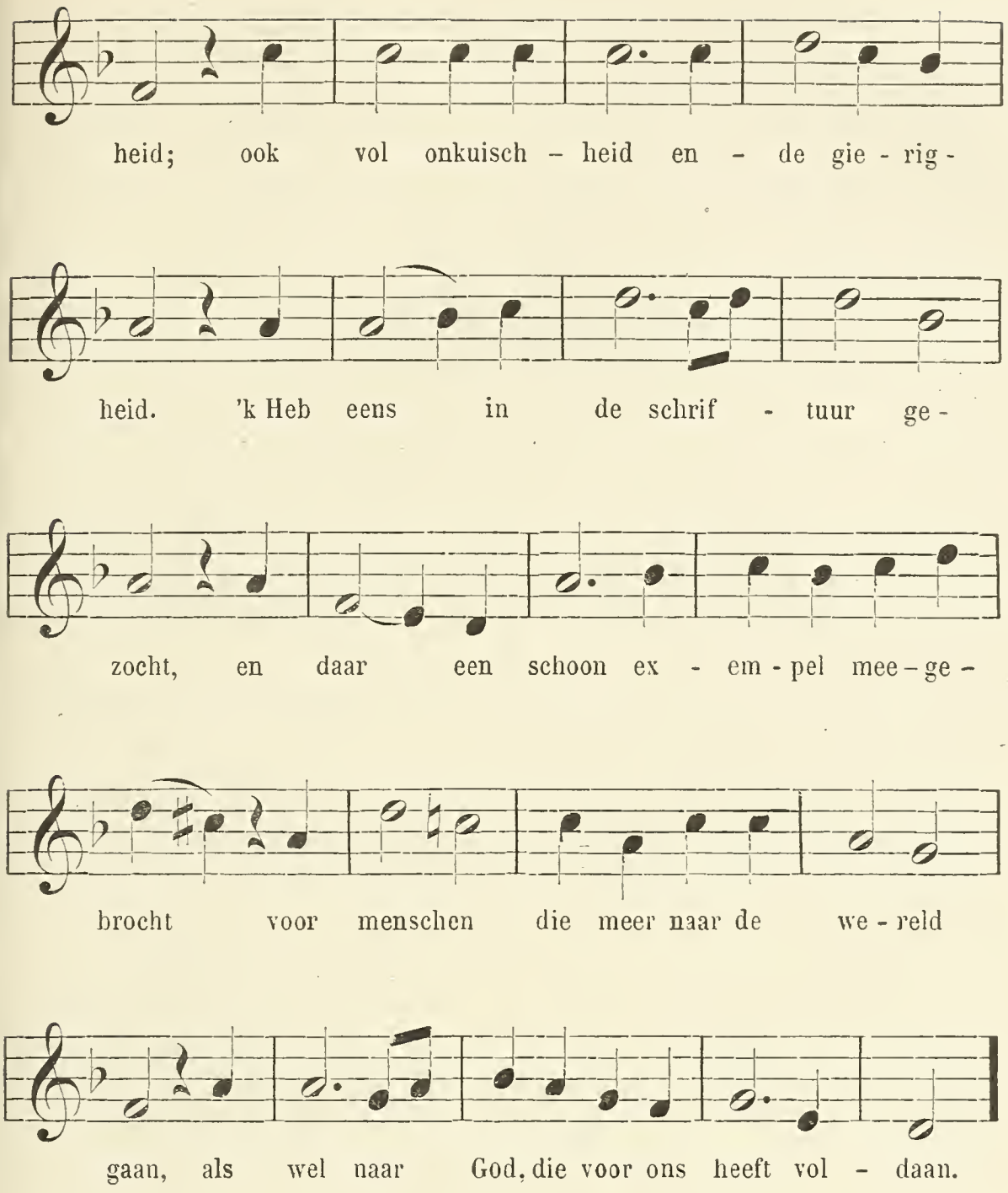
Niet onbelangrijk zijn de varianten tusschen de twee muzikale lezingen :



Aldus luidt de lezing volgens De Coussemaker, die er bijvoegt, dat zij der aandacht waardig is, uit hoofde van zekere oorspronkelijke muzikale wendingen voortspruitende uit de wijze waarop men getracht heeft het gebruik der gevoelige noot te vermijden [1].

Lootens en Feys geven de volgende lezing, welke echter door ons een toon lager gebracht wordt, ten einde de vergelijking te vergemakkelijken :

[1] « L'air ..... que nous reproduisons comme un de ceux qui méritent de fixer l'attention, à cause de certaines tournures originales, résultant de la manière dont on semble avoir voulu y éviter l'emploi de la septième sensible » (De Coussemaker, t. a. p., bl. 216).



Beide lezingen hebben de *ut* ♯ op dezelfde plaats; doch meer dan eens zijn zij verschillend in de melodische wendingen, terwijl zij ons tevens leeren hoe dezelfde melodie dikwijls aanmerkelijke veranderingen kan ondergaan.

Mocht deze melodie in de XVIII^{e} eeuw nog in gebruik zijn geweest, bezwaarlijk kan zij beschouwd worden als tot dit tijdperk te behooren. De strijd tusschen den ouden en den nieuwen toonaard, tusschen den hypodorischen modus en

de moderne zachte toonladder, is hier nog te hevig om deze zangwijze niet tot in vroeger tijdstip te doen opklimmen.

Of de wijs « Philis myn tweede ziel » door Van Paemel aangeduid, met de bovenstaande melodie overeenstemt, kunnen wij niet beslissen [1].

Blad 9. In het lied « Maestricht gy schoone stede » wordt een feit bezongen, dat van 1673 dagteekent.

De melodie bij Willems, welke ook voor een ander lied uit Fransch-Vlaanderen diende [2], zal wel niet veel jonger zijn dan de tekst. De wijze bij Van Paemel opgegeven : « Antwerpen 'k moet u prijzen » is de aanvang van een lied van J. de Ruyter [3], dat gezongen werd op de wijs van « Jan Jacobs »; terwijl dit laatste lied [4], doelende op eene gebeurtenis die in 1622 plaats greep [5], reeds zelf tot « stemme » heeft « Maestricht gy schoone stede ».

Blad 13. De melodie van « O hemel ik bespeur » zooals wij die vinden bij Lootens en Feys :

[1] De tekst zelf « Philis », enz., « stemme : O droevig ongeval », is te vinden in *Het nieuwe vermakelyke Thirsis minnewit*, vierde deel, Amst., 1731, bl. 9, « Stemme : O droevig ongeval ». Op bl. 129 van denzelfden bundel treft men den tekst aan : « O droevig ongeval », met de aanduiding « Op een aangename wys », welke aanduiding geene verdere nasporingen toelaat. — De wijs « Philis mijn tweede ziel » wordt o. a. aangehaald in *Het gheestelyck maeghden-tuyltjen,* van Elisabeth van Wouwe, bl. 67, voor het lied « Als Jesus quam gegaen ».

[2] Zie hierachter, bl. 327, de bespreking van het lied « God heeft zyn wonderwerken ».

[3] *Maegdekrans,* Duynkerke, 1712, bl. 112.

[4] Van Paemel, bl. 36, « Liedeken van den kloekmoedigen kapiteyn Jan Jacobsen, die alleen met zyn volk vegte tegen zeven Hollandsche schepen ». Dit lied vangt aan « Mars wilt myn stem versterken ».

[5] Zie J.-N. Pasquini, *Hist. de la ville d'Ostende,* Brussel, 1842, bl. 154.

en verder :

behoort ongetwijfeld thuis in de XVIII^e eeuw. De wijs door Van Paemel voor het zesregelig lied aangegeven, werd ook genoemd « Van den corporael » [1].

De melodie van « O dwaezen mensch » bij Lootens en Feys (Van Paemel, blad 14), heeft niets bijzonders en behoort zoowel als de tekst mede tot de XVIII^e eeuw. De melodie is ons overigens niet van elders bekend.

Blad 17. De melodie van « Een stuk van liefde » (Floris en Blanchifleur), met hare sluitcadens in hypodorischen modus, kan tot een vroeger tijdstip dan de XVIII^e eeuw teruggebracht worden :

Op gezag van D^r Kalff [2] zal men gaarne aannemen, dat de tekst van dit lied zooals die bij Van Paemel en bij De Cousse-

[1] VAN PAEMEL, bladen 38 en 50, met achtregelige strophe, derhalve met herhaling van het einde der melodie bij L. en F.

[2] *Het lied in de M. E.*, bl. 248.

maker gevonden wordt, uit de XVIII^e eeuw dagteekent. De melodie zou dus voor een ouderen tekst gediend hebben.

Blad 22. « Daer was een edel Palzgravin » (Genoveva van Brabant), behoort, volgens D^r Kalff [1], insgelijks tot de XVIII^e eeuw. De melodie, zooals die bij De Coussemaker voorkomt, moet bij een ouder lied, misschien wel een uit de XVI^e eeuw, behoord hebben. De Coussemaker drukt zich minder juist uit, wanneer hij zegt, dat hij die deze melodie schiep, geen kunstenaar was in den gewonen zin van het woord, aangezien hij zich weinig om den toonaard bekommerde. De hypodorische toonaard van *re* met *si* ♭, eerste toon van den kerkzang, wordt hier integendeel op zeer gevoelige wijze uitgedrukt.

Blad 23. « O weireld vol van overdaed », de melodie in moderne zachte toonladder kan tot de XVIII^e eeuw behooren.

Blad 24. « Aenhoort zondert vermyden ». De Van Paemelsche tekst is eene navolging van een ouderen, te vinden in een bundel volksliederen welke bewaard wordt in de Koninklijke Bibliotheek te 's Gravenhage en beschreven werd door Prof. Gallée [2]. D^r Kalff [3] is met dezen laatste van meening, dat de oudere tekst naar alle waarschijnlijkheid ontleend werd aan een volksboek uit de XV^e eeuw, waarvan reeds c. 1490-1500 eene uitgave verscheen. In de genoemde 's Gravenhaagsche verzameling heeft de tekst tot opschrift : « Zangwijze gesteld : vois van de Graef van Romen ».

Dezelfde wijs wordt met die van « Maestricht (gy) schoone (stede) » opgegeven door Van Paemel.

De melodie door de eerste wijs aangeduid is te vinden bij Böhme [4], voor het lied getiteld « Graf von Rom ». Deze melodie in hypophrygischen modus kan tot de XV^e eeuw behooren ; zeer te recht getuigt Böhme daarvan, dat zij sporen van hoogen ouderdom draagt.

[1] T. a. p., dezelfde bl.
[2] *Tijdschrift voor Nederl. taal- en letterk.*, Leiden, 1884, bl. 19-45.
[3] Hetzelfde tijdschrift, 1885, bl. 68-89
[4] *Altd. Lb.*, n^r 7, bl. 38.

De melodie bij Lootens en Feys daarentegen schijnt niets anders te zijn dan eene variatie op het Wilhelmus :

Blad 25. De reeds vermelde Halewijn-melodie (bl. 179) is ten minsten zoo oud als de tekst.

Blad 28. « Hoord toe gy arm en ryke ». In tegenspraak met de door hem vroeger uitgedrukte meening, gelooft Dr Kalff [1] nu niet langer aan den hoogen ouderdom van dit lied, dat insgelijks in de Haagsche liederverzameling voorkomt. De tekst moet beschouwd worden als te behooren tot de XVIIIe eeuw. De Coussemaker noemt de door hem opgegeven melodie een der merkwaardigste van zijnen bundel, terwijl hij daarbij de meening uitdrukt, dat zij door hem in haren oorspronkelijken 15e-eeuwschen staat werd teruggevonden.

Blad 30. « Cupido kwam my lest vraegen ». De melodie, volgens Lootens en Feys :

[1] *Het Lied in de M. E.*, bl. 105 vlg. — *Tijdschrift voor Nederl. taal- en letterk.*, 1885, bl. 79.

behoort kennelijk tot het einde der XVIIIe of tot het begin der XIXe eeuw. Verschillend hiervan is de door Van Paemel aangehaalde wijs « Avec les yeux (lees : jeux) dans le village [1] ».

Blad 37. « Ik drink den nieuwen most » is een lied dat veel gezongen werd [2].

Men vindt den aanvang der melodie reeds in 't *Geesteliick Paradiisken der wel-lusticheden*, Antw., 1619, 3e deel, inhoudende « *'t Levende fonteynken* [3] », voor het lied, « Myn bruyt bemint my doch // Laet varen al swerelts ydele vreught », met opschrift : « Op de wyse Alsoo 't begint » :

De melodie werd ook gebezigd door Starter [4] voor het lied « Juffrau, als ick u deugd » met stemaanduiding « La Royale ».

[1] Te vinden in *La clef du caveau*, 4e éd., Bruxelles, z. j., nr 53. — Aanvangsregel van een couplet uit *Les amours d'été, divertissement en un acte*, van Piis en Barré (1781) ; de muziek van dit couplet is een « air de Saint-Onge » (zie Du Mersan, *Chansons nationales et populaires de la France*, Parijs, 1847, bl. 554).

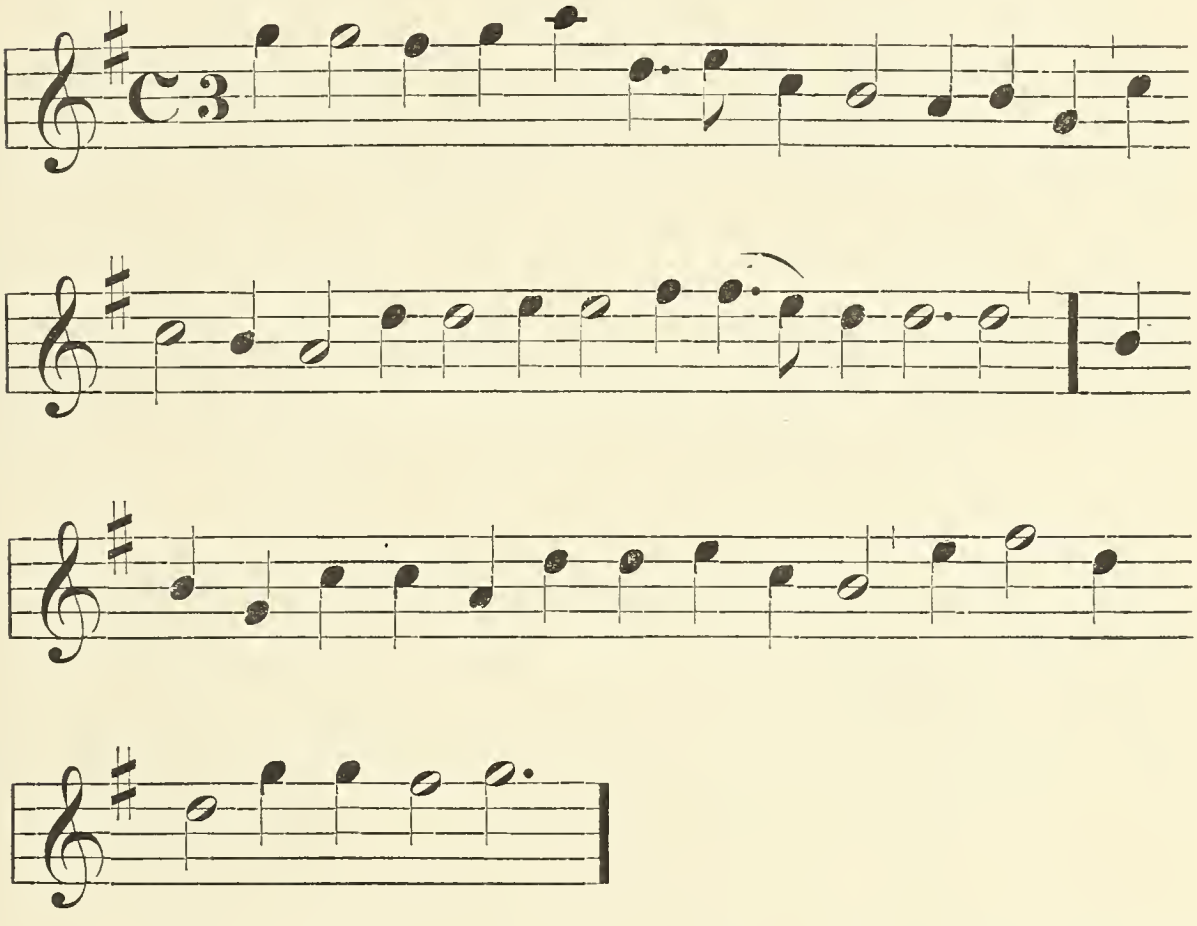
[2] Niet minder dan dertienmaal wordt de melodie door Van Paemel als wijs aangehaald, namelijk op de bladen 9, 16, 20, 36, 37, 39, 43, 54, 55, 56, 65, 74, 80. — Bij De Coussemaker, bl. 362, leest men : « Peu de chansons ont été plus populaires que celle-ci dans notre Flandre. Elle est connue partout où l'on chante encore. » Ook op geestelijke liederen werd de melodie toegepast, zooals bij Van Paemel zelven en in *Het gheestelyck maeghden-tuyltjen*, bl. 129 en 154, voor de liederen : « Eylaes wat droef allarm » ; — « Wys die zijn ziele set, en in *Den nieuwen bergh Parnassus*, 2e druk, Brugge, 1737, bl. 20, voor het lied « O Jesus, maeckt my reyn ».

[3] Bl. 34.

[4] *Friesche lust-hof*, 1627, bl. 193.

Nog wordt dezelfde wijs gevonden in den *Amsterdamschen Pegasus* [1] voor A. Pietersz. Craen's « Harders-Liedt tusschen Phillis en Silvia », met aanvang « Phillis, werrewaerts » en met stemaanduiding « La Royale ». Ook vindt men de melodie terug bij Pers [2], « Stem : Royale *of* Juffrou als ick u deugd ».

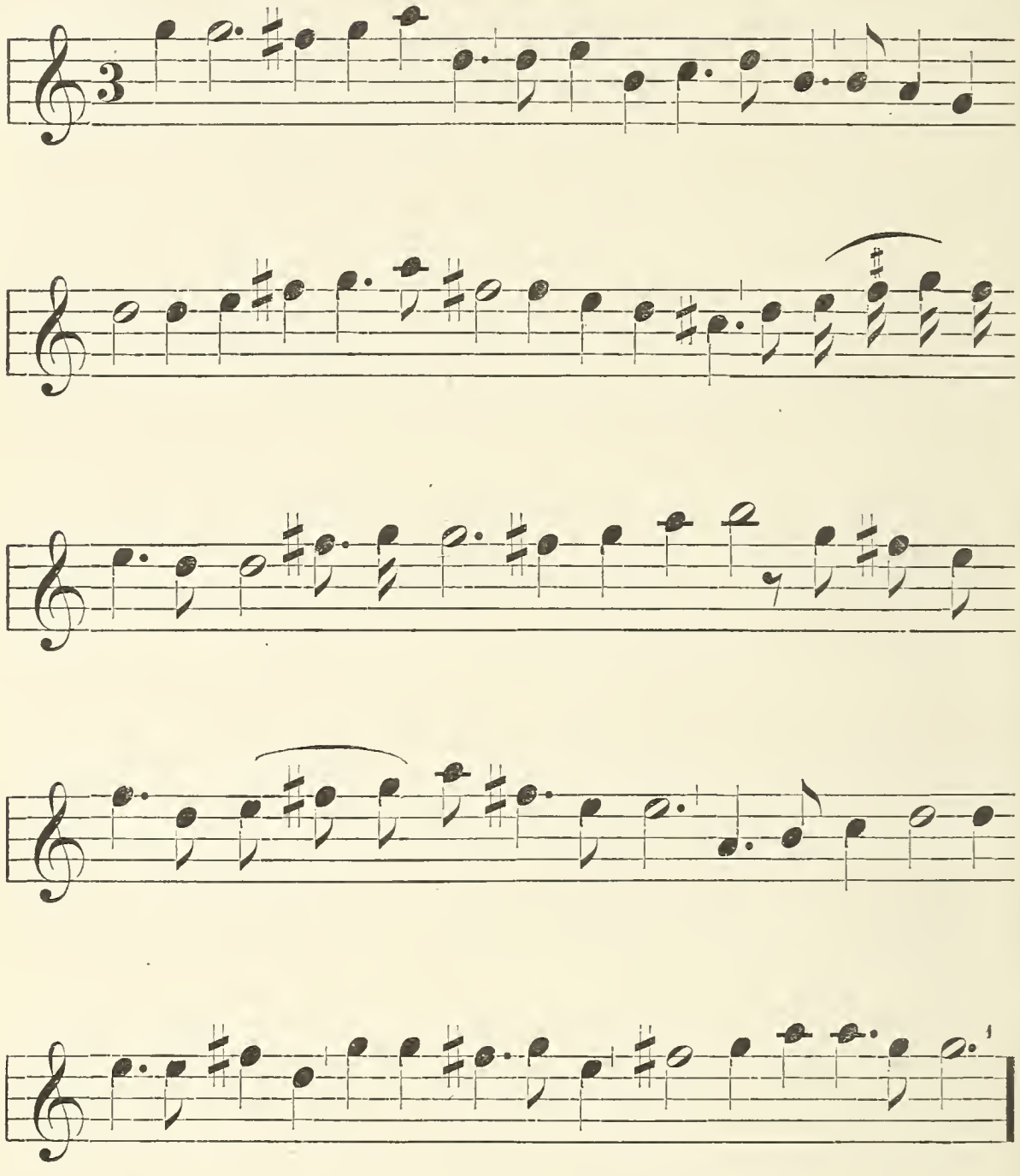
Ziehier de lezing volgens Starter :



Men zou kunnen betwijfelen of de melodie van « Den nieuwen most » wel van de voorgaande afstamt. De lezing uit *Den evangelische leeuwerck* [3] met opschrift « Drinckt van den

[1] 1627, bl. 153.
[2] *Bellerophon,* 1633, bl. 212.
[3] Antw., 1682, II, bl. 200.

nieuwen most. La Royale », geeft ons echter dienaangaande alle zekerheid :



Uit het bovenstaande blijkt, dat deze zangwijs, die nog daarenboven herinnert aan een melodie, welke men bij Valerius

[1] De onduidelijke notendruk maakt de lezing dikwijls moeielijk.

aantreft [1], uit het begin der XVII^e, indien niet reeds uit de XVI^e eeuw, van Franschen oorsprong is. Waarschijnlijk behoorde zij tot het danslied en wel tot de courante. De melodie wordt nog gevonden in de *Oude en nieuwe hollantse boeren lieties en contredansen*, onder de benamingen : « Van de nieuwe mos »; « Courante diminuée [2] ».

Blad 49. « Den nagt verdwynt ». Tekst en melodie zijn, naar het ons toeschijnt, uit de tweede helft der XVIII^e eeuw.

De melodie volgens Lootens en Feys :

zoowel als eene andere bij dezelfden [3] :

zijn, naar onze meening, aan de instrumentale muziek ontleend, misschien wel aan eenige *sonate* waarbij later woorden

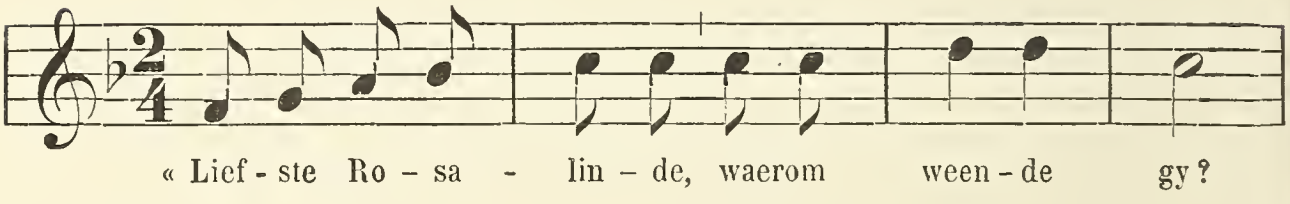
[1] Zie hierboven, bl. 281.
[2] N^rs 458, 746.
[3] N^r 83, bl. 157.

werden gemaakt. Iets dergelijks gebeurde met klavierwerken van Fr. Couperin (1668-1733) en van Rameau (1683-1744) [1].

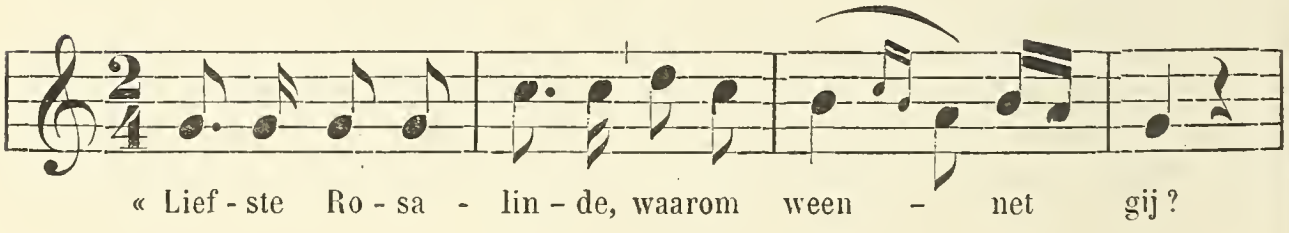
Blad 51. Het lied van « Pierlala » is, volgens Willems, ten onzent « opgekomen » tijdens de invallen der Franschen onder Lodewijk XIV. De melodie, nog heden algemeen bekend, behoort tot de XVII[e] eeuw.

Lootens en Feys geven eene tweede doch minder belangrijke lezing, welke tot hetzelfde tijdstip kan gebracht worden.

Blad 55. De melodieën van « Liefste Rosalinde » bij De Coussemaker en bij Lootens en Feys zijn geheel verschillend. De lezing bij den eerste, welke volgens hem het naïeve van den tekst teruggeeft, is niet van eentonigheid vrij te pleiten. De aanvang herinnert overigens aan de Fransche melodie : « Ah! vous dirai-je, maman ».



De melodie naar Lootens en Feys :



was hier vanouds bekend en kan in de XVII[e] eeuw vervaardigd zijn. De tekst die men bij Van Paemel aantreft, wordt ook in

[1] LAVOIX, *La musique française,* Paris, z. j., bl. 196.

Den eerelyken pluk-vogel [1] gevonden, waar het opschrift luidt. « Op de wyse : Trompet marin ». Deze laatste melodie, die meermaals in onze 17e-eeuwsche liederboeken aangehaald wordt, komt voor in het vroeger genoemde beiaardboek van Wijckaert, doch heeft niets gemeens met de twee hierboven aangeduide melodieën.

Blad 56. Volgens Lootens en Feys, herinnert de door hen uitgegeven zang van « Weduwe vrouwkens al te maele » aan een Lorreinsch kerstlied [2]. De *ut* ♯ op verschillende plaatsen aangebracht kan een later bijvoegsel zijn, zoodat de melodie in haren oorspronkelijken vorm tot vroeger dan de XVIIIe eeuw kan gebracht worden.

Blad 59. « Schoon(e) Catharina beeld der beelden ». De melodie in *la* zachte toonladder geschreven, sluit op het einde van den 2en, 4en en 8en versregel in *ut* harde toonladder. Men is geneigd bij de eindnoot, in plaats van *ut*, *la* te lezen. Vermits het lied reeds bij den aanvang der XVIIIe eeuw populair was, zal de zangwijze wel van de XVIIe eeuw dagteekenen. De wijs « Schoon Catharina, beldt der belden *ofte* O gekruysten Heer der Heeren » wordt reeds gevonden in *Het gheestelyck maeghden-tuyltjen* van Elisabeth van Wouwe [3].

Blad 65. « In de heylige schriftuere ». Deze melodie in hypodorischen modus, welke echter sporen van moderniseering draagt, is in verschillende Baskische liederbundels te vinden [4].

Hoe de Fransche wijs « Très adorable bergère » hiermede in verband staat, is ons onbekend.

Blad 66. « Daer was lestmael een ruyterken ». Behoort tot de tweede helft van de XVIIIe eeuw.

[1] Antw., 8en druk, z. j., bl. 123.

[2] Namelijk een kerstlied dat gezongen werd op de wijs : « Valdec, ce grand Capitaine », te vinden bij GROSJEAN, *Noëls lorrains,* nr 59.

[3] Antw., 1708, bl. 33, voor het lied « O Maria die als heden ».

[4] O. a. bij J.-D.-J. SALLABERRY, *Chants populaires du pays Basque*, 1870, bl. 293, en bij VINSAN, *Folk-lore*, bl. 144 (Mededeeling van den heer ANAT. LOQUIN te Bordeaux).

Blad 67. « Wel vrienden luysterd naer dit lied ». De tekst van de eerste der twee bij Van Paemel aangegeven wijzen « ô Holland schoon » komt voor in *Thirsis minnewit* [1]. Eene vergelijking van de lezing bij De Coussemaker met die uit de *Oude en nieuwe hollantse boeren lities* bewijst dat de melodie even goed, zoo niet beter, in Fransch-Vlaanderen, door de overlevering bewaard werd. Te recht doet De Coussemaker, die bedoelde Hollandsche verzameling zeker niet gekend heeft, opmerken, dat deze zangwijs niet door een musicus van beroep vervaardigd werd [2]. De modulatie naar de onder-quart behoort inderdaad niet tot de gewone. Minder zal men instemmen met de meening dat die zang vooral door zijn rhythmus merkwaardig is.

Ter vergelijking met de lezing bij De Coussemaker geven wij de lezing uit de aangeduide verzameling, doch eene quint lager gebracht :

[1] Eerste deel, Amst., 1752, bl. 19. Eene variante van de melodie, medegedeeld door De Coussemaker, komt voor in de *Hollantse boeren lities en contredansen*, onder nr 320, met opschrift : « O Holland schoon », enz., en werd herdrukt door J.-H. Scheltema in zijne *Nederl. liederen uit vroegeren tijd,* bl. 19. — Bij Willems, is de melodie tot *la* zachte toonladder overgegaan.

[2] « Cette mélodie est remarquable par certaines inflexions tonales et surtout par son rhythme qui lui donne une physionomie tout à fait originale. C'est encore un de ces airs qui n'a pas pour auteur un musicien artiste » (De C., bl. 221).

De lezing bij De Coussemaker is in den grond dezelfde, met uitzondering evenwel van de maten 3, 9 en 11, waarin men *sol* ♮ en *fa* ♮ aantreft, wat aan de melodie eene geheel andere wending geeft.

De tweede « Stemme » bij Van Paemel, is ons volledіger aangewezen onder den naam van « Pater Marcus d'Aviano » voor een lied [1] van c. 1717, waarin gehandeld wordt over prins Eugenius (Karel VI van Savoye).

Blad 70. « God heeft zyn wonder werken ». De melodie bij De Coussemaker is eene variante van de lezing bij Willems, voor het lied « Maestricht gy schoone stede ». Bij Willems luidt het :

terwijl men bij De Coussemaker vindt :

[1] Los blad van dien tijd.

Eene andere melodie « Sint Annadag is deure », bij denzelfde [1], heeft met deze laatste zeer veel overeenkomst.

Uit hetgeen wij hierboven zeiden, volgt, dat men zich door middel der 19e-eeuwsche liederverzamelingen — andere oorspronkelijke muzikale bronnen bezitten wij niet — gemakkelijk een denkbeeld kan vormen van hetgeen de melodie van het wereldlijk lied in de XVIIIe eeuw was.

Alleen door vergelijking der vormen en door het onderzoek van den toonaard, waarbij men zich dan nog dikwijls — wij bekennen het gaarne — bij gissingen moet bepalen, kan men met meer of minder juistheid den ouderdom eener melodie vaststellen.

De bundels van Willems, van De Coussemaker en van Lootens en Feys zijn een bont mengsel van oud en nieuw, zoowel wat den tekst als wat de muziek aangaat. « Halewijn », — « Mi Adel ende hir Alewijn », — « Van myn here van Malleghem », — « Mooi Aaltje », — « Halewijn en het klein kind » en zooveel andere liederen herinneren, ook door hunne verknoeide teksten, aan de middeleeuwen.

Hoezeer ook de teksten in den loop der jaren bedorven waren, toch bleven zij nog lang in gebruik. Toen in later tijd ons volk de middeleeuwsche vroomheid verloren had, het gemoed niet meer zoo jong was, niet meer zoo vatbaar voor poëzie, vond dat volk toch nog genoegen in zijne oude liederen, die voor hem als met een dichterlijken krans getooid bleven.

Werden de teksten, die van mond tot mond overgingen, soms onkennelijk, ook de melodieën verbasterden en werden door nieuwere vervangen.

Is, bij voorbeeld, de Halewijn-melodie bij Lootens en Feys [2], ofschoon de oude toonaard daar bewaard bleef, nauwelijks te herkennen, bij Willems kan daarvan in het geheel geen spraak meer zijn, en in de melodie van « Die coninghinne van elf jaren [3] » vindt men ternauwernood den oorspronkelij-

[1] Nr 98, bl. 315.
[2] Nr 37, bl. 60.
[3] Zie hierboven, bl. 179.

ken zang terug. Liederen als « Daer had een meisken een ruiter wat lief, » waarvan de melodie ons door Ps. 99 der *Souterliedekens* bewaard is, werden omgewerkt en de oude wellicht 15e-eeuwsche zangwijs werd door geheel nieuwe muziek vervangen [1]. Talrijke voorbeelden van die gedaanteverwisselingen der melodieën liggen voor de hand.

De hypodorische melodie « Daer was een sneeuwwit vogeltje » (*De minnebode*) is bij De Coussemaker, daargelaten het gebrek der notatie, beter bewaard, dan in den vorm, waarin ze vroeger door Willems werd gegeven. De lezing, in harde toonladder bij Lootens en Feys, heeft nauwelijks iets van haren vroegeren vorm behouden en heeft ook mindere muzikale waarde [2].

Volgens eene bemerking van Snellaert [3] vindt men in een liedboek van 1562, de wijs :

Het sat een sneeu wit vogelken
Al op syn eerste pluyme,

maar de strophenbouw is hier gansch verschillend, zoodat men den ouderdom van het lied daaruit niet nader kan leeren kennen. In elk geval zouden wij wenschen de melodie, zooals die bij De Coussemaker voorkomt, tot vroeger dan de XVIIIe eeuw te doen opklimmen.

Vanouds hadden onze voorouders voor hetzelfde lied meer dan éene zangwijs te hunner beschikking. Onder de liederen in Van Paemel's verzameling voorkomend, vindt men er vele die op twee en drie wijzen kunnen gezongen worden.

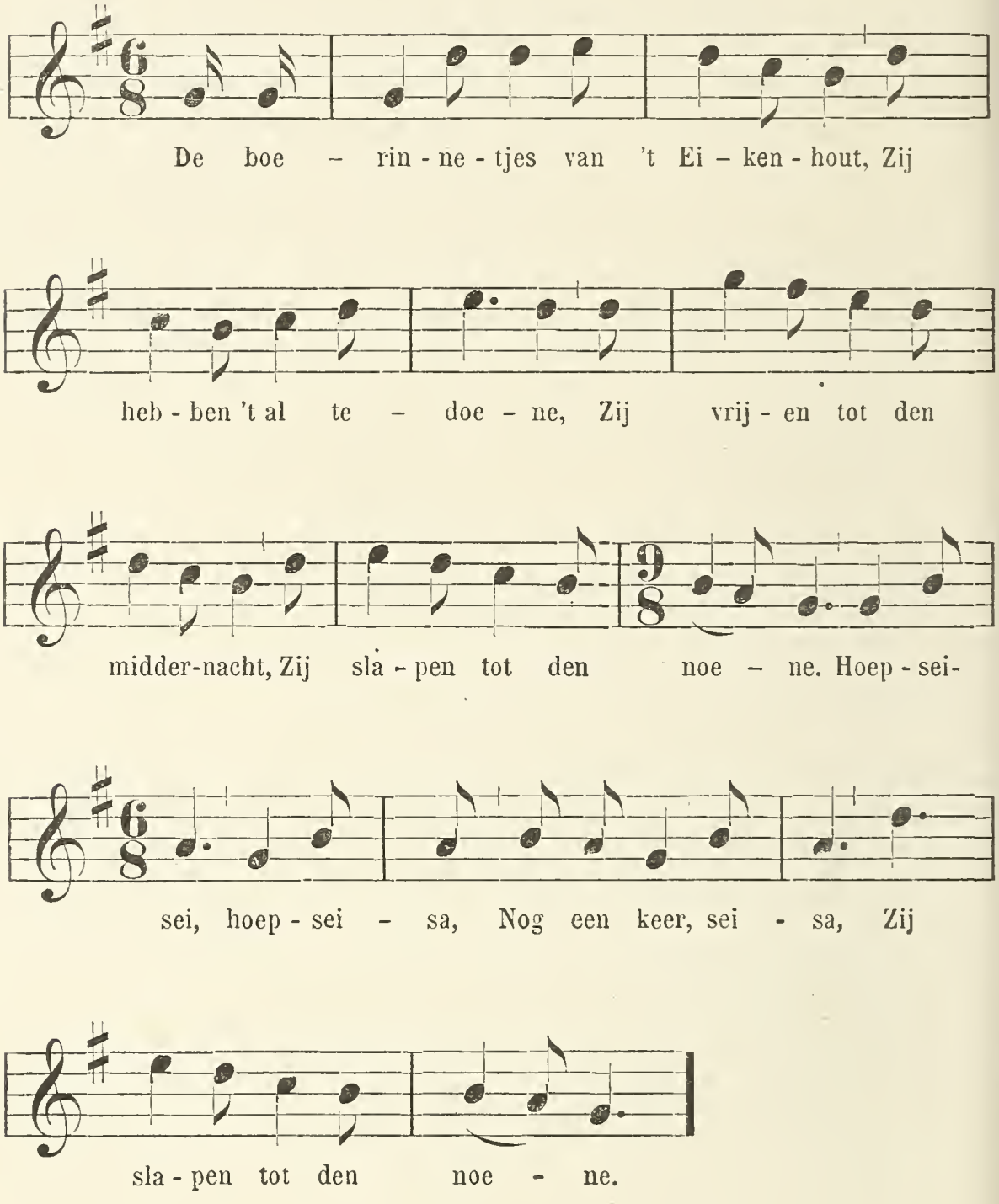
Deze rijke voorraad van melodieën is een bewijs te meer voor den muzikalen zin onzer voorvaderen ; bewijzen hiervoor ontbreken al wederom niet. De lieve melodie « Te Kieldrecht »,

[1] Vgl. F. van Duyse, *Oude Nederl. ldr., mel. uit de Souterliedekens*, bl. 386, met Lootens en Feys, t. a. p., nr 48, bl. 92.

[2] Vgl. Willems, nr 96, bl. 233; — De Coussemaker, nr 48, bl. 166; — Lootens en Feys, nr 60, bl. 118.

[3] Zie Willems, bl. 546.

die men bij Willems [1] vindt, wordt bij Lootens en Feys [2], met eene variante van den tekst, door eene niet minder frissche vervangen :



[1] T. a. p., nr 124, bl. 291; — ook te vinden in het *Nederl. lb. uitg. door het Willems-Fonds*, II, nr 76, bl. 149.

[2] Nr 112, bl. 206. Wij veroorloofden ons eenige veranderingen in de maatverdeeling.

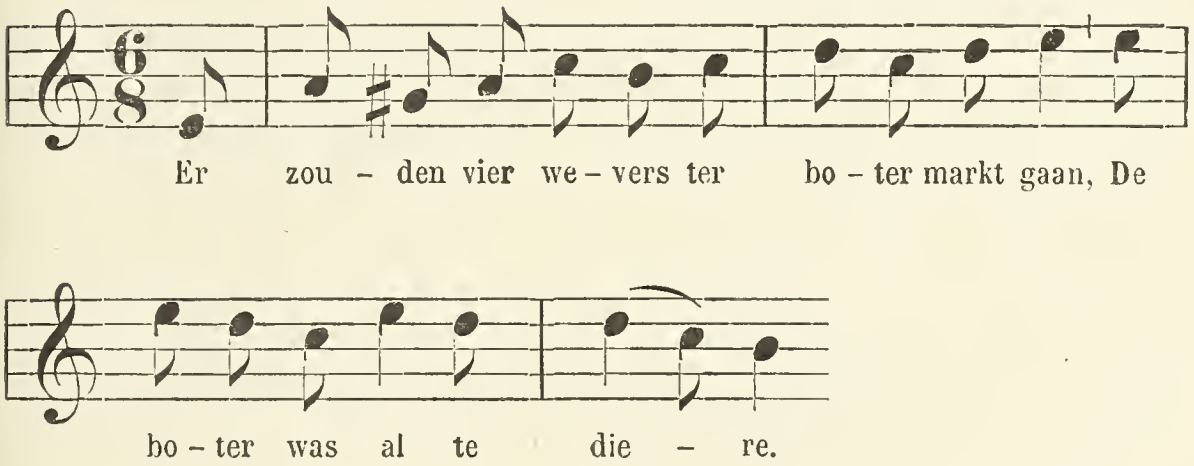
Volgens Willems werd dit lied vroeger gezongen op de wijs « Tsavents sprack hy tot der maecht », evenzeer eene fraaie melodie [1]. Het zij nochtans aangemerkt dat deze zangwijze op een geheel anderen strophenbouw berust.

Ten opzichte van gansch verschillende muziek op dezelfde teksten toegepast, vergelijke men de lezingen van « Des winters als het reghent » bij Willems, en bij Lootens en Feys [2]. Willems geeft voor dit lied eene « Oudere » en eene « Nieuwere wyze ».

Deze laatste, welke heden nog « alom bekend » is, en algemeen voor ouder wordt gehouden dan ze werkelijk is, werd omstreeks 1845 gecomponeerd door Prudens van Duyse [3].

Eene variante van de « Oudere wyze » bij Willems vindt men bij De Coussemaker [4], voor het lied « Toen ik op Neerlands bergen stond » (*De dry ruitertjes*), een lied waarvan wij, zoowel voor den tekst als voor de melodie, vele lezingen bezitten.

Wederom eene gansch verschillende melodie voor denzelfden tekst heeft het lied « Van de vier weverkens [5] »; — hier luidt zij :



[1] Te vinden in Fruytiers' *Ecclesiasticus*, nr 63, bl. 124.

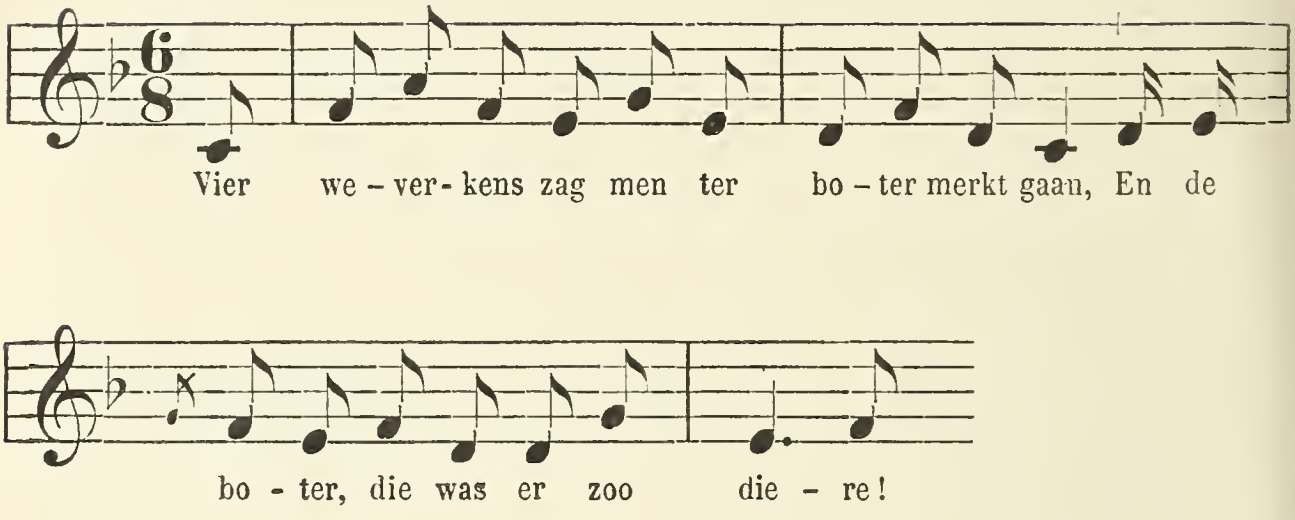
[2] Willems, nr 116, bl. 276; — Lootens en Feys, nr 79, bl. 150.

[3] Zie De Coussemaker, t. a. p., nr 66, bl. 204.

[4] T. a. p., bl. 204.

[5] Vgl. Lootens en Feys, nr 93, bl. 183, en Pol de Mont, in *Volkskunde*, II, 1889, bl. 264.

Ginder klinkt het :



Onder den titel « Autre air » vindt men in de *Chants populaires flamands* [1], voor het reeds gemelde lied « Komt hier al by en hoort een klucht » (van « Pierlala »), eene gansch andere melodie dan de algemeen bekende [2].

Naast verschillende melodieën voor één lied, vindt men ook verschillende lezingen van dezelfde melodie.

Van het « Paterliedje », bijv., bestaan menigvuldige varianten [3].

Zonderling mag het heeten, dat de aanvang der melodie die tot de iambische vijfvoetige maat [4] behoort, in alle Neder-

[1] Bl. 167.

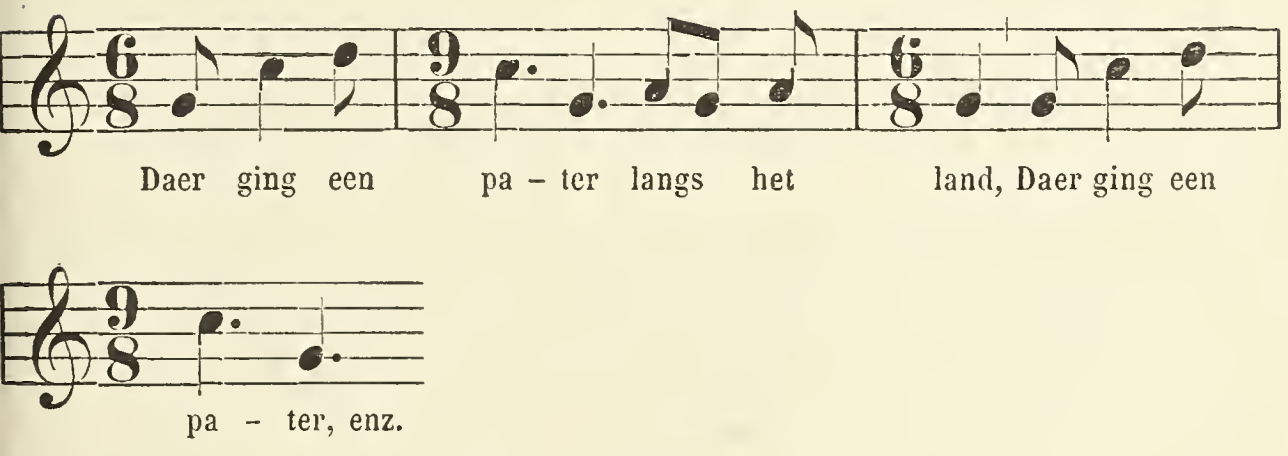
[2] Willems, nr 129, bl. 300. — Variante bij De Coussemaker, nr 93, bl. 303. — Melodie ook aangehaald als stem o. a. in *De zingende koddenaar,* Amst, 1771, bl. 87, en in *Het zingende nachtegaaltje,* Amst., z. j., bl. 51.

[3] Zie Willems, nr 125, bl. 293; — De Coussemaker, nrs 105, 106, bl. 328, 329; — Lootens en Feys, nrs 102, 106, 127, 143, bl. 195, 200, 221, 234; — J.-H. Scheltema, *Nederl. liederen uit vroeg. tijd,* nr 123, bl. 278; — Dr J. N. P. Land, *Luitb. van Thysius,* nr 15.

[4] Over de *pentapodie,* zie F.-A. Gevaert, *Hist.*, II, bl. 5, 20, 25, 37, 47, 123, 344, 374, enz.

landsche lezingen slecht begrepen en slecht genoteerd werd. Alleen de volgende notatie :

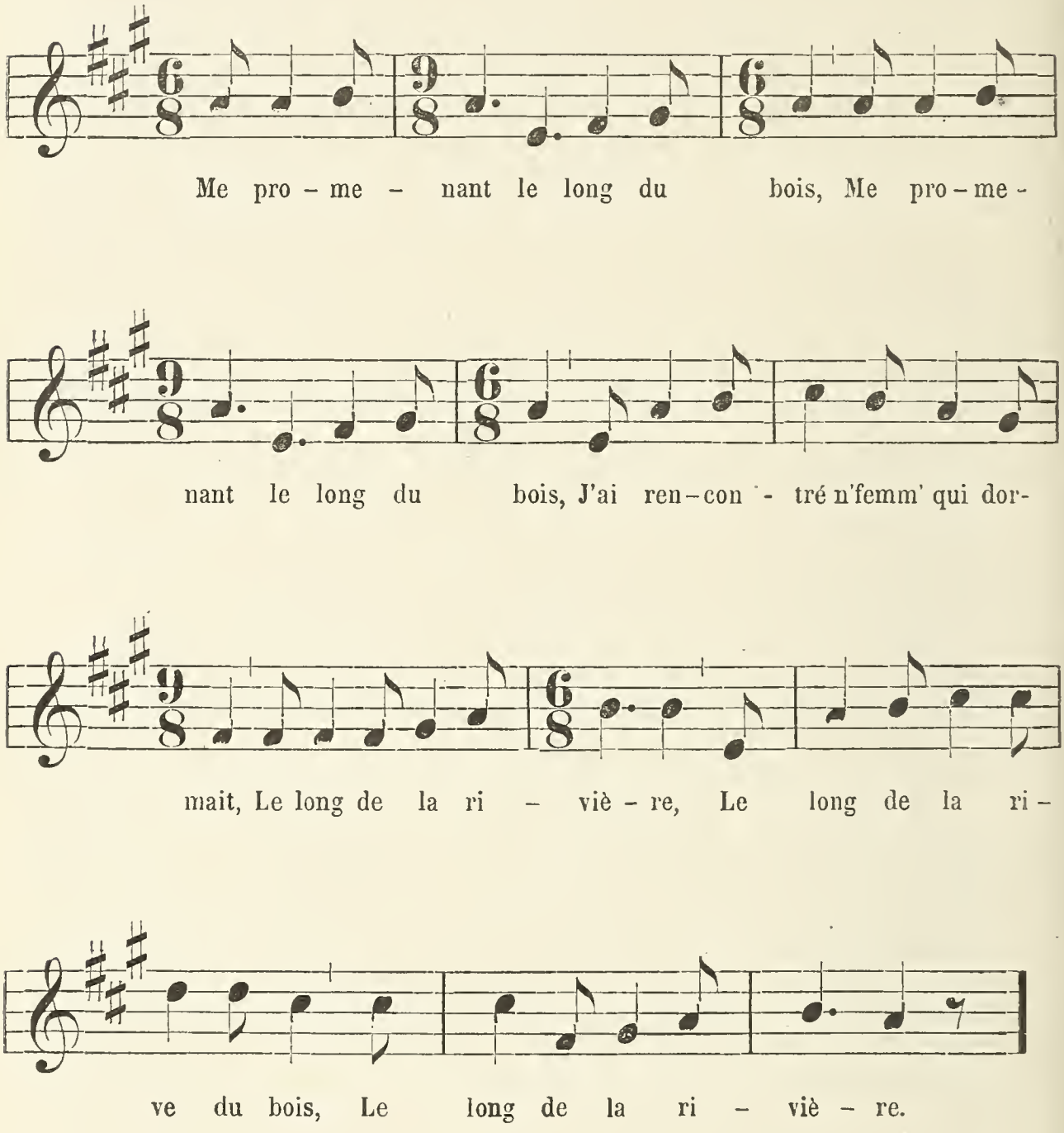
of, zoo men verkiest deze [1] :



bevredigt het rhythmisch gevoel.

[1] Zie : *Nederl. lb. uitg. door het Willems-Fonds*, II, 158.

Beter werd dit verstaan bij de notatie van eene met de voorgaande eenigszins verwante melodie, voorkomende onder de Luiksche *cramignons* [1] :



[1] *Recueil d'airs de cramignons*, nr 37, bl. 75 en vlg. nrs 65, 143, 146, bl. 126, 287, 293.

Nog beter ware het geweest indien men, het stelsel volhoudend, op het einde der melodie had genoteerd :

III. — De Luiksche cramignons en volksliederen.

Eene bijzondere vermelding verdienen deze Luiksche volksliederen. De jongste en volledigste verzameling hiervan dagteekent van 1889 en verscheen door de goede zorg van de *Société liégeoise de littérature wallonne*, die deze liederen tot onderwerp voor eene prijsvraag koos [1].

De liederen hierin opgenomen, behooren tot de *cramignons*, d. i. gezongen en tevens gedanste volksliederen, of tot de « chansons populaires », d. i. gezongen liederen. Vele daarvan zijn dan ook in de maat met 6 voor 8, de echte populaire muziekmaat geschreven. Van deze stukken kan men juist niet getuigen dat de teksten door gevoel of goeden smaak uitmunten. Het zijn integendeel meestal luidruchtige uitspattingen van soms wat al te realistische volksvreugde. Toch zijn enkele dier stukjes door de muziek niet onaardig

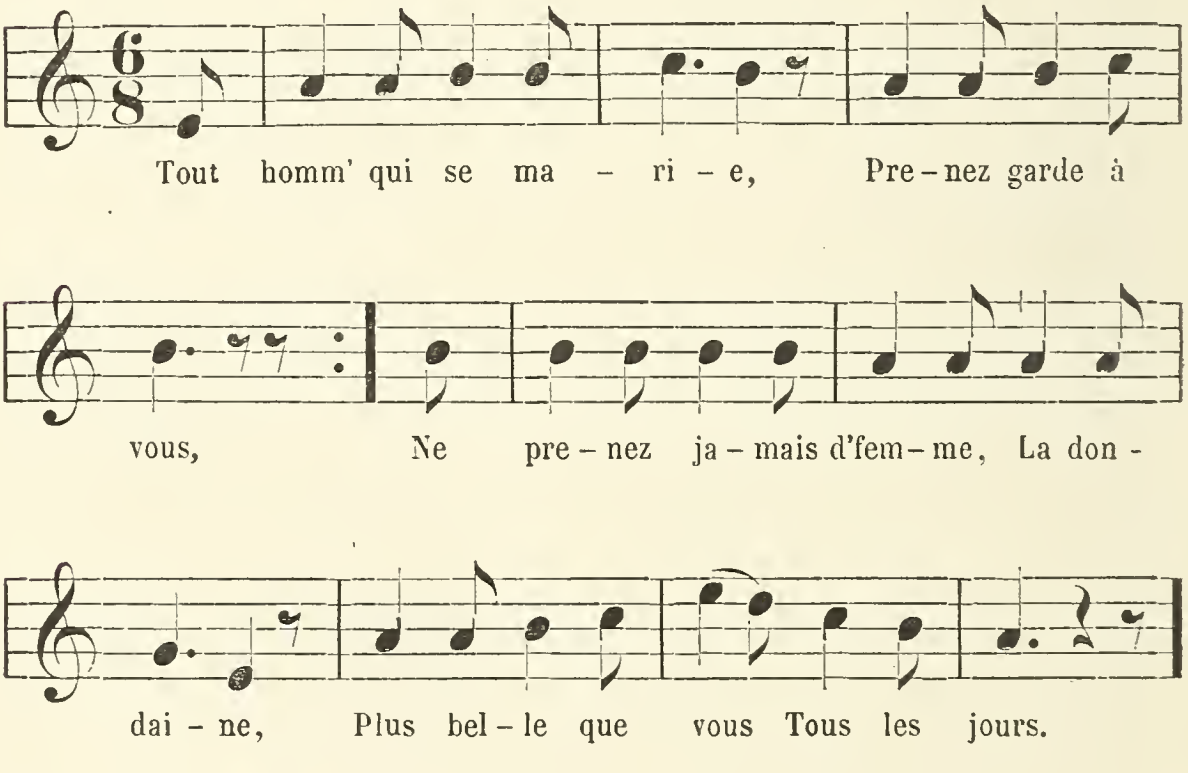
[1] Zie hierboven, bl. 179. De liederen zooals die thans gedrukt zijn, werden ingezonden door Leonard Terry, die den prijs bekwam, en door Leopold Chaumont, aan wien een *accessit* werd toegekend.

opgesmukt; noemen wij als voorbeeld de eerste twee nummers « J'ai mon amant pour rire avec moi », — « Je sais bien quelque chose, mais... » en nr 19 : « L'amour du village ».

Het refrein :

is uitstekend fraai en zou Grétry niet onwaardig zijn.

De melodieën in den hier besproken bundel zijn in moderne, harde of zachte toonladder geschreven. Zelden doen zich daarin overblijfselen van den hypodorischen toonaard voor, zooals in nr 157, bl. 317 :



Vele van deze liederen behooren tot de XVIII^e eeuw. Eenige daarvan moeten echter ten minste tot de XVII^e eeuw teruggebracht worden, vermits men die reeds in Fransche verzamelingen van het begin der XVIII^e eeuw vindt, o. a. in de *Brunettes* uitgegeven te Parijs, bij Ballard [1], zooals wordt aangetoond in eene studie van Jos. Dejardin, waarmede de Luiksche uitgave besluit en waarin wordt vastgesteld, dat vele *cramignons* van Franschen oorsprong zijn.

IV. — **Karakter der XVIII^e-eeuwsche melodieën.**

Bij de groote verscheidenheid van melodieën die gedurende de XVIII^e eeuw gezongen werden, is het niet gemakkelijk het eigenlijk muzikaal karakter van het wereldlijk lied in deze eeuw te doen uitschijnen. Naast enkele aan oude kerkelijke hymnen ontleende melodieën, die gedurende eeuwen bleven voortleven, en nog in de XIX^e eeuw niet waren uitgestorven, en naast eigen volksmelodieën, vindt men andere van Franschen oorsprong, die, zooals « La Royale », van het begin der XVII^e, zoo niet reeds van het einde der XVI^e eeuw dagteekenen, en weer andere aan Fransche tooneelmuziek ontleend. Met de tweede helft der XVIII^e eeuw worden de *comédie à ariettes* en de *opéra-comique* onuitputbare bronnen voor de muziek van het lied in ons land.

Aan een *comédie à ariettes* [2] is de wijs : « On doit soixante

[1] Een, met n^r 73 aanverwante melodie wordt gevonden in de *Brunettes* van 1704, bl. 294 ; de melodieën van n^rs 115, 134, 147, in de *Brunettes* van 1711, bl. 277, 296, 288.

[2] *Les dettes, comédie en 2 actes, mêlée d'ariettes*, par NICOLAS-JULIEN FORGEOT (1758-1789), musique de STANISLAS CHAMPEIN (1753 ± 1830),

mille francs », ook bekend als : « C'est ce qui vous console » (of « désole ») ontleend, die tijdens de Brabantsche omwenteling zoo geliefd was en o. a. diende voor het beruchte antipatriottenlied :

Een boer, een paep, een edelman,
Dronken te saemen lest een kan',

met refrein : « Den boer zal 't al betaelen », dat op zijne beurt tot « wijs » aan talrijke nieuwere liederen verstrekte, zoodat die melodie nog heden niet vergeten is.

In een bundel patriotische liederen van dien tijd, ongetwijfeld te Brussel gedrukt [1], wordt de wijs « On doit soixante mille francs » niet minder dan tienmaal aangegeven, en in eene andere verzameling van denzelfden aard, zeer zeker te Brussel verschenen [2], vindt men haar insgelijks vermeld.

Tijdens eene voorstelling in den Gentschen schouwburg, op 21 September 1794, zijnde het 2de jaar der Republiek, den vijfden dag der « Sans-culottides », welke voorstelling bijna geheel uit « vaderlandsche » zangen en koren bestond, en waarop een *Hymne à la Liberté* en een *Hymne à l'Égalité* werden uitgevoerd, werd ook de *Triomphe des sans-culottes* voorgedragen, op de wijs « On (me) doit soixante mille

vertoond op het *Théâtre Italien,* 8 Januari 1787. Ziehier dit couplet; de melodie daarvan is te vinden in *La clef du caveau,* nr 428 :

On doit soixante mille francs,
On prend femme de soixante ans,
C'est ce qui vous désole.
Le jour que vous vous mariez,
Tous vos créanciers sont payés,
C'est ce qui vous console.

[1] *Recueil de chansons patriotiques dédié aux Belges*, drie deelen, z. j. noch pl.

[2] *Versamelinge van verscheyde stukken door* Sincerus Rechtuyt, Brussel, 1790, I, bl. 8, voor het lied « Heel Nederland, maer Brabant meest ».

francs », benevens *La chute des trônes*, op de wijs « Résiste-moi, belle Aspasie [1] ».

Zelfs voor een kinderliedje getiteld *De hemel is de onze* en aanvangend : « Laat ons te samen vroolijk zijn [2] », vindt men dezelfde melodie « On doit », enz.

Bij tooneelvoorstellingen republikeinsche liederen voor te dragen werd plicht [3]. Wee hem op wien de beschuldiging woog, hier of daar het neuriën van een republikeinsch deuntje te hebben belet [4]!

De muziek van andere politieke liederen uit het einde der XVIII^e eeuw, zooals :

[1] Pr. Claeys, *Histoire du théâtre à Gand,* 1892, II, 209. — De wijs « Résiste-moi », enz., in *La clef du caveau,* nr 509 ; tekst, eerste strophe, bl. 85 van de tafels.

[2] Te vinden bij Lootens en Feys, nr 154, bl. 246.

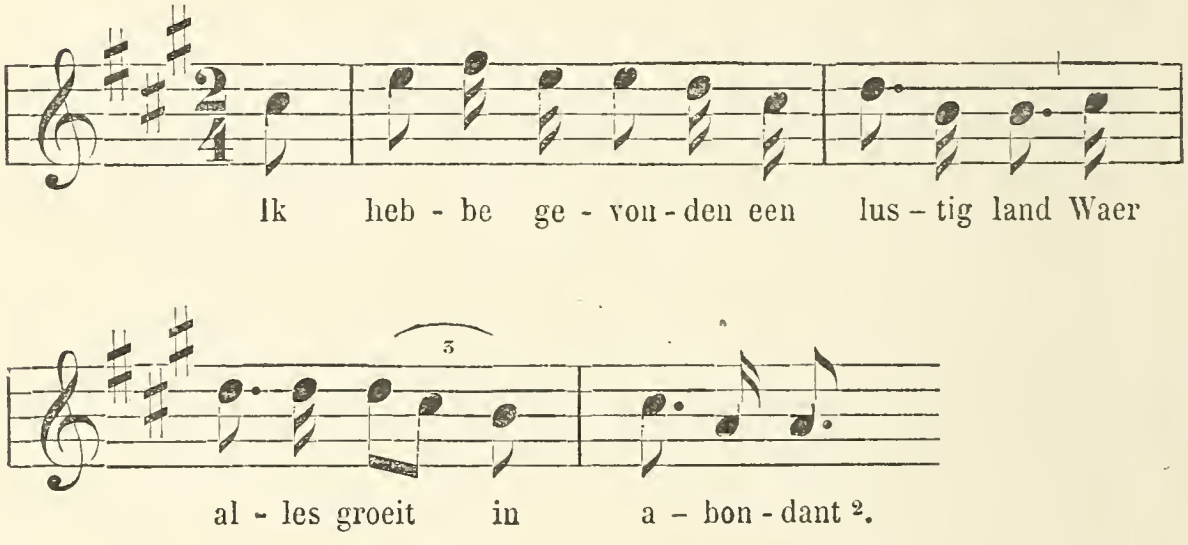
[3] Zie Pr. Claeys, *Messager des sciences historiques,* Gand, 1893.

[4] Den 19en Vendémiaire van het jaar III (10 October 1794), wordt « Philippus Nies, oud 60 jaeren, gebortig van Senef in Braband », door J.-F. Baret « Openbaeren Beschuldiger by de crimineele Regtbank 't Antwerpen » aangeklaagd als « verdagt van zynen titel van rondgast (maréchaussée) — het vonnis werd in beide talen gedrukt — misbruykt te hebben om verscheyde vrywillige fyten (actes arbitraires) begaen te hebben, te mishandelen eenen borger die een volks-gezind liedeken (chanson démocratique) zingde, te praemen eenen armen om zyne cocarde af te doen, zich openbaer te roemen dat hy keyzerlyk was ende de Fransche te beschimpen ».

Bij vonnis, nog denzelfden dag geveld, werd Nies ter dood veroordeeld en werden zijne goederen verbeurd verklaard. Als rechters « tegenwoordig waeren de Borgers Sayavedra (President), Frely, Grisar, Vandenberghe, Van Ham, Van Breda, en Desfontaine »; Griffier was F. Vermeulen. — Volgens de kronijk van Van der Straelen op het stedelijk archief te Antwerpen berustend en de welwillende mededeeling van den archivaris P. Génard, werd Nies denzelfden dag te 5 uur door den kop geschoten.

is van de gewone marsch-muziek van dien tijd niet te onderscheiden.

Nog in denzelfden trant zijn zettingen als deze :



[1] Lootens en Feys, nr 52, bl. 79. — Volgens Hoffmann v. F., *Niederl. Volkslieder*, nr 166, bl. 298, is het lied « ein Spottlied auf die holländische Staatenpartei, die sogenannten Patrioten, in Holland entstanden » en van het Pruisisch leger overgenomen door de Hollandsche patriotten. — In het liederboekje getiteld *Hans Michel Goedbloed*, Amst., 1805, vindt men, bl. 63, « Een nieuw lied, op een aangename wys » (de hier besprokene) aanvangend : « Wat zullen onze kanonnieren drinken ».

[2] Lootens en Feys, nr 92, bl. 181.

of deze, waarvan de tekst te vinden is in *Het Brabandsch nagtegaeltjen*, « stem : alzoo 't begint [1] » :

of nog de volgende aan de marsch der Leuvensche patriotten (1790) ontleend, die zeker niet van karakter ontbloot is [2] :

[1] *Nieuwen lied-boeck genaemt het Brabandsch nagtegaeltjen*, enz., Antw., J. Thys, z. j., bl. 44, en in de Gentsche uitgave van dit werkje, verschenen bij J.-C. Van Paemel, bl. 21, met het opschrift « Liedeken van eenen dragonder ». — De melodie bij Lootens en Feys, *Chants populaires flamands*, nr 101, bl. 193.

[2] Zie deze en andere patriottenmarschen bij Edm. Vander Straeten, *La musique aux Pays-Bas*, V, 64 vlg.

De marschen van dien tijd werden als wijs bij patriottenliederen aangehaald. In den aangeduiden *Recueil de chansons patriotiques* vindt men als stem : « Air de la marche des volontaires du Brabant » voor een lied spotswijze opgedragen aan Joseph II, « Sur la perte de ses Provinces belgiques [1] »; bij een ander lied met opschrift : *Portrait du Belge patriote,* staat als wijs « Air : Un militaire, ou la marche des patriotes du Hainaut [2] ».

Dit laatste — wij schrijven de melodie letterlijk over zooals wij die vinden in *La clef du caveau* [3] — klonk bombastisch genoeg :

[1] I, 27.

[2] II, 90.

[3] Nr 596; de volledige wijs luidt daar : « Un militaire doit avoir trompette et tambour », en maakt het tweede deel uit van een lied, te vinden t. z. p., onder nr 117, aanvangende : « Dans le cœur d'une cruelle ». Ontleend aan *L'amant statue*, op. com. in drie bedrijven, 1785, w. van Desfontaines; muz. van Dalayrac.

In denzelfden trant als de voorgaande waren de marschen die voor de onlangs geboren Fransche opéra-comique geschreven werden. Getuige deze marsch van Grétry voor zijn « drame burlesque » *Matroco* getiteld, verschenen in 1778 en door den grooten componist zelf [1] « conforme à la pièce » genoemd :

[1] *Mémoires*. Pluviôse an V (1789), I, 294.

een trant die men een weinig later ook aantreft bij Rud. Kreutzer in zijne *Lodoïska,* verschenen in 1791 [1] :

In eene kleine liederverzameling [2] van het jaar 1793, vindt men een lied met stemaanduiding : « L'air des Marseillais », waarvan de eerste strophe luidt :

Allons enfans de la Belgique,
Le jour d'honneur est arrivé.
De la difforme République
Rejettons le projet insensé.
François nous rappelle en bon père,
Ouvrons lui nos cœurs et nos bras,
Laissons querelles et débats,
Que le frère embrasse son frère,
Aux armes citoyens,
Flamands et Brabançons,
Marchons, marchons,
De ces tyrans, délivrons nos maisons.

Dit ellendig pastiche strekke alleen ten bewijze hoe de *Marseillaise,* die van 1792 dagteekent, hier al vroeg gehoord en geparodieerd werd. Een ander lied uit dezelfde verzameling zong men op de wijs van *La Carmagnole.*

[1] Bl. 75 der orkest-partituur.

[2] *Recueil des chansons faites à l'occasion de l'entrée des troupes autrichiennes et prussiennes aux Pays-Bas,* Bruxelles, 1793.

Omstreeks denzelfden tijd ontstond te Luik het thans nog populaire « Valeureux Liégeois », aan pastoor Remoux (1750-1826) toegekend. Het lied is te vinden op een vliegend blaadje van 1790, met de aanduiding « Air : sur la marche triomphale ».

Volgens Ulysse Capitaine [1], wiens zegsman de oudvoorzitter Fabry was, in meer dan negentigjarigen ouderdom, ten jare 1851 ontslapen, zou de melodie ontleend zijn aan een Waalsch lied aanvangend « Binamé Saint-Lambiet », welk lied reeds onder Jan Theodoor van Beieren (1744-1763) werd gezongen. Wat hiervan ook zij, het lied is mede in Frankrijk bekend. Het wordt in de Fransche liederboeken aangehaald, doch niet vóor de Omwenteling, en is nog heden populair in het leger [2].

De wijzen van sommige liederen omstreeks dien tijd te Namen gezongen, zijn ons evenzeer bewaard gebleven [3].

Een lied *Li bire*, aanvangende : « Dji m'vas dire // Po v(f)' fér rire », werd voorgedragen op de wijs van de wel bekende « Menuet d'Exaudet [4] »; — een *Tchanson patoise sur les Français :* « On voèt volti les Français » (1791-1793), had tot zangwijs : « Va-t-en voir s'ils viennent, Jean [5] ». Eene *Tchanson namuroésse patriotique tot' novelle*, omstreeks 1787 gedrukt : « On peut d'viser tot four des deints // Des affaires del patrie », werd gezongen op de wijs : « Aussitôt que je t'aperçois [6] ».

Une drole di tchanson, een lied tot de Staten van het graafschap van Namen en tegen de Oostenrijkers gericht, moet vóor de Brabantsche omwenteling verschenen zijn. Dit lied

[1] *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, 1854, II, 110.

[2] Tiersot, *La chanson populaire en France,* bl. 177.

[3] Zij zijn te vinden in *Langues et dialectes, revue trimestrielle,* Brux., A. de Nocée, 1891, bl. 39 : « Deux chansonniers namurois du xviiie siècle : l'abbé Grisard et le sergent J.-C. Benoit ».

[4] *Clef du caveau*, nr 752.

[5] *Ibid.*, nr 613, oud populair Fransch lied.

[6] *Ibid.*, nr 51, getrokken uit de opera *Azémia, ou les sauvages* (1787), van Dalayrac. Deze wijs wordt meermalen aangehaald in den *Recueil des chansons patriotiques* voormeld en was dus ten onzent populair.

vangt aan : « Bondjour bons pères de la patrie // sin vos, nos estaimes bin fichus », en werd voorgedragen « Sur l'air del basse nouvie », waardoor « basse neuve ville », de naam eener thans nog te Namen bestaande straat wordt aangeduid. Het lied kon dus eene aan Namen eigene melodie hebben.

Wij noemden zooeven Grétry : menige zang van dien melodist bij uitnemendheid is in zijn vaderland populair geworden.

In den *Recueil de chansons patriotiques* [1] vindt men tweemaal als wijs « Que le sultan Saladin », begin van een lied uit *Richard Cœur-de-Lion*, en wordt ook de aanhef van de derde strophe van hetzelfde lied « Que le vaillant roi Richard [2] » als wijs aangegeven.

De melodie « Où peut-on être mieux », ook bekend met Nederlandschen tekst « Waer kan men beter zijn », uit *Lucile* [3], alsmede eene andere melodie uit hetzelfde zangspel, dienende voor het lied « Klaes en trouwt u leven niet », zijn heden nog algemeen in ons land bekend [4].

Populair geworden melodieën aan andere natiën dan de Fransche ontleend, vinden wij in ons land gedurende de XVIII^e^ eeuw, in mindere mate dan vroeger. Ternauwernood kunnen wij nog op een Engelsche melodie wijzen : « When Daphne did from Phoebus fly », die ons uit de XVII^e^ eeuw [5] was bijgebleven ; op een Italiaansche « Nel cor non piu sento » uit Paësiello's opera *La molinara*, welke in 1785 verscheen,

[1] I, bl. 64 ; II, 84.

[2] II, bl. 97 : « Chanson à M. van der Noot, par une Demoiselle de distinction » ; aanvang : « Van der Noot, tout notre espoir », een lied dat ook voorkomt in *Le chansonnier patriotique des Pays-Bas* (1787-1789), met een almanak voor het jaar 1790. Dit boekje is gedrukt te Brussel, « Aux dépens du Patriotisme ».

[3] *Comédie en un acte*, 1769.

[4] Nederl. tekst te vinden in *Het Brabandsch nagtegaeltjen*, Antw., z. j., bl. 34. — Een lied : « Waar kan men beter zijn » was mede in Noord-Nederland bekend en komt o. a. voor in *Het Haagsche bosch*, Amst., z. j., bl. 52.

[5] Zie hierboven, bl. 283.

voor het lied « Aen den oever van een snellen vliet [1] », of op een Duitsche, voor hetzelfde lied dienende en te vinden bij Lootens en Feys [2], op de melodie van « Wat zullen onze patriotjes eten », en op een andere Duitsche melodie van Aug. Harder (1774-1813) voor het lied « Ik zat te spinnen voor mijn deur », eene navolging van den Duitschen tekst van J.-H. Voss, dagteekenend van 1791 [3].

Dat de melodie zooals deze door Harder zelf voor de gitaar werd uitgegeven :

[1] *Het Brabandsch nagtegaeltjen*, Antw., bl. 24; — Willems, nr 91, bl. 221, enz. Het lied is ook in Noord-Nederland ontstaan. Men vindt het o. a. in de *Nieuwe verzameling van gezelschapliederen, bijeenverzameld ten dienste van den beschaafden stand*, 7en druk, Amst., G. Theod. Bom, z. j., bl. 22.

[2] Nr 62, bl. 199. De oorspronkelijke lezing « *Mundlich aus dem Schlesischen und Brandeburgischen* », bij L. Erk und W. Irmer, *Die deutsche Volkslieder*, 1843, 6e decl, nr 38, bl. 46. — Zie verder over dit lied Hoffmann v F., *Unsere Volksthümlichen Lieder*, bl. 9, nr 46.

[3] Zie Hoffmann v. F., t. a. p., bl. 81, nr 508.

[4] Thema van *XII Variations pour la guitare sur l'air de A. Harder : Ich sass und spann vor meiner Thür, etc., composées par l'auteur même (au bureau des arts et d'industrie à Berlin)*, z. j.

wellicht onder den invloed van den volkszang, die de melodieën dikwijls verbastert, maar ze ook wel eens op gelukkige wijze verbetert, verheft en veredelt, veranderingen onderging, blijkt reeds bij de lezing, te vinden bij het lied van G. P. Schmidt von Lübeck (1766-1849) in 1807 verschenen :

Juist die verscheidenheid, die rijkdom aan zangen uit velerlei bronnen geput en als een krans uit allerlei bloemen samengevlochten, juist die verschillende melodieën vóor denzelfden tekst, gevoegd bij de vele varianten van dezelfde melodie, zijn het kenmerk der muziek die in ons land gedurende de XVII^e^ en XVIII^e^ eeuw werd gezongen.

Haasten wij ons echter hier bij te voegen dat, indien onze voorouders vele melodieën in den vreemde geboren tot de hunne maakten, zij ook zangwijzen bezaten op eigen bodem ontsproten, en welke voor die van andere natiën niet behoeven onder te doen. Ook in de XVIII^e^ eeuw weet de vaderlandsche melodie op eigen wieken te drijven. Hetzij dat zij eenig grappig verhaal vergezelt, zooals het liedeken van « Jan de mulder,

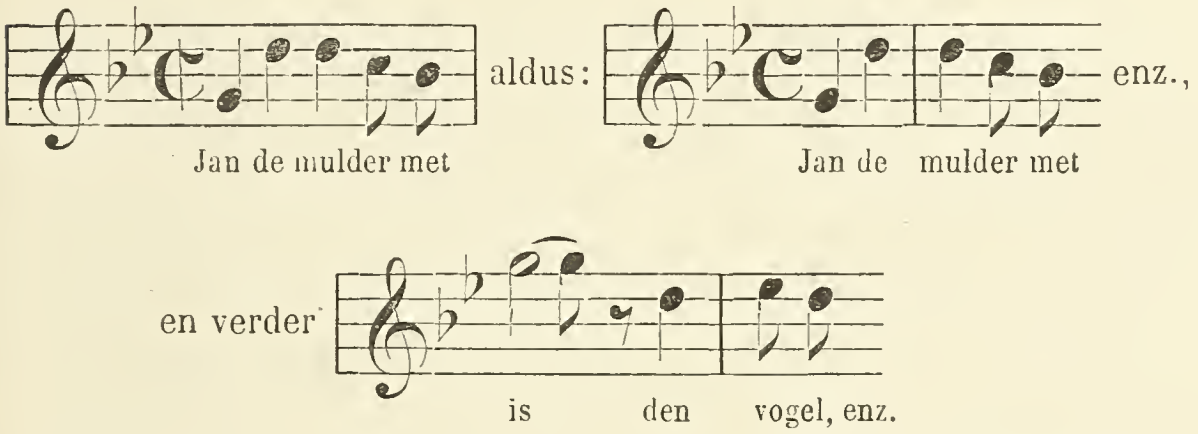
[1] Zie H. v. F., t. a. p., bl. 80, n^r^ 496, en denzelfden schrijver, *Deutsches Volksgesangbuch*, Leipzig, 1848, bl. 85, n^r^ 89. — Schmidt's lied, eenigszins gewijzigd en onder den titel « Der Wanderer », werd later op prachtige wijze in muziek gebracht door SCHUBERT.

met zynen leeren kulder [1] », of eene bijtende scherts, zooals het lied van « Jan broeder [2] », de kloosterbroeder « die vryde een meisje zoet » en die door de liefde overwonnen « heeft zyne kap ontsprongen » ; hetzij dat zij eene tragische geschiedenis zooals die der *Twee conincs kinderen* nog ingrijpender maakt, of dat ze minneklachten, zooals in de liederen « Het windetje die uyt den oosten waeyt » en « Wel Island gy'n bedroefde kust [3] », scherper doet uitkomen, steeds weet zij liefelijke of hartroerende toonen aan te slaan.

Tot een onzer fraaiste zangen behoort de melodie van *Die twee conincs kinderen.*

Voor dit lied bestaan twee melodieën. De eerste [4], wellicht de oudste, berust op vierregeligen, de tweede [5], opgenomen bij

[1] Te vinden bij De Coussemaker, nr 86, bl. 288, die echter de melodie tegen de maat noteerde. Men leze in plaats van :



[2] Snellaert en Hemelsoet, t. a. p., nr 89, bl. 97 ; — *Nederl. lb. uitg. door het Willems-Fonds,* II, nr 80, bl. 161.

[3] Zie De Coussemaker, t. a. p., nrs 66 en 67, bl. 253 en 256. — Eene variante van het tweede lied komt voor in *Thirsis minnewit,* 1ste deel, Amst., 1752, bl. 24, zonder wijsaanduiding.

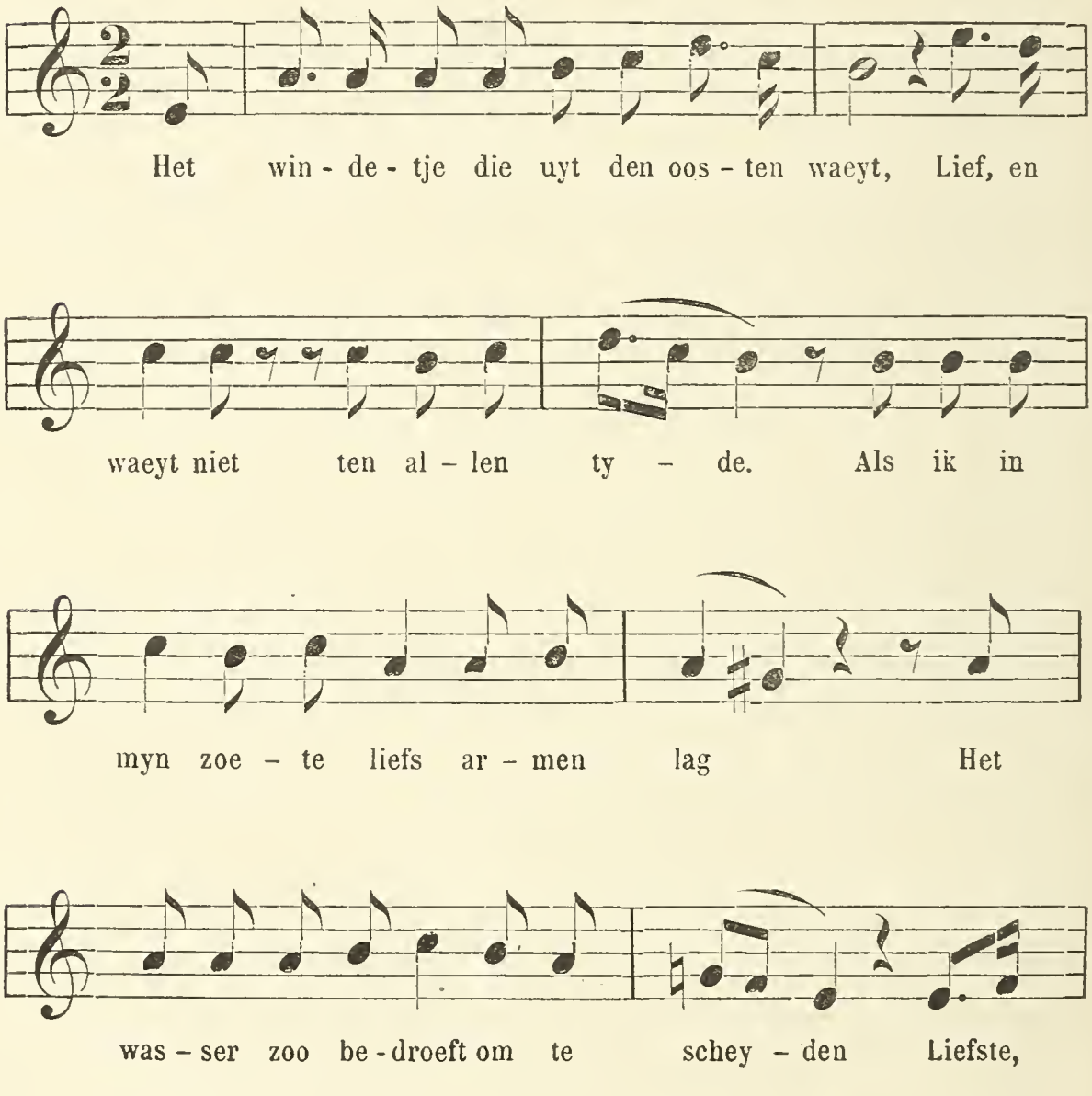
[4] Uitgegeven door J.-C.-M. van Riemsdijk in *Nederl. lb. uitg. door het Willems-Fonds,* II. 19, naar nr 461 der *Oude en nieuwe Hollantse boeren lieties.*

[5] Willems, nr 55, bl. 142 ; — De Coussemaker, nr 54, bl. 187 ; — F.-A. Gevaert, *Verzameling van oude Vlaemsche liederen,* nr 4. — *Nederl. lb. uitg. door het Willems-Fonds,* II, 15.

Willems en door De Coussemaker letterlijk weergegeven, berust op achtregeligen strophenbouw.

De algemeen bekende melodie schijnt jonger te zijn dan de teksten. Ouder dan de XVIII^e eeuw zal die wel niet zijn, en misschien moet men haar zelfs wel in de XIX^e eeuw thuis brengen.

Als een naklank van het 15^e-eeuwsche « Ghequetst ben ic van binnen » ruischt de melodie van het reeds aangehaalde lied « Het windetje », enz., ons tegen. Wij kunnen dan ook aan den lust niet weerstaan deze fraaie zangwijs hier over te nemen. Voor zooveel de tekst zulks toelaat, hebben wij getracht de notatie in nauwer verband met de taalmetriek te brengen dan door De Coussemaker werd gedaan.



V. — Liederverzamelingen in betrekking met de Fransche opera.

Reeds meermalen hebben wij op den invloed gewezen door de Fransche opera hier te lande op het wereldlijk lied uitgeoefend. Die invloed, welke zich reeds door de opvoering der opera's zelf moest doen gevoelen, werd nog vermeerderd door verschillende gedrukte verzamelingen, welke op het einde der XVIII^e^ eeuw in ons land uitgegeven werden.

Alhoewel deze bundels zeer dikwijls stukken bevatten die meer tot het vak der aria dan tot dat van het eigenlijk lied behooren [1], was dit laatste toch ook onder de opgenomen stukken vertegenwoordigd, en wel door liederen aan Fransche, soms aan Italiaansche opera's ontleend.

Wel hadden de Italiaansche opera-componisten, door middel van Fransche vertalingen, hun aandeel in die verzamelingen, doch hun rechtstreeksche invloed op het wereldlijk lied heeft zich in veel mindere mate doen gelden. Ternauwernood kunnen wij een romance van Pieter Verheyen uit het begin der XIX^e^ eeuw — hierachter te noemen — aanhalen, waarin

[1] Over de *aria*, uit Caccini's eenstemmig madrigaal gesproten, zie F.-A. GEVAERT, *Étude sur l'origine de l'air pendant la première période de l'opéra italien* (de 1600 à 1730) (BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES COMPOSITEURS DE MUSIQUE, 1^re^ année, Paris, 1863, bl. 13-22).

de onmiddellijke invloed der Italiaansche school te bespeuren is.

Wij hebben derhalve gemeend de gemelde liederverzamelingen niet stilzwijgend te mogen voorbijgaan, en dit des te minder aangezien zij op hunne beurt ons brengen tot de 19e-eeuwsche liederverzamelingen welke vóor en na 1830 de romance — die wij als tot ons onderwerp behoorend beschouwen — hier te lande almachtig verspreidden.

Te Luik, Grétry 's geboorteplaats, verscheen het eerste muzikaal tijdschrift dat in onze provinciën het licht zag.

Reeds in 1756 grondde François de Soer aldaar een muzikaal dagblad, getiteld : *Récréation harmonique, ou recueil de chansons mêlées d'ariettes, vaudevilles et duo* (sic), enz. [1].

In het jaar 1758, verscheen in dezelfde stad : *L'Écho, ou journal de musique française, italienne contenant des airs, chansons, brunettes,* enz. [2]. Dit blad bestond nog in 1766.

In navolging der Fransche verzamelingen van denzelfden aard omstreeks dien tijd in Frankrijk verschenen, bevatte die uitgave, evenals alle andere muzikale tijdschriften die achtereenvolgens te Luik gedrukt werden, de jongste compositiën uit die dagen. In de voornoemde verzameling van 1758, vinden wij o. a. eene : « Parodie d'un air de M. Hamel [3] », aanvangend : « Vois ce pigeon qu'amour appelle », eene andere « Parodie d'un air d'un opera Liégeois : A mes genoux! à mes genoux ! y pensés vous ! », een « Chanson anacréontique : Y pensez-vous? », en een « Parodie d'un air Liégeois ». De begeleiding bestaat uit een gecijferde bas, die op de clavecimbel kon uitgevoerd worden.

[1] Vermeld door Edm. Vander Straeten, *La musique aux Pays-Bas,* V, 278.

[2] A Liége chez B. Andrez. — Beschreven door denzelfde, t. a p., I, 110 vlg.; V, 276 vlg.

[3] Zie over de verschillende componisten Hamel genaamd en de Luiksche opera in de xviiie eeuw, *Essais de biographies musicales liégeoises. Les Hamel,* bijdrage van I. L. L. Liége, 1860, overgedrukt uit *Annuaire de la Société libre d'émulation.*

Ook te Leuven zag, in 1764, een muzikaal dagblad het licht. Het was getiteld : *La feuille chantante académique, ou recueil des plus beaux airs et duettes avec basse continue dans le goût moderne*, « N° 1^mo Du 1 Septembre 1764 [1] ». De stukken die in deze eerste aflevering voorkomen zijn getiteld : « Airs de M. Paillot ».

In 1765 verscheen de eerste jaargang van : *Le Rossignol, ou Journal de chansons contenant ariettes, vaudevilles, rondeaux et airs à boire, avec la basse continue chiffrée, par le sieur E. F. Delange.* Liége, chez l'auteur de ce journal, sur le pont d'ile, Aux armes d'Angleterre, et chez J.-E. Philippart, imprimeur-libraire, sur le pont d'ile ».

Nog twee andere muzikale bladen zagen in de XVIII^e eeuw te Luik het licht :

L'Orphée, ou divertissement de musique verscheen in 1772, bij E. Latour [2].

Bij Latour werd in de jaren 1776 en 1777 insgelijks uitgegeven un *Recueil d'ariettes d'opera avec premier et second violon et basse continue.* Ook Brussel had sedert het laatste vierendeel der XVIII^e eeuw haar verzameling, door Witzthumb (1723-1816) [3] uitgegeven, en waarvan de eerste aflevering verscheen onder den titel : *Premier recueil d'ariettes d'opéra arrangées par Witzthumb avec premier et second violon et la basse continue sous le chant, gravé à Bruxelles chez M. Van Ypen et Fris,* enz. [4]. Deze verzameling bevat « 36 ariettes ». Onder deze vindt men stukken uit : *Les femmes vengées* (1775), van Philidor; — *Cythère assiégée* (1775), ballet, van Glück; — *La colonie* (1775), van Sac-

[1] Verder leest men nog op den titel « Le prix est de 7 sols de Brabant. A Louvain, J.-F. Maswiens, imprimeur de musique et marchand libraire, Heaume d'Or, et M. Paillot, directeur derrière la Table ronde ».

[2] Vermeld bij Edm. Vander Straeten, t. a. p., V, 279.

[3] Witzthumb of Vitzthumb; de naam wordt op verschillende wijzen geschreven. De eerste spelling zal wel de echte wezen, aangezien waarschijnlijk de W later, naar de fransche uitspraak, in V veranderd werd.

[4] « Il en est peu », zegt Pougin, vervolg op Fétis, *Biographie*, op den naam Vitzthumb, « qui aient fait autant que lui pour l'avancement de l'art musical en Belgique ».

chini; — *La belle Arsène* (1773, Versailles; 1775, Parijs), van Monsigny; — *Sara* (1773), van Vachon; — *Les deux miliciens* (1771), van Fridzeri, enz. Dit *Recueil* bleef gedurende vele jaren verschijnen. In den 9en bundel, die insgelijks « 36 ariettes d'opera » bevat en op denzelfden voet gedurende de jaren 1782-83 verscheen [1], vindt men stukken, meestal *ariettes*, uit : *Colinette à la cour* (1782), van Grétry; — *Félix* (1777), van Monsigny; — *Écho et Narcisse* (1779), van Glück; — *Alceste* (Weenen, 1767; Parijs, 1776), van denzelfde.

Onder het bestuur van Witzthumb leerde men overigens te Brussel de voornaamste nieuwe opera's van dien tijd kennen; als daar zijn : *Zémire et Azor* (1771); — *Le Magnifique* (1773); — *La fausse magie* (1775); — *Les mariages Samnites* (1776), stukken van Grètry waaronder *Iphigénie en Aulide* (1774), van Glück, zijn *Alceste*, enz.

Naast deze tijdschriften die de muziek in zeer ruimen kring verspreidden, werden er ook wel afzonderlijk gedrukte liederen met muziek uitgegeven, maar deze manier van uitgeven bleef toch slechts een uitzondering. Onder deze noemen we een lied vervaardigd door « M. Comparin », gedrukt te Brussel bij J.-C. De Boubers, en welk lied aldaar in 1775 gezongen werd. Het is getiteld : « Couplets composés pour Messieurs les bourgeois de Bruxelles chantés par eux au bal qu'ils ont eu l'honneur de donner à Son Altesse Royale à la Maison du Roi le 2 Février 1775. — Ronde-air : Enfans de quinze ans, laissez danser vos mamans [2] » :

[1] De naam Witzthumb komt hier niet meer op den titel voor.

[2] Volgens *La clef du caveau,* nr 492, is die zangwijze dezelfde als « Do, do, l'enfant do » (aanvang van een Fransch wiegelied, waarvan nog een andere meer populaire melodie bestaat) en « Monseigneur vous

ne voyez rien ». Laatstgenoemde zangwijs is de aanvang van een couplet te vinden in *Annette et Lubin, comédie en un acte,* par Mme FAVART et M***. Parijs, 1762, couplet dat tot wijsaanduiding heeft : « Dodo, l'enfant dormira tantôt ».

[1] Tekst :

Het lied eindigt met de vijfde strophe, die wij laten volgen :

Aimable Maximilien,
Quand vous retournez à Vienne,
De nous daignez dire du bien
A notre auguste Souveraine,
Assurez-la de notre amour
Et dites-lui, que nuit et jour,
Chacun en ces lieux,
De son règne, rend grâce aux dieux.

De muzikale geschiedenis van het wereldlijk lied in de XVIII^e^ eeuw, ten minste voor zoover deze het Vlaamschsprekend gedeelte van ons land betreft, is op te maken uit de losse bladen, die ons de « wijzen » leeren kennen, uit enkele liederverzamelingen van dien tijd, ofschoon geen enkele daarvan de melodieën bevat, en uit de reeds genoemde bundels welke omstreeks het midden onzer eeuw en na dien tijd het licht zagen.

De invloed der Fransche muziek, die zich reeds met de eerste helft der XVI^e^ eeuw deed gevoelen, nam gedurende de XVII^e^ en de XVIII^e^ eeuw meer en meer toe.

Het ontstaan bij onze naburen van de *comédie à ariettes,* waaruit omstreeks het midden der XVIII^e^ eeuw de *opéra-comique* ontsproot, oefende tevens grooten invloed uit op het wereldlijk lied ten nadeele van het oude volkslied.

Neemt men hierbij in aanmerking de politieke gebeurtenissen van het einde der XVIII^e^ eeuw, die ons land gedurende een twintigtal jaren tot een wingewest van Frankrijk maakten, dan hoeft het niemand te verwonderen, dat er bij ons in diezelfde eeuw weinig of niets op Nederlandschen tekst gecomponeerd werd. Het mag integendeel een bewijs heeten van diep ingewortelde zelfstandigheid bij ons volk, dat ondanks den stroom van uitheemsche melodieën die hier binnen rukte, zoo menig oud lied getrouw bewaard is gebleven, en wel zoodanig, dat onder de liederen die eerst omstreeks het midden der XIX^e^ eeuw werden opgeteekend, nog uitstekende zangwijzen worden gevonden.

ZESDE AFDEELING.

DE XIX^de EEUW.

I. — Het lied vóor 1830.

Zooals wij zagen, had de Fransche opera zich reeds bij haar ontstaan ook in ons land gevestigd en steeds meer en meer ontwikkeld.

Gedurende de jaren 1798-1799 werden op den Gentschen schouwburg tachtig Fransche opera's opgevoerd.

Al deze stukken waren van uitheemsche componisten; slechts van een enkel stuk werd de muziek hier te lande geschreven. Van den Gentschen componist Pieter Verheyen (1750-1819), werd namelijk in het jaar 1779 opgevoerd *Les chevaliers, ou le prix de l'arc* [1].

Wel beproefde de Brugsche tooneelbestuurder Jacob Neyts [2] een Vlaamsch zangtooneel te stichten, en mocht hij er in slagen zich beurtelings te Antwerpen en te Gent te doen toejuichen, maar de door hem opgevoerde stukken waren slechts in naam Vlaamsche opera's.

Zijn troep toch speelde enkel oorspronkelijk Fransche stukken, in tamelijk gebrekkig Nederlandsch overgebracht [3]. Onder

[1] PROSPER CLAEYS, *Histoire du théâtre de Gand*, II, 155.

[2] Geboren te Brugge, 1727, overleden te Boulogne-sur-Mer, 1794.

[3] PRUDENS VAN DUYSE, *Verhandeling over den drievoudigen invloed der rederijkkameren*, bl. 27. — Zie mede over Neyts, E. GRÉGOIR, *Bibliothèque musicale populaire*, Bruxelles, Anvers, enz., 1877, I, bl. 1 vlg., en *Les*

andere voerde hij op deze wijze op *Le déserteur*, van Monsigny, waarmede hij te Gent, in 1784, aanving [1].

Verheyen, dien wij zooeven noemden, schreef ook eene opera op Vlaamschen tekst, getiteld : *De jagtparty van Hendrik IV* [2]. Zes liederen van dien meester — want een meester was hij, en Fétis, van hem sprekende, gewaagt van « l'œuvre immense d'un artiste de mérite » — in het begin onzer eeuw uitgegeven [3], sluiten zich bij de Italiaansche school aan. Een dier stukken, *Le tombeau de Werther*, begint aldus :

artistes musiciens belges, 2e supplément, 1890, bl. 155. In *De eendracht* (Gent) van 29en October 1865, vindt men, volgens eene aanteekening van zijn broeder Frans, de titels van eenige stukken door J. Neyts vervaardigd, of vertaald. Ze zijn 54 in getal.

[1] Prosper Claeys, t. a. p., *Théâtre de Gand*, II, 227.

[2] Fétis, *Biogr.*, op het woord *Verheyen*. Volgens Pr. van Duyse, *Notice biographique sur Pierre Verheyen* (Messager des sciences historiques), Gand, 1841, bl. 429, werd deze opera voor de studenten der Augustijnen (te Gent) gecomponeerd.

[3] *Six romances avec accompagnement de piano ou harpe, composées et dédiées à Monsieur F. D'Exaerde, par* P. Verheyen, *1er recueil, à Paris, chez les éditeurs. Prix 6 fr., à Gand, chez Plouvier père et fils, rue Hukelram, nº 410, passé le pont du moulin à l'eau. Propriété de l'éditeur. Enregistré à la bibliothèque impériale. Gravé par Plouvier.*

Daarentegen zweemt een ander, omstreeks 1817 verschenen stuk, deel uitmakend van eene verzameling door Verheyen bij abonnement uitgegeven [1], meer naar de destijds heerschende Fransche vormen. Het vangt aldus aan :

[1] *Romance traduite du languedocien par* DE LES BROUSSART, *musique par* P. VERHEYEN, *membre correspondant de l'Institut royal des Pays-Bas et de la Société des beaux-arts de Gand. Propriété de l'auteur, rue des Annonciades, n° 25, à Gand.* — Eerst in 1817 werd Verheyen tot correspondeerend lid van het Nederl. Instituut benoemd (PR. VAN DUYSE, t. a. p.).

en sluit in dezer voege :

In denzelfden trant klonken de stukken van Romagnesi die, in 1781 geboren, omstreeks 1807 het gebied der romance betrad, in 1820 het toppunt van zijn roem bereikte, en dien zelfs overleefde, aangezien hij tot in 1850 onder de levenden telde.

Ziehier het slot van zijne compositie getiteld : *Si vous étiez mon frère :*

Nog is van denzelfden aard eene romance van Charles-Louis Hanssens cadet (Gent, 1777 - Brussel, 1832), insgelijks in het begin onzer eeuw verschenen [1] :

[1] *Recueil d'airs et romances avec accompagnement de piano ou harpe composé et dédié à Mademoiselle Adelaïde Rottier, par* C. HANSSENS. *1er recueil. Prix 6 fr. A Paris, chez les éditeurs. Lille, chez Hanssens aîné, maître de musique. Gand, chez l'auteur. Chaque exemplaire sera signé de l'auteur. Propriété de l'auteur. Enregistré à la bibliothèque impériale. Gravé par P.-J. Plouvier, à Gand.*

In muzikaal opzicht is dan ook in ons land de geschiedenis van het wereldlijk lied, daar waar het de romance geldt, onafscheidbaar van de geschiedenis der Fransche romance, en dit is niet alleen waar voor den tijd die onze inlijving bij Frankrijk onmiddellijk voorafging en die er kort daarna op volgde, maar ook nog voor den tijd dien wij thans beleven.

Ofschoon wij, wat de muziek betreft, tegenwoordig minder van den vreemdeling afhankelijk zijn, behooren de liederen welke in onze beschaafde kringen gezongen worden toch meestal tot het Fransch repertorium.

Voor het tijdvak hier besproken, dat van het begin der XIX^e^ eeuw tot aan het jaar 1830 loopt, waren zoowel de melodische als de schematische vormen dezelfde als die welke door onze naburen gehuldigd werden.

De muzikale vormen herinneren niet zelden aan de half gesproken, half gezongen muziek welke diende voor de coupletten van den oorspronkelijk Franschen tooneelvorm der *vaudeville*, waarin de muziek slechts bijzaak was.

Dit was bij voorbeeld het geval met de zeer bekende melodie van « Te souviens-tu » van J.-D. Doche (1766-1825), orkestbestuurder van het *Théâtre du Vaudeville*.

Deze zangwijs, die haar naam ontleende aan een omstreeks 1815 geschreven lied, van Émile Debraux (1798-1831), werd op velerlei liederen toegepast en bleef in ons land gedurende meer dan vijftig jaar populair.

Wat het schema of den bouwvorm betreft, onderzoeken wij daarvoor eens de melodie welke eene zeer gewone strophe — de achtregelige samengesteld uit tiensylbige ver-

zen — begeleidt, en nemen wij daartoe een ander stukje van Romagnesi, de romance : *Songe d'amour est encore un plaisir* [1].

Bij de twee eerste verzen, sluit de melodie met de terts :

bij de twee volgende verzen, moduleert de zang naar de bovenquint :

[1] De titel luidt : « *Songe* », enz., « romance, paroles de M. Aza Delon, musique de A. Romagnesi. Prix 75 c., à Bruxelles, chez les frères Williaume, lith. éditeurs, rue de la Couronne, n° 1372 ».

bij het vijfde en zesde vers verwijlt de melodie een oogenblik in de dominante van den toon :

daarop keert de zangwijs terug naar de tonica; dikwijls door middel van eene herhaling van den aanvang of van een deel daarvan, waarbij dan het laatste vers als een soort van refrein op zijne beurt herhaald wordt :

Deze schematische vormen zijn overigens niet zoo afwijkend

van het oude lied, als men bij den eersten oogopslag wel zou meenen.

Bij het oude lied zijn de gewone vormen de volgende : een voorzang, bestaande uit eene zinsnede van 2 tot 4 maten en sluitende, of wel met tonica :

of wel met halve cadenz :

In andere gevallen gaat de melodie over naar eenen naburigen toonaard [3] :

[1] *Souterliedekens,* Antw., 1539, Ps. 136.

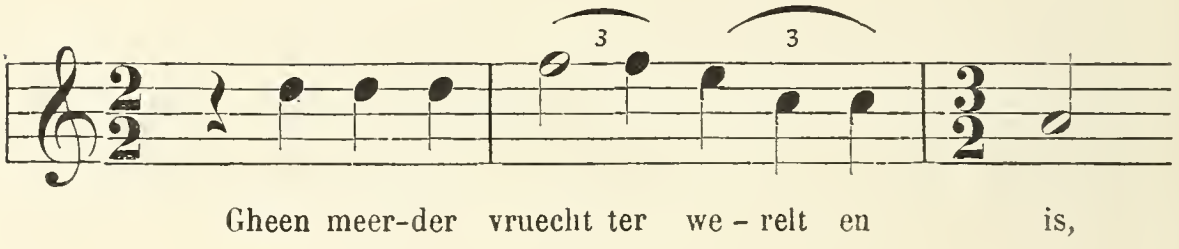
[2] *Ibid.*, Ps. 54.

[3] « Évidemment pour les anciens comme pour nous, la transition au ton voisin, suivant l'ordre génétique, est la plus naturelle et la plus fréquente. Le plain-chant n'en connaît guère d'autre » (F.-A. Gevaert, *Hist.*, I, 348).

[4] *Souterl.*, Ps. 57.

Hierop volgt eene tweede zinsnede gewoonlijk van evenredige lengte, die aan de eerste ontleend is en met tonica sluit, zooals bij het vervolg van Ps. 54 hierboven aangehaald :

of met boventerts, zooals in de volgende melodie, waar de aanvang luidt :



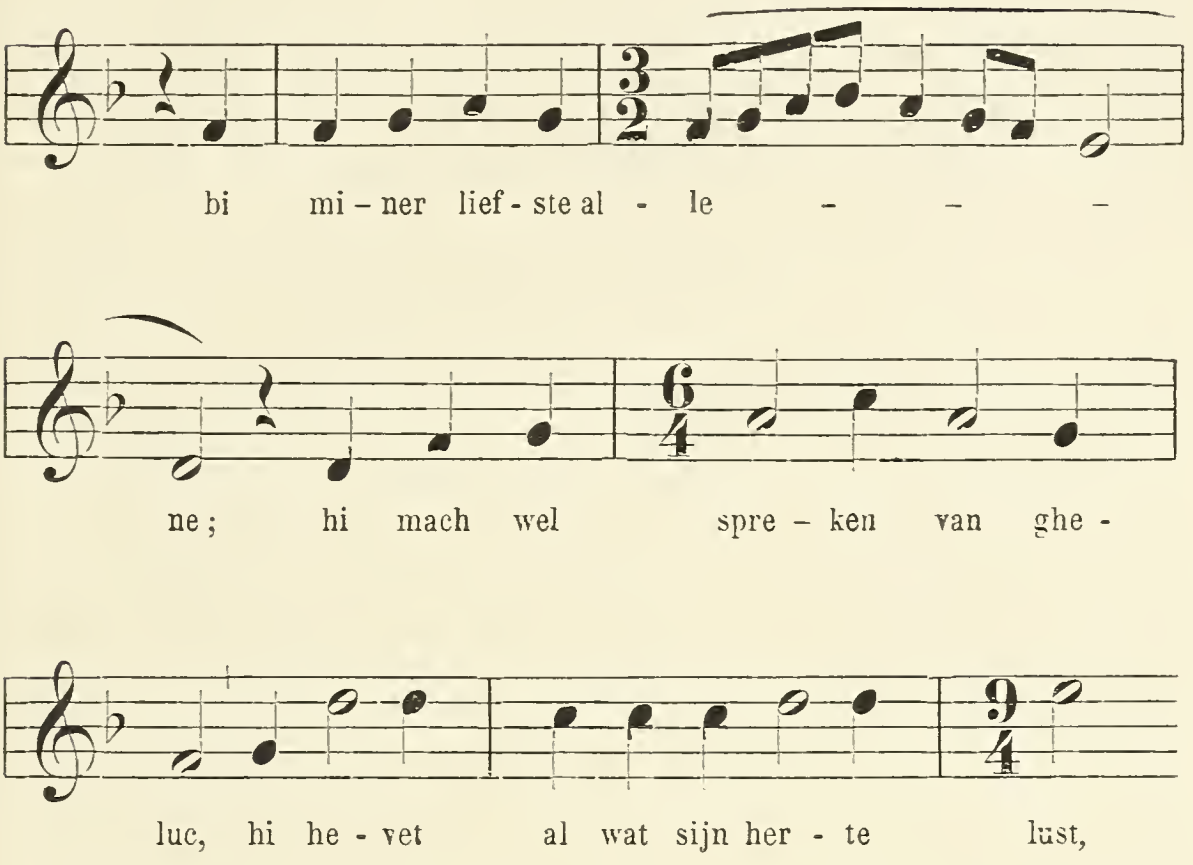
en het vervolg :

Deze twee zinsneden maken den *voorzang* uit. De *nazang*, aan de eerste zinsnede of aan gedeelten daarvan ontleend, zonder ooit de diatonische toonladder te verlaten [2], roert nu

[1] *Souterl.*, Ps. 48.

[2] Buiten de modulatie door middel der metabolische toonladder. Zie F.-A. GEVAERT, t. a. p., I, bl. 113 vlg.

tonen aan, die tot hiertoe onaangeroerd bleven ; zoo heeft men voor het vervolg van Ps. 48 :



waarop de melodie tot de tonica terugkeert, terwijl de componist, ter wille der eenheid, dikwijls den aanvang of een gedeelte daarvan opnieuw laat hooren.

Alzoo sluit de voorgaande zang in dezer voege :

In den grond zijn deze 15e- en 16e-eeuwsche vormen dezelfde als de aangehaalde 19e-eeuwsche, en om dit beter te

doen uitkomen, keerden wij voor eenige oogenblikken op onze voetstappen terug. Bij de oude zoowel als bij de nieuwere melodieën vindt men een *voorzang*, waarin eerst en vooral de toon wordt vastgesteld, hetzij de eerste zinsnede op de tonica, en de tweede op eenen aangrenzenden trap der toonladder sluit, of omgekeerd. Hierop volgt een *nazang*, die aanvangt met afwijkingen van den aangeslagen toon en met terugkeer tot de tonica eindigt.

Ziedaar, zooals Böhme zegt [1], de driedeelige liedervorm, die, breeder opgevat, meer ontwikkeld, aanleiding gaf tot het eerste deel (*satz*) der sonate of der classieke symphonie.

Voegen wij hier nog bij, dat de muzikale bouwvorm van het middeleeuwsch lied veel rijker, veel meer afgewisseld was dan die welke wij aan het einde der XVIII^e^ eeuw en gedurende het eerste vierendeel der XIX^e^ eeuw aantreffen voor de romance.

En nochtans heeft men in den trant van Romagnesi, gedurende jaren en jaren, honderden en honderden romancen geschreven, welke met denzelfden onwrikbaren moed, met dezelfde onwankelbare standvastigheid gedrukt en herdrukt, gezongen en herzongen werden.

Zeker zou het geene overdrijving zijn, wanneer men beweerde, dat de melodie van Romagnesi en van de Fransche romance-school niet altijd van platheid vrij te pleiten is. En toch wist de Fransche romance, al had zij dikwijls niets dan haar oud, eenvoudig schema uiteen te zetten, de edelste en zoetvloeiendste melodische vormen aan te nemen, hetzij dat zij, op haar zelf steunende, zich buiten het tooneel liet hooren, hetzij dat zij met muziekstukken van langeren adem afwisselend, in de opera optrad.

« Plaisir d'amour ne dure qu'un moment », van Martini (1741-1816) zal, volgens de uitdrukking van Fétis, altoos gelden als een toonbeeld van bevallige en zachte melodie. « Une fièvre brûlante », van onzen Grétry, zijne serenade uit *L'amant*

[1] *Altd. Lb.*, bl. LXII.

jaloux, zullen eeuwig schitteren als uitingen van het reinste, innigste en diepste gevoel.

Zeer groot is het getal Fransche romancen die verdienen herdacht te worden. Eene opsomming der merkwaardigste stukken van dien aard, vindt men bij Scudo, in zijne schets eener geschiedenis van de romance sedert haren oorsprong tot het jaar 1856 [1]. Enkele Belgische componisten worden in deze studie genoemd en een dezer, tevens een onzer verdienstelijkste meesters, mogen wij niet stilzwijgend voorbijgaan. Wij bedoelen Joseph Mengal, in 1784 te Gent geboren en aldaar in 1851 als bestuurder van het muziekconservatorium overleden.

Onder vele fraaie stukken door hem gecomponeerd, schittert zijn beroemd lied *Le chevalier errant*, aanvangend : « Dans un vieux château de l'Andalousie », een meesterstuk waaraan de jaren niets van zijn frischheid ontnomen hebben, een type van bevallige en tevens breede melodie [2].

Nog vermeldt Scudo, onder de stukken die grooten bijval verwierven « Portrait charmant », van Charles-Auguste Lis, te Brussel, in het jaar 1784, geboren en aldaar in 1843 overleden. Dit lieve stukje is te vinden in *La clef du caveau* [3], een bewijs van de groote populariteit welke het eens genoot.

Oefenden vóor en tijdens onze vereeniging met Frankrijk, de Fransche componisten, in de thans tot België behoorende provinciën een grooten invloed uit op het wereldlijk lied, ook na de scheiding kwam er weinig of geen verandering in

[1] P. Scudo, *Critique et littérature musicales*. Paris, 1856, bl. 322 vlg.

[2] In *La chanson française, histoire de la chanson et du Caveau*, van Charles Coligny, Parijs, 1876, bl. 126, wordt de wijs « Dans un vieux château » nog aangegeven bij een lied van Montariol. — De tekst van *Le chevalier errant* is van Ch.-Paul de Kock en komt voor in zijn liederboek *La bulle de savon ou choix de chansons* (Parijs, 1829), bl. 29 van de uitgave in 1833 te Brussel verschenen. De melodie, in *La clef du caveau*, nr 1875, is niet zeer getrouw weergegeven.

[3] Nr 1253.

dien toestand, en hieraan had het afschaffen der wetten die het schrijversrecht der Fransche dichters en componisten beschermden, zeer zeker zijn aandeel van schuld.

Na onze inlijving bij Frankrijk (9 vendémiaire jaar IV = 13 October 1795) werden de verschillende wetten, door de Republiek en het Keizerrijk in het leven geroepen ten gunste van den kunst- en letterkundigen eigendom, ook in ons land afgekondigd en bleven deze er geldig tot na den val van het Fransch bestuur.

Een besluit door den Souvereinen Vorst, prins Willem van Oranje-Nassau, den 23^{en} September 1814 genomen, schafte de Fransche wetten af, en schreef aan de drukpers en den boekhandel een nieuw regiem voor.

Eerst op den 12^{den} Mei 1854 kreeg, ten gevolge van het handelstraktaat tusschen België en Frankrijk gesloten, de overeenkomst van den 28^{en} Maart 1852, waarbij in de twee landen de wederzijdsche kunst- en letterkundige eigendom werd gewaarborgd, hare toepassing.

Van 1814 tot 1854, dus gedurende veertig jaar, stond het in ons land aan de uitgevers vrij, de werken van buitenlandsche componisten naar goeddunken na te drukken. Het kan dus geen de minste verwondering baren, dat diezelfde uitgevers weinig behoefte gevoelden om zich tot vaderlandsche componisten te wenden, en zij liefst die werken drukten welke zij in den vreemde kosteloos en in grooten getale vonden.

Ondanks deze voor onze toonzetters ongunstige omstandigheden, werden nochtans onder het bestuur van koning Willem een tamelijk groot getal muzikale compositiën, meestal te Brussel, uitgegeven, zonder twijfel echter alleen uit liefde tot de kunst.

Onder de componisten wier werken op het einde der verleden eeuw ontstonden en omstreeks het einde van het eerste vierendeel onzer eeuw, voornamelijk te Brussel, gedrukt werden, noemen wij o. a. : Karel Ots (Brussel, 1775 — 1845); Henri Messemaeckers (Venlo, 1778 — 1864); J.-B. Roucourt (Brussel, 1780 — 1849); Joseph-Frans Sorel (Brussel, 1793 —

1861); baron Aug. de Peellaert (Brugge, 1793 — Brussel, 1876); Jean Stevens (Edinghen, 1796 — 1869); Pieter Vander Ghinste (Kortrijk, 1799 — 1861), enz.

Dat er omstreeks dien tijd te Brussel oneindig veel meer werken van Fransche componisten verschenen, blijkt onder anderen uit het *Album des dames*, waarvan de eerste jaargang in voornoemde stad, ten jare 1827, het licht zag [1].

Dit blad verscheen, te beginnen met 25 Juni 1827, tusschen den 25^en^ en den 30^en^ van elke maand, en bevatte telkens vier zangstukken. Het jaarlijksch abonnement kostte voor Brussel, 6 Ndl. gldn; voor de andere steden van het koninkrijk, 7 gldn. Tegen dien prijs ontving men vrachtvrij acht en veertig fraai gegraveerde zangstukken.

De tweede jaargang (25 Juni 1828-25 Juni 1829) van dit album ligt volledig voor ons. Hij bevat twee en veertig stukken van Fransche of in Frankrijk verblijf houdende componisten, tegen zes die aan componisten uit de Belgische provinciën kunnen toegeschreven worden.

Onder de stukken oorspronkelijk in Frankrijk verschenen, vindt men er van: Édouard Bruguière (1793 — 1863), 10 romancen; Amédée de Beauplan (1790 — 1853), 6; Auguste Panseron (1796 — 1859), 9; A. Romagnesi (1781 — 1850), 6; F. Berton fils (1784 — 1837), 2; Adolphe Adam (1803 — 1856), 1; A. Barbereau (1799 — 1879), 1; Charles Plantade (1787 — 1870), 1; Rossini (1792 — 1868), vierstemmig stuk uit *Le comte Ory* (1828): « Noble châtelaine », 1; Auber (1782 — 1871), stukken, coupletten of romancen, uit *La fiancée* (1829), 5; te zamen twee en veertig stukken.

De navolgende kunnen worden aangemerkt als in ons land te zijn geschreven. Guillaume Cassel (1793 — 1836) [2], 1 ro-

[1] De volledige titel luidt: *Album des dames, journal de chant avec accompagnement de piano ou harpe, publié sous la protection de S. M. la reine des Pays-Bas, par* P.-L. Michelot jeune.

[2] Alhoewel te Lyon geboren, doorliep hij zijne kunstenaarsloopbaan in België. Hij stierf als leeraar van den zang aan het Koninklijk Conservatorium te Brussel.

mance ; baron Auguste de Peellaert, 2 romancen [1] ; Édouard de Somere (1798 — 1846), 1 ; M. Verelst [2], 1 ; C. Neyts [3], 1 ; te zamen zes stukken.

Van denzelfden aard als het voorgaande, was een ander muzikaal tijdschrift : *L'Orphée, nouveau journal de chant, dédié aux amateurs* [4], met begeleiding van « piano ou harpe ». Tegen betaling van 9 Nd. gldn voor Brussel, en 10 gldn voor de andere steden van het koninkrijk, ontvingen de abonnenten jaarlijks zes en dertig nummers. In den eersten jaargang treffen wij zangstukken aan uit *Virginie ou les Décemvirs* (1823), van H. Berton (1767 — 1844) ; *Preciosa* (1820), van Weber (1779 — 1839) ; *La Zulema* (1823), van Guiseppe Curci (1792 — 1868).

De datums van de opvoering dezer opera's laten ons toe ongeveer den tijd te bepalen wanneer *L'Orphée* verscheen. Dit was dus na 1823.

In den tweeden jaargang vindt men eenige stukken van Belgische componisten, zooals : *Guillaume au cornet*, « paroles de A. Quetelet, (romance) composée et dédiée à S. A. R. madame la princesse Marianne des Pays-Bas, par L.-N. Groetaers » ; *Le lilas*, *Le rêve*, romancen van denzelfde ; *L'attente*, romance van baron de Peellaert, enz.

[1] *On n'en meurt pas,* « romance à quatre voix », en *L'ombre du soir,* « romance à deux voix » ; eigenlijk eenstemmig gecomponeerde liederen, verschenen onder de nrs 75 en 92 van den 2den jaarg. (1828-1829). In zijne *Cinquante ans de souvenirs,* Bruxelles, 1876, II, 185, geeft bar. de Peellaert deze liederen waarschijnlijk bij vergissing op, als in 1831, te Brussel, verschenen.

[2] Wellicht Pieter Verelst, Antw., 1794 — Mechelen, 1858.

[3] Misschien een nakomeling van den hierboven aangehaalden tooneelbestuurder Jacob Neyts.

[4] Uitgegeven te Brussel, bij T.-A.-E. Carpentier, « lithographe-éditeur, rue de la Cuiller, sen 3, no 1431 ». Op de titelplaat ziet men Orpheus de lier tokkelend, omringd van wilde dieren die door zijn zang betooverd schijnen, en leest men o. a. : « L'éditeur espère d'ailleurs soigner tellement le choix des morceaux contenus dans le journal que la collection en sera précieuse à acquérir ».

Nogmaals van denzelfden aard, doch in kleiner formaat dan het voorgaande, verscheen insgelijks, één jaar na *L'Orphée* en bij denzelfden uitgever, een ander muzikaal tijdschrift : *L'Amphion, nouveau journal de chant, avec accompagnement de guitare.* De voorwaarden van het abonnement staan op het titelblad te lezen. De zes en dertig nummers die jaarlijks verschenen, kostten 5 gldn 50 cts voor de abonnenten te Brussel; 6 gldn voor de andere steden van het koninkrijk. Het zijn uitsluitend werken van Fransche componisten, als Romagnesi, Bruguière, Panseron, de Beauplan, Berton fils, Plantade, enz., welke in deze verzameling voorkomen, en ditzelfde was ook het geval met meer andere muzikale tijdschriften in ons land uitgegeven, zoolang het den uitgevers vrij stond zonder eenige vergelding hunnen oogst in den vreemde te plukken.

Tot dusverre wat het lied met Franschen tekst betreft.

In eene verzameling in den aanvang onzer eeuw te Brussel gedrukt, en die onder de zeldzame wereldlijke liederboekjes met Nederlandschen tekst behoort in dien tijd in ons land verschenen, vindt men ongeveer evenveel Nederlandsche als Fransche stemopgaven [1].

Tot de meest bekende Nederlandsche behooren de wijzen : « van den koekoek », « van Pierlala », « Den boer zal 't al betaelen » (deze laatste eigenlijk, zooals wij zagen, eene Fransche wijs), en « Over ettelyke jaeren [2] ».

De Fransche wijzen zijn aan Fransche zangspelen of *vaudevilles* ontleend, zooals : « A moins que dans ce monastère [3] »,

[1] *Liedekens, of den bly-geestigen sang-meester,* enz., twee deeltjes bevattende 39 en 48 liederen, door G. V. H. (G. H. V. genoemd op het titelblad van het tweede deel). « Tot Brussel, uyt de drukkerye van 't musiek sonder noten ». — Op het tweede deeltje volgt « een Republiekeinsche almanak voor het jaar IX der Fransche Republique » en een Gregoriaansche, voor het jaar 1800-1801.

[2] Zie Lootens et Feys, *Chants populaires flamands,* 1879, nr 71, bl. 137.

[3] Uit *Les Visitandines* (1792), wdn van Sicard, muz. van Devienne.

« Dans un jardin (verger), Colinette [1] », « Femmes, voulez-vous éprouver [2] », of aan populaire Fransche liederen, zooals : « Il pleut, il pleut, bergère », « Malbrough », enz.

In het tweede deel dezer verzameling treft men drie liederen aan die vertaald zijn naar stukken uit Fransche zangspelen, namelijk : een « Nieuw liedeken uyt » *Het geheym*, aanvangende : « Dat men jalours sy in zyn jongheyd », een ander : « Nieuw liedeken » uyt *Pauwel en Virginia* : « Myn Zoë zoo d'hut verlaeten », en een derde : « Nieuw liedeken uyt » *De onstuymige avondstond* : « Een meysjen, dat in d' eenzaemheden [3] ».

In eene belangrijke studie door Pol de Mont aan onze « Oude Vlaamsche componisten ofte liedjeszangers » gewijd [4], en waarin de « kunstgewrochten » van « Sadones van Gramons, zanger en componist », zooals hij zich zelf gaarne noemde, van diens nakomelingen en nog andere liedjeszangers of rolzangers zoo men die ook wel noemde, besproken worden, vinden wij aanwijzingen betreffende de wijzen welke in het begin dezer eeuw bij het volk in eere waren.

Dat onze liedjeszangers juist door geene diepe overtuiging hebben uitgeblonken, blijkt uit hunne liederen.

[1] Uit *Le Tonnelier* (1765), wdn en muz. van AUDINOT.—Eene navolging « In een boomgaert Colinette » komt voor onder nr 11 der losse bladen « t' Antwerpen by J. Thys » gedrukt.

[2] Uit *Le Secret* (1796), wdn van HOFFMAN; muz. van SOLIÉ.

[3] *Bly-geestigen sang-meester*, II, 17, 18 en 29. Deze drie stukjes komen oorspronkelijk voor : het eerste in het reeds genoemde zangspel *Le Secret*. De aanvang aldaar luidt : « Qu'on soit jaloux dans sa jeunesse »; het tweede, in *Paul et Virginie* (1791), wdn van FEVIÈRES, muz. van KREUTZER; de aanvang luidt aldaar : « Ma Zoé si quitter case »; het derde, in *La Soirée orageuse* (1790), wdn van RADET, muz. van DALAYRAC. De aanvang van het Fransche lied : « Fillette qui dans la retraite ». — De wijs : « Que le sultan Saladin : *of* Laet den sultan, wel gemoed », aangehaald II, 19, slaat op eene Nederlandsche vertaling van het bekende couplet uit *Richard Cœur de Lion* (1784), wdn van SEDAINE, muz. van GRÉTRY.

[4] Te vinden in *Volkskunde*, Gent, 3e jaarg., 1890, bl. 25 vlg.

In de XVIII^e eeuw bezongen zij met dezelfde geestdrift beurtelings de Oostenrijkers van Prié, de Franschen van Dumouriez, de republikeinen van Heintje van der Noot, en de sansculotten van het schrikbewind. In de XIX^e eeuw lieten zij, in vuur ontstoken, zich medesleepen door de grenadiers van Napoleon I.

Dezelfde mond, zegt de schrijver van gemelde studie, die bij eene andere gelegenheid eene hymne aanhief op de « Wonderlyke bemerkenswaerdige daeden van Bonaparte », vond later geene bittere woorden genoeg om den gevallene met smaad te overladen.

Dit was ook het geval met Sadones, den ouden, die beurtelings Napoleon vergoodde en verguisde.

Meer volhardend waren onze rolzangers in het gebruiken van Fransche zangwijzen. Voor een « Gezang op het tweede Babiloniën en deszelfs herbouwden toren in Parijs benevens ook te zien een deel der luysterlyke zegenpraelen behaeld op de Bonapartisten langs de Sambre en de Maese op den 17^en en 18^en Juny en volgende dagen, ten jare 1815 », gebruikte Henry Sadones de stem : « A Paris, loin de sa mère [1] ».

Een ander lied op den « wreeden aerts-tiran » had tot opschrift « stemme : Joseph in Egypte », en werd, zooals de strophenbouw aanwijst, voorgedragen op Méhul's vermaarde melodie « A peine au sortir de l'enfance », getrokken uit zijne opera *Joseph en Égypte* (1807).

Na Waterloo keeren de Nederlandsche wijsaanduidingen terug. *De verheugde minnaeres,* titel van een lied aanvangend : « Mynen minnaer is gaen stryden », en dat tot refrein had :

« Zingt met my Oranje boven,
myne waere vrienden al »,

werd voorgedragen op de « stemme : Eenen kus van myn teer beminde ‖ is meer waerd als al het plaisier ».

[1] « A Paris *et* loin de sa mère » *La clef du caveau,* n^r 4, ontleend aan *Le traité nul* (1797), wdn van MARSOLLIÈRE, muz. van GAVAUX.

« Een lofschatterende (*sic*) gezang, op zijne K. H. Willem van Oranje-Nassau, koning der Belgen, etc. », aanvangend : « Fama, blaest uw trompet door d'hooge wolken », werd voorgedragen op de wijs : « Marche du Duc de Saxe-Weimar ».

« Een nieuw Nederlants liedeken » : « Nederlanden, breekt uw banden, ‖ want het is nu vrede », zong men op de wijs : « Van den Erf-Prins van Oranie-Nassau », welke stem geene andere was dan de bekende wijs « Fransche ratten, rolt uw matten [1] ».

Nauwelijks is de Belgische Omwenteling uitgebroken of de Fransche stemmen hebben opnieuw de voorkeur.

« Een liedeken op het Belgisch vrouwvolk, die gaen optrekken om Jantje Kaes te doen verhuyzen met hunne kloekheyd », aanvangend : « O Belgen, waerom moet gij beven », heeft tot stemaanduiding : « L'enfant de la patrie [2] ».

In een prijskamp door de Maatschappij *Tot nut van 't algemeen,* op verzoek van den Admiraal van Kinsbergen uitgeschreven, werden, in het jaar 1829, twee liederen met muziek van Wilms (1772 — 1846) bekroond. Het eene : « Wien Neêrlandsch bloed », woorden van Tollens, is het Nederlandsch volkslied geworden; het andere : « Wij leven vrij », door Brandt van Cabauw vervaardigd, is tot heden in Nederland populair gebleven. Fétis [3], die zegt dat hij meermalen in de gelegenheid was Wilms' volkslied te Amsterdam en in Den Haag te hooren — wat veronderstellen doet dat deze fraaie melodie in het Zuiden nooit veel gezongen werd — is van gevoelen, dat die zang niet zonder analogie is met het « God

[1] Te vinden bij SNELLAERT, *Oude en nieuwe liedjes,* 1864, nr 23, bl. 30. De melodie aangeduid als « Air : marche prussienne », bij een lied *Les Prussiens* (1815), is ook te vinden in *Choix de chansons et poésies wallonnes*, door MM. B*** et D*** (Baillieux et Desjardins), Luik, 1844, bl. 13 en 209.

[2] Lees : « Allons enfants de la patrie ! » — De herhaling van het vierde vers der strophe en het refrein « Marcheert, marcheert », enz., doet zien dat het lied op de wijs van de *Marseillaise* werd voorgedragen.

[3] *Biographie, supplément,* door POUGIN, op het woord Wilms.

save the Queen », een meening waarmede men moeielijk kan instemmen.

Of er vóor 1830 in de Zuidnederlandsche provinciën veel liederen op Nederlandschen tekst gecomponeerd en gedrukt werden, mag worden betwijfeld. Enkele onzer beste Vlaamsche dichters en prozaschrijvers bezigden de Fransche taal, alvorens zij door hunne Nederlandsche werken letterkundigen roem verwierven; hoe zoude het met onze componisten anders geweest zijn?

Als eene zeldzaamheid mag men beschouwen eene melodie van C. H. (wellicht Karel-Lodewijk-Joseph Hanssens), op een *Drinklied* « naar Claudius, door den Ridder Tollens », verschenen in den *Almanak voor blijgeestigen voor het jaar 1829* [1], en eene andere van Joseph Mengal, *Verbroederingslied,* woorden van A. Boxman, voorkomende in den jaargang voor 1830 van denzelfden almanak [2].

Aldus ontstond in ons land het Nederlandsch nationaal lied, en vingen onze componisten aan op Nederlandschen tekst te schrijven, op het oogenblik dat Zuid en Noord van elkander werden gescheiden.

II. — **Het lied na 1830.**

Met de Belgische Omwenteling, werd ook de *Brabançonne* geboren, die het Belgische volkslied gebleven is. Jenneval [3], een Brusselsch tooneelspeler, had een eerste lied vervaardigd

[1] Gedrukt te Brussel bij J. Sacré, bl. 159.

[2] *Ibid.*, bl. 133.

[3] Louis Dechet, bijgenaamd Jenneval, geb. in 1803, te Lyon, sneuvelde, den 18en October 1830, bij Lier (Ch. Vandersypen, *Les chasseurs Chasteler et la Brabançonne,* Brux., 1880, bl. 64 en vlg). Bij den dood van Jenneval verscheen eene « Romance dédiée à Madame la marquise de Mornay, par F. Becker, volontaire français en Belgique, musique avec accompagnement de piano de J. Warot ». Het stuk kostte « un florin »

« Aux cris de mort et de pillage », een oproep tot Willem I. Het refrein luidde :

Amis, il faut greffer l'orange
Sur l'arbre de la liberté.

Het stuk werd gezongen op de wijs « des lanciers polonais [1] ». In eene verzameling van liederen in handschrift van dien tijd wordt het genoemd « Première Brabançonne composée lors de la révolution, pendant que les Hollandais étaient encore à Bruxelles ».

Jenneval 's tweede lied, waarbij hij hetzelfde metrum en nagenoeg hetzelfde refrein bewaarde, het Belgisch volkslied, door Van Campenhout (1779 — 1848) op muziek gesteld, wordt in vermeld handschrift bestempeld met den naam van « deuxième Brabançonne, composée après le bombardement de Bruxelles ».

Ofschoon de melodie van Van Campenhout niet door oorspronkelijkheid uitmunt, kan men haar noch leven, noch

en werd uitgegeven bij H. Ratinckx, Antw. De titelplaat verbeeldt een vrijwilliger van 't jaar '30, waaronder men leest :

Du coup qui l'a frappé, lyre patriotique
Vibres (*sic*) quelques accents... Entends, pauvre Belgique,
Et que son dernier son soit partout répété :
« Plantez sur mon tombeau l'arbre de liberté! »

Verder luidt het : « Aux manes de A. Jenneval, né à Lyon (Rhône), mort au champ d'honneur en combattant pour la liberté entre Lierre et Malines, le 19 octobre 1830 ». — Woorden en muziek van die « romance » houden gelijken tred.

[1] Dezelfde wijs als « Ce magistrat irréprochable », *La clef du caveau*, nr 76. *Les lanciers polonais*, een lied van Pradel in 1830 te Brussel verschenen, draagt deze laatste stemaanduiding. « Le magistrat irréprochable » is de aanvang van een couplet met opschrift « air nouveau de Wicht », dat voorkomt in eene « comédie mêlée de vaudevilles », getiteld *Monsieur Guillaume ou le Voyageur inconnu*, van Barré, Radet, Desfontaines en Bourgueil (1800).

beweging ontzeggen, en moet men erkennen dat zij de trouwe afspiegeling is van de woelige en gistende gemoederen van den tijd waarin zij ontstond.

De verzameling getiteld *Recueil de chants patriotiques composés pour célébrer le règne de la liberté* [1] bevat een aantal liederen op de Belgische Omwenteling, alle in de Fransche taal en op Fransche wijzen : « La Marseillaise », « La Parisienne », « Te souviens-tu », « Le Dieu des bonnes gens » zijn hier de meest gebruikte stemmen. Op ongeveer honderd liederen vindt men de eerste wijs twaalfmaal, de tweede achtmaal, de derde zesmaal, de vierde achtmaal aangehaald. Vele der aangeduide melodieën zijn terug te vinden in *La clef du caveau* of bij de liederen van Béranger. Men vindt echter bij den laatstgenoemden dichter noch de « Marseillaise », noch de « Parisienne » als stem aangeduid.

Van Auber, wiens duet uit *La Muette de Portici* op echt revolutionnaire wijze in den Muntschouwburg had geklonken en wiens muziek toen aan de orde van den dag was, vinden wij in deze verzameling opgegeven : « Amis, la matinée est belle », en « Saint bienheureux dont la divine image », uit de voornoemde opera, welke dagteekent van 1828, alsook « Garde à vous! » uit *La fiancée* (1829). Jenneval's eerste en tweede *Brabançonne* komen mede in dezen bundel voor : de eerste, in de aflevering voor October 1830; de tweede, in de aflevering voor de daarop volgende maand; beide met wijsaanduiding : « Air des lanciers polonais », niettegenstaande sedert den 12^en^ September, in gemelden schouwburg, de tekst op Van Campenhout's muziek gezongen werd [2].

De vorm dezer melodie was nog altijd sterk verwant aan de Fransche romance, en viel dus nog altijd in den smaak.

Ook ontbrak het na 1830 niet aan uitgaven van liederen door Fransche componisten op muziek gebracht. Bedroevend

[1] Brux., J.-A. Lelong, verschillende deeltjes, verschenen tusschen October 1830 en Januari 1831.

[2] Ch. Vandersypen, t. a. p., bl. 11, 47.

is het, op te merken wat, dank zij het recht van *contrefaçon*, te Gent, om slechts van éene plaats te spreken, tot groote schade der Belgische kunst, aan Fransche romancen gedrukt werd.

Omstreeks 1833, verscheen in deze stad een *Journal de chant avec accompagnement de guitare*[1]. Slechts bij uitzondering vindt men op muziekuitgaven het jaartal hunner verschijning vermeld, doch hier laat zich dit nagenoeg bepalen door de operastukken in de verzameling opgenomen. Het was eene oude gewoonte van de uitgevers der « journaux de chant », bijna onmiddellijk na de eerste opvoering te Parijs, de romancen of coupletten welke het meest bevallen hadden na te drukken. Aan deze gewoonte bleven onze uitgevers getrouw, en zoo vinden wij in den eersten jaargang zangstukken uit *La tentation* (Juni 1832), van Halévy ; *Le philtre* (Juni 1831), van Auber ; *La marquise de Brinvilliers* (October 1831), van verschillende componisten ; *Le serment ou les faux monnoyeurs* (October 1832), van Auber ; *La médecine sans médecin* (October 1832) en *Le Pré-aux-clercs* (December 1832), van Hérold. Verder romancen van Bérat, Mevr. Malibran, Panseron, Bruguière, de Beauplan, Romagnesi, Monpou, enz., waarvan wij enkele reeds leerden kennen. Nog vinden wij hier het gansche *Album de M. Auguste Panseron*, twaalf stukken, en het geheele *Album lyrique de MM. A. de Beauplan, Th. Labarre et E. Troupenas*, insgelijks uit twaalf stukken bestaande. Op de negen en zeventig stukken die de verzameling bevat, zijn slechts vier van Belgische componisten, en wel van : Joseph Merlé (1804 — 1884), François de Vigne (1793 — 1863) en Joseph Mengal, allen Gentenaren, benevens een stuk van J.-B. Stevens, van Enghien.

Met dit *Journal* nog niet voldaan, lieten dezelfde uitgevers eene tweede wekelijksche verzameling, in groot formaat, verschijnen, getiteld : *Répertoire musical, journal de chant, avec accompagnement de piano ou de harpe.* In het prospectus leest men : « La musique est un art qui de nos jours est devenu

[1] *Publié par F.-E. Gyselinck, imprimeur et lith. à Gand*, z. j., 192 bl. langw. formaat.

une des parties essentielles d'une éducation soignée et sans contredit pour quiconque n'est pas absolument insensible aux douces émotions que le sens de l'ouïe nous procure, c'est l'art le plus agréable auquel l'homme puisse consacrer ses moments de loisirs ». Maar, zegt het prospectus verder : « La musique doit être essentiellement nouvelle, beaucoup de personnes la négligent à cause des dépenses auxquelles les nouveautés l'entraînent ». Iedereen, « les classes les moins aisées », kan het *Répertoire musical* aankoopen, want men ontvangt hier wekelijks eene « livraison d'une feuille d'impression de huit pages et de quatorze lignes à la page au moins, au prix de 38 cents la livraison », zoodat men in zes maanden tijd voor de « modique somme de 9 fl. 11 cents » een boekdeel ontvangt, bevattende 208 bladzijden muziek, groot formaat, « qui doivent coûter au moins 100 francs prix marqué ». « On souscrit, sans rien payer d'avance, chez les éditeurs, F. et E. Gyselinck », enz.

In den eersten jaargang vindt men stukken uit : *Le dieu et la bayadère* (1830) en uit het voornoemde stuk *Le philtre*, beide van Auber; uit *Robert le Diable* (November 1830), van Meyerbeer; een stukje uit *Die Räuberbraut*, in het Fransch vertaald onder den titel *La fiancée du brigand* (October 1828), van Ferd. Ries; een stuk uit *Zampa* (Mei 1831), van Hérold, alsmede romancen van Bruguière, Plantade, Panseron, A. Boïeldieu, Matheo Carcassi, Mevr. Malibran, Am. de Beauplan, Fréd. Bérat. Onder de Belgische componisten treft men Joseph Mengal aan met eene romance « M'aimes-tu? »; Chs. Bt., « Amateur de Gand », en den reeds genoemden Joseph Merlé, die jarenlang te Parijs als orkestbestuurder van de *Opéra-comique* werkzaam was en in die hoedanigheid overleed. Van het *Répertoire musical* verschenen verscheidene jaargangen.

Nog eene andere verzameling van denzelfden aard : *Le ménestrel, journal de chant, avec accompagnement de guitare ou de piano*, zag te Gent, bij J. van Brée, omstreeks 1837, het licht. De eerste jaargang bevat o. a. stukken uit *I Puritani* (Januari 1835), van Bellini; *La juive* (Februari 1835), van

Halévy; *Les Huguenots* (Februari 1836), van Meyerbeer ; *Sarah* (April 1836), van Grisar; *Le postillon de Longjumeau* (October 1836), van A. Adam. Verder vindt men daarin : romancen van Masini, Panseron en Gabussi; eene romance van Léon de Burbure en eene *Bolero* uit eene opera, *La Séraphine* (tekst van Fr. Soulié), door denzelfden componist. Naar het schijnt werd deze opera van de Burbure nooit opgevoerd. In 1836 schreef Fréd. von Flotow muziek op denzelfden tekst.

In later tijd, namelijk in 1850, verscheen bij G. Jacqmain, te Gent, *Le mélomane, journal de chant, avec accompagnement de piano*. Boven den titel leest men : « 104 romances, 12 francs par an ».

De Fransche romance-componisten P. Henrion, L. Bordèse, E. Arnaud, Henri Reber, L. Abadie, enz., zijn hier wederom goed vertegenwoordigd, terwijl in dezen eersten jaargang de opera haar aandeel levert met een aria uit *Les porcherons* (Januari 1850), van Grisar, en eene melodie uit *Le songe d'une nuit d'été* (April 1850), van Ambr. Thomas.

Te Brussel was mede, sedert omstreeks 1840, bij J.-E. Libau, een wekelijksch muziekblad, *Le dilettante*, verschenen, dat volgens den algemeenen regel bijna uitsluitend stukken van Fransche romance-componisten opnam. In den 4den en 5den jaargang had F. Masini het leeuwenaandeel.

Een lied dat omstreeks 1833 niet minder bijval verwierf dan vroeger *Le chevalier errant,* van Mengal, was *La folle,* van Grisar.

Deze fraaie melodie liet de toekomst voorspellen welke den schrijver van zooveel liefelijke zangen was voorbehouden. In 1808, te Antwerpen geboren, vestigde Grisar zich omstreeks 1833 te Parijs, alwaar hij al dadelijk en wel inzonderheid door *La folle,* vermaardheid verwierf.

Ofschoon dit stuk van den Franschen dichter Porret de Morvan, door Grisar vóor 1829, en dus nog in België, was gecomponeerd, werd het eerst op het einde van 1832 voor de eerste maal te Brussel, bij Scott, gedrukt. Het werd al dadelijk door Nourrit naar Frankrijk overgebracht en aldaar bekend

gemaakt; Mevrouw Malibran deed het aan geheel Europa kennen [1].

In een brief, in Augustus 1833 door Grisar aan een zijner vrienden geschreven [2], leest men : « Je t'envoie un exemplaire de *La folle,* et à l'occasion une (*sic*) de chaque édition ; il y en a 11 à 12 éditions différentes, elle continue toujours à se vendre. Un éditeur seul en a vendu 4,000 exemplaires et dit qu'il s'en est vendu 10 à 12,000 — et cela ne fait que commencer ».

Eenige jaren later, 1840, gaf Grisar te Parijs een album uit [3] bevattende zes romancen met begeleiding van gitaar : *Mon beau rouet que filez-vous*, *L'arrivée du régiment, Tristesse à moi*, *La dormeuse,* enz., welke romancen evenzeer al dadelijk in België werden nagedrukt [4].

Het schijnt ons hier de plaats te zijn om een woord te wijden aan de verschillende speeltuigen welke den alleenzang tot begeleiding verstrekten.

De luit, welke tijdens de XVI^e^ eeuw bijna uitsluitend de zangstem begeleidde, bleef in eere tot omtrent 1775. Na dit tijdstip werd zij vervangen door de clavecimbel, de harp en vooral de gitaar.

Sedert het einde der XVI^e^ eeuw was de Antwerpsche familie der Ruckers door hare clavecimbels vermaard. Ofschoon dit speeltuig dus zeer verspreid was en het ongetwijfeld ook tot

[1] Zie A. Pougin, *Albert Grisar,* Paris-Brux., 1870, bl. 22 vlg., bij wien men, bl. 246, de lijst van een vijftigtal door Grisar gecomponeerde romances aantreft. Zie mede over *La folle :* A. Loquin, *Les mélodies populaires de la France,* Paris-Bordeaux-Orléans, 1^re^ série, bl. 9 vlg.

[2] Namelijk aan Victor-Willem-Antoon Hanssens, geboren te Gent in 1803 en overleden te Brussel, den 24 April 1869. Die brieven verschenen onder de *Documents historiques* van Ed. Grégoir, 1876, IV, bl. 73 vlg.

[3] *Album d'Albert Grisar*, « dédié à son ami Charles de Brouckere. Six romances, avec accompagnement de guitare, par J. Vimeux. Lithographies de Grenier. Paris, Bernard Latte, éditeur ».

[4] O. a. door H. Messemaeckers en bij L. Lahou, beiden te Brussel.

begeleiding van de stem diende [1], bezitten wij echter geene in ons land en vóór de XVIII^e eeuw gedrukte liederboeken, waarin de zang gepaard gaat met begeleiding van clavecimbel.

Eerst in het laatste vierde der vorige eeuw vinden wij hier te lande, onder de stem, soms een gecijferde bas, die voor de clavecimbel kon dienen.

Witzthumb's *Premier recueil d'ariettes* (1776-1777) verscheen, zooals wij zagen, « arrangées avec premier et second violon et la basse continue ». Op den titel van den tweeden bundel, na de woorden « basse continue », leest men : « lesquelles (ariettes) peuvent s'exécuter sur le clavecin », welke woorden het bewijs leveren dat te dien tijde dit speeltuig tot begeleiding diende [2]. Allengskens werd het echter verdrongen door de piano, die hier insgelijks omstreeks het laatste vierde gedeelte der XVIII^e eeuw bekend werd, en meer en meer in gebruik kwam.

Vooral in het begin onzer eeuw, onder het eerste Keizerrijk, en nadat zij beslissende verbeteringen had ondergaan, won de harp in gunst bij de zangers en voornamelijk bij de zangeressen der toenmalige romance. Tusschen de harp, welke aan de Oudheid herinnerde, en de Ossiansche poëzie, die in dezen tijd over de gansche letterkunde den schepter zwaaide, scheen verband te bestaan, en de samenwerking van beide strookte dus met de heerschende meening over de kunst [3]. De hooge prijs van dit speeltuig, dat evenveel kostte als de piano, en ten minsten zesmaal duurder was dan de gitaar [4], had tot natuurlijk gevolg het gebruik daarvan te beperken. Tusschen de jaren 1823-1828 was de gitaar aan de orde van den dag. « Bijna elk welopgevoed jongeling kon de gitaar genoegzaam bespelen (of « pincer

[1] Een bewijs voor deze meening levert o. a. de titelplaat van *Den nieuwen verbeterden lust-hof,* 1^ste uitg., Amst., 1602.

[2] Zie F.-A. GEVAERT, *Nouveau traité d'instrumentation,* 1885, bl. 106 : « Le claveciniste improvisait sur une basse continue plus ou moins chiffrée ».

[3] GEVAERT, t. a. p., bl. 99.

[4] Dit laatste speeltuig kostte in het begin onzer eeuw van 50 tot 100 frank, al naar mate de versierselen waarmede het belegd was.

la guitare », zooals men in 't Fransch nauwkeuriger zegt), om de eene of andere bevallige zangster te begeleiden [1] ».

In het *Journal de chant*, dat te Gent omstreeks 1833 werd uitgegeven, vindt men romancen, nu eens « avec accompagnement de piano ou de harpe », dan weer « avec accompagnement de piano », wel een bewijs dat de harp toen veld verloor. Harp en gitaar verdwenen omstreeks het jaar 1845 en werden vervangen door de piano, waarvan het gebruik dagelijks meer en meer toenam, en die in onze dagen alleen heerscht als begeleidend speeltuig van het lied.

La mosaïque musicale, eene liederverzameling opgedragen aan Leopold I, en waarvan de eerste jaargang in 1843 verscheen [2], doet ons op het titelblad de namen kennen van de Belgische componisten en letterkundigen, die zich toen op het gebied van het lied bewogen.

Als « rédacteurs » vindt men aangeduid, onder de componisten : V. Bender, L. en G. de Burbure, J. Busschop, Ed. Duval, J. Eykens, A. Fétis, Fischer, J. Gimeno (priester), L. Lambiotte (priester), E. Lebrun, Th. Solvay, J.-B. Stevens, E. Fr. Van de Vyvere, enz.

Onder de dichters worden genoemd : A. Clesse, De Decker, L. De Groux, M^lle^ A. François, L. en Os. Hayois, B. Quinet, Ad. Siret, L. Wauquiez, E. Zérézo, enz.

Op het titelblad leest men als motto : « La romance est un ami que l'on retrouve toujours avec une satisfaction inexprimable et dont la solitude nous fait encore mieux goûter les douceurs (Capelle) », en nog daarbij een vers uit *L'imagination* van Delille :

On chante, l'heure vole et les maux sont charmés.

In dezen eersten jaargang komen voor : *La cigale*, muziek

[1] G. Bergmann, *Herinneringen uit mijn studentenleven aan de Hoogeschool van Gent* (1823-1828), te vinden in *Nederlandsch museum*, Gent, 1890, II, 185 vlg., en later afzonderlijk verschenen.

[2] Bij L. Spinet, te Enghien, en J. Casterman, te Doornik.

van Lambiotte; *Ma robe rouge,* op muziek gebracht door Léon de Burbure, enz.

Het schijnt ons toe, dat onder de zooeven genoemde componisten Arm. Limnander (geb. Gent, 1814 — gest. Parijs, 1892) den palm verdient, aangezien hij den sinds lang betreden, ja, platgetreden weg ter zijde laat. Zijne romance *La créole* (gedicht van Léon Hayois) ademt dichterlijk gevoel, al is ook het vers, in metrisch opzicht, door den componist niet onberispelijk weergegeven :

Een tweede stukje van Limnander insgelijks met woorden van Hayois : *Mon ange, adieu!* onderscheidt zich door keurige melodie [1], alhoewel het aan de schrijfwijze der Fransche componisten en inzonderheid aan Halévy herinnert :

[1] « Cette époque (1841), zegt Fétis, *Biographie*, est celle où les facultés de M. Limnander pour la composition prirent leur essor : il écrivit une multitude de chants remplis d'effets nouveaux... ».

In het jaar 1840, werd door het Belgisch Staatsbestuur, tot opbeuring en aanwakkering der toonkunst, een tweejaarlijksche prijskamp van muzikale compositie, de zoogenaamde « Prijs van Rome » ingesteld ; het lijdt geen twijfel of deze instelling heeft ook haren invloed uitgeoefend op de ontwikkeling van het lied. Aan de volgende componisten, die op Franschen tekst schreven, werd de eerste prijs toegekend : Ét. Soubre (1841), Ad. Samuel (1845), F.-A. Gevaert (1847), Ch.-J.-A. Stadtfeld (1849), Ed. Lassen (1851), P. de Mol (1855), P. Benoit (1857), J.-Th. Radoux (1859), H.-J. Dupont (1863), G. Huberti (1865), Fr. Servais (1873), Sylv. Dupuis (1881), L. Dubois (1885), P. Gilson (1889), P. Lebrun (1891). Eerst met het jaar 1865 werd het aan de mededingers vergund — wij komen hierop terug — ook op Nederlandschen tekst te schrijven. H. Waelput (1867), J. Vanden Eeden (1869), W. de Mol (1871), Is. de Vos (1875), Edg. Tinel (1877), P. Heckers (1887), L. Mortelmans (1893) bekwamen den eersten prijs met werken op Nederlandschen tekst.

Omtrent het jaar 1849 lieten Stadtfeld (1826 — 1853) en

Lassen waarbij Jules de Glimes (1814 — 1881) en Léon Jouret zich aansloten, een aantal melodieën verschijnen.

Ook in den vreemde oogstten de compositiën van Lassen en van de Glimes bijval [1].

Onder den invloed van ernstige muzikale studiën en van de Duitsche school, vooral die van Schubert, nam het lied eene tot daartoe ongekende vlucht.

De oude Fransche romance maakte plaats voor liederen, waarvan de begeleiding voortaan zorgvuldiger werd geschreven en met minder schrale harmonische vormen gepaard ging.

Zoo ontstond het *doorgecomponeerde* lied, het kunstlied, dat zich niet meer zooals de vroegere romance en het volkslied, met dezelfde melodie voor alle de elkander opvolgende coupletten tevreden stelde. In het kunstlied treedt de muziek in nauwer verband met de metriek en wordt het karakter van het gansche gedicht getrouw weergegeven, terwijl bovendien de begeleiding een zelfstandig voorkomen aanneemt, om aldus, volgens de uitdrukking van W. Langhans [2], een onmetelijk veld voor den toondichter te openen. Zelfs verdween van lieverlede de naam *romance* om plaats te maken voor dien van *melodie*, in den zin welken het woord verkregen had bij Schubert en zijne onmiddellijke opvolgers, Mendelssohn en Schumann, de drie vaders van het Duitsche kunstlied [3].

[1] Van Lassen, die zich later als « Hofkapellmeister » metterwoon te Weimar vestigde, verschenen o. a. liederen te Brussel en te Mainz, bij Schott; te Berlijn, bij Schlesinger; te Leipzig, bij Schuberth; te Weimar, bij Kühn.

De Glimes, die gewoonlijk zijn werken voor eigen rekening liet drukken, hield zich gedurende eenigen tijd in England op, waar zijne compositiën zeer geschat werden.

[2] *Geschiedenis der muziek in twaalf lezingen,* bewerking van J. Hartog, Amst., 1865 (1ste uitg.), bl. 161.

[3] Zie, voor nader bericht nopens deze stichting : Aug. Reiszmann, *Das deutsche Lied in seiner historischen Entwicklung,* Cassel, 1861. Op bl. 208, getuigt deze schrijver : « Das moderne *Lied* ist eine wirklich positiv neue Kunstschöpfung, und dieser Umstand schon läszt die ungeheure Verbreitung, die es jetzt findet, erklärlich erscheinen ».

Waar de naam *romance* nog bleef bestaan, werd hij doorgaans gebruikt voor een eenvoudig gedicht in verhalenden trant, terwijl het woord *melodie* nu diende bij stukken die meer tot de natuurbeschrijvende poëzie behoorden. Overigens valt het niet te ontkennen dat er wel iets willekeurigs lag in die verschillende benamingen, welke omstreeks het midden onzer eeuw ontstonden.

Zonder rekening te houden met den aard der door hem behandelde gedichten, waarvan vele oorspronkelijk Duitsche waren, had Meyerbeer reeds in 1849, te Parijs, een bundel liederen uitgegeven onder den titel *40 Mélodies* [1].

Andere Belgische componisten onderscheidden zich in het vak van het lied.

Ed. Huberti (1818-1880), die tevens als landschapschilder uitmuntte, mocht ook als liedercomponist ongemeenen bijval genieten.

Klemens Wytsman (1825-1870), dien wij reeds noemden bij het bespreken der Dendermondsche volksliederen, gaf verdienstelijke melodieën in het licht. In 1852 behaalde hij, te Leuven, in een kampstrijd voor de compositie van Fransche romancen, uitgeschreven door de *Académie de musique* en waaraan zeven en zeventig mededingers deel namen, den eersten en den tweeden prijs met zijne compositiën *Morte à quinze ans* en *La fille du pâtre*.

J.-B. Rongé (1825-1882) schonk voornamelijk zijne aandacht aan het verband tusschen taalmetriek en muziek.

Ook de Gentsche componist Karel Miry (1823-1889) schreef bevallige Fransche romancen. J. Denefve, Fr. Riga (1831-1892), J.-Th. Radoux, G. Huberti en J. Vanden Eeden — de twee laatsten schreven ook en vooral op Nederlandschen tekst — Em. Mathieu, Fr. Servais, Sylv. Dupuis, L. Dubois, Em. Agniez, L. Soubre, J. Callaerts, L. Jehin en, onder de Belgische componisten die zich in den vreemde vestigden,

[1] Over de beteekenis der woorden *lied* en *melodie*, zie mede WECKERLIN, *Nouveau musiciana*, Parijs, 1890, bl. 370.

C. Franck en F. Le Borne verdienen hier met lof te worden genoemd.

Naast de Belgische toondichters, die op Franschen tekst schreven, treden een aantal andere — waarover straks nader — die voornamelijk op Nederlandschen tekst componeerden, zoodat ons land thans wel degelijk op eigen liedercomponisten roemen mag.

Naast de romance, de melodie en het kunstlied, vinden wij de eigenlijke *chanson*, die van de genoemde vormen in dit opzicht verschilt, dat de tekst veelal hoofdzaak is, terwijl de muziek gewoonlijk aan eene « bekende wijze » ontleend is.

Antoine Clesse, geboren te 's Gravenhage in 1816, vertrok reeds als kind naar Bergen, waar hij het vaderlijk bedrijf van zwaardveger uitoefende en in 1889 overleed. Een aantal zijner liederen zijn eigendom des volks geworden.

Tot de meest bekende behooren : *La bière*, *Mon étau*, *Une immortelle*. Eene volledige uitgave zijner « Chansons » verscheen, met de melodieën, in 1866 [1]. Clesse, die den invloed van Béranger onderging [2], dichtte gewoonlijk zijne strophen op Fransche zangwijzen. Enkele malen componeerde hij, zooals wij reeds vroeger aanstipten [3], zelf de muziek bij zijne liederen. De door hem vervaardigde melodie van *La bière* is nog heden niet vergeten. Andere zijner zangen werden door bekende componisten op muziek gebracht. Zoo bezitten wij o. a. van Gevaert, een krachtige zangwijze voor Clesse's lied, *La bataille des Éperons d'or* (1857).

Naast Clesse noemen wij als voornaam liederdichter, Adolphe

[1] Bruxelles-Tournai-Paris.

[2] Béranger was gedurende de eerste helft onzer eeuw in ons land uiterst populair, en zijne werken werden verschillende malen in België herdrukt : *Chansons*, H. Tarlier, Brux., 1827; — *Chansons et chansons inédites*, Brux., 1828; — *Chansons nouvelles et dernières*, E. Laurent. Brux., 1833; — *OEuvres complètes*, Langlet, Brux., 1838; — *Id.*, Riga, Liége, 1844; — *Béranger lyrique, œuvres complètes*, Lib. encycl. Périchon, Brux., 1850.

[3] Zie hierboven, bl. 15, aant.

Le Ray, van Doornik (1809-1885), die in echt populairen trant schreef. Ook deze nam gewoonlijk zijne toevlucht tot Fransche zangwijzen. Zijn zeer bekend lied « Oui, mes amis, il est bien vrai, || Jésus a passé par Tournai [1] », dat van 1844 dagteekent en nog altijd even populair is, wordt gezongen op de wijs « Tout le long, le long, le long de la rivière [2] ».

De liederen van Aug. Daufresne de la Chevalerie [3] (1818-1881) zijn insgelijks op Fransche wijzen gedicht. Hetzelfde had plaats met de liederen door andere, waaronder van de voornaamste Belgische dichters geschreven, en wel vooral met die welke voorkomen in *Le chansonnier belge* [4], van den zoo even genoemden A. Clesse, van Ch. Potvin, Ad. Mathieu, Ét. Hénaut (Hénaux), André van Hasselt, F. Bovie, Ed. Wacken, « le poète Borain », Aug. Pujol, L. Labarre, Delmotte « père », Reiffenberg « père », Al. Waucquier, Hip. Laroche, J.-B. Vauthier, L. Schoonen en Ed. de L*** [Linge].

Onder de populaire Belgische liederen moet de « Chanson nationale de Namur » gerekend worden : *Li bouquet delle mariée,* meer bekend onder den naam *Li bia bouquet,* gedicht en gecomponeerd door Nic. Bosret (1799-1876). Dit lied dagteekent van 1852. Het werd voor de eerste maal gezongen in een concert gegeven door de Maatschappij « Moncrabeau » waarvan Bosret bestuurder was.

Wat de « chanson » in Waalsch dialect betreft, deze is

[1] Te vinden in *Chansons populaires tournaisiennes,* Vasseur-Delmée, Tournai, 4e édit., 1891, bl. 32, naast andere liederen van denzelfden dichter en van Ad. Delmée, Aug. Mestdag, enz.

[2] Deze wijs, door Béranger reeds in 1813 voor zijn lied *L'académie et le caveau* gebruikt, komt voor in *La clef du caveau,* onder nr 104, en is ook bekend onder de aanduiding « Connaissez-vous l'amiral Anson? » In het werk *Musique des chansons de Béranger,* Paris, 1865, wordt zij aangeduid als te zijn van Philidor.

[3] Van hem verschenen o. a. *Chansons,* Tournai, 1855, en *Poésies et chansons nouvelles,* Mons, 1856.

[4] Bruxelles, Vanderauwera, 1850.

gewoonlijk op Fransche melodie gesteld. De liederen van Ch. Werotte (1795-1870), in dialect van Namen [1], zijn, met uitzondering van twee stukjes, waarvan de muziek zonder bronaanduiding wordt medegedeeld, alle op Fransche wijzen geschreven. Wat met de liederen van Werotte in muzikaal opzicht geschiedde, gebeurt heden nog. Een lied van J. Bury, in 1892 te Luik verschenen, en getiteld *Les quatre sâhons* (De vier jaargetijden), wordt voorgedragen op de wijs : « les Gueux ». De wijs is aan een lied van Béranger ontleend, en droeg eer deze haar voor zijn lied gebruikte, den naam van « Air de la première ronde du départ pour Saint-Malo [2] ».

In een bundeltje liederen van L. Westphal en Ch. Bartholomez, in het loopende jaar te Luik verschenen [3], vindt men nog immer naast andere stemaanduidingen aan het repertorium der hedendaagsche Parijsche *cafés-chantants* ontleend : « Dans un grenier » en *Le Dieu des bonnes gens*, wijzen die hunne bekendheid aan Béranger te danken hebben.

Het Vlaamsch lied — hierdoor verstaan wij het lied door Belgische componisten op Nederlandschen tekst geschreven — ontstond eerst na de wedergeboorte der Nederlandsche letteren in België.

De geschiedenis van het Vlaamsch lied na 1830 eischt dus, dat wij eenige stappen teruggaan om aan te toonen hoe, door middel eener nieuwe verspreiding van het oude lied en door tusschenkomst onzer letterkundigen, de Vlaamsche zang, die in langen tijd niet geklonken had, nieuw leven verkreeg.

Wanneer wij van lang stilzwijgen spreken, willen wij daardoor niet beweren, dat niet hier of daar nog een Vlaamsch

[1] *Recueil de chansons wallonnes et autres poésies,* Namur, 1844. Werotte was tijdens de laatste twaalf jaren van zijn leven voorzitter van de Maatschappij « Moncrabeau ».

[2] Zie *Béranger lyrique,* Brux., 1850, bl. 21. De muziek is van Désaugiers ; zie *Musique des chansons de Béranger,* Paris, 1865, bl. 20 en 308.

[3] *Li succès dè l'scène,* recueil de chansons wallonnes, Liége, 1893.

liedeken *gezongen* werd, maar wel, dat gedurende lange jaren geene liederen meer op Nederlandschen tekst gecomponeerd waren.

Hoffmann von Fallersleben (1798-1874) was de eerste die ernstig zijne aandacht op het oud Nederlandsch lied vestigde. Nog jongeling, besloot hij, daartoe aangespoord door de gebroeders Grimm, zich uitsluitend op de Germaansche taal- en letterkunde toe te leggen, en zich gemeenzaam te maken met alles wat op de letterkundige geschiedenis, de overleveringen en de gebruiken der Noordsche volkeren betrekking heeft.

In het jaar 1821, ondernam hij eene reis door de Rijnstreek en door Nederland om volksliederen te verzamelen. Dat hij het volkslied niet alleen uit een letter- en taalkundig oogpunt bestudeerde, maar dat hij zich ook aan de melodieën gelegen liet liggen, blijkt uit een voorval dat hij ons in de voorrede zijner eerste *Loverkens* verhaalt[1]. Zich eens, « in einer grossen Gesellschaft junger hübscher Mädchen » bevindend, zong hij Duitsche liederen, waarin het geheele gezelschap genoegen vond : « Alles war erfreut ». Toen hij echter « das schöne alt niederländisch Lied » van de *Twee conincs kinderen* zou aanheffen, ontmoette hij denzelfden bijval niet meer ; toen « brach alles in lautes Gelächter aus ». — « Für diesmal », besluit de groote liederdichter, « sang ich nicht mehr ».

Toen Hoffmann, in 1833, zijne *Holländische Volkslieder* uitgaf, voegde hij bij deze verzameling de melodieën van « Het daghet uit (in) den Oosten », « Het ginghen drie ghespeelkens », « Doen Hanselyn » en « Die voghelkens in der muiten », welke melodieën hij, naar zijn best vermogen, uit de *Souterliedekens* overnam, en die aldus voor de eerste maal in moderne notatie het licht zagen.

Verscheidene der *Holländische Lieder* zijn aan het *Antwerpsch liederboek* ontleend en zijn dus het eigendom van Vlaamsch-

[1] *Hor. Belg., pars octava*, Göttingen, 1852, Inleiding, bl. III, gedeeltelijk door den dichter overgenomen in zijne eigen-levensbeschrijving : *Mein Leben*, I, 281 vlg.

België. Ten onrechte heeft men beweerd, dat in Hoffmann's verzameling vele liederen voorkomen welke hij op zijne reis door Nederland bij het volk had afgeluisterd [1]. Al de door hem opgenomene stukken, met uitzondering van twee pastiches, zijn aan gedrukte liederverzamelingen ontleend.

Hoffmann zelf begreep later dat de titel van dien bundel onnauwkeurig was, want toen hij in 1856 eene tweede uitgave van zijn werk in het licht gaf, verscheen deze onder den titel van *Niederländische Volkslieder* [2].

Omstreeks denzelfden tijd drukte Jan-Frans Willems het spoor van Hoffmann [3], en schreef onder den titel : *Oude Nederlandsche volksliederen* [4], eene beschouwing waarin men o. a. leest : « Het nationael gezang « Wilhelmus van Nassauwen », is ons tot nog toe bygebleven... Behalven nog een paer liedjens, als namelyk : « Ik zag Cæcilia komen » en « Naer Oostland zullen wy ryden », weet ik niet dat eenige andere volksgezangen thans nog voortbestaen. Onze goede oude luiden van den burgerstand heffen soms by vrolyke gelegenheden nog wel eens een koddig vlaemsch *lieken* aen, dat juist niet zuiver van tael en van morael is ; doch nimmer hoort men er een, dat meer dan eene eeuw oud zy... Ik wil echter eens beproeven, of de mededeeling van drie oude volksliedjens, die in een handschrift op perkament voorkomen hetwelk den heer Van Hulthem toebehoort en in het midden der vyftiende eeuw blykt geschreven te zyn, den lust by het nederlandsche publiek zal doen geboren worden, om mede kennis te maken met ons oud nationael gezang ».

[1] HEREMANS, *Hoffmann v. F. in de Nederl. letterk.*, NEDERLANDSCH MUSEUM, Gent, 1874, II, 129 vlg.

[2] Het Vlaamsch en het Hollandsch zijn slechts dialecten van de Nederlandsche taal. Bij K. B. van 21 Nov. 1864 werd door het Belgisch Staatsbestuur eene officiëele spelling aangenomen, welke dezelfde is als die van het *Nederlandsch woordenboek*.

[3] In de aangehaalde voorrede der *Loverkens*, bl. VI, noot, zegt Hoffmann, sprekende van Willems, « mein Propagandist ».

[4] *Mengelingen van vaderlandschen inhoud*, Antw., 1827-1830, bl. 287 vlg.

Bij den tekst van deze drie oude liederen voegde Willems de melodie van « Wech op! wech op, dat herte mijn! » welke wij vroeger bespraken [1].

Intusschen bleef buiten de vermelde uitgave van Hoffmann Willems' vrome wensch zonder gevolg, tot op het oogenblik, dat 's mans eigen verzameling van *Oude Vlaemsche liederen* het licht zag.

Wie deze verzameling inziet, komt al ras tot de overtuiging, dat het getal der daarin voorkomende liederen uit den mond des volks afgeluisterd, betrekkelijk gering is. De taak zulke liederen op te vangen bleef bewaard voor De Coussemaker en Lootens en Feys. Misschien bleven sommige onzer volkszangen op de grenzen van Frankrijk en van Vlaanderen, waar De Coussemaker die vond, wel zuiverder voortleven dan in de groote steden. Dat Lootens en Feys de door hen uitgegeven stukken voor het grootste deel uit den mond eener zeer bejaarde dame opvingen, zagen wij reeds vroeger.

Omstreeks het jaar 1830 was dus de toestand van het Nederlandsch lied in ons land verre van schitterend.

De oude liederen, dit blijkt uit Willems' klachten, waren nagenoeg vergeten, en er werden geene nieuwe op Nederlandschen tekst gecomponeerd. En kan men soms al eenig lied uit de eerste jaren die op de Belgische omwenteling en op het ontstaan der Vlaamsche Beweging volgden aanhalen, dan had dit toch nog geene blijvende waarde, en mocht het geene populariteit verwerven.

Ondanks de pogingen door Willems aangewend om den Nederlandschen zang in Vlaamsch-België op te beuren, werd in het jaar 1841 de verschijning van een Nederlandsch lied toch nog als eene gebeurtenis op het gebied der kunst beschouwd, en met welgevallen door de drukpers begroet. Zoo leest men in het Gentsch *Kunst- en letterblad* [2] van het genoemde jaar, op bl. 85, onder de *Mengelingen* : « *Lief, zoet en rein,* zoo heet

[1] Zie bl. 114-116 hierboven.

[2] Hoofdopsteller, F.-A. Snellaert; uitgever, L. Hebbelynck.

een, dezer dagen verschenen lied in drie coupletten van den Heer Boucquillon, van Kortrijk, in muziek gebracht door den Heer F. Leblon, van Audenaerde. Het accompagnement is voor gitar en piano. *Lief, zoet en rein* mag onder de bevallige romancen rang nemen ».

Het vers

Sijt vrolic, het is gheworden dach,

aan een 15e-eeuwsch geestelijk lied ontleend [1] en door Snellaert als motto voor zijn blad aangenomen, bewees dat de Vlaamsche Beweging veld had gewonnen. Er moest echter nog veel tijd verloopen, eer die lang gewenschte dag ook voor de muziek zou aanbreken.

Het *Vlaemsch-Duitsch zangverbond,* waarvan het plan tot oprichting, in het jaar 1844, bij den dichter Prudens van Duyse [2] oprees, en dat in 1846 ontstond, is zeker niet zonder invloed geweest op de ontwikkeling van den volkszang in Vlaamsch-België. Reeds op het openingsfeest, te Keulen, in 1845, werden twee koren in de Nederlandsche taal gezongen, namelijk : *Juich, Ryn!* door Mengal, en *O Ryn*, van R.-J. van Maldeghem.

Het Belgisch staatsbestuur gevoelde zelf de noodzakelijkheid om de handen uit de mouwen te steken en het zijne bij te dragen tot aanmoediging en verbreiding van het volksgezang. Op den 24en December 1849 verscheen in de beide talen een K. B., hetwelk ten doel had dien zang aan te moedigen. Het luidde aldus :

« Leopold, Koning der Belgen, enz.

» In aenmerking nemende dat het nuttig zoude kunnen wezen de scholen, zangsocieteiten en werkmansvereenigingen, eene verzameling volkszangen uit te deelen, geschikt om

[1] Voor de eerste maal gedrukt in de *Hor. Belg.*, II, 1833, bl. 25.

[2] Zie Aug. Thys, *Les sociétés chorales en Belgique,* 2e uitg. 1861, bl. 169.

den smaek voor de nuttige kunsten in te prenten en de mannen te eeren die zich op deze toeleggen ;

» Op voorstel van Onzen Minister van binnenlandsche zaken,

» Hebben wij besloten en besluiten :

» Onze Minister van binnenlandsche zaken is gemagtigd de noodige maetregelen te nemen voor de uitgave van eene verzameling volksgezangen in het vlaemsch en in het fransch ».

Ten gevolge van dit besluit zagen een twaalftal gezangen het licht [1], waarvan de eerste in 1852 verschenen, onder den titel *Chants populaires — Volkszangen*, en waaronder : *Les forgerons*, van Jos. Gaulet, *De kantwerkster*, van Maria van Ackere-Doolaeghe ; *Le nom de famille* « Air de la sentinelle », van Antoine Clesse [2] ; *De kuiper*, van Dautzenberg ; *De wever*, van Pr. van Duyse ; *Les agriculteurs*, van den voornoemden Jos. Gaulet ; enz.

In een « Berigt van den uitgever » wordt gezegd : « Er zal een prijskamp geopend worden onder de Belgische componisten, voor de muziek der liederen waarvan het rhythmus niet op bekende zangwijze is gepast ».

Naar het schijnt, heeft echter die kampstrijd niet plaats gehad, en dit uitgeven van soortgelijke afzonderlijke liederen

[1] Te Brussel, ter drukkerij van G. Stapleaux.

[2] Dit lied heeft tot refrein het bekende vers :

Soyons unis !... Flamands, Wallons,
Ce ne sont là que des prénoms,
Belge est notre nom de famille,
De famille !

Clesse had vroeger, uit eigen beweging, en wel in Maart 1850, dit lied aan de Gentsche koormaatschappij *Orpheus* toegezonden, bij gelegenheid van den kampstrijd voor muzikale compositie door dit genootschap uitgeschreven. Het stuk werd dan ook opgenomen onder de gedichten door die maatschappij aan de componisten aanbevolen. — De muziek, waarop Clesse zijn lied schreef, die van *La sentinelle,* is van A.-E. Choron (1772-1834) ; zij verscheen te Parijs in het jaar 1806, en maakte deel uit van eene *Collection de romances, chansons et poésies* van denzelfden omponist.

duurde niet lang. Zeker moet men het staatsbestuur toejuichen, dat naar middelen grijpt om den volkszang aan te moedigen, maar het blijft desniettemin eene vraag of volksliederen wel op officiëele wijze kunnen worden verspreid, wel kunnen opgedrongen worden. Het volk zelf weet de liederen waarin het behagen schept in omloop te brengen, zonder dat men er op aandringt. Hier geldt de spreuk : Velen geroepen, weinigen uitverkoren. Er moeten heel wat liederen gedicht, getoonzet en gedrukt worden, eer een enkel daarvan populair wordt en een tijd lang blijft voortleven.

Nog in het jaar 1846 werd het als eene heldendaad aangezien, dat eene vrouw op een concert een Nederlandsch lied zong.

In *De eendragt* van 14^en^ Maart 1847, leest men onder den titel : *Twee concerten met Vlaemsche liederen door vrouwen gezongen* : « Wat wy sedert jaren met onze levendigste wenschen verlangden te zien verwezenlyken, wat wy, by de verspreiding van den vlaemschen zang onder den volke, voorspelden, is eindelyk gebeurd : eene vrouw is opgetreden in een publiek concert en heeft de vaderlandsche stoutheid gehad, in het Nederduitsch eene romance te zingen.

» Zij die eerst het ingewortelde vooroordeel heeft durven tarten, dat onze tael onzangerig is, heet Mev. Kadel », enz.

Dit gebeurde op een muzikaal en letterkundig feest gegeven door de *Maetschappy der Vlaemsche verbroedering*. « Onder meer andere romancen », zoo luidt het in *De eendragt*, « die aldaer gezongen werden, droeg deze dame een zangstukje voor : *Het kind en het roosje*, in muziek gebracht door R. van Maldeghem [1] ».

[1] Ongetwijfeld hetzelfde lied als *'t Kindje en 't roosje*, van Prudens van Duyse, hetwelk vierstemmig voorkomt in de *Ryn- en Scheldegalmen*, eerste verzameling, Brussel, z. j. (1845), van E.-E. en R.-J. van Maldeghem, welke verzameling werd opgedragen : « Aen de Maetschappy van Vlaemsche letteroefening, onder zinspreuk : De tael is gansch het volk, te Gent, die de verspreiding van den nederduitschen zang krachtdadig begunstigt ». — De uit *De eendragt* aangehaalde regelen zijn van Pr. van Duyse.

In hetzelfde jaar verscheen in *Het taelverbond* [1], als bijvoegsel, een lied dat inzonderheid populair werd : *Roosjen uit de dalen,* door Th. van Ryswyck, naar Goethe, en waarop J.-F. Volckerick muziek schreef.

Een jaar vroeger, in 1845, componeerde K. Miry *De Vlaemsche leeuw,* « nationael gezang », naar Nicolaus Becker's, *Rheinlied* (1840) [2], nagevolgd door H. van Peene. Dit stuk is een der heerlijkste gewrochten van den componist, die ons ook later nog zoovele populaire liederen schonk. Het munt uit door eene keurige, kernachtige en krachtige melodie, en zal, terwijl het reeds omstreeks eene halve eeuw populair is, dit zonder eenigen twijfel nog lang blijven.

Intusschen was *De Vlaemsche leeuw* nog eene uitzondering. Muziek op Nederlandschen tekst te schrijven, was voor onze componisten geen alledaagsche bezigheid.

Omtrent het jaar 1852 gaven de gebr. Possoz, te Antwerpen, eene liederverzameling uit, die den titel van *Vlaemsche Orpheus* droeg.

Onder de stukken in deze verzameling opgenomen komen voor : *Lena* « Aria », gedicht door P. Génard, gecomponeerd door L. de Burbure ; *Lied eens landsmans*, gedicht door J.-M. Dautzenberg, met muziek van X. van Elewyck ; *De loteling,* gedicht door S.-C.-A. Willems, met muziek van E. van Maldeghem ; *Meilied,* gedicht door J. van Ryswyck, met muziek door J. Houben, en *De liefde op het ijs,* gedicht door Tollens, muziek van denzelfden componist ; *De ridder en de heremyt,* gedicht door Pr. van Duyse, naar het Fransch *Le chevalier errant,* met de muziek van Mengal ; *De groot-*

[1] Letterkundig tijdschrift, onder het bestuur van J.-J.-C. Verspreeuwen, Antwerpen.

[2] Volgens de *Vlaemsche bibliographie*, door het Willems-Fonds uitgegeven, verscheen *De Vlaemsche leeuw* in 1845 te Gent, bij Gevaert. — Volgens Snellaert, *Oude en nieuwe liedjes,* eerste uitg., 1852, bl. 5, zou het stuk, althans de tekst, dagteekenen van 1848. — Het eerste jaartal is het juiste. Miry, in 1823 geboren, was 22 jaar oud toen hij zijn *Vlaemsche leeuw* componeerde.

moeder, gedicht door H. Conscience, met muziek van A. de Beauplan ; *De huismoeder*, gedicht door Eug. Stroobant, met muziek van L. Clapisson; *Kersnacht*, gedicht door S.-C.-A. Willems, naar het Fransch, *Noël*, met de muziek van A. Adam. Volgens de *Vlaemsche bibliographie* verscheen dit laatste stuk in 1857, doch evenals de twee onmiddellijk voorafgaande liederen verscheen het stellig vóor 1854, d. i. vóor den tijd waarop de letterkundige overeenkomst met Frankrijk gesloten werd. Wij hebben hier een nieuw bewijs, dat er toen nog geen overvloed van componisten was, die op Nederlandschen tekst schreven. Van de bovengenoemde liederen vonden vooral bijval *De liefde op het ijs*, en een ander lied uit dezelfde verzameling, *De gondel*, ballade door van Kerckhoven, op muziek gebracht door J.-F. Volckerick, den componist van *Roosjen uit de dalen*.

Gedurende de jaren 1854-1856, verscheen te Gent [1] eene liederverzameling getiteld *De Vlaemsche lier*.

In deze verzameling ontmoeten wij romancen en liederen in den volkstoon, op gedichten van S.-C.-A. Willems, K. Versnaeyen, Fr. de Potter, H.-L. Ledeganck, W. Rogghé, J.-H. Manuels (Heremans), P. Geiregat, Pr. van Duyse, F.-P. Heye, P. Génard, Fr.-B. Boucquillon, Kan. David, Eug. Stroobant. De componisten waren : K. Miry, E. Lovaert, Godf. Stauff (Klemens Wytsman), L. van den Bogaerde, C.-J. Souweine, Ch. Boelaerd, A. van Mierlo junior, Fr. van Herzeele, L. de Burbure, J.-F. Volckerick, L. Hemelsoet zoon, X. van Elewyck en Ed. Grégoir.

In 1852 had het *Willems-Fonds* een bundel *Oude en nieuwe liedjes* uitgegeven, die door Snellaert waren « byeen verzameld [2] ». Achter de teksten volgde de « muzyk », doch zonder begeleiding. De muziek scheen evenwel nog slechts eene bijzaak te zijn, want bij verschillende melodieën en hieronder van de voornaamste, zooals *De Vlaemsche leeuw*, van Miry, en

[1] Bij P. Geiregat.
[2] Gent, H. Hoste.

De leeuwenvaen, van Gevaert, werd de naam van den componist niet eens vermeld. Eene « tweede, vermeerderde » uitgave, ditmaal met « begeleiding voor piano » door L. Hemelsoet, met degelijke aanduiding van de namen der componisten, verscheen in 1864 [1].

Van de « oude » liederen in dezen bundel voorkomende, zullen wij slechts zeggen, dat de meeste aan Willems' *Oude Vlaemsche liederen* ontleend zijn, en dat zij dienvolgens, zoowel met betrekking tot den tekst als ten opzichte van de melodie, zeer veel te wenschen overlaten.

Overigens was de tijd nog niet gekomen waarop men een juist denkbeeld kon hebben van het verband tusschen de metriek en de notatie, of van den ouden toonaard. Van eenen anderen kant was het voor het « nieuwe » lied nog niet volop « geworden dach ».

In de bedoelde verzameling treft men naast melodieën van vaderlandsche componisten : Gevaert, Miry, L. de Burbure, L. Hemelsoet, en and., eene « Tyrolsche melodie » aan, voor een lied van Snellaert, getiteld *Vlaenderen,* aanvangend « Kent gij wel het land, waarin vrijheid woont? » [2]. Verder :

Het Vlaemsche lied : « Lief klinkt het lied door 't Vlaemsche land », op eene melodie van Louisa Puget : « C'est la retraite et l'on entend »;

De vagebonden, in 1840 door Th. van Ryswyck gedicht, op de melodie van het oude « Te souviens-tu? » [3];

De blauwe kiel, van Fr. de Potter, op dezelfde « wijs »;

De Vlaemsche knapen, van K. Ledeganck, gezongen op de zangwijs van Auber's lied, uit *La Muette de Portici,* « Amis, la matinée est belle ».

[1] Gent, W. Rogghé, H. Hoste, enz.

[2] De melodie, eigenlijk die van een Styrischen volkszang, werd voor het eerst in België gezongen door een Hongaarsch koorzangersgezelschap (Jan. 1848) en verscheen met tekst van Pr. van Duyse, bij Gevaert, te Gent.

[3] Eene vertaling, door Ch. Potvin, van dit lied en andere liederen van Th. van Ryswyck, vindt men in de reeds genoemde verzameling *Le chansonnier belge.*

Voor een stukje, *Eenzaem :* « k' Had een liefje teêr van herte » — de naam van den dichter wordt niet vermeld — is de melodie ontleend aan Herold's romance « Souvenirs du jeune âge », uit *Le Pré-aux-clercs.*

Goed in verband met den tekst is eene krachtige melodie uit Gevaert's *Hugues de Somerghem.* Deze zangwijs, waarop W. Rogghé het zoo even gemelde lied *De leeuwenvaen* schreef, is langen tijd populair geweest.

Myn land vooral, van Nap. Destanberg, aanvangend : « Men zy aen Theems, aen Seine of Ryn geboren », heeft tot zangwijs : « Op zestig jaer vindt men zich ligt bedrogen », melodie ontleend aan een « air de vaudeville » : « A soixante ans il ne faut point remettre [1] ».

Uit het hierboven gezegde blijkt dat vóor dertig jaar het Vlaamsche lied er nog ver van af was, op eigen wieken te kunnen drijven. Dikwijls toch namen de dichters nog hunne toevlucht tot zangwijzen van vreemde componisten.

Hetzelfde greep ook plaats met betrekking tot het tooneel. De muziek der blijspelen van H. van Peene (1811-1864), die sedert het jaar 1841, en gedurende meer dan dertig jaar het Vlaamsch tooneel beheerschten, is, met uitzondering van enkele door K. Miry gecomponeerde nummers, uitsluitend aan het Fransch repertorium (vaudeville, romance of opera) ontleend.

Behalve deze verzamelingen verschenen nog afzonderlijke stukken, bij verschillende uitgevers, zooals bij V. Gevaert, te

[1] Zie dezelfde wijs in den bundel *Al de liberale liedjes en gedichten* van NAP. DESTANBERG (1846-1866), Gent, 1868. Deze melodie is die van een couplet van Désaugiers, voorkomend in *Le dîner de Madelon, ou le bourgeois du Marais,* « comédie en un acte mêlée de vaudevilles » (1813), en draagt tot opschrift : « Air nouveau de M. Tourterelle » (1796 † 1821), ook bekend onder den naam van Herdliska. Het komt ook voor onder de *Chansons et poésies diverses* van DÉSAUGIERS, waar het tot titel voert : *Philosophie d'un sexagénaire.* Vele van Destanberg's liederen zijn op oude Fransche wijzen geschreven, zooals die van : « Le Dieu des bonnes gens », « Te souviens-tu », « Femmes, voulez-vous éprouver », enz.

Gent, en de voornoemde gebroeders Possoz, te Antwerpen. Al deze uitgaven doen zien, dat er ook in Vlaamsch-België allengskens een nieuw licht voor den alleenzang was opgegaan. De krachtdadige pogingen door het *Willems-Fonds* sedert de uitgave der *Oude en nieuwe liedjes*, en door onze componisten aangewend begonnen vruchten te dragen.

Het onderzoek van de werken der Belgische componisten sedert 1830 behoort tot de algemeene muzikale geschiedenis van ons land, en valt dus buiten ons bestek.

Enkele feiten nochtans die tot deze geschiedenis behooren hadden ook invloed op den zang en derhalve op het lied.

Ten gevolge van de stichting van het *Vlaemsch-Duitsch zangverbond*, ontstonden in de Vlaamschsprekende gewesten eene menigte van zanggenootschappen, en het was inzonderheid ten behoeve dezer inrichtingen dat door F.-A. Gevaert en K. Miry talrijke koren op Nederlandschen tekst werden geschreven.

In 1857 componeerde Gevaert, bij gelegenheid van den 25^{en} verjaardag der inhuldiging van Leopold I, zijne cantate *De nationale verjaerdag*, op een gedicht van Pr. van Duyse.

In 1863 schreef dezelfde componist zijne feestcantate *Jacob van Artevelde*, op een gedicht van Nap. Destanberg.

In 1865 werd voor de dertiende maal de groote prijskamp van muzikale compositie geopend, doch ditmaal met eene hoogst gelukkige wijziging. Bij deze gelegenheid werd voor het eerst een dubbele wedstrijd ingesteld : de eerste, voor het dichten eener Fransche, de tweede, voor het dichten eener Nederlandsche cantate [1].

Voortaan stond het den jongen componisten vrij tusschen de twee talen te kiezen.

J. Vanden Eeden, L. van Gheluwe, G. van Hoey waren de mededingers die voor het eerst den Nederlandschen tekst ver-

[1] In *De eendracht* van 15^{en} October 1865 vindt men het verslag van de jury, over de ingezondene Nederlandsche teksten.

kozen. De eerste en de derde behaalden beiden den tweeden prijs met de cantate *De wind*, gedicht van Em. Hiel.

Hierboven hebben wij aangetoond hoe door de bemoeiingen onzer letterkundigen, zooals een Hoffmann von Fallersleben — die wel onder *onze* letterkundigen mag gerekend worden — en een J.-F. Willems, het oude Nederlandsche lied dat zoo goed als vergeten was, opnieuw te voorschijn trad en hoe de Vlaamsche Beweging, welke in den aanvang alleen van letterkundigen aard was, met de wedergeboorte der Nederlandsche letteren in België, allengskens ook eene muzikale beweging deed ontstaan.

Dat onze letterkundigen steeds den vooruitgang van de Vlaamsche muzikale kunst ter harte namen blijkt uit het feit, dat reeds in 1846 de dichter Pr. van Duyse bij het staatsbestuur aandrong op het uitschrijven der prijskampen voor den prijs van Rome, in de beide talen.

Al dadelijk ontving hij hierop het volgende antwoord :

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR. Bruxelles, le 30 novembre 1846.

3e DIVISION.

N° 3666. MONSIEUR,

En réponse à votre lettre du 22 novembre courant, j'ai l'honneur de vous informer que, s'il est vrai que l'arrêté royal du 30 juillet 1846 (nl. het K. B. waarbij in 1846 de voorwaarden van den prijskamp voor 1847 werden bepaald) ne s'exprime pas formellement sur la langue dans laquelle doit être écrit le poëme, pour lequel il institue un prix de 300 francs, un peu de réflexion suffit pour indiquer qu'il ne peut s'agir que de la langue française.

En effet le poëme doit servir pour le concours de composition musicale de 1847 ; à ce concours sont appelés indistinctement tous les jeunes Belges qui étudient la composition musicale, aussi bien ceux des provinces wallonnes que ceux des provinces flamandes. Dès lors, il est naturel que le poëme sur lequel leur travail doit être fait, soit écrit dans la langue la plus répandue, langue qui est, du reste, celle de l'enseignement musical dans notre pays.

Agréez, etc.

Le Ministre de l'Intérieur,
(Get.) DE THEUX.

Eindelijk werd, bij K. B. van den 31^en^ December 1864, dank zij den minister Alph. Vandenpeereboom, op dit punt aan de Vlamingen voldoening gegeven.

In 1865 liet Peter Benoit zijne eerste compositiën op Nederlandschen tekst het licht zien, en wel in den vorm van drie liederen : *Wannes en Trientjen, Zij lachten* en *Pachter Jan*, gedichten van Em. Hiel [1].

Hierop volgden in 1866 Benoit's oratorio *Lucifer,* en in 1868 zijn oratorio *De Schelde,* beide insgelijks door Em. Hiel gedicht, werken die des componisten roem vestigden en die beide, o. a., ook eenstemmige zangstukken bevatten, zooals de zang der *Aarde,* de zangen van *Zannekin* en die van *Artevelde's geest.* Aangezien echter deze stukken niet op zichzelf staan, maar slechts deel uitmaken van het gansche werk, behooren deze niet tot het vak van het lied, zelfs niet van het kunstlied. Tot dit vak behooren alleen, volgens het ons opgelegde programma, de melodieën, met of zonder begeleiding, voor éene stem geschreven, hetzij deze melodieën opzettelijk op den tekst van het lied werden gemaakt of aan andere stukken werden ontleend, en in een meer uitgebreiden zin het kunstlied, een op zichzelf staand muziekstuk opzettelijk voor éene stem geschreven.

Sommige groote werken van den Antwerpschen meester bevatten echter liederen welke van het geheel af te scheiden zijn, zooals : *Het lied der Vlamingen* uit het reeds vermelde oratorio *De Schelde;* het *Beiaardlied* uit de *Rubenscantate* (1877), gedicht door J. de Geyter; het *Lied der knapen* uit *De wæreld in!* (*Kindercantate,* 1878), insgelijks door J. de Geyter gedicht. Deze liederen werden zeer populair.

In 1866 werd Benoit tot bestuurder der Antwerpsche muziekschool benoemd. Op Vlaamschen voet ingericht, leverde deze school de beste vruchten. Daar werd voor de eerste maal het onderwijs door middel van de Nederlandsche taal gegeven,

[1] *Drie liedekens van Emmanuel Hiel, gecomponeerd door P. Benoit,* op. 39, Brussel, gebr. Schott.

en werd datzelfde onderwijs tevens ingericht tot ontwikkeling van den Vlaamsch-nationalen kunstgeest.

Ten bewijze van die ontwikkeling is het voldoende componisten te noemen als : J. Blockx, K. Wambach, Ed. Keurvels, Fr. Vander Stucken en L. Mortelmans, die allen in de Antwerpsche muziekschool hunne muzikale opleiding ontvingen en tot de herōpbeuring van het Vlaamsche lied krachtdadig medewerkten.

In 1869 werd door het Willems-Fonds een prijskamp uitgeschreven, waarin twee liederen van Richard Hol werden bekroond : « Voor Vlaandrens gouden kusten », gedicht door Th. van Ryswyck, en « Wij komen en wij scheiden », gedicht van J.-J.-L. ten Kate. Het eerste dezer twee fraaie stukken is populair gebleven. Sedert 1871 laat dezelfde maatschappij eene uitgave van *Nederlandsche zangstukken met klavierbegeleiding* verschijnen, die nog heden in vollen bloei is.

Aan de spits dezer uitgave prijkt Gevaert met zijn *Philips van Artevelde*, woorden van J. Vuylsteke, een kloek en zieltreffend stuk, dat als het ware een naklank is op 's componisten grootsche cantate *Jacob van Artevelde*.

Met *Philips van Artevelde* en een ander stuk van denzelfden meester : « Ik spreek van u zoo zelden » (1872), gedicht door C. Honigh, wordt het tijdperk van het kunstlied geopend, want men mag gerust zeggen, dat vóor de verschijning van deze zangen geen muziekstukken van dergelijk gehalte op Nederlandschen tekst gecomponeerd in België werden uitgegeven.

Onmiddellijk naast Gevaert, treedt Peter Benoit met zijn gemoedelijk lied *Gebroken hart verlangt de rust* (1872) en zijn *Denderliedeken*, niet slechts een liedeken, maar een kunstlied in den vollen zin des woords, waarin de kronkelingen van de Dender door Vlaanderens rijke beemden op allergelukkigste wijze worden afgemaald.

In den volkstrant gecomponeerd zijn Benoit's *Twee kerelen* (1874). Meer andere liederen van dezen meester werkten

krachtdadig mede tot de bevordering van het wereldlijk lied. Zijn *Feest- en strijdzang* (1888), gedicht door J. Sabbe, opgedragen aan J. Vuylsteke, is een overheerlijk zangstuk, dat onder zijne beste werken mag gerekend worden.

Vele van de door Benoit in muziek gebrachte liederen zijn geschreven op gedichten van Emmanuel Hiel, die immer ten dienste onzer Vlaamsche componisten stond, en aan wien de zang in de Nederlandsche taal, in ons land, voor een goed deel zijne heropbeuring te danken heeft.

In het voetspoor van Gevaert en van Benoit traden eene gansche schaar toonzetters :

G. Huberti, met zijne serenade : *O kom mijn liefste!* Ook vooral zijn *Meilied* vond grooten bijval ;

Edw. Blaes, met zijne zoo populair geworden liederen, *Er leeft een kind in Brabant*, *Wij wisten niet* en *Het blinde kind;*

J. Vanden Eeden, met het *Lied van de ton* en het *Lied van den reus;*

L. van Gheluwe, met *De boom en de zon* en *Weemoed.* Zijne *Kleine bronnen,* op een gedicht van J. Vuylsteke [1], dragen een echt Vlaamschen stempel.

Buitengewonen bijval verwierf de melodie gecomponeerd door Alex. Fernau (1836-1882) op het *Geuzenlied* van Julius de Geyter. Dit gedicht, dat in 1873 het licht zag onder den titel *De Vlaamsche leeuw en de Geuzen*, werd geschreven en aanvankelijk gezongen op de melodie van *De Vlaamsche leeuw* van Miry [2].

Verder vinden wij liederen van W. de Mol, van H. Waelput, beiden te vroeg ontslapen ; van Is. de Vos, Em. Mathieu, Fl. van Duyse, Edw. Keurvels, J. Keurvels, L. Mortelmans, K. Mestdag, P. Lebrun, J. Vandermeulen, enz.

Met het jaar 1870 verscheen insgelijks *De Kempische lier*, eene

[1] Het laatste stuk is te vinden in *Zes melodieën*, woorden van J. Vuylsteke, Gent, Gevaert, 1870.

[2] Van Fernau verscheen o. a. omtrent denzelfden tijd (c. 1874) een liederbundel getiteld *Twintig melodieën,* Antw., J.-W. Marchand èn C^ie^.

verzameling van Nederlandsche zangstukken uitgegeven onder het bestuur van B. Raes, organist te Westerloo, en S. Daems, norbertijner-kanunnik-regulier der abdij van Tongerloo. De bestuurders leverden dan ook verreweg het grootste getal der opgenomen zangstukken; vier en twintig zijn het werk van den dichter Daems, negen en twintig, dat van den componist Raes. De verzameling bestaat uit veertien volle jaargangen [1]. Uit vele dezer stukken, vooral uit de liederen door kanunnik Daems vervaardigd en waarin meer dan eens de Kempen bezongen worden [2], klinkt warme liefde voor den geboortegrond en voor de taal. In ruime mate hebben beide bestuurders en hunne medewerkers het hunne bijgebracht ter ontwikkeling van het vaderlandsche lied.

Onbillijk ware het, bij de opsomming der Belgische componisten de Nederlandsche te vergeten, aangezien hunne werken mede invloed hadden op de verbetering en de verspreiding van den alleenzang in België. Onder hen komen de eerste plaatsen toe aan Joh. Verhulst, aan den reeds genoemden R. Hol en aan G.-N. Nicolaï.

Als liedercomponisten verdienen een bijzondere vermelding Willem de Mol en Hendrik Waelput.

Een aantal der *Nederlandsche zangstukken* mochten twee, drie en vier uitgaven beleven. *Ik ken een lied*, van Willem de Mol, dat in 1871 verscheen, werd reeds twintig maal gedrukt, en van zijn *Lentelied*, 1875-1876, verschenen acht uitgaven. De woorden van beide liederen zijn van G. Antheunis, aan wien de Vlaamsche toonkunst insgelijks veel te danken heeft, aangezien hij niet alleen fraaie teksten leverde, maar ook lieve melodieën. Onder deze laatste mag men vooral noemen zijn : *Een vrouwken gezwind te spinnen zat*, woorden van Em. Hiel.

[1] Uitgever, V. J. Du Moulin, te Herenthals. — Slechts het eerste stuk van den 15^{en} jaargang zag het licht. Naar het schijnt, werd het niet in den handel gebracht. Jaarlijks verschenen 6 stukken; zoodat de gansche verzameling $14 \times 6 + 1 = 85$ stukken bevat.

[2] De tekst van verschillende dezer liederen werd opgenomen in 's dichters bundel *Luit en fluit*, Roeselaere, Deseyn-Verhougstraete, 1884.

Hendrik Waelput (1835 — 1885), die eene voorname plaats onder de Belgische componisten bekleedt, gaf verschillende liederverzamelingen uit, die ten volle zijn naam en faam waardig zijn. Zijne *Zes gedichten,* tekst van Eugeen van Oye (eerste reeks), 1872, *Zes gedichten* (tweede reeks), 1878, en zijne liederen *Minne- en Wiegelied* (1878), tekst van denzelfden dichter, behooren tot zijn beste werken. Vooral zijne liederen : *Aan u* en *Stabat mater* hebben hooge muzikale waarde, terwijl een ander stuk : *Jeugd en liefde,* uitblinkt door frissche melodie.

Op den eersten rang der Belgische componisten staat ook Edgar Tinel. Van hem verschenen o. a. op het gebied van het wereldlijk lied : *Loverkens,* « Een Cyclus van veertien Oud-Vlaamsche Minneliederen, gedicht door Hoffmann v. F. [1] », *Zes liederen* (1892), op gedichten van Alb. Rodenbach, Em. Hiel en G. Antheunis ; verder : liederen gecomponeerd op Duitschen tekst, bij Nederlandsche vertalingen door Em. Hiel.

Ondankbaar zou het zijn hier den naam van E. Blauwaert niet te vermelden, aan wiens sympathieke stem en keurige voordracht de bevordering van den Nederlandschen zang niet weinig verschuldigd is. Hetzij deze puikzanger Gevaert's *Philips van Artevelde,* Benoit's *Twee kerelen,* de Mol's *Lenteliedje,* of Huberti's *Meilied* voordroeg, steeds wist hij de aandacht zijner toehoorders te boeien en hunne harten te veroveren.

Tot dusverre wat het lied betreft uitgaande van dichters en componisten, het lied dat gewoonlijk met de muziek, zang en klavierbegeleiding, gedrukt, voorgedragen wordt door lieden van den meer beschaafden stand.

Het volkslied, in den zin van lied bij den minderen stand, wordt door het volk nooit met den naam van lied bestempeld, maar altijd een *liedje, lieken* of *liedeken* genoemd. Het woord *liedeken* schijnt echter verouderd. *Liedje* of *lieken* beteekent

[1] Eerste druk 1877 ; tweede druk 1892; onder de *Nederl. zangstukken* uitgegeven door het algemeen bestuur van het Davids-Fonds.

zooveel als het woord *chanson*, door de Franschen voor het eenstemmig lied gebruikt.

Vanouds werden de liedekens of liedjes door middel van losse bladen verspreid, gewoonlijk met aanduiding der zangwijs, doorgaans aan een ouder lied ontleend. De muziek wordt dan verder afgeluisterd van den zanger, welke deze liederen op openbare plaatsen doet weerklinken, en dit wel in die mate dat de losse bladen soms de aanduiding dragen : « Stemme » « volgt den zanger » of « leert ze van den zanger ».

Een onzer laatste liedjeszangers in den trant der bovenvermelde rolzangers, was Pieter Eggerickx, te Gent in 1797 geboren en aldaar in 1868 overleden. Toen de man zijne liedjes zong, bestonden er nog geene dagelijksche « volksgazetjes aan éenen cent », en werden de nieuwsbladen niet door het volk gelezen. De losse bladen waren toen nog, evenals vóor eeuwen, het eenige nieuwsblad voor het volk.

Eggerickx schreef echter al zijne liedjes niet zelf, zooals blijkt uit zijne correspondentie met een ongenoemd liedjesfabrikant [1].

In die brieven onderteekend « voor Pieter Eggerickx », want de volkszanger was blind — men noemde hem te Gent « den blenden Eggerickx » — wordt door dezen aan zijn correspondent het soms ingewikkelde scenario met de zangwijs, ook al eens met het schema van het te fabriceeren liedje opgegeven.

Evenals vroeger bleven ook Eggerickx' liedjes niet vreemd aan de « chronique scandaleuse » van den dag, zooals zij, zelfs in onze grootste steden, nog heden niet vreemd zijn aan

[1] Zie de verschillende brieven uitgegeven door A. A. in *Het taelverbond* (*Mengelingen,* Antw., 1854, bl. 113-144), onder den titel : *Het straetlied.* A. A. = J. F. De Hoon (1787-1867), zie V. A. DE LA MONTAGNE, *Vlaamsche pseudoniemen*, Roeselaere, 1884. — Wij kunnen hier bijvoegen dat op de Gentsche Bibliotheek oorspronkelijke brieven voorhanden zijn uit naam van Eggerickx geschreven, waaruit blijkt dat de « dichter » zijner liedjes was : « Arens, rijks-deurwaerder tot Caprijcke, aen den moolen ».

diezelfde « chronique ». Zoo laat Eggerickx schrijven uit Gent, op 12en November 1850 : « Ik verzoek u my een liedeken te maken op het geval welk gy my verhaelt hebt van dien sergeant-majoor en den pastor van Sint-Denis, op de stemme « Vrouw Venus valsch gy hebt my wreed bedrogen [1] ». Twee andere liederen, waarvoor alle toestanden en omstandigheden worden opgegeven, moeten tot stem hebben : « Marchand de parapluies » en « Liefhouwers van de vrouwe komt hier en luisterd naer myn lied ».

In September 1851 vraagt Eggerickx nieuwe liedjes, vooreerst op « de drake van 't Belfort (van Gent) welke nu reeds elf jaren van haren toren is genomen om den toren te herstellen... de drake die veel moed en bloed aen de Vlamingen gekost heeft om uit Turkyen te brengen ». De aangeduide wijs, met schema, luidt : « Nous allons au prominé ».

Een ander lied moet tot stem hebben : « Le chifogné de Paris ».

Weer andere stukken zullen gezongen worden op de wijs : « Vrienden luistert naer dees klugt » en « Een meiske jong van jaren ».

In 1853 wordt een lied gevraagd « ter eere van de meerderjarigheid van den Hertog van Brabant en d' aenkondiging van zyn huwelyk met eene aertshertogin Marie van Oostenryk, kleindochter van Marie-Theresia ». Het zal voorgedragen worden op het « Air : Les bons gens [2] ».

In Maart 1854, vraagt Eggerickx een liedeken « van den oorlog tusschen den Turk en den Rus », op de wijs : « Ma rendra fou [3] ».

Men ziet dat de muziek hier, zoowel als bij de liederen welke

[1] Wijs o. a. aangehaald bij Van Paemel, blad 76.

[2] Lees : « Le Dieu des bonnes gens », het reeds vermelde lied van Béranger, dat zijn eigen wijs ontleend had aan een « air de vaudeville de *La partie carrée* », muziek van Doche.

[3] Ontleend aan het refrein van *Le fou de Tolède,* van V. Hugo, waarop H. Monpou, c. 1841, de muziek schreef.

omtrent dien tijd door onze eigenlijke dichters geschreven werden, veelal op Fransche wijzen berustte.

Ook onder deze vond Eggerickx soms weleens medewerkers die « uit caritate » voor den armen blinde een liedeken schreven [1].

Onder onze beste volksliederdichters moet Andreas Deweerdt (1826-1893) worden genoemd.

Deweerdt was een jongen uit het volk, die in den douanendienst als kajuitsjongen begon en als verificateur eindigde. In 1849 maakte hij zijn eerste liedje, en sedert bezong hij in luimige verzen alles wat van verre of van nabij het Vlaamsche volk raakte, zoodat het getal zijner liederen, vooral te Antwerpen populair, tot bij de achttienhonderd geklommen is. Ofschoon zij grootendeels op Fransche wijzen zijn gesteld, werden er ook vele in muziek gebracht door Alfons Janssens.

Buiten hoogst zeldzame producten der populaire muze, waar nog wel eens geest in steekt, maar die in elk geval smaak en gevoel missen, zijn de liederen door den minderen stand gezongen, in het algemeen vrij ruw en plat, en wat de taal aangaat zoo bedorven mogelijk.

Zij worden meestal voorgedragen op Fransche wijzen, aan *chansonnettes* of *opérettes* ontleend. Laat ons hopen dat, ook vooral om den invloed van het lied op de volksbeschaving, in dezen toestand allengskens verbetering moge komen.

Met het begin onzer eeuw staat het lied in muzikaal opzicht, voortdurend onder den invloed der Fransche school, waarvan onze Grétry eens de schitterende vertegenwoordiger was. Naast

[1] Men kan hier althans wijzen op een lied aanvangend : « Als Adam op het dorre land », en met stemaanduiding : « Op eene aangenaeme wyze », hetwelk gedrukt werd met de vermelding : « Gezongen door P. Heggericks », en dat ook voorkomt onder de Hss. van Prudens van Duyse, en in diens *Nagelaten gedichten,* V, eerste stuk, bl. 76, onder den titel *Vermaning*.

de eigenlijke *chanson,* waarbij de muziek eene ondergeschikte rol vervult en welke in den regel op bekende *vaudeville-* of opera-wijs berust, trad de *romance* waarbij de muziek de hoofdzaak was of ten minste gelijken tred hield met den tekst. In één woord, de eigenlijke *chanson* in de XIX^e^ eeuw, zoowel als in de voorgaande, is gewoonlijk op reeds bestaande muziek geschreven, terwijl de muziek van de *romance*, van meer teederen aard, opzettelijk voor de woorden is gecomponeerd.

Na de Belgische Omwenteling, en ditmaal onder den invloed der Duitsche school, ontwikkelde zich de *romance.*

De *melodie* daaruit gesproten, was reeds eene toenadering tot natuurlijker poëzie en minder bekende, minder alledaagsche muzikale vormen. Nu ging, ook in België, het lied over tot eene muzikale compositie, waarbij tekst, melodie en begeleiding gelijken tred houden en te zamen wedijveren om één kunstgewrocht te vormen, namelijk het kunstlied, de hoogste uitdrukking van den alleenzang.

INHOUD.

Bladz.

INLEIDING . . . . . I-XI

EERSTE AFDEELING.

DE XI^e, XII^e EN XIII^e EEUW.

I. — De poëzie der trouvères 1
II. — De melodie der trouvères (monodisten) 14
III. — De trouvères-harmonisten (in verband met het wereldlijk lied) 31
IV. — De populaire melodie 36
V. — De vorm der melodieën 39
VI. — Toonaard (modus) 46
Beknopt overzicht 60

TWEEDE AFDEELING.

DE XIV^e EN XV^e EEUW.

I. — De melodie van het Nederlandsch wereldlijk lied naar handschriften van den tijd of naar later gedrukte verzamelingen. — Metriek en notatie. — Toonaard. — Vormen 61
II. — Het meerstemmig Nederlandsch wereldlijk lied met betrekking tot de melodie 132
III. — De melodie van het Nederlandsch wereldlijk lied uit den mond des volks 179
IV. — Liederen in de Fransche taal 185
Beknopt overzicht 190

DERDE AFDEELING.

DE XVI^e EEUW.

I. — De Souterliedekens 193
II. — De melodie bij de Rederijkers 213
III. — Ecclesiasticus, van Jan Fruytiers (Antwerpen, 1565) . . . 219

Bladz.
IV. — De melodie van de Geuzenliederen 228
V. — De melodieën van vreemden oorsprong 234
VI. — Notatie, toonaard, luitbegeleiding 238
Beknopt overzicht. 244

VIERDE AFDEELING.

DE XVII^e EEUW.

I. — De geestelijke liederbundels, bronnen voor de kennis van het wereldlijk lied. 247
II. — De Italiaansche muzikale Renaissance. — Caccini. — Italiaansche melodieën. 267
III. — Fransche melodieën 276
IV. — Engelsche en andere uitheemsche melodieën 282
V. — Beiaardliederen. 288
VI. — Oorspronkelijke melodieën 296
Beknopt overzicht 301

VIJFDE AFDEELING.

DE XVIII^e EEUW.

I. — Bronnen. — Liederboeken en losse bladen. — De Fransche opera. — Liederen opgeteekend uit den mond des volks, . . 303
II. — De losse bladen in verband met de uitgaven van Willems, De Coussemaker en Lootens en Feys. 309
III. — De Luiksche cramignons en volksliederen. 335
IV. — Karakter der 18^e-eeuwsche melodieën. 337
V. — Liederverzamelingen in betrekking met de Fransche opera. 351
Beknopt overzicht. 356

ZESDE AFDEELING.

DE XIX^e EEUW.

I. — Het lied vóor 1830 358
II. — Het lied na 1830. 377
Beknopt overzicht. 412

NAAM- EN ZAAKREGISTER.

A

Accent, zie klemtoon.
Accidentalen, 53, 178, 242, 243, 267, 302.
Accidentalen na de noot, 243 aant.
Acquoy, Dr J.-G.-R., 53, 120 aant.
Adam de la Bassée, 25, 28, 52.
Adam de la Halle, VIII, 6, 25, 31, 34, 36, 41, 42, 46, 47, 57.
Adler, Dr G., 48.
Agniez, Em., 389.
Agricola, Alex., 147, 153, 161.
Alain de Lille, 26.
Album des dames, 371.
Alleluia, 13, 135.
Alouette (*La pieuse*), 258 aant., 264, 270, 278, 281.
Ambros, A.-W., 2, 18, 24, 63, 133, 134, 145, 153, 156.
Amphion (*L'*), 373.
Antheunis, G., 408, 409.
Anticlaudianum, zie *Ludus super Ant.*
Antiennes (voorzangen), IV.
Antiphonarium, IV.
Aria (oorsprong van de), 351 aant.
Aristoteles, 25.
Arnold, F.-W., 68 aant., 207 aant.
Arnold, Th., 58.
Arsis, 23.
Artevelde (*Jacob van*); cantate, 403.
Audigier, VIII.
Augustinus, Heilige, VI.

B

Ban, J.-A., 272.
Barrois, J., 26.
Bartholomez, Ch., 392.
Basse-continue, 384.
Bäumker, W., 73 aant., 79, 82, 105, 107, 129, 137 aant., 194 aant., 208, 234.
Becker, 399.
Begeleiding van den zang, 243, 383.
Beiaardliederen, 278, 288 vlg.
Bellermann, H., 177 aant.
Bellerophon, zie : Pers, D.-P.
Bender, V., 385.
Bennink-Janssonius, Dr R., 194 aant.
Benoit, P., 387, 405, 406.
Béranger, 390, 392.
Berlioz, 15 aant.
Beweging, Vlaamsche, 395, 404.
Bèze, Th. de, 229.
Byns, Anna, 273 aant., 290.
Bladen (losse), XI, 304, 309.
Blaes, Edw., 407.
Blauwaert, Em., 409.
Blockx, J., 406.
Boeck (*Den*) *der gheesteliicke sanghen,* 264, 292.

Boecxken (*Een devoot ẽn profitelyck*), x, 69, 116, 124 vlg., 195 vlg., 235, 276, 280.
Boelaerd, Ch., 400.
Boendale, 59.
Boerenlities en contredansen (*Oude en nieuwe Hollantse*), 296, 325, 326 aant.
Boers, J.-C., 26.
Bogaerde, L. van den, 400.
Böhme, Fr.-M., 156 aant., 157, 161, 207, 232, 368.
Bolognino, H.-G., 276, 286.
Borain (le poète), 391.
Borgnet, J., 189.
Borne, F. le, 390.
Bosret, Nic., 391.
Boudewijn van Constantinopel, 7.
Bouquet (*Le*) *aux roses*, 278, 281.
Bourgeois, 221.
Bovie, F., 391.
Boxman, A., 377.
Brandt van Cabauw, 376.
Briel (Inneming van den), 232.
Brugman, J., 125.
Brunettes, 337.
Burbure, G. de, 385.
Burbure, L. de, 138 aant., 145 aant., 385, 399, 400.
Bury, J., 392.
Busschop, J., 385.

C

Caccini, 268.
Cadensen, 53, 177.
Cadmus et Hermione, zie : Campra.
Callaerts, J., 389.
Cambiata, 177, 196 aant.
Campanus, 271.
Campenhout, Fr. van, 378.
Camphuyzen, 233.
Campra, 306, 307.
Canis, C., 237 aant.
Cantica nefaria, VI.
Cantores a liuto, IV, 301.
Cantus planus, IV.
Carasaus, 5.
Carnel, D., 28.
Carton, C., 62, 64, 74, 77, 108.
Cassel, G., 371.
Casteleyn, Mathijs de, 213, 244.
Cats, 269.
Censuur, 247.
Cesarius, Heilige, VI.
Chansonnier (*Le*) *belge*, 391.
Chansons de geste, VIII, 8, 182.
Chants populaires des Flamands de France, zie : Coussemaker, E. de.
Chants populaires flamands, zie : Lootens en Feys.
Chappell, W., 236 aant., 282, 285.
Châtelain de Coucy, 14, 16, 24.
Cifoine, VII.
Clavecimbel, 384.
Clemens non papa, 133, 207, 239, 240, 245.
Clesse, A., 385, 390, 391, 397.
Comédie à ariettes, 337.
Commer, Fr., 133 aant., 239.
Componisten, Fransche opera, 15.
Componisten, Nederlandsche, 237.
Concilie van Agde, VI.
Concilie van Châlons, VI.
Const-thoonende Iuweel, 240.
Const van Rhetoriken, 214.
Contrapuntisten, V, 268.
Coren-blomme, de, 218.
Couperin, Fr., 324.
Coussemaker, E. de, 25, 31, 32, 33.

35, 36, 47, 53, 64, 65, 70, 113, 146 aant., 179, 183, 300, 307 vlg., 326, 395.
Cramignons, 185, 335.
Cuno de Béthune, 3.

D

Daems, S., 408.
Danslied, dansmuziek, 52.
Dathenus, 229.
Daufresne, Aug., 391.
Debroux, E., 362.
Dejardin, J., 337.
Delmotte, père, 391.
Dendermonde, 296.
Denefve, J., 389.
Depres, Josquin, 169 vlg., 177.
Desportes, Ph., 277.
Destanberg, N., 402, 403.
Deweerdt, A., 412.
Diabolus in musica, 55.
Diaphonie, 31.
Didactici, 32.
Dinaux, A., 3.
Discant, 31.
Discantors, 25, 32.
Doche, J.-B., 362.
Doornik, 32, 33, 282, 391.
Douen, O., 220, 229.
Drama, lyrisch, 268.
Dubois, L., 387, 389.
Dufay, 63, 207 aant.
Dupont, H.-J., 387.
Dupuis, Sylv., 387, 389.
Duval, Ed., 385.
Duyse, Fl. van, 77 aant., 407.
Duyse, Pr. van, 59 aant., 219 aant., 250 aant., 331, 396, 397, 398 aant., 403, 404, 412 aant.

E

Ecclesiasticus, zie : Fruytiers, J.
Eeden, J. Vanden, 387, 389, 403, 407.
Eggerickx, P., 410.
Eigendom, letterkundige, 370.
Eitner, R., 138, 161, 208, 243.
Elewyck, X. van, 289 aant., 399, 400.
Elisie in het Dietsche vers, 69.
Encomium matrimonii, zie : Ysermans, J.
Ernaus Copains, 5.
Estrumenteors, 8.
Europe (L') galante, zie · Campra.
Evertz, Theo., 227, 241.
Extractum catholicum, zie : Stalpert, J.
Eyck, Hubert en Jan van, 63.
Eykens, J., 385.

F

Fernau, A., 407.
Fétis, A., 385.
Fétis, F.-J., 21.
Folquet, 7.
Franck, C., 390.
Franco van Keulen, 25.
Friedrich van Husen, 61.
Fruytiers, J., 219 vlg., 228, 229, 230, 240, 244.

G

Gaillarde, 275.
Gautier, *trouvère,* 33.
Gedenck-clanck (Nederlandsche), zie: Valerius.
Geerhart, componist, 220 aant.
Gent (Schouwburg van), 357.

Gérard de Valenciennes, 6.
Gereformeerden (Nederlandsche), 229.
Gestours, 8.
Geuzenliederen, 228.
Gevaert, A.-F., 16 aant., 19 aant., 22 aant., 30 aant., 46 aant., 105 aant., 268 aant., 351 aant., 387, 390, 401, 402, 403, 406.
Gevoelige noot, 177.
Geyter, J. de, 405, 406, 407.
Gheerkin, 220.
Gheluwe, L. van, 403, 407.
Ghinste, P. Vander, 371.
Ghiselin of Gysling, 144, 189.
Gieus (li) de Robin et de Marion, VIII, 36, 39, 41, 55, 292.
Gillebert de Berneville, 4, 7, 34.
Gilson, P., 387.
Gimeno, J., 385.
Gitaar, 384.
Gluck, 272.
Gombert, Nic., 237 aant.
Gonthier de Soignies, 5.
Grégoir, Ed., 400.
Gregorius, Heilige, IV, 33.
Grétry, 336, 343, 346, 352, 368.
Grieken, meerstemmigheid, V.
Grieken, poëzie en muziek, 16.
Grisar, Alb., 382.
Groetaers, L.-N., 372.
Gruythuyse, Mher Loys van den, 61.
Guido van Arezzo, 2.
Guillaume de Béthune, 3, 37.
Guillaume de Poitiers, 3.
Gulde-jaers feest-dagen, zie : Stalpert, J.

H

Haeften, Ben. van, 253 aant., 266, 276.
Hadewijch, zuster, 60 aant.
Hamel, 352.
Handschrift van Marigen Remen, 234.
Hs. van Meerman, 235.
Hs. van Montpellier, 25, 31, 33, 34, 36.
Hs. van Van Hulthem, 65, 114.
Hs. van Zeghere van Male, 146 aant., 220.
Hanssens, Ch.-L., cadet (Karel-L.-J. Hanssens), 361, 377.
Harder, Aug., 347.
Harduyn, J., 257, 260, 263.
Harp, 384.
Hasselt, A. van, 391.
Heckers, P., 387.
Heinrich von Laufenberg, 117.
Helicon (Delfschen), 233.
Hemelsoet, L., 400.
Hénaux, Ét., 391.
Hendrik III, 4, 5, 7, 11, 26, 48.
Henric van Veldeke, 2, 58, 61.
Hertogs, B., 145 aant.
Hervorming, 194, 219, 228.
Herzeele, Fr. van, 400.
Hésione, zie : Campra.
Hiaat, 14.
Hiel, Em., 404, 405, 407, 408, 409.
Hieronimus van Moravic, 25.
Hobrecht, 147, 158, 161.
Hoey, G. van, 403.
Hoffheymer, P., 161.
Hoffmann von Fallersleben, 10, 123, 207, 234, 247, 393.
Hol, R., 406, 408.
Hölscher, Dr W., 123.
Hooft, 269, 270, 287, 291.
Houben, J., 399.
Huberti, Ed., 389.

Huberti, G., 387, 389, 407, 409.
Hucbald, v, 1, 2, 31.
Huygens, Const., 272.
Husen, Fr. von, 61.
Hymnodie, iv.
Hyrauden, 9, 10.

I

Immeloot, J., 277.
Index libror. prohibit., van Alva, 247.
Isaac, H., 212.

J

Jacques, *trouvère,* 33.
Jacques de Cisoing, 5, 35.
Jacquemart Gelée, 41.
Jacques de Dampierre, 6.
Jan I., Hertog, 58, 61, 62.
Jannequin, Cl., 292.
Janssens, A., 412.
Jehan d'Estruen, 5.
Jehan de la Fontaine, de Tournai, 5, 33.
Jehan de Tournai, 4.
Jehan Fremau, de Lille, 5.
Jehin, L., 389.
Jenneval (Louis Dechet), 377.
Jocelin de Bruges, 5.
Joculators, 8.
Jongleurs, v, vii, 8.
Journal de chant, 380.

K

Kalff, Dr G., xi, 58, 62, 119, 162, 164 aant., 179, 180 aant., 269, 297, 317, 318, 319.
Karel de Groote, vi, 33.
Karel V, 247.
Kate, J.-J.-L. ten, 406.
Kerelslied, 64, 70, 191.
Kerkzang, invloed, 51, 190.
Keurvels, Edw., 406, 407.
Keurvels, J., 407.
Kiesewetter, 24.
Kinsbergen, Admiraal van, 376.
Klemtoon, 1, 11, 15, 16 aant., 77.
Koraal, 245.
Kreutzer, R., 344.
Krul, J.-H., 271.
Kunst- en letterblad, 395.
Kunstlied, 12.
Kunstzang (Gedeclameerde), 272.

L

Labarre, L., 391.
Lambers li avules, 6.
Lambin, boekdrukker, xi.
Lambiotte, L., 385.
Land, Dr J.-P.-N., 135 aant., 137 aant., 138 aant., 139 aant. Zie ook : *Luitboek van Thysius.*
Landjuweel (Antwerpsch), 218.
Landjuweel (Gentsch), 218.
Lapicida, 147, 156.
Laroche, H., 391.
Lassen, Ed., 387, 388.
Leblon, F., 396.
Lebrun, E., 385.
Lebrun, P., 387, 407.
Ledeganck, K., 401.
Leeuwerck (*Den evangelische*), 270, 292, 321.
Leeuwercker (*Den gheestelycken*), zie : Bolognino, H.-C.
Le Maistre, Mattheus, 212.

Lemmens, J.-W., 298.
Le Ray, Ad., 391.
Lied (Het) in de Middeleeuwen, zie : Kalff, Dr G.
Lied (meerstemmig), 132.
Liedboeck (Een Amstelredams amoreus), 275.
Liedekens (Diversche), 215.
Liedekens (Veelderhande), 230.
Liedenboeck (Een nieu), 228.
Liedenboecxken (Een nieu Geusen), 230
Lieder, Niederländsche geistliche, zie : Bäumker.
Liederboek (Antwerpsch), 117, 247 en passim.
Liederboek (Kamper), 133, 248.
Liederboek (Willems-Fonds), 146, aant., 180 aant.
Liederbuch (Locheimer), 68 aant., 162 aant.
Liederen (Geestelijke), melodie, 191.
Liederen (Oude Vlaemsche), zie : Willems, J.-F.
Liederen (Oudvlaemsche en andere gedichten), zie : Carton, C.
Liedergemeenschap met Duitschland, 190, 195, 234, 287.
Liedergemeenschap tusschen Zuid- en Noord-Nederl., 248.
Liedjes (Oude en nieuwe), 400.
Liedjeszangers, 303, 374, 410.
Lier (De Kempische), 407.
Lier (De Vlaemsche), 400.
Liereman, VII aant.
Lis, Ch.-Aug., 369.
Lodewijk I, van Bourbon, 237.
Lof-sanghen (Goddelicke), zie : Harduyn, J.
Loman, Dr A. D., 229 aant., 284.
Lootens en Feys, 179, 307 vlg., 395.
Lovaert, E., 400.
Lucifer, oratorio, 405.
Ludus super Anticlaudianum, 26.
Luik, 185, 274, 278, 335, 392.
Luyken, J., 271 aant.
Luit, 161, 243.
Luitboek van Thysius, 227, 233, 242, 291, 292.
Lulli, 296, 306.
Luscinius, 161.
Lust-hof (Den) der christelycke leeringhe, zie : Haeften, Ben. van.
Lust-hof (Den nieuwen verbeterden), 275.
Lust-hof (Friesche), zie : Starter, J.
Luther, 194, 219.
Lyrici, Dietsche, 58.

M

Maeghden-tuyltjen, zie : Wouwe, Elisabeth van.
Maerlant, 9, 10, 13.
Mahieux de Gand, 4.
Maldeghem, R.-J. van, 145, 396, 398.
Margareta van Oostenrijk, 145, 235.
Marot, Cl., 220, 235.
Marot (Clément) et le Psautier Huguenot, 220.
Marseillaise huguenote, 229.
Martini, J.-P.-E., 368.
Mathieu, Ad., 391.
Mathieu, Em., 389, 407.
Meistersänger, 214.
Melismen, 80, 199, 203.
Melodie, 389.
Melodie bij de rederijkers, 213.
Melodieën, Engelsche, 282.
Melodieën, Fransche, 234, 245, 276.

Melodieën, Italiaansche, 269.
Melodieën, oorspronkelijke, 296.
Melodieën, Spaansche, 287.
Melodieën van vreemden oorsprong, 284.
Melodieën, verschillende voor hetzelfde lied, 331.
Melodieën, 15e-eeuwsche, 117, 203.
Melodieën, vorm, 39, 204, 281.
Mélodies grégoriennes, 24, 181 aant.
Mélomane (*Le*), 382.
Mendelssohn, 388.
Ménestrel (*Le*), 381.
Ménétriers, ménestrels, minstrels. menestreels, 8.
Méhul, 375.
Mengal, J., 369, 377, 381, 396, 399.
Mensuraaltheorie, 25.
Merlé, J. 380, 381.
Messemaeckers, H., 370.
Mestdag, K., 407.
Metriek, 77, 245.
Meulen, J. Vander, 407.
Meyer, P., 31.
Meyerbeer, 389.
Mierlo, A. van, 400.
Minnesänger, 8, 40.
Minnesinger, vermittelnde, 61.
Minne-zuchjens(*Amsteldamsche*),271
Miry, K., 389, 399, 400, 402, 403.
Miserere, 183, 184.
Mis, 13e-eeuwsche, van Doornyk, 32, 34.
Modulatie, 365 aant.
Modus, zie : Toonaard.
Mol, P. de, 387.
Mol, W. de, 387, 407, 308.
Moncrabeau, Maatschappij, 391, 392 aant.
Moniot, Pieter, 34.
Mont, Pol de, 374.
Mortelmans, L., 387, 406, 407.
Mosaïque musicale (*La*), 385.
Motetus, 34.
Musica vulgaris, v.
Musyck boeck (*Een Duytsch*, 133, 209, 227, 241.
Musyck boecxken, 133.
Muziek, eenstemmige, v.
Muziek, meerstemmige, iv.
Muziekwerken, meerstemmige, 191, 237.

N

Nachtegael (*Den gheestelijcken*), 270.
Nadans, 177.
Nagtegaeltjen (*Het Brabandsch*), 341.
Namen, 185, 345, 391.
Napoléon III, 308.
Nationaliteit in de muziek, x aant., 281, 392 vlg.
Nederlandsche zangstukken (*Willems-Fonds*), 406.
Nevelingenepos, ix, 182.
Neyts, C., 372.
Neyts, J., 357.
Newsidler (*Lautenbuch*), 161.
Nicolaï, G.-N., 408.
Notatie, 77, 238, 240, 252.

O

Obrecht, zie : Hobrecht.
Odhecaton, 135, 138 vlg., 161, 165, 189, 227.
Oye, Eug. van, 409.
Omwenteling, Belgische, 377.
Omwenteling, Brabantsche, 338.

Opera, Fransche, 306, 351.
Opéra-comique, 307, 337.
Organum, 2.
Orgelbuch, Buxheimer, 210.
Orphée (L'), 372.
Orpheus (Vlaemsche), 399.
Ots, R., 370.
Ott, J., 156.
Oversprong (enjambement), 81.

P

Paemel, L. van, XI, 304 vlg.
Paësiello, 346.
Paradiis (Het) der gheesteliicker vreuchden, 225.
Paradys der geestelijcke en kerkelijke lof-sangen, zie : Theodotus, S.
Paradiisken (Geesteliick) der wellusticheden, 320.
Pathodia, 272.
Patriottenliederen, 338.
Patriottenmarschen, 341, 342.
Peellaert, baron Aug. de, 371, 372.
Peene, H. van, 399, 402.
Peereboom, Alph. Vanden, 405.
Pegasus (Amsterdamsche), 271, 321.
Perne, 17, 24.
Perrin d'Angecourt, 37.
Pers, D.-P., 277.
Petrucci, zie : *Odhecaton.*
Philomele (La) seraphique, 282.
Philips II., 247.
Pierre de Gand, 4.
Pierre li Borgne, de Lille, 6.
Pierson, P., 16.
Piano, 384.
Pleurs de Phylomele (Les), 274.
Pluk-vogel (Den cerelijken), 306, 325.
Poepaert, boekdrukker, XI.
Poëzie, hoofsche, 12.
Poëzie, populaire, 12.
Poirters, Pater, 271.
Poorters, 64.
Polyphonie, zie : Muziek, meerstemmige.
Pothier, Dom, zie *Mélodies grégoriennes.*
Potter, Fr. de, 401.
Potvin, Ch., 391, 401 aant.
Prieel (Het) der geestelijcke melodie, 225, 248, 256, 266, 274.
Prijskamp van Rome, 387, 404.
Psalmen der Gereformeerden, 229.
Psalmen, psalmodie, IV, 181, 185.
Pugol, Aug., 391.

Q

Quenes de Béthune, zie : Cuno, enz.
Quetelet, A., 372.

R

Radecke, E., 161, 243.
Radoux, J.-Th., 387, 389.
Raes, B., 408.
Rameau, 324.
Raynaud, G., 7, 38.
Recueil de chansons patriotiques, 342, 346.
Rederijkers, 12, 213 vlg.
Reiffenberg père, 391.
Reinaert de Vos, 59, 250.
Remoux, 345.
Renaissance, Italiaansche, 267.
Renart Noviel, 41, 46, 52, 55, 57.
Renaut de Trie, 4.
Répertoire musical, 380.
Répons (tegenzangen), IV.

Republiek (Fransche , Tooneelvertooningen, 338, 339.
Requiem (*Den bliiden*) ; zie : *Boeck* (*Den*) *der gheesteliicke sanghen.*
Rhytmus, 77.
Rhytmus, ongemeten, zie : Psalmen, psalmodie.
Riemann, Dr H., 13, 17, 22.
Riemsdijk, J.-C.-M. van, 120 aant., 133 aant., 146 aant., 152 aant., 220 aant.
Riga, Fr., 389.
Rymen (*Stichtelyke*), zie : Camphuyzen.
Ryswyck, Th. van, 401, 406.
Robert de Reims, 35.
Robin et Marion, zie : *Gieus* (*Li*) *de.*
Rodenbach, Alb., 409.
Rogghé, W., 402.
Rolzangers, 374.
Romagnesi, 360, 363, 368.
Romance, 389.
Romans de gestes, zie : Chansons, enz
Rongé, J.-B., 389.
Ronsard, 261, 291.
Rossignols (*Les*) *spirituels,* 262, 278.
Roucourt, J.-B., 370.
Rubenscantate, 405.
Ruckers, 383.
Rue, P. de la, 145, 236.
Ruyter, J. de, 305.

S

Sachs, Hans, 195 aant.
Sabbe, J., 407.
Sadones, 374.
Samuel, Ad., 387.
Sany, Th. de, 289.
Schelde (*De*), oratorio, 405.
Scheler, Aug., 3.
Scheurleer, D.-F., x aant., 235.
Scholen, geestelijke, 32.
Schoonen, L., 391.
Schubert, 388.
Schumann, 388.
Schwan, Dr Ed., 7.
Seger Dengodgaf, 9.
Senfl, L., 158.
Sequensen, 13.
Servais, Fr., 387, 389.
Servatius (*Legende van Sint*), 2.
Serventois, 41.
Smidt, G.-P., 348.
Snellaert, F.-A., 329, 400.
Snellaert en Hemelsoet, 180.
Snoeck, boekdrukker, xi.
Société liégeoise de littérature wallonne, 179, 335.
Solvay, Th., 385.
Somere, E. de 372.
Sorel, J.-Fr., 370.
Soubre, Ét., 387.
Soubre, L., 389.
Souterliedekens, iv aant, 77 aant., 96, 116, 133, 189, 193 vlg., 229, 235, 238, 240, 245, 247, 256, 276, 297, 329.
Souweine, C.-J., 400.
Speeltuigen, begeleidende, 243, 383.
Spelen van sinne, 218.
Spielleute (fahrenden), ix.
Spinacino, Fr., 161.
Springdans, zie : Nadans.
Sprong van sixte, septime, none, 107, 204.
Spurt, Joh. Van der, 65.
Stadfeld, Ch.-J.-A., 387.
Stalpert, J , 225, 234, 270, 273 aant., 276, 277, 285, 286, 291, 292.

Starter, J., 263, 283, 320.
Stauff, Godfr., 400.
Stevens, J.-B., 371, 380, 385.
Straeten, Edm. Vander, 153 aant., 212 aant.
Strophe couée, 13.
Strophenbouw, 12.
Stucken, Fr. Vander, 406.
Susato, Tielman, 133.
Syllabenmaat, getelde, 250.

T

Taillefier, Jehan, 185, 189.
Tekst en melodie, verband, 227.
Tellingen, 180.
Tempus perfectum, 25.
Theodotus, S., 248 aant., 266, 270, 274.
Theux (de), 404.
Thibaut van Navarre, 21, 24.
Tiersot, J., 22, 36, 45, 55, 189, 280.
Tinel, Edg., 387, 409.
Tollens, 376, 377.
Toonaard, 46, 79, 190, 202, 238, 245, 254, 266, 301.
Toonaard, Dorische, 93, 112.
Toonaard, Hypodorische, 47, 49, 50.
Toonaard, Hypodorische, en toonaard van *re* met *si* ♮, 81, 190.
Toonaard, Hypolydische, 55, 97.
Toonaard, Hypophrygische, 103, 121.
Toonaard (Iastien relâché), 30, 105.
Toonaard (Iastien intensé), 113.
Toonaard, Lydische, 97.
Toonaard (*Ut-*), moderne, 54, 97.
Toonaard, moderne, Noordsche volken, 54.
Trésorier (li) de Lille, 6.
Triperti candati, 13.
Triplum, 34.
Tritonus, 53 vlg., 68.
Triumphus Cupidinis, zie : Yser mans, J.
Troubadours, 8.
Trouvères, 2, 7, 8, 31, 61.
Trouvères-harmonisten, 31.
Trouvères monodisten, 14.
Trouvères, vorm hunner gedichten, 11.

U

Uhland, L., 61, 123.

V

Vaelbeke, L. van, 59.
Valerius, Adr., 229, 233, 261, 276, 281, 284, 288.
Varianten van melodieën, 332.
Vaudeville, 362.
Vauthier, J.-B., 391.
Verdam, Dr J., 62.
Verheyen, P., 351, 357.
Verjaerdag (*De nationale*), cantate, 403.
Verhulst, Joh., 408.
Vers, Dietsch, 250.
Vielle, VII.
Vigne, Fr. de, 380.
Vyvere, E.-F., Van de, 385.
Virginaalboek van koningin Elisabeth, 285.
Volckerick, J.-F., 399, 400.
Volksgezangen, uitgegeven door het Belgisch staatsbestuur, 397.
Volkslied, 12 en passim.
Volkspoëzie, accent, 1, 245.

Vondel, 269, 270 aant., 272.
Vormen van den zang, 80.
Vormen (muzikale) van het lied, 362.
Vos, Is. de, 387, 407.
Voss, J.-H., 347.
Vuylsteke, J., 406.

W

Wacken, Ed., 391.
Waelput, H., 387, 407, 408, 409.
Wagner, R., 272.
Wambach, K., 406.
Waucquier, Al., 391.
Weckerlin, J.-B., 145, 186, 289, 292.
Werotte, Ch., 392.
Westphal, L., 392.
Weyden, Rogier van der, 63.
Willems-Fonds, 400, 403, 406.
Willems, J.-F., 26, 27, 60, 64, 145, 179, 297, 307 vlg., 394.
Wilms, 376.
Wind (De), cantate, 404.
Winelieder, VI.
Winkel, Dr J. te, 58, 62, 134 aant.
Wizlav IV, 40.
Witzthumb, 353, 384.
Wijckaert, P.-F.-Phil., 293, 325.
Wytsman, Klemens, 296, 389.
Wolfrum, Ph., 195.
Wouwe, Elisabeth van, 306, 316 aant., 325.

Y

Ydelheyt des werelts, zie : Poirters.
Ysermans, J., 258, 273, 292.

Z

Zangverbond (Vlaemsch-Duitsch), 396, 403.
Zeelandia, H. de, 133.
Zeghere van Male, zie Hs.
Zuylen van Nyevelt, Jhr. Willem van, 193, 200, 240, 246.

AANVANGSREGELEN EN WIJSAANDUIDINGEN.

A

Aaltje (*Mooi*), 328.
Aan u, 409.
Ach, bruydegom Heer, 306.
Ach Jesus, waerom, 306.
Ach Tjanne, zeyde hy, Tjanne, 300.
Adam s'il estoit ensi, 39.
A Dieu coment amouretes, 47 aant.
Adieu mijn lief, hebt goeden nacht, 125 aant.
Adieu, mijn troost, 110.
Adieu nymphe des bois, 279 aant.
Adoro te devote, latens Deitas, 278.
Aen den oever van een snellen vliet, 347.
Aenhoort een droevig lied, 304.
Aenhoort toch mijn geclach, 249, 255.
Aenhoort zonder vermyden, 183 aant., 311, 318.
Aenmerct doch myn geclach, 198.
Ay, lieve ihesus, myn troist alleen, 74.
Aimable vainqueur, 306.
Al droevet die tijt ende vogheline, 60.
Al hebben de Prinsen haren wensch, 258.
Alle caccie, alle caccie pastori, 270.
Allons enfans de la Belgique, 344.
Almande Monvarlet, 276 aant.
Almande nonette, 233 aant.
Almande S^t-Nicolas, 292.
Als Adam op het dorre land, 412 aant.
Als alle dackere rypen, 297.
Als Jesus in sijn majesteyt, 260.
Als Jesus quam gegaen, 316 aant.
Als Jola d'onberaede maeght, 283.
Alsmen schreef duyst vijfhondert, 225.
Als Pier la la in 't kistjen lag, 311.
Altesse (*Son*) *imperial*, 293.
Amaril, Amarillis, 271.
Amarilletje mijn vrinden, 285.
Amarilli, mia bella, 269.
Amarilli, mijn schoone, 271.
Ameras me tu? 50.
A mes genoux! à mes genoux! 352.
Amis, la matinée est belle, 401.
Amis ne m'oublies mie, 51.
Amis que ce moment est doux, 354.
A moins que dans ce monastère, 373.
Amoreus lief, cost ic bevinden, 265 aant., 266.
Amors m'est u cuer entrée, 26 aant.
Amour (*l'*) *du village*, 336.
Amours, me font briser mon mariage, 49, 53, 55.
Amours ne se donne mie, 43.
Andernacken ligt an dem Rhin, 161.
A Paris, loin de sa mère, 375.

A peine au sortir de l'enfance, 375.
Artevelde (*Philips van*), 406.
A soixante ans il ne faut point remettre, 402.
Asperges me, Domine, 51.
Audigier, dist Raimberge, VIII.
Auparavant que je vys vos beaux yeux, 260.
Aus fremden landen komm ich her, 195.
Aussitôt que je t'aperçois, 345.
Avec les yeux (jeux) dans le village, 311, 320.
Ave color vini clari, 136.
Ave maris stella, 279.
Avignonne (*L'*), 278, 293.
Avou qui v' mariez-v' don, 185.

B

Balle du grand duc, 292.
Basse nouvie (*Air del*), 346.
Bataille (*La*) *des Éperons d'or*, 390.
Batavia ghy syt de Bruyd, 284.
Battaile (*La*), 292.
Batue sui pour amer de mon baron, 43.
Bayse moi, ma Jeanneton, 277.
Bedrijft nu vruecht, bedrijft nu melodie, 235.
Bedroefde harteken, 275.
Bedruckte herteken, 275.
Beiaardlied, Rubenscantate, 405.
Bella nimpha fuggitiva, 261 aant.
Benit soit l'œil noir de ma dame, 264, 265.
Bergemaske (*De*), 289.
Biaus Gillebers, dites s'il vos agrée, 26 aant.
Bière (*La*), 390.
Blijdschap van mij vliet, 282.
Bondjour bons père de la patrie, 346.
Bonjour mon cœur, 291.
Boom (*De*) *en de zon*, 407.
Bouquet (*Li bia*), 391.
Bouquet (*Li*) *delle mariée*, 391.
Brabançonne (*La*), 377.
Branle de la battaile, 292.
Bronnen (*De kleine*), 407.
Brüder lagert euch im Kreise, 136 aant.
Buissonnette (*La*), 235 aant.
Busonnette (*Voys van de*), 235.

C

Caartje, wat heeft er u hartje verlept, 287.
Calvinus Vesperen, 184 aant.
Carmagnole (*La*), 344.
Cecilia, 293, 312.
C'est la devise de l'amour, 278.
C'est la retraite, et l'on entend, 401.
Ceu sate vieuer no son, 273.
Chartres, 237.
Chevalier (*Le*) *errant*, 369, 399.
Chifogné de Paris (*Le*), 411.
Christe redemptor, 289.
Christ ist erstanden von dem tod, 195 aant.
Christum von Himel, 195 aant.
Claes molenaar en zijn minnekijn, 121.
Comt al ghy Goden goedertieren, 287.
Conditor alme siderum, 112, 180, 289.
Coninghinne van Denemercken (*Van die*) = O radt van avontueren, 221.

Coninghinne (Die) van elf jaren, 179, 328.
Conques mais nus pour si bèle, 57.
Constance of Cleveland, 282.
Courante, 292.
Courante diminuée, 323.
Courante Madame, 293.
Courante royale, 293.
Credo der *missa in duplicibus*, 179.
Crimson Velvet, 282.
Cupido kwam my lest vraegen, 311, 319.

D

Daer ging een pater langs het land, 333.
Daer had een meisken een ruiter wat lief, 329.
Daer was een edel Palzgravin, 310, 318.
Daer was een sneeuwit vogeltje, 329.
Daer was lestmael een ruyterken, 312, 325.
Dame, à vous siervir, 55.
Dans le cœur d'une cruelle, 342 aant.
Dans le logis de mon voisin, 278 aant.
Dans un grenier, 392.
Dans un verger Colinette, 374.
Dans un vieux château de l'Andalousie, 369.
Dat meisken is jonck, 139, 143.
Dat men eens van drincken spraeck, 283.
Dat men jalours sy in zyn jongheyd, 374.
De boerinnetjes van 't Eikenhout, 330.
De capelet de pervenche. 49, 53.
De hoochste staet der vroylicheit, 109.
De ma tristesse, 236.
De mey die comt ons bij, 293.
De mey spruyt wt den doren hout, 131.
De mon triste déplaisir, 236.
Den boer zal 't al betaelen, 338, 373.
Denderliedeken, 406.
Den lustelicken mei is nu in den tijt, 216, 249, 291.
Den nagt verdwynt, 311, 323.
Den tydt is hier, 249.
Den wachter die een deuntjen blaest, 310.
Départ pour Saint-Malo (Ronde du), 392.
Des winters als het reghent, 331.
Die daer iaecht, 125 aant.
Dies irae, 291.
Dieu des bonnes gens (Le), 379, 392, 411 aant.
Dieus ! je me mariai trop tos, 44.
Dieu ! trop demeure, quant venra, 49, 55.
Die wachter die blies aen den dach, 365.
Die winter is een onweert gast, 117, 204.
Die winter is verganghen, 191, 207, 210, 365.
Diex ! comment porroie sans celui durer, 50, 55.
Discourons de la charité, 278.
Di vrou van hemel, 195 aant.
Dji m'vas dire, 345.
Do, do, l'enfant do, 354 aant.
Doe Daphne d'overschoone maegd, 283, 293.

Doen Hanselijn over der heyden reedt, 238, 239.
Donna crudel, 292.
Donne secours, Seigneur, 220 aant.
D'où vient cela, 218 aant., 236, 238.
Drinck-liedeken (Starter's), 283.
Duchesse (*La*), 293.
Du fonds de ma pensée, 220 aant.
Du haens mijn hertze, 73 vlg.
D'un joli dart d'amors, 57.
D'un jolif d'art d'amoreites, 56.

E

Een boer, een paep, een edelman, 338.
Een boerman hadde eenen dommen sin, 117, 195, 230.
Eenen kus van myn teerbeminde, 375.
Een ionge maecht sprac onversaecht, 256.
Een ionghe maecht heeft mi ghedaecht, 248, 256.
Een kindeken is ons geboren, 289.
Een luy mensch is een steen gelijc, 240.
Een meysjen, dat in d'eenzaemheden, 374.
Een meysken dat te werve gaet, 134.
Een meisken jong van jaren, 411.
Een nieuwe liet heb ic ghedicht, 203 aant.
Een oude man sprack een jonck meysken aen, 203 aant.
Een out grysaert, 221.
Een ridder ende een meisken jonc, 117, 204.
Een schip dat zonder roer is, 310.
Eens meien morghens vroe, 59.
Een stuk van liefde, 310, 317.
Een vasten burch, 219 aant.
Een Venus dierken, 219.
Een vrolyck wesen mijn oochkens sagen, 138 aant.
Een vrouwken gezwind te spinnen zat, 408.
Een wijf van reinen zeden, 65 vlg., 78.
Eenzaem, 402.
Eylaes wat droef allarm, 320 aant.
Eylaes, wy moghen wel claghen, 225.
Ein feste Burg, 194, 219.
Einmal thet ich spatzieren, 232.
Ey, out grisaert, 221 aant.
Enfans de quinze ans, 354.
Enfant de la patrie (*L'*), 376.
En l'ombre d'un byssonnet, 235.
En nom Dieu j'ai biel ami, 44.
Er leeft een kind in Brabant, 407.
Er zouden vier wevers, 331.
Espagnolle (*Air de l'*), 258.
Étau (*Mon*), 390.
Evermarus (*Sint*), 183.

F

Faux amors, je vous doins congiet, 56.
Feest- en strijdzang, 407.
Felix qui humilium, 28.
Femmes voulez-vous éprouver, 374.
Fi maris, 47 aant.
Fi maux de votre amour, 47 aant.
Flambeau, qui redorés le monde, 264.
Folle (*La*), 382.
Fortune, hélas pourquoy, 248.
Fou (*Le*) *de Tolède*, 411 aant.

Fransche ratten, rolt uw matten, 376.
Fred'rick Hendrik van Nassou, 277 aant.
Fuyez de moi trompeurs esprits, 279.

G

Galathea geestig dier, 277.
Gebroken hart verlangt de rust, 486.
Gelyck de witte zwane, 276.
Geluckigen dag, 306.
Genoveva, 310, 318.
Geuzenlied, 407.
Gheen meerder vruecht ter werelt en is, 200, 366.
Ghenadige heere myn toeverlaet, 239.
Ghepeys, ghepeys vol van envyen, 213, 215.
Ghequetst ben ic van binnen, 191, 206, 210, 236, 350.
Gheseghent sijn mijn liefs bruyn ooghen, 264, 265.
Ghy alle die tot den Heere gesint, 240.
Glorieuse Vierge Marie, 41.
God heeft zyn wonder werken, 312, 327.
God save the Queen, 376.
Godt der Goden Heer, 220.
Gondel (*De*), 400.
Gouverneur van Zeeland (*Van den*), 310.
Graeve van Romen (*Den*), 183 aant., 311, 318.
Griseldis, 183 aant., 311, 318.

H

Haen (*Liedeken van 't schip de Zwarten*, 304.
Halewijn en het klein kind, 328.
Halewijnslied, 106, 107, 179, 183, 191, 305, 311, 319, 328.
Heer tot Coesveld (*Van eenen*), 310.
Hé, Gillebert, dites s'il vos agrée, 26 aant.
Helas ic moet my liden, 144.
Helena, 183 aant., 311 aant.
Hemelborghers neemt eens acht, 260.
Hé mesdisant cius vos cravent, 51.
Hertog van Bronswijck, 183 aant., 311.
Het daghet in den Oosten, 191, 195, 200, 204, 206.
Het docht mi wezen sere, 134.
Het is goed peys, goed vrede, 204.
Het sat een sneeu wit vogelken, 329.
Het viel een hemels douwe, 248.
Het viel op Sente Peters nacht, 114.
Het voer een maechdelijn over rijn, 195 aant.
Het waren twee conincs kinderen, 393.
Het was een kindt, 248.
Het was een proper knechtken rein, 218.
Het was my wel te voren geseyt, 220.
Het wasser een coninc seer rijc van goet, 179.
Het windetje dat uyt den Oosten waeyt, 350.
Hoe ligdy nu ende slaept, 119.
Hoe luide sanc die leeraer opter tinnen, 117, 195, 200, 205.
Hoe lustelic waert der mynnen bant ontsloten, 118.
Hoe mach een man sijn leven lusten, 117.
Hoe siet Aretaea om, 277 aant.

Hoe veel vreucht is over al? 273.
Hoe zien wy d'arme zielen, 234.
Honnis soit ki vrais amans depart, 43.
Hoort al te saemen een vermaen, 313.
Hoort ghy dochters ende jonghe ghesellen, 276 aant.
Hoort hoe dat stondt, 264.
Hoort toe gy arm en rycke, 311.
Hoort toe wat Paulus wtleyt, 225.
Hoort, vrienden, luystert naer dit lied, 326.

I

Ianneton (*Van*), 277 aant.
Ic arm schaep aen gheen groen heyde, 117, 204 aant.
Ic ben een armen pilgrim, 183 aant.
Ic quam aen eenen dansse, 117.
Ic sech adieu, 206.
Ic sie die morghensterre, 123, 124.
Ic weet een vrouken amoureus, 206.
Ic wil mi selven troesten, 130.
Ic wil te lande riden (Hildebrandslied), 205.
Ich gieng einmal spacieren, 232.
Ich komme von gebirge her, 348.
Ick ghinc eenmael spaceren, 232.
Ick heb de werelt seer bemint, 221.
Ick heb ghedraghen wel zeven iaer, 230.
Ick heb gheiaecht al mijn leven lanc, 125.
Ick hope dat den tijt noch comen sal, 230.
Ick sach den mey met bloemen belaen, 134.
Ick wete noch een maghet, 281 aant.
Ick zag Cecilia komen, 293, 312, 394.
Ick zeg, het zyn myn liefs bruyn ooghen, 265.
Ik drink den nieuwen most, 311, 320.
Ik ken een lied, 408.
Ik spreek van u zoo zelden, 406.
Ik zat te spinnen voor mijn deur, 347.
Il pleut, il pleut, bergère, 374.
Immortelle (*Une*), 390.
In alreley, 134.
In de heylige schriftuere, 312, 325.
In een boomgaert Colinette, 374 aant.
In enen boomgaert quam ick ghegaen, 120.
In vruechden is alle de werelt wijt, 122.
In vruechden triumphant, 218.
In wonden wille, 134.

J

J'aimeray toujours ma Phillis, 270, 276.
J'ai my mon cuer, 236.
J'ai mon amant pour rire avec moi, 336.
J'ai vu le cherff du bois saillier, 289.
J'ai vu le temps que je soloie, 224 aant.
Jan broeder vryt een meisje zoet, 349.
Jan de mulder, met zynen leeren kulder, 348.
Jan Jacobs, 316.
Jean de Nivelle, 292.
Je muir, je muir d'amouretes, 46.
Je prends congé de vos amours, 207 aant.

Je sais bien quelque chose, mais, 336.
Jeugd en liefde, 409.
Je voudray bien guarir le mal que je sens, 258.
Jongman als gy uyt het vryen gaet, 311.
Juffrau, als ick u deugd, 320, 321.

K

Kent gij wel het land, 401.
Kerelen (*Twee*), 406.
Kiel (*De blauwe*), 401.
Kind (*Het blinde*), 407.
Klaes, en trouwt u leven niet, 346.
Klagende drijft Phylis 't vee, 277 aant.
Knapen (*De Vlaemsche*), 401.
Knaptandt (*Den*), 296.
Koekoek (*Van den*), 373.
Komt hier al by, 311.
Koster van lirum, koster van lorum, 184.

L

Laat ons te samen vroolijk zijn, 339.
La belle se siet, 186 vlg.
Lalande, 296.
Lamour de moy, 237.
Languir me fault, 236.
L'austrier estoie montés, 11, 26, 28, 30, 48.
L'autrier par la matinée, 21 vlg.
Le bergier et la bergère, 205.
Leeraer (*Van den*) *opter tinnen*, 117.
Leeuw (*De Vlaemsche*), 399, 400, 407.
Leeuwenvaen (*De*), 401, 402.
Lentelied, 408.
Le patriote || Est un redoutable lion, 342.
Lied der knapen (*Kindercantate*, 405.
Lied (*Het*) *der Vlamingen*, 405.
Lied (*'t*) *van den reus*, 407.
Lied (*Het*) *van de ton*, 407.
Lied (*Het Vlaemsche*), 401.
Liefde (*De*) *op het ijs*, 399, 400.
Liefhouwers van de vrouwe, 411.
Liefste Rosalinde, 306.
Lief, zoet en rein, 396.
Lynken sou backen, mijn heer zou kneen, 205 aant.
Lysken van Beveren, 135, 137.
Lof God die ons verstand, 218.
Löubere risen vom den böumen hin ze tal, 40.

M

Maestricht gy schoone stede, 183 aant., 311, 316, 318, 327.
Malbrough, 296, 374.
Malheureuse fièvre d'amour, 278.
Malleghem (*Van myn here van*), 328.
Marchand de parapluies, 411.
Marche des patriotes du Hainaut, 342.
Marche des volontaires du Brabant, 342.
Marche du Duc de Saxe-Weimar, 376.
Maria coninghinne, 123.
Maria saert, 195 aant.
Maria zoude naar Bethleem gaan, 45.
Maris, pour quoi n'ameroie, 50.
Marleburgh, 296.
Marseillaise (*La*), 344, 376, 379 aant.
Mars wilt mijn stem versterken, 316 aant.

Martelaren (Van de vier) binnen Lier, 225.
Maximiliaen (Van Keyser), 118.
Meilied, 407.
Mein Freud mocht sich wohl mehren, 210.
Menschen ghierich van aerde, 251.
Menue(t) de Phaëton, 293.
Men zy aen Theems, aen Seine of Ryn geboren, 402.
Me promenant le long du bois. 334.
Mère (Ma), 293.
Meskin es hu, 144.
Messieurs de Lille, 296.
Met een pluymken op zyn mutsken, 305, 311.
Mi Adel en hir Alewijn, 180, 181, 183, 191, 328.
Myn bruyt bemint my doch, 320.
Minen geest is mi ontwaect, 119.
Mynen minnaer is gaen stryden. 375.
Mijne vrienden, o vrienden, 271.
Mijn heil, mijn troost, 134.
Mijn hert altijt heeft verlanghen, 144.
Myn hertjen geeft zoo menig zugt, 310.
Mijn hertze en can verbliden niet, 112.
Myn land vooral, 402.
Myn liefste lief, 310, 312.
Mijn oochskens weenen, 275.
Mijn siele looft den Heere, 220 aant.
Mijn sinnekens sijn mij ontoghen, 203 aant.
Mijn ziele, wat doet ghy noch op der eerd, 183 aant.
Myn Zoë zoo d'hut verlaeten, 374.
Minne- en wiegelied, 409.
Miserere, 183.
Moeder dat gy wist waerachtig, 304, 312.
Moet ik nog lang op schildwacht staan, 341.
Molen (De) bij Parijs, 134.
Mon Dieu, mon doux amour, 279.
Mon valet que peut-il faire ? 276.
Mos (Van de nieuwe), 323.

N

Nae groenre verwe mijn hert verlanct, 125 aant.
Naer Oostland willen wy ryden, 297, 394.
Naer Rozenlant zullen wy ryden, 298.
Na Oosland wil ik vaaren, 299.
Nederlanden, breekt uw banden, 376.
Nel cor non piu sento, 346.
Nieuwe jaer haet mich verhuecht, 109.
Noch weet ic een casteel, 248.
Nom (Le) de famille, 397.
Nonneken (Van het droevig), 310.
Normande (La), 293.
Nous allons au prominé, 411.
Nun freut euch, 219.
Nus n'a joie s'il n'aime par amors, 49, 53.
Nu vreucht u allen, 219.

O

O Belgen, waerom moet gij beven, 376.
Och Amsterdam, ghy doet my pijn, 249.

Och ligdy nu en slaept, 118 vlg.
Och voor de dood en is troost noch boet, 125.
O droevig ongeval, 316 aant.
O dwaezen mensch, 310, 317.
O Fortuna wanckelbaer, 273.
O gekruysten Heer der Heeren, 325.
O hemel ik bespeur, 310.
O Holland schoon, 312.
O Iesus bant, 128.
O Jesu sart, 195 aant.
O Jesus, maeckt my reyn, 320 aant.
O Kerstnacht schooner dan de dagen, 270 aant.
O kom mijn liefste, 407.
O nacht, jalourse nacht, 277.
Oncques pour amer loiaument, 57.
On doit soixante mille francs, 338.
On peut d'viser tot four des deints, 345.
Ontwaeckt van slaep nu, 241.
Ontwaect nu Israël, 219 aant.
Ontwect van slape, wie dat ghy zijt, 226.
O nuit, jalouse nuit, 277.
On voêt volti les Français, 345.
Onzen vader Calvinus grooten vyand der paepen, 184 aant.
Op eenen morghen stont so yst dat is beginne, 189, 203 aant.
Op eenen witten donderdag, 184 aant.
O radt van avontueren, 223, 248, 251.
O schoonste personagie, 273 aant.
O slinger minne, 218.
O tijt seer lustich, 216.
Oui, mes amis, il est bien vrai, 391.
Où peut-on être mieux, 346.
O Venus bant, 128, 144, 146, 162, 164, 170, 177.
Over ettelyke jaeren, 373.
O vezzosetta e bella, 273 aant.
O vogels aenschouwt, 306.
O weireldt vol van overdaet, 310, 318.
O wercken Gods, 263.

P

Pachter Jan, 405.
Parisienne (*La*), 379.
Passemede d'Italie, 292.
Pastime with good company, 236.
Pater Marcus, 312, 327.
Patersliedje, 332.
Patriottenmarschen, 341, 342.
Pavane de Spaenje, 287, 292.
Pavia (*Slag van*), 215 aant., 216.
Pernette (*La*), 185.
Perverse roue d'aventure, 224.
Phaëton (*Menuet de*), 293.
Philida mea, se di belta' sei vagha, 270.
Philippus den Schoone (*Dood van*), 182.
Philis myn tweede ziel, 305, 310, 316.
Philis, werrewaerts, 321.
Pierlala (*Van*), 311, 324, 373.
Plaisir d'amour ne dure qu'un moment, 368.
Portrait charmant, 369.
Pour lamour my, 236 aant.
Prendés i garde, 48.
Princelied (Starter's), 263, 264.
Princesse (*La*), 293.
Puer nobis nascitur, 289.
Puisque je sui de l'amoureuse loi, 37, 38.

Q

Quand ce beau printemps je voy, 261.
Quand d'un œil ravy, 281.
Quand Jean Reynaud de guerre vint, 280, 301.
Quand vois le dou tans venir, 35.
Quant li lousignolz joli, 14, 17 vlg.
Quant m'en venoye, du bois l'autrier, 301.
Que Dieu se montre seulement, 229.
Que le sultan Saladin, 346.
Que le vaillant roi Richard, 346.
Questa dolce sirena, 270, 272.
Qui grieve ma cointise se jou l'ai, 52.

R

Reyn maegdeken met eeren, 233.
Requiem aeternam, 291.
Résiste-moi, belle Aspasie, 339.
Reuzeliedeken, 113, 180.
Rheinlied, 399.
Rijc God, gheeft mi goede avontuer, 365.
Rijck God, hoe is mijn boel dus wilt, 117.
Rijck God, wien sal ick claghen, 117, 204.
Robin (*Courante*), 292.
Royale (*La*), 320, 322, 337.
Rompelthier, 144.
Roosjen uit de dalen, 399.
Rozamonda mijn waarde, 271.
Ruitertjes (*De drie*), 331.
Ruyterken (*Van het*), 312.

S

Sâhons (*Les quatre*), 392.
Sceiden, onverwinlic leit, 113.
Schenct my te drincken na mynen dorst, 249.
Schoon(e) Catharina beeld der beelden, 304, 325.
Schoonste nimphe van het wout, 261.
Scinc her den wijn, 111.
Scone is si boven alle vrouwen, 134.
Se grasse n'est à mon maintien contraire, 34.
Seigneur Dieu, oy l'oraison, 220 aant.
Seigneur envoyés ça bas, 262.
Sei tanto gratios'e tanto bella, 270, 272, 273 aant., 291.
Si cet malheureuse bande, 281.
Siet wy moeten vervaren, 123.
Sijn deucht moest arghelist ontsien, 134.
Sylvia, 311.
Sint Annadag is deure, 328.
Si tanto gratiosa = Sei tanto, enz.
Soder yemand vraeghd, 282.
Souvenirs du jeune âge, 402.
Stabat mater, 409.
Sulamite keert weder, 270.
Sur le pont d'Avignon, 189, 203 aant., 236.
Susanne un jour, 291.

T

Tandernaken al op den ryn, 124, 125, 144, 146, 163.
Tant que vivray, 235.
Te Kieldrecht, 329.
Te lucis ante terminum, 182.
Ten was noyt mensche van sonden, 281.
Te souviens-tu, 362, 379, 401.

Tis heden den dach der vrolyckheyt, 218.
Tmeisken was jonck = Dat meisken.
Toen ik op Neerlands bergen stond, 331.
Tortelduyfje mijn beminde, 269.
To Tandernaken, zie : Tandernaken.
Tout homm' qui se marie, 336.
Tout le long, le long de la rivière, 391.
Très adorable bergère, 325.
Trompet marin, 306, 325.
Trueren so moet ick nacht ende dach, 117, 191, 196, 204.
Tsat een meisken, 144.
Tsavents sprack hy tot der maecht, 331.
T' Spaensche gedrocht met haer gespuys, 270 aant.
'Twas a youthful knight, 282.
't Was een ridder, een koninghskint, 260.
't Was op nen zondag, na den noen, 182.

U

Une fièvre brûlante, 368.
Une jeune fillette, 232, 233 aant.
Un militaire doit avoir trompette et tambour, 342.
Uut vreuchden werdt hier een liedt ghesonghen, 216.

V

Vader Gods in hemelryck, 219 aant.
Vaer rouwe in dander huys, 134.
Vagebonden (*De*), 401.
Valette (*La*), 292.
Valeureux Liégeois, 345.
Vater unser in Himmelreich, 219.
Vecy l'amour qui tient mon cœur en payne, 235.
Veni creator, 46, 254.
Venus eertsche Goddinne, 218.
Verblijdt u Vlaenderlandt schoon bloeme, 218.
Verloren zoon (*Van den*), 312.
Vespers (*De wilde*), 184.
Vier weverkens souden ter botermerkt gaen, 332.
Vignonne (*La*), 278, 293.
Vive le prince d'Orange, 263.
Vlaenderen, 401.
Vois ce pigeon qu'amour appelle, 352.
Von Gott will ich nicht lassen, 232.
Von Himmel hoch da komm ich her, 195.
Voor mi toent si een stoer gelaet, 134.
Voor Vlaandrens gouden kusten, 406.
Vous arés la sigourie, 44.
Vrauwe, weit dat ic dijn eighin zi, 108.
Vrienden luistert naer dees klugt, 411.
Vrouw Venus valsch, 411.

W

Wacht auf, ihr Christen alle, 195 aant.
Waer bistu Lambert mijn knecht, 184.
Waer icker een konigh, 183 aant.
Waer is mijn alder liefste, 195 aant.

Waer kan men beter zijn, 346.
Waer sal ic mi henen keren, 210.
Waer toe dogh maect u mondeken reyn, 257.
Wannes en Trientjen, 405.
Wat den bin ic ein spilemen, IX.
Wat is de wereld doch, 305, 310, 312, 314.
Wat zullen onze patriotjes eten, 339.
Wech op! wech op! dat herte mijn, 114 vlg.
Weduwe vroukens al te male, 311, 325.
Weemoed, 407.
Weit ghy, 144.
Wel op, laet ons gaen rijden, 204.
Wel suyghelinckskens teer weest dan ghegroet, 258.
Wel vrienden luysterd, 312, 326.
Wes sal ic my gheneeren, 117.
Weverkens (*Van de vier*), 331.
When Daphne did from Phœbus fly, 346.
Wie spant de kroon der schoone, 271 aant.
Wie wil hooren singhen van eenen timmerman, X.
Wildi horen van ihesus woirden, 97.
Wilgi horen van mynre woorden, turf en hout, 97.
Wilhelmus, 229, 237, 288, 319, 394.
Windeken daar het bosch of drilt, 270, 276, 288.
Wy Geuskens willen nu singhen, 232.
Wij komen en wij scheiden, 406.
Wij leven vrij, 376.
Wys die zijn ziele set, 320 aant.
Wy vyeren heen met goede reen, 213 aant.
Wi willen van den kerels zinghen, 70.
Wij wisten niet, 407.
Woddecot (*Engels*), 284.
Woody Cock, 285.
Wo soll ich mich hinkehren, 210.

Y

Y pensez-vous, 352.

Z

Zij lachten, 405.

BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY

TABLE

DES

MÉMOIRES CONTENUS DANS LE TOME XLIX

—

SCIENCES

1. Les nerfs des poils (52 pages et 2 planches); par A. Van Gehuchten.

2. Recherches sur la composition de l'atmosphère. Seconde partie: Combinaisons azotées contenues dans les eaux météoriques (28 pages et 1 diagramme); par A. Petermann et J. Graftiau.

3. Sur les imaginaires en géométrie. Application à la théorie des cubiques gauches (64 pages et 8 figures); par Cl. Servais.

LETTRES

4. Sur la position des comtes dans le royaume franc, depuis Clovis jusqu'au traité de Verdun (*Mémoire couronné*, 151 p.); par Louis Tierenteyn.

5. Les langues ouralo-altaïques et l'importance de leur étude pour celle des langues indo-germaniques (19 pages); par W. Bang.

BEAUX-ARTS

6. Het eenstemmig fransch en nederlandsch wereldlijk lied in de belgische gewesten, van de XI^e^ eeuw tot heden, uit een musikaal oogpunt beschouwd (*Bekroonde memorie*, XI-440 bladzijden en 4 platen); door Fl. van Duyse.

Presented
23 NOV 97